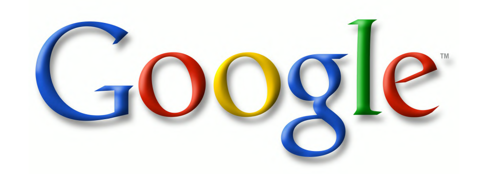
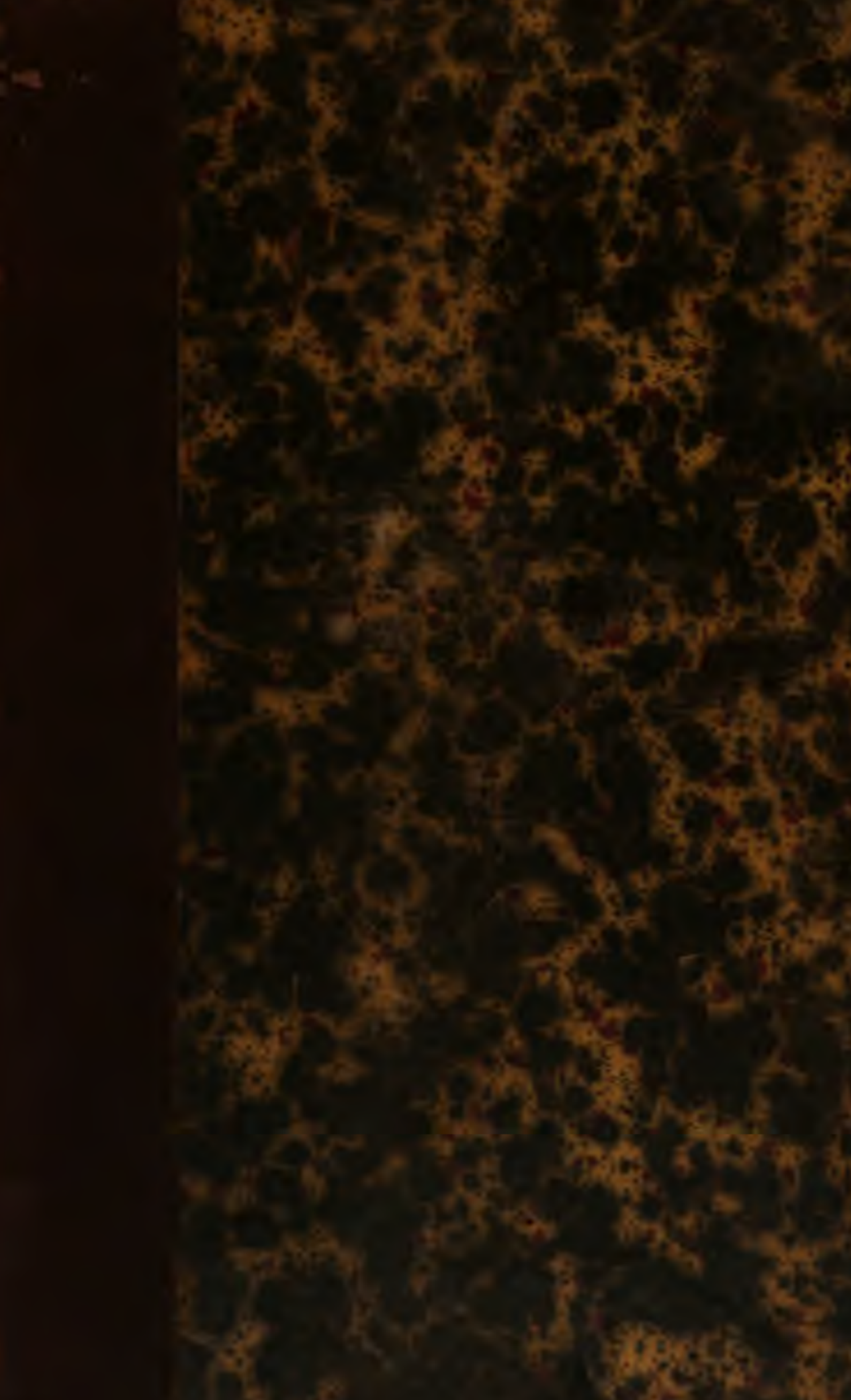
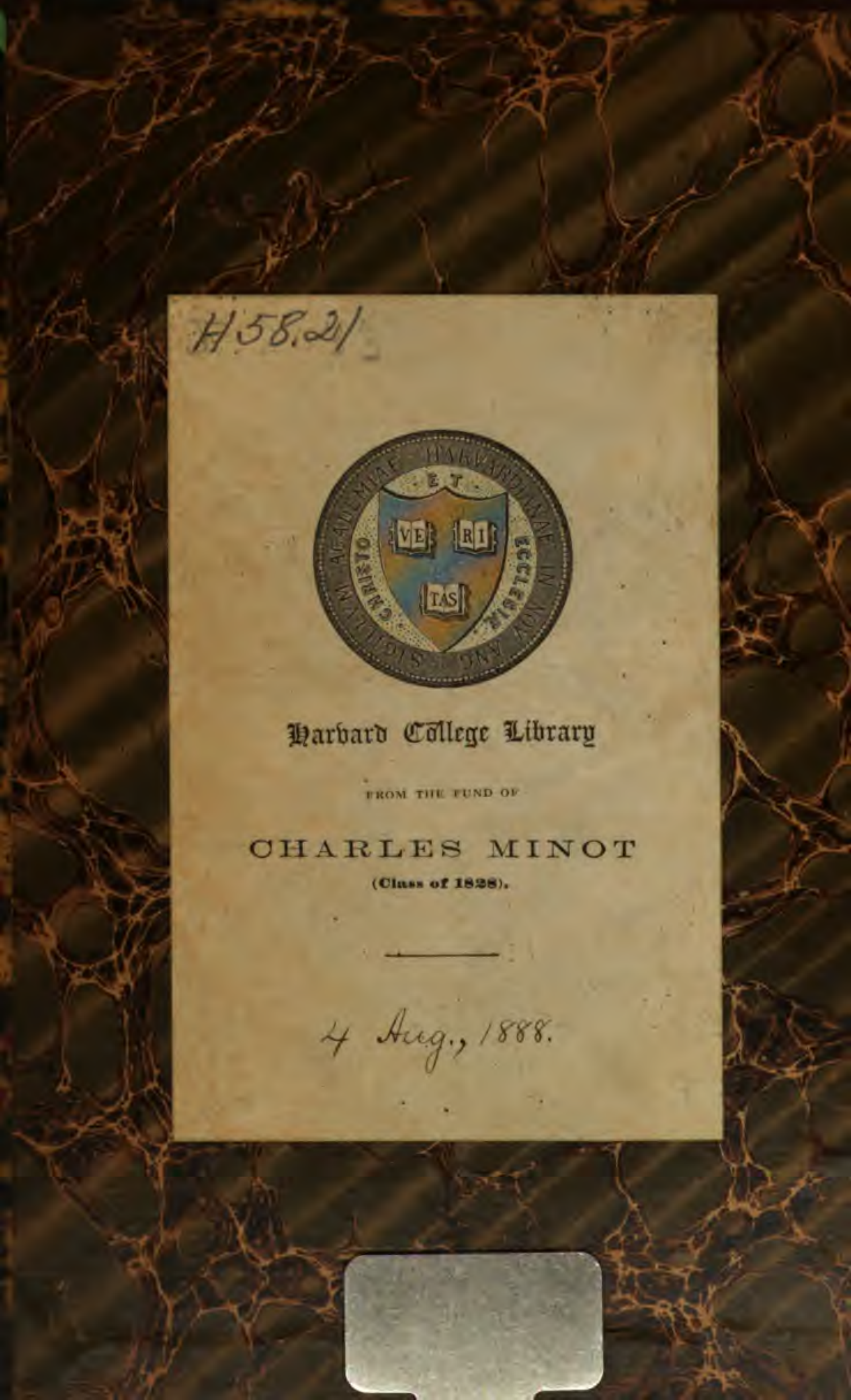

Google





H58.21
CHRISTO ET ECCLESIAE
VE RI TAS
Harvard College Library
FROM THE FUND OF
CHARLES MINOT
(Class of 1828).
4 Aug., 1888.



ŒUVRES

COMPLÈTES

DE ROLLIN.

TOME VINGTIÈME.

A PARIS,

CHEZ
FIRMIN DIDOT PÈRE ET FILS, Libraires, rue Jacob, n° 24;
LOUIS JANET, Libraire, rue St-Jacques, n° 59;
BOSSANGE PÈRE, Libraire, rue de Richelieu, n° 60;
VERDIÈRE, Libraire, quai des Augustins, n° 25.

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE ROLLIN.

NOUVELLE ÉDITION,

ACCOMPAGNÉE D'OBSERVATIONS ET D'ÉCLAIRCISSEMENTS HISTORIQUES,

PAR M. LETRONNE,

MEMBRE DE L'INSTITUT

(ACADÉMIE ROYALE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES).

HISTOIRE ROMAINE.

TOME VIII.



PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,

IMPRIMEUR DU ROI, ET DE L'INSTITUT, RUE JACOB, N° 24.

M DCCC XXIII.

Minot fund.

HISTOIRE ROMAINE

DEPUIS LA FONDATION DE ROME

JUSQU'A LA BATAILLE D'ACTIUM.

LIVRE TRENTIÈME.

Ce livre, à commencer au consulat de Rutilius, contient l'espace de quatorze ans, depuis l'an de Rome 647 jusqu'en 660. Il renferme principalement la guerre contre les Cimbres, la seconde révolte des esclaves en Sicile, la sédition de Saturnin, l'exil et le rappel de Métellus Numidicus, et divers jugements mémorables.

§ *I. Les Cimbres et les Teutons, nations germaniques. Courses de ces peuples par différents pays. Ils sont attaqués dans le Norique par le consul Carbon, et le battent. Ils passent dans le pays des Helvétiens. Les Tigurins et les Tugéniens se joignent à eux. Ils vainquent en Gaule le consul Silanus. Les Tigurins remportent une grande victoire sur le consul L. Cassius. Le consul Cépion pille l'or de Toulouse. Cn. Mallius, homme sans mérite, est fait consul, et envoyé en Gaule pour soutenir Cépion. Dissension entre Cépion et Mal-*

lius. Aurélius Scaurus est défait et pris par les Cimbres. Horrible défaite des deux armées romaines. Les Cimbres prennent la résolution de marcher vers Rome. Alarme et consternation des Romains. Rutilius exerce et discipline parfaitement les troupes. Marius est nommé consul pour la seconde fois. Les Cimbres tournent du côté de l'Espagne. Le passage des Cimbres en Espagne laisse à Marius le temps de former ses troupes. Belle action de Marius. Nouveau canal du Rhône creusé par Marius. Il est nommé consul pour la troisième fois. Sylla engage les Marses à s'allier avec les Romains. Les Cimbres sont défaits en Espagne. Marius est nommé consul pour la quatrième fois. Les Cimbres et les Teutons se partagent, et les consuls aussi. Marius évite de combattre contre les Teutons. Marthe, femme syrienne, donnée par Marius pour prophétesse. Marius refuse un combat particulier. Les Teutons continuent leur marche, et s'avancent vers les Alpes. Ils sont entièrement défaits par Marius près de la ville d'Aix. L'armée romaine fait présent du butin à Marius, qui le fait vendre à vil prix. Marius, occupé à un sacrifice, apprend qu'il a été nommé consul pour la cinquième fois. Les Cimbres entrent en Italie. Ils forcent le passage de l'Adige. Marius joint son armée à celle de Catulus. Bataille donnée près de Verceil. Les Cimbres sont entièrement défaits. La nouvelle de cette victoire répand à Rome une joie incroyable. Marius triomphe conjointement avec Catulus.

Malheurs de Cépion. Il s'était rendu agréable au sénat par une loi qui rendait à cet ordre la judicature en partie. Il est destitué du commandement, et ses biens confisqués; puis exclus du sénat. Il est de nouveau condamné par le peuple pour le pillage de l'or de Toulouse. Suites de cette condamnation.

Les Cimbres et les Teutons, nations germaniques. Freinshem. Suppl. l. 63, 65, 67.

Les Cimbres et les Teutons[1], qui firent souffrir aux Romains les défaites les plus sanglantes, et devant qui Rome trembla dans le temps de sa plus grande puissance, étaient des peuples sortis du nord de la Germanie et des environs de la mer Baltique. Je n'entre point sur les antiquités de ces peuples dans des recherches qui ne sont point de mon sujet. Qu'il me suffise d'observer que, dès les premiers temps, les nations celtiques et germaniques ont été dans l'usage de se transplanter avec leurs femmes et leurs enfants, et d'aller chercher au loin des établissements. L'Europe et l'Asie étaient pleines de leurs colonies. Presque toujours les peuples du nord ont été la terreur de ceux du midi.

Courses de ces peuples par différents pays.

Ceux dont nous parlons, s'étant d'abord avancés du côté de la *Bohème*, furent repoussés par les Boïens, habitants du pays qui en porte encore aujourd'hui le nom[2]. Ils s'approchèrent donc du Danube, le passèrent et pénétrèrent jusqu'aux Scordisques, que l'on place sur la Save. De là, tournant vers l'occident, ils entrèrent dans le pays des Tauristes ou Tauriciens, qui répond à ce que nous appelons aujourd'hui la *Stirie*. Toutes

[1] Le début de ce livre, jusqu'au consulat de Rutilius, est de l'éditeur.

[2] Du nom des *Boïens* s'est formé *Boiohemium*, dont nous avons fait *Bohème*.

les nations par lesquelles nous venons de tracer la route des Cimbres et des Teutons étaient gauloises d'origine. Il ne paraît point qu'ils aient pu ou voulu se fixer dans aucune de ces régions. Ainsi, continuant leur marche, ils entrèrent dans le Norique, y faisant leurs ravages ordinaires; et ce fut là qu'ils se trouvèrent pour la première fois commis avec les Romains.

An. R. 639. Ils sont attaqués dans le Norique par le consul Carbon, et le battent.

Ce pays, qui renfermait à peu près ce que nous comprenons maintenant sous les noms de *haute Autriche* et de *cercle de Bavière*, mettait les Cimbres trop à portée de l'Italie pour ne pas donner de la jalousie aux Romains. Le consul Cn. Papirius Carbon se posta dans les gorges des Alpes pour leur fermer le passage. Puis, voyant que les barbares paraissaient avoir de tout autres desseins, il devint plus hardi, et envoya des députés leur demander avec menace pourquoi ils ravageaient les terres des Noriques, qui étaient amis et hôtes des Romains. Il n'y avait pourtant point de traité d'alliance qui obligeât les Romains à prendre la défense de ces peuples. Les Cimbres chargèrent des ambassadeurs d'aller porter leur réponse, qui fut très-modérée. Ils protestèrent « qu'ils respectaient le nom « romain : qu'ils ne voulaient attaquer aucune nation « qui fût alliée de Rome : qu'ils allaient sortir du Norique, et se chercher un établissement dans des pays « auxquels les Romains n'eussent point de raison de « s'intéresser ». Le consul, prenant apparemment pour timidité ce qui était un effet de modération dans ces barbares, plus équitables que lui, crut faire un grand coup de prudence de tâcher de les surprendre. Il donna à leurs ambassadeurs des guides qui les conduisirent

par de longs circuits; et lui, menant son armée par des chemins plus courts, il marcha contre les Cimbres, qu'il trouva campés près de Norcia, ville que Freinshemius croit être Gorice en Carinthie. Sa ruse lui réussit mal. Les barbares, quoique surpris et attaqués pendant la nuit, trouvèrent une ressource dans leur courage. Le consul fut repoussé avec perte; et si une grosse pluie n'eût mis fin au combat, l'armée romaine aurait été taillée en pièces. Les vainqueurs ne surent pas profiter de leur avantage; et sans qu'on en puisse dire la raison, ils tournèrent du côté de la Gaule et des Helvétiens.

Ces peuples, aujourd'hui *les Suisses*, bien différents alors de ce qu'ils sont maintenant, étaient fort riches, au rapport de Strabon, et possédaient beaucoup d'or. Mais, comme ils virent que leurs nouveaux hôtes, par le pillage de tant de contrées, étaient devenus encore plus riches qu'eux, le métier leur parut bon, particulièrement aux Tigurins (ceux de *Zurich*), et aux Tugéniens (ceux de *Zug*). Les peuples de ces deux cantons se joignirent aux Cimbres; mais il est difficile d'assigner la date de cette jonction, qui pourrait bien ne s'être faite que quelques années après la défaite de Carbon, comme nous le dirons bientôt.

Ils passent dans le pays des Helvétiens. Les Tigurins et les Tugéniens se joignent à eux. Strab. lib. 4, p. 193, et l. 7, p. 293.

Nous perdons de vue les Cimbres pendant trois ou quatre ans, au bout desquels ils reparaissent dans la Gaule, demandant au consul Silanus des terres où ils pussent s'établir, et offrant aux Romains à ce prix le service de leurs armes et de leurs bras. On n'avait garde d'accepter de pareilles offres. Ils résolurent donc d'obtenir par la force ce qu'on refusait à leurs prières. Ils

An. R. 643. Ils vainquent en Gaule le consul Silanus.

allèrent attaquer le consul, et remportèrent sur les Romains une seconde victoire.

An. R. 645. Les Tigurins remportent une grande victoire sur le consul L. Cassius.

Deux ans après, les Tigurins, traversant le pays des Allobroges, apparemment pour aller joindre les Cimbres, marchèrent encore sur le ventre à une armée romaine, commandée par le consul L. Cassius. Ce consul périt lui-même dans le combat avec un de ses lieutenants-généraux, L. Pison, personnage consulaire. L'autre lieutenant-général, qui se nommait C. Popillius, ne put sauver les débris de cette malheureuse armée qu'aux dépens de l'honneur. Ils obtinrent la vie sauve, à condition de passer sous le joug et de laisser tous leurs bagages au pouvoir de l'ennemi. Popillius, de retour à Rome, fut accusé devant le peuple, et prévint une condamnation inévitable en s'exilant lui-même.

Tant de défaites réitérées n'étaient que le prélude d'une plus sanglante et plus horrible, que bientôt après les Romains éprouvèrent de la part des mêmes ennemis, et sur laquelle il nous reste dans les monuments anciens un peu plus de lumières.

An. R. 646. Le consul Cépion pille l'or de Toulouse.

Le principal auteur du désastre affreux que je vais raconter fut Q. Servilius Cépion, homme téméraire, arrogant, avide de s'enrichir, jusqu'au point de compter pour rien le péculat et le sacrilége. Se trouvant consul l'année qui suivit la défaite de L. Cassius, et ayant été envoyé en Gaule contre les Cimbres, il signala le commencement de ses expéditions militaires par le pillage de l'*or de Toulouse*, si fameux dans l'antiquité. Les Toulousains, ci-devant alliés des Romains, s'étant laissé entraîner à la révolte par les promesses des Cimbres, surprirent et mirent dans les chaînes la garnison romaine qu'ils avaient dans leur ville. Cépion marcha

contre eux, et, à l'aide d'une intelligence, il entra dans Toulouse, et livra la ville au pillage. Rien ne fut épargné : le sacré, comme le profane, devint la proie du soldat. Mais surtout il fut enlevé, soit des temples, soit d'un lac près de Toulouse, un poids immense d'or, que l'on fait monter à la valeur au moins de quinze mille talents, c'est-à-dire de quarante-cinq millions de livres de notre monnaie.

On a dit que cet or venait originairement du pillage du temple de Delphes, et que les Tectosages qui accompagnèrent Brennus dans cette expédition l'avaient rapporté avec eux dans leur pays. Mais les écrivains les plus judicieux ont regardé cette tradition comme une fable. Selon eux, les Gaulois étant fort riches, très-peu adonnés au luxe, et fort superstitieux, consacraient des trésors à leurs dieux, et les confiaient souvent à des lacs et à des marais, où ils jetaient leur or et leur argent en lingots. Et lorsque les Romains, maîtres du pays, vendirent ou louèrent ces lacs à des particuliers, il arriva souvent que ceux qui les avaient achetés ou pris à ferme y trouvaient de l'or en barres. Posid. apud Strab. lib. 4, pag. 188.

Cépion, maître d'une si riche proie, s'en appropria la plus grande partie. Il n'en revint que très-peu au trésor public de Rome : et même Orose raconte que le consul, ayant fait partir ces trésors sous escorte pour être portés à Marseille, fit assassiner furtivement sur la route les soldats qui les gardaient, et s'empara ainsi de tout. Il fut bien puni, comme nous le verrons dans la suite, de son horrible avidité. Toute sa vie ne fut plus qu'une suite de malheurs; et tous ceux qui avaient eu part au sacrilége finirent si misérablement, que, pour exprimer un homme souverainement malheureux, il Oros. v, 15. Aul. Gell. lib. 3, c. 8.

passa en proverbe de dire qu'*il avait de l'or de Toulouse*.

Il eût été de la sagesse des Romains de rappeler un tel général après son année expirée, et de choisir contre des ennemis redoutables des consuls qui fussent en état de leur résister. On ne fit attention ni à l'un ni à l'autre de ces deux objets, si importants et si simples en même temps. Le commandement fut continué à Cépion dans la Gaule; et pour ce qui est de l'élection des consuls, le caprice de la multitude en décida. Deux candidats entre autres se présentèrent dignes de toutes l'estime et de toute la confiance du peuple romain, Rutilius et Catulus. Rutilius était le plus vertueux citoyen de Rome; et, après avoir servi, dans sa jeunesse, sous Scipion l'Africain au siége de Numance, il avait achevé de se former à la science militaire sous Métellus Numidicus, dont il avait été lieutenant-général avec Marius. Catulus était un personnage infiniment recommandable par toutes sortes d'endroits, et nous le verrons dans la suite partager avec Marius la gloire de la dernière victoire sur les Cimbres. Rutilius fut effectivement nommé consul; mais on préféra à Catulus un homme dont Cicéron fait le portrait en quatre mots, en disant qu'il était sans naissance [1], sans mérite, sans esprit, et d'une conduite qui n'avait rien que de bas et de méprisable. Il se nommait *Cn. Mallius*. Et comme si le sort eût été d'intelligence avec la bizarrerie de la multitude, des deux départements destinés aux deux consuls, l'un en Italie, l'autre en Gaule, Rutilius eut le premier; et le second, qui se rapportait aux Cimbres, échut à Mallius, qui fut ainsi envoyé en

Cn. Mallius, homme sans mérite, est fait consul, et envoyé en Gaule pour soutenir Cépion.

[1] « Non solùm ignobilem, verùm sine virtute, sine ingenio, vita etiam contemptâ et sordidâ. » (Cic. *pro Planc.* n. 12.)

Gaule avec une nouvelle armée pour soutenir Cépion. Ainsi, des deux corps d'armée que les Romains opposent aux Cimbres, l'un se trouve avoir à sa tête un téméraire, et l'autre un homme sans talent. Pour comble de maux, la discorde se mit entre eux.

P. RUTILIUS.
CN. MALLIUS.

An. R. 647.
Av. J.C. 105.

Dissension entre Cépion et Mallius.

Jamais l'union entre les généraux n'avait été plus nécessaire que dans la circonstance où se trouvaient alors les Romains : mais jamais généraux ne furent plus mal assortis. Cépion était fier et méprisant ; et malheureusement Mallius était trop digne de mépris. Il était néanmoins consul en charge, et en cette qualité c'était à lui à tenir le premier rang. Mais le proconsul, ne considérant que l'indignité du sujet, et non l'autorité de la place, ne voulut agir en rien de concert avec lui. Il prétendit avoir son département séparé, et mit le Rhône entre lui et le consul.

Aurélius Scaurus est défait et pris par les Cimbres.

C'était le plus mauvais parti que l'on pût prendre : et bientôt on eut occasion de s'en convaincre. M. Aurélius Scaurus, homme consulaire, et l'un des lieutenants-généraux du consul, fut défait par les barbares avec un assez gros détachement qu'il commandait, et resta prisonnier entre les mains des vainqueurs. Aussitôt après cet échec, le consul envoya vers Cépion le prier de venir sur-le-champ le joindre avec son armée. Celui-ci répondit brûtalement que chacun devait se tenir dans son département pour le défendre. Mais, bientôt après, la crainte que le consul n'eût seul tout l'honneur de la victoire, qu'il regardait comme assurée, le fit changer de sentiment. Il se rapprocha donc, mais

il ne campa point au même endroit que le consul, et n'eut aucune communication avec lui. Il plaça son camp entre l'armée de Mallius et celle des Cimbres, afin de pouvoir attaquer le premier les ennemis, et ne partager avec personne l'honneur de leur défaite.

Quand les Cimbres eurent appris la jonction des deux armées romaines, supposant qu'elle était l'effet de la réunion des esprits, car ils avaient été informés de la discorde qui régnait entre les généraux, ils envoyèrent des députés vers les Romains pour traiter de paix. Cépion, dans le camp duquel ils entrèrent d'abord, voyant que ce n'était point à lui, mais au consul, qu'ils avaient ordre de s'adresser, en conçut une basse et ridicule jalousie, et, bien loin de leur tenir un langage pacifique, peu s'en fallut qu'il ne les fît mettre à mort.

Cette manière violente dont il avait traité des députés fut extrêmement improuvée dans son camp. On sentit quelles suites funestes pouvait avoir la dissension des généraux, et l'on craignit qu'elle n'entraînât la perte entière des deux armées. On agit donc si fortement auprès de Cépion, qu'il vint, comme forcé et malgré lui, dans le camp du consul. On assembla le conseil de guerre pour délibérer sur le parti et sur les mesures que l'on devait prendre. On n'y convint de rien; tout le temps se passa de part et d'autre en disputes, en reproches, en injures grossières. Les deux généraux se séparèrent plus brouillés que jamais.

Horrible défaite des deux armées romaines. Liv. Epit. 67. Oros. v, 16.

Une conduite si misérable eut le succès qu'elle devait avoir, et attira aux Romains la plus horrible défaite qu'ils eussent jamais éprouvée. Il ne nous reste aucun détail de cette action sanglante. Nous ne savons

pas même au juste le lieu où elle se donna, que l'on peut pourtant conjecturer n'avoir pas été loin d'Orange. Nous apprenons seulement de quelques abréviateurs que le carnage fut affreux et presque incroyable. Les deux armées furent absolument taillées en pièces : les deux camps furent pris. On fait monter le nombre des morts jusqu'à quatre-vingt mille soldats, tant Romains qu'alliés, entre lesquels on compte deux fils du consul, et quarante mille valets, ou autres gens suivant l'armée. On prétend qu'il ne s'échappa pas du carnage plus de dix hommes pour en aller porter la nouvelle. Les Cimbres, avant le combat, s'étaient engagés par un vœu, assez ordinaire alors parmi les Gaulois et les Germains, à sacrifier aux dieux et à détruire tout ce qui tomberait en leur pouvoir. Ils s'acquittèrent avec fidélité de ce vœu barbare. L'or et l'argent furent jetés dans le Rhône : le bagage fut mis en pièces, les armes et les cuirasses brisées, les brides des chevaux rompues, les chevaux eux-mêmes noyés, et les hommes pendus à des arbres. Le célèbre Sertorius, qui fort jeune alors servait dans l'armée de Cépion, eut assez de force et de courage pour passer le Rhône à la nage tout armé avec sa cuirasse et son bouclier.

Eutrope et Orose nomment quatre peuples qui eurent part à cette victoire, les Cimbres, les Teutons, les Tigurins et les Ambrons. Plutarque en attribue le principal honneur aux Ambrons, qui paraissent avoir été un canton helvétique. Il en parle comme du corps le plus brave et le plus terrible de toute l'armée liguée. Ils étaient au nombre de trente mille.

Après une si grande victoire, on délibéra sur ce qu'il Les Cimbres

prennent la résolution de marcher vers Rome.

convenait de faire pour en profiter. Les avis ne furent point partagés. On convint qu'il ne fallait pas laisser aux ennemis le temps de se reconnaître. Les barbares, ayant si facilement vaincu ceux qu'ils avaient rencontrés, résolurent de ne s'arrêter et de ne s'établir nulle part qu'ils n'eussent ruiné Rome et saccagé toute l'Italie. Ils voulurent néanmoins auparavant consulter Aurélius Scaurus, qu'ils avaient pris dans le premier combat. Ils le firent venir dans l'assemblée, où, selon la coutume de la nation, ils se rendaient tout armés. Les chaînes qu'il portait aux mains et aux pieds, ne liaient point sa langue. Consulté sur ce qu'il pensait du dessein de traverser les Alpes et d'aller attaquer Rome, il entreprit de les en détourner comme d'un projet chimérique et impraticable, relevant la puissance et la grandeur des Romains, que nulle force humaine n'était capable de vaincre. Boiorix, l'un des rois de cette nation, prince jeune et emporté, ne put entendre plus long-temps un captif parler avec cette liberté et cette hardiesse, et il le perça de son épée.

Alarme et consternation des Romains.

On comprend aisément quelle alarme et quelle consternation jeta dans Rome une perte si terrible, qui menaçait d'un danger encore plus grand. On voyait aux portes de l'Italie une nuée effroyable de barbares, trois cent mille hommes portant armes, marchant avec leurs femmes et leurs enfants, non pour subjuguer l'Italie, mais pour l'envahir, s'établir dans les villes, s'emparer des terres, et exterminer la plupart des habitants. La renommée, dès les commencements, avait publié des choses effrayantes de leur force, de la grandeur de leur taille, de leur valeur, ou plutôt de leur

férocité, qui emportait et ravageait tout comme un torrent impétueux; et les effets surpassaient encore ce que la renommée en avait d'abord annoncé.

On commença par révoquer Cépion, qui n'avait point eu honte de survivre à un désastre dont il avait été la première cause. Je ferai dans la suite un article à part des différentes condamnations qu'il essuya. Pour ce qui est du consul Mallius, il n'en est plus parlé dans l'histoire. Rutilius, son collègue, fut chargé de faire de nouvelles levées, pour les opposer aux barbares, et il s'acquitta parfaitement de cette commission; car non-seulement il leva des soldats, mail il les exerça avec un soin infini. Il introduisit même l'usage inconnu avant lui de leur donner des maitres d'escrime, qui leur apprissent à faire des armes, afin qu'ils fussent en état de joindre l'adresse à la valeur. Il employa pour cela des maîtres de gladiateurs, tournant ainsi au service de la république un art qui jusque-là n'avait été destiné qu'au plaisir inhumain de la multitude. Cette pratique fut adoptée par les généraux qui le suivirent: et il est mention, dans les temps postérieurs, de ces maîtres d'escrime pour les soldats sous le nom de *campi doctores*. On peut juger aussi de la bonne discipline que Rutilius établit dans son armée, par la conduite qu'il garda à l'égard de son fils. Au lieu de le tenir près de lui avec plus de commodités et de distinction, il le fit simple soldat légionaire; voulant qu'il se formât au commandement en apprenant à obéir dans le dernier rang de la milice. C'est ainsi que Rutilius préparait des soldats à Marius, et des vainqueurs aux Cimbres. Car ce fut cette armée que Marius, chargé de la guerre contre les Cimbres, choisit

Rutilius exerce et discipline parfaitement ses troupes.

par préférence à celle avec laquelle il avait lui-même vaincu Jugurtha.

Marius est nommé consul pour la seconde fois.

Nous avons déja dit que ce général, étant encore en Afrique, et trois ans seulement après qu'il avait été nommé consul pour la première fois, fut élevé de nouveau à cette suprême dignité, quoiqu'il ne fût point d'usage d'élire un absent, et que les lois exigeassent un interstice de dix ans entre un premier et un second consulat. Mais ici l'utilité publique l'emporta sur la coutume et sur les lois. On lui donna pour collègue C. Flavius Fimbria.

An. R. 648.
Av. J.C. 104.

C. MARIUS II.
C. FLAVIUS FIMBRIA.

Les Cimbres tournent du côté de l'Espagne.

Les Romains, toujours sages dans l'adversité, avaient enfin pris les meilleures mesures pour arrêter la tempête qui les menaçait. Mais ces mesures auraient été peut-être tardives, si la Providence, qui veillait à la conservation de Rome, et qui destinait cette ville à devenir la capitale et la maîtresse de l'univers, n'eût pris soin d'écarter d'abord et d'éloigner le danger. Le temps n'était pas encore venu où l'empire romain devait être la proie des Barbares. Nous avons laissé les Cimbres dans la résolution de marcher contre Rome : et s'ils eussent exécuté sur-le-champ cette résolution, tout était à craindre. Mais, sans qu'on en sache la raison, ils tournèrent le dos à l'Italie, et, après avoir ravagé tout le pays depuis le Rhône jusqu'aux Pyrénées, ils passèrent en Espagne. Ainsi les Romains eurent le temps de se remettre de leur frayeur, et Marius eut celui d'exercer et de former ses soldats, de les endurcir au travail, de leur élever et fortifier

le courage, et surtout de se faire connaître à eux, et de les accoutumer à sa discipline : car, au lieu de cette indulgence et de cette douceur que Salluste lui attribue à l'égard des troupes de Numidie, comme nous l'avons vu, Plutarque le peint ici comme très-sévère par rapport à celles qu'il commandait actuellement. « Ses manières rudes et farouches, dit-il, qu'ils ne pou« vaient supporter d'abord, et son austérité inflexible « dans les punitions, dès qu'ils furent accoutumés à « la règle et à l'obéissance, leur parurent non-seule« ment justes, mais salutaires. Ils se familiarisèrent « avec tout ce qu'il avait de terrible, l'âpreté de sa « colère, la rudesse étonnante de sa voix, la fierté de « son regard, l'air farouche de son visage ; et ils con« çurent que tout cela devait inspirer de la terreur « non à eux, mais aux ennemis. » Plut. in Mar.

Une action de justice et d'équité lui concilia beaucoup les esprits. Son neveu C. Lusius, qui servait sous lui en qualité de tribun des soldats, officier de mœurs corrompues, ayant employé à différentes reprises de vives sollicitations pour porter au crime un soldat qui était soumis à son commandement, et le trouvant toujours inflexible, eut enfin recours à la violence. Le soldat[1], aimant mieux s'exposer au danger de périr que de consentir à une telle infamie, perça Lusius de son épée. Il fut cité devant Marius, comme digne de mort pour avoir tué son officier. Lorsque ce général eut appris ce qui s'était passé de la bouche même du soldat, Belle action de Marius. Id. ibid.

[1] « Interfectus ab eo est cui vim afferebat. Facere enim probus adolescens periculosè, quàm perpeti turpiter maluit. Atque hunc ille vir summus (Marius) scelere solutum periculo liberavit. » (Cic. *pro Mil.* n. 18.)

car personne n'avait osé prendre sa défense, et qu'il se fut assuré par la déposition de quelques témoins que Lusius avait essayé plus d'une fois de séduire le jeune homme, il fit apporter une de ces couronnes destinées à récompenser les actions les plus glorieuses, et en couronna lui-même le soldat, l'exhortant à conserver toujours les mêmes sentiments de probité et d'honneur. Il faut se souvenir que ce sont des païens qui parlent et agissent ainsi.

Cette année ne fut pourtant pas tout-à-fait oisive pour les Romains par rapport aux expéditions militaires. Mais les monuments qui nous restent nous donnent si peu de détails, que tout ce que nous savons, c'est que Sylla, alors lieutenant-général de Marius, battit les Tectosages, ce peuple voisin de la Garonne, dont nous avons déja parlé, et prit vivant leur chef Copillius.

Nouveau canal du Rhône, creusé par Marius.

Je crois devoir rapporter à cette même année, ou à l'année suivante, le nouveau canal du Rhône, creusé par Marius, quoique Plutarque n'en parle que sous son quatrième consulat. Un ouvrage tel que celui-là convient au loisir que lui laissèrent d'abord les barbares. Comme il tirait de la mer par le Rhône ses principales provisions, il remarqua que l'entrée de ce fleuve était difficile, parce que les embouchures s'étaient remplies de vase et d'une grande quantité de sable que la mer y apportait. Il fit donc creuser par ses soldats un nouveau canal, qui, commençant au Rhône au-dessous d'Arles, traversait le champ de la Crau jusques au-delà du village de Foz, dont le nom est un vestige subsistant de cet ancien ouvrage, que les Romains appelèrent *Fossa-Mariana*, et qui vraisemblablement se terminait à la tour de Bouc, ou d'Embouc. Après la victoire,

Marius abandonna le canal aux Marseillais, en récompense de leurs bons et fidèles services. Ces peuples en tirèrent pendant un temps un revenu considérable. Mais depuis plusieurs siècles il s'est aussi rempli de sable. Honoré Bouche, en sa Chorographie de Provence, prétend que le Galéjon en est un reste. C'est un étang qui se décharge dans la mer, et qui communiquait autrefois avec le Rhône par un canal que l'on nomme *Bras-mort*, et qui a été, depuis environ quatre-vingts ans, fermé par de grandes palissades.

Le temps de nommer de nouveaux consuls étant arrivé, tous les esprits se tournèrent encore du côté de Marius. On attendait les barbares, et il paraissait que les Romains ne voulaient combattre des ennemis si terribles que sous ses ordres, et l'ayant à leur tête. Il fut donc nommé consul par le peuple pour la troisième fois, et le sénat lui décerna encore extraordinairement, et sans qu'il fût besoin de tirer au sort, le département des Gaules, et cela du consentement et par les avis de Scaurus, des Métellus, et de toute la noblesse : dans les grands dangers, l'intérêt public l'emporte sur les ressentiments particuliers.

Marius est nommé consul pour la troisième fois.
Plut. in Mar.

C. MARIUS. III.
L. AURELIUS ORESTES.

An. R. 649.
Av. J. C. 103.

Les Cimbres ne revinrent pas si tôt qu'on le croyait, et le troisième consulat de Marius se passa encore sans aucun événement considérable. Sylla néanmoins y acquit une nouvelle gloire. Servant cette année comme tribun des soldats, il attacha aux Romains la nation nombreuse des Marses, qui doivent sans doute avoir été

Sylla engage les Marses à s'allier avec les Romains.

un peuple Germain de la ligue des Cimbres et des autres barbares.

La gloire de Sylla, qui croissait toujours, blessait de plus en plus les regards jaloux de Marius. Voyant donc que ce général le souffrait avec peine, qu'il ne lui donnait plus de commissions honorables, et qu'au contraire il s'opposait en toute occasion à son avancement, il le quitta, et s'attacha à Catulus, qui l'année suivante fut donné pour collègue à Marius dans le consulat.

Les Cimbres sont défaits en Espagne. Liv. Epit.

Les Cimbres ne furent pas heureux dans leur expédition d'Espagne. Les Celtibériens les vainquirent. Mais il faut que leur perte n'ait pas été considérable. Ils revinrent joindre les Teutons, et se préparèrent à faire enfin tomber tous leurs efforts sur l'Italie.

Marius est nommé consul pour la quatrième fois.

Avant que les barbares fussent réunis, Marius fut élu consul pour la quatrième fois. Son collègue L. Aurélius étant mort, il fallut qu'il vînt à Rome pour présider aux assemblées, laissant son armée sous les ordres de Manius Aquillius. Beaucoup de gens de bien et de mérite se présentaient pour demander le consulat; mais Saturnin, tribun du peuple, dont nous aurons bientôt lieu de parler amplement, ayant été gagné par Marius, tâchait, par toutes ses harangues, de porter le peuple à le nommer consul pour la quatrième fois. Comme Marius faisait le difficile, et disait ouvertement qu'il ne pouvait plus accepter cette charge, Saturnin, prenant un ton de reproche et d'indignation, l'appelait traître à la patrie, de refuser le commandement de l'armée dans un si pressant danger. Il n'y avait personne qui ne vît que c'était un jeu joué entre eux et une véritable comédie, où Marius faisait le personnage du monde le

plus indigne d'un homme d'honneur, et le plus capable de lui attirer un mépris universel. Mais on avait besoin d'un général qui eût de l'expérience et de la réputation. On nomma donc Marius consul pour la quatrième fois, et on lui donna pour collègue ce même Catulus à qui l'on avait préféré trois ans auparavant Cn. Mallius. Il était, comme nous l'avons dit, homme d'un vrai mérite, et qui avait beaucoup de crédit parmi la noblesse, sans être désagréable au peuple.

C. MARIUS. IV.
Q. LUTATIUS CATULUS.

An. R. 650. Av. J.C. 102.

Les Cimbres et les Teutons se partagent, et les consuls aussi.

Les consuls, qui avaient tout préparé pour se mettre en campagne, partirent de Rome dès qu'ils apprirent que les barbares étaient en marche. Ceux-ci, ayant partagé leurs troupes, s'avançaient par deux routes différentes. Les Cimbres prenaient par le Norique (Bavière et Tyrol) pour entrer dans l'Italie par le Trentin. Les Teutons et les Ambrons se proposaient de traverser la province romaine (Dauphiné et Provence), et de tourner par la Ligurie. Les consuls, sur ces nouvelles, se séparèrent aussi. Catulus se posta du côté des Alpes Noriques pour y attendre les Cimbres; et Marius alla camper au confluent de l'Isère et du Rhône pour s'opposer aux Teutons et aux Ambrons[1].

Marius évite de combattre contre les Teutons.

La marche des Cimbres fut longue, et nous n'entendrons parler d'eux que l'année prochaine; mais les Teutons se trouvèrent bientôt en présence de Marius.

[1] La date précise de tous ces mouvements des barbares et des consuls n'est pas bien assurée. Il est difficile de dire s'ils appartiennent au commencement ou au milieu de la campagne. Nous ne donnons que le gros des faits, parce que nous n'en savons pas davantage.

Ils avaient des troupes innombrables, qui embrassèrent une grande étendue de pays. Ils jetaient des cris ou plutôt des hurlements capables de porter la frayeur dans les esprits, et présentaient tous les jours la bataille à Marius, avec des insultes piquantes, lui reprochant sa lâche timidité. Il ne s'émut point de toutes leurs injures et de toutes leurs bravades. Il se tint toujours renfermé dans son camp, uniquement occupé à réprimer pour le présent l'ardeur de ses troupes, qui témoignaient un désir et une impatience incroyable d'en venir aux mains avec l'ennemi. Pour les accoutumer à soutenir la vue effrayante des barbares, et leur ton de voix brutal et sauvage, il envoyait les différents corps de son armée les uns après les autres sur les retranchements du camp, et les y faisait rester un temps considérable, persuadé que la nouveauté ajoute beaucoup aux objets déja terribles par eux-mêmes, et qu'au contraire par l'habitude on se familiarise avec tout ce qu'il y a de plus effrayant.

Marthe, femme syrienne, donnée par Marius pour prophétesse.

Ils avaient de la peine à se voir ainsi tenus dans l'inaction, regardant ces longs délais comme des reproches de lâcheté. Pour les apaiser, il leur disait que ce n'était point qu'il se défiât de leur courage, mais qu'averti par les oracles des dieux, il attendait l'occasion et le lieu favorable pour la victoire; car il menait partout avec lui une femme syrienne, nommée *Marthe*, qui passait pour une illustre prophétesse. On la portait en litière avec de grands honneurs et de grands respects, et il prenait d'elle l'ordre pour les sacrifices. Elle avait une grande mante de pourpre qui s'attachait avec des agrafes, et elle portait à la main une pique environnée de bandelettes et de bouquets de fleurs. Et le stupide vul-

gaire, qui aurait eu peine à déférer à l'autorité d'un aussi grand général que Marius, se laissait gouverner par une devineresse.

Marius refuse un combat particulier.

Un officier des Teutons, remarquable par la grandeur de sa taille et par l'éclat de ses armes, défia personnellement Marius à un combat singulier. Le consul lui répondit *que, s'il avait si grande envie de mourir, il pouvait s'aller pendre.* Marius savait trop que la gloire d'un général n'est pas de se piquer d'une bravoure de soldat.

Les Teutons continuent leur marche, et s'avancent vers les Alpes.

Les Teutons se lassèrent bientôt d'un repos pour lequel ils n'étaient pas faits. Ils tentèrent de forcer Marius dans son camp : mais ayant été accablés d'une grêle de traits, et ayant perdu beaucoup de monde, ils résolurent de continuer leur marche, dans la confiance qu'ils traverseraient les Alpes sans trouver de difficulté ni d'opposition. Ils s'avancent donc, et passent comme en revue devant le camp des Romains. Ce fut alors qu'on connut mieux que jamais leur nombre effroyable à la longueur du temps que dura leur marche; car ils furent six jours entiers à défiler devant les retranchements de Marius en marchant continuellement. Comme ils passaient fort près des Romains, ils leur demandaient par moquerie *s'ils ne voulaient rien mander à leurs femmes; qu'incessamment ils seraient en état de leur donner des nouvelles de leurs maris.*

Ils sont entièrement défaits par Marius près de la ville d'Aix.

Quand les barbares eurent achevé de passer, et qu'ils furent un peu avancés, Marius leva son camp, et les suivit en queue, se postant toujours près d'eux, choisissant toujours des lieux forts d'assiette, et se retranchant pour passer les nuits sans avoir rien à craindre. Les barbares, qui continuaient d'aller en avant, vin-

rent jusqu'à la ville d'Aix, d'où ils n'avaient pas beaucoup de chemin à faire pour arriver aux Alpes. Ils y établirent leur camp près d'une petite rivière. C'est apparemment la rivière de l'Arc, qui passe à un quart de lieue d'Aix. Marius, résolu de leur livrer bataille en cet endroit, se posta dans un lieu très-avantageux, mais où il n'était pas aisé d'avoir de l'eau. On ne sait pas s'il le fit exprès [1], comme le dit Plutarque, pour aiguillonner le courage de ses troupes en les mettant dans la nécessité d'en aller puiser dans la petite rivière voisine à la vue des barbares, ou si son habileté fit tourner à l'avantage de l'armée la faute qu'il avait commise. Quoi qu'il en soit, il est certain que c'est ce qui donna occasion à la victoire. Comme les soldats se plaignaient de manquer d'eau, le consul leur montrant de la main la petite rivière : *Voilà de l'eau devant vous*, leur cria-t-il, *mais il faut l'acheter par le sang*. Tous élèvent leurs voix à ce mot : *Menez-nous donc aux ennemis*, répliquèrent-ils, *pendant que notre sang n'est pas encore épuisé et desséché par la soif.* Marius le refusa en leur disant qu'il fallait auparavant fortifier leur camp. Il suivait en cela l'ancienne maxime des Romains, comme nous l'avons remarqué en rendant compte de la conduite de Paul Émile dans la guerre contre Persée. Les soldats obéirent, et se mirent à travailler à leurs retranchements; et cependant les valets, s'étant armés comme ils purent, allèrent pour faire leur provision d'eau. Les barbares étaient campés de l'autre côté de la rivière.

[1] « Consultòne id egerit imperator, an errorem in consilium verterit, dubium; certè necessitate aucta virtus causa victoriæ fuit. » (FLOR. lib. 3, c. 3.)

Il n'y eut d'abord qu'un petit nombre d'ennemis qui tombèrent sur ces valets romains : car c'était précisément l'heure que les uns dînaient après le bain, et que les autres se baignaient encore, le lieu fournissant quantité de sources d'eaux chaudes. Il ne fut plus au pouvoir de Marius de retenir les soldats, qui craignaient pour leurs valets. D'ailleurs les Ambrons, qui étaient les meilleures troupes des ennemis, se levèrent promptement et coururent aux armes. Ils avaient le corps chargé et appesanti de la bonne chère qu'ils avaient faite, mais ils n'en avaient que plus de résolution ; et, rendus plus gais par le vin qu'ils avaient bu, ils s'avancent, non point en barbares et avec des transports forcenés, mais en bon ordre, battant de leurs armes en cadence, et répétant à grands cris leur propre nom : *Ambrons! Ambrons!* soit pour s'encourager eux-mêmes, soit pour effrayer leurs ennemis, en leur annonçant à qui ils allaient avoir affaire. Il se trouva par hasard que les Liguriens marchaient à la tête de l'armée romaine ; or ce nom, *Ambrons*, était l'ancien nom de leur nation. Ils se mirent donc à le répéter de leur côté, de sorte que la plaine en retentit des deux parts. Les Ambrons avaient la rivière à passer, ce qui rompit leur ordonnance. Avant qu'ils pussent se remettre en bataille, les Liguriens chargèrent avec furie les premiers, et commencèrent le combat. Les Romains accoururent en même temps, et, descendant des lieux avantageux qu'ils occupaient, ils tombèrent si rudement sur les barbares, qu'ils les renversèrent. La plupart furent tués sur le bord de la rivière, où ils s'entre-poussaient les uns les autres, et qui fut bientôt remplie de sang et de morts.

Les Romains poursuivirent les fuyards, passant avec eux la rivière, et les poussant jusqu'à leur camp.

Mais ici une nouvelle espèce d'ennemis se présente aux uns et autres. Les femmes des Ambrons, venant contre eux avec des épées et des haches, grinçant les dents de rage et de douleur, frappent également sur ceux qui fuient et sur ceux qui poursuivent, sur leurs maris, qu'elles appellent traîtres, et sur les ennemis. Elles se jettent au milieu de la mêlée, saisissent avec les mains nues les épées des Romains, leur arrachent leurs boucliers, reçoivent des blessures, se voient mettre en pièces sans se rebuter, et témoignent jusqu'à la mort un courage véritablement invincible. Les Romains n'allèrent pas plus loin, et arrêtés soit par l'audace de ces femmes, soit par la nuit, après avoir taillé en pièces la plus grande partie des Ambrons, ils se retirèrent.

On n'entendit point l'armée romaine retentir de chants de victoire, comme cela était naturel après un si grand succès. Ils passèrent toute la nuit dans la frayeur et dans le trouble; car leur camp n'était ni fermé ni retranché. Le très-grand nombre des barbares n'avait point combattu; mais la douleur qu'ils ressentaient de la défaite de leurs camarades ne fut pas moins vive que celle des Ambrons mêmes. Tous ensemble jetèrent pendant toute la nuit des cris affreux, qui ne ressemblaient point à des clameurs et à des gémissements d'hommes, mais qui étaient comme des hurlements et des gémissements de bêtes. Marius comptait de moment à autre qu'il allait être attaqué, et craignait beaucoup le tumulte et le désordre d'une action qui se passerait dans les ténèbres. Les barbares ne sortirent point

cette nuit, ni le lendemain; mais ils passèrent tout ce temps-là à se préparer à la bataille.

Cependant Marius, sachant qu'au-dessus du camp des barbares il y avait des creux et des ravins couverts de bois, y envoya Marcellus avec trois mille hommes d'infanterie pour s'y mettre en embuscade, et tomber sur les ennemis par derrière quand le combat serait engagé. Il donna ordre aux autres de prendre de la nourriture et du repos. Le lendemain, au point du jour, il les mit en bataille sur la hauteur devant son camp, et envoya sa cavalerie dans la plaine. Les Teutons n'attendirent pas que l'infanterie romaine fût aussi descendue, afin de la combattre de plain-pied avec un égal avantage pour le terrain; mais, transportés de colère, ils prennent leurs armes, et vont l'attaquer sur la hauteur. Marius envoie partout les principaux officiers donner ordre aux soldats d'attendre l'ennemi sans branler, et, dès qu'il serait avancé à la portée du trait, de lancer leurs javelots, de mettre ensuite l'épée à la main, et de le repousser en le heurtant avec leurs boucliers; car, le lieu allant en pente, il pensa avec raison que ni les coups que porteraient ces barbares n'auraient de roideur, ni leur ordonnance serrée ne pourrait se maintenir, leurs corps étant vacillants et sans assiette ferme, à cause du penchant et de l'inégalité du terrain.

Il ne se contenta pas de donner ces ordres; mais il y joignit son exemple, étant lui-même accoutumé à combattre aussi bien qu'à commander. Les Romains, faisant tête aux barbares, et les arrêtant tout court comme ils tâchaient de monter, ceux-ci, pressés, furent contraints de reculer peu à peu et de regagner la plaine. Les premiers bataillons commençaient à se rallier et à

se remettre en bataille, mais la confusion et le désordre régnaient dans les derniers : car Marcellus, attentif à tout ce qui se passait, aux premiers cris de la charge, qui retentirent jusqu'aux coteaux voisins, sous lesquels il était en embuscade, avait saisi le moment de partir, et était venu fondre impétueusement avec de grands cris sur les derniers, les attaquant par derrière et les taillant en pièces. Ceux-ci, poussés avec cette furie, portent le désordre dans les rangs qui sont devant eux. En un moment toute leur armée fut remplie de trouble. Vivement pressés à la tête et à la queue, ils ne purent longtemps soutenir ce double choc; ils se débandèrent et prirent la fuite. Les Romains les poursuivirent et en tuèrent ou firent prisonniers plus de cent mille. L'Épitome de Tite-Live marque qu'il y eut deux cent mille hommes de tués, et quatre-vingt-dix mille faits prisonniers : ce qui paraît bien difficile à croire.

L'armée romaine fait présent du butin à Marius, qui le fait vendre à vil prix. Dio apud Vales.

Le butin fut immense, et toute l'armée, d'un commun consentement en fit présent à Marius. Et ce présent, si grand et si magnifique, paraissait encore au-dessous du service qu'il avait rendu dans un si pressant danger. Il en usa très-généreusement; et voulant récompenser de si braves troupes, il leur fit vendre tout ce butin à vil prix, aimant mieux prendre ce parti que de le donner en pur don, sans doute pour ne pas paraître estimer peu le présent qu'on lui avait fait, et de plus, afin que sa libéralité, ne paraissant point gratuite, ne fût point à charge à ceux qui en profiteraient. Cette conduite acheva d'attirer à Marius une estime universelle; et les grands réunirent en sa faveur leurs applaudissements avec ceux du peuple.

Marius, oc-

Pour ce qui est des armes conquises sur les barba-

res, Marius, aussitôt après la bataille, choisit les plus riches, les plus entières, et celles qui pouvaient orner le plus son triomphe. Il les mit à part, et, ayant amassé toutes les autres sur un grand bûcher, il fit aux dieux un sacrifice magnifique. Toute son armée était autour du bûcher, couronnée de branches de laurier; et lui, en habit de cérémonie, et dans l'appareil le plus auguste, il prit un flambeau allumé, et l'élevant vers le ciel avec ses deux mains, il allait mettre le feu au bûcher, lorsqu'on vit tout à coup des courriers venir à toute bride vers lui.

cupé à un sacrifice, apprend qu'il a été nommé consul pour la cinquième fois.

Quand ils furent près de Marius, ils descendirent de cheval, et, courant le saluer, ils lui annoncèrent qu'il était consul pour la cinquième fois, et lui remirent en même temps les lettres qui lui notifiaient son élection. Ce fut un nouveau surcroît de joie; toute l'armée, pour témoigner le plaisir qu'elle en ressentait, se mit à jeter de grands cris, qu'elle accompagnait du bruit guerrier de ses armes, et tous les officiers ornèrent de nouvelles couronnes la tête de Marius. Dans ce moment il mit le feu au bûcher et acheva le sacrifice.

C. MARIUS. V.
M'. AQUILLIUS.

An. R. 651.
Av. J.C. 101.

Le consul Aquillius fut envoyé en Sicile contre les esclaves révoltés. Nous parlerons de cette guerre après que nous aurons fini ce qui regarde celle des Cimbres. Marius marcha contre ces barbares, pour achever ce qu'il avait si glorieusement commencé; et l'on continua aussi le commandement à Catulus sous le titre de proconsul.

Les Cimbres étaient enfin arrivés près des Alpes du côté du Trentin, et ils se préparaient à entrer en Italie.

Les Cimbres entrent en Italie.

Catulus qui s'était d'abord saisi des hauteurs pour y arrêter les barbares, craignit que, forcé de séparer son armée en plusieurs postes, il n'en fût trop affaibli. Il prit donc le parti de descendre en Italie, mit devant lui la rivière d'Athésis (*l'Adige*), et forma sur les deux rives deux camps pour en défendre le passage, le plus grand en-deçà de la rivière, et l'autre au-delà, du côté par où arrivaient les Cimbres; et pour la communication de ces deux camps, il jeta sur l'Adige un pont qui le mettait en état d'aller au secours de tout ce qui pourrait être attaqué par les ennemis. Ces barbares avaient tant de mépris pour les Romains, et étaient si pleins d'une folle arrogance, que, pour montrer simplement leur force et leur audace, sans aucune utilité ou nécessité, ils s'exposaient à la neige tous nus, grimpaient aux sommets des montagnes au travers des monceaux de neige et de glace, et quand ils étaient au haut, mettant leurs boucliers sous eux, ils s'abandonnaient ainsi aux penchants de ces monts, et se laissaient couler le long de ces rochers, dont la pente était fort roide, et qui avaient sous eux des fondrières et des abîmes épouvantables.

Enfin, après qu'ils se furent campés près des Romains, et qu'ayant sondé la rivière, ils eurent vu qu'ils ne pouvaient la passer, ils entreprirent de la combler; et, déracinant les plus gros arbres, détachant d'énormes masses de rocher, et roulant de grosses buttes de terre, ils les traînaient dans le fleuve, dont ils resserraient par là le cours. Et pour ébranler les poutres qui servaient comme de fondement au pont des Romains, ils jetaient dans la rivière de grosses masses, qui, étant rapidement entraînées par le fil de l'eau,

battaient rudement le pont, et lui donnaient des secousses si terribles qu'il ne pouvait résister long-temps.

La plupart des soldats romains, saisis de frayeur à cette manœuvre des ennemis, abandonnèrent le grand camp et se retirèrent. Catulus tint en cette occasion une conduite qui a été louée par Plutarque, mais qui néanmoins est susceptible d'une interprétation peu avantageuse. Voyant qu'il ne pouvait retenir les fuyards, il se mit lui-même à leur tête, afin de sauver l'honneur de la nation, et ne voulant pas qu'il fût dit que les Romains eussent fui devant les Cimbres, mais qu'ils parussent plutôt avoir suivi leur général. Catulus sacrifia donc ici sa gloire à l'honneur du nom romain; et on ne peut se dispenser de l'en louer, s'il ne pouvait mieux faire. Mais il eût mieux valu sans doute ranimer le courage de ses soldats que de sauver ainsi leur honneur; et je ne pense pas que Marius, en une pareille occasion eût voulu mériter une pareille louange. Aussi Plutarque dit-il ailleurs que Catulus était peu guerrier. Ils forcent le passage de l'Adige.

Ceux qui étaient dans le petit camp au-delà de la rivière, quoique plus exposés, montrèrent plus de résolution. Ils se défendirent si vigoureusement, que les barbares, admirant leur valeur, leur permirent de se retirer en leur accordant une capitulation honorable. Petreius, centurion, fit plus. Comme la légion dans laquelle il était capitaine se trouva enveloppée, il l'exhorta à se faire jour à travers le camp ennemi. Le tribun, à qui appartenait le commandement, balançait. Petreius le tue de sa main, se met à la tête de la légion, et la tire du danger. Une action si courageuse fut récompensée d'une couronne obsidionale; distinction Plut. in Syl. Plin. lib. 22, c. 6.

d'autant plus flatteuse, qu'il est le seul centurion à qui jamais elle ait été accordée[1].

Je ne dois pas omettre ici le triste sort du fils de Scaurus. Ce jeune homme, qui servait dans la cavalerie, à la vue du danger manqua de cœur et prit la fuite. Lorsqu'il fut de retour à Rome, son père, dont la sévérité allait jusqu'à la dureté, lui ayant défendu de paraître en sa présence, il fut tellement pénétré de honte et de confusion, qu'il se tua lui-même.

Flor. lib. 3, c. 3.

Les barbares devenus maîtres du plat pays, le ravagèrent en toute liberté. Florus prétend que, s'ils avaient marché droit à Rome, ils auraient pu y causer les mêmes désastres qu'avaient faits long-temps auparavant les Gaulois en pareille conjoncture. Mais, pour attendre leurs compagnons, comme ils en étaient convenus avant que de se séparer, ils s'arrêtèrent dans cette contrée, dont la douceur les charma. Cet agréable séjour, où ils trouvaient tout en abondance, leur devint funeste en énervant leurs corps, et amollissant leurs courages par des délices auquels ils se livraient avec d'autant plus d'avidité et d'ardeur, qu'ils y étaient moins accoutumés.

Marius joint son armée à celle de Catulus.

Dans cette extrémité, Marius fut appelé à Rome. Il y fut reçu avec de grandes marques de joie. On lui décerna l'honneur du triomphe : mais il refusa de l'accepter, et le différa jusqu'à ce qu'il eût terminé la guerre, disait-il, par de nouveaux succès, encore plus éclatants que les premiers. Il était juste qu'il ne privât pas de leur part de cette gloire ses soldats, qui avaient eu tant de part aux grands exploits qui la lui avaient mé-

[1] Cette couronne était de gazon; et c'étaient les soldats tirés du péril qui la donnaient eux-mêmes à leur chef.

ritée; et en même temps il rassurait les esprits, parlant de sa victoire comme d'une chose certaine. Il partit aussitôt pour aller joindre Catulus, et fit venir ses troupes de la Gaule narbonnaise, où il les avait laissées après la défaite des Teutons. Il paraît que Catulus avait mis le Pô entre lui et les barbares, puisqu'il est dit que Marius, lorsqu'il se fut joint avec lui, passa cette rivière, et que ce fut auprès de Verceil que la bataille se donna.

Ces deux généraux se ressemblaient bien peu. Catulus avait autant de douceur et d'aménité dans l'esprit et dans les mœurs que Marius était rustique et féroce. C'était là une première source de désunion. Mais de plus, Marius, malgré sa supériorité infinie pour le mérite guerrier, était jaloux jusqu'à la petitesse de tout l'honneur qu'aurait pu s'attirer son compagnon. C'est de quoi nous trouverons la preuve dans la bataille même.

Sylla donna encore occasion à cette mésintelligence de croître et de s'aigrir. Il avait quitté Marius pour s'attacher à Catulus, comme nous l'avons dit; et même il rendit un service signalé dans la circonstance présente. Quoique le pays fût ravagé, il trouva moyen de mettre l'abondance dans l'armée de Catulus, au point que les soldats de Marius se trouvèrent heureux de soulager par ce secours la disette dans laquelle ils étaient. Marius n'en fut que plus piqué d'avoir cette obligation à un ennemi. Toutefois ces divisions n'éclatèrent point alors. Le danger commun réunissait au moins pour un temps des esprits si disposés à la discorde.

Les barbares étaient à peu de distance des Romains. Mais ils différaient de donner la bataille, attendant tou- Bataille donnée près de Verceil. Les

Cimbres sont entièrement défaits.

jours les Teutons avec impatience, soit qu'ils ignorassent, soit, ce qui est plus vraisemblable, qu'ils ne voulussent pas croire leur défaite. Voyant que les deux généraux avaient réuni leurs troupes, ils envoyèrent à Marius des ambassadeurs lui demander pour eux et pour leurs frères des terres et des villes suffisantes pour les loger et les nourrir. Interrogés qui étaient ces frères dont ils parlaient, ils répondirent que c'étaient les Teutons. Toute l'assemblée se mit à rire, et Marius, en se moquant, leur dit : *Laissez là désormais vos frères, et ne vous en mettez point en peine. Ils ont la terre que nous leur avons donnée, et ils la garderont éternellement.* Les barbares, piqués de l'ironie, lui dirent d'un ton menaçant qu'il se repentirait de cette insulte, et qu'il en serait puni incessamment par les Cimbres, et bientôt après par les Teutons, dès qu'ils seraient arrivés. *Ils sont arrivés*, reprit Marius, *les voici; et il ne serait pas honnête que vous vous en allassiez avant que d'avoir salué et embrassé vos frères.* En même temps il ordonna qu'on amenât les rois des Teutons chargés de chaînes.

Quand les ambassadeurs eurent fait ce rapport aux Cimbres, ils prirent la résolution de combattre : et Boïorix, un de leurs rois, à la tête d'un petit corps de cavalerie, s'approchant du camp du consul, l'appela à haute voix, et le défia à prendre jour et lieu pour en venir aux mains, et décider qui demeurerait maître du pays. Marius lui répondit, « que jamais les Romains « ne prenaient conseil de leurs ennemis sur ce qui re- « garde le combat : mais que cependant il voulait bien « avoir cette complaisance pour les Cimbres ». Ils convinrent donc que ce serait le troisième jour après celui

où ils parlaient actuellement, et dans la plaine de Verceil, qui paraissait commode aux Romains pour déployer leur cavalerie, et aux barbares pour y étendre leurs nombreux bataillons.

Ni les uns ni les autres ne manquèrent au rendez-vous. Ils se mettent en bataille. Catulus avait sous lui un peu plus de vingt mille hommes d'infanterie, et Marius trente-deux mille. Catulus fut placé au centre, et les troupes de Marius furent rangées sur les deux ailes. Nous ne pouvons guère annoncer comme certain le détail de cette grande journée, car nous n'avons pour ce détail que Plutarque; et Plutarque lui-même ne cite que Catulus et Sylla, tous deux ennemis de Marius. Catulus avait composé une histoire de son consulat, que Cicéron loue comme écrite avec beaucoup de douceur et dans le goût de Xénophon [1]. Sylla avait laissé des mémoires de sa vie, qui sont souvent cités par Plutarque. Ces deux ouvrages seraient des monuments bien authentiques, s'il n'était à craindre que souvent l'animosité n'eût conduit la plume des écrivains. Mais d'un autre côté, et c'est précisément ce qui augmente l'incertitude, Marius était si immodérément avide de gloire, si violemment jaloux de quiconque s'élevait à côté de lui, que rien n'est difficile à croire de ce qui lui sera attribué comme partant de ce principe. Ici, par exemple, l'ordonnance de ses troupes, rangées de façon qu'elles environnassent des deux côtés celles de Catulus, avait pour motif, selon Catulus et Sylla, l'espérance qu'il avait conçue qu'avec ses deux ailes il tomberait sur les ennemis, et les romprait, et qu'ainsi

[1] « Molli et xenophonteo genere sermonis. » (Cic. in *Bruto*, n. 131.)

la victoire serait entièrement due à ses soldats, sans que l'autre armée y eût aucune part.

Les Cimbres donnèrent à leurs bataillons autant de profondeur que de front; de sorte que c'était une bataille carrée, dont chaque face occupait trente stades de terrain [1]. Leur cavalerie, qui était de quinze mille chevaux, marchait en superbe équipage. Tous les cavaliers avaient des casques en forme de gueules ouvertes, et de mufles de toutes sortes de bêtes étranges et épouvantables; et les rehaussant par des panaches faits comme des ailes, et d'une hauteur prodigieuse, ils en paraissaient eux-mêmes plus grands. Ils étaient armés de cuirasses de fer très-brillantes, et couverts de boucliers tout blancs. Ils portaient chacun deux javelots à darder de loin; et quand ils avaient joint l'ennemi, ils se servaient de grandes et lourdes épées. Dans cette rencontre, ils n'allèrent pas heurter les Romains de front, mais, prenant à droite, ils avançaient peu à peu, dans le dessein de les enfermer entre eux et leur infanterie, qu'ils laissaient sur leur gauche.

Les généraux romains s'aperçurent de cette ruse dans le moment même, mais ils ne purent retenir leurs soldats. L'un d'eux s'étant mis à crier que les ennemis fuyaient, tous les autres commencèrent aussitôt à courir pour les poursuivre. Cependant l'infanterie des barbares s'avançait comme des flots de la vaste mer. Marius et Catulus, levant les mains au ciel, firent vœu, l'un d'immoler une hécatombe aux dieux, l'autre de dédier un temple à la Fortune de ce jour. On n'eut pas plus tôt montré à Marius les entrailles des victimes, qu'il s'écria,

[1] Près d'une lieue et un quart.

La victoire est à moi. Il n'en faut pas davantage pour animer toute une armée.

Marius n'eut pourtant, si l'on en doit croire Sylla, aucune part à la victoire : et sa basse jalousie fut bien punie par un accident qu'il n'avait pas prévu : car, quand on se fut ébranlé pour en venir aux mains, une si grande poussière s'éleva, que les deux armées en furent couvertes et cachées l'une à l'autre. Marius, qui s'était avancé le premier pour charger avec ses troupes, eut le malheur de manquer l'ennemi dans cette obscurité où les deux armées étaient ensevelies, et ayant poussé fort loin au-delà de leur bataille, il fut long-temps errant dans la plaine sans pouvoir se retrouver.

La fortune fut aussi favorable à Catulus qu'elle était contraire au consul. Il joignit les barbares, et son armée, où Sylla avait un commandement distingué, soutint presque seule tout l'effort de la bataille. La chaleur du jour, qui était très-grande, et le soleil qui donnait dans le visage des Cimbres, aidèrent beaucoup aux Romains : car ces barbares, accoutumés à supporter les plus grandes gelées, et nourris dans des lieux froids et couverts de bois, ne pouvaient résister au chaud, mais fondaient tout en eau, étaient tout haletants, et n'avaient que la force de mettre leurs boucliers devant leurs visages pour se garantir du soleil. On était alors dans les plus grandes chaleurs de l'été, sur la fin du mois de juillet.

La poussière fit encore un grand bien aux troupes de Catulus, et servit beaucoup à augmenter leur audace et leur confiance en leur cachant la plus grande partie des ennemis ; car il s'en fallut beaucoup qu'ils ne vissent leur multitude innombrable. Mais chaque corps ayant couru avec vitesse charger ce qui était devant lui, ils

en étaient aux mains avant que le spectacle de toute l'armée ennemie eût pu frapper leurs yeux et les effrayer. D'ailleurs ils étaient si endurcis à la fatigue et au travail, qu'au rapport de Catulus, on ne vit pas un seul Romain suant ou haletant, quoique la chaleur fût extrême, l'attaque très-vive, et qu'ils eussent couru de toute leur force pour charger. La plupart donc des barbares, et les plus braves, furent taillés en pièces; car tous ceux des premiers rangs, afin qu'ils ne pussent rompre leur ordonnance, étaient liés les uns aux autres par de longues chaînes qui tenaient à leurs boucliers; précaution bien singulière et tout-à-fait bizarre. Tous les autres furent renversés et poussés jusqu'à leur camp. En cette extrémité les femmes des Cimbres ne montrèrent pas moins de courage, ou, pour mieux dire, de fureur que celles des Ambrons, dont il a été parlé plus haut. Vêtues de robes noires, elles montent sur leurs chariots, et de là tuent les fuyards, les unes leurs maris, les autres leurs frères ou leurs pères. Enfin, voyant qu'il n'était pas possible de résister aux vainqueurs, elles députent à Marius pour lui demander, sinon la liberté, du moins un esclavage convenable à leur sexe et à leur vertu, s'offrant d'être esclaves des vestales, à condition de garder comme elles une perpétuelle continence. Mais cette grace leur ayant été refusée, elles se livrèrent au désespoir le plus affreux. Elles prennent leurs petits enfants, et les étouffent de leurs propres mains, ou les jettent sous les roues des chariots, sous les pieds des chevaux; et ensuite se tuent elles-mêmes. Plutarque rapporte que l'on en trouva une pendue au haut du timon d'un char, ayant ses deux petits enfants pendus eux-mêmes à ses jambes au-dessus

Flor. lib. 3, c. 3. Val. Max. lib. 6, c. 1.

du talon. Il est difficile de ne pas penser que les historiens ont ici outré le merveilleux, et cherché à frapper par des aventures plus que tragiques. Qui pourra croire, par exemple, ce que raconte Plutarque, que les barbares, ne trouvant point d'arbres auxquels ils pussent se pendre, s'attachaient par le cou, les uns aux cornes et les autres aux pieds des bœufs, et qu'ensuite, les pressant de l'aiguillon, ils se faisaient ainsi traîner et déchirer pour périr de la façon du monde la plus misérable?

Le nombre des prisonniers ne laissa pas d'être fort grand : on le fait monter à soixante mille, et celui des morts au double. Les soldats de Marius prirent les bagages : mais les dépouilles, les enseignes et les trompettes furent portées dans le camp de Catulus; ce qu'il fit valoir comme une preuve que c'était à lui seul que la victoire était due. Il n'est point dit quelle part Marius prit à cette querelle, qui devait l'intéresser si vivement. Mais la dispute s'échauffant entre les soldats des deux armées, on choisit pour arbitres les ambassadeurs de Parme, qui se trouvèrent présents. Les soldats de Catulus les menèrent sur le champ de bataille visiter les morts; et ils leur firent voir qu'ils étaient tous percés de leurs javelots, qui étaient aisément et sûrement reconnaissables, parce que Catulus avait pris soin de faire graver son nom sur le bois de toutes les piques de ses soldats. Si ces faits sont constants, on ne peut douter que Catulus ne soit le véritable vainqueur des Cimbres. Mais la renommée en a autrement décidé. Tout l'honneur de cette grande journée est resté à Marius [1]; et

[1] Hic (Marius) tamen et Cimbros, et summa pericula rerum
Excipit, et solus trepidantem protegit Urbem.

Catulus n'est connu que des savants. Lors même que l'événement était tout récent, on crut lui faire assez d'honneur de l'associer en second à la gloire de Marius.

La nouvelle de cette victoire répand à Rome une joie incroyable.

Quand la nouvelle de cette victoire fut arrivée à Rome, elle y causa une joie qui ne peut s'exprimer. Le peuple surtout, déclaré depuis long-temps pour Marius, qu'il regardait en quelque sorte comme sa créature, ne croyait pouvoir lui rendre d'assez grands honneurs. Il lui donna le glorieux titre de troisième fondateur de Rome, estimant que le service qu'il venait de rendre à la patrie n'était pas moins grand que celui que Camille lui avait autrefois rendu en vainquant les Gaulois. Dans leurs repas ils en offraient à Marius les prémices, et lui faisaient des libations en même temps qu'à leurs dieux. Ils voulaient qu'il triomphât seul; et même on lui décernait deux triomphes, l'un pour sa victoire sur les Teutons, l'autre pour celle sur les Cimbres. Marius se montra modéré dans cette occasion.

Marius triomphe conjointement avec Catulus.

Il n'accepta qu'un triomphe, et il y associa Catulus. Il sentit qu'il y aurait de l'injustice à priver un si illustre compagnon d'un honneur qui lui était certainement dû: et de plus il craignit d'être troublé dans son propre triomphe par les troupes de Catulus, si l'on faisait un si cruel affront à leur général. Entre les prisonniers qui furent menés en triomphe, on remarqua principalement le roi Teutobodus, qui avait été pris après la bataille d'Aix en Provence. Il était d'une taille si démesurément grande, qu'il passait les trophées, ce qui

Atque ideò, postquam ad Cimbros stragemque volabant
Qui nunquam attigerant majora cadavera corvi,
Nobilis ornatur lauro collega secundâ.
(JUVEN. *Sat.* 8.)

suppose, selon Gassendi, plus de dix pieds de haut. La chose n'est guère croyable.

Sertorius continuait à se distinguer de plus en plus, et il mérita l'estime de Marius et des récompenses d'honneur, pour s'être exposé à passer chez les Cimbres travesti en Gaulois, et en avoir rapporté des connaissances et des avis utiles à son général.

Flor. lib. 3, c. 3. Gassendi, vie de Peiresc.

L'histoire fait encore mention de deux cohortes d'Ombriens, que Marius, pour honorer leur valeur, gratifia tout entières du droit de bourgeoisie romaine: et comme dans la suite on lui représenta que la loi ne permettait pas d'accorder de pareilles récompenses, il répondit agréablement et fièrement tout ensemble que le bruit des armes ne lui avait pas permis d'entendre la voix de la loi.

Marius voulut en quelque façon perpétuer son triomphe par une pratique singulière et pleine de vanité. Il affecta de se servir dans la suite pour boire d'un vase semblable à celui que l'on attribuait à Bacchus vainqueur des Indes : « en sorte que chaque fois « qu'il buvait [1], dit Valère Maxime, il comparait ses « victoires à celles de ce fabuleux conquérant ». Tel fut le faste de ce laboureur d'Arpinum [2], de ce soldat de fortune.

Un autre monument de sa victoire, qui n'était point sujet à une pareille critique, fut un temple qu'il érigea, comme avait déja fait anciennement Marcellus, à l'honneur et à la vertu guerrière. Mais son caractère dur et

Les deux généraux érigent chacun un temple

[1] « Ut inter ipsum haustum vini, victoriæ ejus (Bacchi) suas victorias compararet. » (Val. Max. lib. 3, c. 6.)

[2] « C. Marius post victoriam cimbricam cantharo potasse, Liberi patris exemplo, traditur ille arator Arpinas, et manipularis imperator. » (Plin. lib. 33, cap. 11.)

sauvage, son aversion pour les arts et pour les connaissances des Grecs, parurent dans la construction de ce temple, où il ne voulut point qu'on employât le marbre, et où il ne fit entrer que les pierres les plus simples et les plus communes, sans aucun ornement ni de sculpture, ni de peinture, n'ayant même voulu se servir que d'un architecte romain. Et comme il fut obligé de donner au peuple des jeux et des spectacles grecs pour la dédicace de ce temple, il entra dans le théâtre, mais il ne fit que s'asseoir, et sortit un moment après. Catulus bâtit aussi un temple, selon le vœu qu'il avait fait dans la bataille même, *à la Fortune de ce jour*. L'inscription mise sur la façade portait ces propres termes, *Fortunæ hujusce diei*. Ainsi, quoique, dans la première intention, il s'agît du jour du combat contre les Cimbres, l'inscription était applicable à chaque jour à perpétuité.

Vitr. Præf. lib. 7. Plut. in Mar.

Condamnation de Cépion [1].

Malheurs de Cépion.

Pour achever tout ce qui a quelque rapport à la guerre des Cimbres, je vais placer ici le récit des disgraces de Cépion, que j'ai été obligé de différer pour ne pas interrompre le fil des événements.

Il s'était rendu agréable au sénat par une loi qui rendait à cet ordre la judicature en partie.

Je remarquerai d'abord que la personne de Cépion fut toujours chère au sénat, parce qu'il fut le premier qui tenta de remédier à la plaie que C. Gracchus avait faite à l'autorité de cet ordre en ôtant les jugements aux sénateurs, et les attribuant aux chevaliers. Cépion dans son consulat, avant que de partir pour la guerre

[1] Ce morceau sur Cépion et l'histoire de la seconde guerre des esclaves en Sicile sont de l'éditeur.

contre les Cimbres, fit passer une loi qui ordonnait que les compagnies de juges seraient mi-parties de sénateurs et de chevaliers romains. On peut juger du plaisir infini que cette loi fit au sénat, par la véhémence et l'énergie des expressions qu'employa l'orateur L. Crassus dans le discours qu'il fit pour appuyer la proposition du consul. Il peignit la puissance des chevaliers comme une vraie tyrannie, et la situation actuelle du sénat comme un état d'oppression. « Tirez-« nous [1], disait-il au peuple, parlant au nom du sénat; « tirez-nous des misères dans lesquelles nous gémis-« sons. Délivrez-nous de la fureur de ceux dont la « cruauté ne peut se rassasier de notre sang. Délivrez-« nous de la servitude. Ne souffrez point que nous « soyons esclaves de qui que ce soit, si ce n'est de votre « ordre, dont nous pouvons et nous devons l'être. » Cette loi tant désirée n'eut pas d'exécution, ou du moins ne fut pas long-temps en vigueur; car nous verrons dans quelques années les chevaliers encore seuls en possession des jugements. Elle fit néanmoins tant d'honneur à son auteur, qu'elle lui valut le titre de protecteur du sénat, *senatûs patronus*.

Val. Max. lib. 6, c. 9.

C'est sans doute par cette raison que Cicéron, toujours fidèle aux sentiments aristocratiques, toutes les fois qu'il a occasion de faire mention de Cépion, en parle honorablement. « [2] Cépion, selon lui, fut un « homme plein de courage et de fermeté, à qui l'on

[1] « Eripite nos ex miseriis : eripite nos ex faucibus eorum quorum crudelitas nostro sanguine non potest expleri : eripite nos ex servitute. Nolite sinere nos cuiquam servire, nisi vobis universis, quibus et possumus et debemus. » (*Crassus* ap. Cic. l. 1 *de Orat.* n. 225, et *Parad.* v.)

[2] « Q. Cæpio, vir acer et fortis, cui fortuna belli crimini, invidia populi calamitati fuit. » (Cic. in *Bruto*, n. 133.)

« fit un crime des malheurs de la guerre; mais la vraie « cause de sa disgrace fut la haine du peuple. » Nous avons vu que les historiens ne lui sont pas à beaucoup près si favorables; qu'ils le représentent comme très-criminel par rapport au pillage de l'or de Toulouse, et qu'ils imputent à sa témérité et à son arrogance la sanglante défaite des Romains par les Cimbres. Cépion, après cette défaite, fut destitué ignominieusement par le peuple, comme nous l'avons dit plus haut, et on ajouta encore à cette peine la confiscations de ses biens. Mais ce ne fut là que le commencement de ses malheurs.

Il est destitué du commandement, et ses biens confisqués;

L'année suivante, sous le second consulat de Marius, L. Cassius, tribun du peuple, fit ordonner par une loi que nul ne pourrait prendre séance dans le sénat, qui aurait été condamné et privé du commandement par le peuple. Il ne manquait à cette loi que le nom de Cépion; car il était seul dans le cas.

puis exclu du sénat. An. R. 648.

Jusqu'ici il ne paraît pas qu'il ait été encore question de l'or de Toulouse, à moins que la confiscation des biens de Cépion n'ait été la peine de son sacrilége. Nous savons d'ailleurs que l'on fit des recherches très-sévères sur ce crime, et dans lesquelles plusieurs furent impliqués; mais l'on ne peut pas douter que ce ne soit à ce sujet que le tribun Norbanus traduisit une seconde fois Cépion devant le peuple, dix ans après sa première condamnation.

Diod. apud Vales. Cic. de Nat. Deor. lib. 3, n. 74. An. R. 657.

L'accusé trouva des amis et des protecteurs. Le même L. Crassus, dont nous venons de parler, et qui était actuellement consul, prit hautement sa défense. Scaurus, prince du sénat, et sans doute tout l'ordre des sénateurs, s'intéressèrent pour lui. Enfin deux tri-

Il est de nouveau condamné par le peuple pour le pillage de l'or de Toulouse.

buns, L. Cotta et T. Didius, firent une opposition en forme à la loi de leur collègue. La violence décida l'affaire, comme il n'était alors que trop ordinaire à Rome. Il s'excita une sédition furieuse. Scaurus fut mis en fuite, et même reçut un coup de pierre. Les tribuns opposants furent chassés de la tribune aux harangues. La loi passa, et Cépion fut condamné.

Suites de cette condamnation.

Les suites de cette condamnation laissent quelque obscurité. Les témoignages de Cicéron et de Strabon combinés ensemble nous apprennent qu'il fut exilé, et se retira à Smyrne. Valère Maxime suppose qu'après le jugement il fut mis en prison; et il loue le zèle et la fidélité d'un ami de Cépion, alors tribun du peuple, qui se nommait Rhéginus, et qui força la prison, en tira son ami, et s'exila avec lui. Ce récit peut absolument se concilier avec Cicéron et Strabon. Mais le même Valère Maxime ajoute ailleurs des choses qui ne s'accordent nullement avec le récit de ces deux auteurs, et dans lesquelles il paraît même contredire ce que je viens de rapporter d'après lui. Il dit que Cépion fut étranglé dans la prison, et son corps traîné ignominieusement aux gémonies [1]. Nul autre que lui ne parle d'une fin si funeste. Quoi qu'il en soit, il est constant du moins que les malheurs de Cépion furent attribués à la vengeance des dieux, qui poursuivirent même, dit-on, le criminel jusqu'en la personne de ses enfants. On raconte qu'il ne laissa que des filles, qui déshonorèrent leur nom par une conduite tout-à-fait déréglée, et qui périrent misérablement.

Cic. pro Balbo, n. 28. Strab. lib. 4, p. 188.] Val. Max. lib. 4, c. 7. Id. l. 6, c. 9. Strabo.

[1] Lieu patibulaire dans Rome, où l'on traînait avec un croc les corps des suppliciés.

§ II. *Soulèvement d'esclaves en Italie, ameutés par Vettius, chevalier romain. Occasion de la révolte des esclaves en Sicile. Six mille esclaves révoltés se donnent Salvius pour roi. Ils forment une armée de vingt mille hommes de pied et deux mille chevaux. Autre révolte d'esclaves, dont Athénion est le chef. Salvius, qui avait pris le nom de Tryphon, réunit sous ses ordres toutes les forces des rebelles. Lucullus est envoyé en Sicile, et remporte une grande victoire sur les esclaves; mais il néglige d'en profiter. Servilius succède à Lucullus. Tryphon meurt, et Athénion est élu roi en sa place. Le consul M. Aquillius termine la guerre. Parricide commis par Publicius Malléolus. Supplice des parricides. Marius obtient par brigue et par argent un sixième consulat. Origine de la haine de Saturnin contre le sénat. Il devient tribun du peuple, et se lie avec Marius. Censure de Métellus Numidicus, et contestations violentes entre lui et Saturnin. Celui-ci insulte les ambassadeurs de Mithridate. Appelé en jugement, il est renvoyé absous. Ayant tué Nonius, il est élu en sa place tribun pour la seconde fois. Il propose et fait passer une nouvelle loi agraire. Noire fourberie de Marius. Métellus, seul de tous les sénateurs, refuse de faire un serment injuste. Il est exilé. Insolence de Saturnin. Indigne manœuvre de Marius pour aigrir de plus en plus les esprits. Nouveaux excès de Saturnin. Tous les ordres de la république se réunissent contre lui; il est mis à mort. Sa*

mémoire est détestée. La faction de Marius empêche le retour de Métellus. Rappel glorieux de Métellus. Marius quitte Rome pour n'être pas témoin du retour de Métellus.

GUERRES DES ESCLAVES.

La seconde guerre des esclaves en Sicile concourut avec celle des Cimbres, et dura environ quatre ans. Quelques mouvements d'esclaves en Italie semblèrent y préluder. Il y en eut à Nocère, il y en eut à Capoue, qui furent aisément arrêtés. Le plus considérable eut pour chef un chevalier romain, qui se nommait Vettius. **Soulèvement d'esclaves en Italie, ameutés par Vettius, chevalier romain.**

Il était fils d'un père extrêmement riche, mais il n'y a point de richesse que la fureur de la débauche ne trouve aisément moyen de dissiper. Le mauvais état de ses affaires n'était pas néanmoins connu : il avait encore du crédit ; et étant devenu éperdûment amoureux d'une jeune esclave, il l'acheta de son maître moyennant sept talents[1] (vingt et une mille livres) qu'il promit de payer à un certain terme. Le terme vint, et il n'avait point d'argent. Il demande un second délai, qui lui est accordé. Mais, comme à l'échéance il se trouvait de nouveau dans le même embarras, enivré de sa folle passion, pressé par son créancier, il prend un parti désespéré. Il achète, encore à crédit, cinq cents armures complètes, qu'il fait porter secrètement à la campagne ; là il exhorte à la révolte ses propres esclaves, au nombre de quatre cents, et les arme ; et lui-même prend le diadème, la pourpre et toutes les marques du commandement souverain, et se déclare **Diod. Eclog. lib. 36.**

[1] 38,500 fr. —L.

roi. Pour premier exploit, il fait saisir et égorger ce créancier incommode, qui avait voulu à toute force être payé. Ensuite il court la campagne, attire à lui les esclaves par l'appât de la liberté, tue ceux qui lui résistent; et ayant formé un corps de sept cents hommes, il dresse un camp pour servir d'asile à tous ceux qui voudront s'attacher à lui.

Quand on sut cette nouvelle à Rome, le sénat comprit tout d'un coup qu'il était plus besoin de célérité que de grandes forces. L. Lucullus, actuellement préteur, eut ordre de partir sur-le-champ avec six cents hommes, et de rassembler et enrôler tous ceux qu'il trouverait sur sa route en état de porter les armes. En arrivant à Capoue, il avait quatre mille hommes de pied et trois cents chevaux. Cependant le nombre des soldats de Vettius s'était grossi considérablement. Il était accompagné de trois mille cinq cents hommes; et, s'étant retranché sur une hauteur, il eut même dans une petite action quelque avantage sur Lucullus. Mais celui-ci ayant gagné par l'espérance de l'impunité un certain Apollonius, que le prétendu roi avait fait son général d'armée, Vettius, qui se vit trahi, fut réduit à se tuer lui-même pour éviter la captivité et la honte du supplice. Tous ceux qui avaient pris les armes avec lui périrent pareillement. Apollonius seul, à qui l'on tint fidèlement parole, eut la vie sauve. Qui eût prédit à ce Vettius que ses parties de plaisir dans sa première jeunesse se termineraient à une résolution aussi désespérée et à une fin aussi funeste, il ne l'aurait jamais cru.

An. R. 648. La révolte des esclaves en Sicile paraît avoir com-

mencé la même année qu'était arrivée l'affaire de Vettius. Voici quelle en fut l'occasion.

Occasion de la révolte des esclaves en Sicile.

Marius, chargé de la guerre contre les Cimbres, levait des troupes chez les rois alliés. Nicomède, roi de Bithynie, s'excusa sur l'impuissance où il était d'en fournir, parce que les publicains avaient enlevé un grand nombre de ses sujets, et les avaient réduits en servitude et dispersés en différentes provinces. Le sénat défendit par un décret de retenir en servitude dans les provinces de l'empire aucun homme libre des pays alliés et amis du peuple romain, et donna ordre aux préteurs de rétablir au plus tôt en liberté ceux qui seraient dans ce cas. Licinius Nerva gouvernait alors la Sicile. Il se mit en devoir d'exécuter le décret du sénat, et dans un assez court espace de temps il s'en trouva plus de huit cents qui furent remis par lui en liberté. Comme les premiers et les plus puissants de l'île perdaient beaucoup par l'exécution de ce réglement, ils agirent auprès du préteur, qui, soit par considération pour leurs personnes, soit même gagné par leur argent, changea de conduite, et ne voulut plus donner audience aux esclaves qui venaient se présenter, les renvoyant même avec menaces à leurs maîtres.

Six mille esclaves révoltés se donnent Salvius pour roi.

Ces malheureux, à qui l'on refusait justice, résolurent de se la faire à eux-mêmes. Ils s'attroupèrent d'abord en pelotons, qui furent aisément dissipés. Mais les premiers succès ayant rendu le préteur plus négligent, ils s'assemblent de nouveau. Bientôt ils se trouvent plus de deux mille, et défont un corps de six cents hommes des troupes réglées que l'on avait envoyé contre eux. Cette victoire leur procura des armes, dont ils avaient grand besoin, et de plus acquit

une telle réputation à leur entreprise, qu'ils se virent dans peu jusqu'à six mille. Alors ils résolurent de se donner une forme de gouvernement; et par délibération commune ils élurent pour roi l'un d'entre eux, qui se nommait Salvius, et qui s'était accrédité par son habileté prétendue dans la divination.

Ils forment une armée de 20,000 hommes de pied et 2,000 chevaux.

Ce nouveau roi se conduisit sensément. Il partagea ses troupes en trois corps, et, après leur avoir marqué un rendez-vous, il leur ordonna de battre la campagne, de solliciter partout les esclaves à la révolte, d'enlever les bestiaux, mais surtout de ramasser des chevaux; et tout lui réussit si bien, qu'il assembla enfin une armée de plus de deux mille chevaux, et vingt mille hommes de pied, qu'il eut soin de former à tous les exercices militaires. En cet état il alla mettre le siége devant une des plus importantes places de Sicile, que l'on appelait *Murgantia*.

Le préteur parut alors se réveiller comme d'une espèce d'assoupissement. Il marcha contre les rebelles avec dix mille soldats, tant venus d'Italie que levés en Sicile. Mais il ne fit qu'augmenter la gloire du roi des esclaves, qui mit toute son armée en déroute, lui tua six cents hommes, et fit quatre mille prisonniers. Salvius ne put pourtant pas venir à bout de forcer Murgantia.

Autre révolte d'esclaves, dont Athénion est le chef.

Cependant, d'un autre côté de la Sicile, vers Ségeste et Lilybée, se forme une nouvelle conspiration d'esclaves, qui avaient pour chef Athénion, Cilicien de naissance, brave de sa personne, et qui se donnait pour habile dans l'astrologie judiciaire : car il est remarquable que la superstition et les chimères de la divination influèrent toujours beaucoup dans ces sortes

de révoltes. Celui-ci, se voyant à la tête de mille hommes qui s'etaient rassemblés autour de lui en cinq jours, prit le diadème avec le nom de roi. Mais il se conduisit d'une manière toute différente des autres rebelles, qui ont coutume de faire des soldats de tous ceux qui s'attachent à eux. Pour lui, il ne donnait des armes qu'à ceux en qui il remarquait de la force de corps et du courage. Les autres, il les obligeait de continuer leur metier accoutumé, afin qu'ils fournissent à la subsistance et aux autres commodités de l'armée. Bientôt il eut assemblé dix mille hommes, avec lesquels il se crut assez fort pour assiéger Lilybée. Il se trompait, l'entreprise était trop difficile; et il lui convint de penser à faire retraite. Mais le mauvais succès, qui devait naturellement le décréditer, tourna à son avantage par un effet de sa ruse, secondée d'un heureux hasard. Il fit entendre à ses troupes que les astres les menaçaient d'un grand malheur, s'ils persistaient à demeurer devant la place. Effectivement, lorsqu'il décampait, arrive à Lilybée un secours de Maures, qui sur-le-champ font une sortie, tombent sur l'arrière-garde d'Athénion, et lui blessent bien du monde. Les esclaves ne doutèrent point que cet événement ne fût l'accomplissement de la prédiction de leur roi, et ils en couçurent pour lui d'autant plus de vénération.

Salvius, qui avait pris le nom de *Tryphon*, réunit sous ses ordres toutes les forces des rebelles.

Jusqu'ici les rebelles n'avaient aucune place forte. Salvius, qui se faisait nommer *Tryphon*, nom porté autrefois par un usurpateur de la couronne de Syrie, s'empara de Triocales, lieu extrêmement fort, et avantageux par toute sorte d'endroits. Alors il mande Athénion, comme un roi manderait son général. Celui-ci obéit, et par là fit évanouir l'espérance que l'on avait

eue que, la division se mettant entre les rebelles, on en viendrait aisément à bout. Nous avons déja vu arriver la même chose entre Eunus et Cléon dans la première guerre des esclaves. Tryphon ne fut pas néanmoins exempt de défiance par rapport à Athénion, et il le fit arrêter. Le gouvernement des esclaves prit alors une forme tout-à-fait réglée. Tryphon se revêtit de tous les ornements de la royauté, se donna des gardes, se forma un conseil, se bâtit un palais dans Triocales, et y fit faire une place propre à contenir une nombreuse assemblée. Il avait alors plus de trente mille hommes à ses ordres, sans compter les troupes d'Athénion.

An. R. 649. Lucullus est envoyé en Sicile, et remporte une grande victoire sur les esclaves.

Les choses étaient en cet état lorsque Lucullus fut envoyé en Sicile. C'était sans doute le même qui l'année précédente, étant préteur, avait dissipé la petite armée de Vettius, et qui, après l'année de sa préture passée à Rome, devait, selon l'usage établi déja depuis longtemps, avoir un gouvernement de province. Il amena avec lui quatorze mille hommes, tant Romains que Latins, et deux mille auxiliaires. Avec ces troupes il marcha contre les rebelles.

A son approche, Tryphon tint conseil. Il était d'avis de se renfermer dans Triocales, et d'y attendre l'ennemi. Athénion, qui était rentré en grace, crut qu'il fallait hasarder le combat. Cet avis l'emporta. Ils s'avancèrent donc au nombre de quarante mille hommes, et dressèrent leur camp à quinze cents pas de celui des Romains. Après plusieurs jours, qui se passèrent en escarmouches, on en vint à une action générale. Athénion justifia le conseil qu'il avait donné par des prodiges de valeur. Mais lorsqu'il eut été mis hors de combat par trois blessures, les esclaves perdirent courage,

et prirent la fuite, laissant sur la place vingt mille des leurs. Les autres, avec Tryphon, se retirèrent dans Triocales. Athénion demeura caché parmi les morts, et ensuite, à la faveur de la nuit, il se sauva aussi dans la place.

Il eût été aisé à Lucullus de terminer la guerre, s'il eût attaqué sur-le-champ ce reste de rebelles entièrement découragés par leur défaite. Ils l'étaient au point, qu'ils délibérèrent s'ils ne prendraient point le parti de retourner chez leurs maîtres, et de se remettre à leur discrétion. Mais, le préteur leur ayant donné le temps de revenir de leur première frayeur, ils se ranimèrent de nouveau, et résolurent de combattre jusqu'à la mort plutôt que de se livrer eux-mêmes à leurs cruels tyrans. Lucullus vint au bout de neuf jours mettre le siége devant Triocales; et, après y avoir perdu bien du monde, il fut obligé de le lever. Depuis ce temps il laissa les rebelles assez tranquilles, et il fut soupçonné d'avoir plus songé à s'enrichir dans sa province qu'à la pacifier. Il y eut même plus que des soupçons; car, lorsqu'il fut retourné à Rome, il fut accusé et condamné comme concussionnaire. Ce Lucullus est le père de celui qui dans la suite fit la guerre contre Mithridate.

Mais il néglige d'en profiter.

Servilius fut envoyé l'année suivante pour lui succéder, et ne fit rien de mémorable. Florus même dit que les rebelles le vainquirent et s'emparèrent de son camp. Pendant qu'il était en Sicile, Tryphon mourut, et Athénion, lui ayant succédé, ravagea toute l'île, assiégea des villes, en prit plusieurs, sans que le préteur se donnât presque aucun mouvement pour arrêter ses progrès.

An. R. 650.
Servilius succède à Lucullus. Tryphon meurt, et Athénion est élu roi en sa place.

Enfin on envoya de Rome un consul contre des enne-

An. R. 651.

Le consul M Aquillius termine la guerre.

mis qui devenaient toujours de plus en plus redoutables. Ce consul fut Manius Aquillius, collègue de Marius dans son cinquième consulat. C'était un homme d'une bravoure héroïque. Il remporta sur les rebelles une victoire signalée, dans laquelle il tua de sa propre main Athénion, après avoir reçu lui-même une blessure à la tête.

Les esclaves, quoiqu'ils eussent perdu leur chef, ne laissèrent pas de se cantonner dans différentes places. Aquillius les y poursuivit, sans leur donner néanmoins occasion de combattre, mais s'appliquant à les réduire par la famine. Ils périrent tous par le fer et par la faim. Mille seulement se rendirent avec Satyrus leur commandant. Aquillius les fit conduire à Rome, et voulut les donner en spectacle au peuple en les faisant combattre contre les bêtes. Ces malheureux, voyant qu'on ne leur avait conservé la vie que pour les faire servir de jouet et de divertissement au peuple, lui donnèrent un spectacle bien différent de celui auquel il s'attendait. Ils tournèrent les uns contre les autres les armes qu'on leur avait mises en main, et s'égorgèrent mutuellement: Satyrus, qui resta le dernier, se tua lui-même. Aquillius eut l'honneur du petit triomphe ou ovation.

Athen. l. 6, c. 20.

Ainsi finit la seconde guerre des esclaves en Sicile. On dit que le nombre des esclaves qui périrent, tant dans cette guerre que dans la précédente, se montait à un million.

Faits détachés.

Parricide commis par Publicius Malléolus.

Pendant que la guerre des esclaves durait encore, et immédiatement après les triomphes de Marius et de Catulus sur les Cimbres, l'histoire fait mention d'un

parricide, qui a été regardé par quelques-uns comme le premier crime de cette espèce qui ait été commis dans Rome; mais l'exemple en est plus ancien. Plutarque nous apprend que, dans les temps qui suivirent la guerre d'Annibal, un L. Hostilius tua son père. Ici, celui qui se rendit coupable d'un pareil crime se nommait Publicius Malléolus. Il tua sa mère, aidé de ses esclaves. Plut. in Rom.

Supplice des parricides.

Personne n'ignore quel était à Rome le supplice des parricides. Romulus n'en avait établi aucun, ayant eu peut-être la même pensée que Solon, qui, dans les lois qu'il donna aux Athéniens, garda un semblable silence sur le même sujet; et qui, comme on lui en demandait la raison, répondit qu'il supposait qu'il ne se trouverait jamais personne capable de se porter à un si horrible excès. En effet, il peut paraître que statuer une peine contre un crime qui révolte si fort la nature, c'est plutôt enseigner aux hommes à le regarder comme possible que le prévenir. Mais il n'est point de crime dont la méchanceté des hommes ne soit capable, et L. Hostilius en ayant donné la preuve, par rapport à celui-ci, dans Rome, il est à croire que ce fut contre lui que l'on inventa le supplice singulier dont j'ai à parler. On enfermait le criminel dans un sac bien cousu, avec un chien, un coq, une vipère et un singe, et en cet état on le jetait dans la rivière.

Mais pourquoi le choix d'un supplice si extraordinaire? C'est ce que Cicéron nous explique dans un de ses plaidoyers : et ce morceau, d'une éloquence plus ingénieuse que solide, fera peut-être ici comme une espèce d'intermède qui pourra ne pas déplaire au lecteur. « O que la sagesse de nos ancêtres[1], s'écrie-t-il,

[1] « O singularem sapientiam, judices! Nonne videntur hunc homi-

« me paraît digne d'admiration dans le supplice qu'ils « ont établi contre les parricides! Ne vous semble-t-il « pas qu'ils ont tout d'un coup retranché le criminel « du milieu de la nature, en lui ôtant en même temps « le ciel, le soleil, l'eau, la terre, afin qu'un malheu- « reux qui aurait tué celui dont il avait reçu la naissance « fût privé en même temps de tous les éléments qui ont « donné la naissance aux différents êtres dont est com- « posé cet univers? Ils n'ont voulu ni l'exposer aux « bêtes, de peur que les bêtes mêmes, par une espèce « de contagion que leur communiquerait un tel monstre, « n'en devinssent plus féroces; ni le jeter nu dans la « rivière, de peur qu'il ne souillât les eaux, destinées « à laver et à expier toutes les souillures. En un mot, il « n'y a rien dans la nature de si vil, ni d'un usage si « ordinaire et si général, dont ils lui aient laissé la jouis- « sance. Qu'y a-t-il en effet de plus commun que l'air « aux vivants, la terre aux morts, la mer à ceux qui « sont sur les flots, le rivage à ceux qui sont poussés par « les vagues? Ces misérables vivent peut-être quelques « moments, mais sans pouvoir respirer l'air; ils meurent « sans que leurs os touchent à la terre; ils sont conti-

nem ex rerum naturâ sustulisse et eripuisse, cui repentè cœlum, solem, aquam, terramque ademerunt, ut qui eum necâsset undè ipse natus esset, careret iis rebus omnibus ex quibus omnia nata esse dicuntur? Noluerunt feris corpus objicere, ne bestiis quoque, quæ tantum scelus attigissent, immanioribus uteremur: non sic nudos in flumen dejicere, ne, quum delati essent in mare, ipsum polluerint, quo cætera quæ violata sunt expiari putantur. Denique nihil tam vile, néque tam vulgare est, cujus partem ullam reliquerint. Etenim quid tam est commune quàm spiritus vivis, terra mortuis, mare fluctuantibus, littus ejectis? Ita vivunt, dum possunt, ut ducere animam de cœlo non queant: ita moriuntur, ut eorum ossa terra non tangat: ita jactantur fluctibus, ut nunquam abluantur: ita postremò ejiciuntur, ut ne ad saxa quidem mortui conquiescant. » (Cic. *pro Sex. Rosc.* n. 71, 72.)

« nuellement agités par les flots sans en être jamais « lavés; enfin ils sont poussés sur le rivage, mais sans « pouvoir jamais trouver auprès des rochers même un « lieu de repos. »

Il est assez vraisemblable que les instituteurs de ce supplice ont eu quelques-unes des vues que Cicéron étale et amplifie avec tant d'esprit et de fécondité. On y sent aisément une horreur qui cherche à se délivrer par la voie la plus courte d'un objet infiniment odieux. Au reste, si j'ai taxé l'endroit que je viens de rapporter d'être dans un goût d'éloquence qui court trop après le brillant sans faire assez d'attention à la justesse, je ne parle que d'après Cicéron lui-même. Il en a fait la critique, et après avoir dit que, lorsqu'il le prononça étant encore fort jeune [1], il fut extrêmement applaudi, il le censure néanmoins comme se ressentant de la verdeur de la jeunesse, comme ayant plus besoin d'indulgence qu'il n'était digne d'éloges, comme plus louable par l'espérance de ce qu'on pouvait s'en promettre pour la suite que par un mérite réel et présent.

Revenons à Marius, que nous avons laissé comblé de gloire, et qui va se couvrir d'opprobre par une ambition insensée, et par toutes les noirceurs de la perfidie et de la trahison.

Marius obtient par brigue et par argent un sixième consulat.

Ce n'était point assez pour lui d'avoir été élevé cinq fois au consulat, et, ce qui était sans exemple dans Rome, d'avoir géré cette charge suprême pendant quatre années consécutives. Il rechercha et poursuivit

[1] « Quantis illa clamoribus adolescentuli diximus de supplicio parricidarum! quæ nequaquam satis deferbuisse post aliquantò sentire cœpimus..... Sunt enim omnia sicut adolescentis, non tam re et maturitate, quàm spe et exspectatione laudati. » (Cic. *de Orat.* n. 107.)

Plut. in Mar.

un sixième consulat avec plus d'ardeur que jamais personne n'en avait eu pour y parvenir une première fois; il tâchait de se rendre agréable au peuple en faisant le complaisant, en affectant des manières douces, aisées affables, en quoi il avait tout-à-fait mauvaise grace, parce qu'il forçait son caractère naturellement dur et impérieux. A toutes ces basses manœuvres il joignit un moyen plus efficace; il répandit l'argent à pleines mains dans les tribus, et vint ainsi à bout, non-seulement de se faire nommer consul pour la sixième fois, mais d'écarter Métellus Numidicus qui s'était mis sur les rangs, et de se faire donner L. Valérius Flaccus moins pour collègue que pour valet. Alors il se lia étroitement avec le plus mauvais citoyen de Rome, L. Appuléius Saturninus. C'est un homme qu'il est à propos ici de faire connaître. Pour cela je vais rapporter quelques faits qui le regardent, et que j'ai réservés jusqu'à présent.

Origine de la haine de Saturnin contre le sénat.
Cic. de Har. resp. 43; et pro Sex. 34.

La première mention qui soit faite de lui dans l'histoire, c'est à l'occasion de sa questure. Dans cette charge, il eut le département d'Ostie, et la commission de faire la provision des blés, dont on manquait alors dans Rome. C'était un jeune débauché, fou du plaisir, de sorte qu'il s'acquitta très-négligemment de son emploi. Le sénat le lui ôta, et le transféra à M. Scaurus. Cet affront piqua Saturnin; il quitta la débauche, mais ce ne fut que pour devenir malfaisant, séditieux, turbulent; et de ce moment il ne perdit plus de vue le désir de se venger du sénat.

Il devient tribun du peuple, et se lie avec Marius.

Bientôt, c'est-à-dire l'an de Rome 649, il parvint à la charge de tribun, et comme il avait une sorte d'éloquence populaire, il se fit du crédit, et servit Marius,

ainsi que nous l'avons rapporté, pour son quatrième consulat. Il paraît que dès-lors il s'attacha d'une manière particulière à Marius; car dans ce même tribunat il proposa une loi pour faire distribuer aux soldats vétérans qui avaient porté les armes sous ce général cent arpents de terres en Afrique. Un de ses collègues s'opposa à cette loi; mais la multitude, ameutée par Saturnin, le chassa à coups de pierres. Ce n'était là encore que le prélude des excès auxquels il se porta dans la suite.

L'amitié qu'il avait contractée avec Marius le portait naturellement à haïr Métellus Numidicus; et d'ailleurs il était bien digne par ses vices d'être l'ennemi d'un homme aussi vertueux. Orose raconte que, Métellus ayant été créé censeur, Saturnin eut l'audace de le tirer par force de sa maison, et le poursuivit à main armée jusqu'au Capitole, où Métellus avait été contraint d'aller chercher un asile. Saturnin l'y assiégea, et il fallut que les chevaliers romains prissent les armes, et livrassent, pour sauver le censeur, un combat, dans lequel il y eut beaucoup de sang répandu. Probablement ce fait est une suite et une dépendance des autres contestations que Métellus eut dans sa censure avec Saturnin, et qui furent très-violentes.

Censure de Métellus Numidicus, et contestations violentes entre lui et Saturnin. Oros. v, 17.

Le censeur voulut l'exclure du sénat, aussi-bien que Servilius Glaucia, qui, par l'indignité de sa conduite, était l'opprobre de cette compagnie. Mais, de plus, une autre querelle, suscitée encore par Saturnin, occasiona une sédition furieuse. Un certain L. Equitius se donnait pour fils de Ti. Gracchus, et se présentait aux censeurs pour être inscrit en cette qualité sur le rôle des citoyens romains. Métellus résistait, assurant que Tibérius n'avait

eu que trois fils, qui tous trois étaient morts, l'un en Sardaigne dans le service, l'autre à Préneste, le dernier à Rome, et qu'il ne souffrirait pas que l'éclat d'une si illustre famille fût terni par un misérable imposteur. Le peuple, idolâtre du nom des Gracques, et flatté de l'espérance de le voir renaître, s'emporta avec violence: les pierres volèrent, le censeur fut en danger; mais il demeura ferme à rebuter le faux Gracchus. Un tribun, dont Valère Maxime nous a laissé ignorer le nom, soutenait Équitius; et il entreprit de le faire reconnaître par Sempronia, sœur des Gracques. Il fit venir cette dame au milieu de l'assemblée, la fit monter dans la tribune aux harangues, et là, en la présence de ce peuple mutiné, il la somma de reconnaître son neveu, et de lui donner le baiser en signe de parenté. Sempronia fit paraître en cette occasion une fermeté digne de son nom et de son rang; et, malgré les clameurs de la multitude, elle ne témoigna que du mépris pour celui qui voulait faussement s'introduire dans sa famille. On ne sait pas comment cette affaire finit. Il est assez vraisemblable que le collègue de Numidicus, qui était en même temps son cousin-germain, mais qui ne lui ressemblait pas pour la constance, permit à Équitius de prendre la qualité qu'il prétendait sur les rôles publics. Il est certain au moins qu'il exempta de la flétrissure Glaucia et Saturnin, et qu'il les maintint dans le rang de sénateur.

Val. Max. lib. 3, c. 8.

La censure des deux Métellus, Numidicus et Caprarius, tombe sous l'an de Rome 650.

Saturnin insulte les ambassadeurs de Mithridate. Appelé

Peu de temps après Saturnin s'attira une nouvelle affaire, qui aurait dû le perdre. Mithridate, si fameux par les guerres qu'il soutint depuis contre Rome, for-

mait dès-lors de grands desseins sur quelques états voisins de son royaume. Mais, sentant bien qu'il ne pourrait les exécuter, s'il ne faisait entrer les Romains dans ses intérêts, il envoya des ambassadeurs à Rome avec de grosses sommes pour gagner les suffrages des principaux du sénat. L'unique auteur que nous ayons sur ce fait ne dit point positivement s'il y eut de l'argent donné ou reçu. La chose est par elle-même très-vraisemblable. Saturnin, qui crut avoir une occasion d'attaquer le sénat avec avantage, fit grand bruit à ce sujet, et il alla même jusqu'à insulter les ambassadeurs. Ceux-ci, animés par un grand nombre de sénateurs qui leur promirent de les appuyer de tout leur crédit, portèrent leurs plaintes au sénat, qui seul connaissait de ces sortes d'affaires. La personne des ambassadeurs avait toujours été extrêmement respectée dans Rome, et, dans les cas semblables à celui-ci, les violateurs du droit des gens n'avaient jamais manqué d'être livrés à la nation qu'ils avaient offensée. Saturnin sentit donc la grandeur du danger auquel il était exposé; il mit tout en œuvre pour intéresser le peuple dans sa cause : il parut en habit de suppliant, se jetant aux pieds des citoyens, implorant leur secours les larmes aux yeux, tâchant de leur persuader que c'était son attachement aux intérêts du peuple qui lui avait attiré la haine du sénat, et que ses juges étaient ses parties. Le jour du jugement, un nombre infini de citoyens remplirent les environs du sénat, qui, intimidé apparemment par ce concours extraordinaire, n'osa condamner Saturnin.

en jugement, il est renvoyé absous. Diod. apud Fulv. Ursin.

Ce factieux, aigri de nouveau par le danger qu'il avait couru, vérifia bien la maxime avancée par Caton dans Tite-Live, qu'il y a moins d'inconvénient à ne

An. R. 651. Saturnin, ayant tué Nonius, est

...éla en sa place tribun pour la seconde fois. Appian. Civil. l. 1. Liv. Epit. lib. 69. Oros. v, 17.

point accuser un méchant homme qu'à le mettre dans le cas d'être absous [1]. Dès ce moment il ne mit plus de bornes à ses fureurs, et, ne respirant que la vengeance la plus outrée, il demanda une seconde fois le tribunat. Il en voulait surtout à Métellus Numidicus, et il se concerta avec Marius pour le perdre. Il fallait commencer par faire réussir son projet par rapport au tribunat, ce qui souffrait de grandes difficultés; et Marius, actuellement consul, et maître des troupes, s'engagea à le faire tribun à quelque prix que ce fût. Cependant, des dix places de tribun, neuf furent données sans qu'il y fût compris. Aulus Nonius lui disputait encore la dixième place, et même il l'emporta. Saturnin, à qui les plus grands crimes ne coûtaient rien, accompagné d'un grand nombre de gens de la lie du peuple et de soldats que lui fournit Marius, poursuivit Nonius, et le tua. La violence était criante, et ouvertement contraire à la liberté publique. Cela n'empêcha pas que le lendemain matin, dans une assemblée furtive, Saturnin ne fût créé tribun. Personne n'osa se plaindre, et le crime demeura non-seulement impuni, mais triomphant.

Ainsi Marius, qui avait acheté le consulat, et Saturnin, qui s'était ouvert un chemin au tribunat par le meurtre, unirent leurs forces et leurs ressentiments; avec cette différence néanmoins, que l'un agissait à front découvert, au lieu que l'autre cachait son jeu.

An. R. 652. Av. J.C. 100.

C. MARIUS VI.

L. VALÉRIUS FLACCUS.

Saturnin

Dès que Saturnin fut en place, il proposa plusieurs

[1] « Hominem improbum non accusari tutius est, quàm absolvi. » (Liv. lib. 34, c. 4.)

lois. Mais celle qui fit le plus de bruit, fut une nouvelle loi agraire qui ordonnait des distributions de terres et l'établissement de différentes colonies. Le sénat ne manqua pas de résister selon sa coutume à cette largesse pernicieuse. Le peuple se partagea, parce que la plupart des citoyens n'y avaient point d'intérêt, et que les soldats de Marius étaient presque les seuls qui dussent en profiter. Enfin une opposition en forme de la part de quelques tribuns semblait devoir tout arrêter. Mais il y avait long-temps que Ti. Gracchus avait montré l'exemple de ne point respecter l'opposition. propose et fait passer une nouvelle loi agraire.

Saturnin chassa de la place publique les tribuns opposants, et envoya les citoyens aux suffrages. Alors les nobles et la plus saine partie du peuple s'écrient que l'on a entendu tonner. Or, en pareil cas, l'assemblée était rompue de plein de droit, et ne pouvait plus rien statuer. Le tribun, entrant en fureur, répond avec insulte : *Il grêlera dans peu, si vous ne vous tenez en repos*. A ce mot, comme à une espèce de signal, on en vient aux mains; on s'arme de pierres et de bâtons. La faction de Saturnin fut la plus forte, et fit passer la loi. Auctor de Vir. illustr.

Il y avait ajouté une clause tout-à-fait insolite, par laquelle il était ordonné qu'après que le peuple aurait accepté la loi, dans les cinq jours suivants le sénat en jurerait l'observation, et que quiconque refuserait de faire ce serment serait envoyé en exil. Cette clause était un piége tendu à la franchise et à la fermeté de Métellus, et Marius employa l'artifice et la fourbe pour l'y faire tomber. Il déclara dans le sénat qu'il se donnerait bien de garde de prêter un serment si injuste, et qu'il ne pensait pas qu'aucun homme sage pût jamais Plut. in Mar. Noire fourberie de Marius.

s'y résoudre : *car*, ajouta-t-il, *si la loi est bonne et utile en elle-même, c'est faire injure au sénat de le forcer à en jurer l'observation, puisqu'il doit s'y porter par raison et de plein gré; et si elle est mauvaise, c'est la dernière injustice de vouloir extorquer de nous un serment pour nous contraindre d'y consentir.* Ce raisonnement était sans réplique, et le serment ajouté à la loi devait faire sentir l'injustice de la loi même. Aussi Métellus protesta-t-il hautement que jamais il ne ferait le serment exigé par le tribun. C'était là où Marius l'attendait, ne doutant point qu'une déclaration de lui en plein sénat, dans une matière juste et légitime, ne fût un engagement que rien au monde ne serait capable de lui faire révoquer.

Métellus, seul de tous les sénateurs, refuse de faire un serment injuste. Il est exilé.

Le cinquième jour depuis la loi reçue, dernier délai marqué par le tribun pour la prestation du serment, Marius assembla le sénat : affectant de paraître troublé et inquiet, il dit « qu'il craignait beaucoup que le peu-« ple ne se portât à de violentes extrémités, si le sénat « refusait le serment. Mais qu'il s'était avisé d'un expé-« dient qui remédiait à tout, et qui consistait à jurer « qu'on acceptait la loi en cas qu'elle fût loi : que par « ce serment on ne s'engageait à rien, puisqu'il était de « notoriété publique qu'elle avait passé par violence, « contre les auspices, et après un coup de tonnerre en-« tendu et annoncé ». Il n'y avait personne qui ne sentît la faiblesse et le ridicule de ce subterfuge; mais la crainte de l'exil l'emporta sur tous les autres motifs. Marius sortit pour aller prêter le serment, et tous les sénateurs généralement, à l'exception d'un seul, le suivirent. Cet homme unique était Métellus. Quelques prières et quelques instances que lui fissent ses amis,

il ne fut point ébranlé; mais, demeurant ferme dans ses principes, et prêt à tout souffrir pour ne rien faire de honteux, il se retira de la place, s'entretenant avec ceux qui l'accompagnaient, et leur disant ces paroles remarquables : *Faire le mal, c'est l'effet d'un cœur corrompu. Faire le bien, lorsqu'il n'y a rien à craindre, c'est le mérite d'un homme du commun. Mais faire le bien en s'exposant aux plus grands dangers, c'est le propre de l'homme véritablement vertueux.*

Quelle différence entre un homme et un homme, entre Marius et Métellus! l'un, faisant consister l'habileté et la sagesse politique dans la dissimulation et le mensonge; l'autre, mettant pour fondement de tout mérite et de toute vertu la sincérité et la droiture : l'un, songeant à devenir le plus grand dans sa république, même aux dépens de la probité et de la vertu; l'autre, à en être le plus homme de bien. C'est de Plutarque que j'emprunte ces différents traits.

Saturnin ne fut pas long-temps sans consommer son crime. Il fit rendre un décret par le peuple portant injonction aux consuls de faire publier qu'on interdisait le feu et l'eau à Métellus, et qu'on défendait à tous les sujets de la république de le recevoir chez eux : c'était la formule de l'exil. Tous les gens de bien, compatissant à sa disgrace, se rendaient en foule auprès de lui, déterminés à le défendre : mais il ne voulut pas que pour son intérêt on en vînt à une sédition, et il sortit de la ville, consolant ses amis, et leur faisant ce raisonnement : *Ou les affaires changeront, et alors, si le peuple vient à se reconnaître, je serai rappelé avec honneur; ou elles demeureront au même état, et en ce cas ne vaut-il pas mieux être éloigné de la vue de tant de*

maux? Les marques extraordinaires d'estime et d'affection qu'on lui donna dans les lieux par où il passait, firent sentir jusqu'à quel point on admirait un homme qui avait mieux aimé renoncer à sa patrie qu'à son devoir [1]. Il s'arrêta à Rhodes, où il vécut agréablement, remplissant son temps ou par la lecture, pour laquelle il avait toujours eu beaucoup de goût, grande ressource pour un exilé; ou par la conversation avec les gens de bien et les gens de lettres, qui se trouvaient en assez grand nombre dans cette île.

Il se retire à Rhodes.

L'exil n'abattit donc en aucune manière son courage. C'est ce qui paraît bien par un mot d'une de ses lettres qu'Aulu-Gelle nous a conservé. *Ce sont mes adversaires* [2], dit Métellus, *qui se sont interdit à eux-mêmes la jouissance de la vertu et de la justice. Quant à moi, je ne suis point privé de l'usage de l'eau et du feu: et je jouis d'une très-grande gloire.* On voit qu'il fait allusion à l'interdiction de l'eau et du feu qui avait été prononcée contre lui.

Insolence de Saturnin.

Marius, qui avait nourri les fureurs de Saturnin, en devint bientôt le vengeur. Mais il fallut qu'il y fût forcé. Ce séditieux, à qui il avait une fois lâché la bride, le fatiguait par les nouveaux excès auxquels il se portait tous les jours. Son insolence était extrême; et l'on en peut juger par la manière dont il traita Glaucia, qui était néanmoins son ami, et digne de l'être. Glaucia était préteur; et comme il rendait la justice dans la place en même temps que Saturnin haranguait le peu-

[1] « Cui patriæ salus dulcior quàm conspectus fuit; qui de civitate quàm de sententia decedere maluit. » (Cic. *pro Balbo*, n. 11.)

[2] « Illi verò omni jure atque honestate interdicti. Ego neque aquâ, neque igne careo, et summâ gloriâ fruiscor. » (*Metellus* apud *A. Gell.*, lib. 17, c. 2.)

ple, celui-ci prétendit que c'était un manque de respect pour sa qualité de tribun, et il lui mit en pièces sa chaise curule.

Marius ménageait cependant Saturnin, le regardant sans doute comme un instrument utile à ses vues. Il se plut même d'abord à attiser le feu de la discorde entre le sénat et ce tribun, et il joua pour cela le plus indigne rôle qu'il soit possible d'imaginer; car les premiers du sénat s'étant rendus chez lui pour l'exhorter à prendre la défense de la république contre un furieux qui la déchirait, il reçut en même temps Saturnin dans sa maison par une autre porte; et, prétextant une incommodité qui l'obligeait souvent de sortir, il passa et repassa d'un appartement à l'autre, et fit si bien, qu'il les renvoya tous plus aigris et plus animés qu'ils n'étaient venus. Mais Saturnin poussa si loin les choses, qu'enfin Marius fut obligé de l'abandonner.

Indigne manœuvre de Marius pour aigrir de plus en plus les esprits. Plut. in Mar.

Il demanda un troisième tribunat, et, dans le dessein de se rendre de plus en plus agréable au peuple, il mit aussi sur les rangs pour devenir son collègue ce faux Gracchus dont nous avons parlé. Marius agit alors en consul. Il ordonna à Équitius (c'était le nom de l'imposteur) de se désister de sa demande; et, sur son refus il le fit mettre en prison. Mais le peuple, passionné pour le nom que ce misérable usurpait, força la prison, l'en arracha, et le nomma tribun avec Saturnin. Ce n'est pas tout encore. Saturnin voulait avoir un consul dévoué à ses volontés. Il jeta les yeux sur Glaucia, qui était réellement l'homme qui lui convenait le mieux par une bassesse d'ame qui répondait à celle de sa naissance[1].

Nouveaux excès de Saturnin. Appian. Civil. l. 1.

[1] « Summis et fortunæ et vitæ sordibus. » (Cic. in *Bruto*, n. 224.)

Glaucia n'était point éligible, parce qu'il était actuellement préteur, et que les lois exigeaient un intervalle entre la préture et le consulat. Mais les lois n'arrêtaient pas Saturnin. Le jour de l'élection des consuls étant arrivé, l'orateur Marc-Antoine fut élu d'abord sans difficulté. La seconde place était disputée entre Memmius et Glaucia; et Memmius allait être préféré. Saturnin détacha sur lui quelques-uns des assassins qu'il avait à ses gages, et le fit assommer sur la place en présence de tout le peuple.

Tous les ordres de la république se réunissent contre lui: il est mis à mort.

Ce dernier crime perdit le tribun. Tous les ordres de l'état prirent feu. Tout ce qu'il y avait de citoyens bien intentionnés se réunirent pour réprimer une audace et une fureur qui menaçaient Rome de sa perte. Il fut impossible à Marius de protéger Saturnin contre l'indignation publique; et, toujours prêt à changer de parti, selon son intérêt, il se mit à la tête des ennemis de celui avec qui jusqu'alors il avait toujours agi de concert. Le sénat rendit un décret portant « que les « consuls C. Marius et L. Valérius s'associassent ceux « des préteurs et des tribuns du peuple qu'ils jugeraient « à propos, et défendissent l'état et la majesté du peu- « ple romain par toutes les voies convenables ». Ce décret donnait aux consuls un pouvoir illimité. Marius en usa dans toute son étendue. Il fit prendre les armes aux citoyens, distribua les postes, et marcha lui-même vers la place, où Saturnin l'attendait avec sa troupe. Les forces n'étaient pas égales assurément. Mais il y avait encore plus de différence entre ces deux partis pour la dignité que pour les forces. D'un côté étaient les deux consuls, tous les préteurs, excepté Glaucia, tous les tribuns, excepté Saturnin, toute la fleur de la

noblesse, tout l'ordre des chevaliers, tout le sénat. On y remarquait particulièrement deux vénérables vieillards, M. Scaurus, prince du sénat, qui pouvant à peine marcher, avait cru, dit Cicéron, que la goutte qu'il avait aux pieds n'était pas pour lui un obstacle, parce qu'elle ne l'empêcherait que de fuir; et Q. Scévola, accablé d'années et d'infirmités, paralytique, et presque sans aucun usage de ses bras et de ses mains, et qui, s'appuyant sur une pique, montrait en même temps et la vigueur de son courage et la faiblesse de son corps[1]. De l'autre côté, il n'y avait rien que de méprisable, à commencer par les chefs, un tribun factieux, un préteur qui déshonorait sa charge par son indignité, le faux Gracchus. Après ceux-là, les seuls presque qui aient mérité d'être nommés, sont le questeur Sauféius, et un certain Labiénus, ami de Saturnin. Tout le reste n'était que canaille et troupe séditieuse.

La victoire ne pouvait pas être incertaine; et Saturnin fut bientôt obligé de se réfugier dans le Capitole avec ceux que j'ai nommés et le gros de ses partisans. On les mit hors d'état de s'y défendre long-temps, en coupant les canaux qui y conduisaient de l'eau. Dans cette extrémité, Sauféius, réduit au désespoir, proposa de mettre le feu au Capitole, pour terminer, disait-il, leur noble et malheureuse entreprise par une fin illustre, en se donnant pour bûcher un si auguste temple.

[1] « Quum armatus M. Æmilius, princeps senatûs, in comitio constitisset, qui quum ingredi vix posset, non ad insequendum sibi tarditatem pedum, sed ad fugiendum impedimento fore putabat; quum denique Q. Scævola, confectus senectute, præpeditus morbo, mancus, et membris omnibus captus et debilis, hastili nixus, et animi vim, et infirmitatem corporis ostenderet. » (Cic. *pro Rabir.* n. 21.)

Mais Saturnin et Glaucia n'entrèrent pas dans ses vues; et, comptant sur l'amitié et le crédit de Marius, qui les favorisait sous main, ils envoyèrent des députés aux consuls, se rendirent sous la foi publique, et sortirent du Capitole. Marius aurait bien voulu les sauver, mais il n'en fut pas le maître. La populace, s'écriant que c'étaient les ennemis de l'état à qui l'on n'avait pu, sans le consentement du sénat, donner de parole, se jeta sur ceux qui tombèrent sous sa main, et fit périr tous les chefs de la sédition. Saturnin eut beau protester qu'il n'avait rien fait que sous l'autorité et par les avis du consul Marius, il fut massacré par la multitude irritée, avec le préteur Glaucia et le faux Gracchus, qui ce jour-là même avait pris possession du tribunat, circonstance qui nous donne la date précise de cet événement, car les tribuns entraient en charge le dix décembre. Le corps de Saturnin fut mis en pièces, et Rabirius porta sa tête avec insulte de maison en maison par toute la ville. On accorda la liberté à l'esclave qui l'avait tué, et les biens des auteurs de la sédition furent confisqués.

Sa mémoire est détestée.

La mémoire de Saturnin n'eut pas le même avantage que celle des Gracques, auxquels véritablement il ne ressemblait guère que par les mauvais côtés. Elle fut détestée après sa mort comme sa personne l'avait été de son vivant. Deux faits remarquables prouvent évidemment qu'il suffisait de paraître conserver pour lui quelque attachement et quelque estime pour être traité en criminel. Un certain C. Décianus, dans un discours qu'il faisait devant le peuple, ayant parlé honorablement de Saturnin, fut condamné. Sex. Titius fut aussi envoyé en exil, parce qu'il avait chez lui un portrait

Val. Max. lib. 8, c. 1.

de Saturnin. Cette rigueur peut sembler outrée. Cicéron ne la jugeait point telle. Voici comme il s'exprime en parlant de la condamnation de Titius. « Les juges « regardèrent comme un méchant citoyen [1], comme un « membre qui méritait d'être retranché de la républi- « que, celui qui, affectant de faire parade du portrait « d'un séditieux déclaré et d'un ennemi de la patrie, « témoignait ou vouloir rendre une espèce d'hommage « à sa mémoire, ou se proposer d'exciter à son égard « les regrets et la compassion de la multitude, ou enfin « penser comme lui, et avoir dessein d'en devenir l'imi- « tateur. »

Dès que Saturnin fut mort, on parla beaucoup du retour de Métellus : c'était le vœu général de tous les gens de bien, et, ce semble, une suite nécessaire du traitement fait au tribun qui l'avait exilé. La faction de Marius empêcha l'effet de cette bonne volonté presque universelle. Le tribun P. Furius, que Metellus, pendant sa censure, avait privé du rang de chevalier, s'y opposa formellement; et cet homme d'une condition basse, fils d'un affranchi, rejeta avec une dureté inhumaine les prières du jeune Métellus, qui s'était jeté à ses pieds les larmes aux yeux pour solliciter le retour de son père.

La faction de Marius empêche le retour de Métellus.

M. ANTONIUS.

A. POSTUMIUS ALBINUS.

An. R. 653.
Av. J. C. 99.

Métellus fut bientôt vengé de l'arrogance de Furius.

[1] « Statuerunt equites romani improbum civem esse, et non retinendum in civitate, qui hominis, hostilem in modum seditiosi, imagine, aut mortem ejus honestaret, aut desideria imperitorum misericordiâ commoveret, aut suam significaret imitandæ improbitatis voluntatem. » (Cic. *pro Rabir.* n. 24.)

Ce tribun ne fut pas plus tôt sorti de charge, que Canuléius, l'un de ses successeurs, l'ayant accusé, le peuple ne lui permit pas même de se défendre, et l'assomma sur-le-champ. Il méritait bien cette mort funeste; car c'était un citoyen pernicieux, d'abord partisan, puis déserteur de Saturnin: mais la violence dont on usa à son égard n'en est pas moins condamnable.

Rappel glorieux de Métellus.

L'occasion était trop belle pour ne pas pousser l'affaire du rappel de Métellus Numidicus. Toute la maison de ce grand homme, si nombreuse, si puissante, tant de fois honorée des premières dignités de la république, tous ses alliés, qui étaient des premières familles de Rome, employèrent leur crédit pour faire révoquer le décret par lequel il avait été condamné à l'exil. Mais son fils eut la principale gloire du succès. Ce jeune homme, mémorable à jamais par sa tendresse filiale, alla de maison en maison, revêtu d'un habit de deuil, versant des larmes en abondance, et se prosternant aux pieds de tous les citoyens, solliciter une grace qui lui était plus chère que sa propre vie. Marius s'opposa le plus qu'il lui fut possible au rétablissement de celui qu'il avait si indignement chassé. Ce fut en vain; le peuple, sur la proposition de Calidius, l'un des tribuns, rappela Métellus. Le tendre et vif empressement que marqua son fils en cette occasion lui valut le surnom de *Pius*[1], comme qui dirait *bon fils, homme d'un bon naturel,* surnom moins éclatant mais plus estimable que les titres de vainqueurs des nations.

Diod. apud Vales.

Métellus assistait à des jeux lorsqu'on lui rendit les lettres qui lui apprenaient son rappel. Il attendit la fin

[1] « Metellus Pius, pertinaci erga exsulem patrem amore, tam clarum lacrymis quàm alii victoriis nomen assecutus. » (VAL. MAX. lib. 5, c. 2.)

du spectacle pour les lire. On ne remarqua aucune émotion sur son visage. Toujours égal dans l'une et l'autre fortune [1], toujours maître de lui-même, et supérieur à toutes les passions, comme son exil ne l'avait point plongé dans la tristesse, son rappel ne lui causa point une joie immodérée.

Quand on sut qu'il était près d'arriver à Rome, le sénat, le peuple, les riches et les pauvres, en un mot, toute la ville s'empressa d'aller à sa rencontre, et de lui faire en quelque sorte réparation de l'injustice qu'on avait commise à son égard. On peut dire qu'il n'y a eu ni charges [2], ni triomphes qui lui aient fait plus d'honneur que son exil, soit qu'on en considère la cause, ou la sage conduite qu'il y garda, ou enfin la gloire de son retour.

Marius quitte Rome pour n'être pas témoin du retour de Métellus.

Marius, ne pouvant soutenir la vue des honneurs qu'il prévoyait bien qu'on rendrait à son ennemi (car les hommages rendus à la vertu sont un véritable tourment pour l'envie), avait quitté la ville, et s'était embarqué pour la Cappadoce et la Galatie, alléguant pour prétexte qu'il allait s'acquitter des sacrifices qu'il avait voués à la mère des dieux. Nous verrons dans la suite qu'il avait encore une vue secrète, qui était de provoquer et de hâter la guerre que l'on soupçonnait Mithridate de méditer contre les Romains, ne doutant pas qu'on ne lui donnât en ce cas le commandement des armées, et par conséquent l'occasion d'acquérir une

Plut.

[1] « Eumdem constat pari vultu et exsulem fuisse, et restitutum : adeò moderationis beneficio, medius semper inter secundas et adversas res animi firmitate versatus est. » (Val. Max. lib. 4, c. 1.)

[2] « Nec triumphis honoribusque, quàm aut causâ exilii, aut exilio, aut reditu, clarior fuit Numidicus. » (Vell. Patercul. lib. 2, c. 15.)

nouvelle gloire et de nouvelles richesses. Aussi, quoique ce roi si puissant eût pris à tâche de l'accabler de témoignages d'honneur, Marius ne se laissa point adoucir ni amener à lui rendre déférence pour déférence, mais lui dit avec sa hauteur accoutumée : *Roi de Pont, il faut ou devenir plus puissant que les Romains, ou vous soumettre à leurs ordres.* Mithridate, qui n'avait jamais entendu personne qui lui parlât de ce ton, conçut alors ce que c'était que la fierté romaine, qu'il ne connaissait jusque-là que par le rapport des autres.

§ III. *Naissance de César. Antoine avait triomphé des pirates. Aquillius, accusé de concussion, est sauvé par l'éloquence d'Antoine. Brigandage des magistrats romains dans les provinces. Conduite admirable de Scévola, proconsul d'Asie. Victimes humaines défendues. Duronius est chassé du sénat pour une raison fort remarquable. Le royaume de Cyrène donné aux Romains par testament. Sertorius, tribun des soldats, se signale en Espagne. Éloge de Crassus et de Scévola. Loi portée par ces consuls pour arrêter les usurpations du droit de citoyen romain. Scévola renonce au gouvernement de province qui lui était échu. Crassus désire inutilement de triompher. Intégrité et noble confiance de Crassus. Sédition de Norbanus. Il est appelé en jugement. Caractère de Sulpicius. Sages avis qu'Antoine lui donne. Préture de Sylla. Il donne un combat de cent lions déchaînés. Ordonnance des censeurs Crassus et Domitius contre les rhéteurs latins. Débats entre les censeurs. Luxe de l'orateur Crassus. Condamnation injuste de*

Rutilius. Il s'exile volontairement. Invité à revenir à Rome par Sylla, il le refuse. Il avait embrassé toutes les belles connaissances.

M. ANTONIUS.
A. POSTUMIUS ALBINUS.

An. R. 653.
Av. J.C. 99.

Le rappel de Métellus Numidicus, et la naissance de César, sont les seuls événements par lesquels soit marqué le consulat de Marc-Antoine.

Naissance de César.

Sa préture avait été plus illustre. Étant préteur, il vainquit les pirates, qui paraissent ici pour la première fois dans l'histoire, mais dont nous aurons lieu de parler beaucoup dans la suite. Il les poursuivit jusqu'en Cilicie, qui était leur asile et leur repaire; et des conjectures probables donnent lieu de croire qu'il remporta sur eux des avantages assez grands pour mériter le triomphe. Ce fut sous le troisième ou le quatrième consulat de Marius.

Antoine avait triomphé des pirates. Pigh. Annal. ad an. 651.

Q. CÆCILIUS METELLUS. NEPOS.
T. DIDIUS.

An. R. 654.
Av. J.C. 98.

Quelque honneur que le triomphe ait pu faire à Marc-Antoine, son éloquence l'a rendu bien plus recommandable, et de son vivant, et dans la postérité. Il en donna cette année une preuve magnifique dans la cause de M'. Aquillius, qui avait terminé avec autant de bravoure que de bonheur la guerre contre les esclaves de Sicile, mais qui ne se piquait pas de probité comme de courage, et à qui l'amour de l'argent avait fait commettre bien des injustices. Il fut donc accusé de concussion. On citait des faits, on produisait des témoins, on employait contre lui des preuves qui étaient sans

Aquillius, accusé de concussion, est sauvé par l'éloquence d'Antoine.

réplique. Il augmentait encore le péril où il était par sa fierté, n'ayant pu se résoudre à faire le personnage de suppliant, et à implorer la miséricorde des juges. Si jamais il y eut cause désespérée, c'était la sienne, et sa condamnation paraissait inévitable.

Mais il avait pour avocat un des plus habiles orateurs que Rome ait portés. Rien ne manquait à Antoine, ni du côté de la nature, ni du côté de l'art, qu'il dissimulait pourtant, affectant de paraître avoir l'esprit peu cultivé [1], dans la pensée que son discours ferait plus d'impression sur ses auditeurs, parce que l'on se défierait moins de lui. Il semblait plaider sans préparation [2]; il était néanmoins si bien préparé, que ses juges paraissaient ne l'être pas toujours assez pour se mettre sur leurs gardes contre l'art caché dans ses discours. Son grand talent était d'émouvoir les passions, et jamais ce talent ne parut avec plus d'éclat que dans une cause défavorable, comme était celle d'Aquillius. C'est lui-même, ou, si l'on veut, Cicéron par sa bouche, qui nous le fait remarquer. « Quand les juges [3] se prêtent à « moi, dit Antoine, et se portent d'eux-mêmes où je

[1] « Antonius probabiliorem hoc populo orationem fore censebat suam, si omninò didicisse nunquam putaretur. (Cic. *de Orat.* lib. 2, c. 4.)

[2] « Erat memoria summa, nulla meditationis suspicio. Imparatus semper ad dicendum ingredi videbatur; sed ita erat paratus, ut judices, illo dicente, nonnunquam viderentur non satis parati ad cavendum fuisse. » (Cic. in *Bruto*, n. 139.)

[3] « Si se dant (judices) et suâ sponte, quò impellimus, inclinant atque propendent; accipio quod datur, et ad id, undè aliquis flatus ostenditur, vela do. Sin est integer quietusque judex, plus est operis : sunt enim omnia dicendo excitanda, nihil adjuvante naturâ. Sed tantam vim habet illa, quæ rectè a bono poetâ dicta est *flexanima atque omnium regina rerum oratio*, ut non modò inclinantem * impellere, aut

* Je lis *impellere* au lieu de *erigere*, qui me parait contraire à toute la suite du raisonnement de Cicéron. — Cette excellente correction a été adoptée par Lallemand, Ernesti et Schütz. — L.

« les veux pousser, je profite de cette heureuse disposition, et je tourne mes voiles vers le côté d'où le vent « souffle. Mais quand je les trouve indifférents et immobiles, la chose est plus difficile; car il faut pour-lors « que l'orateur produise et crée pour ainsi dire à neuf, « par la seule force de l'éloquence, tous les sentiments « qu'il a besoin d'exciter, sans qu'aucune disposition « précédente et indépendante de lui l'aide et le favorise. « Je ne désespère pas néanmoins; car la parole, qu'un « bon poète[1] appelle avec raison *une puissante maîtresse qui domine sur les esprits, et une reine qui « exerce sur tous les hommes un pouvoir souverain*, « la parole a une force invincible, que rien ne peut « arrêter. Peu contente d'elle-même lorsqu'elle n'a qu'à « pousser les hommes au penchant où leur cœur est « déja enclin, ou à vaincre leur tranquille indifférence, « elle se fait gloire de les terrasser malgré leur résistance, « et de les contraindre par des efforts victorieux à rendre « les armes. »

C'est ainsi qu'Antoine se conduisit en plaidant la cause dont je parle actuellement. Après avoir fait valoir dans son discours tout ce que l'on pouvait dire en faveur d'Aquillius, près de finir, il le saisit par le bras, le fit lever, lui déchira sa tunique par devant, et montra aux juges les cicatrices des glorieuses blessures qu'il avait reçues dans divers combats. Il s'étendit aussi beaucoup sur une autre blessure que lui avait faite à la tête en dernier lieu Athénion, ce brave chef des esclaves révoltés.

stantem inclinare, sed etiam adversantem et repugnantem, ut imperator bonus ac fortis, capere possit. » (Cic. *de Orat.* lib. 2, n. 187.)

[1] Ennius.

On conçoit aisément quel effet devait produire sur l'esprit des juges un tel spectacle, accompagné de discours vifs et touchants, qui marquaient un cœur pénétré de douleur et de commisération. « Je n'aurais pu [1], « dit-il, exciter ces sentiments dans les autres, si je n'en « avais été moi-même pénétré jusqu'au cœur. Et com« ment ne l'aurais-je pas été en voyant un homme ho« noré peu de temps auparavant du consulat, du com« mandement des armées, du triomphe, en le voyant, « dis-je, dans l'affliction, dans l'humiliation, dans le « danger de perdre son honneur et sa patrie, et réduit « à l'état du monde le plus digne de pitié? Marius, qui « par sa présence marquait assez l'intérêt qu'il prenait « au jugement qui allait se prononcer, m'aida beaucoup, « et releva la force de mon discours par ses larmes : je « lui adressai souvent la parole en lui recommandant « un ami et un ancien collègue, et en lui représentant « que la cause que je plaidais était la cause commune « de tous les généraux d'armée : j'implorai en faveur de « ma patrie le secours des dieux et des hommes, des « citoyens et des alliés; et je mettais dans tout ce que

[1] « Nolite existimare..... quum mihi M'. Aquilius in civitate retinendus esset, me, quæ in illa causa perorandа dixerim, sine magno dolore fecisse. Quem enim ego consulem fuisse, imperatorem ornatum a senatu, ovantem in Capitolium adscendisse meminissem, hunc quum afflictum, debilitatum, mœrentem, in summum discrimen adductum viderem, non priùs sum conatus misericordiam aliis commovere, quàm misericordiâ sum ipse captus....

« Quum C. Marius mœrorem orationis meæ præsens ac sedens multùm lacrymis suis adjuvaret, quumque illum ego crebrò appellans, collegam ei suum commendarem, atque ipsum advocatum ad communem imperatorum fortunam defendendam invocarem; non fuit hæc sine meis lacrymis, non sine dolore magno miseratio, omniumque deorum, et hominum, et civium, et sociorum imploratio. Quibus omnibus verbis, quæ a me tum sunt habita, si dolor abfuisset meus, non modò non miserabilis, sed irridenda fuisset oratio mea. » (Cic. *de Orat.* lib. 2, n. 104, 195, 196.)

« je disais une vérité de sentiment, une douleur qui « partait du fond de l'ame : sans quoi mon discours, « loin de toucher, aurait paru digne de risée. »

Le succès répondit aux vœux et à l'espérance du pathétique orateur. « Les juges [1], dit Cicéron dans un de « ses plaidoyers, craignirent que, s'ils condamnaient « un homme que la fortune avait sauvé des traits des « ennemis, et qui lui-même n'avait point épargné sa « vie pour le salut de l'état, il ne parût avoir échappé « à tant de dangers, moins pour être l'ornement et la « gloire de cet empire, qu'une victime de la rigueur « impitoyable des juges. » Aquillius fut renvoyé absous, et le gain de cette cause attira une admiration générale à son défenseur.

Je me suis permis d'autant plus volontiers un long détail sur ce fait, que Tite-Live en avait fait mention, comme il paraît par l'Épitome LXX. D'ailleurs il n'est pas inutile, même historiquement, d'observer dans un exemple célèbre, tel que celui-ci, que la façon de plaider des Romains était fort différente de la nôtre; et que, si notre plaidoirie est plus serrée, plus précise, plus renfermée dans les raisonnements et dans les preuves, la leur, en se donnant plus de champ, donnait lieu aussi à de plus grands traits d'éloquence.

Il eût peut-être été à souhaiter pour le bonheur des provinces que l'éloquence d'Antoine n'eût pas fait une si forte impression sur les juges d'Aquillius, et que l'accusé eût subi la condamnation qu'il méritait par les

[1] « Eò adduxit eos qui erant judicaturi, vehementer ut vererentur, ne quem virum fortuna ex hostium telis eripuisset, quum sibi ipsi non pepercisset, hic, non ad populi romani laudem, sed ad judicum crudelitatem videretur esse servatus. » (*In Verr.* lib. 5, n. 3.)

concussions dont il s'était rendu coupable, de même qu'il avait reçu par le triomphe la juste récompense qui était due à ses services et à sa valeur : car l'avidité des généraux et des magistrats romains croissait de jour en jour, et les sujets de l'empire étaient exposés à toutes sortes de vexations de leur part. Le brigandage s'exerçait avec d'autant plus de licence, que les chevaliers romains, actuellement seuls en possession de la judicature dans Rome, avaient intérêt à le favoriser : car les publicains, ou ceux qui levaient les impôts, étaient, comme nous l'avons déja observé plus d'une fois, de l'ordre des chevaliers. Ainsi les proconsuls et les propréteurs, en lâchant la bride à l'avidité des publicains dans les provinces, étaient sûrs de pouvoir satisfaire la leur impunément, puisqu'ils retrouvaient pour juges à Rome les amis, les confrères, les associés de ceux dont ils avaient appuyé les injustices.

Brigandages des magistrats romains dans les provinces. Diod. apud. Vales. l. 36.

Il restait néanmoins encore parmi les magistrats romains des hommes qui ne se laissaient point entraîner par le torrent des mauvais exemples, et qui même faisaient gloire de s'y opposer. L'histoire nous en offre deux de cette espèce dans les temps dont nous parlons, quoiqu'il ne soit pas aisé de déterminer au juste l'année où ils gouvernèrent leurs heureuses provinces.

Conduite admirable de Scévola, proconsul d'Asie.

Le premier est Q. Mucius Scévola [1], qui fut envoyé proconsul en Asie. Il commença par se donner un excellent lieutenant-général, le vertueux Rutilius, qui était son ami, et dont il fit son conseil. L'intégrité, l'incorruptibilité, sont des vertus qui méritent à peine d'être relevées dans Scévola. Il n'exigea pas même des

[1] C'est Scévola le pontife, qu'il ne faut pas confondre avec Scévola l'augure, dont il a été parlé ailleurs.

peuples les sommes que la coutume lui permettait de lever pour sa dépense et pour celle de sa maison. Il trouva une ressource meilleure : ce fut celle de la simplicité. Mais ce qui lui fait le plus d'honneur, c'est que, malgré le crédit énorme des chevaliers romains, il attaqua généreusement les publicains qui avaient commis des vexations, et en fit une sévère justice. Il écoutait les plaintes que l'on portait contre eux, et si elles étaient prouvées, il les condamnait à des dédommagements envers ceux qu'ils avaient maltraités, et, pour les forcer au paiement, il les livrait, selon les lois romaines, à leurs parties adverses. C'était un spectacle bien inespéré et bien doux pour toute l'Asie de voir ces fiers oppresseurs traînés en prison à leur tour par ceux qu'ils avaient opprimés. S'il traitait ainsi les maîtres, on peut bien juger que les commis, qui souvent n'étaient que des esclaves, n'étaient pas épargnés. Il y en eut un qui était comme leur premier homme d'affaires, que Scévola fit mettre en croix, quoiqu'il eût déja négocié sa liberté avec ses maîtres, et qu'il fût prêt à en donner le prix. Par cette conduite il regagna au peuple romain l'affection des peuples d'Asie : et il s'en fit lui-même tellement aimer, que, suivant une coutume impie, mais que l'idolâtrie autorisait, ils établirent une fête en son honneur, qui fut appelée la fête *Mucienne*. Et dans la suite le sénat proposait aux proconsuls la conduite de Scévola comme le modèle sur lequel ils devaient se régler. Nous verrons bientôt comment les chevaliers romains se vengèrent sur Rutilius, n'ayant pu apparemment trouver l'occasion de le faire sur Scévola.

Cic. in Verr. l. 2, n. 51. Val. Max. l. 1, c. 15.

Le second exemple que j'ai à rapporter, est celui de

et de Sem-

proniusAsellio, préteur de Sicile. Diod. ibid.

L. Sempronius Asellio, préteur de Sicile. Pour donner en un mot une idée de la sagesse de son gouvernement, il suffit de dire qu'il fut le digne imitateur de Scévola. Mais une circonstance qui mérite extrêmement d'être remarquée, c'est l'attention particulière qu'il eut à protéger les faibles. Les autres préteurs donnaient des tuteurs aux pupilles, et aux femmes qui n'avaient point de parents proches. Pour lui, il se rendit le tuteur de tous ceux qui n'en avaient point; et, prenant par lui-même le soin de leurs affaires, il les préserva de l'oppression. Enfin, se montrant le vengeur de toutes les injustices, soit publiques, soit particulières, il ramena dans la Sicile ces siècles heureux dont elle avait perdu le souvenir.

An. R. 655. Av. J.C. 97.

CN. CORNELIUS LENTULUS.
P. LICINIUS CRASSUS.

Le second des deux consuls de cette année est le père du fameux Crassus, qui forma le premier triumvirat avec Pompée et César.

Victimes humaines défendues. Plin. Hist. nat. xxx. 1.

Il fut rendu sous ces consuls un sénatus-consulte qui défendait d'immoler des hommes : car jusque-là, à la honte de l'humanité, et de la nation romaine en particulier, ces sacrifices abominables avaient été pratiqués dans Rome par autorité publique. C'est ici la première fois qu'ils sont défendus; et même cette défense ne suffit pas pour les abolir. Si nous en croyons Dion, César en renouvela l'exemple : et Pline rapporte que le siècle où il vivait avait encore été témoin plus d'une fois de ces horreurs.

Dio. l. 43. Plin. l. 28, c. 1.

Plutarch.

La résolution ayant été prise de créer des censeurs, tout le monde s'attendait que Marius, qui était alors

revenu à Rome, se mettrait sur les rangs. Mais, depuis l'affaire de Saturnin, il était tombé dans un tel discrédit auprès de la noblesse et du peuple également, qu'il n'osa pas se présenter, dans la crainte d'essuyer un refus. Il tournait néanmoins la chose à son avantage, disant qu'il n'avait pas voulu se rendre odieux par une sévérité dont la censure lui aurait imposé l'obligation. On nomma censeurs Marc-Antoine et L. Valérius Flaccus.

Duronius est chassé du sénat pour une raison fort remarquable.

Le détail de ce qu'ils firent dans leur magistrature nous est inconnu. On sait seulement qu'ils nommèrent pour prince du sénat M. Æmilius Scaurus, et qu'ils effacèrent du catalogue des sénateurs M. Duronius, parce qu'étant tribun du peuple, il avait fait casser la loi [1] qui modérait les dépenses de la table. Valère-Maxime met dans tout son jour l'indignité de l'action de ce tribun. Il monta, dit-il, sur la tribune aux harangues, pour faire au peuple ces plaintes : « On a mis « à votre luxe, Romains, un frein que vous ne devez « point souffrir : on a fixé et contraint votre liberté par « un lien qui doit vous paraître insupportable. Quoi! « on a fait une loi qui vous commande la frugalité : « nous cassons et annulons cette ordonnance, comme « ressentant la rouille de cette dure et sauvage anti- « quité; car enfin, de quel usage est pour vous votre « liberté, si, voulant périr par le luxe, on ne vous le « permet pas? » En effet, c'est là le sens du discours qu'a dû tenir le tribun pour abroger la loi dont il s'agit.

[1] La dernière loi de cette espèce était la loi Licinia, dont il a été parlé au livre XXVII.

An. R. 656.
Av. J.C. 96.

CN. DOMITIUS AHENOBARBUS.
L. CASSIUS LONGINUS.

Le royaume de Cyrène donné aux Romains par testament.

La grandeur romaine s'augmentait par toute sorte de voies. Nous avons vu Attale Philométor, roi de Pergame, léguer ses états aux Romains par testament. Cette année, Ptolémée Apion, qui régnait à Cyrène, fit un semblable legs en leur faveur. Il était fils naturel de Ptolémée Physcon, roi d'Égypte, qui en mourant avait pourvu à son établissement en lui donnant la Cyrénaïque et les pays adjacents. Ce démembrement du royaume d'Égypte paraissait devoir s'y rejoindre après la mort de celui pour qui il avait été fait. Apion préféra les Romains, et diminua d'autant la puissance des Ptolémées, qui ne s'affaiblissait déja que trop par les divisions et par les guerres civiles. Les Romains donnèrent la liberté aux villes qui venaient de leur être léguées. C'étaient des villes grecques, à qui un pareil présent était infiniment agréable : et les Romains évitaient par là le soupçon d'avidité.

Sertorius, tribun des soldats, se signale en Espagne.

T. Didius, qui avait été consul en 654, faisait depuis deux ans la guerre en Espagne avec assez de succès. Mais nous ignorerions absolument tout le détail de ce qui s'est passé pendant son commandement, si Sertorius n'eût servi sous lui en qualité de tribun des soldats. C'est ce qui nous a conservé un trait rapporté par Plutarque, où l'on reconnaîtra le génie de Sertorius, homme de ressources, et qui savait joindre la ruse à l'audace.

Il était en garnison dans Castulo, ville située sur le Bétis (*Guadalquivir*), et qui est célèbre dans l'histoire dès le temps de la guerre d'Annibal. Les soldats ro-

mains, se trouvant dans l'abondance, en usaient sans mesure, et se livraient au vin et à toute sorte d'excès. Les habitants de Castulo profitèrent de cette négligence. Ils s'addressèrent aux Gyriséniens, leurs voisins et leurs alliés; et, en ayant obtenu un secours, qu'ils firent entrer secrètement dans leur ville, ils se jetèrent sur les Romains, dont ils tuèrent un grand nombre. Sertorius se sauva, et ayant ramassé ceux qui comme lui purent sortir de la ville, il en fit le tour, et alla à la porte par laquelle le secours était entré. Les barbares n'avaient point eu la précaution d'y mettre une garde. Sertorius s'en empara, y laissa un corps de garde, et, tombant sur les Espagnols, il les fit tous passer au fil de l'épée.

Ce n'est pas tout, il fit prendre aux Romains les habits de ceux qu'ils venaient de tuer, et les mena promptemeut à la ville des Gyriséniens. Ceux-ci, trompés par les habits à l'espagnole, crurent voir revenir leurs concitoyens et leurs amis victorieux, et ouvrirent toutes leurs portes. Sertorius en tua plusieurs, vendit les autres, qui s'étaient rendus à discrétion : et ainsi non-seulement il recouvra la ville qui avait été presque perdue pour les Romains, mais il y ajouta une nouvelle conquête.

L. LICINIUS CRASSUS. An. R. 657. Av. J.C. 95.

Q. MUCIUS SCEVOLA.

Éloge de Crassus et de Scévola.

Les deux consuls de cette année sont extrêmement illustres. L'un est l'orateur Crassus, dont l'éloquence a été tant célébrée par Cicéron. J'en ai parlé ailleurs assez au long. L'autre est ce même Scévola dont je viens de raconter la conduite admirable dans le procon-

sulat d'Asie. Ils étaient fort unis, et avaient été collègues dans toutes les charges, excepté dans le tribunat, que Scévola n'avait exercé qu'une année après Crassus. Ils avaient de grands rapports pour les talents; car ils étaient [1] tous deux orateurs et jurisconsultes, mais avec cette différence, que Scévola excellait davantage dans la science du droit, et Crassus dans l'éloquence. Il en était de même de tout le reste. En tout ils se ressemblaient [2], réunissant, mais dans un degré inégal, des qualités qui se balançaient l'une l'autre; en sorte qu'on ne savait presque à qui l'on aurait donné la préférence. Crassus, parmi ceux qui recherchaient l'élégance et l'ornement du discours, était celui qui en usait avec le plus de sobriété et de réserve; et Scévola, entre ceux qui se piquaient d'être sobres et réservés par rapport aux ornements, était celui qui mettait le plus d'élégance dans son style. Crassus joignait à une grande politesse un air sérieux et un peu sévère; et Scévola tempérait la sévérité qui lui était naturelle par des manières douces et polies.

Loi portée par les consuls pour arrêter les usurpations du droit de citoyen romain.

Le consulat de ces deux grands hommes ne nous fournit d'autre événement considérable qu'une loi qu'ils portèrent de concert pour empêcher l'usurpation du droit de citoyen romain, qu'un grand nombre de Latins et d'Italiens s'attribuaient sans titre ni fondement. Il y avait déja long-temps que l'on avait été obligé d'aller

[1] « Eloquentium jurisperitissimus Crassus, jurisperitorum eloquentissimus Scævola putabatur. » (Cic. in *Brut.* n. 145.)

[2] « In reliquis rebus ita dissimiles erant inter sese, statuere ut tamen non posses utrius te malles similiorem. Crassus erat elegantium parcissimus, Scævola parcorum elegantissimus. Crassus in summâ comitate habebat etiam severitatis satis; Scævolæ multâ in severitate non deerat tamen comitas. » (Id. ibid. n. 148.)

au-devant des fraudes de cette nature, qui se multipliaient beaucoup. J'ai rapporté les précautions qui furent prises pour remédier à cet abus sous le consulat de C. Claudius et de Ti. Sempronius, l'an de Rome 575. La chose fut portée bien plus loin par M. Junius Pennus, tribun du peuple, qui, en 626, fit passer une loi pour obliger de sortir de la ville tous ceux qui n'étaient point citoyens; loi dure [1], loi contraire à l'humanité, que C. Gracchus, encore fort jeune, combattit de toutes ses forces, mais inutilement. La loi de nos deux consuls était sage. Il est injuste et contraire au bon ordre que ceux qui ne sont point citoyens se portent pour tels, et c'est tout ce qu'elle défendait. Elle a été néanmoins accusée d'avoir nui à la république, et d'avoir attiré la révolte des peuples d'Italie et la guerre sociale. Mais le mal venait de plus loin et avait de plus profondes racines. Cic. pro Cornel. et ibi Ascon.

Scévola renonce au gouvernement de province qui lui était échu.

Nous ne savons point quelle province échut à Scévola; mais il y renonça. Il ne pouvait rien ajouter à la gloire qu'il avait acquise dans son gouvernement d'Asie.

Crassus désire inutilement de triompher.

Crassus, après l'année de son consulat expirée, alla dans la Gaule cisalpine, qu'il avait pour département; et toute sa sagesse ne fut point à l'épreuve du désir de triompher. Il réprima les courses de quelques montagnards, qui de temps en temps infestaient la plaine. Mais ni les exploits n'étaient considérables, ni la guerre même en soi fort nécessaire, s'il est vrai [2], comme le

[1] « Esse pro cive qui civis non sit, rectum est non licere : quam legem tulerunt sapientissimi consules, Crassus et Scævola : usu verò urbis prohibere peregrinos, sanè inhumanum est. » (Cic. *de Offic.* lib. 3, c. 47.)

[2] « L. Crassus, homo sapientissi-

dit élégamment Cicéron, qu'il voulut presque s'escrimer contre les rochers des Alpes, pour trouver matière de triomphe où il n'y avait point d'ennemi. Il demanda donc le triomphe, et même son crédit était si grand dans le sénat, qu'il l'aurait obtenu; mais l'austérité de Scévola l'arrêta tout court. Quoique son ami, quoique son collègue, il préféra l'honneur de la république aux liaisons particulières, et empêcha qu'on ne lui accordât sa demande.

Intégrité et noble confiance de Crassus. Val. Max. lib. 3, c. 7.

Du reste, Crassus se conduisit dans son gouvernement avec beaucoup de vertu et d'intégrité. Et Carbon, fils de celui qu'il avait accusé et fait condamner, étant venu dans la Gaule pour épier ses actions, ce sage magistrat le craignit si peu, qu'il lui assigna une place sur son tribunal à côté de lui, et ne prononça sur aucune affaire qu'en sa présence et sous ses yeux : noble confiance et qui lui fait plus d'honneur que ses talents!

Sédition de Norbanus.

Pendant que Crassus était encore à Rome et consul, le tribun Norbanus y excita une sédition violente en accusant Cépion devant le peuple. J'en ai rapporté plus haut le détail et l'événement par rapport à Cépion. Cette affaire eut des suites pour Norbanus dont je vais rendre compte.

An. R. 658. Av. J.C. 94.

L. DOMITIUS AHENOBARBUS.

C. COELIUS CALDUS.

Norbanus est appelé en jugement.

Sous ces consuls, Norbanus fut appelé en jugement, comme s'étant rendu coupable de lèse-majesté publique, par la sédition dont il avait été l'auteur. On permet aux historiens de décrire fort au long des combats

mus nostræ civitatis, spiculis propè scrutatus est Alpes : ut ubi hostis non erat, ibi triumphi causam aliquam quæreret. » (Cic. in *Pis.* n. 62.)

guerriers entre des généraux; pourquoi ne leur serait-il pas permis d'en rapporter aussi d'une autre espèce, mais non moins intéressants pour un grand nombre de lecteurs, ni moins instructifs? J'entends les combats d'éloquence entre les plus illustres orateurs de l'antiquité. Nous en allons voir un dont Cicéron nous a développé tout l'art et toute l'adresse. Sulpicius était l'accusateur de Norbanus, et Antoine défendait l'accusé. Ce qui a été dit jusqu'ici d'Antoine suffit pour le faire connaître.

Caractère de Sulpicius. Cic. de Orat. l. 1, n. 131, 132.

Sulpicius était alors très-jeune. Il était né pour devenir un grand et sublime orateur; il avait du feu, de la véhémence, de l'élévation. Quant à ce qui regarde toutes les parties de l'éloquence du corps, une physionomie noble et heureuse, de la grace et de la dignité dans les gestes, une voix douce et en même temps sonore, il possédait tous ces avantages en un degré éminent. Mais écoutons ce qu'Antoine va nous en dire.

Sages avis qu'Antoine donne à Sulpicius. Cic. de Orat. l. 2, n. 88, 89.

« J'entendis Sulpicius plaider encore tout jeune, dit-il, « une petite cause. Il me charma. Seulement son élo- « cution se sentait un peu de la vivacité de l'âge : elle « était hardie et trop abondante. Je n'en fus pas cho- « qué : car je veux voir et j'aime dans un jeune homme « cette fécondité de pensées et d'expressions, quoiqu'elle « passe les bornes, et s'écarte jusqu'à un certain point « de la justesse. Voyant un naturel si heureux, je l'ex- « hortai fort à le cultiver avec soin, à regarder le bar- « reau comme la meilleure école où il pût se former, et « à prendre quelqu'un des plus illustres orateurs pour « modèle, ajoutant que, s'il voulait me croire, il n'en « choisirait point d'autre que Crassus. Il saisit mon « avis; et me dit, par politesse, qu'il souhaiterait aussi

« m'avoir pour maître. A peine s'était-il passé une an-« née depuis cet entretien, qu'il accusa Norbanus, dont « je pris la défense. Je ne puis exprimer quel change-« ment je trouvai entre ce qu'il était actuellement et « l'état où je l'avais vu un an auparavant. Son naturel « le portait à ce genre d'éloquence grand et magnifique « que nous admirons dans Crassus; mais il n'y serait « point parvenu, si à cet heureux naturel il n'eût joint « un travail assidu, et si en plaidant il n'eût employé « toute son attention à imiter l'excellent modèle qu'il « s'était proposé. »

Voilà le grand service que les anciens avocats du premier rang peuvent rendre à ceux qui entrent dans la noble carrière du barreau; et il me semble que c'est une grande consolation pour eux, de voir une brillante et laborieuse jeunesse marcher sur leurs traces en profitant de leurs avis et les suivre de près.

Je viens maintenant à la cause de Norbanus, sur laquelle Antoine s'explique admirablement. Il avait insisté beaucoup sur cette maxime fondamentale en éloquence, qu'il faut que l'orateur soit lui-même vivement touché, s'il veut toucher les autres. Après quoi il continue ainsi, en s'adressant à Sulpicius : « Mais « qu'ai-je besoin de vous donner cet avertissement, à « vous, qui, lorsque vous vous portâtes pour accusa-« teur contre Norbanus, qui avait été mon questeur, « animâtes si puissamment les juges, non-seulement « par la force de votre discours, mais encore plus par « la vivacité des sentiments de douleur et d'indignation « dont vous parûtes pénétré, qu'à peine osai-je entre-« prendre d'éteindre cette espèce d'incendie que vous « aviez allumé dans tous les esprits?

« Il est vrai que tout vous était favorable dans la « cause que vous plaidiez. Vous portiez devant les ju- « ges des faits tout-à-fait graves : une violence ouverte, « une assemblée obligée de se dissiper par la fuite, des « pierres lancées par les séditieux, une cruauté odieuse « qui s'acharnait sur l'infortuné Cépion, le prince du « sénat et le plus illustre citoyen de Rome (Scaurus) « frappé d'un coup de pierre, enfin deux tribuns du « peuple chassés par force de la tribune aux haran- « gues, tout cela paraissait atroce et ne pouvait se nier. « D'ailleurs on applaudissait généralement au zèle loua- « ble qu'un jeune homme de votre âge témoignait pour « le bon ordre et pour l'honneur de la république; au « lieu qu'il ne semblait guère convenable à un ancien « censeur, comme je suis, de défendre un citoyen sé- « ditieux, et qui avait pris à tâche d'aggraver le mal- « heur d'un personnage consulaire. Nous avions pour « juges d'excellents citoyens; la place publique était « remplie d'honnêtes gens; en sorte qu'à grande peine « m'accordait-on quelque ombre d'excuse sur ce qu'après « tout celui que je défendais avait été mon questeur.

« Voilà dans quelle disposition je trouvai les esprits. « S'il y eut de l'art ou non dans mon discours, vous en « jugerez. Pour moi, je me contenterai de vous expo- « ser simplement ce que je fis. Je parcourus tous les « différents genres de séditions qui avaient agité la ré- « publique, en remontant jusqu'aux temps les plus re- « culés : je n'en dissimulai point les inconvénients et « le danger; et je conclus que véritablement toutes ces « séditions avaient été fâcheuses, mais que quelques- « unes devaient pourtant être regardées comme justes « et presque nécessaires. Je montrai qu'on n'avait pu

« ni chasser les rois, ni créer les tribuns, ni donner « des bornes à la puissance consulaire par les ordon- « nances du peuple, comme on avait fait si souvent, ni « établir le droit d'appel au peuple, ce droit que l'on « peut appeler la sauvegarde des citoyens et le rempart « de la liberté, sans trouver une forte résistance de la « part des nobles, accompagnée de troubles violents : « que par conséquent, si toutes ces séditions avaient « été salutaires à la république, il ne fallait pas, sans « examen, faire un crime capital à Norbanus des mou- « vements tumultueux excités par le peuple dans l'af- « faire dont il s'agissait.

« Après ce premier pas, j'en fis un second. J'ajoutai « que, si l'on reconnaissait que le peuple eût eu, dans « quelques occasions, de justes raisons de s'émouvoir « et de se soulever, comme on n'en pouvait disconvenir, « jamais certainement il n'en avait eu de cause plus lé- « gitime que dans le cas présent. A cet endroit je pris « l'essor, j'invectivai avec force contre la fuite honteuse « de Cépion; je déplorai la perte de l'armée. Par là « je renouvelais la douleur, je rouvrais la plaie de ceux « qui pleuraient leur proches tués dans ce malheureux « combat; et en même temps je rallumais et appuyais « d'un motif de bien public la haine des chevaliers ro- « mains, nos juges, contre Cépion, qui avait voulu leur « ôter, au moins en partie, les jugements.

« Quand je sentis que je m'étais rendu maître de « mon auditoire, et que les juges me parurent devenus « favorables à ma cause; alors, aux passions vives et « vehémentes que j'avais employées jusque-là je substi- « tuai des sentiments plus doux. Je représentai qu'il « s'agissait ici de tout pour moi; que je parlais pour

« un ami qui, ayant été mon questeur, devait, selon « la maxime de nos ancêtres, m'être aussi cher que s'il « eût été mon propre fils : qu'après avoir été de quelque « secours souvent à des inconnus, qui n'avaient d'autre « liaison avec moi que d'être citoyens d'une même ville, « il me serait également douloureux et honteux de « n'avoir pu rendre le même service à un homme qui « m'était si étroitement lié. Je demandais aux juges « qu'ils se laissassent toucher par la considération de « mon âge, des charges dont j'avais été honoré, des « services que je pouvais avoir rendus à la république, « enfin de la douleur si juste et si tendre dont ils me « voyaient pénétré : qu'ils ne me refusassent pas une « grace, qui était la première que je leur eusse deman- « dée pour moi personnellement, ne m'étant jamais in- « téressé pour les autres accusés que j'avais défendus « que comme pour des amis, au lieu qu'ici je me regar- « dais comme étant moi-même en danger.

« Je traitai donc cette cause d'une façon qui pourrait « paraître contraire aux règles de l'art, mais qui me « réussit. Je ne fis qu'effleurer légèrement la discussion « du crime de lèse-majesté, qui était le fond de l'affaire. « Tout le fort de mon plaidoyer roula sur les passions « et les mœurs; c'est-à-dire que je m'attachai d'une part « à ranimer avec véhémence les mouvements de haine « contre Cépion, et de l'autre à me concilier l'affection « de mes juges en exprimant en moi les sentiments d'un « tendre et fidèle ami. C'est ainsi, Sulpicius, qu'ayant « plutôt remué les cœurs qu'éclairé les esprits, je triom- « phai de votre accusation. »

Cet exposé d'Antoine est confirmé et développé encore par la réponse de Sulpicius. « Rien n'est plus vrai,

« dit-il à Antoine, que ce que vous venez de raconter :
« car si jamais j'ai cru être sûr de la victoire, c'est dans
« cette occasion, où je la vis cependant s'échapper su-
« bitement de mes mains. Quand, après avoir allumé
« dans l'esprit des juges ce que vous appelez *un incen-*
« *die*, je vous eus cédé la parole : grands dieux, quel
« fut votre exorde ! Quelle crainte, quel embarras, quelle
« hésitation, qui parurent même dans la lenteur avec
« laquelle vous traîniez vos syllabes ! Comment saisîtes-
« vous l'unique ressource qui pouvait vous ménager
« quelque excuse, en faisant valoir la liaison intime que
« nos lois et nos usages ont établie entre un consul et
« son questeur ? Combien profitâtes-vous habilement
« de cette circonstance pour vous procurer une entrée
« favorable auprès des juges ! Je me rassurais néanmoins,
« m'imaginant que tout ce que vous pouviez gagner
« par les tours fins et délicats d'une éloquence artifi-
« cieuse, c'était qu'en faveur des engagements qui vous
« unissent étroitement avec Norbanus, on vous pardon-
« nât d'avoir pris sa défense, et de vous être chargé
« d'une si mauvaise cause. Mais je fus bientôt détrompé.
« Vous ne vous en tîntes pas là, et, vous insinuant in-
« sensiblement dans les esprits, vous portâtes vos pré-
« tentions bien plus loin. Personne ne s'en apercevait
« encore ; mais je commençai à craindre sérieusement,
« dès que je vous vis donner à la cause une tournure
« moyennant laquelle tout ce qui s'était passé n'était
« plus une sédition que l'on dût imputer à Norbanus,
« mais un effet de la juste colère du peuple romain.
« Quels ressorts ne mîtes-vous pas en œuvre contre Cé-
« pion ! combien votre discours respirait-il la haine et
« l'indignation contre l'auteur d'une sanglante défaite ;

« et en même temps la commisération soit par rapport « à la république, soit par rapport aux particuliers qui « avaient péri dans le combat! Vous traitâtes de même « tout ce qui regardait Scaurus et mes autres témoins, « non en réfutant leurs dépositions, mais en rejetant « le tout sur le trop légitime ressentiment du peuple. »

Norbanus fut donc absous, et l'éloquence d'Antoine déroba encore un coupable à la juste peine qu'il méritait. Il semble qu'à Rome les juges se regardaient assez comme maîtres du sort des accusés plutôt que comme esclaves de la loi : heureux quand leur caprice se portait à faire grace à un criminel, et non à perdre un innocent!

L'adresse de l'orateur ne laisse pas d'être louable en soi; et j'ai cru pouvoir en faire mention ici, d'autant plus que les faits purement historiques nous manquent absolument. Elle peut servir d'avertissement pour se tenir en garde contre de semblables artifices, et même d'exemple, si l'on se trouvait chargé d'une cause bonne et juste, mais qui, comme il peut arriver, fût chargée et enveloppée de préjugés odieux. Sous ce point de vue, qu'il me soit permis de faire cette comparaison.

Il serait bien à souhaiter sans doute, pour former de jeunes seigneurs destinés au métier de la guerre, que ces grands généraux qui, du consentement du public, s'y sont distingués par un mérite supérieur, prissent la peine, après que les événements sont passés, de nous tracer de leur propre main le plan général d'une campagne conçu et renfermé dans la tête d'un seul homme, les mesures prises de loin pour un siége ou pour une bataille, le profond secret qui en a dérobé la connaissance aux ennemis, les véritables causes qui ont fait réussir ou manquer une entreprise, et beaucoup d'au-

tres circonstances pareilles, qui sont, à proprement parler, l'ame et d'une action et d'une histoire. Est-il moins utile pour des avocats qui commencent, et pour des jeunes gens qui se destinent au barreau, d'apprendre de la bouche même d'un des plus célèbres orateurs de l'antiquité tout l'art qu'il a employé, et tous les ressorts secrets qu'il a fait jouer dans une cause, à la vérité mauvaise, mais à laquelle les meilleures peuvent ressembler pour la difficulté? Y a-t-il rhétorique qu'on puisse comparer à de pareilles observations? Aussi Sulpicius [1], qui avait pressé vivement Antoine de lui donner des préceptes d'éloquence, reconnaît que l'exposition qu'il a bien voulu lui faire de ce qu'il pratiquait lui-même dans ses plaidoyers lui paraît infiniment plus utile que tous les préceptes [2].

An. R. 659.
Av. J.C. 93.

C. VALERIUS FLACCUS.
M. HERENNIUS.

Préture de Sylla.

Plut. in Syl.

Sylla, dont il n'est point parlé dans l'histoire depuis la bataille contre les Cimbres, où il servait sous Catulus, va reparaître sur la scène pour y jouer le premier rôle jusqu'à la fin de sa vie. Il fut préteur cette année ou la suivante [3]. Mais, ce qui est singulier, cet homme, destiné à voir dans peu tout l'empire romain fléchir sous sa loi, eut assez de peine à parvenir à la préture, et il ne l'obtint qu'après avoir essuyé un refus. Il tâchait,

[1] « Quæ quum abs te modò commemorarentur, equidem nulla præcepta desiderabam. Istam enim ipsam demonstrationem defensionum tuarum abs te ipso commemoratam, doctrinam esse non mediocrem puto. » (Cic. lib. 2, *de Orat.* n. 204.)

[2] Ici finit le manuscrit de M. Rollin.

[3] Pigius et Freinshemius mettent sous cette année la préture de Sylla. Une expression de Velleïus, lib. 2, c. 15, semble la retarder d'un an.

dans les mémoires qu'il avait faits de sa vie, de déguiser la vraie cause de ce refus en disant que le peuple voulait le forcer de demander l'édilité, parce que ceux qui étaient revêtus de cette charge étaient obligés de donner des jeux, et que l'on en attendait de lui de magnifiques à cause de ses liaisons avec Bocchus. La vérité est, selon Plutarque, qu'il avait cru emporter les suffrages de haute lutte par la seule recommandation de son mérite et de son nom. Il se trompa. Le peuple voulait être sollicité, et souvent même payé. Sylla, instruit à ses dépens, se remit sur les rangs sans autre délai que celui d'une année, et partie par des manières populaires, qu'il savait fort bien employer, partie par argent, il obtint la préture. Aussi, comme dans une querelle qu'il eut avec César Strabon, homme d'esprit, et loué par Cicéron pour la bonne plaisanterie, il le menaçait d'user du pouvoir de sa charge : « Vous parlez juste, lui ré« pliqua César en riant, votre charge est bien à vous, « puisque vous l'avez achetée. »

Il donne un combat de cent lions déchaînés. Plin. lib. 8, c. 16; et Sen. de Brev. Vit. c. 13.

Au reste, Sylla satisfit les désirs du peuple par rapport aux spectacles. Il donna un combat de cent lions que Bocchus lui avait envoyés d'Afrique, avec des gens du pays accoutumés à combattre contre ces terribles animaux. Et, comme dans ces sortes de jeux le péril accroît le plaisir et l'admiration, on a remarqué que Sylla est le premier qui fit combattre les lions déchaînés, au lieu que jusqu'alors on avait pris la précaution, sage assurément, de ne les présenter au combat qu'avec leurs chaînes.

Cette année est celle de la naissance du poète Lucrèce.

An. R. 660.
Av. J.C. 92.

C. CLAUDIUS PULCHER.
M. PERPERNA.

Plut. in Syl.

Sylla, après avoir passé dans Rome, selon l'usage, l'année de sa préture, fut envoyé en Cappadoce pour mettre sur le trône Ariobarzane, nouvellement élu avec l'agrément des Romains. Ces faits seront exposés ailleurs avec plus d'étendue. Sylla réussit sans beaucoup de peine, et établit Ariobarzane en possession de la Cappadoce.

Pendant qu'il était dans le voisinage de l'Euphrate, il reçut un ambassadeur du roi des Parthes. Jusque-là cette nation n'avait jamais rien eu à démêler avec les Romains; et l'on a compté parmi les traits du bonheur de Sylla qu'il ait été le premier Romain à qui les Parthes se soient adressés pour traiter d'amitié et d'alliance. Dans l'entrevue il montra une hauteur qui ne devait pas, ce semble, déplaire à Rome, et qui ne fut pourtant pas généralement approuvée. Ayant fait placer trois siéges, il prit celui du milieu entre le roi Ariobarzane et Orobaze. C'était le nom de l'ambassadeur, à qui il en coûta la vie, lorsqu'il fut de retour auprès de son maître, pour avoir mal soutenu l'honneur de la nation.

Ordonnance des censeurs Crassus et Domitius contre les rhéteurs latins.
Liv. lib. 26, p. 11.
Sueton. de claris rhet.

A Rome, l'orateur L. Crassus exerçait la censure avec Cn. Domitius Ahénobarbus. Ces censeurs publièrent une ordonnance contre les rhéteurs latins qui commençaient à s'introduire dans la ville, au lieu qu'auparavant on n'y connaissait que les rhéteurs grecs. Ceux-ci avaient autrefois essuyé une pareille tempête; mais l'utilité de leurs leçons, et le goût du public, les avaient soutenus contre l'autorité des magistrats. Les écoles grecques jouissaient donc d'une pleine liberté, lorsque

les censeurs dont nous parlons entreprirent de fermer les écoles latines, qui étaient nouvelles. Suétone nous a conservé la teneur de leur ordonnance, que je vais transcrire ici, quoiqu'elle ait déja été rapportée dans l'Histoire Ancienne. « Nous avons appris qu'il y a des « hommes qui, sous le nom de *rhéteurs latins*, ont « établi une nouvelle forme d'étude et d'exercices, et « que la jeunesse s'assemble dans leurs écoles et y passe « des journées entières avec peu de fruit. Nos ancêtres « ont réglé ce qu'il convenait que leurs enfants ap« prissent, et dans quelles écoles ils devaient aller. Ces « nouveaux établissements, opposés aux coutumes et « aux usages de nos ancêtres, ne peuvent nous plaire, « et paraissent contre le bon ordre. C'est pourquoi nous « nous croyons obligés de notifier notre sentiment, et « à ceux qui ont ouvert ces écoles, et à ceux qui les « fréquentent, et de leur déclarer que nous improuvons « cette nouveauté. »

Cette ordonnance, quoique conçue en termes, ce semble, assez doux, interdisait néanmoins les écoles latines; et il n'est pas possible que l'on ne soit étonné de voir l'homme le plus éloquent de son siècle proscrire un établissement qui paraît si favorable aux progrès de l'éloquence : car quoi de plus utile et de plus sensé que de former de bonne heure les jeunes gens à écrire dans une langue dont ils doivent faire usage toute leur vie? Aussi Crassus, se justifiant dans Cicéron sur cette ordonnance, ne blâme point la chose en elle-même; il ne s'en prend qu'à l'impéritie de ces nouveaux maîtres [1],

[1] « Hos magistros nihil intelligebam posse docere, nisi ut auderent; quod etiam cum bonis rebus conjunctum, per se ipsum magnoperè est fugiendum. » (*De Orat.* lib. 3, n. 94.)

« qui n'apprenaient, dit-il, à leurs disciples qu'à ac« quérir de la hardiesse, qualité dangereuse même avec « le savoir, mais funeste quand elle est jointe à l'igno« rance. »

Peut-être Cicéron prête-t-il ses sentiments à Crassus. Quoi qu'il en soit, si les rhéteurs latins furent terrassés par cette sévère ordonnance, ils se relevèrent et se rétablirent peu après : il y eut dans Rome concours d'écoles grecques et d'écoles latines pour l'éloquence, et on accoutumait les jeunes gens à composer dans les deux langues, pratique la plus utile, et peut-être même absolument indispensable pour une nation qui avait reçu toutes ses connaissances des Grecs, et à qui par conséquent il était nécessaire d'une part d'entretenir commerce avec ses maîtres pour ne pas retomber dans l'ignorance, et de l'autre de transporter dans sa langue tout ce savoir étranger, de peur qu'il ne demeurât sans fruit.

Débats entre les censeurs.

Il ne paraît pas que la censure de Crassus et de Domitius ait été fort utile à la république, ni qu'elle leur ait fait beaucoup d'honneur à eux-mêmes. Elle se passa presque toute en querelles et en débats entre eux, dont la source était dans la diversité de leurs caractères. Domitius était dur ; et Crassus au contraire donnait dans une élégance qui approchait fort du luxe, et qui ne lui laissait guère d'autorité pour condamner des excès dont il donnait lui-même l'exemple.

Luxe de l'orateur Crassus. Plin. lib. 17, c. 1.

Son collègue lui reprochait surtout sa maison, qui était une des plus magnifiques de Rome ; et il insistait particulièrement sur l'article des six arbres que Pline appelle des *lotus*[1], et qui donnaient une ombre très-

[1] En français *micocouliers*, selon plusieurs savants.

épaisse. Il fallait que l'ombre fût bien chère à Rome, ou que l'argent y fût prodigieusement commun, puisque Domitius, selon l'estimation de Valère Maxime, qui est la plus modeste, faisait monter le prix de ces arbres à trente [1] millions de sesterces, ou trois millions cent soixante et quinze mille livres de notre monnaie [2]. La maison de Crassus était encore décorée de six colonnes du marbre le plus beau, qui pouvaient bien passer pour un luxe condamnable dans la maison d'un particulier, en un temps où les colonnes de marbre étaient un ornement inconnu même aux édifices publics. Val. Max. lib. 9, c. 1.

Tout le reste était chez lui du même goût. Il avait des lits de table garnis d'airain. Il était surtout très-curieux en argenterie. On voyait sur son buffet des vases d'argent dont la façon était d'un si grand prix, qu'il les avait achetés sur le pied de six mille sesterces la livre [3]. Il avait en particulier deux gobelets, ouvrage de Mentor, célèbre artiste, qui lui avaient coûté cent mille sesterces (douze mille cinq cents livres) [4], prix énorme et qui faisait rougir l'acheteur lui-même, puisqu'il n'osa jamais se servir de ce qu'il avait payé si chèrement. Plin. lib. 33, c. 11.

J'ai presque honte de rapporter ce que Macrobe a dit du même Crassus, qu'une des murènes [5] qu'il nourrissait dans son vivier étant morte, il eut la faiblesse d'en porter le deuil. Mais il n'est pas mal de voir, Macrob. Sat. II, 11.

[1] Le texte de Pline porte beaucoup davantage; mais il peut y avoir erreur dans le nombre.

[2] Trente millions de sesterces vaudraient plus de six millions de francs; il y a quelque erreur dans ce nombre. — L.

[3] Six mille sesterces font sept cent cinquante livres de notre monnaie. La livre romaine ne pesait que douze onces et demie de notre poids. = Les 6000 sesterces valent 1226 fr. — L.

[4] 20,450 fr. — L.

[5] C'est un poisson fort estimé des Romains.

par de semblables exemples, combien ces hommes, qui brillent avec tant d'éclat, et qui paraissent si grands sur le théâtre du monde, sont souvent petits dans leur conduite privée.

Finissons tout ce détail par une réflexion de Pline. « Autrefois, dit-il, on reprochait fortement de pareils « excès. Aujourd'hui on a cessé de faire des plaintes [1], « devenues inutiles depuis que les mœurs sont entière- « ment subjuguées. On a vu que nulle défense ne pou- « vait arrêter le luxe, et on a mieux aimé qu'il n'y eût « point de lois que d'en faire pour qu'elles fussent « violées. Nos descendants feront notre apologie en se « montrant encore plus vicieux que nous. »

Il résulte de ce que je viens d'exposer, que les reproches de Domitius contre Crassus n'étaient que trop bien fondés. Aussi Crassus ne fit que les éluder par des plaisanteries, seule ressource d'un homme d'esprit qui sent qu'il ne peut se défendre.

Condamnation injuste de Rutilius.

Les chevaliers avaient commis bien des injustices depuis qu'ils étaient en possession des jugements. Mais il n'en est point de plus atroce ni de plus criante que la condamnation de Rutilius. Cet homme, le plus vertueux de son siècle, et qui a mérité d'être appelé un modèle de probité, s'était attiré leur haine, comme je l'ai déja dit, en secondant de toutes ses forces le zèle courageux de Scévola, proconsul d'Asie, pour réprimer les vexations des publicains. Les chevaliers désiraient de se venger, et en même temps d'intimider par un exemple éclatant les magistrats qui ne voudraient point

Cic. de Orat. lib. 1, n. 229.

Id. ibid. n. 229, 230. Liv. Epit. Diod. apud Vales.

[1] « Nimirùm ista omisère moribus victis : frustràque interdicta quæ vetuerant cernentes, nullas potiùs quàm irritas esse leges maluerunt. Sed et qui sequentur, meliores esse nos probabunt. » (PLIN. l. 36, c. 3.)

conniver à leurs brigandages dans les provinces. Rutilius donc, qui avait fait rendre gorge à tant de sangsues publiques, fut lui-même accusé de concussion. On joignit à ce premier chef d'accusation des reproches de débauche et d'infamies, démentis authentiquement par la pureté de ses mœurs. Mais devait-on attendre quelque sentiment de pudeur de la part d'un adversaire tel qu'Apicius, ce célèbre gourmand, le plus ancien de ceux qui ont rendu ce nom également méprisable et odieux à toute la postérité par les fureurs de la gloutonnerie? Il est cité comme ayant beaucoup contribué à faire condamner Rutilius. Et Marius, né pour être l'ennemi et le persécuteur de toute vertu, ne manqua pas aussi d'agir contre un homme dont le mérite lui était à charge, et qui d'ailleurs était ami de Métellus.

Dict. de Bayle, au mot Apicius.

Rutilius soutint cet orage avec une constance héroïque. Il ne voulut ni prendre le deuil, comme c'était l'usage, ni s'humilier devant les juges. Il poussa même la fermeté peut-être trop loin; car il alla jusqu'à refuser les secours de l'éloquence. Le talent sublime d'Antoine et de Crassus fut auprès de lui un titre d'exclusion. Il ne voulut point se servir de leur ministère. Cotta fut néanmoins admis à plaider une partie de sa cause [1], quoiqu'il brillât entre les jeunes orateurs. Mais il était son neveu. Du reste il se défendit lui-même, et d'une façon peu propre à se concilier les juges, plaignant bien plus le sort de la république que le sien. Scévola appuya aussi l'innocence de son ami et son ancien lieutenant, et parla, à sa manière, avec netteté, avec

[1] Je suppose qu'on se souvient qu'à Rome une même cause était souvent partagée entre plusieurs avocats.

élégance, avec précision, mais sans force. Rutilius fut condamné.

Antoine, qui fut pénétré de douleur de voir condamner injustement un si grand homme de bien, se plaint amèrement, dans Cicéron, de la sévérité stoïque avec laquelle il avait voulu s'en tenir rigoureusement au vrai seul, sans permettre à l'éloquence d'aider une si bonne cause. « Si vous eussiez parlé dans cette affaire [1], « dit-il à Crassus, et qu'il vous eût été permis de la « traiter dans votre goût, et non pas dans celui des « philosophes, oui, je suis persuadé que quelque scé« lérats que fussent les juges, quoique pernicieux ci« toyens, quoique dignes de tous les supplices, la force « et la véhémence de vos discours aurait triomphé de « leur barbarie, et l'aurait arrachée du fond de leurs « cœurs. Mais il nous a fallu perdre un si excellent « homme, parce que sa cause a été plaidée comme si « nous vivions dans la république chimérique de Platon. »

Il s'exile volontairement.

Rutilius montra le même courage après sa condamnation que dans le danger. Quoiqu'il ne fût condamné qu'à la réparation des prétendus dommages causés par lui, il abandonna Rome, comme une caverne de brigands, et se retira dans la province qui avait été témoin de ses vertus, c'est-à-dire en Asie, où il s'établit d'abord à Mitylène, puis à Smyrne. Ses biens furent saisis et vendus, et l'on y trouva la preuve évidente de son innocence; car ils ne se montaient pas aussi haut que la

Diod.

[1] « Quod si tu tunc, Crasse, dixisses, et si tibi pro P. Rutilio non philosophorum more, sed tuo, licuisset dicere, quamvis scelerati illi fuissent, sicut fuerunt pestiferi cives supplicioque digni, tamen omnem eorum importunitatem ex intimis mentibus evellisset vis orationis tuæ. Nunc talis vir amissus est, dum causa ita dicitur, ut si in illâ commentitiâ Platonis civitate res ageretur. » (*De Orat.* l. 1, n. 230.)

somme à laquelle il avait été condamné ; et dans ses papiers on eut de quoi se convaincre de l'origine juste et légitime de tout ce qu'il possédait.

On peut juger aisément que sa gloire ne souffrit point d'une condamnation si injuste. Il trouva même dans la libéralité de ses amis et de ceux à qui il avait rendu service de quoi se dédommager abondamment de la perte de ses biens. Scévola le força d'accepter des présents considérables. Et lorsqu'il approcha de l'Asie, tous les peuples et toutes les villes de cette province s'empressèrent de lui témoigner non-seulement leur affection et leur respect, mais une reconnaissance réelle que l'état de sa fortune ne lui permettait pas de refuser : en sorte qu'il devint plus riche exilé en Asie qu'il n'avait été consulaire dans Rome.

Invité à revenir à Rome par Sylla, il le refuse.

Il renonça pour jamais à sa patrie ; mais sans perdre les sentiments de bon citoyen. Et comme quelqu'un lui disait, prétendant le consoler, que bientôt il y aurait une guerre civile, et que les exilés seraient rétablis : *Quel mal vous ai-je fait* [1], lui répondit-il, *pour me souhaiter un retour plus funeste que ne l'a été pour moi la nécessité de partir? J'aime mieux voir ma patrie rougir de mon exil que s'affliger de mon retour*. Ce qu'il disait alors, il le pensait ; car Sylla, victorieux de tous ses ennemis, l'ayant invité à revenir à Rome, il préféra son exil. Sans doute il voulait s'épargner le triste spectacle des maux que souffrait sa patrie. Peut-être aussi, en profitant de la victoire de Sylla,

[1] « Quid tibi, *inquit*, mali feci, ut mihi pejorem reditum quàm exitum optares ? Malo ut patria exilio meo erubescat, quàm reditu mœreat. » (SEN. *de Benef.* l. 6, c. 37.)

craignait-il de paraître approuver en quelque sorte la conduite d'un homme dont la cause lui semblait bonne, mais dont les procédés ne pouvaient manquer de lui faire horreur.

Il est certain au moins que cette façon de penser convenait fort à la probité exacte dont Rutilius a toujours fait profession, et à l'attention qu'il avait non-seulement à ne point commettre d'injustices, mais à ne point prendre part à celles des autres. Valère Maxime raconte qu'un de ses amis [1] lui demandant un jour une chose injuste, et s'offensant de son refus jusqu'à lui dire avec indignation, *Quel besoin ai-je de votre amitié, si vous ne faites pas ce que je vous demande?* Rutilius lui répondit du même ton : *Et moi, quel besoin ai-je de la vôtre, s'il faut que pour la conserver j'agisse contre les lois de la vertu?*

Val. Max. lib. 6, c. 4.

Il avait embrassé toutes les belles connaissances. Cic. in Bruto, n. 113, 114.

Il avait toujours aimé et cultivé les belles connaissances. Il avait étudié la philosophie sous le célèbre stoïcien Panétius. Il était grand jurisconsulte. Il n'avait pas même négligé l'éloquence, mais une éloquence accommodée à son goût austère, et qui pouvait plutôt faire impression par la probité de l'orateur que plaire par les agréments du discours. Il était néanmoins fort occupé au barreau, et plaidait beaucoup. Il avait aussi composé une histoire romaine en grec, outre sa propre vie qu'il avait écrite, vraisemblablement en latin. Ce fonds et cet amour d'une érudition et d'une littérature

Athen. l. 4, Liv. lib. 39, c. 52.

[1] « Quum amici cujusdam injustæ rogationi resisteret, atque is per summam indignationem dixisset, *Quid ergo mihi opus est amicitiâ tuâ, si quod rogo non facis?* respondit, *Imò quid mihi tuâ, si propter te aliquid inhonestè facturus sum?* »

en quelque façon universelle lui fut sans doute d'une grande ressource dans son exil.

Nous aurons encore lieu de parler de Rutilius à l'occasion du massacre des Romains en Asie, exécuté par les ordres de Mithridate.

LIVRE TRENTE-UNIÈME.

Guerre sociale, ou des alliés. Guerre civile entre Marius et Sylla, jusqu'à la mort du premier. Ans de Rome 661-666.

§ I. *Guerre sociale. Sa nature; son origine; sa durée. Désir passionné des alliés par rapport à la qualité de citoyen romain. Les sénateurs, pour recouvrer la judicature, s'appuient du tribun Drusus. Ce tribun travaille à gagner le peuple par des lois favorables à la multitude, et les alliés par la promesse de les faire citoyens. Le consul Philippe résiste aux lois de Drusus. Cépion, autre adversaire de Drusus. Violences de Drusus contre Cépion et contre Philippe. Les lois passent. Nouvelle loi de Drusus pour partager la judicature entre les sénateurs et les chevaliers. Embarras de Drusus, qui ne peut tenir aux alliés la parole qu'il leur avait donnée. Fermeté inflexible de Caton encore enfant. Mouvements des alliés. Mot de Philippe injurieux au sénat. Contestation à ce sujet entre Crassus et Philippe. Mort de Crassus. Réflexion de Cicéron sur cette mort. Mort de Drusus. Son caractère. Toutes ses lois sont annulées. Loi portée par Varius pour informer contre ceux qui avaient favorisé les alliés. Cotta accusé s'exile volontairement. Scaurus se tire de danger par sa fermeté et sa hauteur. Varius lui-même, condamné*

par sa propre loi, périt misérablement. Les alliés se préparent à la révolte. Ils s'arrangent en corps de république. Massacre d'Asculum. Révolte ouverte des peuples d'Italie. Ambassade des alliés aux Romains, avant que d'entrer en action. Cruautés exercées par les alliés. Ils ont d'abord l'avantage. Soupçons injustes du consul Rutilius contre plusieurs des nobles. L'exécution de la loi Varia suspendue. Marius conseille inutilement au consul d'éviter le combat. Rutilius est vaincu et tué. Douleur et consternation dans Rome. Cépion, trompé par Pompédius, périt dans une embuscade avec une grande partie de son armée. Victoire du consul Julius, qui fait reprendre à Rome les habits de paix. Victoire commencée par Marius, et achevée par Sylla. Marius évite le combat. Il se retire avec peu de gloire. Sertorius se signale. Il a un œil crevé. Ses sentiments à ce sujet. Deux esclaves, dans le sac de Grumentum, sauvent leur maîtresse. Victoire de Cn. Pompeïus, en conséquence de laquelle les magistrats à Rome reprennent les ornements de leurs dignités. Droit de bourgeoisie romaine, accordé à ceux des alliés qui étaient demeurés fidèles. Affranchis admis dans le service de terre. Le consul Pompeïus pousse le siége d'Asculum. Il bat les Marses, et soumet d'autres peuples voisins. Un esclave de Vettius tue son maître, et se tue ensuite lui-même. Le consul Porcius est tué dans un combat. Le jeune Marius est soupçonné d'être l'auteur de cette mort. Sylla détruit Stabies, et assiége Pompeii. Il prend le commandement de l'armée de Postumius; et ne venge point la mort de ce gé-

*néral tué par ses soldats. Il détruit une armée de Samnites commandée par Cluentius. Il est honoré d'une couronne obsidionale. Il soumet les Hirpiniens. Il passe dans le Samnium, et y remporte divers avantages. Il retourne à Rome pour demander le consulat. Il se faisait gloire du titre d'*heureux. *Bizarrerie de son caractère. Les Marses posent les armes. Conseil général de la ligue transféré à Esernia. Judacilius, désespérant de sauver Asculum sa patrie, se fait mourir par le poison. Prise d'Asculum par Cn. Pompeïus. Triomphe de Cn. Pompeïus, où Ventidius est mené captif. Pompédius entre en triomphe dans Bovianum, est battu, et tué. Ambassade des alliés à Mithridate sans fruit. La guerre sociale ne fait plus que languir. Huit nouvelles tribus formées pour les nouveaux citoyens. Censeurs. Asellio, préteur de la ville, assassiné dans la place publique par la faction des riches qui prêtaient à usure. Loi de Plautius* de vi publicâ. *Par une autre loi du même tribun, les sénateurs rentrent en possession d'une partie de la judicature. Sylla est nommé consul. Débat à ce sujet entre lui et C. César.*

ORIGINE DE LA GUERRE SOCIALE.

Guerre sociale. Sa nature; son origine; sa durée.

Nous voici arrivés à une guerre que les Romains ont appelée *guerre des alliés*[1], pour déguiser, dit Florus, par un nom plus doux ce qu'elle a d'odieux; car daus le fond c'était une guerre civile. Les peuples

[1] « Sociale bellum vocetur licet, ut extenuemus invidiam : si verum tamen volumus, illud civile bellum fuit. » (Flor. iii, 18.)

d'Italie contre lesquels Rome eut à soutenir cette guerre étaient unis aux Romains depuis tant de siècles, et par des nœuds si souvent et en tant de façons multipliés, que, si ce n'étaient pas citoyens qui prissent les armes contre citoyens, c'étaient amis contre amis, parents contre parents; et toutes les horreurs des guerres civiles se trouvent dans celle-ci.

L'origine en fut d'une part le désir passionné, et, ce semble, tout-à-fait légitime qu'avaient les alliés de devenir citoyens d'une république dont ils étaient l'appui et la force; et de l'autre, la hauteur des Romains, qui ne pouvaient se résoudre à mettre de niveau avec eux des peuples [1] qu'ils s'étaient accoutumés à regarder comme des sujets décorés du nom d'*alliés*.

Je dis que la prétention des Italiens paraît légitime; car il est de fait que c'était par leur secours que les Romains avaient conquis toutes les provinces qui composaient leur empire. Il n'y avait point d'armée romaine dont les Latins et les alliés ne fissent plus de la moitié, fournissant toujours un nombre égal d'infanterie, et le double de cavalerie. Vell. lib. 2, c. 15.

D'un autre côté, si j'attribue le refus des Romains à orgueil et à hauteur, ce n'est pas que je prétende qu'une sage politique ne pût fournir des raisons solides de s'opposer à ce mélange d'une foule de nouveaux citoyens. Mais ce problème est trop compliqué pour que j'entreprenne de le résoudre. Je m'en tiens aux faits. Il est constant que les Romains étaient très-fiers de leur

[1] L'état des peuples que les Romains traitaient d'alliés est très-bien exprimé dans un endroit de Tite-Live où il s'agit des Achéens. *Specie æquum est fœdus apud Achæos, re precariâ libertas; apud Romanos etiam imperium est.* (Liv. lib. 39, c. 37.)

prééminence. Il est constant qu'il a fallu enfin qu'ils en vinssent à accorder à tous ces peuples le droit si hautement refusé d'abord. Et ne valait-il pas mieux se prêter tout d'un coup de bonne grace à ce que la nécessité les a obligés de faire après tant de sang répandu ?

Vell. lib. 2, c. 15. Car cette guerre fut très-sanglante. Les peuples d'Italie, selon Velleïus, y perdirent trois cent mille combattants. Il périt aussi un très-grand nombre de Romains par des défaites réitérées. Et il ne faut pas s'étonner que ceux-ci aient été souvent vaincus. Ils ne pouvaient avoir des ennemis plus capables de leur tenir tête. C'étaient de part et d'autre mêmes armes, même discipline, mêmes exercices, même connaissance de tout ce qui appartient à l'art militaire; et quoique depuis long-temps aucun Italien n'eût eu de commandement en chef, il se trouva néanmoins parmi eux des généraux.

La durée de la guerre des alliés fut très-longue, à la prendre dans toute son étendue. La grande fureur n'en est guère que de deux ans; mais elle continua long-temps encore, quoique avec moins de vivacité; elle se mêla avec les guerres civiles de Marius et de Sylla; et elle ne fut entièrement terminée que par ce dernier, lorsque, après avoir fait la paix avec Mithridate, il repassa dans l'Italie, et éteignit par ses victoires toutes les divisions qui la déchiraient depuis tant d'années.

Une guerre si importante, et remplie de tant d'événements, semblerait offrir une riche matière à notre histoire. Mais ceux des anciens qui l'avaient décrite avec soin sont perdus, et il ne nous reste que des abréviateurs si confus et si informes, que je ne puis promettre au lecteur qu'une idée générale des choses,

avec très-peu de détail sur les faits particuliers. J'entre en matière.

Désir passionné des alliés par rapport à la qualité de citoyen romain.

Les alliés de Rome avaient de tout temps ardemment désiré d'en devenir citoyens. La guerre des Latins, plus de deux cent quarante ans avant celle dont j'entreprends le récit, n'avait point eu d'autre cause. Les Campaniens[1], après la malheureuse journée de Cannes, offrirent leur secours aux Romains à cette même condition, et ne se révoltèrent que parce qu'elle leur fut refusée. Les Romains en effet ne suivirent pas pendant long-temps la politique tant louée dans leur fondateur, qui souvent transforma en citoyens de Rome ceux qui le même jour en avaient été les ennemis. Dès qu'ils commencèrent à former un état considérable, ils se tinrent fort réservés à accorder cette faveur; et leur réserve sur ce point augmenta à mesure que s'accroissait leur puissance, et que par conséquent le droit de citoyen romain devenait un titre plus important et plus relevé. S'ils faisaient cette grace, ce n'était guère qu'à de petites villes voisines, et jamais à des peuples entiers; encore séparaient-ils souvent la qualité de citoyen romain de l'exercice et des fonctions, et ils en donnaient le nom sans accorder le droit de suffrage. Il n'y avait donc plus que des particuliers d'entre les Italiens qui parvinssent à cet avantage tant désiré, et cela par ruse et par adresse. Mais les magistrats romains étaient en garde contre ces fraudes, et renvoyèrent à leurs villes ces étrangers qui voulaient inonder Rome.

Les Gracques firent renaître dans le cœur des alliés l'espérance d'obtenir en corps de peuple le droit de

[1] Tite-Live, 23, 6, doute de ce fait. Mais Cicéron le donne pour constant dans son second discours contre Rullus, n. 95.

bourgeoisie romaine. Tibérius en eut la pensée; mais, prévenu par la mort, il ne put pas pousser la chose fort loin. Son idée fut suivie et menée en avant par Fulvius Flaccus; et la révolte de Frégelles, à laquelle Caïus fut tant accusé d'avoir eu part, était un signal auquel toute l'Italie se serait mise en mouvement, si une prompte et sévère vengeance n'eût arrêté ce complot naissant. Enfin la mine creva sous le tribunat de Drusus, comme je vais le raconter.

An. R. 661.
Av. J.C. 91.

L. MARCIUS PHILIPPUS.
SEX. JULIUS CÆSAR.

Les sénateurs, pour recouvrer la judicature, s'appuient du tribun Drusus. Flor. III, 17. Liv. Epit. lib. 71.

La condamnation de Rutilius avait fait sentir plus vivement que jamais aux sénateurs la nécessité de s'affranchir de la tyrannie des chevaliers dans les jugements, et elle leur fournissait en même temps le motif le plus légitime de les dépouiller d'une puissance dont ils faisaient un abus si criminel. Pour réussir dans ce dessein, ils s'appuyèrent de M. Livius Drusus, actuellement tribun, jeune homme que sa naissance, son courage, ses talents rendaient capable des plus grandes entreprises.

Drusus travaille à se gagner le peuple par des lois favorables à la multitude;

Il était fils de ce Drusus qui ruina les affaires de Caïus Gracchus en se montrant au nom du sénat plus populaire que lui. Il paraît que le fils suivit le même système de conduite. Son plan était de servir le sénat, et de lui attirer la faveur du peuple. C'est à quoi il travailla en proposant des lois agraires, des établissements de colonies, des distributions de blé; le tout avec une profusion si étrange, qu'il disait lui-même « qu'il n'avait laissé à personne aucune largesse nou« velle à faire[1], à moins qu'on ne voulût distribuer ou

[1] Le mot est plus joli en latin, à cause de la rencontre heureuse des

« le ciel ou la boue. » Et toutes ces lois si favorables au peuple, il déclarait qu'il les portait de concert avec le sénat, et sous son autorité.

Quoique les alliés ne concourussent point par leurs suffrages aux affaires du gouvernement de Rome, ils y pouvaient néanmoins beaucoup par leurs liaisons intimes avec tous les citoyens, grands et petits. Drusus voulut aussi les attacher au sénat, en leur promettant de leur faire obtenir enfin le droit de bourgeoisie, s'ils l'aidaient à faire passer ses lois, et en leur donnant le sénat pour garant de ses promesses.

et les alliés, par la promesse de les faire citoyens.

Les chevaliers s'opposaient fortement aux lois de Drusus : et cela n'est pas étonnant, puisqu'elles étaient des batteries dressées contre eux. Mais il trouva dans le sénat même deux redoutables adversaires, le consul Philippe, et Servilius Cépion, jeune homme de son âge, et autrefois son ami.

Le consul Philippe résiste aux lois de Drusus.

Philippe, outre les avantages de la naissance, des richesses, des grandes alliances, outre la dignité et l'autorité de sa place, était encore capable, par le talent de la parole, de donner du poids au parti qu'il embrassait. Après Crassus et Antoine, qui se disputaient le premier rang de l'éloquence, comme il a déja été observé plus d'une fois, venait Philippe, mais à une grande distance. « Quoiqu'il n'y eût personne, dit Cicéron, qui « pût se placer entre ces deux grands orateurs et lui, « je ne puis néanmoins l'appeler ni le second [1], ni le

sons semblables dans les mots qui signifient *ciel* et *boue*. *Nihil sed ad largitionem ulli reliquisse, nisi quis aut cœnum dividere vellet, aut cœlum.* (Flor.)

[1] « Nec enim in quadrigis eum secundum numeraverim aut tertium, qui vix a carceribus exierit, quum palmam jam primus acceperit, nec in oratoribus, qui tantum absit a primo, vix ut in eodem curriculo esse videatur. » (Cic. in *Bruto*, n. 173.)

« troisième : de même que dans une course de chariots « je ne compterais point pour second ni troisième celui « qui serait à peine sorti de la barrière lorsque le pre- « mier aurait déja reçu le prix. » Mais à considérer Philippe en lui-même, indépendamment de toute comparaison, on ne pouvait lui refuser le titre et le mérite d'orateur. Il avait un tour libre et hardi, beaucoup de sel et d'enjouement. Il ne manquait ni d'invention pour trouver des pensées convenables, ni de facilité d'élocution pour les exprimer : avec cela beaucoup de connaissance des arts des Grecs ; et dans les altercations, quand il était échauffé, quelque chose de piquant et de caustique, qui plaît toujours beaucoup aux auditeurs.

Je ne puis dire, faute de monuments, quel motif engagea Philippe, actuellement consul, à prendre parti contre Drusus et contre le sénat. Étant tribun, il avait autrefois proposé une loi agraire ; et Cicéron cite d'un discours qu'il fit alors un trait séditieux. Il dit *qu'il n'y avait pas dans la ville deux mille hommes qui eussent de quoi vivre.* On sent assez les conséquences d'un mot tel que celui-là, prononcé par un tribun devant une multitude qui prétendait jouir des droits de la souveraineté. Du reste néanmoins la conduite de Philippe dans son tribunat avait été assez modérée, et il avait souffert sans beaucoup de peine que sa loi ne passât point. S'était-il donc convaincu pour toujours que les lois agraires étaient pernicieuses, et s'opposait-il par cette raison à celles que portait Drusus ? ou avait-il quelque sujet personnel d'inimitié contre ce jeune tribun, ou de mecontentement contre le sénat ? C'est ce que nous ne savons point. Mais ce qui est certain,

Cic. de Orat. lib. 2, n. 73.

c'est qu'il agit avec beaucoup de chaleur et même de passion.

Pour ce qui est de Cépion, c'était pique de jeune homme entre lui et Drusus. Ils avaient été d'abord amis au point de faire entre eux un échange réciproque de leurs femmes : pratique contraire à l'honnêteté publique et aux bonnes mœurs, mais autorisée, dit-on, par la coutume chez les Romains. Ils se brouillèrent pour une cause puérile, s'étant acharnés follement à enchérir l'un sur l'autre dans une vente où il s'agissait d'une bague qu'ils voulaient tous deux avoir. D'un si mince sujet naquit une inimitié irréconciliable, qui se porta entre eux jusqu'aux plus furieux excès, et causa les plus grands maux à la république. Ils avaient l'un et l'autre de l'ambition, de la hardiesse, le génie propre aux affaires, l'esprit turbulent et inquiet : et leur émulation s'étant changée en jalousie et en haine, l'attachement de Drusus aux intérêts du sénat fut pour Cépion une raison déterminante de se déclarer pour les chevaliers.

Cépion, autre adversaire de Drusus. Diod. apud Vales. Strab. l. 11, pag. 515. Plin. lib. 33, c. 1.

Les contestations furent très-violentes entre Drusus d'une part, et de l'autre Cépion et Philippe. Elles furent poussées si loin, que Drusus, dans une occasion, menaça Cépion de le faire précipiter du haut du roc Tarpéien. Et pour ce qui est de Philippe, comme ce consul résistait de toutes ses forces aux lois proposées, et ne voulait pas souffrir qu'on en délibérât, Drusus le fit mener en prison, et traiter si outrageusement, que le sang lui sortait des narines en abondance. Encore le tribun ne fit-il qu'en plaisanter, disant *que ce n'était pas du sang, mais du jus de grives*; parce que

Violences de Drusus contre Cépion et contre Philippe. Auctor de Vir. illustr. Val. Max. lib. 9, c. 5.

Philippe passait pour aimer la bonne chère et les fins morceaux.

Les lois passent.

Après tant de combats, il fallait néanmoins que les lois passassent. Au jour marqué pour en délibérer, il s'était rendu de toutes parts à Rome un concours de peuple si prodigieux, que l'on eût dit que la ville était assiégée par une armée d'ennemis. Cette multitude força tous les obstacles : et les colonies, les partages de terres, les distributions de blé, tout fut ordonné conformément aux réquisitions de Drusus. Ce fut alors apparemment que ce tribun, pour mettre la république en état de subvenir à tant de dépenses, altéra les monnaies, et mit dans l'argent un huitième d'alliage.

Nouvelle loi de Drusus pour partager la judicature entre les sénateurs et les chevaliers.

Ces lois ainsi reçues n'étaient encore qu'un préliminaire des desseins de Drusus. Il s'agissait de rendre la judicature au sénat. C'était là le grand objet qu'il s'était proposé, et il y avait été encore encouragé récemment par Scaurus, qui, ayant été accusé par Cépion, s'était défendu avec sa fermeté ordinaire, et avait exhorté hautement Drusus à introduire dans les jugements un changement nécessaire, et dont la république avait un extrême besoin. Le tribun n'entreprit pas néanmoins de priver totalement les chevaliers du droit de juger, mais de le partager entre les deux ordres. Appien prétend que son plan était d'associer et d'agréger au sénat trois cents chevaliers; en sorte que cette compagnie, qui était de trois cents, se trouvât doublée. De ces six cents sénateurs, tant anciens que nouveaux, on devait former les tribunaux de juges. Mais je suis obligé d'avouer que je fais peu de fond sur Appien, écrivain de peu de jugement, et d'ailleurs fort éloigné des temps dont il s'agit. L'Épitome de Tite-Live ne parle que

d'un partage de la judicature entre les sénateurs et les chevaliers : et l'autorité de Cicéron [1], supérieure à toute exception en cette matière, me détermine pour ce sentiment.

Drusus porta donc une nouvelle loi pour ordonner que les compagnies des juges fussent dans la suite mi-parties de sénateurs et de chevaliers. Il ajouta à sa loi un article qui permettait de poursuivre tout juge qui aurait prévariqué dans l'exercice de son ministère : car jusqu'alors, par une singularité tout-à-fait étonnante, et dont je n'entreprends pas de rendre raison, les juges tirés de l'ordre des chevaliers [2] n'étaient point sujets à être inquiétés pour cause de prévarication dans les jugements.

Cette loi irrita horriblement les chevaliers, non-seulement parce qu'elle les dépouillait d'une moitié de l'autorité dont ils étaient en possession, mais par les peines auxquelles elle soumettait les prévarications, qui ne leur étaient que trop ordinaires. Ils ne craignirent point d'appeler ces peines un joug intolérable, auquel ils n'étaient point accoutumés, qu'ils n'avaient jamais porté, et qu'ils ne souffriraient jamais qu'on leur imposât. Mais ils avaient tout le monde réuni contre eux en faveur de la loi. Les sénateurs, quoiqu'ils eussent souhaité de recouvrer leur ancien droit en entier, comptaient que c'était quelque chose de rentrer en jouissance au moins d'une partie. Le peuple était gagné par les largesses qui venaient de lui être

[1] Les plaintes des chevaliers, rapportées par Cicéron, *pro Cluent.* 153, 154, supposent manifestement qu'on ne les faisait point sénateurs. Voyez aussi *pro Rabir. Post.* n. 16 et 17.

[2] Le fait que j'articule ici est constaté par Cicéron, *pro Cluent.* n. 144, 154.

accordées. Les alliés, peu contents d'ailleurs de ces colonies et de ces partages de terres qui devaient leur faire perdre une partie de leurs possessions, étaient cependant leurrés par l'espérance de devenir citoyens. Ajoutez la hauteur du tribun qui employait la violence la plus ouverte quand elle lui était nécessaire. La loi passa donc, et fut autorisée par le suffrage des tribus.

Embarras de Drusus, qui ne peut tenir aux alliés la parole qu'il leur avait donnée.

Drusus avait réussi dans tout ce qu'il avait entrepris jusqu'alors : mais ses succès mêmes le jetèrent dans le plus cruel embarras ; car les alliés, qui l'avaient si bien servi, ne manquèrent pas de le sommer de sa parole, et il se trouvait dans l'impossibilité de la tenir. On ne peut pas douter que la proposition d'adopter une si effroyable multitude de nouveaux citoyens ne déplût par elle-même au très-grand nombre des Romains : d'ailleurs le crédit de Drusus diminuait de jour en jour. Le sénat, qui n'avait obtenu par lui qu'une partie de ce qu'il souhaitait, ne l'appuyait que mollement. Nous avons parlé, dans l'histoire des Gracques, des difficultés immenses et des querelles sans fin qu'attiraient les nouveaux partages des terres ; ainsi Drusus se trouvait avoir mécontenté presque toute la ville par ses lois, et ceux qu'il avait obligés ne lui en savaient qu'un gré médiocre. Tout ce qu'il pouvait faire, c'était de temporiser, et de tâcher d'amuser les alliés par de belles paroles.

Fermeté inflexible de Caton encore enfant. Plut. in Cat.

Ce fut dans le temps de ces négociations que Caton, encore enfant, donna une preuve, par rapport à l'affaire dont je parle, de cette roideur inflexible de caractère qu'il fit paraître dans toute sa vie. Comme il avait perdu ses parents de fort bonne heure, il était élevé dans la maison de Drusus, son oncle maternel.

Là, Pompédius Silo, l'un des principaux chefs des alliés, et qui était en commerce étroit avec le tribun, s'avisa de demander en badinant au jeune Caton sa recommandation auprès de son oncle. L'enfant, gardant le silence, témoigna par son regard et par un air de mécontentement sur le visage qu'il ne voulait point faire ce qu'on lui demandait. Pompédius insista sans pouvoir rien obtenir; enfin, il prit le jeune enfant par le milieu du corps, le porta à la fenêtre, et le balançant en dehors, il le menaça de le laisser tomber, s'il persévérait dans son refus; et la crainte ne fit pas plus d'effet que les prières. Aussi Pompédius, en le remettant dans la chambre, s'écria : *Quel bonheur pour l'Italie que ce ne soit là qu'un enfant! car, s'il était en âge d'homme, nous n'aurions pas un seul suffrage.*

Les alliés ne s'en tinrent pas long-temps aux voies de la négociation. Ils songèrent bientôt à se faire justice par les armes; et même ils conçurent d'abord l'horrible dessein de massacrer les consuls le jour des féries latines, fête solennelle qui se célébrait avec un grand concours des Romains et des peuples du Latium, sur le mont Albin : mais Drusus eut la générosité d'en faire donner avis à Philippe, qui se précautionna contre la surprise. Un autre danger, qui n'était pas moins grand, fut dissipé par une heureuse circonstance. Pompédius avait assemblé dix mille hommes, et les menait à Rome avec des épées cachées sous leurs habits, résolu d'assiéger le sénat et de le forcer d'accorder aux alliés le droit de bourgéoisie. Domitius, ayant rencontré cette troupe en chemin, représenta à Pompédius qu'il prenait un mauvais parti, et que le sénat, qui était bien disposé en faveur des peuples d'Italie, accorderait tout aux bonnes

Mouvement des alliés. Flor. III, 18.

Auctor de Vir. illust. Diod. apud Vales.

manières, et rien à la force. Et le chef et ceux qui le suivaient se laissèrent persuader et se séparèrent. Mais tout cela ne faisait que suspendre le mal sans le guérir. D'une part, les alliés ne relâchaient rien de leur prétention; de l'autre, les Romains ne se mettaient point en devoir de les satisfaire. Dans toute l'Italie mécontente ce ne furent qu'assemblées secrètes, que conspirations, que complots, et tout se préparait à un soulèvement général.

Mot de Philippe injurieux au sénat. Cic. de Orat. lib. 3, n. 2.

Dans Rome les dispositions n'étaient guère plus pacifiques. La brouillerie durait toujours entre le consul Philippe et le sénat, et ce magistrat, dans une assemblée du peuple, alla jusqu'à dire « qu'il lui fallait un « autre conseil pour administrer la république : qu'avec « le sénat tel qu'il était, il ne pouvait pas faire le bien « de l'état ». Sur le sujet de cette invective et de ces paroles si injurieuses au sénat, il se tint une assemblée de cette compagnie le 13 septembre, convoquée par Drusus. Le tribun s'y plaignit avec force de Philippe, et proposa de délibérer sur l'outrage fait au sénat par le consul, qui en était le chef et le président.

Contestation à ce sujet entre Crassus et Philippe.

L'orateur Crassus, en opinant, signala son zèle et son courage, et jamais son éloquence n'avait brillé d'une façon plus éclatante qu'en cette occasion, qui fut la dernière de sa vie. « Il déplora le triste sort du sénat[1], « qui devrait trouver dans le consul un tuteur et un « père attentif à le protéger, et qui n'y trouvait qu'un « ennemi acharné à le dépouiller de sa dignité et de son

[1] « Deploravit casum atque orbitatem senatûs : cujus ordinis a consule, qui quasi parens bonus aut tutor fidelis esse deberet, tanquam ab aliquo nefario prædone diriperetur patrimonium dignitatis. Neque verò esse mirandum, si, quum suis consiliis rempublicam profligasset, consilium senatûs in republicâ repudiaret. »

« honneur. Il accusa Philippe d'être lui-même l'auteur « des maux présents, et lui témoigna n'être point surpris qu'il rejetât les conseils du sénat, n'étant occupé « que du soin de perdre et de ruiner la république. »

Ce discours si véhément fit naître une contestation des plus vives. Philippe, qui avait de l'éloquence, du feu, de la vigueur, surtout lorsqu'il se sentait attaqué, fit valoir hautement les droits de sa place. Il prétendit que Crassus lui avait manqué de respect; et sur-le-champ il le condamna à une amende, exigeant en même temps, selon l'usage établi à Rome, des gages pour sûreté du paiement de l'amende qu'il lui imposait.

Ce procédé, loin d'intimider Crassus, ne servit qu'à l'animer davantage. Il soutint qu'il avait droit de ne point regarder Philippe comme consul, puisque Philippe ne le regardait pas lui-même comme sénateur. *Quoi!* ajouta-t-il[1], *pendant que vous en usez à l'égard de la réputation et de l'honneur de la compagnie comme vous feriez par rapport à un gage abandonné, dont il vous serait permis de disposer à discrétion, et que vous la déchirez en présence du peuple romain, vous vous imaginez m'effrayer par ces gages frivoles que vous exigez de moi? Non; si vous voulez réduire Crassus au silence, ce n'est point une amende qu'il lui faut imposer, c'est cette langue qu'il faut que vous lui arrachiez; et, quand même elle serait coupée, la liberté qui respirerait encore sur mon visage suffirait pour vous reprocher la tyrannie que vous*

[1] « An tu, quum omnem auctoritatem universi ordinis pro pignore putaris, eamque in conspectu populi romani concideris, me his pignoribus existimas posse terreri? Non tibi ista sunt cædenda, si L. Crassum vis coercere : hæc tibi est excidenda lingua; quâ vel evulsâ, spiritu ipso libidinem tuam libertas mea refutabit. »

exercez sur nous. Il conclut qu'il fallait que la compagnie se lavât de l'insulte qui lui avait été faite par le consul, et que l'on prouvât au peuple romain que jamais le sénat n'avait manqué ni de sagesse ni de zèle pour le service de la république. Et cet avis fut suivi de tous les sénateurs.

Mort de Crassus.

Ce fut là le dernier et en même temps le plus éclatant triomphe de l'éloquence de cet homme divin[1], comme l'appelle Cicéron. Il s'était extrêmement échauffé en parlant, et sentait déja une douleur de côté. Cela ne l'empêcha pas de rester pendant que l'on rédigeait l'arrêté conforme à son avis. Il souffrit du froid, le frisson le prit, et, étant revenu chez lui avec la fièvre, il mourut de pleurésie le septième jour.

Réflexion de Cicéron sur cette mort.

Cicéron, de qui nous tenons ce récit, fait les réflexions les plus touchantes sur la mort de Crassus, qui le privait du fruit qu'il avait envisagé dans tous les travaux de sa vie. « O trompeuses espérances des « hommes[2] ! s'écrie-t-il; ô fragilité et inconstance de la « fortune ! ô inutilité de nos efforts et de nos projets, « qui sont souvent renversés au milieu de la carrière, « ou qui font un triste naufrage avant que nous ayons « pu apercevoir le port ! car jusqu'alors la vie de Cras- « sus avait été tout occupée ou des soins qu'entraîne « après soi la poursuite des charges, ou des fatigues

[1] « Illa tanquam cycnea fuit divini hominis vox et oratio. »

[2] « O fallacem hominum spem fragilemque fortunam, et inanes nostras contentiones ! quæ in medio spatio sæpè franguntur et corruunt, et antè, in ipso cursu, obruuntur, quàm portum conspicere potuerunt. Nam quamdiù Crassi fuit ambitionis labore vita districta, tamdiù privatis magis officiis et ingenii laude floruit quàm fructu amplitudinis aut reipublicæ dignitate. Qui autem ei annus primus ab honorum perfunctione aditum, omnium concessu, ad summam auctoritatem dabat, is ejus omnem spem atque omnia vitæ consilia morte pervertit. »

« du barreau, et la gloire qu'il avait acquise était plu-
« tôt celle d'homme d'esprit et utile par ses talents à
« beaucoup de particuliers, que celle d'homme d'état et
« de grand sénateur. Et la première année qui termi-
« nait pour lui la carrière des honneurs par la censure
« qu'il venait d'exercer, cette année qui lui ouvrait l'en-
« trée, du consentement de tous, à la plus grande con-
« sidération et au premier rang dans la république,
« est précisément celle qui, par une mort imprévue,
« trompe toutes ses espérances et anéantit tous ses
« projets. »

Il est vrai que de pareils exemples devraient guérir les ambitieux, si l'ambition était un mal qui pût se guérir. Mais Cicéron, qui fait cette belle réflexion, se l'appliqua peu à lui-même. Et en général ce qui arrive aux autres ne nous instruit que faiblement. En morale, plus encore qu'en toute autre matière, *les sottises de nos devanciers sont perdues pour nous*, comme l'a dit agréablement un des plus illustres et des plus ingénieux écrivains de nos jours. Heureux si nous profitons de notre propre expérience!

La mort de Drusus suivit de près celle de Crassus, et elle fut sans comparaison plus déplorable. Toute l'Italie était en feu, et l'alarme qu'en concevaient les Romains se tournait en haine contre Drusus, à qui l'on attribuait la cause de ces dangereux mouvements. L'indignation était générale contre le tribun; et le sénat même, pour qui il avait tant combattu, ne voyait plus en lui que l'auteur de la révolte des peuples d'Italie. Mort de Drusus.

Drusus était au désespoir; et comme il lui arriva vers ces temps-là de tomber tout d'un coup en défaillance

au milieu d'une assemblée du peuple, et de perdre connaissance, on a dit qu'il s'était procuré lui-même cet accident en buvant du sang de chèvre, dans le dessein de se faire croire empoisonné, et de rendre par là odieux ses adversaires, et surtout Cépion. Il est plus vraisemblable que c'était un accès d'épilepsie, mal auquel il avait été sujet dans sa première jeunesse, et dont il s'était guéri par l'usage de l'ellébore. Quoi qu'il en soit, toute l'Italie s'intéressa vivement à cet événement, et les villes firent des vœux publics pour le rétablissement de sa santé.

Plin. lib. 28, c. 9.

Auctor. de Vir. illustr.

Ses ennemis n'en furent que plus acharnés à le perdre. Ils conspirèrent contre sa vie; et malgré les précautions qu'il prit de se communiquer plus rarement, de rendre l'accès auprès de sa personne plus difficile, de paraître moins souvent en public, il ne put leur échapper. Un soir qu'il rentrait chez lui environné d'un cortége très-nombreux, il reçut un coup de couteau dont il mourut peu de temps après. L'assassin se cacha dans la foule, et n'a jamais été connu. Les soupçons tombèrent sur Philippe, sur Cépion et sur le tribun Q. Varius, qui va bientôt remplir la scène. Cicéron accuse positivement ce dernier. Il ne fut fait aucune recherche au sujet de cette mort; ce qui prouve que ceux qui en étaient les auteurs étaient des hommes puissants, et en état d'arrêter par leur crédit le cours de la justice.

Appian.

Auctor de Vir. illust.

Cic. de Nat. Deor. lib. 3, n. 81.

Ainsi périt M. Drusus à la fleur de l'âge, victime d'une ambition inquiète, qui, avant de lui attirer une mort violente, l'avait tourmenté pendant toute sa vie. Nous pouvons bien l'en croire. Il s'était plaint lui-même dans un moment de chagrin sur les difficultés

Son caractère.

Sen. de Brevit. Vitæ, c. 6.

horribles où il se trouvait, *qu'il était le seul qui, même enfant, n'eût jamais eu de congé*[1]. En effet, portant encore la robe de l'enfance, il avait recommandé des accusés à leurs juges, et avait emporté certaines affaires par ses sollicitations. « Que devait-on attendre[2], s'écrie « Sénèque, d'une ambition si précoce, sinon ce qui « arriva effectivement, de grands maux et pour la ré- « publique et pour lui-même en particulier? »

Il eut de grands talents, mais une présomption encore plus grande, qui ne l'abandonna pas même au dernier moment de sa vie. Près d'expirer, il dit à ceux qui l'environnaient : *Mes amis, quand est-ce que la république retrouvera un citoyen qui me remplace?* Vell. II, 14.

Avec ces sentiments il n'y a pas lieu de s'étonner de la hauteur dont il usa toujours à l'égard de ses adversaires. Le sénat même l'avait éprouvée. Et un jour que cette auguste compagnie le mandait : *Pourquoi*, dit-il, *le sénat ne vient-il pas plutôt lui-même s'assembler dans le palais Hostilien, qui est près de la tribune aux harangues?* et le sénat obéit aux ordres du tribun impérieux, qui avait compté pour rien les ordres du sénat. Val. Max. lib. 9, c. 5.

On trouve néanmoins dans Drusus des actions et des traits vraiment louables. L'avis qu'il fit donner à Philippe de la conspiration des Latins contre lui est une belle preuve de sa générosité. Et l'on ne peut refuser son admiration à la noble confiance qui paraît dans un mot de lui, que Velleïus nous a conservé. Il faisait Vell. II, 14.

[1] « Uni sibi, ne puero quidem, ferias contigisse. »

[2] « Quò non irrumperet tam immatura ambitio? Scires in malum ingens, et privatum et publicum, evasuram illam tam præcocem audaciam. »

bâtir sur le mont Palatin une maison, qui depuis a appartenu à Cicéron; et comme son architecte lui promettait de la tourner de manière qu'aucun des voisins n'aurait vue sur lui, *Bien loin de cela*[1], dit Drusus, *vous me ferez plaisir d'employer ce que vous avez d'habileté dans votre art à faire en sorte que tout le monde puisse voir tout ce que je ferai.*

Cic. pro Domo, n. 41.

Il résulte de tous ces faits, que Drusus laissa une réputation au moins équivoque; et je ne sache aucun écrivain qui le loue sans exception, si ce n'est Velleïus, vil adulateur, qui par là faisait bassement sa cour à Livie et à Tibère, issus de ce tribun.

Toutes ses lois sont annulées.

La mort de Drusus fut un plein triomphe pour ses ennemis : et le consul Philippe fit casser toutes ses lois par un seul décret du sénat, comme portées contre les auspices, et dès là nulles de plein droit. Ainsi toutes choses retombèrent aussitôt dans l'ancien état, et les chevaliers restèrent seuls en possession des jugements.

Loi portée par Varius pour informer contre ceux qui avaient favorisé les alliés.

Ils résolurent de profiter de l'occasion pour écraser leurs adversaires. Ils avaient un tribun prêt à les servir selon leurs vues. C'était ce Q. Varius, qui venait de les défaire de Drusus, homme vaste, déplaisant dans toute sa personne, et néanmoins qui avait du crédit auprès du peuple par le talent de la parole, qu'il possédait en un degré au-dessus du médiocre. On prétendait qu'il aurait eu peine à prouver sa qualité de citoyen romain : cependant il osait trancher de l'important dans Rome. Et ce *métif*[2], car c'est ainsi qu'on le surnom-

[1] « Tu verò, si quid in te artis est, ita compone domum meam, ut quidquid agam ab omnibus perspici possit. »

[2] Hybrida.

mait, se rendit redoutable aux plus illustres personnages de la ville et du sénat.

Il proposa une loi pour ordonner que l'on informât contre ceux dont les mauvaises pratiques avaient forcé les alliés de prendre les armes [1]. Cette accusation regardait les premiers sénateurs, qui avaient eu tant de liaisons avec Drusus, et par lui avec les alliés. Jusqu'où avaient été ces liaisons, c'est ce qu'il nous est impossible de deviner dans les épaisses ténèbres qui enveloppent les temps que nous traitons. Mais il est hors de doute qu'au moins ces illustres Romains n'avaient aucune part à une révolte qui mit Rome dans un des plus grands dangers qu'elle ait jamais courus.

Le sénat, se voyant ainsi attaqué, fit tous ses efforts pour empêcher que la loi ne passât. On trouva même des tribuns qui s'y opposèrent en forme. Mais les chevaliers se rendirent maîtres de la place publique et de la tribune l'épée nue à la main, et firent autoriser la loi par les suffrages du peuple. Appian. Civil. lib. 1.

Ceux qui faisaient passer la loi Varia par des voies si violentes étaient en même temps les juges destinés à la faire exécuter. Ainsi il est aisé de voir quelle justice les accusés pouvaient attendre. Le nombre en fut très-grand: et, pendant que la guerre, qui éclata bientôt après, faisait fermer tous les tribunaux, celui qui connaissait de cette espèce de crime privilégié était seul en exercice.

Cotta accusé s'exile volontairement.

Cotta est le plus connu de ceux qui succombèrent à cet orage. Le neveu de Rutilius ne pouvait pas échapper à la vengeance des chevaliers. Nous avons déja

[1] « Quorum dolo malo socii ad arma ire coacti essent. » (Val. Max. lib. 9, cap. 5.)

observé qu'il était orateur, mais plus recommandable par la netteté et la solidité du discours que par la force et la véhémence. Il s'anima néanmoins en plaidant pour lui-même dans de si tristes circonstances. Il n'entreprit point de fléchir ses juges, de qui il n'espérait rien; mais, imitant la fermeté de son oncle, il leur reprocha leur injustice : il parla avec noblesse de la pureté de sa conduite, de ses vues de bien public, de son zèle pour la patrie; et après avoir plutôt insulté des juges vendus à l'iniquité, que fait son apologie, il s'exila volontairement. C'était la seconde disgrace que lui attirait la cabale, qui peu de temps auparavant lui avait fait manquer le tribunat. Rutilia, sa mère, l'accompagna dans son exil, et ne revint à Rome qu'avec lui : car il fut, au bout de quelques années, rétabli par Sylla, et il parvint aux premières dignités et à la réputation d'un des plus grands orateurs de Rome.

Scaurus se tire de danger par sa fermeté et sa hauteur. Ascon. in Orat. pro M. Scauro.

Scaurus fut aussi appelé en jugement sous le même prétexte; mais il en sortit plus heureusement. Cépion, qui l'avait accusé peu de temps auparavant de concussion, fut encore ici son accusateur : et de plus, il engagea le tribun Q. Varius à citer ce vénérable vieillard devant l'assemblée du peuple, et à invectiver contre lui. Scaurus, accablé sous le poids des années, et relevé depuis peu de maladie, malgré tous ses amis qui voulaient le détourner de s'exposer, dans l'état où il était, à la fougue de la multitude, comparut au jour marqué. Il écouta patiemment toute la déclamation du tribun; et lorsqu'il eut été sommé de répondre, il ne dit que ce peu de mots : *Q. Varius, Espagnol de naissance, accuse M. Scaurus, prince du sénat, d'avoir soulevé les alliés. M. Scaurus, prince du sénat, le nie. Il n'y*

a point de témoins. Auquel des deux, Romains, voulez-vous en croire? Cette défense si courte, mais si pleine de dignité, fit impression sur le peuple, déconcerta le tribun, et rendit inutiles tous ses efforts et ceux de Cépion. L'affaire n'alla pas plus loin.

Marc Antoine ne se tira pas du danger à si peu de frais. Se voyant accusé, il mit en œuvre toutes les forces de son éloquence, et il employa pour lui-même ces ressorts dont il s'était servi si utilement pour les autres. Il s'attendrit, il supplia, il parla avec tant de contention, que Cicéron, témoin oculaire, assure l'avoir vû toucher la terre du genou, dans l'ardeur et dans l'instance de ses prières. Il fut absous, et même eut un commandement l'année suivante dans la guerre contre les alliés. Cic. Tuscul. lib. 2, n. 57.

Varius lui-même, condamné par sa propre loi, périt misérablement. Cic. in Bruto, n. 305; et de Nat. Deor. lib. 3, n. 81.

Pour achever ce qui regarde les suites de la loi Varia, j'ajouterai que, par un retour des plus surprenants, Varius, lorsqu'il fut sorti de charge, fut accusé et condamné comme étant lui-même dans le cas de sa propre loi. Il n'en fut pas quitte pour l'exil, mais il périt misérablement au milieu des plus cruels supplices. Freinshemius conjecture avec beaucoup de vraisemblance que, réduit à errer dans l'Italie, il tomba entre les mains de quelques-uns des alliés qui lui firent subir la juste peine de tous ses crimes; car, outre le meurtre de Drusus, Cicéron l'accuse encore d'avoir fait périr Q. Métellus par le poison [1]. Mais ce que je raconte ici n'arriva qu'au bout de quelque temps.

Les alliés se préparent à la révolte.

Sur la fin du consulat de Philippe, les peuples d'Italie prirent les dernières mesures pour concerter leur ré-

[1] Je n'ose décider qui était ce Métellus. La famille des Métellus était alors très-nombreuse.

volte. La mort de Drusus et la loi Varia avaient achevé de leur persuader qu'ils n'avaient rien à attendre de Rome; ils avaient perdu leur protecteur; et même le plus grand de tous les crimes était alors celui de les avoir favorisés. Ils conçurent donc qu'il ne leur restait absolument que la voie des armes pour emporter de force ce que jamais on ne leur accorderait volontairement.

Ils s'arrangent en corps de république. Dio, Eclog. l. 37.

Comme les Romains étaient assez occupés de leurs dissensions intestines, les alliés eurent le temps de s'arranger entre eux et de faire leurs préparatifs. Ainsi ce ne furent point des mouvements tumultueux : tout fut conduit avec ordre, avec système, et par des délibérations mûrement pesées. Ils formèrent le plan d'une république italique sur celui de la république romaine. Ils établirent pour capitale et pour siége de leur gouvernement la ville de Corfinium [1] dans le pays des Péligniens, et ils la nommèrent *Italique*, comme la commune patrie et la métropole de tous les peuples de l'Italie ligués ensemble. Ils y tracèrent une grande place, et un palais pour le sénat, qu'ils composèrent de cinq cents députés. Ils eurent soin aussi de fortifier cette ville, et d'y amasser toutes sortes de provisions, argent, vivres, munitions de guerre. Enfin, on y amena de toutes les parties de l'Italie les ôtages des différents peuples qui entraient dans l'association. Leur sénat, comme celui de Rome, devait avoir l'administration générale des affaires : c'était aussi de ce même corps que l'on tirait les magistrats et les commandants des armées. Ils créèrent deux consuls et douze préteurs. Les consuls étaient Q. Pompédius Silo, de la nation des Marses,

[1] Cette ville, qui est ruinée, était à peu de distance de *Sulmo*, aujourd'hui *Salmona*, dans l'Abbruze citérieure.

et C. Aponius, ou, selon d'autres, Papius Mutilus, Samnite. Ces deux chefs, ayant chacun six préteurs sous leurs ordres, partagèrent l'Italie en deux provinces ou départements. Le premier eut pour son partage le pays le plus voisin de Rome vers l'occident et le nord, le second commanda dans le reste de l'Italie du côté de l'orient et du midi.

Les principaux des peuples qui se révoltèrent furent les Marses et les Samnites. Les premiers ont même donné leur nom à cette guerre, qui est souvent appelée *la guerre des Marses*. Les Samnites, qui avaient autrefois défendu leur liberté contre les Romains pendant plus de soixante et dix ans, se montrèrent aussi les plus opiniâtres dans la révolte, et furent les derniers à poser les armes, après avoir été en grande partie exterminés, surtout par Sylla, qui était leur ennemi implacable. Avec ces deux peuples, tous les autres qui remplissaient le pays entre les deux mers depuis le Liris, aujourd'hui *Garigliano*, jusqu'à la mer Ionienne, c'est-à-dire à peu près tout ce que nous appelons le royaume de Naples, prirent les armes pour la querelle commune. Il ne resta presque d'alliés aux Romains que les Ombriens, les Toscans et les Latins. La Gaule cisalpine, ou *Lombardie*, ne prit point de part à cette guerre. Les Gaulois qui l'habitaient n'étaient point alliés, mais sujets : et leur pays était traité en province, c'est-à-dire, en pays de conquête. Il n'était pas même compris dans ce que les Romains appelaient alors *Italie*.

L. JULIUS CÆSAR. An. R. 662
P. RUTILIUS LUPUS. Av. J. C. 90.

Le premier sang fut versé à Asculum, aujourd'hui Massacre

d'Asculum. Appian. Civil. l. 1. Flor. lib. 3, c. 16.

Ascoli, dans la Marche d'Ancône. Les Romains, sur les avis qui leur venaient de toutes parts que les peuples d'Italie se préparaient à se soulever, envoyèrent dans différents cantons des hommes sûrs pour épier ce qui se passait. L'un d'eux ayant vu un jeune homme que l'on menait en ôtage d'Asculum à Corfinium, en avertit Q. Servilius, qui commandait dans le pays. Servilius accourt, et, par la plus grande de toutes les imprudences, prend un ton de hauteur avec des esprits aigris, qui ne cherchaient qu'une occasion d'éclater. Il traita les Asculans comme s'ils eussent été des esclaves, et leur fit les plus grandes menaces. Mais les menaces sont bien frivoles quand elles ne sont pas soutenues par la force. Les Asculans irrités se jettent sur lui, le massacrent avec son lieutenant Fonteïus, et ensuite font main basse sur tous les Romains qui se trouvèrent dans leur ville.

Révolte ouverte des peuples d'Italie.

Ce massacre fut le signal de la révolte générale de l'Italie. Tous les peuples que j'ai marqués ci-devant prirent les armes. Mais les premiers qui se signalèrent, furent les Marses, à la tête desquels était Pompédius Silo, le principal boute-feu de cette guerre. Les autres ne tardèrent pas à suivre cet exemple. Tous leurs arrangements, minutés de longue main, furent bientôt exécutés. Armées et généraux se mirent en campagne; et le péril parut si grand aux Romains, qu'il fut déclaré qu'il y avait *tumulte*, c'est-à-dire guerre importante et dangereuse. En conséquence toute affaire cessa dans la ville : tous les tribunaux, à l'exception néanmoins de celui qui était établi pour la loi Varia, furent fermés : le peuple quitta la toge, habit de paix, et prit la casaque militaire; et Rome devint comme une ville de

guerre. Les consuls partirent l'un et l'autre pour aller faire tête aux ennemis, mais prenant la précaution de laisser des troupes dans la ville en cas d'insulte. Ils se firent accompagner de lieutenants-généraux choisis entre les plus illustres guerriers, Marius, Sylla, Cn. Pompeïus Strabo, qui fut père du grand Pompée, T. Didius, qui avait triomphé deux fois des Scordisques après sa préture, et des Espagnols après son consulat. L'histoire fait encore mention de Q. Métellus Pius, de Cépion, et de plusieurs autres. Rutilius eut pour département les Marses, et Julius le Samnium. Dès cette première campagne il y eut de part et d'autre cent mille hommes sous les armes, sans compter les garnisons des places.

Ambassade des alliés aux Romains avant que d'entrer en action.

Avant néanmoins que d'entrer en action, les alliés envoyèrent une ambassade aux Romains pour faire un dernier effort et représenter la justice de leurs prétentions, puisqu'ils ne demandaient qu'à devenir les citoyens d'une ville dont la grandeur était en partie leur ouvrage. Ils pensaient vraisemblablement que leurs prières, soutenues de leurs armes, auraient plus d'effet que par le passé. Mais le sénat, toujours fidèle à la maxime romaine de ne se laisser jamais donner la loi, répondit « que, si les alliés reconnaissaient leur faute et « se soumettaient, on pourrait les écouter; qu'autre- « ment ils n'entreprissent pas d'envoyer des ambassades « à Rome ». Ainsi toute espérance de paix étant bannie, les hostilités commencèrent.

Au reste, il ne faut pas croire que parmi les peuples qui se soulevèrent, le concert fût entièrement unanime, et qu'il n'y restât aucun ami des Romains. La chose en soi n'est pas possible; et Velleïus cite avec complaisance l'exemple de son trisaïeul Minatius Magius, qui Vell. II, 16.

descendait de Décius Magius, ce fidèle et constant allié de Rome lors de la révolte de Capoue. Minatius, héritier des sentiments de son aïeul, leva dans le pays des Hirpiniens[1] une légion qu'il joignit aux troupes romaines, et se signala dans le cours de la guerre par plusieurs exploits importants. Aussi en fut-il récompensé : il fut fait citoyen romain nommément, et ses deux fils furent créés préteurs dans un temps où, comme Velleïus a soin de le remarquer, la république n'en avait que six.

Cruautés exercées par les alliés. Diod. et Dio apud Vales.

Nulles guerres ne se font plus cruellement que les guerres civiles; et c'en était une ici véritablement, comme je l'ai observé d'abord. Plus les hommes sont liés par des nœuds étroits et sacrés, plus les haines, si ces nœuds sont une fois rompus, deviennent violentes. Les alliés se portèrent à toute sorte d'inhumanités et contre les Romains, et contre ceux des Italiens qui demeuraient fidèles à Rome; et pour avoir un digne instrument de leurs cruautés, ceux d'Asculum mirent en liberté un Cilicien, chef des pirates, que les Romains avaient pris et mis sous la garde des habitants de cette ville. Rien ne fut épargné, non pas même les femmes et les enfants. Ils s'étaient avisés d'un supplice inouï pour les femmes, à qui ils arrachaient les cheveux et la peau de la tête; et ceux de Pinna[2], n'ayant point voulu prendre part à la révolte, virent leurs enfants, qui étaient tombés par malheur entre les mains des rebelles, égorgés à leurs yeux. Il est bon que l'histoire conserve le souvenir de ces faits horribles, pour faire honte au genre humain de sa barbarie.

[1] Ce pays faisait partie de celui que nous appelons la *Principauté ultérieure*, dans le royaume de Naples.

[2] *Civita di Penna*, dans l'Abbruze ultérieure.

Le lecteur est en droit d'attendre ici un récit d'opérations guerrières très-importantes, rencontres sans nombre, batailles, siéges de villes. Mais j'ai déja averti que le temps que nous traitons est peut-être de toute l'histoire de la république romaine le plus stérile en mémoires un peu instructifs. Nous n'avons que des abrégés faits même avec peu de goût; et Appien, qui fournit plus de détails que les autres, n'offre presque qu'une liste sèche et chétive d'actions ou petites, ou racontées petitement, sans liaison, sans exposition des causes et des circonstances, sans aucun de ces traits qui peignent les hommes et qui rendent l'histoire utile et agréable en même temps. Je serai donc obligé de me contenter de donner une idée en gros de la suite des faits, et de choisir ceux qui seront les plus intéressants.

Les alliés ont d'abord l'avantage. Freinshem. Suppl. l. 72, c. 44.

Dans le commencement, les alliés eurent presque partout l'avantage; et Freinshemius trouve assez heureusement la cause de cette supériorité, dans l'union, la concorde, le zèle, qui accompagnent ordinairement les nouvelles entreprises : au lieu que les dissensions dont Rome était pleine refluaient jusque dans les armées.

Soupçons injustes du consul Rutilius contre plusieurs des nobles. Dio apud Vales.

Le consul Rutilius aigrit le mal par ses soupçons injustes et mal fondés. Comme il remarqua que les ennemis étaient instruits à point nommé de tout ce qui se passait dans son camp, il se persuada que c'étaient les premiers officiers, les nobles, qui, toujours d'intelligence avec les alliés, leur donnaient ces avis; et, sans plus ample examen, il en écrivit au sénat. Ces lettres allaient tout mettre en combustion dans Rome. Heureusement on découvrit des espions marses, qui se mêlaient avec les fourrageurs romains, qui entraient même dans le camp, comme il est bien aisé dans une

guerre où la langue, les habillements, les armes sont les mêmes des deux parts; et qui ensuite avertissaient leurs généraux de tout ce qu'ils avaient pu apprendre. Ainsi les soupçons se calmèrent, et la tranquillité se rétablit. Pour la cimenter, le sénat ordonna que l'exécution de la loi Varia demeurerait suspendue tant que la guerre durerait : c'était une source de divisions, que le sénat arrêta fort à propos par la sagesse de son décret.

L'exécution de la loi Varia suspendue. Ascon. in Or. pro Cornel.

Marius conseille inutilement au consul d'éviter le combat. Dio.

Il paraît que le consul Rutilius était un petit esprit, jaloux, ombrageux, et plus avide de gloire que capable de la mériter. Marius, qui était son parent, lui conseillait de traîner la guerre en longueur, sans doute pour donner le temps au premier feu des alliés de s'amortir; et de plus, il représentait que les vivres abondaient dans le camp romain, et ne pouvaient leur manquer pendant qu'ils avaient la communication libre avec Rome et avec toute cette grande partie de l'Italie qui était derrière eux; au lieu que les ennemis, dans le pays desquels se faisait la guerre, seraient bientôt réduits à la disette. Rutilius s'imagina que Marius, en proposant ce plan de conduite, ne consultait que les intérêts de son ambition; qu'il voulait que l'année se passât dans l'inaction, afin d'être créé consul pour la septième fois, et d'avoir l'honneur de terminer la guerre. Dans cette pensée il rejeta bien loin les conseils de Marius, et il s'en trouva mal.

Rutilius est vaincu et tué. Appian.

Il était campé sur le Tolénus [1], petite rivière du pays des Marses; et au-dessous de lui, du même côté, à quelque distance, était Marius. Ils avaient l'un et l'autre

[1] Le Turano, dans l'Abbruze ultérieure.

un pont sur cette rivière; et vis-à-vis d'eux, mais plus près du pont de Marius, était sur l'autre bord Vettius Caton, l'un des préteurs des alliés. Celui-ci, conjecturant que le consul passerait le Tolénus pour venir l'attaquer, plaça une embuscade sur le chemin dans un vallon fort obscur. Sa ruse lui réussit. Rutilius vint à lui; et pendant qu'ils en étaient aux mains, les troupes embusquées parurent tout d'un coup, attaquèrent l'armée romaine, et y mirent le désordre. Il périt dans ce combat huit mille Romains, soit tués par le fer, soit poussés par les ennemis dans la rivière, et noyés misérablement. Le consul lui-même reçut une blessure à la tête dont il mourut.

Marius fit bien voir alors qu'il en savait plus que ni l'un ni l'autre de ces deux généraux. J'ai dit qu'il était campé au-dessous du consul. Ayant donc deviné ce qui se passait par la vue des corps des Romains que portait vers lui le courant de l'eau, il part dans le moment, et, trouvant le camp de Vettius dégarni, il s'en empara presque sans résistance. Ainsi le vainqueur, privé de son camp et de ses bagages, fut obligé de passer la nuit sur le champ de bataille, et se retira dès le lendemain sans pouvoir tirer aucun fruit de sa victoire.

Douleur et consternation dans Rome.

On peut juger que la défaite et la mort de Rutilius causèrent une grande douleur dans Rome; mais cette douleur fut bien augmentée, lorsque le corps de ce consul et ceux de plusieurs autres illustres personnages tués dans le même combat y furent rapportés pour être mis dans les tombeaux de leurs pères. Ce fut dans toute la ville un deuil et une consternation générale qui durèrent plusieurs jours. Le sénat appréhenda que de pareils spectacles, s'ils se renouvelaient, ne décou-

rageassent tout-à-fait les citoyens; et il ordonna qu'à l'avenir ceux qui seraient tués à la guerre fussent inhumés sur les lieux. Les alliés firent un semblable décret de leur côté.

Cépion, trompé par Pompédius, périt dans une embuscade avec une grande partie de son armée.

Cépion commandait un corps d'armée comme lieutenant de Rutilius, et remporta avec ses troupes un avantage assez considérable, qui fut la cause de sa perte; car, en conséquence de ce succès, le sénat ayant ordonné que ce qui restait de soldats de l'armée de Rutilius fussent partagés entre Marius et lui, il se crut tout d'un coup devenu aussi grand général que celui auquel on semblait l'égaler dans ce décret; et cette présomption le disposa d'autant mieux à donner aveuglément dans le piége que lui tendit Pompédius.

Ce rusé Italien, qui avait son camp assez peu éloigné de Cépion, vint le trouver pendant la nuit, lui donnant à entendre qu'il voulait changer de parti et s'attacher aux Romains. Pour gage de sa foi, il lui amenait comme ôtages deux enfants, qu'il disait être les siens, mais qui n'étaient que des esclaves. De plus, feignant de craindre que les alliés ne se vengeassent de sa désertion en le dépouillant de ses biens, et de prendre par cette raison la précaution de sauver au moins quelque débris de sa fortune, il apportait avec lui de prétendus lingots d'or et d'argent, c'est-à-dire du plomb doré et argenté.

Sur ces preuves, Cépion prit confiance en lui; et le fourbe l'ayant exhorté à venir sur-le-champ attaquer le camp des alliés, qui seraient bien déconcertés lorsqu'ils se verraient sans chef, le Romain suivit ce conseil avec une pleine sécurité, et se mit en marche. Mais Pompédius avait placé dans l'intervalle des deux camps

une embuscade; et lorsqu'il fut près de l'endroit, il monta sur une colline, sous prétexte d'aller découvrir la contenance des ennemis, mais en effet pour donner à ses gens le signal dont il était convenu. En un moment Cépion se trouve attaqué, vaincu, tué lui-même, et la plus grande partie de son armée taillée en pièces. Marius recueillit ceux qui purent échapper, et les joignit aux troupes qu'il commandait.

Victoire du consul Julius, qui fait reprendre à Rome les habits de paix.

Jusqu'ici les affaires des Romains allaient fort mal. Le consul L. Julius eut le premier la gloire d'un succès important, qui commença à relever leurs espérances. Il était chargé de la guerre contre les Samnites, qui lui donnaient tant d'occupation, qu'il ne lui fut pas possible de trouver le temps d'aller à Rome pour se donner un collègue en la place de Rutilius : en sorte que depuis le 12 juin, jour de la défaite et de la mort de cet infortuné consul, Julius demeura seul jusqu'à la fin de l'année à la tête de la république.

Il avait reçu d'abord un échec, qui contribua vraisemblablement à le rendre plus précautionné. Il vint donc se camper près de Papius, général des Samnites, qui assiégeait la ville d'Acerres en Campanie : mais, content de lui donner de la jalousie et de l'incommoder dans les opérations de siége, il évitait d'en venir à une bataille. Il se vit même obligé d'affaiblir son armée par la ruse de l'ennemi. Les Romains avaient avec eux des Numides auxiliaires. Papius fit amener dans son camp Oxyntas, fils de Jugurtha, qui avait été mis en garde à Venouse, et, lui ayant fait prendre tous les ornements de la royauté, il le montrait souvent aux Numides. Ceux-çi désertèrent en foule pour aller se rendre auprès de leur roi; et Julius n'eut d'autre parti à prendre

que de renvoyer en Afrique tout ce qu'il avait de Numides dans son armée.

Papius, fier de ces avantages, résolut d'engager le combat avec le consul romain; et, voyant qu'il ne sortait point de son camp, il le méprisa assez pour entreprendre de forcer ses retranchements. Les Romains se défendirent avec courage, et pendant qu'ils arrêtaient les ennemis à l'endroit de l'attaque, le consul fit sortir par une autre porte la cavalerie, qui, prenant les Samnites en queue, les mit entièrement en désordre : en sorte qu'il en resta six mille sur la place. Cette victoire rendit la joie et l'espérance aux Romains. Le consul fut proclamé *imperator* par ses soldats; et à Rome on quitta l'habit de guerre pour reprendre la toge.

Le bonheur n'accompagna pas Julius jusqu'à la fin de la campagne. Il souffrit encore une perte considérable, mais à laquelle contribua peut-être une maladie qui le mettait hors d'état d'agir, et qui l'obligeait de se faire porter en litière au milieu de son armée. Au reste, tous ces combats, et plusieurs que j'omets, n'opéraient rien de décisif; et la guerre se soutenait avec une égale chaleur et des forces à peu près égales de part et d'autre.

Victoire commencée par Marius et achevée par Sylla.

Marius ne s'y distingua pas par de grands exploits. Soit nécessité des conjonctures, soit peut-être lenteur et glaces de l'âge, il paraît que le système général de sa conduite était de temporiser, de ne rien hasarder. Il vainquit néanmoins les Marses dans un combat; mais ils étaient venus l'attaquer : et lorsqu'il les eut poussés dans des vignes environnées de haies, ayant remarqué qu'ils avaient de la peine à les traverser en se retirant, il craignit de rompre lui-même ses rangs, et cessa de

les poursuivre. Sylla, comme s'il eût été destiné à achever ce qui était commencé par Marius, se trouva par hasard avec le corps d'armée qu'il commandait de l'autre côté de ces vignes. Il tomba sur les malheureux Marses, et en fit un grand carnage. On fait monter le nombre de leurs morts, dans les deux actions de cette journée, à six mille. Dans ce combat périt Hérius Asinius, l'un des principaux commandants des alliés, qui est vraisemblablement le grand-père du fameux Asinius Pollion.

Marius évite le combat. Plut. in Mar.

Cette nation des Marses était très-belliqueuse; et l'on disait communément dans Rome que l'on n'avait jamais triomphé ni des Marses ni sans les Marses. Peut-être cette considération rendait-elle Marius plus circonspect à les attaquer. Quoi qu'il en soit, hors les occasions dont j'ai parlé, il se tint opiniâtrément renfermé dans son camp, sans être touché ni des plaintes de ses soldats ni des insultes des ennemis. Et comme un jour Pompédius Silo, s'avançant à portée de se faire entendre, lui criait à haute voix : *Si vous êtes grand général, Marius, que ne combattez-vous donc?* Marius lui répondit: *Mais plutôt vous, si vous êtes un grand général, forcez-moi de combattre.*

Il se retire avec peu de gloire.

Plutarque parle encore d'une action dans laquelle les soldats de Marius le secondèrent mal, et ne profitèrent point de l'avantage que les ennemis leur donnaient sur eux, en sorte que les deux armées se retirèrent dos à dos. Peu de temps après, Marius demanda son congé, et revint à Rome, ayant beaucoup perdu de sa réputation. Il alléguait pour motif de sa retraite des rhumatismes qui le tourmentaient beaucoup, prétendant que depuis long-temps il ne se soutenait que par un cou-

rage au-dessus de ses forces, mais qu'enfin le mal devenait si violent, qu'il ne lui était plus possible d'y résister.

Sertorius se signale. Sallust. apud Gell. l. 2, c. 26.

Sertorius, quoiqu'il n'ait point eu de commandement en chef dans cette guerre, se signala néanmoins par un grand nombre d'actions dignes de mémoire. Mais Salluste se plaignait lui-même de n'en être pas suffisamment instruit, parce que d'abord l'obscurité de celui qui les avait faites, et ensuite la malignité de ses envieux, les avaient ensevelies dans l'oubli. Il était questeur cette année, et avait pour province la Gaule cisalpine. Ayant reçu ordre d'y lever des soldats et d'y faire fabriquer des armes, il s'acquitta de cette double commission avec une activité et une vigueur qui le distinguèrent beaucoup des autres jeunes gens de son âge, mous, inappliqués, et qui regardaient une charge comme un titre pour faire travailler les autres, et se dispenser eux-mêmes de tout travail.

Plutarch. in Sertor.

Il a un œil crevé. Ses sentiments à ce sujet.

Il ne s'en tint pas à ces fonctions tranquilles qui demandent des soins, mais qui n'exposent à aucun danger. Il se trouva à plusieurs combats, où il paya de sa personne avec la même bravoure dont il avait donné des preuves dès ses premières années. Comme il allait aux coups sans se ménager, il reçut souvent des blessures, et une en particulier qui lui fit perdre un œil. Mais cette difformité de son visage était pour lui un sujet de joie et de triomphe[1]. Il disait que les autres ne pouvaient pas toujours porter avec eux les témoignages de leur bravoure[2]; qu'il leur fallait quitter les bracelets, les

[1] « Quo ille dehonestamento corporis maximè lætabatur. » (SALLUST.)

[2] Τοὺς μὲν γὰρ ἄλλους οὐκ ἀεὶ τὰ μαρτύρια τῶν ἀριστείων περιφέρειν, ἀλλὰ καὶ ἀποτίθεσθαι στρεπτὰ καὶ δόρατα καὶ στεφάνους· αὐτῷ δὲ τῆς

couronnes, et les autres récompenses militaires. Mais que, pour lui, les preuves de sa valeur l'accompagnaient partout; et que personne ne pouvait être spectateur de sa disgrace sans être en même temps l'admirateur de sa vertu. Le peuple lui rendit justice; et un jour qu'il entrait au théâtre, il y fut reçu avec des applaudissements et des acclamations que n'obtenaient pas toujours aisément les plus anciens généraux et les citoyens les plus accrédités.

Deux esclaves, dans le sac de Grumentum, sauvent leur maîtresse.

La vertu est de toutes les conditions; et à la suite de l'un des plus grands hommes que Rome ait produits, je ne craindrai point de citer ici une action admirable de deux esclaves. Je ne puis en marquer le temps précis; mais elle appartient certainement à la guerre dont j'écris l'histoire. Les Romains assiégeaient Grumentum[1] dans la Lucanie; et comme la ville était aux abois, deux esclaves se sauvèrent dans le camp des assiégeants. Bientôt après la place fut emportée d'assaut et livrée au pillage. Alors les deux esclaves coururent promptement à la maison de leur maîtresse; ils la saisissent avec une sorte de violence, et l'emmènent, en la menaçant du geste et de la voix; et lorsqu'on leur demandait qui elle était, ils disaient que c'était leur maîtresse, et une maîtresse très-cruelle, sur qui ils allaient se venger de tous les mauvais traitements qu'ils en avaient soufferts. Ils la firent ainsi sortir de la ville, et la conduisirent dans une sûre retraite, où ils la cachèrent avec grand soin. Puis, quand la fureur du soldat fut passée, et que

Sen. de Benef. II, 23.

ἀνδραγαθίας παραμένειν τὰ γνωρίσματα, τοὺς αὐτοὺς ἔχοντι τῆς ἀρετῆς ἅμα καὶ τῆς συμφορᾶς θεατάς. (Plut.)

[1] Cette ville était dans le pays que l'on nomme aujourd'hui *Basilicate*.

tout fut calme dans la ville, ils l'y firent rentrer, prêts à lui obéir comme auparavant. Elle leur donna la liberté, qui était la plus grande récompense qu'elle pût leur accorder, mais fort au-dessous sans doute du bienfait qu'elle en avait reçu. Je reprends la suite des faits.

Victoire de Cn. Pompeius, en conséquence de laquelle les magistrats à Rome reprennent les ornements de leurs dignités. Appien.

Cn. Pompeïus Strabo avait eu pour département le Picénum[1]. Dans les commencements il réussit mal, comme il était arrivé dans cette guerre à la plupart des généraux romains. Aussitôt après le massacre d'Asculum, il avait voulu attaquer la place, et il fut repoussé avec perte. Ensuite, ayant été attaqué lui-même auprès de la rivière de Tenna[2], par trois généraux des alliés, Afranius, Ventidius et Judacilius, il fut défait et obligé de se retirer dans la ville de Fermo. Il y fut assiégé par Afranius seul, les deux autres préteurs italiens ayant tourné leurs efforts d'un autre côté. Pompeïus se tint pendant assez long-temps sur la défensive. Mais enfin, ayant appris que Sulpicius approchait à la tête d'une armée romaine, il fit son plan avec lui pour tomber ensemble sur l'ennemi. Au jour et au temps marqué, il fait une vigoureuse sortie. Afranius, qui croyait n'avoir affaire qu'à Pompeïus, emploie toutes ses forces pour le repousser. Mais pendant qu'on se battait à avantage à peu près égal, voici que Sulpicius arrive et met le feu au camp des alliés. La vue des flammes qui frappa les combattants jeta la terreur parmi les Italiens, et pour comble de malheur, Afranius ayant été tué sur la place, toute l'armée se débanda. Ceux qui purent échapper au vainqueur s'enfuirent dans Asculum; et sur-le-champ Pompeïus alla mettre le siége devant cette ville.

[1] Marche d'Ancône. [2] Le Tinge.

La victoire que je viens de rapporter rétablit le calme et la tranquillité dans Rome. Après celle du consul Julius on avait repris les toges ou habits de paix; celle-ci fit reprendre aux magistrats leurs robes prétextes et les ornements de leurs dignités. Ainsi tout rentra dans l'ordre accoutumé; et la guerre, dans l'état où elle était, ne fut plus regardée que comme une guerre ordinaire, qui n'empêchait point que la ville ne jouît des douceurs de la paix.

Droit de bourgeoisie romaine, accordé à ceux des alliés qui étaient demeurés fidèles.

Cependant un nouvel événement fit comprendre aux Romains qu'ils ne pouvaient pas espérer de se tirer du péril uniquement par la force des armes. La plupart des Ombriens et quelques peuples toscans se détachèrent de leur alliance, et se joignirent aux rebelles. L'exemple pouvait devenir funeste; et les Romains appréhendèrent de rester seuls, s'ils se refusaient opiniâtrément au vœu général de l'Italie. Ainsi le consul Julius, de l'avis et par l'autorité du sénat, porta une loi pour donner le droit de bourgeoisie à ceux des alliés qui étaient jusque-là demeurés fidèles. Par cette loi, le Latium et partie de la Toscane et de l'Ombrie acquirent enfin le droit qui les égalait aux Romains. Ils s'attachèrent d'autant plus fortement à la république; et les autres peuples d'Italie conçurent aussi l'espérance de partager avec eux ce privilége au moins en posant les armes. Et ce fut réellement par cette voie que la guerre fut terminée. Mais pour amener les choses à ce point, il fallut encore qu'il y eût bien du sang répandu.

Affranchis admis dans le service de terre.

La grandeur du danger et la disette des hommes forcèrent encore les Romains d'admettre dans leurs troupes de terre les affranchis, qui jusqu'alors en avaient été exclus, ou n'y avaient été employés que très-rare-

ment. Ils en levèrent douze cohortes, qu'ils distribuèrent le long de la mer pour garder les côtes depuis Cumes jusqu'à Rome.

AN. R. 663.
AV. J.C 89.

CN. POMPEIUS STRABO.
L. PORCIUS CATO.

Pompeïus et Porcius avaient mérité par des services considérables le consulat qui leur fut déféré. Nous avons parlé de la victoire que remporta le premier sur Afranius dans le Picénum; et Porcius, sur la fin de l'année précédente, avait aussi vaincu en bataille rangée les peuples de Toscane qui s'étaient révoltés.

Le consul Pompeïus pousse le siége d'Asculum. Appian. Vell. II, 21.

Pompée, dans son consulat, s'attacha particulièrement à pousser le siége d'Asculum, qu'il avait, comme je l'ai dit, déja commencé avant que d'être nommé consul. Ce siége fut une des plus importantes opérations de la guerre. Les Romains s'y acharnaient, parce que c'était cette ville qui avait donné le signal de la révolte; et les alliés la défendaient avec la même vigueur. On vit des armées, l'une de soixante et quinze mille Romains, l'autre de soixante mille Italiens, en venir aux mains devant Asculum pour en hâter ou en empêcher la prise.

Il bat les Marses et soumet d'autres peuples voisins. Appian.

Les efforts des alliés ne purent faire lever le siége, mais ils le firent traîner en longueur; et il paraît que Pompée en laissa pendant quelque temps le commandement à L. Julius, consul de l'année précédente, pour tenir lui-même la campagne, et s'opposer aux divers mouvements des ennemis. Il remporta sur les Marses une grande victoire. Il réduisit les Vestiniens et les Péligniens à se soumettre et à quitter les armes[1]. Mais

[1] Les Vestiniens habitaient le long de l'*Artenus*, rivière que l'on

nous savons peu de détails sur ces faits. Sénèque nous a conservé un trait mémorable qui se rapporte au temps de la réduction des Péligniens. C. Vettius, qui était de cette nation, et l'un des principaux chefs des alliés, avait été fait prisonnier, et on le menait au consul. Un de ses esclaves prit l'épée du soldat même qui le traînait, et tua d'abord son maître : puis tournant la pointe de l'épée contre lui-même, *Il est temps*, dit-il, *que je pense à moi. J'ai mis mon maître en liberté.* En disant ces mots, il s'enfonce l'épée dans le sein, et tombe mort. « Quel esclave [1], s'écrie Sénèque, a jamais « délivré son maître d'une façon plus magnifique? » Mais pour nous, quelque brillante que soit cette action, la morale chrétienne sur l'homicide ne nous permet pas de la louer. Et combien d'événements possibles, qui auraient délivré Vettius d'une façon plus douce et plus heureuse?

Seneca de Ben. III, 23. Un esclave de Vettius tue son maître, et se tue ensuite lui-même.

L. Porcius faisait, aussi-bien que son collègue, la guerre avec succès. Il remporta divers avantages sur les Marses, qu'il s'était, ce semble, attaché à dompter. Mais enfin, comme il attaquait leur camp auprès du lac Fucin [2], il fut tué, et par sa mort donna la victoire aux ennemis. Orose attribue cette mort au jeune Marius, qui voulut venger l'insulte prétendue faite par le consul à son père; car Porcius, qui avait les mêmes troupes qu'avait commandées ce vieux général l'année précédente, s'était vanté *que Marius n'avait pas fait de plus grandes choses que lui.* Ce mot lui fut funeste; et dans le tumulte du combat un coup perdu, mais qui

Le consul Porcius est tué dans un combat. Le jeune Marius est soupçonné d'être l'auteur de cette mort. Oros. v. 18.

nomme aujourd'hui *Pescara*, dans l'Abruzze.

[1] « Da mihi quemquam qui magnificentiùs dominum servârit. »

[2] Aujourd'hui *lac de Celano*.

partait de l'armée romaine, et selon la force des termes d'Orose, de la main même du jeune Marius, le renversa mort au pied des retranchements des ennemis. Un crime si atroce serait incroyable, si ce jeune homme n'avait que trop prouvé dans la suite, par les plus horribles cruautés, qu'il était capable de celle-ci.

Dio apud Vales.

Dion rapporte que ce consul avait irrité ses soldats contre lui par des reproches durs et des manières hautaines, qui avaient même donné lieu à une sédition dans laquelle il avait pensé périr. Le ressentiment des troupes peut avoir été ou la seule cause de la mort de Porcius, ou une occasion à Marius de cacher mieux son attentat.

Sylla détruit Stabies, et assiége *Pompeii.*

Plin. lib. 3, c. 5.

Sylla fut celui de tous les généraux romains qui se signala le plus dans cette guerre. J'ai raconté, sous l'année précédente, comment il avait mis le comble à une victoire que Marius laissait imparfaite. Cette année-ci sera plus féconde en événements glorieux pour lui. Il commandait, comme lieutenant du consul Porcius, un corps d'armée en Campanie, où il détruisit la ville de Stabies le dernier jour d'avril. De là il alla assiéger *Pompeii,* ville située à l'embouchure du Sarno. Pendant qu'il était occupé à ce siége, ses forces se grossirent à l'occasion que je vais rapporter.

Il prend le commandement de l'armée de Postumius, et ne venge point la mort de ce général tué par ses soldats. Liv. Epit. lib. 75. Plut. in Syl.

Les Romains avaient une flotte sous le commandement de Postumius Albinus. C'était un homme hautain et violent, qui se fit haïr de ses soldats au point qu'ils se soulevèrent contre lui, et, l'accusant de trahison et d'intelligence avec les ennemis, ils l'assommèrent à coups de pierres. Sylla prit le commandement de ces soldats couverts du sang de leur général, et il les joignit à son armée, sans tirer aucune vengeance du crime

qu'ils venaient de commettre. Il palliait cette indulgence condamnable d'un mauvais prétexte, et disait que ces troupes n'en auraient que plus d'ardeur à bien faire, ayant à laver par leurs services la faute qu'elles avaient commise. Mais son véritable motif était ambition et intérêt propre. La haine entre lui et Marius était alors portée à l'excès, et il se proposait de pousser à bout et de détruire son ennemi. D'ailleurs, comme la guerre des alliés tirait vers sa fin, il aspirait à se faire donner le commandement de celle qui se préparait contre Mithridate. Par ces vues, il s'étudiait à gagner l'affection de ses soldats aux dépens même des lois les plus inviolables de la discipline militaire. Il est en effet le premier des généraux romains qui ait donné le pernicieux exemple de s'attacher les troupes au préjudice de la république, et de se substituer aux droits de la patrie, en sorte que les soldats qu'il commandait devinssent les soldats de Sylla et non ceux du peuple romain. La conduite ambitieuse de ce général se développera plus pleinement dans la suite. Pour le présent, il se rendit réellement utile à la république.

Il détruit une armée de Samnites commandée par Cluentius. Appian.

Clúentius, l'un des généraux des alliés, vint avec une grande armée de Samnites au secours de la ville de *Pompeii*, et se campa fièrement à quatre cents pas des Romains. Sylla, qui se crut méprisé et insulté, sortit sur les ennemis, quoiqu'il eût envoyé une grande partie de ses troupes aux fourrages. Il eut lieu de se repentir de sa hardiesse, et fut repoussé avec perte. Mais bientôt il prit sa revanche; et, dès que ses fourrageurs l'eurent rejoint, il livra un second combat, dans lequel Cluentius fut vaincu et obligé de se retirer.

Ce premier avantage ne fut pas décisif, et le général

italien, ayant reçu un renfort de Gaulois, revint à la charge. Nous avons vu dans l'Histoire romaine plusieurs combats singuliers de Gaulois, dont aucun ne leur réussit. Elle nous en offre encore un ici avec le même succès. Un Gaulois d'une très-haute taille s'avança hors des rangs, défiant au combat le plus brave des Romains. On lui opposa un Maure, aussi petit que le Gaulois était grand, et qui néanmoins tua son adversaire. Il arriva en conséquence ce qui est une suite naturelle de ces sortes d'événements : la mort du Gaulois effraya ceux de sa nation. Ils se défendirent mal, furent bientôt mis en désordre, et entraînèrent ensuite le reste de l'armée. La victoire de Sylla fut complète : il prit le camp des ennemis, qui s'enfuirent au loin, et ne se crurent en sûreté que lorsqu'ils se virent près de Nole. Le vainqueur les y poursuivit; et, sans leur donner le temps de se reconnaître, il les attaque de nouveau, et achève de détruire cette armée avec son chef, qui fut tué sur la place. Appien fait monter le nombre des morts, dans la première bataille, à trente mille, et dans celle-ci à vingt mille. Et ce qu'il y a de plus surprenant, et même d'incroyable, c'est que Sylla, selon Eutrope, ne perdit qu'un seul homme. Mais il faudrait une autorité plus grande que celle de ce mince écrivain pour faire croire un fait si éloigné de toute vraisemblance.

Il est honoré d'une couronne obsidionale. Plin. lib. 22, c. 6.

Sylla avait écrit dans ses mémoires que ses soldats l'honorèrent auprès de Nole d'une couronne obsidionale. Cette couronne n'était point, comme les autres, accordée par le général à des soldats qui se fussent distingués, mais au contraire déférée par les soldats à leur chef qui les avait tirés d'un pas dangereux. Elle n'était que de gazon; et l'herbe dont on la formait devait être

prise dans le lieu même où l'armée avait été enveloppée par les ennemis, et d'où la sagesse et la valeur du commandant l'avait tirée. On ne voit pas clairement, par les faits que j'ai rapportés d'après Appien, comment Sylla avait mérité cette couronne. Mais nous devons nous en prendre à la négligence de cet auteur, et des autres auxquels on est obligé d'avoir recours pour ces temps-là. Cette couronne était le plus grand honneur qui pût être déféré à un citoyen; et Sylla, qui voulut perpétuer la mémoire d'un événement si glorieux pour lui, le fit peindre dans sa maison de campagne de Tuscule, qui appartint ensuite à Cicéron. Mais [1], comme le remarque Pline, c'est bien en vain que l'auteur de la proscription se faisait honneur d'une couronne obsidionale. Il se l'arracha lui-même de dessus la tête, lorsqu'il fit périr dans la suite un beaucoup plus grand nombre de citoyens qu'il n'en avait jamais sauvé.

Il soumet les Hirpiniens. Appian.

Sylla, après une si grande victoire, poussa ses avantages. Il entra dans le pays des Hirpiniens; et les habitants d'Eculanum, qui en était comme la capitale, ne s'étant pas rendus assez promptement, il livra la ville au pillage. Cet exemple de sévérité intimida les autres, et en peu de jours toute la nation se soumit.

Il passe dans le Samnium, et y remporte divers avantages.

De là il passa dans le Samnium, où d'abord il se trouva dans une situation embarrassante. Il s'était engagé dans un défilé auprès de la ville d'Esernia, ayant en tête une armée de Samnites commandée par Papius Mutilus. Sylla était homme de ressource. Il fit si bien, qu'il lia une conférence avec le général des ennemis,

[1] « Quod si verum est, hoc execrabiliorem eum dixerim: quandoquidem eam capiti suo proscriptione suà ipse detraxit, tantò pauciorihus civium servatis, quàm posteà occisis. »

comme pour convenir d'un accommodement. Il ne se conclut rien. Mais la trève, par un effet tout naturel, produisit parmi les Samnites une sécurité qui diminua d'autant leur attention et leur vigilance. Le Romain en profita, et à la faveur du silence et de l'obscurité de la nuit, il fit partir ses troupes, ne laissant dans son camp qu'un trompette pour sonner selon l'usage le commencement de chaque veille de trois heures en trois heures. A la quatrième veille le trompette partit lui-même, et alla rejoindre l'armée, qui sortit ainsi heureusement du défilé.

Sylla ne se contenta pas de s'être tiré du péril. Ayant tourné le camp des Samnites, il vint les attaquer par l'endroit où ils l'attendaient le moins, les vainquit, et prit leur camp. Papius se sauva blessé dans Esernia. Sylla finit cette glorieuse campagne par une conquête importante. Il attaqua Bovianum [1], ville très-considérable où se tenait l'assemblée générale de la nation des Samnites, et qui était fortifiée de trois citadelles. Il y fit donner l'assaut par plusieurs endroits en même temps, et en trois heures de combat il emporta la place.

Il retourne à Rome pour demander le consulat. Plut. in Syl.

Après tant de beaux exploits Sylla retourna à Rome pour demander le consulat, auquel rarement aucun candidat s'était présenté avec la recommandation d'aussi grands et aussi glorieux services. Il y apportait une réputation toute formée. Tout le monde le regardait comme grand homme de guerre : ses amis le vantaient comme le premier général de Rome ; ses ennemis ne pouvaient lui refuser au moins le titre d'heureux capitaine.

[1] *Boviano*, dans le comtat de Molise.

Il ne s'offensait point du tout de ce langage de ses envieux ; au contraire, il était charmé de se faire passer pour le favori de la fortune, soit par ostentation et pour se faire honneur de la protection du ciel, soit peut-être par persuasion. Plutarque rapporte à ce propos des traits des mémoires de Sylla tout-à-fait singuliers. Il y disait que les entreprises aventurées lui réussissaient mieux que celles qu'il avait bien méditées et prétendu diriger par la prudence. Il y avouait qu'il était né plus heureux que guerrier. Il y conseillait à Lucullus, à qui il les dédiait, de ne compter sur rien comme sur ce qui lui était inspiré par les dieux en songe. Tout cela semble prouver qu'il croyait tout de bon et sérieusement à la fortune. Et la chose peut ne pas paraître si étrange dans un caractère aussi bizarre que le sien. Plutarque nous en fait au même lieu un portrait que je ne dois pas laisser échapper aux lecteurs curieux de bien connaître les hommes.

Il se faisait gloire du titre d'*heureux.*

Il était inconséquent et perpétuellement en contradiction avec lui-même. Il enlevait avec violence, et donnait avec profusion ; il honorait sans raison, et outrageait de même ; il faisait habilement sa cour à ceux dont il avait besoin, et se montrait fier à ceux qui avaient besoin de lui : de sorte que l'on doutait s'il était né plus superbe ou plus flatteur. Inégal dans ses ressentiments et ses vengeances, quelquefois pour les plus minces sujets il envoyait au supplice, et dans d'autres occasions il souffrait patiemment les plus grandes offenses : il se réconciliait volontiers avec ceux qui lui avaient fait les plus mortelles injures, et il vengeait les plus légères imprudences par le meurtre et la confiscation des biens. Peut-être, dit Plutarque, expli-

Bizarrerie de son caractère.

querait-on cette inégalité de conduite par rapport à ceux qui l'avaient offensé, en disant qu'alternativement son naturel et son intérêt le gouvernaient, et que, porté par inclination à la vengeance, il se retenait et se modérait par réflexion, lorsque le bien de ses affaires le demandait. Cette même clef ne pourrait-elle pas donner aussi la solution de la plupart de ses autres bizarreries? Je reviens à la guerre sociale, dont il me reste encore quelques événements à décrire, tous de plus en plus défavorables à la ligue italique.

Les Marses posent les armes. Liv. Epit. lib. 76.

Les Marses, qui en avaient été l'un des plus fermes appuis, s'en détachèrent, fatigués et domptés par leurs anciennes pertes, et par les nouvelles que leur firent souffrir Muréna et Métellus Pius. Les Péligniens s'étaient aussi soumis, comme je l'ai rapporté. Ainsi, les Romains étant maîtres de Corfinium, dont les rebelles avaient fait leur métropole, il fallut transférer le conseil général de la ligue à Esernia, ville des Samnites, qui par la retraite des Marses se trouvaient seuls à la tête de tout ce qu'il restait encore de peuples fidèles à l'association. Ils se nommèrent cinq préteurs ou généraux, entre lesquels ils donnèrent la principale autorité à Pompédius Silo. Il méritait cette préférence par son habileté dans la guerre, par son courage, et surtout par son opiniâtreté dans la révolte, dont il avait été le premier auteur, et que n'avait pu lui faire abandonner l'exemple même de sa nation, c'est-à-dire des Marses, qui venaient de rentrer dans l'obéissance. Il assembla une armée de trente mille hommes de pied et de mille chevaux. Forcé par la nécessité à tenter toute sorte de ressources, il donna même la liberté aux esclaves qui voulurent se joindre à lui; et en ayant ramassé environ

Conseil général de la liberté, transféré à Esernia. Diod. Eclog. lib. 37.

vingt mille, il les arma du mieux qu'il lui fut possible. Avec ces troupes il retarda encore de quelque temps la ruine entière de son parti.

Judacilius, désespérant de sauver Asculum sa patrie, se fait mourir par le poison. Appian.

Cependant le siége d'Asculum, qui avait duré une grande partie de l'année, se termina enfin à l'avantage des Romains. Lorsque la ville était aux abois, Judacilius, qui en était natif, fit un dernier effort pour la délivrer. Il était l'un des principaux chefs des Italiens, homme de vigueur et de courage. Il assembla donc huit cohortes[1], et, en se mettant en marche, il dépêcha un courrier aux Asculans pour les avertir de se rendre attentifs à son arrivée, et de faire une sortie sur les assiégeants pendant qu'il attaquerait leurs retranchements par-dehors. Il espérait que les Romains, enfermés entre les deux attaques, pourraient se trouver déconcertés, et que peut-être aurait-il occasion de les bien battre et de les forcer ainsi à lever le siége. Le plan n'était pas mal conçu; mais le courage manqua aux habitants: en sorte que tout ce que put faire Judacilius, ce fut de pénétrer dans la ville avec une partie de ceux qui l'avaient accompagné. Il fit à ses compatriotes les plus vifs reproches de leur lâcheté: et, voyant qu'il ne restait plus d'espérance, il résolut de mourir; mais auparavant il voulut se venger de ses ennemis, qui s'étaient fait souvent un plaisir de s'opposer à ses desseins, et qui tout récemment avaient empêché l'exécution de ses derniers ordres. Comme il était le plus fort dans la ville, il les fit tous arrêter et mettre à mort. Après avoir satisfait sa vengeance, il crut travailler pour sa gloire en renouvelant l'exemple que Vibius Virius avait donné lors de la prise de Capoue. Il invita

[1] La cohorte était ordinairement de cinq cents hommes.

ses amis à un grand repas, et là il les exhorta à prévenir avec lui, par une mort volontaire, le désastre de leur commune patrie. Tous louèrent son courage, mais aucun ne voulut l'imiter. Il prit donc seul du poison : et comme il avait eu la précaution de faire dresser un bûcher, il se fit porter au haut, et ordonna à ses amis d'y mettre le feu. Ainsi périt ce brave homme, séduit sans doute par l'idée de gloire que l'antiquité païenne attachait à l'homicide de soi-même. Mais quelle gloire mérite, selon les lumières même de la simple raison, une mort inutile au public et à la cause commune, et dont tout le fruit ne peut jamais se terminer qu'à préserver celui qui se la donne de maux qu'il redoute encore plus que la mort?

App. Oros.

Quoique les auteurs qui ont parlé de la mort de Judacilius semblent mettre cet événement dès les commencements du siége, j'ai mieux aimé le rapporter à la fin, parce qu'il ne m'a nullement paru vraisemblable que ce général eût pris une résolution si désespérée, s'il avait vu sa patrie en état de résister encore long-temps. Je me persuade donc que la prise d'Asculum suivit de près cette mort, et que le désespoir du chef ayant entraîné celui de la multitude, la ville ou se rendit à discrétion, ou, étant mal défendue par des habitants découragés, fut forcée et prise d'assaut. Le consul Pompeïus fit un exemple de sévérité sur cette malheureuse ville. Les principaux citoyens et tous les officiers de guerre furent battus de verges et eurent la tête tranchée : il laissa aux autres la vie sauve, mais en leur enlevant et leurs esclaves et toutes leurs richesses; la ville elle-même fut détruite et rasée. Ainsi fut vengé

Prise d'Asculum par Cn. Pompeïus.

le sang des citoyens romains qui y avaient été massacrés au commencement de la guerre.

Ce n'avait point été jusqu'ici l'usage d'accorder le triomphe pour avoir seulement reconquis ce qui avait auparavant appartenu à la république. Néanmoins Pompée triompha des Asculans et des peuples du Picénum, le sixième jour avant les calendes de janvier[1], c'est-à-dire le 25 décembre. Entre les prisonniers qu'il mena en triomphe, plusieurs écrivains ont remarqué P. Ventidius, qui était sans doute fils de celui que nous avons nommé parmi les plus illustres chefs des alliés. Ce même Ventidius, aujourd'hui mené en triomphe, triomphera lui-même dans cinquante ans : exemple mémorable de la vicissitude et de l'instabilité des choses humaines, en bien comme en mal.

Triomphe de Pompeius, où Ventidius est mené captif.

Fasti Capit. Vell. II, 65. Plin. lib. 7, c. 43. Aul. Gell. lib. 15, c. 4.

Oros.

Pompée avait fait vendre tout le butin d'Asculum : mais quoique le trésor public fût épuisé, il n'y porta rien de tout l'argent qu'il retira de cette vente. C'était un homme qui n'avait de louable que son habileté dans la guerre; du reste, excessivement avide et peu scrupuleux sur les moyens de s'enrichir. Et ce n'est pas le seul vice que l'histoire lui reproche, comme nous aurons lieu de l'observer dans la suite.

Plut. Pomp.

La ligue italique était extrêmement affaiblie, et elle perdit l'année suivante celui qui lui donnait l'ame et le mouvement, Pompédius Silo. Il avait néanmoins d'abord eu quelques succès, et même avait repris la ville de Bovianum. Attentif à suivre le système qu'il avait pris de mettre sa république en parallèle et de niveau avec la république romaine, il voulut triompher, et entra

An. R. 664. Pompédius entre en triomphe dans Bovianum ; est battu et tué. Jul. Obseq.

[1] Dans le calendrier de Numa, que suivaient alors les Romains, décembre n'avait que 29 jours.

réellement en triomphe dans sa nouvelle conquête. Mais l'antiquité superstitieuse a remarqué que par là il donnait lui-même un présage de sa future défaite, parce que c'était dans la ville victorieuse qu'on entrait en triomphe, et non pas dans une ville vaincue. Peu de temps après, il perdit une grande bataille dans laquelle il fut tué; et avec lui périt toute la gloire de son parti, qui depuis ce temps ne fit que languir.

Liv. Epit. LXXVI.

Ambassade des alliés à Mithridate, sans fruit. Diod. Eclog. l. 37.

Il me paraît fort vraisemblable que l'on doit attribuer à cet ennemi si obstiné du nom romain l'ambassade envoyée par les alliés à Mithridate pour implorer son secours, et l'inviter à s'unir à eux contre Rome. Au reste, si l'auteur de cette délibération n'est pas certainement connu, le fait du moins est constaté par Diodore de Sicile. Il fallait que la haine de ces Italiens allât jusqu'à la fureur, pour les porter à rechercher une protection si éloignée, et qui devait leur être suspecte et odieuse par tant d'endroits; et il paraît par là que c'est d'après l'exacte vérité historique qu'un de nos plus grands poètes introduit Mithridate disant à ses enfants :

> Non, princes, ce n'est point au bout de l'univers
> Que Rome fait sentir tout le poids de ses fers :
> Et de près inspirant les haines les plus fortes,
> Tes plus grands ennemis, Rome, sont à tes portes.

Le roi de Pont ne fit pas beaucoup d'attention à cette ambassade, et répondit froidement que, quand il aurait terminé les affaires d'Asie, qui l'occupaient actuellement, il irait joindre ses forces à celles des Italiens.

La guerre sociale ne

Ce fut là la dernière démarche d'éclat des rebelles. Depuis ce temps, quoique les Lucaniens et les Sam-

nites restassent encore en armes, je ne vois plus d'événement qui appartienne directement et uniquement à la guerre sociale : ils ne font plus seuls un parti, et ils se confondront avec celui de Marius et de Cinna. fait plus que languir.

Presque tous les peuples d'Italie jouissaient alors du droit de bourgeoisie romaine ; car on le leur avait toujours accordé à mesure qu'ils avaient posé les armes. Il en résultait un nombre prodigieux de nouveaux citoyens dont Rome se trouvait extrêmement embarrassée. Comme leur multitude était immense [1], les distribuer dans les trente-cinq tribus c'était les rendre maîtres de tout ; c'était anéantir toute la dignité et tout le pouvoir des anciens, et ces nouveaux venus, adoptés par grace, auraient écrasé ceux de qui ils tenaient leur privilége. On prit le parti de former huit nouvelles tribus, dans lesquelles seraient renfermés tous les nouveaux citoyens. Ce plan, imité de celui qu'avait suivi le roi Serv. Tullius dans l'établissement et la distribution des centuries, remédiait à tous les inconvénients. Les anciens conservaient pleinement leur supériorité, puisque étant en nombre beaucoup moindre, ils se trouvaient avoir trente-cinq voix pendant que les nouvelles n'en avaient que huit : et de plus, comme ces nouvelles tribus ne devaient être appelées à voter que les dernières, il était naturel que la pluralité fut très-souvent formée avant que l'on fût arrivé jusqu'à elles. Les alliés, devenus citoyens, en passèrent pour-lors par tout ce que l'on voulut, soit qu'ils ne s'aperçussent point du grand avantage que cet arrangement donnait

Huit nouvelles tribus formées pour les nouveaux citoyens. Appian.

[1] « Ne potentia eorum et multitudo veterum civium dignitatem frangeret, plusque possent recepti in beneficium quàm autores beneficii. » (Vell. lib. 2, cap. 20.)

sur eux à leurs anciens, soit qu'ils fussent contents d'acquérir le droit de bourgeoisie à quelque prix que ce pût être. Il y a apparence que ce fut pour cette opération que l'on créa, dès l'année du consulat de Cn. Pompeïus, deux censeurs, qui furent P. Crassus et L. Julius César, consul de l'année précédente. On ne sait rien autre chose de leur censure, sinon qu'ils firent quelques ordonnances contre le luxe des tables.

Censeurs.

Asellio, préteur de la ville, assassiné dans la place publique par la faction des riches qui prêtaient à usure.

Cette même année 663, il s'était commis dans la place publique de Rome un crime inoui jusqu'alors, et qui faisait bien voir que les lois avaient perdu tout crédit et toute autorité, contraintes de céder à la force qui tenait lieu de droit et de justice. De tout temps les dettes avaient causé de grands troubles dans Rome; il en a été souvent parlé dans cette histoire. L'avidité de ceux qui prêtaient ne se contentait pas des usures permises par les lois romaines, et en exigeait de plus fortes. Le débiteur était accablé et ne payait point. Ce mal se fit violemment sentir dans le temps dont je parle, parce que la circonstance d'une guerre si voisine, si périlleuse, et qui demandait de si grands frais, avait rendu l'argent fort rare, et avait épuisé les fortunes d'un grand nombre de particuliers. Les impitoyables créanciers ne relâchaient rien néanmoins de leur rigueur; de sorte que les débiteurs réclamèrent la protection des lois, et prétendirent non-seulement obtenir des délais aux paiements à raison du mauvais état de leurs affaires, mais faire condamner leurs créanciers comme violateurs des lois, et exigeant de plus gros intérêts qu'il n'était permis.

A. Sempronius Asellio, préteur de la ville, et en cette qualité juge suprême de ces sortes de contesta-

tions, entreprit d'abord de calmer les esprits, et de terminer la querelle par des voies d'accommodement. Mais la chose n'ayant pas été possible, comme il était homme équitable, il ouvrit les tribunaux aux débiteurs, et leur fit rendre justice. Sur cela les créanciers entrèrent en fureur, et, ne pouvant espérer de vaincre la constance du magistrat, ils résolurent de s'en défaire, et exécutèrent leur dessein avec une audace incroyable. Animés par L. Cassius, tribun du peuple (car il fallait que les tribuns eussent part à toutes les violences qui s'exerçaient dans Rome), ils attaquèrent Asellio dans la place même pendant qu'il faisait un sacrifice. L'infortuné préteur, se sentant frappé d'un coup de pierre, et voyant autour de lui une multitude forcenée, jeta la coupe sacrée qu'il tenait à la main, et voulut se réfugier dans le temple de Vesta. On lui coupa le chemin; et forcé de se retirer dans un cabaret, il y fut assommé. Quelques-uns de ceux qui le poursuivaient, et qui l'avaient vu aller du côté du temple de Vesta, crurent qu'il y était entré; et ils ne craignirent point de forcer les barrières de cet asyle sacré, et, malgré les lois les plus saintes, qui n'en permettaient point l'entrée aux hommes, ils visitèrent curieusement ces lieux que la religion devait leur rendre redoutables. Ainsi périt un préteur actuellement occupé d'un sacrifice, revêtu des ornements sacrés, et cela en plein jour, au milieu de la place publique; et les auteurs de cet attentat avaient si bien lié leur partie, et su fermer toutes les bouches qui auraient pu les accuser, qu'il ne fut pas possible d'avoir des preuves contre aucun. En vain le sénat fit publier une ordonnance pour inviter tous ceux qui auraient quelque connais-

sance des coupables à déclarer ce qu'ils savaient, leur promettant même des récompenses; la liberté, s'ils étaient esclaves; une somme d'argent s'ils étaient libres; l'impunité, s'ils étaient complices : personne ne vint à révélation, et un crime si atroce demeura impuni. Quelle justice pouvaient attendre les particuliers dans une ville où il en coûtait la vie à un magistrat pour l'avoir rendue? Rome ne retombait-elle point ainsi dans la confusion attribuée par les poètes aux premiers hommes encore sauvages avant l'établissement des sociétés?

Loi de Plautius, *de vi publicâ.*

Ce fut apparemment pour prévenir de semblables excès dans la suite que M. Plautius Sylvanus, tribun du peuple, proposa et fit passer une loi touchant la violence publique, *de vi publicâ.* Les jurisconsultes interprètent diversement cette expression. Qu'il nous suffise d'observer que la force du mot désigne toute violence qui trouble l'ordre public; et cette idée embrasse bien des choses, et peut avoir une très-grande étendue.

Par une autre loi du même tribun les sénateurs rentrent en possession d'une partie de la judicature. Ascon. in Or. pro Corn.

Le même tribun du peuple fit aussi rentrer enfin les sénateurs en possession d'une partie de la judicature. Cépion et Drusus avaient tenté la même chose, mais inutilement; et les chevaliers seuls avaient jugé depuis la loi de C. Gracchus. Plautius donna à sa proposition une nouvelle tournure, qui contribua peut-être à la faire passer plus aisément. Il ordonnait que chaque tribu nommerait quinze citoyens chaque année pour faire la fonction de juges. Suivant ce plan, les juges pouvaient être indifféremment sénateurs, chevaliers, ou même de l'ordre du peuple. La loi fut acceptée, et elle eut son exécution jusqu'à la dictature de Sylla.

Sylla est nommé consul. Débat

Pour achever ce qui reste des événements de l'année 663, je n'ai plus à parler que de la nomination des

consuls. J'ai dit que Sylla était revenu à Rome pour demander le consulat; ses services parlaient hautement pour lui. Néanmoins il trouva un concurrent qu'il eut bien de la peine à vaincre. C'était C. César, frère de L. César, qui avait été consul la première année de la guerre sociale, et qui était actuellement censeur. C. César était encore frère utérin de Catulus, le vainqueur des Cimbres. Appuyé du crédit de deux frères si illustres, et avec beaucoup de mérite personnel, il crut pouvoir s'élever au-dessus des règles, et prétendre au consulat, quoiqu'il n'eût géré que l'édilité, et n'eût point été préteur. Il y a apparence qu'il était soutenu de Marius[1], qui voulait donner l'exclusion à Sylla; car, comme Sylla et César étaient tous deux patriciens, ils ne pouvaient pas être consuls ensemble.

à ce sujet entre lui et C. César.

Ascon. in Or. pro Scauro.

P. Sulpicius, ce jeune orateur dont il a été parlé à l'occasion de la cause de Norbanus, étant alors tribun, s'opposa à la demande irrégulière de C. César, qui cependant était son ami. La contestation fut des plus violentes; ils étaient tous deux éloquents, mais dans des genres tout-à-fait opposés. La véhémence faisait le caractère de Sulpicius, comme nous l'avons dit. César avait l'enjouement et les graces en partage[2]; son style était d'une urbanité charmante, et jamais personne ne sut mieux assaisonner le discours par le sel de la bonne plaisanterie. La force et le nerf lui manquaient. Il montra néanmoins de la vigueur dans l'occasion dont nous parlons, aussi-bien que son adversaire. Il y eut

[1] Diodore de Sicile, qui seul nomme Marius dans cette affaire (lib. 27), dit qu'il agissait contre César. Mais le compétiteur de Sylla ne pouvait avoir contre lui Marius.

[2] «C. Julius orator fuit, minimè ille quidem vehemens; sed nemo unquam urbanitate, nemo lepore, nemo suavitate conditior.» (Cic. in *Bruto*, n. 177.)

discours pour et contre devant le peuple, débats, sédition. Enfin C. César fut obligé de céder, et Sylla fut nommé consul avec Q. Pompeïus Rufus.

Le succès qu'avait eu Sulpicius dans cette affaire lui enfla le courage, et le perdit. Nous le verrons l'année suivante se retourner en faveur de Marius contre Sylla, devenir une des principales causes des maux publics, et s'attirer enfin à lui-même une mort funeste.

§ II. *Jalousie de Marius contre Sylla aigrie par un présent que Bocchus avait fait au peuple romain. Ils ambitionnent tous deux le commandement de la guerre contre Mithridate. Marius s'appuie de P. Sulpicius. Caractère de ce tribun. Le sénat ayant donné à Sylla le commandement de la guerre contre Mithridate, Sulpicius entreprend de le faire donner à Marius par le peuple. Sédition à ce sujet. Marius l'emporte, et est nommé par le peuple à l'emploi qu'il souhaitait. Sylla marche avec son armée contre Rome. Embarras de Marius, députations envoyées par lui au nom du sénat à Sylla. Celui-ci s'empare de Rome. Marius s'enfuit. Sylla empêche que Rome ne soit pillée. Il réforme le gouvernement, relève l'autorité du sénat, et abaisse celle du peuple. Il fait déclarer ennemis publics Marius, Sulpicius, et dix autres sénateurs. Sulpicius est pris et tué. Fuite de Marius. Modération de Sylla. Il souffre que Cinna soit nommé consul. Les partisans de Marius reprennent courage. Le consul Q. Pompeïus est tué par ses soldats. Cinna, pour forcer Sylla de sortir de l'Italie, le fait accuser par un tribun du peuple. Il travaille au rappel de Ma-*

rius. Pour y parvenir, il entreprend de mêler les nouveaux citoyens dans les anciennes tribus. Sédition à ce sujet. Cinna est chassé de la ville. Il avait avec lui Sertorius. Cinna est privé du consulat, et Mérula mis à sa place. Il gagne l'armée qui était en Campanie. Il intéresse dans sa cause les peuples d'Italie. Embarras des consuls. Marius revient en Italie, et est reçu par Cinna. Il marche contre Rome. Pompeïus Strabo vient enfin au secours de Rome. Cômbat où un frère est tué par son frère. Les Samnites se joignent au parti de Cinna. Mort de Pompeïus Strabo. Haine publique contre lui. Marius présente la bataille à Octavius, qui n'ose accepter le défi. Députés envoyés à Cinna par le sénat. Mérula abdique le consulat. Nouvelle députation à Cinna. Conseil tenu par Marius et Cinna, où la mort de ceux du parti contraire est résolue. Marius et Cinna entrent dans la ville, qui est livrée à toutes les horreurs de la guerre. Mort du consul Octavius. Mort des deux frères L. et C. Césars, et des Crassus père et fils. Mort de l'orateur Marc-Antoine, de Catulus, et de Mérula. Carnage horrible dans Rome. Cornutus sauvé par ses esclaves. Humanité du peuple romain. Douceur de Sertorius. Nouvelles cruautés de Marius. Sa mort. Scévola blessé d'un coup de poignard aux funérailles de Marius. Réflexion sur le caractère de Marius et sur sa fortune. Réflexion sur l'état de Rome.

L. CORNELIUS SYLLA. An. R. 664. Av. J.C. 88.

Q. POMPEIUS RUFUS.

Sous le consulat de Sylla, l'inimitié entre lui et Ma- Jalousie de

Marius contre Sylla aigrie par un présent que Bocchus avait fait au peuple romain. Plut. in Mar. et Syll. Appian. Civ. l. 1.

rius fut portée aux derniers excès, et devint une guerre en forme. Peu s'en était fallu que deux ans auparavant les épées n'eussent été tirées à l'occasion d'un présent fait par Bocchus au peuple romain. C'étaient des statues de la Victoire portant des trophées, et accompagnées d'un groupe en or qui représentait Jugurtha livré à Sylla par Bocchus. Ces statues furent placées dans le Capitole : ce qui piqua la jalousie de Marius. Il ne pouvait souffrir que Sylla tirât à sa gloire d'avoir terminé la guerre contre le roi de Numidie. Il voulut faire enlever les statues du Capitole; Sylla s'y opposa. Déja les amis de l'un et de l'autre se rangeaient chacun autour de leur chef : on était près d'en venir aux mains lorsque la guerre sociale, qui éclata dans ces circonstances, força les deux factions de se réunir au moins pour un temps contre l'ennemi commun.

Ils ambitionnent tous deux le commandement de la guerre contre Mithridate.

Ce feu mal éteint se réveilla dès que le danger fut passé. Un nouvel objet irritait la cupidité des deux chefs de parti : c'était le commandement de la guerre contre Mithridate, qu'ils ambitionnaient l'un et l'autre comme une occasion d'acquérir, sans de grands périls, beaucoup de gloire et beaucoup de richesses. Dans Sylla ce désir n'avait rien d'extraordinaire, et qui ne fût conforme aux règles. Il était encore dans la force de l'âge (il avait quarante-neuf ans); il venait de rendre de grands services, et de se signaler extrêmement dans une guerre difficile, périlleuse et ingrate. Enfin il était consul, et en cette qualité général-né des armées romaines, et fondé en titre pour s'attribuer le premier et le plus brillant département.

Marius n'avait d'autres titres que son ambition et son avidité, passions qui ne vieillissent point. Il ne pou-

vait supporter d'être regardé dans la république comme ces vieilles armes rouillées, selon l'expression de Plutarque, dont on ne compte plus faire usage. N'ayant aucun des talents qui pouvaient faire briller un citoyen dans la paix, et voulant briller à quelque prix que ce fût, il soupirait après la guerre, et il ne considérait aucune des raisons qui l'en rendaient désormais incapable. Il n'était pas loin alors de soixante et dix ans; il était devenu pesant et excessivement gros; il n'y avait que peu de temps qu'il avait été forcé, par les infirmités de la vieillesse, de renoncer à une guerre voisine dont il ne pouvait supporter les fatigues. Maintenant il voulait traverser les mers et porter la guerre dans le fond de l'Asie. Pour détruire l'idée qu'il avait donnée lui-même de son dépérissement, il venait tous les jours au Champ-de-Mars s'exercer avec la jeunesse, et il affectait de montrer qu'il avait encore et de l'agilité pour manier les armes, et de la vigueur pour se tenir ferme à cheval. Quelques-uns lui applaudissaient; mais[1] les plus sensés avaient pitié de l'aveuglement d'un homme qui, de pauvre étant devenu très-riche, et d'une basse et obscure naissance s'étant élevé au faîte de la grandeur, ne savait point mettre de borne à sa fortune, ni jouir en paix de sa réputation et de son opulence; et qui, comme s'il eût manqué de tout, voulait du sein de la gloire et des triomphes transporter une faible et pesante vieillesse en Cappadoce et

[1] Τοῖς δὲ βελτίστοις ὁρῶσιν οἰκτείρειν ἐπῄει τὴν πλεονεξίαν καὶ τὴν φιλοδοξίαν, ὅτι πλουσιώτατος ἐκ πένητος καὶ μέγιστος ἐκ μικροῦ γεγονὼς, ὅρον οὐκ οἶδεν εὐτυχίας, οὐδὲ θαυμαζόμενος ἀγαπᾷ καὶ ἀπολαύων ἐν ἡσυχίᾳ τῶν παρόντων, ἀλλ', ὥσπερ ἐνδεὴς ἁπάντων, εἰς Καππαδοκίαν καὶ τὸν Εὔξεινον Πόντον ἄρας ἐκ θριάμβων καὶ δόξης ἐκφέρει τοσοῦτον γῆρας, τοῖς Μιθριδάτου σατράπαις διαμαχούμενος. (PLUT. in *Mar.*)

au-delà du Pont-Euxin, pour combattre contre les satrapes de Mithridate. Il tâchait de couvrir sa cupidité d'un prétexte spécieux, en disant qu'il se proposait d'instruire lui-même son fils dans le métier de la guerre. Mais personne n'était la dupe de ce beau discours : on savait quel motif le faisait agir, et on le renvoyait tout publiquement à sa maison de campagne, et à la côte de Baïes, prendre les eaux chaudes et guérir ses fluxions. Il avait effectivement à Misène, près de Baïes, une maison de campagne très-délicieuse, et ornée dans un goût de mollesse qui ne convenait guère à un soldat élevé durement, et dont toute la vie s'était passée dans les plus pénibles travaux de la guerre.

Marius s'appuie de P. Sulpicius. Caractère de ce tribun.

Le conseil que l'on donnait à Marius était bon, mais il s'en fallait bien qu'il fût disposé à le suivre. Au contraire, résolu de pousser son projet avec ardeur, il attira dans ses intérêts P. Sulpicius, à qui jusque-là une bonne conduite, soutenue de talents sublimes, avait attiré une estime universelle, et qui tout à coup [1], comme s'il se fût lassé d'être heureux avec la vertu, se précipita dans les plus grands malheurs, en se rendant le plus furieux tribun du peuple qui eût jamais été.

P. Sulpicius était un homme, dit Plutarque, à qui personne ne pouvait être comparé pour l'excès de la méchanceté; en sorte qu'il ne s'agissait pas d'examiner s'il surpassait les autres en toute sorte de vices, mais en quel genre de vices il se surpassait lui-même. On trouvait en lui cruauté, audace, avidité insatiable; et cela sans remords, sans pudeur, sans aucune attention à sauver au moins les dehors. Il vendait publiquement

[1] « Quasi pigeret eum virtutum suarum, et benè consulta ei malè cederent, subitò pravus et præceps. » (VELL. lib. 2, cap. 18.)

le droit de bourgeoisie romaine aux affranchis et aux étrangers, et il tenait une banque ouverte dans la place pour cet infame négoce. Il avait à ses ordres, et pour ainsi dire à sa solde, trois mille hommes portant armes; et de plus il ne paraissait jamais en public qu'accompagné de six cents jeunes chevaliers romains prêts à tout oser, qu'il appelait *le contresénat*. Il est aisé de juger à quelle énorme dépense tout cela le conduisait. Aussi, quoiqu'il eût porté lui-même une loi qui défendait qu'aucun sénateur dût plus de deux mille dragmes[1], il se trouva à sa mort en devoir trois millions[2]. Enfin, pour le peindre par un seul trait, rappelons-nous quel homme avait été Saturnin. Sulpicius en faisait son héros, si ce n'est qu'il le trouvait trop circonspect et trop timide. Tel était le tribun que Marius appela à son secours.

Le sénat, ayant donné à Sylla le commandement de la guerre contre Mithridate, Sulpicius entreprend de le faire donner à Marius par le peuple.

Sylla avait reçu du sénat le commandement de la guerre contre Mithridate, avec ordre de partir dès qu'il aurait nettoyé la Campanie de quelques troupes de Samnites qui tenaient encore la ville de Nole et ses environs. Déja il avait joint son armée, et il s'occupait avec succès à donner la chasse à ce reste de rebelles; Marius et Sulpicius crurent que son absence était une occasion favorable pour le faire dépouiller par le peuple de l'emploi que le sénat lui avait donné; mais il fallait commencer par gagner la faveur de la multitude. Ainsi, sans montrer encore où ils voulaient aller, Sulpicius proposa une loi qui, si elle passait, le rendait absolument maître dans les assemblées du peuple. L'objet en était de distribuer les nouveaux citoyens dans toutes

[1] Mille livres tournois. = 1636 f. — L.

[2] Quinze cent mille livres. = 2,454,000 f. — L.

les tribus. Cette loi mit toute la ville en combustion. Les anciens citoyens, ayant le consul Q. Pompeïus à leur tête, résistaient de toutes leurs forces à un établissement qui les privait de toute autorité et de tout pouvoir. Sulpicius n'était pas de caractère à reculer. Il avait été ci-devant étroitement lié avec Pompeïus. Mais ici cette amitié se change en une haine furieuse; bientôt les choses sont poussées aux dernières violences, et Sylla est obligé de revenir à Rome pour soutenir son collègue, qui se trouvait extrêmement embarrassé.

Sédition à ce sujet.

Les deux consuls réunis conférèrent ensemble, et ils crurent avoir trouvé un expédient assuré pour éluder sans bruit et sans effort toutes les fureurs du tribun. Ils publièrent une ordonnance qui interdisait pendant plusieurs jours toute assemblée du peuple, toute délibération publique, en un mot, qui introduisait une cessation générale de toute affaire, comme il se pratiquait dans les jours de fêtes : ce sont les termes d'Appien. Leur vue était de gagner du temps, et de procéder doucement à ramener les esprits.

Mais Sulpicius ne leur en donna pas le loisir. Pendant qu'ils haranguaient [1] la multitude devant le temple de Castor, le tribun survient avec ses satellites armés de poignards sous leurs robes, et qui avaient ordre de n'épargner personne, non pas même les consuls. Il attaque leur ordonnance comme injuste, et veut les forcer de la révoquer. Sur la résistance des consuls, il s'élève un tumulte affreux : les gens de Sulpicius tirent leurs poignards; plusieurs citoyens sont tués sur la place, et entre autres le fils du consul Pompeius, qui

[1] Pendant les jours de fêtes on pouvait haranguer le peuple, quoiqu'il ne fût pas permis de l'envoyer aux suffrages.

était en même temps gendre de Sylla. Les consuls, dans un si pressant danger, cherchent à s'enfuir; et en effet Q. Pompeïus trouva moyen de se sauver. Pour ce qui est de Sylla, il est constant qu'il entra dans la maison de Marius; mais les amis de celui-ci disaient qu'il y était entré de lui-même pour y chercher un asyle, et que Marius eut la générosité de le faire sortir par une porte de derrière. Sylla racontait la chose tout autrement dans ses mémoires. Il prétendait que Sulpicius, l'ayant fait environner de ses gens, qui avaient l'épée nue à la main, l'avait ainsi conduit dans la maison de Marius; et qu'après une délibération telle qu'elle pouvait être en pareille circonstance, il avait été forcé de revenir sur la place annuler son ordonnance, et rendre ainsi au tribun la liberté de faire délibérer le peuple sur la loi qu'il proposait. Quoi qu'il en soit de ces deux récits, dont le dernier paraît le plus vraisemblable, Sylla sortit promptement de Rome, et alla se mettre à la tête de son armée, qu'il avait laissée en Campanie.

Marius l'emporte, et est nommé par le peuple à l'emploi qu'il souhaitait.

Sulpicius, demeuré maître du champ de bataille, fit passer sa loi; et aussitôt, dévoilant le motif secret de toute sa conduite, il proposa au peuple de donner à Marius le commandement de la guerre contre Mithridate. La chose ne souffrit point de difficulté, et on lui donna même les troupes que commandait actuellement Sylla; en sorte que Marius dépêcha sur-le-champ deux tribuns légionaires pour aller prendre possession en son nom du commandement de cette armée.

Sylla marche avec son armée contre Rome.

Mais Sylla ne fut pas aussi docile que son rival se l'imaginait, et il résolut de défendre son droit par la force : ce plan le menait loin. La délibération du peu-

ple annulait son titre, qui était le décret du sénat. Il ne pouvait conserver le commandement tant que subsisterait cette délibération. Ses adversaires, qui en étaient les auteurs, dominaient dans Rome. Il n'était donc question de rien moins que de marcher contre Rome avec son armée. Ces conséquences ne l'effrayèrent point; et il est vrai que la conduite injuste et violente de la faction ennemie lui fournissait des prétextes plausibles pour se persuader qu'il s'agissait moins d'aller attaquer la patrie que de la délivrer de l'oppression. Mais il appréhenda que ses soldats ne fussent effarouchés d'un projet nouveau et inoui, et dont le premier coup-d'œil devait naturellement inspirer de l'horreur. Il les assembla donc, et d'abord il leur rendit compte de la violence qui lui avait été faite à Rome, et de l'injustice qu'on se préparait à lui faire en le privant d'un commandement qui lui avait été donné par le sénat, et auquel il avait droit comme consul. Il les intéressa ensuite eux-mêmes dans sa cause, en leur insinuant qu'ils avaient à craindre que, si Marius était chargé de cette guerre, il ne leur préférât d'autres troupes, et qu'ils ne perdissent ainsi l'occasion de s'enrichir des dépouilles de l'Asie.

Ce discours fut reçu avec applaudissement. Néanmoins Sylla n'osa pas leur exprimer en termes clairs le dessein qu'il avait formé, et il se contenta de leur recommander de se tenir prêts à exécuter les ordres qu'il conviendrait de leur donner dans la situation où étaient les affaires. Les soldats comprirent parfaitement sa pensée, et ils lui crièrent qu'il les menât droit à Rome, et qu'ils lui feraient rendre justice. C'était ce qu'attendait Syllá : la chose est résolue et exécutée dans le moment, et l'on vit alors, pour la première fois, un

consul romain marcher contre Rome avec une armée. Les tribuns de Marius s'étant présentés, furent assommés à coups de pierres. Cependant les officiers-généraux qui servaient sous Sylla l'abandonnèrent tous, respectant le nom de la patrie, et ne pouvant se résoudre à tourner contre elle ses propres armes. Il ne resta auprès de lui que son questeur.

Marius et Sulpicius ayant appris la mort des deux tribuns, usèrent de représailles sur les amis que Sylla avait dans Rome. Ainsi on se croisait mutuellement; et pendant que les uns quittaient le camp de Sylla pour retourner à la ville, les autres fuyaient de la ville pour chercher un asyle dans le camp de Sylla.

Embarras de Marius. Députations envoyées par lui au nom du sénat à Sylla.

Mais ces représailles n'avançaient point les affaires de Marius, qui se trouvait dans un cruel embarras. Sylla amenait avec lui six légions, faisant trente mille hommes de pied et cinq mille chevaux. Il était aussi appuyé de son collègue, qui était sorti de sa retraite pour venir se joindre à lui, réunissant ainsi dans ce parti toute l'autorité du consulat. Ce n'était pas un médiocre renfort, quoique Pompeïus n'eût apporté que son nom; et Sylla faisait tant de cas de ce concert, qu'il l'attribuait, dans ses mémoires, à la protection des dieux sur lui, et à ce bonheur singulier dont toutes ses entreprises étaient accompagnées. Marius avait pour lui le sénat, qu'il tenait actuellement comme captif; car les compagnies ne résistent guère à la violence, et subissent presque toujours le joug du plus fort. Il fit donc envoyer par le sénat à Sylla députation sur députation, d'abord pour lui demander quel motif le portait à s'avancer ainsi contre Rome avec son armée, ensuite pour le lui défendre. Sylla se contenta de ré-

pondre à ceux qui l'interrogeaient, qu'il venait pour délivrer la patrie de tyrans qui la tenaient opprimée. Mais les préteurs Brutus et Servilius, qui étaient chargés d'ordres plus sévères, ayant entrepris de parler avec hauteur et sur un ton d'autorité, les soldats de Sylla, qui savait parfaitement les faire agir et cacher son jeu sous leurs mouvements, se jettèrent sur eux, brisèrent leurs faisceaux, mirent en fuite leurs licteurs, leur arrachèrent à eux-mêmes leurs robes prétextes : de sorte que les préteurs se crurent trop heureux de s'enfuir la vie sauve, annonçant à Rome, par le triste état où ils parurent, la fureur du soldat et l'extrémité du danger.

Il fallut donc que Marius eût recours aux prières; et de nouveaux députés du sénat vinrent demander en grace à Sylla de ne point faire avancer ses troupes plus près de la ville, et de vouloir bien attendre que l'on trouvât quelque voie de conciliation, lui promettant en même temps qu'il aurait lieu d'être satisfait. Il témoigna être disposé à faire ce qu'on souhaitait de lui, et même il ordonna en présence des députés, aux officiers que ce soin regardait, de prendre les alignements du camp. Mais, par une perfidie qui ne serait pas excusable même dans une guerre contre l'étranger, à peine les députés étaient-ils partis, qu'il continua sa marche, et arriva devant Rome au moment où l'on s'y attendait le moins.

Sylla s'empare de Rome.

Comme il se présentait en ennemi, il fut reçu en ennemi par les habitants; et outre les soldats que Marius et Sulpicius avaient pu ramasser à la hâte, toute la multitude, montant sur les toits, faisait pleuvoir sur les troupes de Sylla une grêle de pierres et de tuiles

qui ne leur permettait point d'avancer. Alors Sylla ne fit pas difficulté de crier aux siens qu'ils missent le feu aux maisons, et lui-même, s'armant d'une torche ardente, il leur en montra l'exemple; en même temps il ordonna à ses archers de lancer leurs pots à feu: agissant [1], dit Plutarque, en forcené, qui ne se connaissait plus, et qui se laissait absolument dominer par la passion, puisque oubliant ses amis, ses parents, ses partisans, il ne pensait qu'à ses ennemis, et qu'il employait le feu, qui ne peut pas faire la distinction de l'innocent et du coupable.

Marius n'avait pas de forces suffisantes pour résister à une armée. Il fit les derniers efforts, il appela à lui et les citoyens qui étaient dans les maisons, et même les esclaves, à qui il promit la liberté. Mais tout fut inutile, et il n'y eut que trois esclaves qui se laissassent tenter à ses promesses. Il se retira donc dans le Capitole; et, voyant qu'il allait y être forcé, il s'enfuit de la ville avec Sulpicius et quelques autres, laissant la victoire à Sylla. Ce fut là le premier combat en forme qui se donna dans Rome entre citoyens, non plus à la manière d'une sédition tumultueuse, mais au son des trompettes et enseignes déployées, comme on se bat entre ennemis. Marius s'enfuit.

Sylla usa avec modération de sa victoire. Maître de la ville, il la sauva du pillage; et ayant remarqué quelques soldats qui pillaient contre sa défense, il les fit Sylla empêche que Rome ne soit pillée.

[1] Κατ' οὐδένα λογισμὸν, ἀλλ' ἐμπαθὴς ὢν καὶ τῷ θυμῷ παραδεδωκὼς τὴν τῶν πρασσομένων ἡγεμονίαν, ὅσγε τοὺς ἐχθροὺς μόνον ἑώρα, φίλους δὲ καὶ συγγενεῖς καὶ οἰκείους εἰς οὐδένα λόγον θέμενος, οὐδ' οἶκτον, κατῄει διὰ πυρὸς, ᾧ τῶν αἰτίων, καὶ μὴ, διάγνωσις οὐκ ἦν. (Plut. in *Sylla*.)

punir dans le moment et sur le lieu même. Il plaça des corps-de-garde dans tous les postes importants, et passa toute la nuit, lui et son collègue, à visiter tous les quartiers, pour empêcher que la frayeur des uns et l'audace des autres ne causât quelque désordre.

Sylla réforme le gouvernement, relève l'autorité du sénat, et abaisse celle du peuple.

Il ne se contenta pas d'avoir mis fin aux troubles excités par Marius : il voulut prévenir ceux qui pouvaient renaître dans la suite, et, en réformant le gouvernement, assurer, s'il était possible, la tranquillité de la république. Le plan qu'il suivit dans cette réforme fut de relever l'autorité du sénat et de la noblesse, et de diminuer d'autant le pouvoir du peuple, dont la témérité et les caprices causaient depuis long-temps de si grands maux. Il assembla donc le peuple; et, après avoir déploré la triste nécessité à laquelle l'avait réduit l'injustice de ses ennemis, il plaignit le malheur de la république livrée en proie à des hommes pervers, qui, en flattant la multitude pour leurs propres intérêts, la portaient souvent à prendre les partis les plus contraires au bien commun. Pour remédier à cet inconvénient, qui en entraînait tant d'autres à sa suite, il renouvela premièrement un ancien usage, qui était aboli depuis des siècles, et fit ordonner que rien ne fût proposé au peuple qui n'eût été auparavant délibéré et approuvé dans le sénat. En second lieu, il fit encore un autre changement fort important, qui fut qu'à l'avenir le peuple, au lieu d'opiner par tribus, opinât par centuries. La différence était grande. La division des tribus ayant été faite à raison des quartiers de la ville ou des cantons de la campagne qu'occupaient les citoyens, tout y était confondu, les nobles avec les gens obscurs, les riches avec les pauvres; et comme le

nombre de ceux-ci est toujours le plus grand, le petit peuple dominait dans les tribus. Au contraire la distribution par centuries avait pour base la différence des richesses que chacun possédait; et cette distribution avait été ménagée de manière que les riches seuls formaient un plus grand nombre de centuries, et avaient par conséquent plus de voix que toute la multitude des pauvres.

Les changements introduits par Sylla diminuaient déja beaucoup l'autorité des tribuns. Il y fit encore d'autres brèches que l'histoire n'a point détaillées. Mais ce fut lors de sa dictature qu'il porta contre la puissance du tribunat les plus rudes coups, comme nous le dirons en son lieu.

Enfin il fit casser et annuler, comme contraires aux lois, toutes les ordonnances que Sulpicius avait fait passer depuis les vacations prescrites par les consuls; et par là il se rétablit en pleine et légitime possession du commandement de la guerre contre Mithridate.

Il fait déclarer ennemis publics Marius, Sulpicius, et dix autres sénateurs.
Val. Max. lib. 3, c. 8.

Restait à Sylla le soin de satisfaire sa vengeance. Il assembla le sénat, et proposa de déclarer ennemis publics les deux Marius, père et fils, Sulpicius et neuf autres sénateurs leurs principaux partisans. Tout tremblait devant le consul. Cependant Q. Scévola, l'augure, beau-père du jeune Marius, osa lui résister. Il refusa premièrement de dire son avis. Puis, comme Sylla le pressait, ce vénérable vieillard, forcé de s'expliquer, le fit avec tout le courage et toute la constance possibles. *Ni ces soldats*, lui dit-il, *dont vous avez environné le sénat, ni vos menaces ne m'effraient point. Ne pensez pas que, pour conserver quelques faibles restes d'une vie languissante, et d'un sang glacé*

daus mes veines, je puisse me résoudre à déclarer ennemi de Rome Marius, par qui je me souviens que la ville de Rome et toute l'Italie a été sauvée. L'exemple de Scévola fut admiré, mais il ne trouva point d'imitateurs. Le décret du sénat fut conforme à la proposition du consul, et il fut dit que les deux Marius, Sulpicius, P. Céthégus, Junius Brutus, deux Granius, Albinovanus, Lætorius, Rubrius, et encore deux autres, qui étaient spécifiés nommément, mais dont les noms ne sont pas venus jusqu'à nous, pour avoir excité une sédition, fait la guerre aux consuls, et appelé les esclaves à la liberté, étaient déclarés ennemis publics; qu'en conséquence il serait permis à tous de leur courir sus, de les tuer, ou de les amener aux consuls, et que leurs biens seraient confisqués. Il paraît qu'il y eut même des récompenses promises à ceux qui apporteraient leurs têtes. Mais il n'est point dit que cette promesse fût comprise dans le décret du sénat.

Appian.

Sulpicius est pris et tué. Val. Max. lib. 6, c. 5.

Pour exécuter cette sanglante délibération, Sylla dépêcha des gens de guerre à la poursuite de ceux qu'il venait de faire condamner. Sulpicius ne tarda pas à tomber entre leurs mains, ayant été décelé par un de ses esclaves. La tête de ce malheureux tribun fut apportée à Rome, et mise sur la tribune aux harangues, présage funeste, dit Velleïus, de la proscription qui suivit peu après. Au reste Sylla fit à cette occasion un acte de justice. Comme dans l'ordonnance qu'il avait publiée pour notifier le sénatus-consulte, il avait promis la liberté aux esclaves qui découvriraient quelqu'un de ceux qui y étaient dénommés, le traître qui avait livré Sulpicius fut déclaré libre; mais sur-le-champ, avec le chapeau, symbole de la liberté, et la récompense de

son crime, il fut, par ordre de Sylla, précipité du haut du roc Tarpéien.

Pour ce qui est de Marius, les aventures de sa fuite fourniraient la matière d'un roman des plus intéressants. Au sortir de Rome, tous ceux qui l'accompagnaient s'étant dispersés, il se retira avec son fils dans une maison de campagne qu'il avait près de Lanuvium. Son dessein était de gagner la mer, et de sortir de l'Italie. Mais, comme il n'avait aucunes provisions, il envoya son fils à une terre de Scévola, qui était voisine, afin qu'il prît chez son beau-père tout ce qui serait nécessaire pour le voyage. Pendant que le jeune Marius faisait ses préparatifs, la nuit se passa; et le jour étant venu, on aperçut de loin des cavaliers, qui, suspectant une maison si liée aux Marius, s'avançaient pour y faire la recherche. Mais le fermier ou intendant de Scévola, aussi fidèle que son maître avait été généreux, cacha le fugitif dans une charrette remplie de fèves; et menant sa charrette vers Rome, il passa tout au travers de ceux qui cherchaient Marius, et qui le laissèrent continuer sa route sans en avoir le moindre soupçon. Le jeune Marius entra ainsi dans la ville, et jusque dans la maison de sa femme, où, ayant pris toutes les choses dont il pouvait avoir besoin, il sortit heureusement de Rome; et ne songeant qu'à lui seul, il vint à la mer, s'embarqua, et passa en Afrique. Fuite de Marius. Plut. in Mar.

Son père ne fut pas si heureux. De sa première retraite, où il n'aurait pu rester long-temps sans être découvert, il s'était rendu à Ostie; et là, ayant trouvé un vaisseau qu'un de ses amis lui avait fait tenir prêt, il y entra avec Granius, son beau-fils. Il paraît que ce bâtiment était fort petit, et peut-être une espèce de

paquebot[1], avec lequel Marius côtoya le rivage, ayant d'abord un assez bon vent. Mais bientôt le vent fraîchit, la mer devint furieuse; et les mariniers, ayant beaucoup de peine à manœuvrer, et craignant que leur bâtiment ne pût pas résister aux vagues, voulaient aborder. Marius le leur défendait, parce qu'ils étaient près de Terracine, où il avait un ennemi puissant, qui se nommait Géminius. Enfin le gros temps ne cessant point, et même augmentant, et de plus Marius se trouvant violemment incommodé des nausées qui fatiguent ordinairement ceux qui se mettent sur mer, il fallut céder à la nécessité; et Marius fut débarqué à terre avec toute sa compagnie.

Ils ne savaient quel parti prendre, ni de quel côté tourner leurs pas. Tout leur était contraire : la terre, où ils appréhendaient d'être surpris par leurs ennemis; la mer, parce qu'elle était toujours orageuse. Rencontrer des hommes, était pour eux un sujet de crainte; n'en point rencontrer, c'était manquer d'un secours absolument nécessaire, car ils n'avaient plus de vivres, et ils commençaient à sentir la faim. Dans cette détresse, ils aperçurent des bergers, dont ils s'approchèrent pour leur demander quelque soulagement. Mais ces pauvres gens n'avaient rien à leur donner. Seulement, ayant reconnu Marius, ils l'avertirent de se sauver promptement, parce qu'ils avaient vu peu auparavant des cavaliers qui le cherchaient. Il quitta donc le grand chemin, et s'enfonça dans un bois épais où il passa la nuit fort mal à son aise, d'autant plus que la faim tourmentait ceux qui étaient avec lui, et les mettait de fort

[1] Plutarque l'appelle πορθμεῖον.

mauvaise humeur. Pour lui, quoique faible et épuisé de besoin et de fatigue, il avait encore assez de courage pour en donner aux autres. Il exhortait les compagnons de sa fuite à ne point renoncer à une dernière espérance qui lui restait, et pour laquelle il se réservait lui-même; c'était un septième consulat, qu'il prétendait lui être assuré par les destins. Et à cette occasion il leur raconta un fait, ou une fable, plus propre que les meilleures raisons à inspirer de la confiance à des esprits superstitieux.

Il leur dit que, lorsqu'il était encore enfant, il vit tomber un nid d'aigle, et le reçut dans un pan de sa robe; qu'il y avait sept aiglons; et que son père et sa mère ayant consulté les devins sur cet évènement qui leur parut un prodige, il leur fut répondu que leur fils deviendrait le plus illustre des hommes, et posséderait sept fois la souveraine magistrature. Quoi qu'il en soit de ce fait, duquel même les naturalistes contestent la possibilité, prétendant que les aigles n'ont jamais que deux aiglons, ou trois au plus, nous savons à quoi nous en tenir sur ces prétendus présages, amorces des charlatans, et amusements des dupes. Mais Marius y avait grande foi, et il est constant que dans sa fuite, et dans les plus grandes extrémités où il se trouva, il parla souvent du septième consulat que les dieux lui destinaient.

Plin. lib. 10, c. 3.

Pendant qu'il errait avec sa troupe fugitive sur le bord de la mer, n'étant pas loin de Minturnes, ville située près de l'embouchure du Liris[1], ils aperçoivent une troupe de cavaliers qui venaient à eux. Dans le même moment, tournant les yeux vers la mer, ils voient

[1] Le Garigliano.

deux vaisseaux marchands, seule ressource pour eux dans un si extrême danger. C'est à qui courra le plus vite vers la mer. Ils se jettent à l'eau, et tâchent de gagner les deux vaisseaux à la nage. Granius avec quelques autres arrivent à l'un de ces vaisseaux, et passent dans l'île d'Énarie[1]. Marius était vieux et pesant; et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que deux esclaves, le portant au-dessus de l'eau, atteignirent l'autre vaisseau, dans lequel il fut reçu. Cependant les cavaliers étaient arrivés sur le bord, et criaient aux matelots d'amener à terre, ou de jeter dehors Marius, et de s'en aller où ils voudraient. Marius implore avec larmes la pitié des maîtres du vaisseau, qui, après avoir délibéré quelque temps, fort embarrassés, fort incertains du parti qu'ils devaient prendre, enfin touchés des larmes d'un si illustre suppliant, répondirent aux cavaliers qu'ils ne livreraient point Marius. Ceux-ci se retirèrent fort en colère.

Marius se croyait hors de péril. Il ne savait pas qu'il était destiné à se trouver dans de plus cruelles perplexités que toutes celles qu'il avait éprouvées, et à voir la mort encore de plus près. En effet, la générosité de ceux qui lui avaient donné un asyle dans leur vaisseau ne fut pas de longue durée; la peur les saisit, et, s'étant approchés de la terre, ils jetèrent l'ancre à l'embouchure du Liris. Alors ils lui proposèrent de descendre, pour se reposer un moment après tant de fatigue. Marius, qui ne se défiait de rien, y consentit. On le porte sur le rivage, on le place en un endroit où il y avait de l'herbe; mais pendant qu'il y était tranquille, et ne songeant à rien moins qu'au malheur qui

[1] Ischia.

le menaçait, il voit tout d'un coup lever l'ancre et le vaisseau partir. Ces marchands, comme la plupart des hommes, n'étaient ni assez méchants pour faire le mal, ni assez vertueux pour faire le bien en s'exposant au danger. Ils avaient eu honte de livrer Marius, mais ils ne croyaient pas qu'il fût sûr pour eux de le sauver.

Quelle fut la désolation de Marius lorsqu'il se vit sur ce rivage, seul, sans secours, sans défense, abandonné de tout le monde! Il ne s'abandonna pas cependant lui-même; il se leva, et comme le Liris, qui serpente en cet endroit dans les terres, y forme des marais, il traversa avec une fatigue incroyable des fosses pleines d'eau, des terres bourbeuses, et enfin arriva à la cabane d'un pauvre bûcheron. Il se jette à ses pieds et le conjure de sauver un homme qui, s'il échappe au danger, peut le récompenser au-delà de ses espérances. Le bûcheron, soit qu'il le connût, soit qu'il fût frappé de l'air de fierté et de majesté que ses malheurs ne lui avaient point fait perdre, lui répondit que, s'il n'avait besoin que de repos, il en trouverait dans sa cabane; mais que, s'il fuyait des ennemis, il lui montrerait une plus sûre retraite. Marius ayant accepté cette dernière offre, le bûcheron le mène près d'un marais, dans un endroit creux, où il le couvre de feuilles, de roseaux et de joncs.

Me sera-t-il permis ici d'inviter le lecteur à considérer attentivement Marius dans le déplorable état où nous le voyons en ce moment? Quelles pouvaient être alors ses pensées? Combien devait-il détester une ambition funeste, qui du faîte de la grandeur et de la gloire l'avait précipité dans un abîme de misère au-dessous de la condition du dernier des hommes! Quelle leçon

pour ceux qui ne savent jamais être contents de leur sort, et qui s'imaginent manquer de tout dès qu'un seul objet manque à leur insatiable cupidité!

Marius n'eut pas le loisir de s'entretenir long-temps de ces tristes réflexions; car bientôt il entendit un grand bruit qui venait du côté de la cabane. C'étaient des cavaliers envoyés par Géminius de Terracine, son ennemi, et qui, ayant rencontré le bûcheron, l'interrogeaient, le pressaient, et lui faisaient des menaces sur ce qu'il recélait un ennemi public, condamné à mort par le sénat romain. Il ne restait plus de ressource à Marius. Il sort de sa retraite, se déshabille, et s'enfonce dans l'eau noire et bourbeuse de la mare. Ce sale asyle ne put le cacher. Ceux qui le poursuivaient accourent, et l'ayant tiré de l'eau nu et tout couvert de boue, ils lui mettent une corde au cou, et le traînent sur-le-champ à Minturnes, où ils le livrent aux magistrats; car l'ordre était arrivé dans toutes les villes de l'arrêter et de le tuer, en quelque lieu qu'on le trouvât.

Cependant les magistrats de Minturnes voulurent délibérer préalablement, et déposèrent leur prisonnier dans la maison d'une femme qui se nommait Fannia, et qui avait de longue main des raisons de ne pas l'aimer. Voici de quoi il s'agissait: Fannia, s'étant séparée de son mari Titinius, demandait la restitution de sa dot. Titinius refusait de la lui rendre pour raison de mauvaise conduite, et le fait était vrai. L'affaire fut portée à Rome devant Marius, alors consul pour la sixième fois. Il examina le procès, et trouva que Titinius avait connu le caractère et les déportements de Fannia avant que de l'épouser, et avait passé outre pour jouir de ses richesses. Ainsi Marius, également

indigné contre l'un et contre l'autre, condamna le mari à la restitution de la dot, et la femme à une amende très-petite, mais infamante. Fannia montra néanmoins de la générosité dans le besoin que Marius avait de son secours. Elle le soulagea avec tout le zèle imaginable, et même tâcha de le consoler et de l'encourager. Il lui répondit qu'il avait bonne espérance, et cela en vertu d'un présage si puéril et si ridicule, qu'il n'est pas possible, en le lisant, de n'avoir pas honte et pitié de la sottise humaine. Il lui dit que, lorsqu'on l'amenait à sa maison, un âne en était sorti en courant, et, s'étant arrêté devant lui, l'avait regardé d'une manière qui marquait de la gaîté, puis s'était mis à braire d'un ton d'allégresse, et enfin sautant et gambadant, avait passé à côté de lui pour aller boire à une fontaine voisine. Ainsi les mouvements de gaîté d'un âne rassuraient ce personnage six fois consulaire; et de plus, il inférait de ce que l'animal, en le quittant, avait été chercher l'eau, que c'était par eau que les dieux voulaient qu'il se sauvât, et qu'il devait passer la mer pour se mettre à l'abri des dangers qui menaçaient sa vie. Plein de confiance en ce beau raisonnement, il voulut reposer, et, s'étant mis sur un lit, il fit fermer la porte de la chambre où il était.

La délibération des magistrats et du sénat de Minturnes n'avait pas été longue, et ils avaient résolu d'obéir. Mais il ne se trouva pas un seul citoyen qui voulût se charger de cette odieuse exécution. Un étranger, Gaulois ou Cimbre de naissance, fut envoyé pour tuer Marius, et entra dans la chambre l'épée à la main. Le lit sur lequel reposait Marius était placé dans un enfoncement fort sombre. Du milieu de cette obscurité

Marius, et n'en avait reçu ni bien ni mal; et dès-là qu'un homme était indifférent, il semblait que l'humanité seule et la compassion naturelle dût l'attendrir sur le sort déplorable où était réduit un si grand et si illustre personnage; mais il n'est que trop ordinaire de mépriser les malheureux. A peine Marius était-il débarqué, qu'il vit venir à lui un officier du préteur qui lui dit d'un ton menaçant : *Le préteur Sextilius vous défend de mettre le pied dans sa province. Si vous contrevenez à ses ordres, il vous déclare qu'il est résolu d'exécuter le décret du sénat, et de vous traiter en ennemi public.* La surprise, l'indignation, la douleur saisirent tellement Marius, qu'il demeura fort long-temps sans rien dire, regardant fixement celui qui était venu lui faire ce message. Enfin, comme l'officier le pressait, et lui démandait quelle réponse il rendrait au préteur : *Va*, lui dit-il, *rapporter à celui qui t'envoie que tu as vu Marius fugitif assis au milieu des ruines de Carthage.* Cette réponse était une excellente leçon de l'instabilité des choses humaines, réunissant sous un même point de vue la destruction d'une des plus puissantes villes du monde, et le renversement de la fortune du premier des Romains. Marius ne se pressa pas d'exécuter l'ordre du préteur, et il était encore autour de Carthage lorsqu'il recueillit son fils, qui avait été obligé de s'enfuir des états d'Hiempsal.

Car ce prince, plus sensible à la crainte d'un mal présent qu'à la reconnaissance d'un bienfait passé, était embarrassé de son suppliant. Il lui rendait des honneurs, mais il le retenait malgré lui, et l'empêchait de sortir de son royaume. Cette conduite donna de l'inquiétude au Romain, qui vit bien que les prétextes qu'alléguait

le roi pour le retenir n'avaient rien de sincère, et ne lui pronostiquaient rien d'avantageux. Pour se tirer de peine, il profita de l'occasion qui se présenta, sans qu'il eût pensé à se la ménager. Il était jeune et bien fait. Le péril auquel il était exposé toucha une des concubines du roi, et bientòt elle passa, comme il est fort aisé, de la pitié à l'amour. D'abord Marius la rejeta avec dédain. Mais lorsqu'il reconnut d'une part qu'il n'avait d'espérance de s'enfuir que par son moyen, et de l'autre que les sentiments de cette femme avaient quelque chose de fort élevé au-dessus d'une folle et aveugle passion, il se fia à elle, et s'en trouva bien; car, aidé de son secours, il se sauva avec ses amis des mains d'un prince à qui une perfidie utile n'aurait peut-être pas beaucoup coûté.

Il rejoignit son père, comme je l'ai dit, auprès de Carthage : et ce fut sans doute une grande joie pour le père et pour le fils de se retrouver ensemble après une séparation mêlée de tant de dangers. Pendant qu'ils marchaient le long de la mer, Marius aperçut des scorpions qui se battaient. Il se piquait d'habileté dans l'art prétendu de la divination. Il jugea ce présage mauvais, et il en conclut qu'ils étaient menacés de quelque péril : comme si le bon sens tout seul, sans que les scorpions s'en mêlassent, n'eût pas suffi pour l'avertir qu'ils avaient à craindre et la politique timide de Sextilius, et le ressentiment d'Hiempsal. Ils se jettent donc dans une barque de pêcheur, qui les mène dans l'île de Cercine[1]. Il était temps de partir : car à peine étaient-ils embarqués, qu'ils virent des cavaliers numides envoyés

[1] Cercare.

par Hiempsal à la poursuite du jeune Marius. Ce danger ne fut pas le moindre de ceux qu'ils coururent, mais il fut le dernier. Ils passèrent le reste de l'hiver assez tranquillement dans les îles de la mer d'Afrique, attendant quelque coup de bonne fortune qui leur donnât moyen de retourner en Italie.

Modération de Sylla. Il souffre que Cinna soit nommé consul. Appian. Plut. in Syl.

Cependant Sylla réglait toutes choses dans Rome avec beaucoup de modération. Il avait senti que sa conduite à l'égard de Marius avait déplu à plusieurs membres du sénat, et en général à tout le peuple. Au lieu de s'en irriter, il aima mieux travailler à regagner les esprits par des procédés populaires et pleins de douceur. Ayant tenu les assemblées pour l'élection des magistrats de l'année suivante, il souffrit que Nonius son neveu, et Ser. Sulpicius, qu'il appuyait de sa recommandation, essuyassent tous deux un refus. Il dit même à cette occasion, qu'il était bien aise de voir le peuple faire usage de la liberté qu'il lui avait rendue. Par une suite de cette même modération, il n'empêcha point que l'on ne nommât consul L. Cornélius Cinna, qui était de la faction opposée à la sienne, quoique patricien et son parent. Seulement il prit la précaution de le mener au Capitole, et là de lui faire prêter serment qu'il n'agirait point contre ses intérêts. Cinna fit le serment prescrit en présence de plusieurs témoins, et tenant en la main une pierre, il pria Jupiter, s'il manquait à ses engagements, de le chasser de la ville comme il jetait lui-même cette pierre hors de sa main. Il est étonnant que Sylla pût prendre quelque confiance aux serments d'un ambitieux. Il ne s'y fia pas néanmoins tellement, qu'il ne prît encore la précaution de lui donner pour collègue Cn. Octavius, homme de bien, ama-

teur de la paix et du bon ordre, mais trop doux pour résister à un furieux. Sylla eut bientôt lieu de se repentir de tous ces ménagements : et si quelque chose est capable de diminuer l'horreur des cruautés qu'il exerça dans la suite, c'est le mauvais succès des mesures de douceur qu'il prit dans l'occasion présente.

Les partisans de Marius reprennent courage. Le consul Q. Pompéius est tué par ses soldats.

En effet, dès que ces troupes furent sorties de Rome pour aller l'attendre en Campanie, et pendant qu'il était encore consul, les partisans de Marius commencèrent à agir pour le rappel des exilés : et la première démarche qu'ils firent pour y parvenir, fut de tendre des embûches à la vie des consuls. Sylla avait moins à craindre, ayant une armée qui devait lui servir de défense, lors même qu'il serait sorti du consulat. Q. Pompeïus crut se procurer une semblable sûreté en se faisant donner le commandement des troupes du Picénum, à la tête desquelles était actuellement Cn. Pompeïus Strabo, avec la qualité de proconsul, pour achever de pacifier le pays. Mais le consul ne fit par là que hâter sa mort.

Strabo feignit d'abord de le recevoir avec respect, lorsqu'il vint prendre le commandement de l'armée, et se retira, comme n'étant plus qu'un simple particulier. Mais dès le lendemain, une sédition, excitée par l'ambitieux proconsul, le délivra de son concurrent : et pour la première fois (le temps où nous en sommes est fécond en crimes jusqu'alors inouis) une armée romaine se souilla du sang de son consul. Strabo, s'étant ensuite montré aux soldats, affecta de faire paraître beaucoup de colère; mais il s'apaisa bientôt. Sa prompte réconciliation avec les meurtriers le trahit; et tous les historiens lui attribuent la mort violente d'un consul, Liv. Epit.

Vell. II, 20. Val. Max. lib. 9, c. 6. Appian.

qui de plus était son proche parent. Le sénat, qui, dans des temps de trouble, tels que ceux-ci, avait moins de pouvoir que les soldats, fut contraint de laisser ce crime impuni. Sylla, moins occupé du soin de venger la mort de son collègue que de celui de mettre sa propre vie en sûreté, rassembla ses amis, et les engagea à faire la garde autour de sa maison et de sa personne tant qu'il fut obligé de rester encore à la ville; et dès qu'il lui fut possible, il en sortit, et alla en Campanie se mettre à la tête de son armée.

An. R. 665. Av. J.C. 87.

CN. OCTAVIUS.
L. CORNELIUS CINNA.

Cinna, pour forcer Sylla de sortir de l'Italie, le fait accuser par un tribun du peuple. Dio apud Vales.

A peine Cinna fut-il en charge, qu'il fit voir combien Sylla avait eu tort de prendre quelque confiance en lui, et de le croire capable de respecter son serment. Il n'eut rien plus à cœur que de le presser de partir, alléguant pour raison la nécessité d'arrêter les progrès de Mithridate, mais, dans le fond, ne cherchant qu'à se délivrer d'un tel surveillant pour exécuter ses projets en toute liberté. Sylla, par cette même raison, ne se hâtait pas. Le consul s'avisa, pour vaincre ses retardements, de le faire accuser par le tribun M. Virgilius. Une loi mettait à l'abri de ces sortes de poursuites ceux qui étaient employés pour le service de la république. Sylla donc, laissant là et le consul et le tribun, se mit en mer, et passa en Grèce. Je rendrai compte, dans la suite, de ses exploits contre Mithridate.

Plutarch.

Il travaille au rappel de Marius.

Cinna ne se vit pas plus tôt débarrassé du seul obstacle qui le retenait, qu'il commença à travailler au rappel de Marius. Turbulent et inquiet, il ne pouvait supporter le repos et le calme: de plus, une ambition

insensée le portait à vouloir se rendre maître de la république; enfin, à ces motifs se joignirent trois cents talents[1], qui lui furent donnés par les partisans de Marius. C'est Appien qui rapporte ce dernier fait, et qui avait observé un peu auparavant que des personnes très-riches, hommes et femmes, s'intéressaient pour cet illustre fugitif.

Pour y parvenir, il entreprend de mêler les nouveaux citoyens dans les anciennes tribus. Appian.

Cinna prit donc en main sa cause, et sembla prendre en même temps son esprit : car il eut soin de déguiser sa marche, et d'aller à son but par des voies obliques. Il ne manifesta point d'abord le dessein qu'il avait de rétablir les exilés, mais il entreprit de remettre en vigueur la loi qu'avait portée le tribun Sulpicius pour mêler les nouveaux citoyens dans les anciennes tribus. A ce signal, une multitude immense de ces nouveaux citoyens accourent dans la ville, et Rome redevient le théâtre d'une division furieuse, les anciens résistant aussi vigoureusement qu'ils se voyaient attaqués. Les deux partis avaient chacun un consul à leur tête : les deux partis prennent les armes. Cinna, comme le plus audacieux, en fit usage le premier.

Sédition à ce sujet.

Le plus grand nombre des tribuns du peuple s'opposait à la loi : il n'y avait pas moyen de passer outre sans employer la violence. Aussi vit-on dans le moment briller les épées, et une foule de séditieux, Cinna à la tête, se jeter sur les magistrats opposants pour les chasser de la tribune. Alors Octavius, autour duquel s'étaient rangés en armes les anciens citoyens et tous ceux qui aimaient la tranquillité publique, entre dans la place, attaque les factieux, les coupe en deux bandes, et les disperse; puis, respectant la

[1] Trois cent mille écus. = 1,472,000 fr. — L.

dignité consulaire dans Cinna, et ne voulant point en venir aux mains avec son collègue, il tourne vers le temple de Castor. Mais ceux qui l'accompagnaient n'imitèrent pas sa timide circonspection : ils poussent leur avantage, tuent un grand nombre des adversaires, et mènent battant les autres jusqu'aux portes de la ville. Cinna, qui était supérieur par le nombre, étonné de se voir vaincu, a recours à la dernière ressource des désespérés : il appelle à lui les esclaves, en leur promettant la liberté. Ce fut inutilement; personne ne se joignit à lui, et il fut obligé de se retirer en Campanie. Le combat avait été très-sanglant. Cicéron assure que la place publique regorgea du sang des citoyens, et fut toute remplie de monceaux de corps morts; et Plutarque fait monter à dix mille le nombre de ceux qui périrent du côté seulement de Cinna.

Cinna est chassé de la ville.

Cic. in Cat. lib. 3, n. 14; et pro Sext. n. 77.

Plutarch. in Sertor.

Il avait avec lui Sertorius.

Il emmena avec lui quelques sénateurs, dont le plus illustre sans comparaison était Sertorius. Des circonstances malheureuses pour ce grand homme l'avaient jeté dans ce parti : sa naissance même l'y semblait porter; et, homme nouveau comme il était, dans une division entre la noblesse et le peuple, la faction plébéienne était celle à laquelle il devait naturellement s'attacher. De plus, nous avons vu qu'il avait servi sous Marius dans la guerre des Cimbres, et qu'il en avait reçu beaucoup de témoignages d'estime : c'était encore un engagement. Ce qui acheva de le déterminer, ce fut qu'ayant demandé le tribunat, Sylla l'en fit exclure. Freinshemius conjecture, avec beaucoup de raison, qu'outre les liaisons de Sertorius avec Marius, Sylla, qui voulait abaisser la puissance du tribunat, sentit qu'il ne convenait pas à ses vues de souffrir que

cette charge tombât à un homme de courage, et qui même dans sa jeunesse s'était fait de la réputation par le talent de la parole. Ce fut cet enchaînement de conjonctures qui entraîna Sertorius dans le parti malheureux, et qui en conséquence fit de sa vie une suite de disgraces. Ses infortunes n'ont rien diminué de sa gloire : mais, sans ce funeste engagement, il avait du côté des talents, de la grandeur d'ame et de la science militaire, de quoi devenir le premier homme de la république; au lieu qu'il lui a fallu toute sa vie faire usage de tant de vertus contre ses propres concitoyens, et enfin périr misérablement par la trahison de ses amis : grande leçon, qui doit bien avertir de prendre garde aux premières démarches que l'on fait souvent assez inconsidérément dans la jeunesse, et qui ensuite influent sur tout le reste de la vie!

Cinna est privé du consulat, et Mérula mis en sa place.

Le sénat fit le procès à Cinna, et déclara la place de consul, qu'il occupait, vacante, tant par désertion que pour le crime d'avoir appelé les esclaves à la liberté : affront dont Cinna était bien digne, mais d'un exemple qui pouvait être fâcheux [1]. On lui substitua L. Cornélius Mérula, qui était prêtre de Jupiter, *flamen dialis*.

Cinna gagne l'armée qui était en Campanie.

Cinna, ainsi poussé à bout, n'avait plus de ressource que dans les gens de guerre. Comme l'Italie n'était pas encore entièrement pacifiée, et que les Samnites étaient toujours en armes, les Romains tenaient aussi des armées de différents côtés, et il y en avait une actuellement en Campanie que commandait Ap. Claudius. Cinna, ayant gagné les principaux officiers de cette

[1] « Hæc injuria homine quàm exemplo dignior fuit. » (VELL. lib. 2, cap. 20.)

armée, entra dans le camp; et les soldats s'étant assemblés autour de lui, il renvoya ses licteurs, comme n'étant plus qu'un simple particulier. En même temps, versant des larmes en abondance, il adressa ce discours à la multitude : « Chers citoyens, j'avais reçu de vous « la première dignité de la république, et le sénat m'en « a privé sans votre consentement : ce ne sont pas « néanmoins mes disgraces personnelles qui me tou- « chent le plus ; je plains vos droits violés, votre pou- « voir anéanti, car, qui désormais s'empressera de sol- « liciter les suffrages des tribuns? qui se donnera des « mouvements pour mériter vos bonnes graces? Com- « ment vous sera-t-il permis de vous regarder comme « les maîtres des élections, comme les distributeurs des « emplois et des dignités, si vous ne pouvez assurer la « jouissance de vos bienfaits à ceux que vous en avez « revêtus, et si vos créatures sont exposées à se voir « dépouillées sans vous de ce que vous seuls leur avez « donné? » Il ajouta plusieurs autres choses dans le même sens, et termina son discours par descendre du tribunal, déchirant ses habits et se jetant aux pieds des soldats. Tous, attendris d'un tel spectacle, le relèvent, le font remonter sur le tribunal, l'invitent à rappeler ses licteurs, et lui protestent qu'ils le reconnaissent toujours pour consul. En même temps, les officiers qui avaient été gagnés s'avancent, et lui prêtent serment les premiers, comme à leur général, puis font faire le même serment chacun aux troupes qu'il commandait.

Il intéresse dans sa cause les peuples d'Italie.

C'en était assez pour mettre Cinna en état de ne rien craindre. Mais il voulait de plus se rendre redoutable à ses adversaires, et reprendre sur eux l'autorité du gouvernement dont ils s'étaient mis en possession.

Ainsi, pour grossir son parti, il courut dans toutes les villes d'Italie, représentant aux nouveaux citoyens que c'était leur querelle qu'il avait soutenue, et qu'il avait été la victime de son zèle pour leurs intérêts. Il fut écouté sans doute favorablement : il trouva et hommes et argent en abondance; et il vit à ses ordres jusqu'à trois cents cohortes ou trente légions, formées de différents peuples d'Italie; puissance formidable, et qu'il n'est pas à croire qu'il ait réunie ensemble en corps d'armée, mais qui doit faire concevoir combien grandes étaient ses forces, et combien avaient lieu de trembler ceux qui l'avaient chassé de Rome. Vell. II, 10.

Embarras des consuls.

Octavius et Mérula songèrent donc à fortifier la ville et à la mettre en état de défense. En même temps, comme ils avaient peu de troupes autour d'eux, ils écrivaient de tous côtés pour rappeler au secours de la patrie les armées qui reconnaissaient encore l'autorité du sénat. Mais les chefs des deux plus puissants corps de troupes dont on pût espérer de l'assistance leur manquaient l'un et l'autre, par des raisons différentes. Métellus Pius, qui était plein de bonne volonté, était trop éloigné, et assez occupé par les Samnites. Pompeïus Strabo, qui aurait été à portée de secourir les consuls, et promptement et efficacement, tenait une conduite équivoque, et donnait à Cinna le temps de se fortifier, cherchant à se rendre nécessaire, et mécontent de n'avoir point obtenu un second consulat qu'il désirait. Liv. Epit. Vell. II, 20.

Marius revient en Italie, et est reçu par Cinna. Appian.

Cependant Marius, qui jusque-là s'était tenu en Afrique, profita d'une conjoncture si favorable pour lui. Il repassa la mer, et vint aborder à un port de Toscane, amenant avec lui environ mille hommes, par-

Plut. in Mar. Syl. et Sertor.

tie cavaliers maures, partie aventuriers italiens, que son nom ou des disgraces semblables à la sienne avaient attachés à sa fortune. Il portait sur son visage et dans toute sa personne un air de tristesse convenable à ses malheurs; et la compassion qu'excitait sa vue, jointe à sa grande réputation, lui donna moyen d'assembler bientôt six mille hommes, d'autant plus aisément qu'il recevait tous ceux qui se présentaient, jusqu'aux esclaves mêmes, à qui il donnait la liberté. Alors il envoya offrir ses services à Cinna; et celui-ci, qui avait affecté de paraître n'avoir aucune intelligence avec lui, quoique réellement ils fussent d'accord en tout, assembla le conseil de guerre comme pour délibérer sur la proposition de Marius.

Personne ne balançait à accepter ses offres. Sertorius seul fut d'un avis contraire, soit qu'il appréhendât d'être éclipsé par l'éclat et la gloire d'un si grand guerrier, soit que, plein de douceur comme il était, il craignît les excès terribles auxquels se porterait la vengeance d'un homme naturellement féroce et aigri par ses infortunes. Il représenta que, leur entreprise étant tellement avancée qu'ils pouvaient se regarder comme sûrs de vaincre, ils n'avaient nul besoin de Marius, et que néanmoins, s'il se joignait à eux, il emporterait seul toute la gloire du succès : que d'ailleurs on connaissait son caractère jaloux et ombrageux, qui pourrait bien faire repentir de leur bienfait ceux qui auraient partagé avec lui l'autorité. L'opposition de Sertorius contraignit Cinna de se découvrir. Il avoua que les raisons alléguées étaient frappantes, mais il ajouta qu'il avait honte de refuser Marius, après l'avoir lui-même appelé. *Que ne le disiez-vous d'abord,* re-

prit Sertorius. *Si vous l'avez mandé, c'est une affaire finie, il n'est plus question de délibérer.* Marius fut donc reçu; et Cinna le déclara proconsul, et voulut lui donner des faisceaux et des licteurs: mais il les rejeta, disant que de tels honneurs ne convenaient pas à la fortune d'un exilé; et pour tâcher de se rendre un objet de pitié, il prenait une contenance affligée et des manières tristes, à travers lesquelles néanmoins il était aisé de sentir une fierté de courage, irritée et non pas abattue par les maux qu'il avait soufferts.

Cinna et Marius marchent contre Rome.

Dans le conseil il fut résolu d'aller attaquer Rome. L'exemple en avait été donné par Sylla; et Marius ne se piquait pas d'être plus délicat que son ennemi sur l'amour et le respect dus à la patrie. Cinna et lui comptaient réussir sans peine. Outre qu'ils étaient en force, la froide et lente circonspection d'Octavius leur donnait une grande supériorité. C'est le sort des gens de bien d'être presque toujours attaqués avec avantage, parce que la probité leur interdit bien des ressources dont leurs adversaires se servent sans scrupule. Octavius ne manquait ni de constance, ni même d'habileté; mais il s'attachait à l'observance rigide des lois: et quelqu'un lui ayant conseillé d'armer les esclaves et de les engager par l'espérance de la liberté à la défense de la ville, il répondit « qu'il ne violerait point les « lois en donnant aux esclaves le droit[1] de citoyens « de Rome, pendant que par respect pour elles il en « privait Marius ».

Dans le parti contraire, on pensait d'une façon bien différente. On se fortifiait par toutes sortes de voies, et

[1] Les esclaves affranchis par les Romains devenaient eux-mêmes citoyens romains.

Cinna vint mettre le siége devant Rome avec quatre armées, qui se postèrent, l'une ayant Marius pour chef, au-dessous de la ville, du côté de la mer; l'autre commandée par Sertorius, au-dessus. Cinna lui-même, et Carbon, que nous verrons dans la suite jouer un grand rôle dans tous ces troubles, prirent leurs quartiers entre ceux de Marius et de Sertorius. Leur première attention fut d'affamer la ville : ce qui leur était aisé, vu qu'ils étaient maîtres de la rivière. Leurs partis battaient la campagne, ils avaient des bâtiments légers qui couraient les côtes; et ainsi ils empêchaient qu'on ne pût apporter aucune provision aux assiégés. Marius surprit même par intelligence Ostie, à l'embouchure du Tibre, et livra cette malheureuse place au pillage et à la fureur du soldat.

Pompeius Strabo vient enfin au secours de Rome. Combat où un frère est tué par son frère.

Je place ici les mouvements tardifs de Pompeïus Strabo en faveur des consuls et du sénat. Il avait, par une connivence perfide, donné le temps, comme je l'ai déja dit, à Cinna d'acquérir des forces redoutables, et il ne vint au secours de la patrie que lorsqu'elle était aux abois. Si même nous en croyons Orose, avant que de se déclarer pour le parti du sénat, il s'était offert à Cinna et à Marius, et en avait été rebuté. Il livra aux portes de Rome un combat qui ne fut point décisif, et dont tout ce que nous savons de plus digne de mémoire, c'est qu'il y arriva que deux frères qui servaient dans les deux armées ennemies, s'étant rencontrés dans la mêlée, se battirent sans se connaître. Celui qui était du côté de Pompée ayant tué l'autre, le reconnut en le dépouillant. Sa douleur alla jusqu'au désespoir; et après l'action, ayant fait dresser un bûcher, sur lequel il plaça le mort, il y monta lui-même,

Tac. Hist. III, 51. Liv. Epit. Oros. V, 19.

se perça de la même épée dont il l'avait tué, et, ayant ordonné qu'on y mît le feu, il mêla ainsi ses cendres avec celles de son frère : évènement horrible, qui fit gémir les deux armées, pendant qu'elles se rendaient elles-mêmes coupables de crimes qui n'étaient pas beaucoup moindres !

Les Samnites se joignent au parti de Cinna.

Les consuls ne se croyaient pas encore assez forts avec les troupes de Pompée, quand même ils auraient pu compter sur le zèle et la fidélité de leur chef. Ils cherchèrent donc à se procurer d'autres secours. Métellus Pius, qui était entièrement dévoué au sénat, comme je l'ai déja observé, faisait actuellement la guerre contre les Samnites. Ils lui envoyèrent ordre de traiter avec ces peuples, et de leur offrir le droit de bourgeoisie romaine. Ils espéraient par là acquérir un double renfort : l'armée de Métellus, qui, dès qu'il serait libre, ne manquerait pas de venir au secours de Rome ; et celle même des Samnites, qui d'ennemis deviendraient citoyens. Mais ceux-ci, pleins de haine contre le nom romain, et fiers de se voir recherchés, demandèrent des conditions si avantageuses pour eux, si dures et si déshonorantes pour les Romains, que Métellus ne voulut point les accorder. Marius et Cinna, qui furent avertis de cette négociation, donnèrent carte blanche aux Samnites, et par là les attirèrent à leur parti. Métellus ne laissa pas de s'approcher de Rome, et de se joindre à l'armée d'Octavius.

Cependant la ville pensa être prise par trahison. Un Ap. Claudius, tribun des soldats, qui avait autrefois reçu quelque service de Marius, lui livra le Janicule, dont il avait la garde. Déja Cinna et Marius étaient maîtres de ce poste, qui commandait la ville et y était

joint par un pont, lorsqu'Octavius et Pompeïus accoururent et repoussèrent les ennemis.

Mort de Pompeïus Strabo. Haine publique contre lui.

Ce fut là le dernier service que la patrie tira de l'armée de Pompeïus. Peu de temps après la maladie s'y mit, et en fit périr une grande partie. La mort inopinée du général, qui dans un orage effroyable fut tué du tonnerre, acheva de dissiper cette armée. Il n'en est plus parlé depuis cet évènement; et il est vraisemblable que les soldats ou se dispersèrent, ou même prirent parti dans les troupes de Cinna. Je ne dois pas omettre ici la manière dont la haine publique se déclara contre Pompeïus Strabo après sa mort. Il se l'était attirée par son avidité, par son ambition effrénée, et surtout par l'indifférence criminelle qu'il avait témoignée pour les dangers qui menaçaient Rome. Lors donc que l'on célébrait ses funérailles, la populace se jeta sur le lit de parade dans lequel on le portait au bûcher, elle en arracha et jeta à bas son corps, et, après lui avoir fait mille outrages, le traîna dans les rues avec un roc. C'est d'un père si détesté qu'était fils le grand Pompée, qui fut chéri du peuple romain jusqu'à l'adoration.

Plut. in Pomp. Jul. Obseq.

Appian. Plut. in Mar.

Marius travaillait à ôter aux assiégés toute espérance de recevoir des vivres et des rafraîchissements. Dans cette vue il alla prendre toutes les places des environs de Rome où il y avait des magasins, Antium, Aricie, Lanuvium, et quelques autres. Après quoi, ayant rejoint Cinna, Sertorius et Carbon, il vint avec eux présenter la bataille au consul. Cn. Octavius était sorti de Rome, et tenait la campagne, ayant des forces considérables, savoir ses propres troupes, celles de Métellus Pius, et une troisième armée commandée par P. Crassus, père de celui que ses richesses et sa puissance ont rendu si

Marius présente la bataille à Octavius, qui n'ose accepter le défi.

fameux. Il semble que le consul, dans l'état où étaient les choses, ne devait pas balancer à accepter le défi des adversaires. Il n'y avait qu'une bataille gagnée qui pût sauver Rome. Mais aussi une bataille perdue la livrait en proie à la violence, au pillage, et à toutes les horreurs de la guerre. Cette dernière considération, conforme aux inclinations douces et un peu timides d'Octavius, le retint. Il n'osa exposer la patrie à un si grand péril, et perdit tout en ne voulant rien hasarder. Les désertions devinrent fréquentes : la disette, augmentant dans Rome, commençait à y exciter les plaintes et les murmures de la multitude; de sorte que le sénat découragé, et appréhendant que la ville ne fût prise de force, ou livrée par trahison, envoya des députés à Cinna pour traiter d'accommodement.

Cinna les arrêta tout court en leur demandant si ceux qui les envoyaient le reconnaissaient pour consul. Ils n'avaient point, ce qui est assez surprenant, d'instructions sur cet article, et ils s'en retournèrent sans avoir même entamé la négociation. Cette démarche de faiblesse que le sénat avait faite n'eut donc d'autre fruit que d'accroître la consternation de ceux qui lui étaient attachés, et de hausser le courage des partisans de Marius, qui étaient en grand nombre dans la ville. L'armée d'Octavius diminuait de jour en jour par les désertions : ni lui-même ne pouvait compter sur la plupart de ceux dont il se voyait environné, ni les soldats n'avaient de confiance en un général irrésolu, formaliste, et qui toujours craignait d'en trop faire. Pour ce qui est de Métellus, il avait abandonné la partie; et, voyant la supériorité que prenait Marius, il s'était retiré en Ligurie, d'où il passa bientôt après en Afrique. Il ne

Députés envoyés à Cinna par le sénat.

restait d'autre ressource au sénat que de transiger avec ses adversaires aux conditions les plus douces qu'il serait possible d'obtenir. Mais il fallait rendre à Cinna le consulat; et ce préliminaire indispensable était l'injustice la plus criante contre Mérula, homme de bien, respectable par l'éminence du sacerdoce dont il était revêtu, et qui n'avait pas assurément mérité l'affront d'être déposé.

Mérula abdique le consulat. Diod. apud Vales.

Ce consul les tira d'embarras quant à ce qui le regardait, en se sacrifiant lui-même avec une générosité digne des plus grandes louanges. *Je n'ai garde*, dit-il dans le sénat, *de souffrir que ma personne et mes intérêts soient un obstacle à la paix. J'ai reçu les faisceaux consulaires par votre autorité, et pour travailler au salut de la patrie. Puisque le bien de la patrie demande aujourd'hui que je les dépose, je donne avec joie à mes citoyens cette preuve de mon amour pour eux, et de mon zèle pour les tirer de danger.* Il monta ensuite à la tribune aux harangues, et fit solennellement devant le peuple son abdication. Alors on envoya de nouveaux députés à Cinna, avec ordre de le reconnaître pour consul.

Nouvelle députation à Cinna. Appian. Plut. in Mar.

Leurs instructions étaient fort courtes. Ils n'étaient chargés de demander autre chose à Cinna sinon qu'il jurât d'épargner la vie des citoyens. Il ne daigna pas faire de serment, et voulut qu'on se contentât de la parole qu'il donnait de ne causer volontairement la mort à personne. On verra comment il tint cette parole; mais il n'aurait pas été plus fidèle au serment. Il ajouta un avis pour Octavius qui était rentré dans la ville : *qu'il ne se hasarde point à paraître en public*, dit-il aux députés, *de peur que contre mon gré il ne*

lui arrive malheur. Il donna cette audience étant assis sur son tribunal, ayant devant lui ses licteurs, et environné de tout l'appareil de la majesté consulaire. Marius était debout auprès de la chaise curule du consul, affectant, comme il avait toujours fait depuis son retour, un air d'abattement dont il était aisé de reconnaître l'hypocrisie, et qui laissait échapper des traits d'un ressentiment profond et d'une vengeance sanguinaire.

Conseil tenu par Marius et Cinna, où la mort de ceux du parti contraire est résolue. Diodor. lib. 38.

En effet Marius et Cinna, se voyant vainqueurs, tinrent un grand conseil avec les principaux chefs de leur parti pour délibérer sur la manière dont ils useraient de la victoire. Il n'est pas permis de douter que Sertorius n'y ait opiné à la douceur. Nous en verrons la preuve plus bas. Mais il ne fut pas le maître; et il fut conclu que, sans s'embarrasser des paroles données aux députés du sénat, ils feraient main basse sur tous leurs ennemis, afin que leur faction, demeurant seule maîtresse du gouvernement, disposât de tout avec une entière autorité. Ravager la ville par d'horribles carnages, c'était ce qu'ils appelaient y établir la paix. Ainsi Marius, qui avait imité Sylla en attaquant Rome et la forçant à main armée, fut bien éloigné d'imiter son humanité et sa modération à l'égard des citoyens; comme il arrive d'ordinaire, que les seconds exemples enchérissent sur les premiers.

Marius et Cinna entrent dans la ville, qui est livrée à toutes les horreurs de la guerre. Plut. in Mar. Appian.

Cependant le sénat, qui ignorait cette cruelle délibération, ne tarda pas à envoyer de nouveaux députés pour inviter Cinna et Marius à entrer dans la ville; car on avait ajouté expressément le nom de Marius, parce qu'on savait fort bien que c'était lui qui était l'ame de tous ces mouvements, et que Cinna, à pro-

prement parler, ne faisait que lui prêter son nom. Cinna fit donc son entrée, précédé de ses licteurs, et environné de ses gardes. Mais Marius s'arrêta à la porte, disant, avec une ironie pleine d'insulte, que les exilés n'avaient point droit d'entrer dans la ville, et qu'il fallait qu'une nouvelle loi abrogeât celle par laquelle il avait été condamné à l'exil. Les tribus s'assemblèrent donc au plus tôt; mais à peine trois ou quatre eurent-elles donné leur suffrage, que Marius, las de cette comédie, entra subitement et livra Rome à toutes les horreurs de la guerre. Toutes les portes de la ville furent fermées, afin que personne ne pût s'enfuir; et, sous prétexte de chercher les ennemis de Marius, les soldats se répandirent dans tous les quartiers. Surtout une troupe d'esclaves que Marius avait affranchis, et dont il avait fait comme sa garde, ayant reçu de lui pleine licence, commirent les plus horribles excès. Un très-grand nombre de citoyens furent tués, les femmes déshonorées, les maisons pillées. C'était avoir été ennemi de Marius que d'être riche. En un mot, Rome fut traitée comme une ville prise d'assaut.

Mort du consul Octavius.

Le consul Octavius ne fut pas témoin de ces maux; car il avait été tué avant même que les vainqueurs entrassent dans la ville. Il s'était retiré sur le Janicule avec un petit nombre d'amis, et quelques troupes qui lui étaient encore restées fidèles. Tous ceux qui l'accompagnaient l'exhortaient à fuir : mais il déclara qu'étant consul, jamais il n'abandonnerait Rome. Je ne sais s'il comptait sur les serments de Marius et de Cinna, qui l'avaient fait assurer qu'il ne lui serait fait aucun mal. Mais ce qui est certain, c'est qu'il avait grande confiance aux prédictions des astrologues, qui lui avaient toujours

promis d'heureux succès ; car ce magistrat, le plus modéré et le plus équitable des Romains, d'ailleurs homme ferme dans les maximes des ancêtres, et qui soutint toujours avec hauteur les droits de la dignité consulaire sans jamais l'avilir par d'indignes complaisances, ce même homme avait un faible ridicule pour l'astrologie et la divination ; et ce qui contribua beaucoup à sa ruine, c'est qu'il passait plus de temps avec les charlatans et les devins qu'avec les meilleures têtes du sénat et avec les gens de guerre.

Marius et Cinna ne lui avaient fait donner de bonnes paroles que pour empêcher qu'il ne pensât à leur échapper ; et ils se hâtèrent de détacher un officier nommé *Censorinus* avec un gros de cavaliers, pour aller le tuer sur le Janicule. Censorinus le trouva assis sur sa chaise curule avec les ornements du consulat, ayant devant lui ses licteurs comme si tout eût été en pleine paix. Dès que ses amis aperçurent les cavaliers, ils le pressèrent de nouveau de s'enfuir ; mais il ne daigna pas même se lever, et reçut ainsi la mort avec une constance dont la gloire est néanmoins diminuée par une réponse d'astrologue que l'on trouva sur lui après sa mort. Sa tête fut portée à Cinna, et ensuite mise sur la tribune aux harangues, sans doute en vengeance d'un pareil traitement qui avait été fait par Sylla au tribun Sulpicius. Les vainqueurs continuèrent de faire ainsi trophée de toutes les autres cruautés qu'ils exercèrent ; et il n'y eut point de sénateur égorgé par leur ordre dont la tête ne fût portée sur la tribune, en sorte que ce lieu respectable devint comme un lieu patibulaire, et même quelque chose de beaucoup plus affreux, puisqu'on y voyait des têtes sanglantes, non de scélérats exécutés

pour leurs crimes, mais de tout ce qu'il y avait à Rome de plus illustre par les dignités, les talents et les vertus.

Mort des deux frères L. et C. César, et des Crassus père et fils.

De ce nombre furent les deux frères L. et C. Césars, dont le premier avait été consul et censeur, et le second était celui qui avait disputé le consulat contre Sylla. Il y eut même ceci d'atroce dans la mort de Lucius, que Marius[1], par une lâche barbarie, le fit tourmenter cruellement devant le tombeau de ce misérable tribun Q. Varius qui avait causé tant de maux à l'état. Il ne manquait, pour mettre le comble aux infortunes et à la honte de la république, dit Valère Maxime, que d'immoler César aux mânes de Varius. C. César fut découvert et livré par celui chez qui il était allé chercher un asyle, et pour la défense duquel il avait autrefois utilement employé son éloquence dans une affaire criminelle. Telle fut la reconnaissance que ce scélérat rendit à son bienfaiteur. Plusieurs autres illustres personnages périrent aussi malheureusement. Je ne parlerai que des plus considérables, et de ceux sur la mort desquels nous avons quelque détail.

Liv. Epit. Plut. in Crasso.

P. Crassus, ayant vu son fils aîné tué sous ses yeux, se perça lui-même de son épée, pour ne point être exposé à des insultes indignes de son courage et de sa vertu. Son second fils se sauva, et devint dans la suite le plus riche et l'un des plus puissants des Romains.

Mort de l'orateur Marc-Antoine. Plut. in Mar. Appian.

L'orateur Marc-Antoine avait trouvé un ami fidèle, mais qui le perdit par trop de zèle et de bonne volonté. C'était un homme du peuple, pauvre, et qui, voyant

[1] « Marius iram suam nefariè distrinxit, L. Cæsaris consularis et censorii nobilissimum corpus ignobili sævitiâ trucidando; et quidem apud seditiosissimi et abjectissimi hominis bustum. Id enim malorum miserrimæ tunc reipublicæ deerat, ut Vario Cæsar piaculum caderet. » (VAL. MAX. lib. 9, cap. 2.)

chez lui un hôte de cette importance, voulut le bien traiter. Il envoya donc son esclave au cabaret avec ordre de prendre du meilleur vin. Le cabaretier, qui vit l'esclave goûter le vin avec plus de soin que de coutume, et vouloir y mettre un très-haut prix, lui demanda pourquoi son maître ne se contentait pas du vin ordinaire. L'esclave, qui crut parler à un ami, découvrit le secret fatal; et aussitôt le perfide cabaretier courut à Marius, qui était actuellement à table, lui déclarer qu'il venait lui livrer Marc-Antoine. C'est une chose qui fait horreur que les transports de joie avec lesquels Marius reçut cette nouvelle. Il se récria, il battit des mains, il voulait aller lui-même sur le lieu, si ses amis ne l'eussent retenu. Il se détermina donc à envoyer le tribun militaire Annius avec des soldats, le chargeant de lui apporter sur-le-champ la tête de Marc-Antoine. Annius arrive, et demeurant en bas pour garder la porte, il fait monter ses soldats. Mais à la vue d'Antoine le respect arrêta ces cœurs féroces; et l'éloquent orateur, ayant employé dans une nécessité si pressante ces douces insinuations et ce pathétique qu'il savait si bien manier, acheva de les attendrir, de sorte qu'aucun n'osait porter la main sur lui. Enfin le tribun, qui s'impatientait d'attendre, monte lui-même, et voit ses soldats comme enchantés et suspendus, baissant les yeux, versant des larmes, et Antoine qui les haranguait. Pour lui, aussi barbare que celui qui l'envoyait, il n'écouta point les prières d'un si respectable suppliant, et lui trancha la tête, qu'il alla porter aussitôt à Marius. Ce présent funeste fut reçu avec une satisfaction égale à l'impatience avec laquelle il était attendu. Marius embrassa le tribun Annius tout sanglant, il prit de ses

mains la tête d'Antoine, et ne craignit point de souiller la table, qui était regardée par les anciens comme quelque chose de sacré, du sang d'un si illustre citoyen et d'un si grand orateur. Quand il eut donné le temps à ses yeux de se repaître de ce cruel spectacle, il la rendit pour être placée sur la tribune aux harangues; de façon que « sur ces mêmes Rostres[1], d'où Marc-Antoine étant « consul avait défendu la république avec tant de cou- « rage, fut placée cette tête à qui tant de citoyens étaient « redevables de leur conservation ». Ainsi parlait Cicéron, qui ne pensait guère en écrivant ceci faire son histoire; ni qu'un pareil sort lui fût réservé à lui-même de la part du petit-fils de celui dont il déplorait si amèrement l'infortune.

Mort de Catulus et de Mérula.

Après tant de meurtres exécutés avec une violence qui ne connaissait ni frein ni bornes, comme si les lois eussent pu encore avoir lieu dans un désordre si affreux, ou plutôt pour ajouter l'insulte à la cruauté, Marius et Cinna firent accuser en forme Catulus et Mérula. Catulus, qui avait été collègue de Marius, et avait triomphé avec lui des Cimbres, essaya de le fléchir, et lui fit demander pour lui par ses amis la liberté de sortir de Rome et de s'en aller en exil. Mais il avait affaire au plus impitoyable de tous les hommes; et toutes les prières qu'on lui fit n'en purent tirer que cette seule parole, répétée par lui plusieurs fois: *Qu'il meure.*

Cic. Tuscul. Quæst. v, 56.

Catulus donc s'étant enfermé dans une petite chambre nouvellement enduite de chaux, y fit allumer un grand feu, et s'étouffa ainsi lui-même.

[1] « M. Antonii in his ipsis rostris, in quibus ille rempublicam constantissimè consul defenderat...... positum caput illud fuit, a quo erant multorum civium capita servata. » (Cic. *de Orat.* lib. 3, cap. 10.)

Pour ce qui est de Mérula, il voulut rendre témoin de sa mort le dieu même dont il était le prêtre; et, s'étant mis au pied de l'autel de Jupiter, il s'ouvrit les veines, en sorte que son sang rejaillit jusque sur la statue du dieu. Sans doute il voulait attirer sa vengeance sur les cruels ennemis qui le forçaient à mourir. Une circonstance singulière, et qui fait honneur à sa piété, quoique superstitieuse, et à son zèle pour la patrie, c'est que, comme on pensait que c'était une chose de mauvais présage et capable de déplaire aux dieux que le prêtre de Jupiter mourût avec le bonnet sacré sur la tête, Mérula eut la précaution d'écrire sur des tablettes qu'il attacha sur lui qu'avant que de s'ouvrir les veines, il avait déposé ce bonnet sacré. Au reste, la mort de ce prêtre de Jupiter entraîna presque l'extinction du sacerdoce; car la vacance fut de soixante et dix-sept ans. Le grand César, alors fort jeune, fut destiné par Marius pour succéder à Mérula. Mais la victoire de Sylla rendit inutile et sans effet cette nomination.

Vell. lib. 2, c. 22. Flor. lib. 21.

Appian.

Outre ces morts célèbres, et quelques autres dont l'histoire fait mention en particulier, mais qui sont moins connus, il se fit un carnage effroyable d'un très-grand nombre de citoyens. Un mot, un signe de tête de Marius coûtait la vie à ceux qui se présentaient devant lui. Enfin un sénateur, qui se nommait Ancharius, l'ayant abordé et n'ayant point reçu de réponse à son compliment, fut massacré sur-le-champ. Et cela passa en règle. Tous ceux qui venaient saluer Marius, et à qui il ne rendait pas le salut, étaient tués par les esclaves qui lui servaient de gardes : en sorte que ses amis mêmes ne l'approchaient qu'en tremblant. Et il

Carnage horrible dans Rome. Plut. in Mar.

ne se rassasiait point de tant de sang répandu. Cinna était las de tuer, et se rendait; mais, pour lui, toujours impitoyable, toujours altéré de sang et de meurtre, il ne faisait grace à aucun de ceux qui lui avaient été suspects en quelque façon que ce pût être. Le carnage, accompagné du pillage des maisons et des plus criminelles violences, dura cinq jours et cinq nuits dans Rome, dont l'aspect était devenu un objet d'horreur. Pendant que les têtes de ceux que l'on massacrait étaient exposées, comme nous l'avons dit, sur la tribune aux harangues, les corps étaient jetés dans les rues, où on les foulait aux pieds; car il était défendu de leur donner la sépulture.

Dio apud Vales.

Plutarch.

Toute l'Italie se ressentait pareillement des fureurs de Marius. Les grands chemins et les villes étaient remplis de ses satellites, qui suivaient à la piste ceux qui s'étaient enfuis et se cachaient. Et très-peu échappèrent. Les malheureux ne trouvaient ni amis ni parents fidèles; et presque tous furent trahis par ceux chez qui ils s'étaient retirés pour se mettre en sûreté.

Cornutus sauvé par ses esclaves.

C'est ce qui doit nous rendre plus admirable la fidélité des esclaves de Cornutus, qui, après l'avoir caché dans un lieu sûr, prirent un mort, qu'ils attachèrent par le cou au plancher, pour faire croire que c'était leur maître qui s'était pendu lui-même, et le montrèrent en cet état, et avec un anneau d'or au doigt, aux soldats qui cherchaient Cornutus. Ils firent ensuite toute la cérémonie des funérailles, sans que personne eût aucun soupçon de la vérité; et pendant ce temps-là Cornutus passa en Gaule.

Plut. in Syl. Appian. in Mithrid.

Métella, femme de Sylla, fut aussi assez heureuse pour échapper avec ses enfants à la cruauté de Marius,

qui déchargea sa vengeance sur les maisons de ville et de campagne de son ennemi.

Humanité du peuple romain. Val. Max. lib. 4. c. 3.

Je ne dois pas omettre ici l'exemple de modération et d'humanité que donna tout le peuple, et qui reprochait bien fortement aux vainqueurs leur barbarie et leur férocité; car, quoique Marius livrât au pillage les maisons de ceux qu'il avait fait tuer, aucun citoyen ne voulut se souiller de ces funestes dépouilles; et tous respectèrent les maisons des malheureux, comme si elles eussent été des temples sacrés et inviolables.

Douceur de Sertorius. Plut. in Sert.

Mais personne ne se fit plus d'honneur par sa douceur dans ces déplorables circonstances que Sertorius. Ni le ressentiment, ni l'orgueil de la victoire ne le portèrent à commettre aucune violence ou à insulter aux vaincus. Il alla même plus loin. Comme sa douceur venait de raison, et non de faiblesse, elle se changea en sévérité redoutable contre les scélérats. Outré des excès et des cruautés qu'exerçaient ces esclaves à qui Marius avait lâché la bride, il se concerta avec Cinna, qui était plus traitable; et ayant obtenu son consentement, il les fit attaquer pendant la nuit dans le camp où ils avaient coutume de se renfermer, et il les tua tous, au nombre de quatre mille.

Cependant Marius arrangeait les affaires du gouvernement, ou plutôt les siennes, déposant les magistrats qui lui étaient suspects, et renversant les lois de Sylla. Et l'année approchant de sa fin, Cinna et lui se nommèrent eux-mêmes consuls, sans aucune forme d'assemblée ni d'élection.

An. R. 666.
Av. J.C. 86.

C. MARIUS. VII.
L. CORNELIUS CINNA. II.

Nouvelles cruautés de Marius.
Dio apud Vales.
Liv. Epit.

Le premier jour de la nouvelle année fut signalé par d'horribles cruautés. Le fils de Marius tua de sa main un tribun du peuple, et en envoya la tête aux consuls; deux préteurs furent exilés; et un sénateur, qui se nommait Sex. Licinius, fut précipité par ordre de Marius du haut du roc Tarpéien.

Sa mort.

Rien que la mort ne pouvait arrêter les fureurs de ce sanguinaire vieillard. Elle ne tarda pas à venir. L'état de prospérité où il se trouvait ne calmait point les inquiétudes que lui donnait la crainte du retour de Sylla, qui faisait la guerre avec beaucoup de succès contre les généraux de Mithridate. Un si redoutable vengeur faisait trembler Marius, qui ne put même dissimuler ses frayeurs. Un jour qu'il s'entretenait avec ses amis après le souper, ayant rappelé toutes les aventures de sa vie, et cette vicissitude de prospérités éclatantes et d'affreuses disgraces, il ajouta qu'il n'était pas d'un homme sensé de s'exposer de nouveau, après de telles expériences, aux caprices de la fortune.

Ces pensées le tourmentaient, et lui causaient des insomnies dont il était extrêmement fatigué. Il s'avisa d'un remède qui ne convenait guère ni à sa dignité, ni à son âge. Ce fut de se livrer sans mesure aux excès de la table, et de passer les nuits à boire avec ses amis. Par ce régime bientôt il s'échauffa le sang. La fièvre le prit, qui porta tout d'un coup à la tête; et dans ses délires il ne pensait qu'à la guerre de Mithridate. Il s'imaginait en avoir la conduite; et non-seulement il en parlait, mais il faisait les gestes et prenait les attitudes

d'un homme qui combat, ou d'un général qui donne ses ordres; tant était violente et incurable, tant avait pénétré jusque dans les moelles la passion que lui avaient inspirée pour ce commandement l'ambition et la jalousie agissant de concert. Ainsi, dit Plutarque, âgé de soixante et dix ans, seul entre tous les hommes parvenu à être sept fois consul; enfin, possédant des richesses qui auraient suffi à plusieurs rois, il se lamentait comme souffrant l'indigence, et il mourut avant que d'avoir pu exécuter ses projets. Insensé! qui au lieu de conserver par la reconnaissance les bienfaits de la fortune, se laissait enlever le présent pour ne s'occuper que d'un fol avenir! Tel est le sort [1], ajoute cet historien philosophe, de ceux qui, n'ayant pas eu soin de préparer d'abord dans leur ame, par l'étude et par les belles connaissances, comme un fondement et une base solide pour recevoir les biens du dehors, versent inutilement et les richesses et les honneurs dans un abîme insatiable, et où jamais il ne se trouve de fond. Marius mourut le treize janvier.

Scévola blessé d'un coup de poignard aux funérailles de Marius. Cic. pro Sex. Rosc. n. 33. Val. Max. lib. 9, c. 11.

Sa mort ne rendit pas le calme à la ville; et il parut dans ses funérailles mêmes que la fureur de ses partisans n'était pas éteinte avec sa vie. Fimbria, l'un des plus violents ministres de ses cruautés, qui avait massacré L. César et le fils de P. Crassus, chargea quelqu'un de tuer dans la pompe même du convoi Q. Scévola le pontife, ce personnage si vénérable par sa vertu. Scévola n'ayant été blessé que légèrement, Fimbria le cita à comparaître devant le peuple; et comme on lui

[1] Πρὶν ἐκ λόγου καὶ παιδείας ἕδραν ὑποβαλέσθαι καὶ κρηπῖδα τοῖς ἔξωθεν ἀγαθοῖς, συνάγοντες αὐτὰ καὶ συμφοροῦντες, ἐμπλῆσαι τῆς ψυχῆς οὐ δύνανται τὸ ἀκόρεστον.

demandait quel crime il reprocherait à un homme qu'il n'était pas même possible de louer dignement : *Je l'accuserai*, dit ce forcené, *de n'avoir pas reçu assez avant dans le corps le poignard dont il devait être tué sur la place*. Tels étaient les dignes instruments dont Marius s'était servi pour satisfaire son ambition et sa vengeance ; et c'est ainsi que par ses satellites il continuait après sa mort les maux qu'il avait faits pendant sa vie.

Réflexion sur le caractère de Marius, et sur sa fortune. Liv. Epit. lib. 80. Vell. lib. 2, c. 2, et 23. Val. Max. lib. 9, c. 1.

Presque tous ceux qui ont parlé de Marius ont observé qu'il ne fût pas moins funeste à ses citoyens dans la paix qu'utile dans la guerre[1]. Valère Maxime va plus loin, et juge avec raison que ses victoires ne sont pas une suffisante compensation pour les horreurs dont il s'est rendu coupable[2], et qu'il mérite moins l'admiration pour ses grandes actions contre les ennemis de Rome que la haine et la détestation publique pour les crimes qu'il a commis contre la patrie. En effet, il eut tous les vices des grands scélérats : il fut sans foi, sans honneur, sans humanité ; ingrat, ennemi de toute vertu, jaloux de tout mérite, cruel comme une bête féroce. Qu'on traite encore après cela Marius de grand homme et de héros : c'est peut-être l'exemple le plus marqué de l'imbécillité du genre humain, qui entend assez peu ses intérêts pour attacher l'idée de l'héroïsme à l'art funeste de le détruire, et qui veut que cet héroïsme subsiste avec les vices les plus nuisibles à la société.

[1] « Quantùm bello optimus, tantùm pace pessimus ,..... vir in bello hostibus, in otio civibus infestissimus. » (VELL.)

[2] « Penè tanti victoriæ ejus non fuerunt : quarum oblitus , plus criminis domi , quàm laudis militiæ meruit. » (VAL. MAX.)

Sa fortune ne me paraît guère plus digne d'envie que sa conduite n'est digne de louange. Il devint sans doute le plus fameux des Romains. Mais si, au lieu de nous laisser éblouir par ce vain éclat des richesses et des dignités, nous considérons ce qu'il lui en a coûté pour les acquérir, et pour s'en assurer la possession, que d'intrigues, de cabales, d'inquiétudes! Ajoutez le tourment de l'envie, les craintes, le dépit d'être souvent forcé de céder, et enfin les déplorables aventures de sa fuite. N'aurait-il pas été plus heureux, si, tranquille dans l'état obscur où il était né, labourant lui-même un petit champ ou laissé par ses pères, ou même acquis par son travail, il eût mené une vie exempte de soucis et de périls?

Réflexion sur l'état de Rome.

Qu'il me soit permis de porter ma vue encore plus loin, et de joindre à l'exemple de Marius celui de la république elle-même, dont il fut et le sauveur et le bourreau. Quelle affreuse situation que celle de Rome au milieu de toutes ses prospérités et de toutes ses grandeurs! Elle est victorieuse de tous ses ennemis, et tyrannisée par ses propres citoyens. Elle fait fuir et taille en pièces les armées étrangères, et elle est noyée dans son propre sang. Elle donne des lois à tous les peuples, et elle ne peut maintenir les siennes, qui changent à chaque instant selon les caprices des tyrans qui l'oppriment. Et c'est de ses prospérités mêmes que naissent tous ses maux. Modeste et heureuse tant qu'elle a été faible, c'est sa fortune qui introduit chez elle et les vices et les calamités les plus horribles : tant il y a d'erreur et d'incertitude dans toutes les choses humaines! tant les hommes se connaissent peu dans ce qui fait le véritable bonheur! Concluons qu'il n'y a de fé-

licité solide ni pour les états, ni pour les particuliers, que dans la pratique de la vertu, et que la vertu est bien plus amie de la médiocrité que de la trop grande élévation.

LIVRE TRENTE-DEUXIÈME.

Commencements de Mithridate. Sa première guerre contre les Romains jusqu'à la paix que lui accorda Sylla. Retour de Sylla en Italie, qui tombe sous l'an de Rome 668.

§ I. *Ancêtres et noblesse de Mithridate. Comètes, prétendus présages de sa grandeur future. Il est exposé dans son enfance aux embûches de ses tuteurs. Elles tournent à son avantage. Sa cruauté. Il était grand buveur et grand mangeur. Son ambition et ses premières conquêtes. État actuel de l'Asie Mineure. Mithridate médite long-temps le projet de la guerre contre les Romains. Il partage la Paphlagonie avec Nicomède. Après avoir exterminé la race des rois de Cappadoce, il met un de ses fils en possession de ce royaume. Concurrent opposé par Nicomède au fils de Mithridate. Le sénat ayant offert la liberté aux Cappadociens, ils aiment mieux avoir un roi, et élisent Ariobarzane, qui est mis en possession par Sylla, puis détrôné par Tigrane. Nicomède, fils de Nicomède Philopator, est détrôné par Mithridate. Aquillius est envoyé par le sénat pour rétablir les rois détrônés. Mithridate forme une puissante ligue contre les Romains. Nicomède est engagé par Aquillius à*

faire une incursion sur les terres de Mithridate. Celui-ci en porte ses plaintes aux Romains. Réponse ambiguë des Romains. Mithridate détrône Ariobarzane. Il envoie une nouvelle ambassade aux généraux romains, les appelant en jugement devant le sénat. Les généraux romains assemblent trois armées pour rétablir Ariobarzane et défendre Nicomède. Forces de Mithridate. Nicomède est vaincu par les généraux de Mithridate. Aquillius est aussi vaincu. Tout le pays demeure ouvert à Mithridate, qui se gagne l'affection des peuples par sa douceur et sa libéralité. Discours de Mithridate à ses soldats. Toute l'Asie Mineure se soumet à lui. Il fait prisonnier Oppius, général romain; puis Aquillius qu'il traite outrageusement, et à qui il fait souffrir un cruel supplice. Il épouse Monime. Le sénat et le peuple romain lui déclarent la guerre. Il fait massacrer en un seul jour quatre-vingt mille Romains. Rutilius échappe. Horrible calomnie de Théophane contre Rutilius. Les Rhodiens demeurent seuls fidèles aux Romains. Mithridate assiége Rhodes en personne, et est obligé de lever le siége. Deux traits remarquables de son caractère. Mesures qu'il prend pour pousser la guerre et envahir la Grèce. Histoire d'Aristion, sophiste, qui rendit Mithridate maître d'Athènes. Bruttius Sura arrête les progrès de Mithridate.

Depuis long-temps de tristes objets nous occupent. Rome et l'Italie ne nous présentent que des spectacles d'horreur. Ce sera, je pense, un soulagement pour le lecteur, du moins je sens que c'en est un pour moi, de

passer à une guerre étrangère, où la valeur des Romains soit employée contre une puissance ennemie de Rome, et non plus contre des alliés ou contre des concitoyens. Sylla faisait la guerre à Mithridate pendant que son parti était accablé en Italie par la faction de Marius. Ainsi l'ordre des temps exige que nous entrions maintenant dans le récit de cette grande guerre, en reprenant néanmoins les choses d'un peu plus haut.

Ancêtres et noblesse de Mithridate.

Mithridate, surnommé d'abord *Eupator*, et ensuite *le Grand*, avait reçu de ses pères un royaume d'une étendue considérable, puisqu'il comprenait tout le pays qui borde le Pont-Euxin depuis les environs du fleuve Halys jusqu'à la Colchide. Néanmoins aucun de ses prédécesseurs et de ses ancêtres ne s'est rendu extrêmement célèbre. On peut voir dans l'Histoire Ancienne de M. Rollin[1], ou dans l'Histoire des Juifs de M. Prideaux[2], tout ce que nous savons de ces rois, qui se réduit à assez peu de chose. Ce qui en résulte de plus remarquable par rapport à Mithridate, c'est qu'il était sorti d'un sang des plus illustres de l'univers, puisqu'il remontait jusqu'à l'un des sept nobles persans qui tuèrent le mage Smerdis[3]. Appien nomme expressément pour auteur de son origine Darius, fils d'Hystaspe, qui, après avoir tué le mage, devint roi de Perse; ce que quelques savants expliquent en supposant que les rois de Pont descendaient d'Artabane, ou Artabazane, fils de Darius et frère aîné de Xerxès, qui, ayant été obligé de céder l'empire des Perses à son cadet, né dans la pourpre, obtint, pour avoir de quoi se consoler, un établissement sur la côte du Pont-Euxin.

Appian. Mithrid. p. 249.

[1] Voy. Hist. Anc., t. VI, p. 392. [2] Tome V, lib. XIII.
[3] Hist. Anc., tome II, p. 241.

Le père de Mithridate Eupator se nommait aussi Mithridate, et était surnommé *Évergète*. Ce prince est le premier de sa race qui ait fait alliance avec les Romains. Il leur avait fourni quelques secours dans la troisième guerre de Carthage et dans celle contre Aristonicus. Il reçut en récompense la grande Phrygie, démembrée des états des rois de Pergame, sur laquelle il avait déja d'anciennes prétentions. Son père Pharnace avait ajouté à son royaume la ville de Sinope, conquête importante, et qui devint la résidence des rois de Pont, et la capitale de leurs états. Mithridate Évergète périt dans cette ville par la conspiration de quelques seigneurs de sa cour, laissant deux fils, dont l'aîné, qui est notre Mithridate, était dans sa douzième année. Cette mort, et par conséquent le commencement du règne de Mithridate-le-Grand, peuvent se rapporter à l'an de Rome 629.

Comètes, prétendus présages de sa grandeur future. Justin. lib. 37, c. 2.

L'histoire a remarqué que l'année de l'avénement de Mithridate Eupator à la couronne, aussi-bien que celle de sa naissance, fut signalée par l'apparition d'une comète qui fut vue pendant soixante et dix jours, et dont l'éclat était si vif, que tout le ciel semblait être en feu. Car, dit-on, sa grandeur (en y comprenant sans doute la chevelure [1] ou la queue), remplissait la quatrième partie du ciel [2]; sa lumière effaçait celle du soleil même; et lorsqu'elle se levait ou se couchait, il lui fallait l'espace de quatre heures soit pour se développer, soit pour se cacher entièrement. Je laisse aux astronomes à juger si cette description n'est pas exagérée [3], et si la

[1] On ne peut entendre le passage de Justin autrement : il ne s'agit que de la queue. — L.

[2] Ou un arc de 45 degrés. — L.

[3] Ce récit peut n'être pas exagéré : on a des exemples de comètes dont

flatterie n'a pas embelli la comète pour relever la gloire du prince dont on prétendait qu'elle avait présagé la grandeur. Ce qu'il me convient d'observer, c'est que les comètes ont avec raison perdu beaucoup aujourd'hui de leur crédit, qui n'a jamais eu d'autre fondement qu'une admiration stupide pour tout ce qui est extraordinaire, et la manie de vouloir pénétrer l'avenir, dont Dieu seul s'est réservé la connaissance.

Il est exposé dans son enfance aux embûches de ses tuteurs.

Il est certain que la situation où se trouva Mithridate commençant à régner n'annonçait pas ce qu'il devint dans la suite. Rien ne paraissait moins terrible : un royaume nullement comparable à plusieurs de ceux dont les Romains avaient déja triomphé ; un roi enfant, et exposé aux embûches continuelles de tuteurs perfides, qui tentèrent toutes les voies imaginables pour le faire périr. C'est pourtant dans cet état d'obscurité et de faiblesse que se forma le plus grand roi de l'univers [1], supérieur infiniment à tous les princes ses contemporains, et dont les exploits égalent ceux des plus illustres conquérants des siècles qui l'avaient précédé :

la queue a occupé autant et plus d'espace. Celle dont parle Aristote, vers 370 avant notre ère, occupait le tiers du ciel ou 60 degrés. Sénèque parle d'une comète qui couvrait toute la voie lactée. La comète de 1456 occupait deux signes ou 60 degrés ; celle de 1618 avait une queue de 70° suivant Képler, de 104 suivant Longomontanus ; enfin celle de 1680 avait une queue de 62° à Paris, et de 90 à Constantinople. On peut voir dans Riccioli (Almag. 11, 25), et dans la *Cométographie* de Pingré, les mesures d'autres queues de comètes, aussi grandes que celle dont parle Justin. — L.

[1] « Cujus ea magnitudo fuit, ut non sui tantùm temporis, verùm etiam superioris ætatis omnes reges majestate superaverit, bellaque cum Romanis per XXX * annos variâ victoriâ gesserit : quum eum summi imperatores, Sylla, Lucullus, Pompeius, ita vicerint, ut major clariorque in restaurando bello resurgeret, damnisque suis terribilior redderetur. » (JUSTIN. lib. 37, cap. 1.)

* Le texte de Justin porte XLVI : mais c'est une faute visible.

ennemi le plus redoutable que Rome ait eu depuis Annibal; qui soutint contre les Romains, parvenus alors au plus haut degré de leur puissance, une guerre de trente ans avec différents succès; et qui, ayant eu en tête les plus habiles généraux, Sylla, Lucullus, Pompée, à mesure qu'il était vaincu, acquérait de plus grandes forces, et devenait plus terrible par ses pertes et par ses disgraces.

Elles tournent à son avantage.

La mauvaise volonté de ses tuteurs tourna à son avantage. Ils essayèrent de lui faire monter un cheval farouche et indompté, l'obligeant de courir et de s'exercer au javelot en même temps. Sa force et son adresse le préservèrent de tout danger; et il devint le meilleur cavalier de son royaume. Ils eurent recours ensuite au poison; mais le jeune prince, qui se défiait d'eux, se précautionna par l'usage des contre-poisons; et, seul entre tous les hommes, il contracta l'habitude de prendre du poison tous les jours, après s'être muni d'antidotes; si bien que, dans le désespoir de ses affaires, lorsqu'il voulut s'empoisonner, il ne put parvenir à mourir par cette voie. La nécessité lui avait même fait acquérir de grandes connaissances de ce genre; et il fut l'inventeur de plusieurs espèces de contre-poisons, dont un avait retenu son nom. Enfin, comme il appréhenda que ses ennemis ne voulussent exécuter par le fer ce qu'ils avaient manqué par le poison, il s'éloigna entièrement des villes; et sous prétexte d'une forte passion pour la chasse, il vécut, s'il en faut croire Trogue Pompée abrégé par Justin, sept ans entiers dans les forêts, sans entrer non-seulement dans aucune ville, mais même sous aucun toit rustique, passant les nuits au milieu des bois, souvent sans que

Plin. lib. 25, c. 2.

personne connût l'endroit de sa retraite, du reste s'exerçant à poursuivre, à fuir, à combattre les bêtes féroces; et par ces violents exercices il acquit plus de force de corps et une vigueur de santé qui le mirent en état de résister à toutes les fatigues, et qui ne l'abandonnèrent point même dans la vieillesse.

Sa cruauté.

Cette vie était fort propre à lui inspirer une férocité de caractère qui dégénérât en cruauté; et les dangers auxquels il se voyait continuellement exposé de la part de ceux qui avaient le plus de raisons d'être attachés à sa personne devaient encore aigrir son humeur. Aussi fut-il cruel à l'excès. Non-seulement il fit mourir, lorsqu'il eut repris l'autorité, ses tuteurs, qui le méritaient bien, mais il n'épargna pas même sa mère, qu'il soupçonna apparemment d'avoir trempé dans leurs mauvais desseins. Il ôta aussi la vie à son frère, craignant sans doute en lui un concurrent. Ses fils, ses filles, ses femmes éprouvèrent en différents temps sa barbarie, comme nous le dirons dans la suite. Je ne parle pas de ses cruautés contre les Romains, quoique la guerre aussi ait ses lois [1], et que même entre ennemis on doive respecter les droits de l'humanité.

Freinshem. Supplem. lib. 63, c. 46.

Il était grand buveur et grand mangeur.

Il devint encore, par une suite de cette même éducation sauvage et laborieuse, grand buveur et grand mangeur; et c'est ce qui, selon quelques-uns, lui fit donner le surnom de *Dionysus* ou de *Bacchus*. D'autres auteurs donnent à ce surnom une origine plus honorable, selon les idées païennes. Ils disent que, lorsqu'il était encore au berceau, le tonnerre tomba si près de lui, qu'il brûla ses langes et quelque partie de ses cheveux sans lui faire aucun mal; et que cette aven-

[1] « Sunt et belli sicut pacis jura. » (Liv. lib. 5, cap. 27.)

ture, qui ressemble à ce que la fable raconte de Bacchus, lui fit appliquer le nom de ce dieu. Quoi qu'il en soit, ce qui est constant, c'est que Mithridate non-seulement buvait et mangeait beaucoup, mais s'en piquait; tellement qu'un jour, dans un repas, il fit proposer un prix pour celui qui l'emporterait par cet endroit sur les autres convives, et le prix lui fut adjugé. Belle victoire pour un roi! Au reste, il ne paraît pas que les plaisirs de la table lui aient fait négliger ses affaires. L'ambition était sa passion dominante; et elle se manifesta de bonne heure.

Nicol. Damasc. apud Athen. lib. 10, c. 3.

Son ambition et ses premières conquêtes. Justin. lib. 37, c. 3.

Il ne se vit pas plus tôt paisible possesseur de ses états, qu'il songea non à les gouverner[1], dit Justin, mais à les agrandir. Si cet auteur a prétendu en cela, comme il y a apparence, lui donner un éloge, il s'est assurément bien trompé. Les premiers exploits de Mithridate furent contre les Scythes et les autres nations barbares, et même quelques colonies grecques, qui habitaient le nord du Pont-Euxin; et il subjugua toute cette côte jusqu'au Bosphore et aux Palus-Méotides. De si grands succès lui enflèrent le courage, et lui firent concevoir le projet de la monarchie universelle. Strabon, auteur très-judicieux et très-bien instruit de ce qui regarde ce prince, dit que dès-lors il pensa à pénétrer par cette route jusqu'à la mer Adriatique, pour aller attaquer les Romains. Mais les affaires d'Asie l'appelèrent ailleurs, et lui offrirent des conquêtes plus faciles et plus sensées.

Strabo, l. 7, pag. 309.

Dans ses premières guerres, où il avait eu affaire à des peuples féroces, son corps s'était endurci de plus

[1] « Statim non de regendo, sed de augendo regno cogitavit. » (JUSTIN.)

en plus contre les fatigues, et son courage contre les dangers. Ses troupes, accoutumées à traverser des déserts et de grands pays incultes, et à souffrir la faim et la rigueur du froid, étaient devenues invincibles sous un roi puissant et belliqueux, qui le plus souvent marchait à leur tête. Ainsi elles devaient avoir bon marché des Asiatiques, nations de tout temps efféminées et amollies à l'excès par les délices du pays.

Mais, pour bien entendre ce que nous avons à raconter, il faut se rappeler l'état où était pour-lors l'Asie-Mineure, et les principales puissances qui la partageaient. Les Romains possédaient l'Asie proprement dite, c'est-à-dire le royaume de Pergame, qui leur avait été légué par le testament d'Attale Philométor, et conquis par eux sur Aristonic. Nicomède Philopator [1], fils de Prusias, régnait en Bithynie. La Paphlagonie avait eu long-temps ses rois, dont le nom commun était Pylémène. Comme elle était située entre les états des rois de Pont et de Bithynie, elle avait beaucoup souffert de ces voisins trop puissants; et ses anciens rois paraissent avoir été réduits fort bas dès le temps de Mithridate Évergète. Après la Paphlagonie, en côtoyant le Pont-Euxin, venait le royaume de Pont. La Cappadoce obéissait à Ariarathe, fils d'un autre Ariarathe qui mourut au service des Romains dans la guerre d'Aristonic. La Galatie était divisée entre plusieurs tétrarques. Mais tous ces états, et les autres parties de l'Asie-Mineure, sans être sous la domination directe des Romains, respectaient néanmoins leur grandeur, et en recevaient presque la loi. Surtout dès qu'il nais-

État actuel de l'Asie Mineure

[1] Ce surnom qui signifie *amateur de son père*, était un reproche sanglant contre Nicomède, qui avait fait tuer Prusias.

sait quelque trouble, quelque querelle entre les princes ou les peuples de ces contrées, les Romains ne manquaient pas de s'en rendre les arbitres, et leurs avis étaient des ordres.

Mithridate médite longtemps le projet de la guerre contre les Romains.

Mithridate, prince fier et ambitieux, bien loin de souffrir patiemment cette domination, ne pensait à rien moins qu'à se substituer en leur place. Il comptait pour peu d'envahir les états de ses voisins, dont réellement aucun n'était capable de lui résister. C'était aux Romains qu'il en voulait; et, ne pouvant douter qu'il ne se les attirât pour ennemis dès qu'il entreprendrait de s'étendre, parce qu'ils étaient toujours attentifs à empêcher l'oppression des faibles et l'agrandissement de ceux qui pouvaient leur faire ombrage, il forma tout d'un coup son plan de les chasser entièrement de l'Asie. Pour être à portée d'attaquer avec avantage la province romaine, il voulut s'instruire par ses yeux. Il en fit le voyage, déguisé, avec quelques amis; il la parcourut tout entière sans être connu de personne, examinant les villes, les postes importants, le passage des rivières, et tout ce qui pouvait lui en faciliter la conquête.

Justin. lib. 37, c. 3.

Il avait contre eux un sujet de guerre tout prêt, fondé sur ce qu'ils lui avaient ôté la grande Phrygie, qui avait été donnée à son père en récompense des services rendus par lui dans la guerre contre Aristonic. Les Romains prétendirent que c'était Aquillius qui, de son chef, et gagné par les présents de Mithridate Évergète, lui avait fait don de cette province; et ils profitèrent du bas âge de son fils pour l'en priver et déclarer la Phrygie un pays libre. En effet, Aquillius avait été accusé de concussion à son retour d'Asie, comme on l'a remarqué en son lieu. Ainsi, la conduite des Romains

Justin. lib. 38, c. 5. Appian. Mithrid. p. 208.

n'était pas destituée d'une apparence au moins de justice. Mais il est aisé de penser quelle plaie un pareil traitement avait faite dans le cœur de Mithridate, et quel ressentiment il en conservait. Il ne suivit pas néanmoins aveuglément les mouvements de sa vengeance. Il aima mieux qu'elle fût plus lente, pourvu qu'elle en devînt plus sûre. Il laissa à son projet le temps de mûrir, et il résolut de s'agrandir de proche en proche, et d'acquérir le plus de forces qu'il lui serait possible, pour être en état d'attaquer une puissance aussi formidable que celle des Romains.

Il partage la Paphlagonie avec Nicomède. Justin. lib. 37, c. 4.

Il avait des prétentions sur la Paphlagonie; et, ayant fait un traité avec Nicomède, ils la conquirent à frais communs, et la partagèrent entre eux. Aussitôt les Romains prennent l'alarme, et envoient une ambassade pour ordonner aux deux rois de remettre la nation des Paphlagoniens en son premier état. Mithridate répondit fièrement que ce pays lui appartenait, et avait appartenu avant lui à son père par droit de succession; et, sans s'effrayer des menaces des ambassadeurs, il s'empara en même temps de la Galatie. Nicomède, qui ne se sentait pas si fort, feignit d'obéir. Mais, ayant fait prendre à un de ses fils le nom de *Pylémène*, il l'établit roi des Paphlagoniens, comme si faire revivre le nom de leurs anciens rois c'eût été les rétablir dans leur ancien état. Ainsi fut éludée l'ambassade des Romains. C'est peut-être à cette occasion que Mithridate envoya à Rome cette ambassade qu'insulta Saturnin, comme il a été rapporté plus haut.

An. R. 651. Après avoir exterminé la race des rois de Cappa-

L'affaire de la Paphlagonie n'eut pas de suites importantes; mais les entreprises de Mithridate sur la Cappadoce opérèrent enfin une rupture ouverte entre

doce, il met un de ses fils en possession de ce royaume. Justin. lib. 38, c. 1 et 2.

lui et les Romains. Il n'y eut point de crime qu'il ne commît pour se rendre maître de ce royaume, qui était tout-à-fait à sa bienséance, et qui confinait au sien. Il fit assassiner le roi Ariarathe, qui était son beau-frère, ayant épousé Laodice, sœur du roi de Pont. Il tua de sa propre main l'aîné des fils du même Ariarathe, dans une entrevue qu'il avait ménagée frauduleusement. Il détrôna le second de ses neveux, qui en mourut de chagrin. Enfin, n'osant pas se mettre en possession de la Cappadoce en son propre nom, il en établit roi un de ses fils, âgé seulement de huit ans, à qui il fit prendre le nom d'Ariarathe, et qu'il voulait faire passer pour fils [1] ou plutôt petit-fils de celui qui était mort dans la guerre d'Aristonic.

Concurrent opposé par Nicomède au fils de Mithridate.

Nicomède voyait d'un œil jaloux cet agrandissement de Mithridate. Il fit de grands efforts pour l'empêcher, ou du moins pour avoir sa part de la proie. Enfin, n'ayant pu y réussir par la force, il eut recours à la fourberie. Laodice, sœur du roi de Pont, et mère des deux derniers rois légitimes de Cappadoce, outrée de se

[1] L'expression de Justin est équivoque, *ex Ariarathe genitum*. Mais l'âge du prince dont il s'agit demande qu'on le regarde plutôt comme petit-fils de l'ancien Ariarathe. Cet Ariarathe avait eu six fils, dont les cinq aînés avaient été empoisonnés par leur mère. Mithridate donnait son Ariarathe pour fils de quelqu'un de ces cinq princes. Pour éclaircir davantage tout ceci, un arbre généalogique ne sera pas inutile.

ARIARATHE
mort dans la guerre d'Aristonic.

Cinq aînés empoisonnés par leur mère, de l'un desquels on faisait passer pour fils	ARIARATHE assassiné par ordre de Mithridate.		LAODICE sœur de Mithridate.
ARIARATHE prince de Cappadoce supposé, réellement fils de Mithridate.	ARIARATHE tué de la main de Mithridate.	ARIARATHE détrôné par Mithridate, et mort de maladie.	Prince supposé par Nicomède.

voir persécutée par son frère, s'était jetée entre les bras de Nicomède, et l'avait épousé. L'ambition et la vengeance leur suggérèrent le dessein de supposer un troisième Ariarathe, frère des deux précédents, à qui ils prétendirent que le royaume de Cappadoce appartenait; et Laodice fit exprès un voyage à Rome pour appuyer la fraude auprès du sénat. Mithridate ne céda point en impudence à ses ennemis, et envoya à Rome des ambassadeurs pour assurer que le roi établi par lui était véritablement du sang royal de Cappadoce, et issu de l'ancien Ariarathe.

Le sénat ayant offert la liberté aux Cappadociens, ils aiment mieux avoir un roi, et élisent Ariobarzane.

Le sénat ne fut point la dupe de ces fraudes grossières, qui se détruisaient et se démasquaient mutuellement; et conformément aux anciennes maximes de la politique romaine, toujours attentive à affaiblir les rois et à se gagner les peuples par le don d'une liberté qui avait moins de réalité que d'apparence, il fut dit que Mithridate et Nicomède abandonneraient, l'un la Cappadoce, l'autre la Paphlagonie, et que ces deux pays seraient libres à l'avenir. Nous ne savons pas quel effet eut le décret du sénat pour ce qui regarde la Paphlagonie. Mais les Cappadociens étonnèrent extrêmement les Romains par la déclaration qu'ils firent que la liberté leur serait à charge, et que leur nation ne pouvait subsister sans roi. Le sénat, surpris au-delà de ce qu'on peut penser, permit néanmoins aux Cappadociens de s'attacher au genre de gouvernement qui leur convenait davantage, et de s'élire un roi tel qu'ils le jugeraient à propos. Leur choix tomba sur Ariobarzane, qui fut confirmé par le sénat, et dont la postérité régna jusqu'à la troisième génération.

Strab. l. 12, pag. 540.

An. R. 660. Ariobarzane

Sylla, qui avait été préteur l'année d'auparavant, fut

est mis en possession par Sylla ; Plut. in Syl.

chargé de mettre le nouveau roi en possession de la Cappadoce. La chose n'était pas sans difficulté. Mithridate, il est vrai, n'osait pas résister ouvertement aux décrets du sénat, mais il faisait agir sous main un certain Gordius, dont il s'était servi autrefois pour assassiner le roi Ariarathe son beau-frère, et qu'il avait depuis établi tuteur de son faux Ariarathe. Il avait en dernier lieu travaillé à le faire élire roi par les Cappadociens; et, quoique l'affaire eût manqué, Gordius ne laissa pas d'avoir un parti dans le royaume, avec lequel il osa tenir tête à Sylla. Le Romain n'eut pas de peine à le vaincre et à le chasser; et la Cappadoce, soumise à un roi ami de Rome et dépendant des Romains, échappait entièrement à Mithridate. C'est ainsi que Sylla commençait à s'essayer contre le roi de Pont, et préludait, pour ainsi dire, à la vive guerre qu'il devait lui faire quelques années après.

puis détrôné par Tigrane.

Le nouvel affront que les Romains avaient fait souffrir à Mithridate irrita ce courage altier. Mais, comme il n'était pas moins politique qu'entreprenant, avant que de se déclarer ouvertement leur ennemi, il résolut de s'assurer d'un allié puissant et voisin. Tigrane, roi d'Arménie, avait fort étendu par ses conquêtes le royaume de ses pères, et formé un grand état. Mithridate lui fit d'abord épouser sa fille Cléopâtre. Après quoi, craignant encore que le projet d'une guerre contre les Romains ne l'effrayât, il résolut de le commettre avec eux sans qu'il s'en aperçût; et il lui détacha Gordius, qui vint implorer son secours pour être rétabli dans la Cappadoce, qu'il prétendait lui appartenir, faisant envisager en même temps à Tigrane la facilité de détrôner un roi faible et mal affermi tel qu'Ario-

Justin. lib. 38, c. 3.

barzane. Le roi d'Arménie, amorcé par cette proposition qui flattait son ambition et sa vanité, se laissa engager à ce que souhaitait Mithridate. Il envoya deux de ses généraux avec une armée contre Ariobarzane, qui, sentant la partie trop inégale, et d'ailleurs n'étant pas guerrier, dès qu'il vit l'orage près de fondre sur lui, rassembla ses effets et s'enfuit à Rome.

Nicomède, fils de Nicomède Philopator, est détrôné. Appian Mithridat.

Dans le même temps, Nicomède Philopator étant venu à mourir, sa succession causa des troubles dans la Bithynie. Il laissait deux fils, dont l'aîné, nommé Nicomède comme son père, fut reconnu et appuyé des Romains: Mithridate soutint l'autre, qui se nommait Socrate; et comme il était sur les lieux, il lui donna de si puissants secours, que Nicomède fut détrôné, et vint à Rome joindre ses plaintes à celles d'Ariobarzane.

Aquillius est envoyé par le sénat pour rétablir les rois détrônés.

Les Romains étaient alors dans un très-grand embarras. C'était le fort de la guerre sociale, qui les mettait dans l'impossibilité de pourvoir aux besoins de pays si éloignés. Ils envoyèrent néanmoins des commissaires à la tête desquels était ce M. Aquillius, qui avait terminé la guerre des esclaves en Sicile, brave guerrier, mais avide, comme il a été remarqué ailleurs. Ces commissaires avaient ordre de rétablir les rois Nicomède et Ariobarzane, et pour cela de se faire aider non-seulement par L. Cassius, proconsul d'Asie, mais par Mithridate lui-même; car ce prince n'avait point paru directement dans tous ces mouvements, dont il était cependant l'ame; et les Romains, qui ne s'y trompaient pas, avaient apparemment mis cet article dans leur décret, pour le forcer de se déclarer. Depuis long-temps ils sentaient bien qu'il se préparait à leur faire la guerre; et nous avons vu que les chefs de la république et

ceux qui pouvaient prétendre aux commandements, souhaitaient passionnément d'avoir cette occasion d'acquérir de la gloire et de s'enrichir des dépouilles de l'Asie.

Mithridate forme une puissante ligue contre les Romains. Justin. et Appian.

Mithridate se conduisit avec beaucoup de sagesse. Il n'avait garde de contribuer à rétablir dans leurs états des princes qu'il avait détrônés. Mais ne voulant pas paraître rompre le premier avec les Romains, il demeura tranquille, et laissa Aquillius et Cassius avec les troupes qu'ils purent ramasser, remettre Nicomède sur le trône de Bithynie, et Ariobarzane sur celui de Cappadoce. Pendant cette inaction apparente, il se fortifiait puissamment. Il fit une ligue avec Tigrane, par laquelle il fut convenu entre eux que, dans les conquêtes qu'ils feraient ensemble, les villes et les pays appartiendraient à Mithridate, et que les hommes et tout le butin seraient pour le roi d'Arménie. Mithridate, comme l'on voit par ce traité, ne prenait pas mal ses avantages; mais Tigrane avait aussi son objet, qui était de peupler Tigranocerte, qu'il bâtissait actuellement, et dont il voulait faire une des plus grandes villes de l'univers. Le roi de Pont fit aussi entrer dans ses intérêts les Gallo-Grecs, les Sarmates, les Bastarnes, les Scythes. Il tira de nombreuses troupes de ces différents peuples, et il arma en un mot presque toute la haute Asie contre les Romains. Avec de si puissants préparatifs, il se contentait néanmoins d'observer leurs démarches, sans faire aucun acte d'hostilité, cherchant à mettre de son côté les apparences de la justice et du bon droit. Ce fut dans ces circonstances qu'il reçut une ambassade des peuples d'Italie qui l'invitaient à venir joindre ses forces aux leurs.

Diodor. lib. 37.

Mais les affaires d'Asie étaient trop brouillées pour qu'il lui fût possible de s'en éloigner, et le fruit qu'il en espérait était plus présent et plus certain.

L'occasion qu'il attendait lui fut bientôt fournie par l'avidité des généraux romains. Dès qu'ils eurent rétabli les rois de Bithynie et de Cappadoce, ils ne cessèrent de les presser de faire quelque entreprise contre Mithridate pour engager la guerre. Ces deux princes n'y avaient aucune inclination, craignant d'irriter de nouveau un ennemi dont ils avaient déja éprouvé les forces. Mais enfin Nicomède, qui avait promis de grandes sommes aux généraux et aux commissaires romains pour obtenir son rétablissement, et qui les leur devait encore, pressé d'ailleurs par un grand nombre d'autres Romains qui lui avaient prêté de l'argent, se résolut, malgré ses répugnances, à leur donner satisfaction. Il entra donc en armes dans le pays qui obéissait au roi de Pont, et fit le ravage jusqu'à la ville d'Amastris, sans trouver de résistance; car Mithridate, fidèle à son plan, était bien aise d'avoir de justes sujets de plaintes, et de laisser aux Romains le personnage d'agresseurs. Nicomède est engagé par Aquillius à faire une incursion sur les terres de Mithridate. Appiau.

Dès que Nicomède se fut retiré, Mithridate, pour mettre les Romains dans leur tort, leur fit porter ses plaintes par un ambassadeur, qui eut grand soin d'abord de faire valoir la qualité d'allié du peuple romain, que Mithridate et son père avaient constamment portée. Il allégua en preuve de la fidélité de son maître à garder cette alliance, la soumission avec laquelle il s'était dépouillé de la grande Phrygie et de la Cappadoce, sur lesquelles il prétendait avoir des droits bien acquis. Il ajouta que c'était dans ce même esprit de Mithridate en porte ses plaintes aux Romains.

respect pour les Romains qu'il avait souffert la dernière insulte de Nicomède, quoiqu'il eût des forces plus que suffisantes pour la repousser. Il conclut qu'il fallait ou que les Romains forçassent le roi de Bithynie à lui faire satisfaction, ou qu'ils consentissent que Mithridate se fît justice à lui-même.

Après que Pélopidas, c'était le nom de l'ambassadeur de Mithridate, eut ainsi parlé, les ambassadeurs de Nicomède, qui étaient présents à l'audience, prirent la parole. Ils n'eurent pas de peine à prouver la justice des armes de leur maître, et de la vengeance qu'il avait tirée d'un ennemi qui avait armé contre lui son propre frère. Mais ils triomphèrent surtout à faire voir, et par toute la conduite du roi de Pont, et par les immenses préparatifs qu'il avait faits, que ses desseins avaient un objet plus haut et plus important que la Bithynie, et que c'était aux Romains qu'il en voulait. Ils terminèrent leur discours en exhortant les Romains à ne point prendre le change. « Il est de votre sagesse, « leur dirent-ils, de ne point attendre qu'il plaise à Mi« thridate de s'avouer votre ennemi ; mais vous devez « considérer plutôt ses actions que son langage. Gardez« vous de livrer vos vrais et solides amis à un prince « qui n'observe avec vous que les dehors d'une amitié « simulée ; et ne souffrez pas que celui qui est autant « votre ennemi que le nôtre, annule le jugement porté « par vous touchant la Bithynie, et en empêche le « roi légitime de jouir de vos bienfaits. »

Pélopidas répliqua, consentant à prendre les Romains pour arbitres par rapport aux anciennes querelles entre Mithridate et Nicomède, mais persistant à leur demander justice des derniers actes d'hostilité du

roi de Bithynie, dont ils avaient été eux-mêmes témoins.

Les Romains ne laissèrent pas de se trouver embarrassés sur la réponse qu'ils avaient à faire. Ils étaient très-résolus d'appuyer Nicomède, et ce n'était que pour la forme qu'ils avaient écouté l'ambassadeur de Mithridate. Mais, d'un autre côté, l'alliance avec ce prince subsistait encore. Ils n'avaient point d'infraction des traités, au moins évidente, à lui reprocher. Ils s'enveloppèrent donc dans une réponse ambiguë, qu'Appien rapporte en ces termes. « Si Mithridate a été lésé par « Nicomède, nous en sommes fâchés; mais nous ne « souffrirons pas que Nicomède soit attaqué, ce qui « serait tout-à-fait contraire aux intérêts de la répu- « blique. » Pélopidas, qui sentit que les Romains évitaient de s'expliquer, eut beau presser pour obtenir une déclaration précise, il fallut qu'il s'en retournât sans autre éclaircissement.

Réponse ambiguë des Romains.

Mithridate prit la réponse des Romains pour un déni de justice. Ainsi, ne ménageant plus rien, il envoya son fils Ariarathe en Cappadoce avec une puissante armée; et quoique Mancinus, l'un des commissaires du sénat, fût présent sur les lieux, et soutînt Ariobarzane, le combat se livra, et Ariarathe victorieux rentra en possession du royaume de Cappadoce.

Mithridate détrône Ariobarzane.

Mithridate, après avoir fait ainsi sentir aux Romains qu'il ne les craignait pas, leur renvoya le même Pélopidas, chargé d'instructions plus fières que les précédentes. Il avait ordre de se plaindre hautement, non de la république et du sénat, mais des généraux romains qui étaient en Asie, et devant qui il parlait. Il prétendit que ce qui venait d'arriver en Cappadoce était le fruit et le digne salaire de leur injustice et de leurs mauvais

Il envoie une nouvelle ambassade aux généraux romains, les appelant en jugement devant le sénat.

procédés envers son maître dont il exalta la puissance, l'étendue de ses domaines, les alliés qu'il s'était faits, les forces de terre et de mer qu'il avait assemblées. Il leur reprocha que c'était à eux une grande imprudence d'engager leur république dans une guerre contre un roi si puissant, pendant qu'ils avaient peine à résister aux armes de leurs alliés d'Italie, qui attaquaient le centre de leur empire. Il les menaça de porter contre eux ses plaintes au sénat, et les somma d'y venir rendre compte de leur conduite. Enfin, comme Mithridate se disait toujours ami de Rome, Pélopidas déclara en son nom que, si on lui faisait justice de Nicomède, il était prêt à donner du secours aux Romains contre les Italiens révoltés. *Sinon*, ajouta-t-il en finissant, *renoncez enfin à de faux semblants d'amitié, ou bien allons en jugement devant le sénat.*

Les généraux romains assemblent trois armées pour rétablir Ariobarzane et défendre Nicomède.

Les généraux romains furent extrêmement piqués de la hauteur de ce discours, qui les attaquait personnellement. Ils répondirent avec non moins de fierté qu'ils défendaient à Mithridate, soit d'attaquer Nicomède, soit de s'immiscer dans les affaires de la Cappadoce, où ils allaient eux-mêmes rétablir incessamment Ariobarzane. Et en congédiant l'ambassadeur avec cette réponse, il lui déclarèrent qu'il était inutile qu'il revînt davantage, s'il n'apportait la soumission entière de son maître aux lois qu'ils lui prescrivaient. Mais, comme ils ne comptaient guère sur cette soumission, ils assemblèrent des forces de toutes parts, dans la Phrygie, dans la Paphlagonie, et dans tous les autres pays voisins; et, joignant ces troupes avec les troupes romaines qu'avait à ses ordres L. Cassius, proconsul d'Asie, ils en formèrent trois corps d'armée, dont ils

se partagèrent le commandement. Cassius, avec l'une de ces armées, vint camper sur les frontières de la Bithynie et de la Gallo-Grèce; Aquillius se chargea de s'opposer à l'entrée de Mithridate dans la Bithynie; et Q. Oppius marcha vers la Cappadoce. Ils avaient aussi une flotte auprès de Byzance, pour fermer à celle de Mithridate la sortie du Pont-Euxin. Nicomède, de son côté, assembla une armée de cinquante mille hommes de pied et six mille chevaux. C'est ainsi que trois généraux romains, sans ordre du sénat ni décret du peuple, entreprirent une guerre d'une si grande importance, et dont les suites furent funestes à tant de peuples.

Forces de Mithridate.

L'imprudence de ces généraux romains était d'autant plus grande, que la puissance et les préparatifs de Mithridate étaient formidables. Il avait de ses propres forces deux cent cinquante mille hommes de pied, quarante mille chevaux, cent trente chariots armés de faux, trois cents vaisseaux pontés, et cent autres de moindre forme. Ajoutez d'habiles généraux, tels que Néoptolème et Archélaüs, qui étaient frères, Dorylaüs et quelques autres, tous formés par un long exercice de la guerre; et sur lesquels néanmoins Mithridate ne se reposait pas tellement, qu'il ne voulût tout voir par ses yeux, et conduire lui-même toutes les entreprises importantes. La plupart des rois d'Orient étaient dans ses intérêts. Tigrane était son gendre, et lui fournissait des troupes. Les rois des Parthes, de Syrie et d'Égypte le favorisaient. Il avait amassé à grands frais des provisions immenses de toute espèce; et pour sa flotte il avait fait venir des pilotes d'Égypte et de Phénicie, pays où la marine avait été de tout temps culti-

vée avec succès. De si grandes forces promettaient de grands avantages sur des ennemis mal préparés et presque pris au dépourvu; et il ne se trompa pas dans ses espérances.

Nicomède est vaincu par les généraux de Mithridate.

Ses généraux remportèrent d'abord une illustre victoire sur Nicomède, près d'un fleuve nommé *Amnias*, dans la Paphlagonie. Le camp du roi de Bithynie fut pris avec un très-riche butin et un grand nombre de prisonniers. Cette victoire si complète fut l'ouvrage de la seule infanterie légère, soutenue de la cavalerie, la phalange n'ayant pas pu se trouver à la bataille; et dès-lors les généraux romains commencèrent à entrer en crainte, voyant avec étonnement que le moindre nombre avait vaincu le plus grand, et cela non par l'avantage des lieux, non par la faute et la lâcheté des Bithyniens, mais par l'habileté des généraux de Mithridate et par la valeur de son armée. Le fruit de cette même victoire fut pour Mithridate la conquête de la Paphlagonie; il la soumit en passant, et vint se camper au mont Scoroba [1] sur les frontières de la Bithynie.

Aquillius est aussi vaincu.

Les Romains éprouvèrent bientôt eux-mêmes la valeur de cet ennemi, qu'ils avaient d'abord méprisé. Nicomède, ayant ramassé les débris de sa défaite, s'était joint avec Aquillius. Mais aux approches de l'armée de Mithridate, et en conséquence d'une petite action où cent cavaliers sarmates en avaient défait huit cents bithyniens, la peur saisit ces troupes déja effrayées de leur première disgrace : elles se dispersèrent; et Aquillius, n'étant plus assez fort pour résister aux ennemis, fut entièrement défait, perdit son camp, s'enfuit vers

[1] Quelques-uns soupçonnent que ce pourrait être le mont Hypius, mentionné par Pline, lib. 5, cap. 32.

le fleuve Sangarius; et l'ayant passé pendant la nuit, il ne se crut en sûreté que lorsqu'il se vit dans Pergame.

Tout le pays demeure ouvert à Mithridate, qui se gagne l'affection des peuples par sa douceur et sa libéralité.

Cette seconde victoire ouvrit tout le pays à Mithridate. Cassius se retira à Apamée, Nicomède à Pergame, Mancinus à Rhodes, Oppius à Laodicée. Ils se renfermaient dans les villes, ne pouvant plus tenir la campagne. En même temps la flotte qui gardait l'entrée du Pont-Euxin se sépara, et plusieurs vaisseaux de Nicomède furent même livrés par leurs commandants à Mithridate. Ainsi ce prince, maître de tous les passages et par terre et par mer, n'eut qu'à se présenter pour recevoir les soumissions de tous les peuples, qui venaient avec empressement lui rendre leurs hommages : car, en conquérant habile, il avait pris soin de se gagner leur affection, traitant avec beaucoup de douceur tous les prisonniers asiatiques qui étaient tombés entre ses mains. Ainsi autrefois Annibal, en même temps qu'il exerçait les plus grandes rigueurs sur les prisonniers romains, avait accablé de caresses et de témoignages de bonté ceux des Latins et des autres peuples d'Italie que le sort des armes réduisait sous sa puissance. Cette conduite réussit parfaitement à Mithridate. Les villes à l'envi l'invitaient à les honorer de sa présence, l'appelant, selon l'usage impie de ces temps de ténèbres, leur dieu et leur sauveur. Toute la Bithynie fut soumise en peu de jours. De là Mithridate entra dans la Phrygie, qui appartenait aux Romains, et il voulut prendre son logement où l'avait autrefois pris Alexandre; présage heureux, et en même temps comparaison qui flattait sa vanité.

Diod. apud Vales.

Cic. pro Flacco, n. 60. Appian.

Il n'oublia rien pour faire goûter sa domination à tant de pays nouvellement conquis; et, joignant la libé-

Justin. lib. 38, c. 3.

ralité effective aux caresses, il accorda aux villes une remise générale de tout ce qu'elles devaient, soit au gouvernement, soit à des particuliers, et une exemption de tributs pour cinq ans. Les trésors immenses de leurs anciens rois dont il s'empara, et les amas de provisions de guerre et de bouche qu'il trouva partout, le mirent en état de se montrer bienfaisant et magnifique, sans se priver des ressources nécessaires pour avancer la guerre et ses conquêtes.

Discours de Mithridate à ses soldats. Justin. lib. 38, c. 4.

Jusqu'à son entrée dans la Phrygie, Mithridate n'avait point attaqué directement les Romains, mais seulement leurs alliés. Ce fut alors qu'il leva le masque, et se déclara ouvertement ennemi de Rome. Entreprenant la guerre contre un peuple redouté, il crut devoir encourager ses troupes; et Justin nous a conservé la harangue que Trogue Pompée lui mettait à la bouche dans cette occasion. Comme ce discours est extrêmement long, et qu'il rappelle, en un mot, quantité de faits soit anciens, soit récents, qui ont déja passé sous les yeux du lecteur, je me contenterai d'en donner un abrégé et d'en rapporter seulement les traits qui m'ont paru les plus remarquables.

Mithridate prouve d'abord à ses soldats que les Romains ne sont point invincibles, leur citant à ce sujet non-seulement les avantages qu'ils viennent eux-mêmes de remporter sur ces fiers ennemis, mais les grandes victoires de Pyrrhus, d'Annibal, des Gaulois. Il leur peint la situation actuelle de Rome luttant avec peine contre les Italiens rebelles, et déchirée par les divisions domestiques. Il conclut de cet exposé qu'il faut profiter de l'occasion [1], saisir le moment de s'agrandir à leurs

[1] « Utendum igitur occasione, et rapienda incrementa virium : ne si

dépens, « de peur, ajoute-t-il, que, si nous demeurons « tranquilles pendant qu'ils sont embarrassés, nous « n'ayons ensuite plus de peine à soutenir leurs efforts « lorsqu'ils seront libres et dégagés de tout ce qui les « occupe aujourd'hui ; car il n'est point question de dé« libérer s'il nous faudra avoir la guerre avec eux, mais « si nous prendrons notre temps, ou si nous attendrons « le leur ».

C'est ainsi qu'il passe au dénombrement de tous les outrages qu'il prétend lui avoir été faits par les Romains, et qui équivalent, selon lui, à une déclaration de guerre : la Phrygie, la Paphlagonie, qu'ils lui ont enlevées ; la Cappadoce, qu'il avait conquise, et dont ils l'ont forcé de faire sortir son fils. « Ils m'ont ravi ma « conquête [1], dit-il, eux qui ne possèdent rien qui ne « soit acquis par les armes. » Il termine ce détail par les insultes qu'ils lui ont fait faire en dernier lieu par Nicomède, l'attaquant ainsi de gaîté de cœur et sans sujet : « car, ce n'est point, ajoute-t-il, aux prétendues injures « que les rois leur ont faites [2], c'est à la majesté même « de ce titre auguste qu'ils en veulent. C'est ainsi qu'ils « ont maltraité Eumène, dépouillé son fils Aristonic, et « fait une guerre implacable au petit-fils du grand roi « Massinissa [3], l'infortuné Jugurtha, en qui ils ont si peu « respecté la mémoire de son aïeul, qu'ils l'ont donné

illis occupatis quieverint, mox adversùs vacuos et quietos majus negotium habeant. Non enim quæri an capienda sint arma, sed utrùm suâ potiùs occasione, an illorum. »

[1] « Raptam sibi esse victoriam ejus (Cappadociæ) ab illis, quorum nihil est nisi bellò quæsitum. »

[2] « Quippè non delicta regum illos, sed vires ac majestatem insequi. »

[3] « Cum hujus (Massinissæ) nepote bellum modò in Africâ gestum adeò inexpiabile, ut ne victum quidem memoriæ avi donarent, quin carcerem ac triumphi spectaculum experiretur. Hanc illos regibus omnibus legem odiorum dixisse, scili-

« ignominieusement en spectacle dans leur triomphe « pour le faire périr ensuite dans une prison. Telle est « la haine qu'ils ont déclarée à tous les rois, sans doute « parce qu'eux-mêmes ils n'ont eu que des rois dont les « noms les font rougir, des pâtres [1] aborigènes, ou des « augures [2] du pays des Sabins, des exilés [3] de Corinthe, « des esclaves [4] des Toscans, ou enfin des superbes [5], « titre le plus honorable et le plus distingué entre leurs « rois. Ils ont raison de raconter avec complaisance « que leurs fondateurs ont été allaités par une louve; « car ce peuple est tout entier un peuple de loups, in- « satiables de sang et de carnage, toujours faméliques, « ravisseurs altérés de richesses et d'empires ».

A cet odieux portrait qu'il fait des Romains Mithridate oppose un éloge magnifique de sa propre noblesse, qui remonte, du côté paternel, jusqu'à Cyrus et Darius; et par les femmes, jusqu'à Séleucus Nicator [6], fondateur du royaume de Syrie, et à Alexandre-le-Grand : de la noblesse des nations qui lui obéissent, et qui n'ont jamais éprouvé le joug d'une domination étrangère : de ses exploits contre des peuples indomptables, tels que les Scythes, qui avant lui n'avaient jamais trouvé de vainqueur.

cet quia ipsi tales reges habuerint, quorum etiam nominibus erubescant, aut pastores Aboriginum, aut haruspices Sabinorum, aut exsules Corinthiorum, aut servos vernasque Tuscorum, aut, quod honoratissimum nomen fuit inter hæc, superbos. Atque ut ipsi ferunt conditores suos lupæ uberibus altos, sic omnem illum populum luporum animos, inexplebiles sanguinis atque imperii, divitiarumque avidos ac jejunos, habere. »

[1] Romulus.

[2] Numa.

[3] Tarquin l'ancien.

[4] Servius Tullius.

[5] Tarquin le Superbe.

[6] La bisaïeule de Mithridate était fille de Séleucus Callinicus, roi de Syrie.

Enfin il flatte ses soldats par l'espérance des riches dépouilles de l'Asie [1], dont il vante la douceur du climat, la fertilité du terroir, la multitude et la beauté des villes, « en sorte, leur dit-il, que je vous mène « moins à une guerre qu'à un perpétuel jour de fête; « et que sur cette entreprise il ne peut vous rester « qu'un seul doute, c'est de savoir si elle est plus facile « ou plus capable de vous enrichir ».

Ce discours, qui respire la haine et le mépris contre les Romains, et en même temps la confiance de vaincre, n'était pas de la part de Mithridate une vaine rodomontade; les effets y répondirent. Tout plia sous ses armes, ou brigua son amitié. Il soumit la Phrygie, la Mysie, l'Asie proprement dite, la Lycie, la Pamphylie, la côte d'Ionie, en un mot, tout le pays qui s'étend jusqu'à la mer; et afin qu'il ne manquât rien à sa gloire, deux généraux romains tombèrent en sa puissance et devinrent ses prisonniers.

Toute l'Asie-Mineure se soumet à Mithridate. Appian.

J'ai dit qu'Oppius s'était retiré à Laodicée. Il n'en coûta à Mithridate, pour se rendre maître de la personne de ce Romain, que d'envoyer un héraut aux habitants leur promettre l'impunité s'ils lui livraient Oppius. Sur-le-champ il fut saisi et mené avec ses licteurs au roi de Pont, qui ne lui fit aucun mauvais traitement, mais le promena partout à sa suite, montrant avec faste, et en dérision de la grandeur romaine, un général romain réduit en captivité.

Il fait prisonnier Oppius, général romain;

Aquillius n'en fut pas quitte pour une peine si légère.

puis Aquil-

[1] « Nam neque cœlo Asiæ esse temperatius aliud, nec solo fertilius, nec urbium multitudine amœnius; magnamque temporis partem, non ut militiam, sed ut festum diem acturos, bello dubium facili magis an uberi. »

lius, qu'il traite outrageusement, et à qui il fait souffrir un cruel supplice.

Comme il était le chef de la commission, et le principal auteur de la guerre, Mithridate le haïssait personnellement. C'est pourquoi ce malheureux général, qui était malade à Mitylène [1], lui ayant été livré par les Lesbiens, il n'y eut point d'indignités ou d'outrages que le roi de Pont ne lui fît souffrir. Il fut chargé de chaînes, battu de verges, mené de tous côtés sur un âne, et forcé en cet état de se faire connaître à tous ceux qui le voyaient, et de crier de temps en temps qu'il était Aquillius. Dans d'autres occasions, attaché par une chaîne avec un Bastarne haut de cinq coudées, il était obligé de suivre à pied ce Barbare qui était à cheval. Enfin, Mithridate l'ayant conduit à Pergame, lui fit verser de l'or fondu dans la bouche, pour insulter à son avidité et à celle de tous les Romains. Ainsi porta la peine de ses concussions et de ses injustices cet homme insatiable, qui sembla n'avoir été dérobé par l'éloquence d'Antoine à la sévérité des juges que pour être réservé à de plus grands et de plus rigoureux supplices.

Athen. v. 13.

Plin. lib. 33, c. 3.

Appian.

Mithridate parcourait ses nouvelles conquêtes, et était reçu partout avec les acclamations les plus flatteuses. Les Éphésiens se distinguèrent entre les autres par des marques singulières de haine contre les Romains, comme nous le dirons plus bas; de quoi ils furent bientôt après punis sévèrement.

Il épouse Monime.

Ce fut dans cette course que Mithridate, ayant pris Stratonicée, ville de Carie, vit la vertueuse Monime, que l'Euripide de la France a rendu si célèbre parmi nous. L'ambition ne remplissait pas tellement le cœur

[1] Mitylène était la capitale de l'île de Lesbos, et elle a donné son nom à l'île même, que l'on appelle aujourd'hui Mételin.

de ce prince que l'amour n'y trouvât place. Frappé de la beauté de Monime, il lui envoya quinze mille pièces d'or[1], croyant par cet indigne salaire triompher de sa vertu. Elle refusa ses offres et résista à toutes ses sollicitations. Il fallut que Mithridate l'épousât solennellement, et lui donnât le titre de reine avec le diadème. Plut. in Lucullo.

Lorsque les nouvelles de ce qui se passait en Asie furent venues à Rome, on n'y délibéra pas un moment sur le parti qu'il fallait prendre. La guerre fut résolue malgré l'extrême détresse où s'était trouvée la république à l'occasion de la révolte des peuples d'Italie, qui n'était pas encore bien apaisée. Sylla, comme nous l'avons dit, fut chargé de la guerre contre Mithridate. Mais tandis que les discordes civiles retiennent ce général en Italie, Mithridate eut tout le temps et d'étendre sa puissance et d'inonder l'Asie du sang des Romains. Le sénat et le peuple romain lui déclarent la guerre. Appian. An. R. 663.

Car ce fut pour-lors qu'il fit cet horrible massacre qui rendra son nom détestable à jamais. Il envoya des ordres à tous les gouverneurs des provinces ou des villes qui lui obéissaient, portant qu'à un certain jour marqué, qui devait être le même partout, ils fissent main basse sur tout ce qui se trouvait de Romains ou d'Italiens en Asie, hommes, femmes, enfants, affranchis. Le même décret ordonnait qu'on jetât les corps sans sépulture; que les biens fussent partagés entre ceux qui les tueraient et le roi; que ceux qui entreprendraient de les cacher ou de les ensevelir fussent condamnés à une amende; et qu'au contraire on Il fait massacrer en un seul jour quatre-vingt mille Romains.

[1] Ce sont plus de quatre cent soixante et huit marcs d'or de notre poids. = S'il s'agit de l'*aureus* valant vingt drachmes d'argent, les quinze mille auréus répondront seulement à environ trois cent quarante marcs d'or. — L.

accordât des récompenses à ceux qui les découvriraient, la liberté aux exclaves, aux débiteurs la remise de la moitié de leurs dettes, et ainsi des autres.

La manière dont cet ordre sanguinaire fut exécuté fit bien voir, comme le remarque Appien, que la révolte de l'Asie était moins l'effet de la crainte des armes de Mithridate que de la haine contre les Romains. Les Asiatiques se portèrent à les égorger avec une barbarie et une fureur incroyables. On les arrachait des asyles les plus sacrés; on coupait les mains de ceux qui embrassaient les statues; on tuait les enfants en présence de leurs mères, puis on les massacrait elles-mêmes avec leurs maris : et cette cruauté était universelle. De tous ceux qui reconnaissaient Mithridate, il n'y eut que les peuples de la petite île de Cos qui épargnèrent les malheureux Romains, et leur permirent de demeurer en sûreté dans le temple d'Esculape.

Tac. Ann. IV, 14.

Rutilius échappe. Cic. pro Rabir. Post. n. 17.

Il périt dans ce carnage quatre-vingt mille Romains. Quelques-uns néanmoins échappèrent, ou se déguisèrent, entre autres le célèbre Rutilius, qui était pourlors à Smyrne, exilé, comme nous l'avons rapporté ailleurs. Il quitta la toge et prit un habit à la grecque; et ce déguisement, joint peut-être au respect que lui attirait l'intégrité de ses mœurs, le sauva dans un si pressant danger.

Horrible calomnie de Théophane contre Rutilius. Plut. in Pomp.

L'honneur de la vertu ne nous permet pas de passer sous silence l'atroce calomnie dont un écrivain mercenaire avait entrepris de noircir la réputation de cet homme irréprochable. Théophane, qui était attaché à Pompée, avait osé écrire que c'était par le conseil de Rutilius que Mithridate avait formé le dessein de la sanglante boucherie dont nous parlons. Il avait voulu

ainsi venger la mémoire du père de son maître[1], duquel Rutilius, dans ses mémoires, avait dit beaucoup de mal avec un trop juste fondement. Mais par cette imputation insensée Théophane n'a gagné autre chose que de s'attirer à lui-même la réputation de calomniateur et de plume vénale, sans faire tort à une vertu aussi pure que celle qu'il attaquait, et sans diminuer l'ignominie de celui qu'il prétendait venger.

La cruauté des Asiatiques contre les Romains ne demeura pas long-temps impunie. Bientôt Mithridate lui-même leur donna lieu de s'en repentir par la tyrannie violente qu'il exerça sur eux; et dans la suite Sylla, vainqueur, les traita de manière à leur apprendre qu'il fallait toujours respecter les Romains jusque dans leurs plus extrêmes disgraces. Appian.

Les Rhodiens demeurent fidèles aux Romains.

Entre toutes les villes, soit de la terre ferme, soit des îles d'Asie, deux seules demeurèrent fidèles aux Romains, Magnésie et Rhodes. Nous avons peu de détail sur ce qui regarde la première. L'histoire nous a mieux servis sur celle de Rhodes, fameuse dans tous les temps, et par les talents et par les vertus, jusqu'à ce que l'esclavage où elle gémit depuis plus de deux siècles sous la domination des Turcs lui ait ôté les moyens de soutenir son ancienne gloire. Dans l'occasion présente, l'île et la ville de Rhodes servirent d'asyle à un grand nombre de Romains, et entre autres à L. Cassius, proconsul d'Asie.

Mithridate assiége Rhodes en personne, et est obligé de lever le siége.

Mithridate, pour ne point laisser sa conquête imparfaite, résolut de réduire par la force ce petit état, qui presque seul lui résistait. Il vint d'abord dans l'île de Cos, voisine de Rhodes; et comme son approche ne rendait pas les Rhodiens plus dociles à ses volontés, il

[1] Pompeius Strabo. Voyez ce qui en a été dit au livre précédent.

manda sa flotte, qui était très-nombreuse. Les Rhodiens sortirent au-devant avec courage; mais l'inégalité du nombre était si grande, que tout ce que put faire l'habileté aidée de la valeur, ce fut d'empêcher la flotte rhodienne d'être enveloppée. Elle rentra dans le port, que l'on eut soin de fermer avec des chaînes; et les Rhodiens, qui avaient pris la précaution de détruire leurs faubourgs de peur que l'ennemi ne s'y logeât, se préparèrent à repousser de dessus leurs murs les attaques de Mithridate.

Ce prince n'avait pas encore ses forces de terre; et les troupes navales qu'il débarqua, dans les petits combats qui se donnèrent autour de la ville, ayant toujours eu du dessous, les assiégés reprirent courage, tenant toujours leurs vaisseaux prêts pour tomber sur les ennemis dès qu'ils en trouveraient l'occasion. En effet il s'engagea un combat naval, dans lequel les Rhodiens eurent tout l'avantage malgré leur petit nombre. Cependant les troupes de terre de Mithridate arrivèrent, portées sur des vaisseaux de différente forme; et comme un vent violent les força de passer à la vue de la ville, au lieu d'aborder à l'endroit qui leur était marqué, les assiégés firent sortir leur flotte du port; et, profitant du désordre que causaient en même temps l'orage et la difficulté du débarquement, ils prirent, ou coulèrent à fond, ou brûlèrent quelques vaisseaux ennemis, et rentrèrent victorieux. Mithridate, ayant alors toutes ses forces de terre et de mer, livra des assauts, tenta la surprise, toujours inutilement. Il fut contraint de lever le siége; et les Rhodiens, outre la gloire de la fidélité pour leurs alliés, eurent encore

celle d'avoir les premiers arrêté ce torrent qui s'était répandu sur toute l'Asie.

Je crois qu'il leur est dû encore des louanges pour la modération dont ils usèrent à l'égard de la statue de Mithridate, qu'ils conservèrent sur pied au milieu de leur ville, pendant que ce prince les attaquait le plus violemment, et qu'ils avaient bien de la peine à se défendre contre lui. Cicéron, de qui nous tenons ce fait, observe que cette conduite des Rhodiens paraît inconséquente, et qu'il ne semble pas convenable de faire la guerre à la personne, et de ménager la statue. Mais les Rhodiens eux-mêmes, à qui il faisait cette objection, lui répondaient premièrement que chez tous les Grecs on était persuadé que la religion ne permettait pas de renverser des statues une fois posées, même pour des hommes. Ils ajoutaient une seconde réflexion, qui n'est pas la moins bonne, et disaient qu'ils avaient distingué les temps [1]; qu'ils devaient sans doute repousser Mithridate devenu leur ennemi, mais qu'ils devaient respecter la statue mise en place dans un temps où ce prince était ami de leur république.

Cic. 2 in Verr. n. 159.

Pendant ce siége, deux traits nous donnent lieu de remarquer dans Mithridate un caractère prompt à la vengeance, mais reconnaissant des services qui lui avaient été rendus. Dans le combat naval dont il a été fait mention, pendant que Mithridate fait avancer son vaisseau tantôt vers un endroit, tantôt vers l'autre, pour animer les siens, ou leur donner du secours, un vaisseau de sa flotte, qui était de l'île de Chio, par la malhabileté sans doute de ceux qui le montaient, vint

Deux traits remarquables du caractère de Mithridate.

[1] « Cum statuâ se ejus habuisse rationem temporis quo posita esset; cum homine verò, quo bellum gereret atque hostis esset. »

frapper le sien et le mit en quelque danger. Le roi irrité fit pendre le pilote et le contre-maître, et étendit dans la suite les effets de sa colère sur toute l'île de Chio, comme nous le dirons en son lieu. Cette rigueur est sans doute condamnable; mais on ne peut s'empêcher de louer beaucoup ce qu'il fit par rapport à Léonicus, sujet fidèle, qui avait témoigné un grand zèle pour son prince dans des occasions périlleuses. Ce Léonicus ayant été pris dans quelqu'une des actions de ce siége, Mithridate, pour le ravoir seul, rendit tous les prisonniers rhodiens qu'il avait dans son camp.

Val. Max. lib. 5, c. 2.

Mesures que prend Mithridate pour repousser la guerre et envahir la Grèce. Appian.

Lorsqu'il eut été forcé d'abandonner l'entreprise sur Rhodes, il se retira à Pergame, laissant Pélopidas en Lycie avec une armée pour réduire la ville de Patare, et quelques autres de ces quartiers, qui refusaient de le reconnaître. Pendant le séjour qu'il fit à Pergame, partagé entre les affaires et les plaisirs, si les charmes de Monime dont il était épris l'occupaient beaucoup, il pensait néanmoins aussi à augmenter ses troupes, à amasser toutes sortes de munitions de guerre et de bouche, et de plus, à pourvoir à la sûreté de ses conquêtes au-dedans, en récompensant ses amis et ses serviteurs, et leur distribuant des trésors, des villes, des états; en écartant les ennemis domestiques; en dissipant les conjurations qui s'étaient faites contre sa personne, et en faisant une perquisition exacte de tous ceux qui conservaient de l'attachement pour les Romains, qu'il regardait par cette raison comme capables de remuer en leur faveur et contre la nouvelle domination.

En même temps il travaillait à étendre encore sa puissance, devenant plus avide, selon le caractère de

l'esprit humain, à mesure qu'il acquérait davantage. Maître de l'Asie, il forma le dessein d'envahir la Grèce. Il n'y passa pas néanmoins en personne. Pergame lui était un centre d'où il gouvernait toute sa vaste monarchie, et dirigeait ses nouvelles entreprises. Un de ses fils résidait par son ordre dans l'ancien domaine de ses pères : un autre fut envoyé en Thrace et en Macédoine avec une armée ; et plusieurs de ses généraux, dont le principal était Archélaüs, vinrent par mer en Grèce, et commencèrent par soumettre les Cyclades, l'île d'Eubée, et toutes les autres îles qui se trouvent dans ces mers jusqu'au promontoire de Malée. La ville même d'Athènes reconnut Mithridate : et ce prince fut redevable d'une si importante conquête à un misérable sophiste, qui se nommait Aristion. Plut. in Syl.

Histoire d'Aristion, sophiste, qui rendit Mithridate maître d'Athènes.

Posidon. apud Athen. v, 13.

Cet homme, d'une naissance obscure, fils, disait-on, d'une femme esclave, et agrégé par grace au nombre des citoyens d'Athènes, était un de ces caractères nés pour imposer à la multitude par des manières fastueuses, par une éloquence populaire et emphatique, et par une intrépidité de présomption qui ne manque jamais de faire impression sur le vulgaire. Il avait eu soin de décorer ses talents et de couvrir ses vices du masque de la philosophie. On sait combien le nom de philosophe donnait de crédit et de relief dans Athènes. Les uns le disent formé dans l'école d'Aristote, d'autres dans celle d'Épicure. Quoi qu'il en soit, il fut député par les Athéniens vers Mithridate, qui, ayant reconnu en lui un instrument propre à ses desseins, lui fit tout l'accueil possible, dans la vue de se gagner par son moyen l'affection de ceux qui l'envoyaient.

Aristion seconda à merveille les intentions du prince;

écrivant à ses amis d'Athènes des lettres par lesquelles il relevait la puissance de Mithridate, et vantait sa magnificence et ses bienfaits. Et comme les Athéniens avaient donné aux Romains quelque sujet de mécontentement, qui n'est pas expliqué dans l'histoire, mais qui doit avoir été grave, puisqu'ils étaient condamnés à une amende, et leurs magistrats interdits de leurs fonctions, Aristion promettait aux Athéniens que, s'ils embrassaient l'amitié du roi, non-seulement ils seraient exemptés de l'amende que les Romains leur avaient imposée, mais que le gouvernement populaire serait rétabli, et que la ville en général, et tous les citoyens en particulier, tireraient des avantages infinis de l'alliance d'un prince si puissant et si généreux. Il n'en fallut pas davantage pour renverser les esprits du peuple d'Athènes, toujours volage, toujours léger et inconstant: et les meilleures têtes, les principaux citoyens, voyant où tout cela tendait, prirent sagement le parti de quitter une ville qui voulait se perdre, et se retirèrent à Rome.

Cic. in Bruto, n. 306.

Appian.

Cependant Mithridate envoya ses flottes en Grèce: et l'île et le temple de Délos, qui jusqu'alors, sans murailles et sans armes, avaient trouvé dans le seul respect de la religion une défense assurée, ayant été pillés par Métrophane, l'un des généraux du roi, Aristion avec ces trésors sacrés, et une escorte de deux mille hommes que lui donna Archélaüs, revint à Athènes. Il est incroyable quelles folies fit le peuple d'Athènes pour recevoir cet illustre personnage. Comme la tempête l'avait jeté du côté de Cariste en Eubée, on lui envoya des vaisseaux de guerre pour l'amener, et de plus, une chaise d'honneur ou une espèce de trône soutenu sur

Posidon.

des pieds d'argent. Lorsqu'il arriva, toute la ville courut au-devant de lui. En particulier, ceux qui étaient consacrés au culte de Bacchus ne manquèrent pas de rendre toutes sortes de respects à l'ambassadeur du nouveau Bacchus. (Nous avons dit que l'on donnait ce nom à Mithridate.) Ce n'étaient qu'acclamations, sacrifices, libations, auxquelles invitait la voix d'un héraut, comme dans les cérémonies les plus joyeuses et les plus saintes.

Aristion, étant allé loger dans une des plus belles maisons de la ville, parut le lendemain en public avec un habillement superbe et un anneau sur lequel était gravée l'image de Mithridate. La foule fut aussi grande que le jour précédent : on s'étouffait dans les rues, surtout autour de lui, quoiqu'il fût précédé de gens en armes, qui d'office, et pour plaire à la multitude, s'étaient constitués comme ses gardes et accompagnaient sa marche. En cet équipage il monta sur le tribunal d'où les magistrats romains avaient coutume de haranguer le peuple d'Athènes; il y fit un discours rempli de fanfaronnades, d'éloges outrés de Mithridate, de présages insensés sur les exploits futurs de ce prince, qui devaient anéantir les Romains; et il finit par exhorter la multitude à donner une forme certaine à leur gouvernement, que le sénat de Rome voulait abolir. Ces dernières paroles étaient un piége. Le but de l'ambitieux sophiste était de se faire donner la souveraine puissance dans Athènes. Le peuple en fut la dupe, et ne manqua pas de proclamer Aristion préteur. Il leur fit sentir tout d'un coup ce qu'ils devaient se promettre de son gouvernement. Car, après les avoir remerciés de l'honneur qu'ils lui avaient fait, il ajouta : « Puisque

« vous m'avez élu votre chef, il est juste que j'aie seul « autant de pouvoir que vous en avez tous ensemble. » Et pour se mettre sur-le-champ en possession de ses droits, il désigna lui-même les collègues qu'il prétendait se donner.

Le reste de sa conduite répondit à ce début, et devint une tyrannie décidée. Les plus riches et les plus gens de bien, comme il ne manque pas d'arriver en semblables occasions, étaient les plus exposés à la violence. Il leur imputait d'être partisans secrets des Romains; et sous ce prétexte, il faisait mourir les uns, et envoyait les autres à Mithridate. Être accusé et être condamné, c'était une même chose; car, afin qu'ils ne pussent lui échapper, il se rendait lui-même leur juge. Plusieurs, pour se sauver de la persécution, s'enfuirent de la ville. Mais il fit courir après eux : ceux qui furent ramenés périrent dans les tourments. Il fit mettre des gardes aux portes de la ville pour empêcher que personne ne pût en sortir sans ordre. Enfin les malheureux Athéniens vivaient comme prisonniers dans leurs propres maisons, où ils étaient obligés de se renfermer au coucher du soleil, sans qu'il leur fût permis d'en sortir après ce temps, même avec un flambeau. On peut juger que parmi ces violences il n'oubliait pas le soin de s'enrichir. Les confiscations de biens, les rapines de toute espèce lui produisirent de si grandes sommes, que l'on dit qu'il remplit d'argent des puits entiers.

Cette tyrannie, exercée par un homme qui se disait philosophe, ne fait pas beaucoup d'honneur à la philosophie : et Appien, à l'occasion d'Aristion, rappelle ici le souvenir des trente tyrans si célèbres dans l'histoire d'Athènes, et dont plusieurs étaient disciples de

Socrate. Mais la philosophie n'est pas responsable des crimes de ceux qui en font profession : on abuse des meilleures choses; et il y aurait de l'injustice à attribuer les vices des personnes à une discipline innocente et utile par elle-même.

Ce fut donc par le ministère d'Aristion que Mithridate devint maître d'Athènes; et Archélaüs en fit comme sa place d'armes, d'où, s'étendant de tous côtés, il détacha des Romains et attira au parti du roi Lacédémone, l'Achaïe, la Béotie, et plusieurs autres peuples de la Grèce. En même temps Métrophane, autre général de Mithridate, qui tenait la mer avec une flotte, tenta une descente en Thessalie, du côté de Démétriade. Et si l'on se rappelle qu'il y avait encore une armée de terre destinée par Mithridate à entrer dans la Thrace et la Macédoine, on concevra que l'entreprise était fort bien conduite de sa part, et que la Grèce, attaquée par tant d'endroits, pouvait aisément être enlevée aux Romains.

Plut. in Syl. Appian.

Sylla n'avait pas eu encore le temps d'arriver. Mais Bruttius Sura, détaché avec un corps de troupes par C. Sentius, proconsul de Macédoine, vint au secours de la Grèce. C'était un très-brave homme, et qui entendait la guerre. Il commença par repousser de la Thessalie Métrophane, et il l'obligea à s'éloigner des côtes. De là il passa en Béotie, où, ayant trouvé Archélaüs avec Aristion, près de Chéronée, il combattit contre eux pendant trois jours consécutifs; et s'il ne les défit pas entièrement, au moins il les empêcha de s'étendre. Les choses étaient en cet état lorsque Lucullus, questeur de Sylla, vint lui dénoncer qu'il eût à sortir d'un département qui ne le regardait pas, et qui

Bruttius Sura arrête les progrès des généraux de Mithridate.

avait été donné par le sénat à Sylla. Bruttius ne balança pas un moment; et, aussi fidèle à obéir aux lois de son pays que plein de courage dans les actions militaires, il se retira en Macédoine et rejoignit son général.

§ II. *Sylla passe en Grèce. Prétendus présages des mauvais succès de Mithridate. Sylla forme le siége d'Athènes. Il dépouille les temples d'Olympie, d'Épidaure et de Delphes. Comparaison de la conduite de Sylla avec celle des anciens généraux romains. Railleries des Athéniens contre Sylla et sa femme. Résistance vigoureuse d'Archélaüs. Famine dans Athènes. Aristion ne songe qu'à se divertir, et ne veut point entendre parler de se rendre. La ville est prise de force. Sylla, résolu d'abord de la raser, se laisse fléchir. Aristion est forcé dans la citadelle, et mis à mort. Le Pirée est pris et brûlé. Sylla marche à la rencontre des généraux de Mithridate. Bataille de Chéronée. Nouvelle armée envoyée par Mithridate en Grèce. Elle est défaite devant Orchomène. Lucullus assemble une flotte, et passe dans la mer Égée. Tétrarques des Gallo-Grecs mis à mort par ordre de Mithridate. L'île de Chio traitée cruellement. Révoltes de plusieurs villes d'Asie, et nouvelles cruautés de Mithridate. Négociation entamée par Archélaüs dans une entrevue avec Sylla. Flaccus arrive en Grèce. Son caractère, et celui de Fimbria, son lieutenant. Mésintelligence entre Flaccus et Fimbria, et meurtre de Flaccus. Sylla s'avance vers l'Hellespont. Soupçons contre Ar-*

chélaüs. Réponse de Mithridate. Fierté de Sylla. Fimbria met Mithridate en un extrême danger. Mithridate se résout à conclure avec Sylla. Leur entrevue. Sylla se justifie auprès de ses soldats d'avoir fait la paix avec Mithridate. Il poursuit Fimbria, et le réduit à se tuer lui-même. Arrangements de Sylla après la victoire. Il donne une grande licence à ses soldats. Il condamne l'Asie à payer vingt mille talents. Les pirates désolent les côtes d'Asie. Préférence donnée par Sylla à la guerre contre Mithridate sur ses intérêts propres. Il trouve Atticus à Athènes, et lui propose inutilement de le suivre. Il se prépare à repasser en Italie.

CN. OCTAVIUS. An. R. 665.
L. CORNELIUS CINNA. Av. J.C. 87.

Sylla était parti d'Italie vers les commencements du consulat de Cinna et d'Octavius. Il n'amenait avec lui que cinq légions avec quelques autres troupes en petit nombre. Pour les frais d'une si grande guerre on ne lui avait donné que neuf mille livres pesant d'or, valant un peu plus de quatorze mille soixante-deux marcs de notre poids; encore, pour lui faire cette somme, avait-il fallu vendre un emplacement et des édifices qui avaient été consacrés par Numa au culte des dieux et à l'entretien des prêtres et des sacrifices. Sylla passe en Grèce. Appian. Plut. in Syl.

On a dit qu'au même temps que Sylla partait d'Italie, Mithridate, qui était pour-lors à Pergame, eut des présages effrayants; entre autres, qu'une Victoire que l'on faisait descendre avec des machines pour mettre Prétendus présages des mauvais succès de Mithridate.

une couronne sur la tête de ce prince, lorsqu'elle était tout près de lui, se démonta, et que la couronne, étant tombée, roula sur le théâtre, et se brisa en morceaux. Cet accident, qui n'avait rien que de très-naturel, et qui prouvait seulement le peu d'habileté du machiniste, fut regardé comme un présage funeste qui fit frissonner toute l'assemblée et découragea Mithridate lui-même. Pour nous, contentons-nous d'observer dans ce petit événement comment ce qui avait été imaginé par une flatterie raffinée pour satisfaire la vanité du roi de Pont ne servit qu'à le chagriner et à l'humilier.

le siége d'Athènes.

Bientôt Sylla lui donna d'autres inquiétudes. Dès qu'il fut arrivé en Grèce, où il reçut quelques renforts de troupes étoliennes et thessaliennes, il marcha droit à Athènes, résolu d'en former le siége, et d'ôter cette importante place à Mithridate. L'entreprise n'était pas aisée. La ville d'Athènes était forte, et de plus elle avait son port, le célèbre Pirée, qui faisait une place à part très-bien fortifiée. La ville et le port étaient joints par un double mur qui en assurait la communication. Ces murs et le port étaient l'ouvrage de Périclès. Il s'agissait donc pour Sylla de faire deux siéges à la fois, et d'attaquer en même temps deux places bien munies et défendues par de nombreuses garnisons. Le Pirée surtout lui annonçait une vigoureuse résistance; car Archélaüs, le plus habile des généraux de Mithridate, s'y était renfermé : Aristion commandait dans la ville. Sylla ne fut point rebuté de tant de difficultés. Il attaqua le Pirée en personne, et fit en même temps assiéger la ville par une partie de son armée. Plutarque prétend qu'il aurait pu se contenter de bloquer la ville, et qu'il l'aurait prise sûrement par famine. Mais les

nouvelles qu'il recevait de Rome et d'Italie, où tout était en désordre, et où son parti était écrasé, l'obligeaient de se hâter; et avec les efforts qu'il fit, le siége ne laissa pas encore d'être très-long.

Il tenta d'abord l'escalade, quoique les murs du Pirée eussent quarante coudées[1] (dix toises) de hauteur. Mais cette voie n'ayant pas réussi, il fallut recourir aux ouvrages et aux machines. Tout fut mis en œuvre, béliers, tours, galeries couvertes, terrasses élevées contre les murs, mines, contre-mines, catapultes qui lançaient de grosses pierres et des masses de plomb. Il trouva sur le lieu la plupart des matériaux nécessaires à la construction ou réparation de ces ouvrages, ayant abattu les murs de communication entre le Pirée et la ville, et coupé tous les arbres de l'Académie et du Lycée. Quant aux autres provisions, dix mille attelages de mulets étaient perpétuellement en marche de Thèbes à Athènes pour les lui apporter. Il était besoin de sommes immenses pour suffire à des frais si prodigieux. Sylla ne fit point difficulté de dépouiller les temples les plus saints de la Grèce, il se fit apporter d'Olympie et d'Épidaure les plus riches et les plus magnifiques dons consacrés à Jupiter et à Esculape.

Il dépouille les temples d'Olympie, d'Épidaure et de Delphes.

Il écrivit aussi à Delphes, aux Amphictyons[2], qu'il était à propos de lui envoyer le trésor du dieu. « Car, « leur disait-il, ou je les garderai, et ils seront entre mes « mains plus en sûreté que dans le temple, ou, si je « suis obligé de m'en servir, je rendrai au moins l'équi« valent. » Il chargea de l'exécution de ses ordres un Grec nommé Caphis, en qui il avait confiance, et lui

[1] 18 mètres environ. — L.

[2] Touchant les Amphictyons, voyez l'Histoire Ancienne, tome II, p. 351.

commanda de tout enlever, prenant chaque pièce au poids. Caphis vint à Delphes, bien affligé de la commission qui lui avait été donnée, et il déplora beaucoup avec les Amphictyons la triste nécessité où il était réduit. Il profita même d'un bruit qui se répandit, que l'on avait entendu le son de la lyre du dieu qui était dans le sanctuaire; et soit qu'il ajoutât foi à ce prétendu prodige, qui, s'il avait quelque chose de réel, pouvait bien être une ruse des prêtres, soit qu'il espérât jeter quelque scrupule dans l'ame de Sylla, il lui manda le fait. Sylla ne fit qu'en rire, et lui répondit : « que jouer « de la lyre était une marque de joie, et non pas de mé« contentement, et que par conséquent il devait tout « prendre avec confiance, puisqu'il paraissait que le « dieu lui-même donnait ses biens avec plaisir ». Il fallut donc obéir, et envoyer dans le camp des Romains toutes les richesses du temple de Delphes. On prenait cependant des précautions pour que la chose ne fît point trop d'éclat; mais il ne fut pas possible de cacher l'enlèvement d'un tonneau d'argent, qui était si gros et si pesant, que, pour le transporter, on fut obligé de le mettre en pièces. Sylla reçut ces trésors avec grande joie; et bien loin d'être sensible au moindre remords, il disait en plaisantant « qu'il ne pouvait plus douter de « la victoire, puisque c'étaient les dieux eux-mêmes « qui soudoyaient ses troupes ».

Diod. apud Vales.

Comparaison de la conduite de Sylla avec celle des anciens généraux romains.

Les Amphictyons, au contraire, qui avaient été obligés de prêter leur ministère à un brigandage si odieux, se rappelaient, dit Plutarque, les anciens généraux romains, Flaminius, Acilius-Glabrio, Paul Émile, qui, étant venus en Grèce pour faire la guerre aux rois de Macédoine et de Syrie, bien loin de piller les tem-

ples, les avaient encore enrichis de nouvelles offrandes, témoignages de leur religieuse vénération. Mais[1], ajoute l'historien, ces généraux de l'ancien temps, qui conduisaient en vertu et sous l'autorité de la loi des armées composées d'hommes accoutumés à vivre avec frugalité, et à obéir avec soumission à leurs légitimes commandants, qui d'ailleurs étaient aussi simples dans leurs dépenses que nobles et magnifiques par l'élévation de leurs sentiments, ne faisaient de l'argent qu'un usage modéré et réglé sur de véritables besoins; et ils auraient cru plus honteux pour eux de flatter leurs soldats que de craindre leurs ennemis. Du temps de Sylla les choses étaient bien changées. Les généraux, voulant emporter le premier rang par la force, et non pas s'y élever par le mérite, et ayant plus besoin d'armes les uns contre les autres que contre les ennemis de l'état, étaient contraints de faire leur cour aux troupes, au lieu de leur commander avec autorité; et achetant leurs services par les largesses dont ils favorisaient leurs plaisirs, ils mirent à prix et rendirent vénale, peut-être sans y penser, toute la république, se faisant eux-mêmes les esclaves des derniers des citoyens pour dominer sur ceux qui méritaient le plus d'estime. Ce désordre fut la source de tous les maux qui affligèrent

[1] Ἀλλ' ἐκεῖνοι μὲν, ἀνδρῶν τε σωφρόνων καὶ μεμαθηκότων σιωπῇ τοῖς ἄρχουσι παρέχειν τὰς χεῖρας ἡγούμενοι κατὰ νόμον, αὐτοί τε ταῖς ψυχαῖς βασιλικοὶ καὶ ταῖς δαπάναις εὐτελεῖς ὄντες, μετρίοις ἐρχῶντο καὶ τεταγμένοις ἀναλώμασι, τὸ κολακεύειν τοὺς στρατιώτας αἴσχιον ἡγούμενοι τοῦ δεδιέναι τοὺς πολεμίους. Οἱ δὲ τότε ϛρατηγοὶ, βίᾳ τὸ πρωτεῖον καὶ οὐκ ἀρετῇ κτώμενοι, καὶ μᾶλλον ἐπ' ἀλλήλους δεόμενοι τῶν ὅπλων, ἢ ἐπὶ τοὺς πολεμίους, ἠναγκάζοντο δημαγωγεῖν ἐν τῷ στρατηγεῖν, εἶθ' ὧν εἰς τὰς ἡδυπαθείας τοῖς στρατευομένοις ἀνήλισκον, ὠνούμενοι τοὺς πόνους αὐτῶν, ἔλαθον ὤνιον ὅλην τὴν πατρίδα ποιήσαντες, ἑαυτούς τε δούλους τῶν κακίστων ἐπὶ τῷ τῶν βελτιόνων ἄρχειν. (Plutarch.)

Rome dans ces malheureux temps : et Sylla doit être regardé comme y ayant contribué plus que personne; car il eut toujours pour maxime de donner à ses troupes avec profusion, pour gagner et attirer à soi celles de ses rivaux. Ainsi, corrompant les soldats du parti contraire, dont il faisait des traîtres, et les siens dont il faisait des voluptueux, il lui fallait des sommes d'argent prodigieuses pour remplir ses desseins.

Railleries des Athéniens contre Sylla et sa femme.

Dans l'occasion présente, c'était le désir de prendre Athènes qui lui faisait fouler aux pieds tous les égards dus aux choses saintes : car ce désir allait en lui jusqu'à la passion; et aux raisons publiques se joignait un motif personnel de ressentiment et de vengeance, parce qu'Aristion, dont l'ame était pétrie en même temps de cruauté et d'insolence, le faisait insulter de dessus les murs par les railleries les plus piquantes. Comme Sylla était haut en couleur, et avait un rouge rude répandu par endroits sur le visage, les mauvais plaisants d'Athènes le comparaient à une mûre parsemée de farine. Ils n'épargnaient pas même Métella, sa femme, qui était actuellement dans son camp, dame tout-à-fait respectable et par sa naissance et par sa vertu. Son nom marque assez sa noblesse; et elle était tellement estimée, que Sylla, l'ayant épousée lorsqu'il venait d'être nommé consul, le peuple, qui l'avait jugé digne de la première charge de la république, le croyait à peine digne d'être le mari de Métella. Aussi Sylla eut-il toujours pour elle une grande considération, et les Athéniens ne pouvaient l'offenser par un endroit plus sensible qu'en attaquant sa femme.

Résistance vigoureuse d'Archélaüs.

C'est ainsi que se battaient les Athéniens : de vains discours, des plaisanteries étaient leurs armes ordinai-

res ; mais Archélaüs défendait vigoureusement le Pirée. Comme il avait beaucoup de monde, et même plus que Sylla qui l'assiégeait, il faisait des sorties fréquentes et nombreuses, qui devenaient presque des batailles. Dans une de ces occasions, les assiégés ayant brûlé une des galeries couvertes des Romains, et toutes les machines qui étaient dessous, Sylla punit sévèrement la cohorte et les centurions qui étaient de garde, et leur imposa une peine ignominieuse, qui devait durer jusqu'à ce qu'ils eussent réparé leur honte par quelque action de valeur. La chose ne tarda pas, et dans une autre sortie ces mêmes troupes ayant fait des merveilles, et repoussé les ennemis presque déja vainqueurs, elles furent rétablies dans tous leurs droits. Archélaüs, en cette dernière occasion, fit preuve de bravoure, peut-être au-delà de ce qui convient à un gouverneur de place assiégée. Non-seulement il sortit avec ses gens; mais, les voyant pressés, et disposés à prendre la fuite, il tenta de rappeler leur courage, et de les ramener au combat, et il s'y opiniâtra tellement, que, les portes de la place ayant été fermées lorsqu'il était encore dehors, il fallut le retirer par-dessus les murs avec des cordes.

Ce qui donnait à Archélaüs un grand avantage pour tenir long-temps, c'est qu'il avait la mer libre, et pouvait recevoir par conséquent des vivres, des munitions de guerre, des troupes fraîches, tout autant qu'il en avait besoin. Sylla, pour lui ôter cette ressource, fit partir Lucullus avec ordre d'aller chez les rois et les peuples alliés de Rome demander des vaisseaux et rassembler une flotte. Lucullus trouva bien des obstacles et des retardements; et avant qu'il eût pu exécuter sa

commission, Sylla eut le temps de mettre fin à son entreprise.

Pendant tout le cours du siége, il avait souvent reçu du Pirée de très-bons et très-utiles avis. Deux esclaves, qui étaient enfermés dans la place, espérant sans doute une grande récompense, écrivaient sur des balles de plomb tout ce qui venait à leur connaissance des desseins que formaient les assiégés, puis lançaient ces balles avec des frondes dans le camp des Romains. Sylla profita plus d'une fois de ces avis, et particulièrement pour empêcher qu'Archélaüs ne fît entrer des convois dans la ville, où la famine était extrême. Une mesure de blé contenant un peu plus de quatre de nos boisseaux[1] se vendait mille dragmes (cinq cents francs). Plusieurs étaient réduits à arracher les herbes qui croissaient autour des murs, ou à faire amollir dans l'eau des cuirs, des souliers, pour en tirer une faible et misérable subsistance. Il y en avait même qui se nourrissaient de chair humaine, et mangeaient les cadavres dont la ville était remplie.

Famine dans Athènes.

Et ce qui portait à l'excès le sentiment des maux publics, c'est que, pendant que les citoyens périssaient de faim, le tyran Aristion faisait grande chère, passant les jours entiers à boire, à se divertir, et à danser avec ses satellites. Il faisait distribuer pour quatre jours un *chénix* d'orge par tête, c'est-à-dire une mesure qui passe un peu la dixième partie d'un de nos boisseaux, nourriture à peine suffisante pour des poulets; et la prêtresse de Minerve lui ayant fait demander une très-petite mesure de blé, il lui envoya du poivre. Cependant il ne

Aristion ne songe qu'à se divertir, et ne veut point entendre parler de se rendre.

[1] Le médimne était à notre boisseau comme 7 à 2. Les mille drachmes équivalent à 900 francs environ. — L.

voulait point entendre parler de mettre fin à une calamité si horrible en se rendant aux Romains ; et les sénateurs et les prêtres étant venus le prier d'avoir pitié de la ville, et de demander à capituler, il fit tirer sur eux. Enfin il se détermina à députer vers Sylla deux ou trois de ses compagnons de crapule, qui encore à demi ivres, au lieu de tenir des discours convenables à la circonstance, s'amusèrent à vanter la gloire d'Athènes, et à citer Thésée, Codrus, et les trophées de Marathon et de Salamine. Le général romain les écouta avec le dernier mépris : *Allez*, leur répondit-il, *heureux et glorieux mortels ; reportez tous ces beaux discours dans vos écoles. Quant à moi, je ne suis point venu ici pour apprendre votre histoire, mais pour soumettre des rebelles.*

La ville est prise de force.

Ainsi le misérable Aristion mit le comble aux maux qu'il avait fait souffrir à Athènes, en réduisant cette ville infortunée à être prise de force ; car quelques vieillards de la ville s'entretenant sur l'état présent des choses, et remarquant ensemble que le tyran avait grand tort de ne pas faire garder avec soin un certain endroit par lequel les ennemis pouvaient aisément entrer, ce discours fut recueilli par des espions, et rapporté au général romain, qui ne négligea point l'avis. Il alla examiner par lui-même le lieu indiqué, et l'ayant trouvé réellement très-faible, il le fit attaquer pendant la nuit et l'emporta. Ses soldats étant une fois dans la place, il fit abattre un grand pan de mur entre deux portes, et ensuite entra avec toutes ses troupes en ordre de bataille, au bruit des trompettes et des autres instruments de guerre. La ville fut livrée au pillage et à toute la fureur du soldat. Le carnage fut si grand, qu'on le me-

sura non par le nombre des morts, mais par l'espace qui fut inondé de sang, et que l'on montrait encore du temps de Plutarque. Et outre ceux qui périrent par l'épée des vainqueurs, il y en eut beaucoup qui se donnèrent la mort à eux-mêmes, ne voulant pas survivre à leur patrie, dont ils ne doutaient point que Sylla n'ordonnât la destruction. Athènes fut prise le premier mars de l'année où Marius, s'étant fait consul pour la septième fois, au bout de dix-sept jours, eut pour successeur L. Valérius Flaccus.

An. R. 666. Av. J.C. 86.

C. MARIUS. VII; et après sa mort
L. VALERIUS FLACCUS.
L. CORNELIUS CINNA. II.

Sylla, résolu d'abord de la raser, se laisse fléchir.

Sylla, naturellement excessif dans sa colère et dans ses vengeances, n'était que trop porté à raser Athènes. Mais quelques-uns des plus illustres Athéniens que leur fidélité pour les Romains avait forcés à s'exiler eux-mêmes, s'étant jetés à ses pieds pour le conjurer avec larmes d'avoir pitié de leur malheureuse patrie, et tous les sénateurs romains qui étaient dans son camp s'étant joints à leurs prières, il se laissa fléchir; et après avoir fait l'éloge des anciens Athéniens, il conclut en disant « qu'il pardonnait à un grand nombre « d'ennemis en faveur d'un petit nombre d'alliés fidè- « les, et aux vivants en considération des morts ». Les esclaves furent vendus; les citoyens eurent non-seulement la vie sauve, mais la liberté de leurs personnes.

Plut. Apophthegm. rom.

Dans la suite Sylla se sut bon gré d'avoir usé de clémence à l'égard d'une ville si fameuse; et il comptait au nombre des bienfaits des dieux et de sa bonne fortune, de ce qu'il avait pu en cette occasion se rendre

maître de sa colère. Les malheurs d'Athènes finirent donc avec le siége; mais elle eut bien de la peine à se relever d'un si rude coup, et elle ne recouvra de longtemps son ancienne splendeur.

Aristion avait bien compris qu'il n'y avait point de grace à espérer pour lui; et dès qu'il vit la ville prise, il se retira dans la citadelle. Il fallut l'y assiéger. Mais enfin la disette d'eau et de vivres l'ayant forcé de se rendre, il reçut la juste peine de ses crimes, et fut mis à mort avec tous ceux qui s'étaient rendus les ministres de sa tyrannie.

Aristion est forcé dans la citadelle, et mis à mort. Plut. in Syl. Appian.

Restait le Pirée, où Archélaüs tenait encore. Ce brave commandant disputa le terrain pas à pas, reconstruisant toujours de nouveaux murs en la place de ceux que les ennemis avaient forcés. Il recommença cette manœuvre, si l'on en croit Florus, jusqu'à six fois; et ce ne fut qu'après la sixième muraille emportée par les Romains, dont le courage s'irritait à proportion des difficultés, qu'Archélaüs abandonna le Pirée, conservant néanmoins le poste de Munychie sur la mer. Sylla, qui n'avait point de flotte, n'entreprit point de l'y attaquer; et de plus, d'autres affaires l'appelaient ailleurs. Avant néanmoins que de s'éloigner de l'Attique, il brûla le Pirée, sans épargner ces arsenaux tant vantés, qui pouvaient contenir tous les agrès nécessaires pour l'équipement de mille vaisseaux. Il avait si peu de monde, que, ne pouvant garder cette place, il n'eût pas été prudent de la laisser en état de recevoir de nouveau les ennemis, qu'il avait eu tant de peine à en chasser. Lors donc qu'il eut assuré ses derrières par la prise d'Athènes et la destruction du Pirée, il marcha du côté de la Béotie, pour aller

Le Pirée pris et brûlé.

Sylla marche à la rencontre des généraux de Mithridate.

au-devant des généraux de Mithridate, qui s'avançaient vers lui à grandes journées.

Nous avons dit que Mithridate avait envoyé sous la conduite d'un de ses fils, qui se nommait Arcathias, une armée nombreuse qui devait passer dans la Grèce par la Thrace et la Macédoine. Cette armée s'était grossie des forces des Thraces, qui, sous la conduite de Dromichétès, prince issu du sang de leurs rois, s'étaient joints à Arcathias. Ce fut comme un torrent qui inonda la Macédoine, l'Épire, et tout le nord de la Grèce. Arcathias étant mort de maladie, Taxile prit le commandement en sa place; et il était déja dans la Phocide lorsque Sylla partit de l'Attique. Taxile avait avec lui cent mille hommes de pied, dix mille chevaux, et quatre-vingt-dix chariots armés de faux. Il s'en fallait bien que l'armée romaine fût aussi nombreuse. Elle n'était que de seize mille cinq cents Romains, savoir quinze mille hommes d'infanterie, et quinze cents chevaux; et avec les secours que différents peuples de la Grèce avaient fournis, elle ne faisait pas encore le tiers de celle de Mithridate.

Aussi Plutarque observe-t-il que bien des gens blâmaient le parti que prit Sylla de quitter l'Attique, pays rude et entrecoupé de vallons et de montagnes, pour venir dans les plaines de la Béotie, où les forces des ennemis avaient tout l'espace nécessaire pour s'étendre. Mais il faut qu'un général porte ses vues vers plus d'un objet. Premièrement, Sylla méprisait souverainement ces barbares, et se croyait sûr de les battre partout. En second lieu, il ne pouvait subsister dans l'Attique, qui était stérile, et de plus, fermée du côté de la mer par la flotte d'Archélaüs. Enfin il voulait

aller au-devant d'un de ses lieutenants-généraux, Hortensius, homme brave et entreprenant, qui venait par la Thessalie le joindre avec un petit renfort, et qui pouvait être aisément enveloppé par les ennemis. Tout réussit à Sylla; la jonction se fit, et il se campa avantageusement sur une colline qui s'élevait au milieu d'une plaine très-fertile, et au pied de laquelle coulait un ruisseau.

Malgré le petit nombre des Romains, Archélaüs, qui s'était rendu dans le camp de Taxile, ne voulait point hasarder le combat. Son plan était de couper les vivres à l'ennemi, et de le miner par le temps. Mais les autres généraux, fiers de la supériorité de leur nombre, n'écoutèrent point un si sage conseil; et rangeant leurs troupes en bataille, ils remplirent la plaine d'hommes, d'armes, de chevaux, de chariots. Comme cette armée était composée de toutes sortes de nations qui parlaient des langues différentes, leurs cris divers mêlés ensemble avaient quelque chose d'effrayant. Leur faste même et leur magnificence jetait un éclat qui n'était pas inutile, ni incapable d'augmenter l'effroi; et ces armes brillantes et décorées d'ornements d'or et d'argent, ces casaques médoises et scythiques, dont les vives couleurs étaient entremêlées de la lueur du fer et de l'airain, tout cela lançait comme des éclairs, qui, joints à la variété des mouvements de tant de milliers d'hommes, confondaient les regards, et frappaient les esprits de terreur.

Ce spectacle fit effet sur les Romains; ils se resserraient vers leur camp, ne voulant point combattre; et Sylla, qui n'osait les y forcer dans le découragement où il les voyait, fut obligé de souffrir les moque-

ries et les insultes des barbares. Il en était très-piqué, et néanmoins rien ne lui fut plus avantageux. Car ces troupes, déja mal disciplinées, et qui, ayant plusieurs chefs, n'obéissaient proprement à aucun, se dérangèrent de plus en plus par le mépris qu'elles conçurent contre les Romains; et se débandant pour piller, des pelotons considérables s'écartaient quelquefois du camp de plusieurs journées de chemin. Ce ne furent pas seulement les campagnes qui se sentirent de ces pillages, il y eut des villes prises et ravagées; et Sylla, au désespoir de voir ainsi désoler un pays ami sans pouvoir l'empêcher, s'avisa d'un expédient pour amener ses soldats à désirer le combat. Il les fit travailler à détourner le Céphise de son lit, et à creuser des fossés, ne leur accordant ni exemption, ni relâche, et punissant avec sévérité ceux qui s'y portaient mollement, afin que, rebutés de ces ouvrages pénibles, ils préférassent les dangers.

C'est en effet ce qui arriva; et dès le troisième jour, pendant que Sylla visitait les travaux, il s'éleva un cri pour lui demander le combat. Il feignit de ne vouloir point les écouter, et leur répondit que ce cri ne marquait pas qu'ils voulussent combattre, mais seulement qu'ils ne voulaient point travailler; et comme ils continuaient à le presser: *Eh bien*, leur dit-il, *si c'est tout de bon que vous souhaitez de vous servir de vos armes, voici un poste où il faut vous loger.* En parlant ainsi il leur montrait de la main une colline escarpée, et avantageuse pour l'assiette d'un camp, vers laquelle s'avançait actuellement Archélaüs pour s'en emparer. Sylla le prévint, moyennant l'ardeur qu'il avait su inspirer à ses soldats.

Chéronée, patrie de Plutarque, courut alors un grand risque : car Archélaüs, ayant manqué son coup, se rabattit dans l'instant vers cette ville, dans laquelle il n'y avait point de troupes capables de la défendre. Dans l'armée romaine servait un corps de Chéronéens, dont les officiers, attentifs aux dangers de leur patrie, en avertirent Sylla. Il leur permit d'aller la secourir, et en même temps il détacha aussi, dans ce dessein, un tribun à la tête d'une légion, qui exécuta avec tant de vivacité l'ordre de son général, qu'il arriva avant les troupes mêmes de Chéronée; et le secours fit plus de diligence que ceux qui avaient besoin d'être secourus.

Ce fut auprès de cette ville que se livra enfin la bataille. Le lieu était avantageux aux Romains. Archélaüs avait abandonné la plaine, et s'était campé dans un terrain de difficile accès, sans doute parce qu'il se proposait toujours d'éviter le combat. Mais, uniquement occupé de la vue de se mettre hors d'état d'être attaqué, il se procura deux grands désavantages : le premier, c'est que dans un pays coupé il ne pouvait faire agir toutes ses forces ensemble; et en second lieu, étant tout environné de précipices, s'il se trouvait pressé il ne lui était plus possible de faire retraite, et ses troupes, pliant une fois, n'avaient plus d'espace ni pour se reformer, ni même pour reculer en faisant bonne contenance. **Bataille de Chéronée.**

Sylla profita de la faute de son ennemi; et, s'étant approché de Chéronée pour reprendre le détachement qu'il y avait envoyé, il marcha droit aux barbares, résolu de les attaquer malgré la difficulté des lieux. Un poste occupé par les ennemis l'inquiétait : c'était une

colline fort escarpée, que Plutarque nomme *Thurium*. Mais il est d'une grande ressource à un général d'avoir l'amitié de ceux dans le pays desquels il fait la guerre. Deux officiers chéronéens l'avertirent qu'ils connaissaient un sentier détourné par lequel ils monteraient sans être aperçus jusqu'au-dessus de la tête des ennemis, et qu'avec un très-petit nombre de soldats ils lui répondaient de les chasser de ce poste. Sylla, après cette assurance, rangea son armée en bataille, distribua la cavalerie sur les deux ailes, prenant le commandement de la droite, et donnant la gauche à Muréna. Il forma un corps de réserve, composé d'un nombre de cohortes choisies, sous les ordres de Sulpicius et d'Hortensius, à qui il recommanda de se tenir alertes pour empêcher que les ennemis, profitant de leur multitude, n'enveloppassent quelque partie de son armée.

Cependant les barbares se mettaient aussi en ordre de bataille, cherchant à s'étendre pour déborder les Romains et les enfermer. Dans le moment, ils entendent les cris et aperçoivent le désordre de leurs gens postés sur la colline Thurium. Les deux Chéronéens avaient exécuté bravement et heureusement leur promesse. Les ennemis surpris n'avaient point fait de défense, et n'avaient songé qu'à fuir. Il en périt trois mille, soit enferrés dans leurs propres lances, soit écrasés en tombant dans les précipices, soit tués par le fer des vainqueurs. De ceux qui se sauvèrent dans la plaine, une partie fut coupée et taillée en pièces par Muréna; et les autres, s'étant jetés dans leur phalange, y portèrent le trouble et le désordre, et retardèrent considérablement les opérations de leurs généraux. Sylla s'en aperçut; et, traversant promptement l'intervalle qui

[redacted]le séparait des ennemis, il se mit si près de leurs pre[redacted]iers rangs, que les chariots armés de faux n'avaient [redacted]t l'espace dont ils ont besoin pour acquérir du [redacted]vement et de la rapidité; de sorte qu'ils arrivaient le[redacted]ent, et n'étaient capables de produire aucun effet. Ce [redacted] jeu pour les Romains de les repousser; et, ne fais[redacted]'en rire, ils en demandaient d'autres avec de grands [redacted] comme si c'eût été un spectacle et une course de c[redacted] dans le Cirque.

Alors les tr[redacted]d'infanterie s'entre-choquèrent. Les [redacted]barbares étaient [redacted] et disposés à la macédonienne, [redacted]t de longues [redacted], et formant une phalange [redacted] très-grande pro[redacted]r. Ceux que les Romains trou[redacted]t les premiers [redacted]te, étaient quinze mille esclave[redacted] en liberté et [redacted] par ordre de Mithridate; en [redacted]u'un centurio[redacted]ia qu'il croyait être aux Saturnal[redacted] sait que c'ét[redacted] des jours de fêtes pendant lesquel[redacted]claves jouiss[redacted]t des droits de la liberté. Ces esclaves [redacted]moins se b[redacted]rent mieux qu'on n'eût dû, ce semble, [redacted]endre de[redacted]upes de cette espèce; et l'infanterie rom[redacted] aurai[redacted] de la peine à les enfoncer et à les rompre, [redacted]ne g[redacted]e traits lancés de loin ne les eût troublés et [redacted].

Pendant que ceci se p[redacted] centre, Archélaüs étendait sa droite pour en[redacted]r Muréna. Hortensius, qui aperçut ce mouvement, vint avec ses cohortes de réserve pour le prendre lui-même en flanc. Mais Archélaüs, ayant fait faire un demi-tour à deux mille chevaux qui l'accompagnaient, mit Hortensius en très-grand danger, et il était près de lui ôter la communication avec le reste de l'armée, lorsque Sylla, qui veillait à tout, accourut pour le secourir. Archélaüs le

reconnut, et aussitôt, changeant de dessein, il va attaquer l'aile droite des Romains, comptant en avoir bon marché, pendant que le général en était absent; et en même temps Taxile s'avance contre Muréna. Au cri des combattants qui venait des deux parts à la fois, et qui était encore multiplié par les échos de montagnes, Sylla douta quelque moment de quel côté il devait aller. Bientôt il se détermina à retourner à son poste, et envoya Hortensius, qu'il venait de dégager, au secours de Muréna. Sylla, en arrivant à la droite, trouva ses gens en bonne disposition; et sa présence les anima tellement, que sur-le-champ ils mirent en fuite les ennemis. Il se transporte de nouveau à la gauche, qu'il trouve aussi victorieuse. Les deux ailes des barbares étant ainsi en déroute, le centre fut aisément enfoncé, et la fuite devint générale.

La plupart fuyaient vers leur camp, qui seul leur offrait une retraite : car, comme nous l'avons remarqué, ils ne trouvaient autour d'eux que roches et précipices. Archélaüs, ayant pris les devants, s'opiniâtra mal à propos à vouloir les forcer de retourner au combat. Ils firent donc volte-face. Mais alors, pressés entre les Romains qui les poursuivaient, et le camp qui leur était fermé, d'ailleurs troublés, mal en ordre, ne pouvant plus démêler ni leurs commandants, ni leurs enseignes, ils ne firent que d'inutiles efforts, et bientôt ils se virent contraints de nouveau de tourner le dos, demandant en grace qu'on voulût bien les recevoir dans le camp. Archélaüs leur en fit ouvrir les portes. Il était trop tard; les Romains y entrèrent pêle-mêle avec eux, en firent un horrible carnage, prirent le camp, et rendirent leur victoire complète. De cette multitude infinie,

à peine dix mille hommes se sauvèrent à Chalcis avec Archélaüs. Le reste périt ou fut fait prisonnier. Mais ce qui passe toute croyance, c'est le peu qu'il en coûta aux Romains pour une si grande victoire. Sylla avait écrit dans ses mémoires qu'il n'avait trouvé de manque que quatorze soldats, et que même deux de ces quatorze revinrent sur le soir. Peut-on se persuader que cent mille hommes se soient laissé égorger sans tuer plus de douze ennemis? Quand il serait vrai, comme on l'a soupçonné, qu'Archélaüs trahissait son maître et était d'intelligence avec les Romains, la chose ne deviendrait pas encore vraisemblable; et il est plus naturel de penser que Sylla, dont la fantaisie dominante était de se faire regarder comme heureux, a plus cherché ici le merveilleux que le vrai. Ce qui est certain, c'est qu'il voulut que les trophées même qu'il dressa sur le champ de bataille rendissent témoignage à son bonheur autant qu'à son habileté; et c'est pour cela qu'il les consacra non-seulement à Mars et à la déesse de la victoire, mais aussi à Vénus.

Ce fut alors qu'il dédommagea les temples d'Olympie et de Delphes; mais aux dépens des Thébains, dont il confisqua la moitié du territoire au profit de Jupiter et d'Apollon.

Nouvelle armée envoyée par Mithridate en Grèce.

Bientôt il eut occasion de remporter une seconde victoire aussi éclatante que la première. Car Mithridate, qui avait fait des levées immenses, avait une armée de quatre-vingt mille hommes toute prête, qu'il fit partir sous la conduite de Dorylaüs, dès qu'il eut avis de la défaite de Chéronée. Le nouveau général joignit l'ancien à Chalcis, et ils passèrent ensemble dans la Béotie, d'où Sylla était sorti pour entrer en Thessalie et aller

au-devant de Flaccus. Ce Flaccus était actuellement consul, ayant été mis en place par Cinna après la mort de Marius, comme nous l'avons dit; et il venait en Grèce avec une armée, sous prétexte de faire la guerre à Mithridate, mais réellement pour la faire à Sylla. La situation où se trouvait alors Sylla est tout-à-fait singulière, et peut-être unique. Il se voyait à la veille d'avoir tout à la fois sur les bras une armée romaine et une armée de Mithridate. Mais il ne douta jamais ni de sa supériorité sur tous les ennemis qu'il pouvait avoir en tête, ni de sa bonne fortune; et, ayant appris que Flaccus se préparait à passer la mer, il allait à sa rencontre, et était déja près de Mélittée, ville de Thessalie, lorsque la nouvelle de l'entrée de Dorylaüs dans la Béotie l'obligea de revenir sur ses pas. Il le trouva campé avec Archélaüs devant Orchomène, dans un pays plat et découvert, qui leur donnait moyen de s'étendre et de faire usage de leur cavalerie, très-supérieure à celle des Romains.

Dorylaüs voulait combattre, et n'écoutait point les remontrances d'Archélaüs qui l'en détournait, ne dissimulant pas même ses soupçons sur la conduite d'un général qui, à la tête d'une armée de plus de cent mille hommes, s'était laissé battre par un ennemi de beaucoup inférieur. Mais, lorsqu'il eut éprouvé dans une petite action ce que savaient faire les Romains, il changea de langage, et conçut que l'avis de son collègue était dicté par la prudence. Cependant une cavalerie nombreuse, un terrain uni et spacieux, c'étaient là de grands motifs d'espérance. Mais Sylla sut leur ôter ces avantages par la manière dont il s'y prit pour les attaquer.

La plaine d'Orchomène était bordée par des marais. Sylla entreprit d'y tirer des lignes avec des redoutes d'espace en espace, pour resserrer les ennemis du côté des marais, et leur ôter l'usage de la plaine. Archélaüs comprit parfaitement le dessein du général romain, et résolut d'empêcher, à quelque prix que ce pût être, qu'il n'achevât l'ouvrage commencé : il sortit de son camp, et mit ses troupes en ordre de bataille. Sylla rangea aussi son armée sur trois lignes, et ordonna à ceux qui occupaient le front de la seconde ligne de planter chacun devant soi de bons pieux fort près les uns des autres. Lors donc que les chariots des ennemis, lancés avec impétuosité, commencèrent à approcher, il fit retirer sa première ligne derrière cette palissade, par laquelle les chariots se trouvèrent arrêtés et devinrent tout-à-fait inutiles.

Elle est défaite devant Orchomène.

Frontin. Strateg. II, 3.

Cependant la cavalerie des barbares attaqua vigoureusement ceux qui gardaient les travaux. Ils ne purent en soutenir le choc; et, ayant été mis en fuite, ils communiquèrent le trouble et le désordre, même au corps de troupes qui était chargé de les soutenir. Tout fuyait. Sylla accourt; et, descendant de cheval, il prend une enseigne, et s'avance contre les ennemis en criant aux siens : *Pour moi, il m'est glorieux de mourir ici. Vous, si l'on vous demande en quel endroit vous avez abandonné votre général, souvenez-vous de répondre que c'est à Orchomène.* Ce reproche, et l'exemple du général, raniment les fuyards. En même temps deux cohortes de l'aile droite arrivent; et avec ce secours Sylla, ayant repoussé les ennemis, se contenta de cet avantage et continua ses travaux.

Plut. in Syl. Appian.

Les barbares revinrent bientôt à la charge en meil-

leur ordre que la première fois. Le combat fut opiniâtre, jusque-là que les tireurs d'arc, se trouvant pressés par les Romains, se servaient de leurs flèches comme d'épées pour frapper de près. Mais enfin la victoire resta à Sylla : les barbares furent forcés de rentrer dans leur camp, laissant quinze mille morts sur la place, parmi lesquels était le beau-fils d'Archélaüs.

Sylla, en conséquence de ces succès, poussa toujours ses lignes en avant : et déja il n'était plus qu'à six-vingts pas du camp des ennemis. Ceux-ci, indignés de se voir enfermés par une armée moins nombreuse que la leur, tentèrent un nouvel effort, mais qui leur réussit encore plus mal que les précédents. Les Romains, non contents de les avoir repoussés, attaquent le camp, et l'emportent l'épée à la main. Les vaincus n'avaient de retraite que du côté des marais, où il en périt un si grand nombre, que Plutarque rapporte que de son temps encore, près de deux cents ans après ce combat, on trouvait dans le limon des arcs de barbares, des casques, des fragments de cuirasses et des épées. Archélaüs demeura deux jours caché dans ces marais, et ensuite il se sauva à Chalcis, où il s'occupa à recueillir et à rassembler les débris de ses deux défaites. Sylla retourna en Thessalie pour y prendre ses quartiers d'hiver; et, comme il n'avait point de nouvelles de Lucullus, il prit le parti de faire construire lui-même des vaisseaux, voyant bien qu'il ne pouvait sans flotte pousser ses avantages et achever la victoire.

Lucullus assemble une flotte, et passe dans la mer Égée. Plut. in Lucullo.

Ce n'était point la négligence qui avait empêché Lucullus d'exécuter promptement l'importante commission dont il avait été chargé. Divers obstacles arrêtèrent son activité. Étant parti d'Athènes avec quelques

petits bâtiments légers, il traversa heureusement la flotte ennemie, et vint d'abord en Crète, puis à Cyrène. En arrivant dans cette dernière ville, il y trouva tout en désordre. Nous avons rapporté, sous l'an 636, que Ptolémée Apion, dernier roi de Cyrène, avait légué ses états aux Romains, qui, au lieu de s'en rendre maîtres, donnèrent aux Cyrénéens la liberté, exigeant seulement une légère redevance. Les Cyrénéens, accoutumés à être gouvernés par des rois, ne purent se gouverner eux-mêmes: séditions, tyrannie cruelle [1], meurtre des tyrans, renouvellement des factions, toutes les suites funestes d'une liberté qui dégénère en licence, se firent sentir tour à tour dans cette malheureuse ville. Elle était en proie aux dissensions entre les premiers citoyens, lorsque Lucullus y aborda. Avant que de lui donner les vaisseaux qu'il demandait, ils le conjurèrent de rétablir parmi eux la tranquillité et le bon ordre. Il ne put se refuser à une prière si juste. Il les trouvait dans une situation qui lui promettait du succès. Car autrefois ceux de Cyrène ayant fait la même

[1] Une femme, dont le courage et le zèle pour la patrie ont paru aux Grecs mériter les plus grands éloges, quoique ces sentiments l'aient portée à des actions atroces, une femme délivra Cyrène de deux tyrans, dont l'un était son mari, et l'autre était son gendre. Elle forma seule, et exécuta malgré mille obstacles des projets si hasardeux. Elle fit d'abord tuer son mari par son gendre, quoique ce gendre fût le propre frère du tyran. Ensuite, comme ce dernier se montrait aussi cruel que l'avait été son frère, elle le fit périr à son tour. Le récit détaillé de ces faits, que Plutarque nous a conservés dans son traité *des vertus des femmes*, n'étant pas de mon sujet, je me contente d'en faire ici mention en passant. Cette héroïne se nommait Arétaphile. Mais ce qui ne lui fait pas moins d'honneur que son courage, c'est qu'après avoir prouvé la supériorité de son génie par ces deux grands coups d'éclat, quoique invitée à prendre part au gouvernement de la ville, elle se renferma dans les occupations ordinaires à son sexe, contente de voir sa patrie jouir de la liberté qu'elle lui avait procurée.

[Plutarch. Op. mor. p. 779.] demande à Platon, ce philosophe leur répondit qu'il n'était guère possible de leur donner des lois dans l'état de prospérité dont ils jouissaient. En effet, rien n'est plus difficile à gouverner et à plier que l'homme [1], lorsqu'il est dans la bonne fortune; et rien, au contraire, de plus souple et de plus docile lorsqu'il est battu de la disgrace. C'est là ce qui disposa les Cyrénéens, dans l'occasion dont je parle, à se soumettre volontiers aux ordonnances de Lucullus. Il séjourna quelque temps parmi eux; et, ayant fait revivre les lois de leurs anciens législateurs, et ajouté les réglements convenables aux besoins de leur situation présente, il se remit en mer et passa en Égypte. Son trajet ne fut pas heureux : plusieurs de ses vaisseaux furent pris et coulés à fond par les pirates, qui commençaient à infester toutes ces mers. Lucullus leur échappa, et arriva à Alexandrie.

Ptolémée Lathurus [2] y régnait alors. Ce prince fit tout l'accueil possible, et rendit les plus grands honneurs à Lucullus. Mais, craignant sans doute la trop grande puissance des Romains, et favorisant sous main dans Mithridate le défenseur de la cause commune des

[1] Οὐδὲν γὰρ ἀνθρώπου δυσαρκτότερον εὖ πράσσειν δοκοῦντος· οὐδ' αὖ πάλιν δεκτικώτερον ἐπιστασίας, συσταλέντος ὑπὸ τῆς τύχης. (Plut. in *Lucullo.*)

[2] Ou Soter II. Le voyage de Lucullus, ayant eu lieu l'année même du siége d'Athènes, est de l'an 86 avant J.-C. (Corsini *Fast. Attic.*, t. IV, p. 117); ainsi Ptolémée Lathure ou Soter II régnait encore. Plutarque se sert de l'expression τὸ μειράκιον ὁ Πτολεμαῖος (*Ptolémée adolescent*) qui ne peut en aucune manière convenir à Soter II, lequel avait alors 58 ans, puisqu'il était né en 144 avant J.-C. (voy. *mes Recherches pour servir à l'histoire de l'Égypte, etc.* p. 129, 153); cette expression ne convient qu'à Ptolémée Aulète qui monta sur le trône en 81, à l'âge de 18 ans environ (*même ouvrage*, p. 142). Il est évident que Plutarque a fait ici un anachronisme. — L.

rois, il refusa de prendre aucune part à la guerre contre lui, et il donna seulement à Lucullus quelques bâtimens d'escorte pour le conduire en Chypre. Le Romain fut donc réduit à ramasser ce qu'il put de vaisseaux des villes maritimes d'Asie. Les Rhodiens le secondèrent avec toute la magnanimité et la fidélité dont ils avaient déja donné de si grandes preuves. Leur flotte, jointe à ce qu'il avait rassemblé de vaisseaux de différents endroits, le mit en état de tenir la mer Égée pour faciliter le trajet en Asie à Sylla, qui, pendant ce temps, avait remporté les deux victoires de Chéronée et d'Orchomène, et purgé la Grèce des troupes et des généraux de Mithridate.

Tétrarques des Gallo-Grecs mis à mort par ordre de Mithridate. Appian.

Les affaires de ce roi n'allaient pas bien en Asie. Les victoires de Sylla avaient réchauffé le parti romain dans ce grand pays : et Mithridate, ayant voulu arrêter le mal par des cruautés de toute espèce, n'avait fait que l'aigrir. Il avait commencé par s'assurer de tous ceux qui lui étaient suspects : entre autres, il avait fait amener ou engagé à se rendre près de lui les tétrarques des Gallo-Grecs, et tous leurs enfants et leurs proches, au nombre de soixante. Ces princes, se voyant éloignés de leur pays, gardés étroitement, et traités avec beaucoup de rigueur, conspirèrent contre lui : leur complot fut découvert, et ils furent tous massacrés, à l'exception de trois, qui se sauvèrent avec beaucoup de peine, dont l'un était le célèbre Déjotarus. Mithridate s'empara de leurs richesses, mit garnison dans leurs villes, et envoya Eumachus pour gouverner en son nom et sous son autorité la Gallo-Grèce. Mais les trois princes qui avaient échappé à sa cruauté eurent bientôt rassemblé sous leurs drapeaux leurs anciens sujets. Ils

chassèrent Eumachus, et se remirent en possession de tout le pays.

L'île de Chio traitée cruellement.

L'île de Chio éprouva aussi de la part de Mithridate les plus horribles traitements. Il se souvenait toujours de ce vaisseau chiote qui, au siége de Rhodes, avait heurté violemment le sien. De plus, il paraît que dans cette île il y avait un grand nombre de partisans des Romains. Il confisqua d'abord les biens de plusieurs, qui s'étaient enfuis dans le camp de Sylla : puis il envoya des commissaires pour faire des recherches contre ceux qui pouvaient être soupçonnés de favoriser le parti de Rome. Enfin il s'en prit à toute la ville; et Zénobius, s'étant transporté dans l'île par son ordre avec des troupes comme pour passer en Grèce, se rendit maître pendant la nuit et des murs et de tous les postes importants. Le lendemain il assembla les habitants, leur fit connaître les soupçons que le roi avait contre eux, et ajouta que, pour s'en purger, il fallait qu'ils livrassent leurs armes, et donnassent en ôtage les enfants des principaux citoyens. Ils obéirent forcément, croyant au moins, comme on les en flattait, que Mithridate s'apaiserait par là, et ne demanderait rien davantage. Mais une lettre de ce prince leur fit bien voir qu'ils se trompaient dans leur espérance. Il leur reprochait leur attachement aux Romains. Il faisait regarder l'accident du vaisseau comme un dessein formé et presque exécuté contre sa personne. En conséquence, il leur déclarait que son conseil les avait jugés dignes de mort; mais qu'il voulait bien se contenter d'une amende de deux mille talents [1] (six millions de livres). Les Chiotes, alarmés, imploraient la clémence du roi,

[1] 11,000,000 fr. — L.

et ils eussent souhaité lui envoyer une ambassade. Mais Zénobius leur en ayant refusé la permission, ils se virent contraints de prendre tous les ornements de leurs femmes, et de dépouiller même leurs temples pour faire la somme imposée. Encore Zénobius, par une nouvelle perfidie, prétendit-il qu'il manquait quelque chose au poids : et sous ce prétexte, il les convoqua de nouveau au théâtre, qui était le lieu d'assemblée dans les villes grecques. Là il les environna de gens armés, et les fit embarquer sur des vaisseaux pour les transporter en Colchide, mettant à part les femmes et les enfants, qui furent ainsi exposés aux insultes et aux violences des barbares entre les mains desquels on les livrait. Les malheureux Chiotes trouvèrent néanmoins quelque soulagement à leurs disgraces dans la compassion de ceux d'Héraclée, leurs alliés et leurs amis ; car, lorsque les vaisseaux qui les emmenaient vinrent à passer devant cette ville, les Héracléotes sortirent tout d'un coup sur eux, et se rendirent maîtres des captifs, qu'ils recueillirent avec grand soin, et gardèrent fidèlement jusqu'à ce que Mithridate, ayant abandonné l'Asie par la paix avec Sylla, la liberté leur fut rendue de retourner dans leur patrie.

Memnon apud Phot.

Zénobius ne tarda pas à porter la peine de sa cruauté. Ayant entrepris de traiter la ville d'Éphèse comme il avait fait celle de Chio, il tomba dans ses propres piéges ; et non-seulement les Éphésiens se précautionnèrent contre la surprise, mais ils surprirent le perfide lui-même, et, l'ayant mis en prison, ils l'y firent mourir. Cet exemple fut suivi par plusieurs autres grandes villes de ces cantons, qui chassèrent les gouverneurs de Mithridate : de sorte que ce prince fut obligé d'em-

Révoltes de plusieurs villes de l'Asie, et nouvelles cruautés de Mithridate. Appian.

ployer la force pour les réduire. Et malheur à celles qui succombèrent : il sévit contre elles avec la plus grande rigueur. En même temps, pour prévenir de semblables révoltes dans les pays qui lui obéissaient encore, il accordait aux débiteurs l'abolition de leurs dettes, aux esclaves la liberté, et aux étrangers le droit de bourgeoisie dans les villes où ils étaient établis; comptant se faire ainsi des créatures qui lui demeureraient d'autant plus sûrement fidèles, qu'un changement de maître les priverait infailliblement des bienfaits dont il les faisait jouir. Toutes ces rigueurs, toutes ces mesures d'une politique habile, ne purent empêcher qu'il ne se fît plusieurs conspirations contre lui, à l'occasion desquelles il y eut jusqu'à seize cents personnes mises à mort dans les différentes villes de l'Asie. Ainsi furent punis les Asiatiques, par Mithridate lui-même, de l'infidélité qu'ils avaient faite aux Romains. Sylla acheva la vengeance; et en particulier les ministres des cruautés de Mithridate, ou périrent par les ordres du général romain, ou prévinrent le supplice par une mort volontaire, ou enfin s'exilèrent eux-mêmes, et s'enfuirent dans le Pont : mais ceci n'arriva que dans la suite.

An. R. 667. Av. J.C. 85.

L. CORNELIUS CINNA III.
CN. PAPIRIUS CARBO.

Négociation entamée par Archélaüs dans une entrevue avec Sylla. Plut. in Syl. et Appian.

Quant aux temps dont nous parlons, Mithridate, alarmé de la défaite entière de deux aussi grandes armées que celles qu'il avait envoyées en Grèce, donna ordre à Archelaüs d'entamer une négociation avec Sylla, qui en reçut les premières ouvertures avec une grande joie. Cinna et Carbon exerçaient dans Rome une tyran-

nie injuste et cruelle contre tout ce qu'il y avait de plus illustres citoyens; et la plupart, obligés de fuir, n'avaient d'autre asyle que le camp de Sylla, où ils se rendirent en si grand nombre, qu'ils y formaient presque un sénat. Ce général se trouvait donc dans une extrême perplexité. Il ne pouvait se résoudre ni à laisser tant de gens de bien et la patrie elle-même dans l'oppression, ni à abandonner la guerre de Mithridate qu'il avait si heureusement commencée. Dans ces inquiétudes qui l'agitaient, la demande qu'Archélaüs lui fit faire d'une conférence lui parut le dénouement le plus favorable qu'il pût espérer. Il en saisit l'occasion; et les deux généraux s'abouchèrent à Délium, ville de Béotie, sur le bord de la mer.

Le Cappadocien connaissait parfaitement l'embarras de Sylla, et il voulut d'abord en profiter. C'est pourquoi il lui proposa de ne plus songer à l'Asie, ni au roi de Pont, mais de passer en Italie, où ses affaires l'appelaient, lui promettant un secours, tel qu'il le souhaiterait, d'argent, d'hommes, et de vaisseaux. Sylla, dont la hauteur se trouvait infiniment offensée d'une pareille proposition, ne montra pas d'abord ce qu'il en pensait, mais il invita à son tour Archélaüs à abandonner Mithridate et à se faire roi en sa place; et il lui offrait de l'aider dans ce dessein, s'il voulait lui livrer la flotte dont il avait le commandement. Archélaüs se récria qu'il était incapable de trahison. « Hé quoi, reprit alors le Romain, vous qui « êtes un Cappadocien, et l'esclave, ou, si vous le voulez, « l'ami d'un roi barbare, vous pensez qu'une couronne « serait achetée trop cher par la honte d'une infidélité! « Et ayant affaire à un général romain et à Sylla, vous

« osez lui parler de trahison! comme si vous n'étiez pas « cet Archélaüs qui, d'une armée de six-vingt mille « hommes devant Chéronée, en avez sauvé à peine de « quoi assurer votre fuite, qui depuis êtes demeuré « deux jours caché dans les marais d'Orchomène, et « qui avez laissé les plaines de Béotie couvertes de vos « morts. »

Archélaüs, frappé de cette réponse foudroyante, changea de ton, et, se jetant aux genoux de Sylla, il le pria de cesser la guerre et de se réconcilier avec Mithridate. « J'y consens, répondit Sylla : et pourvu « que votre maître nous livre la flotte que vous com« mandez; qu'il nous rende tous les prisonniers qu'il a « faits sur nous et les esclaves fugitifs; qu'il renvoie « dans leur patrie les Chiotes, et tous les autres qu'il « a transportés dans le Pont; qu'il fasse sortir ses gar« nisons de toutes les places, excepté celles qu'il oc« cupait avant que d'avoir rompu le traité avec nous; « qu'il nous dédommage des frais que nous a coûté « cette guerre; enfin qu'il se renferme dans le royaume « de ses aïeux, j'espère obtenir son pardon du peuple « romain. » Archélaüs n'incidenta sur rien : et il fut convenu que Mithridate abandonnerait l'Asie proprement dite et la Paphlagonie; qu'il rendrait la Bithynie à Nicomède et la Cappadoce à Ariobarzane; qu'il paierait aux Romains deux mille talents (six millions de livres), et qu'il leur donnerait soixante et dix vaisseaux armés en guerre: que Sylla, de son côté, lui confirmerait la possession de ses anciens états, et le ferait reconnaître allié des Romains.

Tel fut le projet du traité que Mithridate ne se hâta pas de ratifier. Les conditions devaient lui en paraître

bien dures ; et on peut conjecturer, avec assez de vraisemblance, que l'arrivée de Flaccus en Grèce lui donna des espérances, et qu'il voulut voir si les deux généraux romains ne se feraient point la guerre l'un à l'autre, et ne lui donneraient pas ainsi moyen ou de rétablir ses affaires, ou du moins d'obtenir une paix moins désavantageuse.

Flaccus était débarqué en Grèce avec deux légions, soit à la fin de l'année précédente, soit au commencement de celle-ci ; et il avait commission de Cinna, comme nous l'avons dit, pour prendre le commandement de la guerre au lieu de Sylla qui avait été déclaré ennemi de la république. Mais il était plus facile de rendre un pareil décret que de l'exécuter, surtout par le ministère de Flaccus, l'homme du monde le moins propre à vaincre ou à supplanter Sylla. Il était très-ignorant dans le métier de la guerre, et il avait tous les vices les plus propres à le faire haïr des troupes, une avarice insatiable qui allait jusqu'à piller sur la paie du soldat, et à s'approprier, autant qu'il lui était possible, tout le butin ; de plus, un commandement capricieux et fantasque, accompagné d'une rigueur excessive dans les châtiments. Il n'eût pas été sûr, pour un général de ce caractère, de s'approcher même de trop près de Sylla ; et Flaccus en fit l'épreuve tout en arrivant : car un détachement qu'il envoya en Thessalie passa dans le camp de son adversaire. Si tout le reste de son armée n'en fit pas autant, il en fut redevable à Fimbria, qu'on lui avait donné pour lieutenant-général, afin de suppléer à son incapacité.

Flaccus arrive en Grèce.

Son caractère. Appian. Mithrid. Dio et Diodor. apud Vales.

Fimbria savait la guerre, et n'avait rien de la basse avarice ni de la dureté odieuse de son général. Il don-

Caractère de Fimbria, son lieutenant.

nait même dans l'excès opposé, et flattait le soldat par une indulgence tout-à-fait contraire à la bonne discipline. D'ailleurs c'était le plus audacieux, le plus téméraire, le plus insolent de tous les hommes. Nous avons vu un trait de ce qu'il savait faire, dans l'assassinat de Scévola, aux funérailles de Marius. Il était difficile que la bonne intelligence se conservât entre deux hommes tels que Flaccus et Fimbria. Flaccus haïssait son lieutenant, Fimbria méprisait son général, et tous deux avaient raison.

Mésintelligence entre Flaccus et Fimbria, et meurtre de Flaccus.

Ils s'accordèrent néanmoins à s'éloigner de Sylla; et, ayant traversé la Macédoine et la Thrace, ils vinrent à Byzance, pour passer de là en Asie et pousser Mithridate. Ce fut là que leur mésintelligence éclata. Flaccus était entré dans la ville, et faisait camper les troupes dans les dehors. Sur cela Fimbria ameute les soldats : il leur persuade que le général a reçu de l'argent des Byzantins pour les exempter de loger l'armée, et qu'il s'embarrasse peu que les troupes soient exposées aux injures de l'air pendant que lui il se divertit tout à son aise dans des maisons bien commodes. Ce discours fit effet; et les soldats, ayant pris les armes, entrent dans la ville, tuent les premiers qui se présentent, et s'établissent dans les maisons.

Il survint encore d'autres querelles entre Flaccus et Fimbria, soit à l'occasion de la licence que celui-ci donnait aux troupes de piller indifféremment amis et ennemis, soit pour quelques autres sujets moins importants. Enfin les choses en vinrent au point que Fimbria, qui se croyait nécessaire, menaça de se retirer. Flaccus, irrité, lui répondit qu'il l'y forcerait bien, et sur-le-champ il le cassa et donna son emploi à Thermus; et

peu après, par une grande imprudence, il passa le détroit pour aller en Chalcédoine. Fimbria profita de son absence pour se présenter aux soldats. Il tâcha d'abord de les attendrir en leur disant tristement adieu, et en leur demandant des lettres pour les parents et les amis qu'ils avaient à Rome et dans l'Italie. Ensuite, devenu plus hardi, il entreprit d'animer leur colère contre un général dur et avare, prétendant qu'il n'en était maltraité qu'à cause de son affection pour eux. Lorsqu'il vit que tout ce qu'il disait était bien reçu, il monte sur le tribunal, d'où il fait une invective en forme contre Flaccus, et exhorte les soldats à se défier de lui comme d'un homme capable de les trahir et de les livrer à Mithridate pour de l'argent. Enfin il les échauffe si bien, qu'ils chassent Thermus, et reconnaissent Fimbria pour leur commandant. A la nouvelle d'une sédition si furieuse, Flaccus accourt : mais il n'était plus temps ; le mal était trop grand pour qu'il pût y apporter remède, et il lui convint de se retirer au plus vite, se faisant même descendre par-dessus les murs. Fimbria le poursuit d'abord à Chalcédoine, puis à Nicomédie. Dans cette dernière ville, l'ayant trouvé qui se cachait dans un puits, il l'en fit tirer et égorger. Ensuite, comme si le meurtre de son général eût été un titre pour lui succéder, il prit le commandement de l'armée.

Sylla s'avance vers l'Hellespont. Soupçons contre Archélaüs.

Cependant Sylla avançait par la Thessalie et la Macédoine vers l'Hellespont, ayant avec lui Archélaüs, qu'il accablait de caresses, et dont il prit un très-grand soin dans une maladie dangereuse qui attaqua ce général cappadocien près de Larisse. Ces attentions de Sylla pour Archélaüs, le don qu'il lui fit de dix mille arpents

de terres dans l'île d'Eubée, et quelques autres circonstances, firent naître ou confirmèrent les soupçons que l'on avait déja, qu'il y avait de la collusion entre eux dès la bataille de Chéronée. Sylla n'en convenait pas, et même il réfutait, dans ses mémoires, les bruits qui s'étaient répandus à ce sujet. Il ne nous est pas possible de déterminer au juste ce qu'il en faut penser. Ce qu'il y a de certain, c'est que Sylla possédait en un haut degré, et a exercé en toute occasion le talent de débaucher les créatures, les officiers, et les soldats de ceux contre qui il a fait la guerre.

Réponse de Mithridate. Fierté de Sylla.

Quoi qu'il en soit, dans cette marche il reçut la réponse de Mithridate qui acquiesçait à la plupart des conditions du traité, mais voulait retenir la Paphlagonie, et refusait absolument de livrer ses vaisseaux. Les ambassadeurs ajoutaient que le roi aurait obtenu meilleure composition de Fimbria, s'il se fût adressé à lui. Cette comparaison piqua Sylla jusqu'au vif; et, bien loin d'admettre les restrictions proposées, *Que dites-vous?* répondit-il aux ambassadeurs. *Votre maître nous chicane sur la Paphlagonie et sur quelques vaisseaux, lui que je pensais devoir me remercier à genoux si je lui laissais la main droite dont il a signé l'ordre pour massacrer cent mille Romains. Qu'il cesse de me citer Fimbria. Je vais passer en Asie; et tout à la fois je châtierai Fimbria, et je forcerai Mithridate de changer de langage.* Archélaüs, qui était présent à cette audience, se jeta aux pieds de Sylla, le priant avec larmes d'apaiser sa colère, et s'offrant d'aller trouver Mithridate. *Je lui ferai*, dit-il, *ratifier le traité en entier, ou je me tuerai à ses yeux.* Ceci prouve, pour le remarquer en passant, qu'Archélaüs

ne craignait pas que Mithridate eût des soupçons de sa foi. Il partit donc, et Sylla tourna du côté de la Thrace pour réprimer les courses que les peuples de cette contrée faisaient dans la Macédoine.

Fimbria met Mithridate dans un extrême danger.

Fimbria avança bien la conclusion du traité par la vive guerre qu'il fit à Mithridate. Ce prince avait chargé un de ses fils, de même nom que lui, de défendre la Bithynie, et lui avait donné pour conseil trois de ses plus illustres généraux, Taxile, Diophante et Ménandre. Le jeune Mithridate eut d'abord quelque léger avantage sur Fimbria; mais bientôt, battu à plate couture, il fut contraint de s'enfuir à Pergame auprès de son père, et d'abandonner tout le pays au vainqueur. Fimbria ne perdit point de temps, et ayant marché droit à Pergame, il obligea le roi de Pont de sortir de cette ville avec précipitation, et de se retirer à Pitane sur la mer. Le Romain l'y poursuivit encore, et l'ayant assiégé du côté de la terre, comme il n'avait point de vaisseaux, il fit proposer à Lucullus, qui actuellement était avec sa flotte dans la mer Égée, de venir fermer le port de Pitane, lui représentant que Mithridate ne pouvait leur échapper, et qu'ils auraient conjointement la gloire de prendre prisonnier le plus grand ennemi de Rome, et de terminer la guerre par un exploit qui effacerait ceux de Sylla. C'en était fait de Mithridate, si Lucullus eût prêté l'oreille à cette proposition; mais, soit par attachement pour Sylla, à qui il ne voulait pas enlever sa conquête, soit par aversion pour Fimbria, dont la scélératesse lui faisait horreur, il refusa d'entrer dans ce projet, et Mithridate passa par mer à Mitylène.

Plutarch. in Lucullo.

An. R. 668.
Av. J.C. 84.

L. CORNELIUS CINNA. IV.
CN. PAPIRIUS CARBO. II.

Mithridate se résout à conclure avec Sylla.
Plut. in Syl.
Appian.

Dans une si grande extrémité, ce prince sentit qu'il ne lui restait plus d'autre ressource que de conclure la paix avec Sylla. Archélaüs fut renvoyé pour annoncer à ce général que Mithridate se soumettait et demandait seulement une entrevue. Ce fut près de la ville de Philippes qu'Archélaüs trouva Sylla, qui continua sa route jusqu'à Sestos. Là, Lucullus, qui était maître de la mer, et qui s'était rendu à Abyde, fit passer l'armée sur ses vaisseaux.

Leur entrevue.

Mithridate et Sylla se virent près de Dardanum, dans la Troade, chacun à la tête de leurs troupes, mais à quelque distance, n'ayant amené que peu de personnes pour les accompagner au lieu même de la conférence. Le roi vint au-devant du proconsul, et lui présenta la main. Sylla, avant que de recevoir sa politesse, lui demanda s'il exécuterait les articles arrêtés avec Archélaüs. Mithridate ayant quelque temps gardé le silence : *Parlez*, lui dit le Romain, *c'est à celui qui a demandé l'entrevue à s'expliquer. Pour le vainqueur, il lui suffit d'écouter*. Mithridate entreprit alors de se justifier, et de rejeter tout ce qui était arrivé, partie sur les destinées, partie sur la faute même des Romains. *J'avais entendu dire*, reprit Sylla, *que vous étiez un habile orateur; mais vous venez de m'en donner à moi-même une bonne preuve, en trouvant des couleurs spécieuses à une aussi mauvaise cause que la vôtre*. Il réfuta ensuite toutes ses raisons, il lui reprocha toutes ses cruautés, et il termina son discours par lui demander encore une fois s'il tiendrait tout ce qu'Archélaüs avait

promis en son nom. Mithridate lui ayant répondu qu'il s'y soumettait, alors Sylla lui tendit la main, et l'embrassa. Il lui présenta en même temps Nicomède et Ariobarzane, qu'il avait amenés pour les réconcilier avec lui. Mithridate exécuta sur-le-champ les conditions du traité, livra à Sylla soixante et dix vaisseaux de guerre, lui remit les prisonniers romains, lui paya la somme convenue, c'est-à-dire deux mille, ou, selon quelques-uns, trois mille talents, et s'en retourna dans le royaume de Pont, n'ayant tiré d'autre fruit de ses vastes et ambitieuses entreprises qu'une puissance momentanée, qui disparaissait comme un songe, et dont il ne restait rien de réel que les maux infinis qu'il avait faits à une grande partie de l'univers.

Sylla se justifie auprès de ses soldats d'avoir fait la paix avec Mithridate. Plut. in Syl.

Sylla eut à se justifier devant ses soldats de la paix qu'il venait de conclure. Ils trouvaient étrange qu'on laissât ainsi le plus cruel ennemi du nom romain s'en retourner tranquillement dans ses états, emportant les richesses de l'Asie, qu'il avait pillée et mise à contribution pendant quatre ans. Ces murmures étant parvenus aux oreilles du général, il ne crut pas devoir les négliger; et ayant assemblé son armée, il représenta « qu'il ne lui aurait pas été possible de soutenir en « même temps la guerre contre Mithridate et contre « Fimbria, et qu'il avait fallu qu'il s'accommodât avec « un ennemi pour être en état de vaincre l'autre ». Il se mit effectivement en marche pour aller attaquer Fimbria, qui était campé près de Thyatire en Lydie.

Il poursuit Fimbria, et le réduit à se tuer lui-même. Appian.

Quand même ce général n'aurait pas été ennemi personnel de Sylla, ses crimes et ses violences méritaient de ne pas demeurer impunis. Il avait abusé de la victoire avec toute l'insolence qu'inspirent la supériorité et

le succès à une ame basse et sans humanité. Il exhortait lui-même ses troupes à piller et à ravager les campagnes; il exigeait des villes de grosses sommes, qu'il distribuait à ses soldats. Si quelqu'une lui faisait résistance, après l'avoir forcée, il la livrait au pillage; et tel fut en particulier le sort de Nicomédie. Il entra dans Cyzique comme ami; mais à peine y eut-il été reçu, qu'il suscita querelle aux plus riches habitants, et prétendit qu'ils étaient dignes de mort. En effet, il en condamna et fit exécuter deux pour effrayer les autres, et contraignit ainsi les malheureux Cyzicéniens de lui abandonner tous leurs biens pour racheter leurs vies. Sa cruauté était si horrible, qu'au rapport de Dion, ayant fait un jour planter plusieurs croix, comme le nombre s'en trouva beaucoup plus grand que celui des personnes destinées à la mort, il fit prendre au hasard parmi les assistants de quoi remplir les croix qui demeuraient vides.

Diod. apud Vales.

Dio.

Appian.

La ville d'Ilion éprouva sur toutes les autres sa fureur et sa barbarie. Les habitants, à son approche, avaient eu recours à Sylla, qui, étant alors fort éloigné, ne put que leur promettre sa protection. C'était un crime irrémissible auprès de Fimbria. Aussi, dès qu'il fut maître de la ville, soit qu'il l'ait prise de force, soit qu'il ait employé la perfidie pour s'y faire recevoir comme ami et comme allié (car on raconte la chose des deux manières), il donna ordre de passer au fil de l'épée tout ce qui avait vie; il brûla et rasa les murailles, les maisons, les temples, sans épargner celui de Minerve; et le lendemain de cette cruelle exécution, il eut même soin de rechercher curieusement ce qui pouvait encore rester sur pied des édifices de cette mal-

heureuse ville. On a dit que le Palladium s'était conservé dans cette destruction générale, ayant été enseveli et caché sous des ruines. Il faudrait que ce Palladium se fût bien multiplié, pour avoir été enlevé par Diomède durant le siége de Troie, avoir été porté par Énée en Italie, et se retrouver encore dans Ilion au temps dont nous parlons. On le montrait encore en d'autres lieux.

Fimbria comptait par tous ces pillages, qui enrichissaient ses soldats, avoir bien gagné leur affection. Il se trompa, et éprouva que c'est une mauvaise voie pour s'assurer de la fidélité des troupes que de leur donner toute sorte de licence. Dès que Sylla parut à la vue de son camp, et qu'il l'eut fait sommer de lui céder le commandement de l'armée, auquel il n'avait nul droit, les désertions commencèrent, et Fimbria se vit en danger d'être abandonné. Il répondit néanmoins fièrement que c'était Sylla lui-même qui n'avait point d'autorité légitime, ayant été déclaré ennemi public, et il se préparait à faire une vigoureuse défense; mais ses soldats refusèrent nettement de combattre contre leurs concitoyens. Il n'y eut point de prières et d'instances qu'il ne mît en usage pour les fléchir. Il se jetait à leurs pieds, il les conjurait avec larmes de ne le point livrer à son ennemi, il allait de tente en tente faire ses tristes lamentations aux officiers. Aucun ne l'écouta, non pas même ceux qui avaient le plus profité de ses brigandages, et qui lui avaient donné auparavant les plus grands témoignages d'affection. Réduit au désespoir, il tenta de faire assassiner Sylla; mais l'esclave qui s'était chargé de faire le coup fut découvert. Enfin, n'ayant plus aucune ressource, il demanda une entrevue. Sylla ne voulut point le voir, et il lui envoya un officier

nommé Rutilius. Les scélérats deviennent bien bas et bien petits lorsqu'ils se trouvent dans le péril. Fimbria s'humilia jusqu'à demander pardon, s'excusant sur sa jeunesse. Rutilius lui répondit que, s'il voulait sortir de l'Asie, Sylla lui en laissait la liberté. Fimbria ne compta pas apparemment beaucoup sur cette parole; et ayant dit qu'il avait une meilleure voie pour sortir de tant de misères, il se retira à Pergame, et là, dans le temple d'Esculape, il se perça de son épée. Le coup n'était pas mortel, et un esclave, à sa prière, l'acheva, et se tua ensuite lui-même sur le corps de son maître. Ses affranchis ayant demandé la permission de lui rendre les derniers devoirs, Sylla y consentit, déclarant qu'il ne voulait point imiter Marius et Cinna qui avaient porté la cruauté au-delà de la vie de leurs ennemis, et leur avaient refusé la sépulture. L'armée de Fimbria se soumit à Sylla, qui se vit ainsi seul arbitre de l'Asie et de la Grèce.

Arrangements de Sylla après la victoire.

Son premier soin fut d'écrire au sénat et au peuple romain pour leur rendre compte de ses exploits et de sa victoire, feignant d'ignorer le décret par lequel il avait été déclaré ennemi de la patrie. En même temps il chargea Curion d'aller remettre sur leurs trônes Nicomède et Ariobarzane; et pour lui, il s'appliqua à distribuer dans les provinces qu'il venait de reconquérir les peines et les récompenses. Il trouva bien moins à récompenser qu'à punir. Ceux d'Ilion, de Chio, de Magnésie, les Rhodiens et les Lyciens furent les seuls qui, ayant ou beaucoup souffert de la part de Mithridate, ou montré une fidélité inviolable pour les Romains, lui parurent mériter d'être ou soulagés et rétablis, ou décorés des plus beaux priviléges. Tous les

autres peuples et villes s'étaient rendus coupables envers les Romains : et pour les en punir, Sylla commença par distribuer ses légions dans toute l'Asie, ordonnant que les soldats non-seulement fussent logés, mais reçussent seize dragmes [1] (huit francs) par jour, et les centurions cinquante [2] (vingt-cinq francs), avec le droit d'être nourris eux et ceux de leurs amis qu'ils voudraient inviter, et encore d'exiger deux habits, l'un pour porter dans la maison, l'autre pour sortir en public. Son dessein était, en châtiant des rebelles, de gratifier ses soldats et de se les attacher. Il y réussit, mais il introduisit parmi eux le luxe et la débauche; et, efféminés par les délices de ces riches contrées, ils apportèrent à Rome les vices auxquels ils s'étaient familiarisés en Asie. C'est Salluste qui en fait la remarque. « Les soldats de Sylla [3], dit-il, traités par leur général « avec une indulgence contraire à toutes les maximes « de nos ancêtres, s'amollirent dans un pays où les « voluptés s'offraient de toutes parts en abondance, et « où le repos dans lequel on les laissait les invitait à en « jouir. C'est de là que les armées du peuple romain « apprirent à se livrer aux excès de la débauche et de « l'ivrognerie; à prendre du goût pour les statues, les « tableaux, les vases ciselés; à dépouiller de tous ces « ornements les particuliers, les villes, les temples des « dieux; enfin à piller et enlever sans distinction le sacré

Il donne une grande licence à ses soldats. Plutarch.

[1] Environ 14 fr. — L.

[2] Environ 45 fr. — L.

[3] « Sulla exercitum, quem in Asia ductaverat, quò sibi fidum faceret, contra morem majorum luxuriosè nimisque liberaliter habuerat. Loca amœna, voluptaria, facile in otio feroces militum animos molliverant. Ibi primùm insuevit exercitus romanus amare, potare; signa, tabulas pictas, vasa cælata mirari, ea privatim ac publicè rapere; delubra deorum spoliare, sacra profanaque omnia polluere. » (SALLUST. in *Catilina*, cap. 11.)

« et le profane. » L'Asie de tout temps avait été funeste aux mœurs des Romains. Dès la première fois qu'ils y entrèrent sous les ordres de Scipion l'Asiatique, Tite-Live atteste la même corruption remarquée ici par Salluste [1].

Appian. Le logement des gens de guerre, ordonné par Sylla avec les conditions que nous venons de rapporter, fut une peine commune à toutes les villes de l'Asie. Mais en particulier celles qui avaient signalé leur attachement pour Mithridate, et leur haine contre les Romains, furent punies avec une extrême rigueur, et surtout Éphèse, dont les habitants, par une indigne et honteuse flatterie pour le roi de Pont, avaient arraché avec insulte les monuments que les Romains avaient consacrés dans leurs temples. Sylla condamna aussi à rentrer dans la servitude les esclaves que Mithridate avait affranchis : et comme le nombre en était très-grand, plusieurs s'attroupèrent, et se défendirent par les armes, et ce fut une nouvelle occasion de sévir contre les villes dont ils s'étaient rendus les maîtres. Il y en eut de démantelées, et dont les habitants furent réduits en captivité.

Il condamne l'Asie à payer vingt mille talents.

Enfin Sylla ayant convoqué à Éphèse les députés de toute l'Asie, leur fit un long discours rapporté par Appien, dans lequel il étala d'abord les bienfaits des Romains envers les Asiatiques, et l'ingratitude dont ils avaient été payés. Il leur reprocha surtout le carnage horrible qui avait été fait dans leurs villes de tant de milliers de Romains. Il ajouta que de si grands excès mériteraient la plus sévère vengeance, mais que, par un reste de considération pour le nom grec, et pour

[1] Voyez ci-devant.

l'ancienne alliance, il se contentait d'exiger d'eux qu'ils lui payassent actuellement les impôts et les tributs de cinq années. Plutarque évalue la somme imposée alors par Sylla à vingt mille talents, ce qui fait soixante millions, selon notre manière de compter. Heureusement pour l'Asie, ce fut Lucullus qui fut chargé de ce recouvrement; et quoiqu'il fût obligé d'exécuter des ordres rigoureux, il en tempéra néanmoins l'amertume, autant qu'il lui fut possible, par sa douceur et sa modération. Ce fut aussi un bonheur pour Lucullus lui-même, qui, moyennant cette commission, fut absent de l'Italie pendant que Sylla y combattait contre le parti de Marius, et ainsi ne prit aucune part aux horreurs de la guerre civile.

Plutarch. in Lucullo.

Un autre fléau affligeait encore l'Asie; c'étaient les pirates, dont la puissance commença alors à devenir formidable. Mithridate, qui était d'intelligence avec eux, ne se mit point en peine de défendre de leurs incursions un pays qui allait lui être enlevé. Sylla eut la même indifférence, quoique pendant qu'il était encore sur les lieux ils eussent eu l'audace d'attaquer et de forcer plusieurs villes considérables, telles qu'Iassus, Samos, Clazomène, et Samothrace, dont ils pillèrent le temple, et en enlevèrent les richesses, qui se montaient à mille talents (trois millions). Il croyait peut-être que l'Asie méritait bien ce qu'elle souffrait; ou plutôt, forcé de retourner en Italie, il ne voulut point s'engager dans une nouvelle entreprise, qui ne lui paraissait pas absolument nécessaire, et qui aurait pu le retenir long-temps. Il laissa donc en Asie Muréna avec les légions qui avaient servi sous Fimbria; et partit

Les pirates désolent les côtes d'Asie. Appian.

d'Éphèse avec celles qui lui avaient fait remporter toutes ses victoires.

Préférence donnée par Sylla à la guerre contre Mithridate sur ses intérêts propres.

Il n'y a peut-être rien de plus louable dans toute la vie de Sylla [1], que la tranquillité avec laquelle il se donna le temps d'achever glorieusement la guerre contre Mithridate, pendant que ses intérêts propres le rappelaient en Italie. La faction de Marius et de Cinna domina seule dans Rome durant trois ans; et Sylla, ni ne dissimula jamais qu'il se préparât à lui faire la guerre, ni n'abandonna celle qu'il avait sur les bras. Il crut devoir réprimer l'ennemi avant que de se venger du citoyen; délivrer l'empire du péril qui le menaçait de la part de l'étranger, avant que d'attaquer ceux qui étaient ses ennemis personnels. Plutarque le compare en ce point à ces chiens courageux qui ne lâchent jamais prise [2], et qui, frappés et même blessés, ne quittent point l'adversaire qu'ils ont saisi, jusqu'à ce qu'ils l'aient atterré.

Il trouve Atticus à Athènes, et lui propose inutilement de le suivre. Corn. Nep. in Attic.

Sylla, en trois jours de navigation, arriva d'Éphèse au Pirée. Dans le séjour qu'il y fit, il acquit la bibliothèque d'Apellicon, qui contenait les originaux des ouvrages d'Aristote. Sur ce fait on me permettra de renvoyer à ce qui en est dit dans le tome VI de l'Histoire Ancienne [3].

[1] « Vix quidquam in Sullæ operibus clarius duxerim, quàm quòd, quum per triennium cinnanæ marianæque partes Italiam obsiderent, neque illaturum se bellum iis dissimulavit, nec quod erat in manibus omisit, existimavitque antè frangendum hostem, quàm ulciscendum civem; repulsoque externo metu, ubi quod alienum esset vicisset *, superaret quod erat domesticum. » (VELL. lib. II, cap. 24.)

[2] Καθάπερ οἱ γενναῖοι κύνες, οὐκ ἀνεὶς τὸ δῆγμα καὶ τὴν λαβὴν πρότερον ἢ τὸν ἀνταγωνιστὴν ἀπειπεῖν. (PLUT. in *compar. Lysandri et Sullæ.*)

[3] J'avertis seulement qu'il paraît qu'on ne doit entendre que des ori-

* Je crois qu'on doit lire *superandum*. — C'est l'opinion de Burmann et de Ruhnken. Ursinus et Wopkens (*Lect. Tull.* I, 14), lisent *superare*. — L.

Sylla trouva à Athènes le célèbre Pomponius Atticus, alors fort jeune, mais ayant déja formé et commencé même à exécuter en partie le plan de vie qu'il suivit constamment, de préférer à l'éclat des dignités la tranquillité d'une condition privée, et de se ménager entre les différentes factions qui déchiraient la république, de manière que, sans manquer à ses amis, il ne s'exposât pas à être enveloppé dans leurs disgraces. Dès qu'il avait vu naître les troubles entre Marius et Sylla, il s'était retiré à Athènes; ce qui ne l'empêcha pas d'aider de secours effectifs la fuite précipitée du jeune Marius.

Pomponius se livrait aux douces occupations de la littérature et de la philosophie, lorsque Sylla, vainqueur de Mithridate, arriva à Athènes. Ce général, qui aima toujours beaucoup les lettres, était charmé de sa conversation, et il voulut l'engager à l'accompagner en Italie. « Non, lui dit Pomponius [1], ne me menez point « faire la guerre contre ceux avec lesquels je n'ai pas

ginaux ou autographes d'Aristote, ce que M. Rollin, d'après Strabon, a dit d'une façon un peu trop générale des écrits de ce philosophe. Il n'est pas possible de croire que ses ouvrages soient demeurés absolument inconnus depuis sa mort. Mais la bibliothèque d'Apellicon en renfermait les originaux, et peut-être plusieurs écrits dont le public n'était point en possession. Ainsi l'édition qui fut faite à Rome sur les manuscrits transportés par Sylla fut et plus authentique et plus complète que les précédentes. J'emprunte ces remarques d'un livre imprimé à Paris en 1717, sous le titre d'*Aménités de la critique*, où le fait dont je parle est traité et discuté avec beaucoup de soin, mais peut-être avec trop peu de ménagement pour Strabon, auteur très-judicieux et très-sensé. = Strabon ne parle pas de *tous* les écrits d'Aristote; il parle du plus *grand nombre*, et principalement des *exotériques*, c'est-à-dire de ceux où les matières étaient discutées avec profondeur, intelligibles seulement à l'aide des explications du maître. Le passage de Strabon ne contient, de cette manière, aucune invraisemblance. Voyez la dissertation de Buhle, en tête de son Aristote (t. I, p. 107, 152). — L.

[1] « Noli, oro te, adversùs eos velle me ducere, cum quibus, ne contra te arma ferrem, Italiam reliqui. »

« voulu rester, de peur d'être obligé de la faire contre « vous. »

Il se prépare à repasser en Italie. Plut. in Syl.

D'Athènes Sylla prit sa route par terre à travers la Thessalie et partie de la Macédoine, et vint à Dyrrachium, où, pendant qu'il se préparait à passer en Italie, Plutarque dit qu'on lui amena un satyre, qui avait été trouvé endormi. Il n'est point de notre plan de nous arrêter sur un fait de cette nature, qui ne peut être que fabuleux, ou altéré par l'ignorance et l'illusion. Mais avant que de suivre Sylla en Italie, il faut reprendre le récit de ce qui s'y était passé pendant qu'il faisait la guerre à Mithridate.

LIVRE TRENTE-TROISIÈME.

GUERRE entre Sylla et la faction de Marius. Proscription, dictature, et mort de Sylla. Guerre de Muréna contre Mithridate. Ans de Rome 666-674.

§ I. *Banqueroute universelle. Loi injuste de Valérius Flaccus. Altération des monnaies. Décret pour les fixer. Fraude de Marius Gratidianus. Pompée accusé de péculat à cause de son père. Son caractère. Ses graces dans le temps de sa jeunesse. Il avait empêché l'armée de son père de le quitter. Censeurs. Lettres de Sylla au sénat. Députation du sénat à Sylla. Les consuls assemblent de grandes forces. Mort de Cinna. Carbon reste seul consul. Réponse de Sylla aux députés du sénat. Carbon veut exiger des ôtages des villes d'Italie. Fermeté de Castricius, magistrat de Plaisance. Aventures de Crassus. Il fait quelques mouvements en Espagne. Métellus Pius, chassé d'Afrique, se retire en Ligurie, puis revient joindre Sylla. Décret du sénat pour licencier toutes les armées. Préparatifs des consuls contre Sylla. Affection des soldats de Sylla pour leur général. Sylla aborde en Italie, et pénètre jusqu'en Campanie sans trouver d'obstacle. Défaite de Norbanus. Le Capitole brûlé. Céthégus passe dans le parti de Sylla.*

*Trahison de Verrès envers Carbon. Sylla débauche l'armée de Scipion. Sertorius passe en Espagne. Mot de Carbon touchant Sylla. Mot de Sylla à Crassus. Pompée, âgé de vingt-trois ans, lève une armée de trois légions. Ses premières victoires. Il vient joindre Sylla, qui lui rend de grands honneurs. Antipathie entre Pompée et Crassus. Modestie et égards de Pompée pour Métellus Pius. Carbon consul pour la troisième fois avec le jeune Marius. Fabius, préteur, est brûlé dans son palais à Utique. Avantages remportés par les lieutenants de Sylla. Il fait un traité avec les peuples d'Italie. Sa confiance. Massacres ordonnés par le consul Marius, et exécutés par Damasippus. Mort de Scévola, grand-pontife. Bataille de Sacriport, où Marius est défait par Sylla. Siége de Préneste. Sylla est reçu dans Rome. Efforts inutiles pour secourir Préneste. Norbanus et Carbon abandonnent l'Italie. Dernière bataille, livrée aux portes de Rome, entre Sylla et les Samnites. Changement dans les mœurs de Sylla. Six mille prisonniers sont massacrés par ses ordres. Rome remplie de meurtriers. Proscription. Cruauté de Catilina. Supplice horrible de Marius Gratidianus. Oppianicus exerce ses vengeances particulières à la faveur de la proscription. Caton, âgé de quatorze ans, veut tuer Sylla. César proscrit, et sauvé par l'intercession d'amis puissants. Mot de Sylla à son sujet. Fin du siége de Préneste. Mort du jeune Marius. Sylla prend le surnom d'*Heureux. *Massacre exécuté par Sylla dans Pré-*

neste. Villes proscrites, vendues, rasées par Sylla. Pompée est envoyé en Sicile pour poursuivre les restes du parti vaincu. Mort de Carbon. Mort de Soranus. Douceur de Pompée. Générosité de Sthénius. Conduite tout-à-fait louable de Pompée en Sicile.

AFFAIRES DE ROME.

Pendant l'intervalle qui s'écoula depuis la mort de Marius jusqu'au retour de Sylla en Italie, la ville de Rome jouit d'une espèce de calme, n'étant tyrannisée que par une seule des deux factions qui déchiraient la république. Il y eut des exils, des violences, qui contraignirent les premiers du sénat de s'enfuir et de se disperser en différentes retraites, surtout dans le camp de Sylla; mais il n'y eut point de combat entre les citoyens.

Un autre mal, moins funeste sans doute qu'une guerre civile, mais néanmoins très-fâcheux en soi, affligea la ville et l'état : ce fut la chute du crédit public, et une banqueroute universelle. Au milieu des alarmes et des défiances continuelles qui régnaient dans Rome, on conçoit bien que les bourses dûrent se resserrer, et l'argent devenir rare. De plus, la perte de l'Asie, enlevée aux Romains par Mithridate, entraîna la ruine d'un grand nombre de citoyens, fermiers-généraux et autres, qui avaient leurs établissements dans cette riche province. Le contre-coup s'en fit ressentir dans Rome. « Car il ne peut pas arriver [1], comme le remarque

Banqueroute universelle. Loi injuste de Valérius Flaccus.

[1] « Non possunt unà in civitate multi rem atque fortunas amittere, ut non plures secum in eamdem calamitatem trahant. » (*Pro L. Manil.* n. 29.)

« Cicéron en parlant du fait même dont il s'agit ici, « que dans un état plusieurs éprouvent des renverse-
An. R. 666. « ments de fortune qu'ils n'en enveloppent un plus
Vell. II, 23. « grand nombre encore dans leur disgrace. » Ainsi personne ne payait; tout commerce, toute affaire était cessée : et le consul Flaccus, au lieu de remédier au mal, l'autorisa et l'augmenta en faisant ordonner par une loi que les débiteurs ne seraient obligés de payer que le quart de ce qu'ils devaient à leurs créanciers. Cette loi a été avec raison regardée comme infame, abolissant la foi des conventions, sur laquelle est fondée toute la société humaine : et Velléius remarque que celui qui en était l'auteur en porta bientôt la juste peine, ayant été égorgé l'année suivante par Fimbria, dans Nicomédie, comme nous l'avons rapporté d'avance.

Altération des monnaies. Décret pour les fixer. Fraude de Marius Gratidianus.

La rareté de l'argent et la difficulté des paiements firent penser à un remède qui est toujours dangereux : c'était d'altérer les monnaies[1], et d'en changer la valeur. Les diminutions et les augmentations successives devinrent si fréquentes, que personne ne pouvait savoir
Cic. de Offic. l. 3, n. 80. ce qu'il possédait. Les tribuns du peuple et les préteurs, s'étant assemblés pour délibérer sur cette affaire, dressèrent une ordonnance par laquelle ils fixaient les monnaies[2]; et ils convinrent tous de monter, dans l'après-dîner, à la tribune aux harangues, et d'y publier en commun leur décret. Mais M. Marius Gratidianus, l'un des préteurs, et neveu du fameux Marius, au sortir de ce petit conseil, pendant que les autres s'étaient re-

[1] Par un alliage de cuivre. — L.

[2] Il paraît aussi qu'on établit un mode de vérification des monnaies : *Ars facta denarios probare*, comme dit Pline. — L.

tirés chacun chez eux, vint à la place publique, et ayant publié l'ordonnance en son nom, il eut seul tout le mérite de ce qui avait été délibéré en commun.

Il est incroyable quel honneur ce décret lui fit auprès de la multitude. On lui dressa des statues dans tous les coins des rues : et devant ces statues on offrait du vin et de l'encens, on y faisait brûler des cierges, comme s'il se fût agi d'honorer quelque divinité. Il comptait que le consulat ne pouvait lui manquer. Mais tous ces avantages qui revenaient à Gratidianus de sa fourberie n'empêchent pas Cicéron de le condamner avec une extrême sévérité. « Voilà, dit-il, les cas qui déroutent « souvent la plupart des hommes [1]; lorsque l'injustice « ne paraît pas atroce, et que le fruit qui en revient est « très-grand. Ici, par exemple, Gratidianus ne trouvait « pas que ce fût un grand crime d'enlever à ses col- « lègues et aux tribuns du peuple le mérite de ce décret; « et il lui semblait extrêmement utile de parvenir au « consulat, comme il se flattait de s'y élever par cette « voie. Mais que les hommes sachent une bonne fois « qu'il faut que ce qu'on juge utile ne renferme rien « de vicieux, ou que ce qui est vicieux ne doit point « paraître utile. » [Plin. xxxiii, 9, p. 627. Sen. de Ira, iii, 18.]

Pompée accusé de péculat à cause de son père. Plutarch. in Pomp.

C'est à cette même année que Freinshemius rapporte, avec beaucoup de probabilité, l'affaire que Pompée eut à soutenir pour la défense de la mémoire et des biens de son père. Un accusateur prétendait que Pompeïus Strabo s'était rendu coupable de péculat, et demandait

[1] « Hæc sunt quæ conturbant homines in deliberatione nonnunquam, quum id in quo violatur æquitas, non ita magnum; illud autem quod ex eo paritur, permagnum videtur... sed omnium una regula est : aut illud quod utile videtur turpe ne sit; aut, si turpe est, ne videatur esse utile. » (Cic. *de Offic.* lib. 3, cap. 81.)

qu'on recherchât dans ses biens ce qu'il s'était approprié des deniers publics. Nous avons vu que la conduite de ce général n'avait donné que trop de fondement à une pareille accusation. Le jeune Pompée était impliqué personnellement dans cette affaire, mais pour de bien petits objets, pour quelques filets de chasseur, et quelques livres, que l'on disait qu'il avait reçus à la prise d'Asculum. Les plus célèbres orateurs de Rome parlèrent pour Pompée dans cette cause, Philippe alors assez avancé en âge, Carbon, qui fut consul l'année d'après celle-ci, et Hortensius, dont la gloire naissante effaçait déja celle de ses anciens. Pompée lui-même, qui n'avait alors que vingt ans, s'y acquit beaucoup de réputation. Il eut lieu d'y parler plusieurs fois, et le fit toujours avec des graces infinies, tempérant la vivacité de la jeunesse par un air de gravité et de maturité anticipée. Le préteur Antistius, qui présidait au jugement, en fut si charmé, que pendant l'instruction du procès il conclut le mariage de sa fille avec le jeune accusé. La chose fut sue, et lorsqu'il prononça la sentence d'absolution, tout le monde y répondit par l'acclamation usitée chez les Romains pour les noces [1]. Réellement le mariage se fit, et Antistia fut la première femme de Pompée.

Ce fut donc en cette occasion que Pompée reçut les premiers témoignages de cette bienveillance du peuple romain, qui s'accrut toujours dans la suite, et qui l'accompagna non-seulement pendant sa vie, mais même au-delà du tombeau. Bien des qualités, dit Plutarque, lui méritèrent cette affection universelle : une

Caractère de Pompée.

[1] Thalassio.

conduite sage et modeste, beaucoup de goût et d'adresse pour les exercices de l'art militaire, une éloquence naturelle et insinuante, un caractère de fidélité propre à lui attirer la confiance, un commerce doux et aisé. Car jamais personne ne demanda d'une façon moins importune ni ne rendit service de meilleure grace. Il savait donner sans faste [1], et recevoir avec dignité.

Tel est le portrait que Plutarque fait de Pompée. C'est dommage que la vérité y manque par rapport au trait le plus essentiel : je veux dire le caractère de droiture et de bonne foi. Nous verrons dans sa vie bien des faits qui démentent cet éloge, le plus difficile de tous à mériter, pour quiconque veut parvenir à une grande élévation, ou s'y soutenir. Il paraîtra au contraire qu'il ne cherchait le plus souvent qu'à sauver les dehors de la probité, mais qu'au fond il était homme sur l'amitié et sur les paroles duquel il n'y avait pas lieu de compter beaucoup.

Ses graces dans le temps de sa jeunesse.

Je reviens à sa jeunesse, qui à la réalité du mérite joignait la puissante recommandation de toutes les graces de cet âge. Sa physionomie était douce et majestueuse : un air plein de feu et tout-à-fait aimable découvrait en même temps des sentiments nobles et élevés. Il n'y avait pas jusqu'à sa manière de rejeter ses cheveux en arrière, et aux mouvements tendres et vifs de ses yeux dont on ne fût charmé : on lui trouvait de la ressemblance avec les statues d'Alexandre ; on lui donnait même le nom de ce grand conquérant, et il en était très-flatté. L'orateur Philippe, en plaidant pour lui dans la cause dont je viens de parler, dit

[1] Προσῆν αὐτοῦ ταῖς χάρισι καὶ τὸ ἀνεπαχθὲς διδόντος, καὶ τὸ σεμνὸν λαμβάνοντος. (*Pomp.* § 1.)

qu'il ne fallait pas s'étonner si un Philippe aimait un Alexandre.

Il avait empêché l'armée de son père de le quitter.

Pompée était fait pour être aimé; et il n'avait pas plus tôt commencé à paraître dans les armées, qu'il s'était gagné le cœur des soldats. Son père s'en trouva bien dans une occasion des plus importantes. Lorsqu'il était campé en présence de Cinna qui assiégeait Rome, comme je l'ai rapporté plus haut, Cinna, par ses intrigues, entreprit de débaucher les troupes de son adversaire. Un certain L. Térentius, qui logeait dans la même tente avec le jeune Pompée, devait le tuer; et d'autres s'étaient chargés de mettre le feu à la tente du général. Pompée fut averti de ce noir projet en soupant, et il fut assez maître de lui-même pour ne laisser paraître aucun trouble et ne donner aucun soupçon à Térentius, qui était à la même table : il continua même le repas avec encore plus de gaîté qu'auparavant. Le temps de se coucher étant venu, il se déroba de sa tente sans que son compagnon s'en aperçût, et alla doubler la garde autour de celle de son père. Cependant Térentius, s'étant levé, s'approcha du lit de Pompée, et donna plusieurs coups d'épée dans les matelas. En même temps ceux qui étaient du complot soulèvent l'armée; et comme le général en était fort haï, déja tous se préparaient à l'abandonner, et on pliait les tentes pour partir. Strabo n'osait se montrer; mais son jeune fils, courant par tout le camp, travaillait à apaiser les esprits, et mêlait les larmes aux prières. Enfin, lorsqu'il vit qu'il ne pouvait les fléchir, il se coucha par terre tout le long de la porte du camp, leur déclarant que, s'ils voulaient sortir, il faudrait qu'ils lui passassent sur le corps. Ce spectacle les attendrit;

et excepté huit cents qui se rendirent auprès de Cinna, tous demeurèrent fidèles. Voilà ce que Plutarque rapporte de plus mémorable sur les premiers commencements du grand Pompée. Nous allons bientôt le voir à la tête des armées, général presque avant d'avoir été soldat.

L'année 666 eut des censeurs, qui furent L. Marius Philippus et M. Perperna. Ces magistrats se gouvernèrent selon les impressions de Cinna; et Philippe n'eut pas honte de rayer du catalogue des sénateurs Ap. Claudius, son oncle, dont le mérite égalait la naissance: mais il avait été accusé par un tribun et dépouillé du commandement qu'il exerçait, en haine de son attachement pour le parti de la noblesse et de Sylla. Voilà ce qui lui attira la dégradation du rang de sénateur, et une flétrissure honteuse, non pas pour lui, mais pour Philippe, qui, ayant accepté la censure des mains du tyran de Rome, agissait conséquemment en approuvant les actes de la tyrannie. Ces mêmes censeurs firent le dénombrement des citoyens, qui se trouvèrent monter à quatre cent soixante-trois mille: nombre beaucoup plus grand que les précédents, sans doute à cause des peuples d'Italie nouvellement associés au droit de bourgeoisie romaine. Ils nommèrent prince du sénat L. Valérius Flaccus, qui était de la même famille que le consul. Cette nomination prouve que Scaurus, ci-devant prince du sénat, était mort; car celui qui avait une fois reçu ce titre d'honneur le gardait pendant toute sa vie.

Censeurs. Cic. pro domo, 83, 84.

L'année suivante, pendant laquelle Cinna fut consul pour la troisième fois avec Carbon, on reçut à Rome des lettres de Sylla qui répandirent l'alarme. Ce gé-

An. R. 667. Lettres de Sylla au sénat.

Appian. Civil. l. 1.

néral, après la prise d'Athènes, et les victoires de Chéronée et d'Orchomène, se voyant en état de se faire craindre, écrivit au sénat une lettre de plaintes et de reproches, conservant néanmoins toujours le caractère de modération dont il s'était fait honneur jusqu'alors. Il rappelait tous les services qu'il avait rendus à la république, soit dès le temps qu'il n'était encore que questeur dans la guerre de Numidie, soit depuis, en différents grades, contre les Cimbres, en Cilicie, dans la guerre sociale, soit enfin pendant son consulat. Il relevait beaucoup ses exploits récents contre Mithridate, et faisait un dénombrement de toutes les provinces qu'il avait conquises sur ce prince, la Grèce, la Macédoine, l'Ionie, l'Asie. Il insistait particulièrement sur l'asyle qu'il avait donné dans son camp à ces illustres fugitifs que les violences de Cinna avaient chassés de Rome et de l'Italie. Il opposait à tant de services si importants les traitements indignes qu'il avait soufferts, son honneur flétri par un décret qui le déclarait ennemi de la patrie, sa maison détruite, ses amis massacrés, sa femme et ses enfants réduits à s'enfuir à travers mille périls pour venir chercher auprès de lui leur sûreté. Il terminait sa lettre par dire qu'il allait revenir incessamment pour venger et les siens et la république, et punir de tant d'injustices et de cruautés ceux qui en étaient les auteurs; mais que tous les autres citoyens, anciens et nouveaux, n'avaient rien à craindre de sa part.

Députation du sénat à Sylla.

Les ennemis de Sylla avaient déja fait de grands préparatifs et amassé des troupes de terre et de mer, des provisions de guerre et de bouche, pour se mettre en état de lui résister lorsqu'il repasserait en Italie. Ils ne purent néanmoins empêcher que sa lettre ne fût lue

dans le sénat, et que les esprits n'y inclinassent à la paix. L. Valérius Flaccus, prince du sénat, fit un discours à ce sujet pour exhorter la compagnie à travailler à la réconciliation des deux partis; et ceux qui aimaient Sylla, ceux qui le craignaient, et tout ce qu'il y avait de gens de bien s'étant rangés à l'avis de Flaccus, il fut résolu d'envoyer une députation à Sylla, pour le prier au nom du sénat de vouloir bien se réconcilier avec ses adversaires, et pour lui promettre toutes les sûretés qu'il pouvait souhaiter.

Les consuls assemblent de grandes forces.

Le sénat exigea anssi des consuls qu'ils promissent de ne plus faire de nouvelles levées jusqu'à ce que Sylla eût répondu aux propositions qu'on lui faisait : mais, bien loin de tenir leur parole, s'étant fait continuer consuls l'un et l'autre pour l'année suivante, ils coururent toute l'Italie, assemblant des troupes et les faisant passer en diligence sur les côtes de Dalmatie, dans le dessein d'aller de là par terre à la rencontre de Sylla. La mort de Cinna dérangea ce projet. Voici comment elle arriva.

An. R. 668. Mort de Cinna.

La première division de son armée était déja en Dalmatie; mais la seconde, ayant été battue de la tempête et rejetée sur les côtes d'Italie, les soldats se débandèrent, disant qu'ils ne voulaient point aller faire la guerre contre leurs concitoyens. Les autres, qui étaient à Ancône, suivirent cet exemple, et déclarèrent qu'ils ne passeraient point la mer. Cinna, alors consul pour la quatrième fois, s'emporte violemment contre les mutins, et, les ayant assemblés, il entreprend de leur faire des reproches et d'agir d'autorité. Il ne savait pas qu'une puissance usurpée est toujours précaire et dépendante, et que la fermeté est dangereuse, et le plus souvent

impraticable à l'égard de ceux qui ne se croient point obligés par les lois à demeurer soumis. D'ailleurs ses soldats étaient aigris contre lui à l'occasion du jeune Pompée, qui, étant venu dans son camp, et s'y croyant en péril, s'était dérobé secrètement. Comme il avait disparu tout d'un coup, les troupes, qui l'aimaient, en furent extrêmement inquiètes, et ne doutèrent point que Cinna ne l'eût fait tuer. Ainsi, lorsqu'il prétendit les réprimander, bien loin de l'écouter avec soumission, elles se soulèvent et commencent à lancer sur lui des pierres. Cinna veut s'enfuir : mais, se voyant poursuivi par un centurion qui avait l'épée nue à la main, il se jette à ses genoux, et lui présente une bague de grand prix qu'il avait au doigt. « Je ne suis point venu « ici, lui dit brutalement l'officier, pour signer un acte[1], « mais pour délivrer la république du plus cruel et du « plus injuste de tous les tyrans » ; et en même temps il le perça de son épée. C'était un gain pour Cinna, comme le remarque Velleïus, de périr dans une sédition de soldats : il méritait les plus grands supplices, et il ne pouvait les éviter, s'il fût tombé entre les mains de Sylla vainqueur. Mais, quant aux éloges que le même Velleïus donne à son courage et à sa bravoure, je doute que l'on doive y souscrire. Dans tout ce qu'a fait Cinna je ne vois que les intrigues d'un factieux; et s'il domina pendant trois ans dans Rome, il en fut redevable à l'absence de Sylla, et non pas à son propre courage.

Plutarch. in Pomp.

Vell. II, 24.

Carbon reste

Carbon, resté seul à la tête du parti, se trouva d'abord

[1] Les anciens mettaient leur cachet ou leur sceau aux actes qu'ils signaient, et ce cachet était ordinairement la bague qu'ils portaient au doigt.

fort embarrassé. Il fit revenir les troupes qui étaient en Dalmatie; mais, pour lui, il ne se hâtait point d'aller à Rome tenir les assemblées, et se faire élire un collègue en la place de Cinna. Il fallut que les tribuns le menaçassent d'une ordonnance du peuple qui le destituerait lui-même. Il vint enfin. Mais différents empêchements, de prétendus mauvais présages, quelques coups de tonnerre ayant rompu par deux fois les assemblées, il demeura seul consul. C'était là sans doute son but. Carbon n'avait point appris par le malheur de Cinna à modérer son ambition, et il le surpassa en cruauté. Sex. Lucilius, tribun du peuple de l'année précédente, qui lui avait résisté en quelques occasions, fut précipité du haut du roc Tarpéien par ordre de Popillius Lænas, actuellement tribun, et sans doute à l'instigation du consul; et les collègues de ce même Lucilius, se voyant accusés, et ayant pris le parti de s'enfuir auprès de Sylla, furent condamnés à l'exil.

seul consul. Appian.

Vell. II, 24.

Cependant arriva la réponse de Sylla. Il déclarait « qu'il ne pouvait jamais être ami de gens couverts de « crimes, et auteurs de tant de violences : que néan- « moins, si la république voulait leur sauver la vie, il « ne s'y opposait point : que, pour ce qui était de sa « propre sûreté, il s'en reposait sur la bienveillance de « son armée ». (Paroles remarquables, dit Appien, et qui faisaient entendre clairement qu'il ne prétendait point licencier ses troupes, et que son dessein était de se rendre maître de la république.) Il ajoutait « qu'il « était juste qu'on lui rendît ses biens, le sacerdoce, et « tous les autres honneurs dont ses ennemis l'avaient « dépouillé ». Il chargea quelques-uns des siens d'aller porter cette réponse à Rome; et ils partirent avec les

Réponse de Sylla aux députés du sénat. Appian.

députés du sénat. A leur arrivée à Brindes, ils apprirent la mort de Cinna, et le trouble où toutes choses étaient dans la ville. En conséquence ils ne jugèrent pas à propos d'aller plus avant, et ils s'en retournèrent sur-le-champ vers leur général. Les députés du sénat portèrent donc seuls la réponse de Sylla, qui parut équitable et modérée; mais Carbon voulait la guerre, et il l'emporta. Ainsi tout se prépara dans l'Italie pour faire une vigoureuse résistance à Sylla qui approchait.

Carbon veut exiger des ôtages des villes d'Italie. Fermeté de Castricius, magistrat de Plaisance. Liv. Epit. lib. 84. Val. Max. l. 6, c. 2-10.

Carbon même voulut prendre une précaution singulière, et exiger des ôtages de toutes les villes et de toutes les colonies pour s'assurer de leur fidélité. Mais le sénat s'opposa avec vigueur à un projet dont l'exécution allait mettre entre les mains d'un cruel toute la fleur de la jeunesse de l'Italie; et Carbon fut obligé de céder. Il avait même trouvé de la résistance dans un magistrat municipal, dont la fermeté a été justement vantée : car, ce consul étant venu à Plaisance pour demander des ôtages, M. Castricius, qui était revêtu de la première charge dans cette ville, refusa nettement d'obéir. Carbon, indigné, usa de menaces, et lui dit qu'il avait bien des épées à ses ordres. *Et moi*, répondit tranquillement Castricius, *j'ai bien des années :* temoignant qu'il craignait peu de perdre ce faible reste de vie qu'il pouvait encore espérer. Soit que cette réponse imposât à Carbon, et le touchât de quelque pudeur, soit qu'il fût mal accompagné, soit enfin qu'il craignît le sénat, il n'osa pas pousser la chose plus loin, et Castricius en fut quitte pour la menace.

Pendant cette même année il s'était fait en Espagne et en Afrique quelques légers mouvements en faveur de Sylla, mais qui n'avaient point eu de suite. Cras-

sus, alors fort jeune, était auteur de ceux d'Espagne.

Aventures de Crassus. Il fait quelques mouvements en Espagne. Plut. in Crasso.

Nous avons dit que son père et son frère aîné avaient été tués lorsque Marius et Cinna se rendirent maîtres de Rome. Il eut lui-même de la peine à se sauver avec trois amis et dix esclaves; et comme il avait été quelques années auparavant en Espagne, et qu'il s'y était fait des connaissances lorsque son père y commandait les armées, il résolut de s'y retirer. Mais en arrivant il trouva la terreur répandue partout; et la cruauté de Marius n'y était pas moins redoutée que si on l'eût vu lui-même présent sur les lieux. Crassus n'osa donc se faire connaître; et ayant rencontré proche de la mer, dans les terres d'un certain Vibius, une grande caverne, il s'y enferma avec son monde. Mais il fallait vivre : il envoya donc un esclave pour sonder les dispositions de Vibius. Celui-ci, généreux ami, fut charmé d'apprendre que Crassus eût échappé aux fureurs de Marius; et, pour ne le point découvrir, il s'abstint de l'aller voir, et chargea l'intendant de sa terre de faire préparer tous les jours de quoi manger pour quatorze personnes, de porter ce qu'il aurait préparé auprès d'une certaine pierre, et de se retirer ensuite sans rien examiner, le menaçant de la mort, s'il se montrait curieux, et lui promettant la liberté, s'il était fidèle. La chose s'exécuta ainsi. L'intendant apportait tous les jours la provision sans voir personne; mais il était vu. Crassus et ses gens étaient bien attentifs au moment où leur pourvoyeur devait paraître. Lorsqu'il s'était retiré, on allait prendre ce qu'il avait apporté, et on faisait bonne chère; car Vibius avait donné ses ordres pour que son hôte fût bien traité. Du reste ils n'étaient point mal logés. La caverne était spacieuse et com-

mode. Elle avait une fontaine d'eau très-claire et très-bonne ; et on y recevait le jour par de grandes fentes en plusieurs endroits. Crassus passa huit mois dans cette retraite. Lorsqu'il eut appris la mort de Cinna, il se fit connaître ; et bientôt il eut assemblé deux mille cinq cents hommes, avec lesquels il parcourut différentes villes d'Espagne. Mais comme ces forces n'étaient pas suffisantes pour qu'il pût se maintenir dans le pays, il passa en Afrique où Métellus Pius avait formé un corps d'armée considérable. Il n'y resta pas long-temps; et, s'étant brouillé avec Métellus, il alla se rendre auprès de Sylla, qui l'accueillit et le considéra beaucoup.

Métellus Pius chassé d'Afrique, se retire en Ligurie, puis vient joindre Sylla. Liv. Epit. Appian.

Métellus ne fit pas non plus de grands exploits en Afrique. Il en fut chassé par le préteur C. Fabius, et obligé de venir regagner sa première retraite des montagnes de Ligurie, où il demeura caché jusqu'à l'arrivée de Sylla. Alors il alla le joindre ; et comme il avait le titre de proconsul, Sylla le traita d'égal, et lui fit rendre les mêmes honneurs qu'on lui rendait à lui-même. Ce ne fut que l'année suivante, sous le consulat de Scipion et de Norbanus, que Sylla arriva en Italie.

An. R. 669. Av. J.C. 83.

L. CORNELIUS SCIPIO ASIATICUS.
C. NORBANUS.

Décret du sénat pour licencier toutes les armées. Liv. Epit.

Si Carbon ne s'était pas fait continuer dans le consulat pour la troisième fois, du moins il avait eu attention à se donner des successeurs entièrement dévoués à son parti. Le premier usage que les nouveaux consuls firent de leur autorité, ce fut de faire rendre par le sénat un décret pour ordonner que toutes les armées fussent licenciées. C'était bien entendre leurs intérêts : car, si cet ordre eût été exécuté, il était indubitable

que ceux qui étaient actuellement en possession du gouvernement ne manqueraient pas de s'y maintenir. Ils eurent soin aussi de faire leur cour aux nouveaux citoyens : ils distribuèrent les affranchis dans les trente-cinq tribus. Ces mesures de politique étaient bien prises : mais la force seule pouvait décider la querelle.

Ils le savaient; aussi firent-ils des amas prodigieux de troupes; et Sylla avait écrit dans ses mémoires qu'en passant en Italie il se trouva en tête quinze généraux, et quatre cent quarante cohortes, c'est-à-dire, deux cent vingt mille hommes de pied. Pour lui, il n'avait que ses cinq légions avec quelques troupes auxiliaires d'Achaïe et de Macédoine, et six mille chevaux : le tout faisant environ quarante mille hommes. Cependant avec des forces si inégales, il était plein de confiance.

Préparatifs des consuls contre Sylla. Plut. in Syl.

Une seule chose l'inquiétait; c'est qu'il craignait que ses soldats, dès qu'ils seraient arrivés en Italie, ne se débandassent et ne se retirassent chacun chez soi. Ils prirent soin de lui ôter cette crainte en s'offrant d'eux-mêmes à prêter serment qu'ils demeureraient à leur drapeau, et qu'ils n'exerceraient aucun ravage dans l'Italie. Bien plus, comme ils pensèrent qu'il pouvait avoir besoin d'argent, ils voulurent se cotiser pour lui faire une somme considérable; mais il les remercia de leur bonne volonté, déclarant que leur fidélité et leur attachement tenaient lieu de tout.

Affection des soldats de Sylla pour leur général.

Sylla partit de Dyrrachium avec une flotte de douze cents voiles, et aborda heureusement, les uns disent à Brindes, les autres à Tarente. Peut-être sa flotte se partagea-t-elle, et entra moitié dans l'un de ces ports, moitié dans l'autre. Il ne perdit point de temps; et dès

Sylla aborde en Italie, et pénètre jusqu'en Campanie sans trouver d'obstacles.

que ses troupes se furent reposées, il marcha en avant, et traversa une grande partie de l'Italie, faisant observer une si exacte discipline, que l'on eût dit qu'il venait comme ministre de paix plutôt que comme chef de guerre. Les villes, les campagnes, les hommes, tout fut ménagé avec une extrême soin : ce qui fit grand honneur à ses armes, et commença à prévenir en faveur de son parti. La tyrannie injuste et cruelle de ses adversaires lui avait préparé les voies. Rome et l'Italie ne regardaient pas comme un médiocre avantage de changer de maître ; et désespérant du retour de la liberté, elles soupiraient après une douce servitude. Sylla pénétra jusqu'en Campanie sans trouver d'obstacle ; et ce fut là que Métellus Pius le joignit, lui amenant non un grand renfort de troupes, mais un accroissement d'honneur et de réputation : car, comme Métellus était fort estimé, et passait pour un excellent citoyen, on ne doutait point que le parti qu'il embrassait ne fût le meilleur ; et un associé tel que lui en valut un grand nombre d'autres à Sylla.

Diod. apud Vales.

Défaite de Norbanus. Plut. in Syl.

Ce général, aussi habile politique que grand homme de guerre, voulant continuer à mériter la bienveillance par des procédés pacifiques, ne se vit pas plus tôt en présence du consul Norbanus dans la Campanie, qu'il lui envoya des députés pour traiter d'accommodement. Le consul se conduisit brutalement, et maltraita les députés de Sylla. Il ne pouvait pas mieux le servir. Les soldats de Sylla, entrant en indignation, attaquèrent l'armée de Norbanus avec tant de furie, qu'ils la renversèrent en un moment. Sept mille hommes restèrent sur la place, le camp fut pris, le consul fut obligé de s'enfuir à Capoue ; et du côté de Sylla,

la perte ne fut que de six-vingts hommes. Cette victoire, si grande en elle-même, fut encore très-importante par ses suites. Elle confirma les troupes de Sylla dans l'attachement pour leur général, et rien ne contribua plus à les rendre fidèles à leur serment et à les empêcher de penser à se débander.

Le Capitole brûlé.

Peu de temps après cette action, le Capitole fut brûlé en une nuit, sans que l'on ait jamais pu découvrir les auteurs de l'incendie. Il est difficile de croire que le hasard ait été la seule cause de ce fâcheux événement, surtout si l'on observe qu'il avait été prédit à Sylla. Car un esclave, qui se prétendait inspiré, vint le trouver dans son camp, et après lui avoir promis la victoire de la part de la déesse Bellone, il ajouta que, s'il ne se hâtait, le Capitole serait brûlé; et il fixa le jour, qui fut réellement, comme il l'avait prédit, le six juillet. Cette prédiction pourrait bien marquer un complice, ou du moins un homme informé du complot. L'incendie du Capitole passa pour un présage sinistre et une preuve de la colère céleste, aussi-bien que plusieurs autres événements prétendus merveilleux, que la superstition des anciens historiens leur fait accumuler sans mesure. Pour nous, il ne nous convient que de les mépriser, ou comme fabuleux, ou comme des accidents naturels qu'ils interprétaient arbitrairement, et qui le plus souvent n'effrayaient que parce qu'on n'en connaissait pas la cause. Avec le Capitole furent brûlés les livres sibyllins, gardés jusque-là religieusement, parce qu'on était persuadé qu'ils contenaient les destins de l'empire.

Céthégus passe dans le parti de

Le premier succès qu'avait eu Sylla dut sans doute lui donner beaucoup de nouveaux partisans. C'est à

Sylla. Appian.

ce temps que je rapporte, d'après Freinshemius, le changement de Céthégus, qui avait été autrefois violent adversaire de Sylla, tellement qu'il était l'un des douze qui furent déclarés ennemis publics avec Marius par décret du sénat, et dont la tête fut mise à prix. Ce même homme vint alors se présenter comme suppliant devant Sylla, et offrir ses services pour tout ce qui lui serait ordonné. C'était un caractère intrigant et factieux, dont nous aurons lieu de parler encore dans la suite.

Trahison de Verrès envers Carbon. Cic. in Verr. l. 1, n. 34-40.

C'est à ce même temps aussi qu'il faut rapporter la trahison de Verrès, questeur de Carbon. Quoique Carbon ne fût plus consul, il avait un commandement dans la Gaule cisalpine. Verrès, que le sort lui avait donné pour questeur ou trésorier dès l'année précédente, reçut l'argent, vint dans le camp de son général; et à la première occasion il passa du côté des adversaires, sans oublier la caisse militaire, dont il fit son profit. C'est ainsi que ce brigand, qui devait un jour ravager la Sicile, faisait son apprentissage de vols et de rapines dans les circonstances les plus odieuses; car, selon ce que nous avons remarqué ailleurs, les lois romaines mettaient une liaison étroite entre le questeur et le consul. On la comparait à celle que la nature a mise entre un fils et son père. Ainsi l'infidélité de Verrès envers Carbon devenait infiniment criminelle. Le traître la colorait du prétexte de zèle pour le meilleur parti. Mais Cicéron lui montre ce qu'il aurait dû faire, si c'eût été là son motif, par l'exemple de M. Pison, qui, étant destiné par le sort à être questeur de L. Scipion, successeur de Carbon dans le consulat, ne voulut point toucher l'argent, ni aller à l'armée, satisfaisant ainsi à son inclination pour la cause des nobles sans préju-

dicier à ses engagements que tout homme de bien regardait comme sacrés. L'action de Verrès est donc une trahison des mieux caractérisées, et Cicéron en fait sentir l'énormité par des maximes tout-à-fait judicieuses. « Il n'y a point [1], dit-il, d'embûches plus cachées ni « plus inévitables que celles qui se déguisent sous les « dehors de l'amitié et des liaisons les plus saintes. Car « pour ce qui est de celui qui se déclare votre adver- « saire, vous pouvez aisément vous garantir de ses coups « avec de la précaution; au lieu que la perfidie do- « mestique et intestine, non-seulement ne se découvre « point, mais vous accable avant que vous ayez pu vous « mettre sur vos gardes. La trahison doit par consé- « quent révolter tous les hommes. C'est l'ennemi com- « mun de tous [2], que celui qui s'est montré l'ennemi des « siens. Jamais aucun homme sensé n'a cru devoir se « fier à un traître. Aussi Sylla éloigna-t-il Verrès de « sa personne; et si dans la suite il lui permit de s'en- « richir des biens de quelques proscrits, il le récompensa « comme un traître, mais il se donna bien de garde d'a- « voir confiance en lui comme en un ami. »

Sylla débauche l'armée de Scipion. Plutarch. et Appian.

Le premier avantage que Sylla avait remporté fut bientôt suivi d'un second, plus considérable encore, et qui lui coûta moins. Se trouvant campé vis-à-vis de L. Scipion près de Téanum [3], il entama avec lui une

[1] « Nullæ sunt occultiores insidiæ, quàm eæ quæ latent in simulatione officii, aut in aliquo necessitudinis nomine. Nam eum qui palàm est adversarius, facilè cavendo vitare possis. Hoc verò occultum, intestinum ac domesticum malum, non modò non existit, verùm etiam opprimit antequàm prospicere atque explorare potueris. » (Cic. l. 1, *in Verr.* n. 39.)

[2] « Omnium est communis inimicus, qui fuit hostis suorum. Nemo unquam sapiens proditori credendum putavit. Sylla habuit honorem ut proditori, non ut amico fidem. » (Ibid., n. 38.)

[3] Tiano dans la terre de Labour, province du royaume de Naples.

seconde négociation, soit de bonne foi, soit, comme il y a plus d'apparence, pour l'amuser et avoir le temps et l'occasion de lui débaucher son armée. Les deux généraux eurent une entrevue dans laquelle on convint apparemment de quelques préliminaires, puisqu'il y eut suspension d'armes, et des ôtages donnés de part et d'autre. Seulement le consul dit qu'il ne pouvait rien conclure sans prendre l'avis de son collègue; et Sertorius fut dépêché pour ce sujet à Norbanus. Sertorius n'était pas aisé à tromper : il avertit Scipion d'être en garde contre les ruses de son ennemi; et, chemin faisant, ayant trouvé l'occasion de s'emparer de la ville de Suessa, qui avait pris le parti des adversaires, il le fit moins peut-être pour se rendre maître d'un poste important que pour troubler une paix qu'il craignait plus que la guerre. La suite vérifia ses soupçons. Sylla s'étant plaint de la prise de Suessa comme d'une infraction de la trève, Scipion lui rendit ses ôtages, convenant ainsi qu'il était en tort, et qu'il avait manqué à ses engagements. Ce fait est une époque remarquable, qui sera rappelée par Sylla lors de la proscription.

Toute cette conduite de Scipion indisposa contre lui son armée, qui était déja à demi gagnée par les soldats du parti contraire; car ceux-ci, dressés à ce manége par leur général, et semblables, dit Plutarque, à des oiseaux privés qui attirent les autres dans le piége, avaient profité de la trève pour corrompre les troupes du consul par argent, par promesses, par toute sorte de voies. Ainsi Sylla s'étant présenté avec vingt cohortes aux portes du camp ennemi, elles lui furent ouvertes; il entra sans tirer l'épée, et toute l'armée de Scipion, composée de vingt mille hommes,

passa sous ses drapeaux. Le consul, dupe de sa crédulité et abandonné de tous, resta seul dans sa tente avec son fils. Sylla usa généreusement de ses avantages, et renvoya les deux prisonniers en toute liberté. Il traita de même, soit dans cette occasion, soit dans quelque autre, le brave Sertorius, qui, voyant quel train les affaires prenaient en Italie, et jugeant, par l'incapacité des généraux, que tout irait de mal en pis, résolut de se retirer en Espagne, dont le commandement lui était échu après sa préture, et là de s'assurer un asyle et pour lui-même et pour ses amis.

Sertorius passe en Espagne.

Sylla, par la retraite de Sertorius, eut le champ libre; et débarrassé du seul adversaire qui aurait été capable de lui tenir tête, s'il eût eu autant de considération et d'autorité que de mérite, il n'eut pas de peine à vaincre les autres, mêlant toujours la ruse et la force, l'épée et l'intrigue. Carbon le connaissait bien, et disait « que dans le seul Sylla il avait à combattre un lion et « un renard; mais qu'il craignait bien plus le renard « que le lion ».

Mot de Carbon touchant Sylla.

La puissance des ennemis de Sylla était néanmoins formidable, et il avait besoin de plusieurs corps d'armée et de plusieurs généraux pour leur résister. Il chargea donc Crassus d'aller dans le pays des Marses lui lever et assembler des troupes. Comme il fallait passer à travers les ennemis, Crassus lui demanda une escorte. *Je vous donne pour escorte*, lui répondit Sylla, *votre père, votre frère, et tous vos proches, tués indignement et dont je poursuis la vengeance*. Crassus, piqué de cette vive repartie, se mit en marche sur-le-champ; et, ayant traversé courageusement et heureusement les ennemis, il arriva dans le pays des Marses,

Mot de Sylla à Crassus, Plutarch. in Crasso.

fit des levées considérables, et rendit en plusieurs occasions d'importants services à Sylla.

Pompée, âgé de vingt-trois ans, lève une armée de trois légions. Plutarch. in Pomp.

Un autre jeune Romain, plus jeune encore que Crassus, se distingua bien davantage. C'est Pompée, qui, alors âgé seulement de vingt-trois ans, prouva que dans les génies supérieurs la vertu n'attend pas la maturité de l'âge. Il était dans le Picénum[1]; et voyant que les citoyens les plus illustres et les plus gens de bien se rendaient de toutes parts dans le camp de Sylla, comme dans un port où ils allaient chercher leur sûreté, pour lui, il crut ne devoir pas s'y présenter comme ayant besoin de secours, mais au contraire y mener du renfort, et s'y faire considérer sur le pied d'un ami utile et en état de rendre service. Le Picénum était plein de ses clients; et il s'était acquis une estime universelle en ce qui regarde le mérite militaire, ne connaissant ni l'oisiveté ni les délices, mais occupé nuit et jour des exercices les plus propres à former un guerrier. Simple et même austère dans son genre de vie, jusqu'à s'abstenir du bain, qui passait dans ces temps-là presque pour une nécessité, il ne mangeait point couché sur un lit selon l'usage, mais assis; il donnait au sommeil moins que la nature n'exige, et il ne connaissait, en un mot, d'autre délassement que le changement de travail.

Dio apud Vales.

S'étant donc fait un grand nom par cette conduite, dès qu'il commença à sonder les habitants du Picénum, il les trouva prêts à marcher sous ses ordres, et un certain Vindius, l'ayant traité de jeune écolier qui voulait faire le harangueur, fut sur-le-champ mis en

Plutarch.

[1] Marche d'Ancône.

pièces par les assistants. Pompée profita de cette disposition des esprits; et, sans avoir reçu de personne le droit de commander, mais s'établissant lui-même général [1], il se fait dresser un tribunal au milieu de la place d'Auximum : de là il chasse les Ventidius, premiers citoyens de cette ville, qui tenaient pour Carbon; puis il lève des soldats, les distribue par compagnies et par cohortes; et, ayant parcouru les villes du voisinage, qui toutes allèrent au-devant de ses désirs, il eut bientôt formé trois légions, bien pourvues de vivres, de chariots et de toutes les munitions nécessaires. Alors il partit pour aller joindre Sylla, non pas en diligence, ni comme cherchant à se dérober à la poursuite des ennemis, mais séjournant autant qu'il pouvait lui être commode, ravageant les terres de ceux du parti contraire, et attirant au sien tous ceux qui étaient capables de se laisser gagner.

Ses premières victoires.

Trois armées commandées par trois généraux, Brutus, Cœlius, et Carrinas, se concertèrent pour l'envelopper. Pompée prit son parti en habile capitaine. Il alla avec toutes ses forces attaquer le seul Brutus, et le mit en fuite, ayant fait preuve de bravoure personnelle dans le combat, et tué de sa main un cavalier gaulois qui s'avançait hors des rangs. Après qu'il se fut ainsi débarrassé de cette armée, la mésintelligence entre les chefs le délivra des deux autres, qui s'en allèrent chacune de leur côté. Le consul Scipion, qui avait profité de la liberté que Sylla lui avait rendue pour se mettre à la tête d'une nouvelle armée, vint aussi à la rencontre du jeune général. Mais il éprouva en cette

[1] Osime.

occasion le même sort qu'il avait eu vis-à-vis de Sylla; toutes ses troupes l'abandonnèrent. Enfin, auprès de la rivière d'Ésis[1], Pompée défit un gros corps de cavalerie commandé par Carbon en personne.

Il vient joindre Sylla, qui lui rend de grands honneurs.

Sylla ne savait encore rien de tous ces succès; et, à la première nouvelle qu'il eut des mouvements de Pompée, craignant pour un jeune homme sans expérience, qu'il voyait environné de tant d'ennemis, il se mit en marche pour aller le secourir. Lorsque Pompée le sut peu éloigné, il commanda aux officiers de faire prendre les armes aux soldats, et de les ranger dans le meilleur ordre, afin que le coup-d'œil pût être agréable à Sylla; car il espérait en recevoir de grands honneurs, et il en reçut qui passaient encore son attente. En effet, lorsque Sylla le vit s'avancer vers lui avec des troupes lestes, bien équipées, pleines de courage, et à qui leurs victoires avaient encore inspiré un air de joie et de triomphe, il en fut si charmé, que Pompée l'ayant salué en lui donnant, comme il convenait, le nom d'*imperator*[2], il lui rendit le même salut et le qualifia du même titre; et il garda toujours avec lui dans la suite cette manière de procéder. Pompée était presque le seul entre toute cette noblesse et tant d'hommes illustres qui environnaient Sylla, pour qui il se levât et se découvrît.

Antipathie entre Pompée et Crassus. Plutarch. in Crasso.

Ces honneurs singuliers piquèrent de jalousie Crassus, qui n'en recevait pas de pareils; et ce fut là la source de l'antipathie qui régna long-temps entre eux. Crassus n'avait pourtant pas lieu de se plaindre. Ses services n'égalaient pas ceux de Pompée; et de plus son

[1] Le Fiumesino.

[2] Ce mot signifie *général* : et, dans un sens plus étroit, c'était un titre d'honneur qui se donnait à ceux qui avaient remporté quelque victoire considérable. C'est dans ce second sens que Sylla le donne à Pompée.

avarice et son âpreté pour l'argent, vices qui parurent en lui dès la première jeunesse, et qui s'accrurent toujours avec l'âge, déparaient tout ce qu'il pouvait faire de louable.

Pompée ne s'oublia pas au milieu de tant de gloire; et, Sylla ayant voulu l'envoyer dans la Gaule cisalpine pour y prendre la place de Métellus Pius, qui manquait de feu dans les opérations, et n'avançait pas beaucoup les affaires, il eut assez de modération pour représenter qu'il ne convenait pas de déplacer un homme qui le surpassait par l'âge et par une réputation faite depuis long-temps. Il ajouta que cependant, si Métellus le demandait pour collègue, il ne refuserait pas de marcher. La chose s'exécuta selon ce plan; et Pompée étant venu en Gaule, non-seulement y fit de belles actions par lui-même, mais ranima et réchauffa par son activité la lenteur de Métellus. Modestie et égards de Pompée pour Métellus Pius. Plut. in Pomp.

Cependant de nouveaux consuls entrèrent en charge, Marius le fils, et Carbon, qui reprit les faisceaux consulaires pour la troisième fois. Marius était fort jeune, et les auteurs qui lui donnent le plus d'âge ne vont pas au-delà de vingt-six à vingt-sept ans. Rien n'était plus irrégulier qu'une pareille élection. Mais alors on ne connaissait plus de lois. La mère du jeune consul fut assez sensée pour pleurer cet honneur prématuré, qu'elle prévoyait devoir être funeste à son fils. Carbon, consul pour la troisième fois avec le jeune Marius. Vell. lib. 2, c. 16. Appian. Auctor de Vir. illustr. in Mar. filio.

C. MARIUS. An. R. 670. Av. J.C. 82.

CN. PAPIRIUS CARBO. III.

Cette année, ou même dès la précédente, Muréna, qui avait été laissé par Sylla en Asie, comme nous

l'avons dit, renouvela la guerre contre Mithridate. Je remets à en parler dans un autre lieu.

Fabius, préteur, est brûlé dans son palais à Utique. Freinshem. Suppl. l. 86, c. 3.

Un autre fait trouvera ici sa place. C. Fabius, qui avait chassé Métellus Pius de l'Afrique, qu'il gouvernait comme préteur, digne ministre des Marius et des Carbon, se rendit si odieux par ses rapines, par ses cruautés, par l'horrible projet de soulever les esclaves et de les porter à égorger leurs maîtres, que les citoyens romains, établis en grand nombre dans Utique, le brûlèrent vif dans son propre palais. Et cette violence ne fut regardée que comme une vengeance légitime, au sujet de laquelle il ne fut fait à Rome ni information ni poursuite. Peut-être aussi les Romains étaient-ils trop occupés des maux qui les pressaient pour penser à un objet si éloigné; car la guerre civile continuait en Italie avec plus de fureur que jamais; et les consuls, manquant d'argent pour payer leurs troupes, firent rendre un décret du sénat pour enlever et convertir en monnaie tous les ornements d'or et d'argent qui étaient dans les temples de Rome.

Avantages remportés par les lieutenants de Sylla.

Je ne m'étendrai point sur les avantages que remportèrent les lieutenants de Sylla, Métellus, Pompée, Crassus, M. Lucullus, frère de celui dont nous avons déja parlé plus d'une fois, et qui était actuellement en Asie. Nous avons peu de détails sur tous ces faits. Qu'il me suffise de remarquer que presque partout le parti de Sylla fut victorieux, et que sur un très-grand nombre d'actions il n'y en eut que très-peu où il souffrit quelque échec. Je m'attacherai aux exploits de Sylla lui-même. C'est ce qu'il y a de plus important et de plus capable d'intéresser.

Sylla, toujours attentif à diminuer le nombre de ses ennemis, s'engagea par un traité solennel avec les peuples d'Italie, à les faire jouir du droit et des prérogatives de citoyens romains, qui leur avaient été accordés. Ce traité, qui détachait de la faction de Marius un si grand nombre de partisans, ne fut pas un des événements les moins propres à augmenter la confiance que Sylla avait de vaincre, et qui était si grande, que, si des plaideurs venaient se présenter devant lui pour lui demander justice, il remettait à juger leur affaire lorsqu'il serait dans Rome; et cela pendant que ses adversaires dominaient dans la ville et remplissaient l'Italie de leurs armées.

Il fait un traité avec les peuples d'Italie. Sa conduite. Liv. Epit.

Il semble que le consul Marius avait la même pensée, et qu'il ne doutait point que Sylla ne fût à la fin victorieux. Ce fut pour lui un motif de se porter à une horrible barbarie; et, craignant que ceux qu'il voulait perdre ne lui échappassent, il hâta sa vengeance pendant qu'il était encore le maître. Le préteur Brutus Damasippus commandait dans Rome en l'absence des consuls, qui tous deux en étaient sortis pour se mettre à la tête des armées. Marius écrivit de son camp à ce préteur pour lui ordonner de massacrer les chefs de la faction de Sylla, c'est-à-dire les premiers du sénat et de la noblesse. Damasippus était un scélérat, dévoué à toutes les fureurs du parti qu'il avait embrassé. Il exécuta donc sans scrupule cet ordre inhumain; et, joignant la perfidie à la cruauté, il convoqua le sénat sous quelque prétexte, et ensuite il y fit entrer des meurtriers qui égorgèrent un très-grand nombre de sénateurs. L'histoire nous a conservé les noms de quatre des principaux : Carbon Arvina, proche parent de Car-

Massacres ordonnés par le consul Marius, exécutés par Damasippus. Appian. Vell. lib. 2, c. 26.

bon consul de l'année dont je raconte les événements, et seul de cette famille qui ait été un bon citoyen au jugement de Cicéron; P. Antistius, beau-père de Pompée; L. Domitius; et enfin le grand-pontife Q. Scévola.

Mort de Scévola, grand-pontife. Cic. ad Att. lib. 7, n. 3.

Ce respectable vieillard avait bien prévu que c'était là le sort qui l'attendait; mais, attaché à l'observance la plus exacte de tous les devoirs, quoiqu'il trouvât le parti de Sylla le meilleur, il ne pouvait approuver la violence et la guerre civile; et il disait qu'il aimait mieux s'exposer à périr par le fer de ses ennemis que de venir les armes à la main assaillir les murs de sa patrie. Lorsqu'il se vit près d'être attaqué, il voulut s'enfuir; il gagna même le vestibule du temple de Vesta. Mais il y fut atteint et égorgé par les meurtriers.

Damasippus, selon la barbare coutume établie depuis quelque temps à Rome, étendit sa cruauté au-delà même de la mort de ces illustres personnages. Le corps de Carbon Arvina, dont on avait coupé la tête, fut attaché au bout d'une potence, et porté en cet état par la ville. Les autres furent traînés avec le croc par les rues, et jetés dans le Tibre. La femme d'Antistius, qui se nommait Calpurnia, désespérée de la mort funeste de son mari, se tua elle-même.

Bataille de Sacriport, où Marius est défait par Sylla. Plut. in Syl. Appian.

Ces cruautés ne précédèrent pas de beaucoup la défaite entière de Marius par Sylla. La bataille se donna auprès d'un lieu nommé par les Latins *Sacriportus*, entre Signia et Préneste[1]. La nuit d'auparavant Sylla avait eu un songe qui lui donnait de grandes espérances. Il avait cru voir le vieux Marius qui recommandait à son fils de craindre le jour du lendemain comme un jour

[1] Segni et Palestrina.

qui devait être malheureux pour lui. En conséquence, Sylla, prévenu comme il était en faveur des présages et des songes, et de toute espèce de divination, désirait extrêmement de combattre. Mais ses soldats, lorsqu'ils se trouvèrent en présence de l'ennemi, étaient si fatigués d'une longue marche pendant laquelle ils avaient essuyé une grande pluie, qu'ils se jetaient par terre, se couchant sur leurs boucliers pour prendre quelque repos. Il fallut donc que Sylla consentît à leur donner l'ordre de se retrancher; et ils se mirent sur-le-champ en devoir de se dresser un camp. Mais, Marius étant venu les attaquer avec fierté et avec menaces pendant qu'ils travaillaient, ces vieux soldats se crurent insultés. L'indignation leur fit retrouver leurs forces; et, plantant leurs demi-piques sur le bord du fossé qu'ils avaient déja creusé, ils marchent à l'ennemi l'épée à la main. Le combat fut vif; mais bientôt l'aile gauche de Marius commençant à plier, cinq cohortes et deux escadrons passèrent du côté de Sylla. Cette désertion découragea les autres; en un moment la fuite fut générale, et tous cherchent à se retirer dans Préneste. Sylla les poursuit vivement; de sorte que les Prénestins craignirent qu'il n'entrât avec les fuyards dans leur ville, et fermèrent leurs portes. C'est là que se fit le plus grand carnage. Marius, qui trouva en arrivant les portes fermées, fut tiré dans la ville par-dessus les murs avec une corde. Sylla, dans ses mémoires, disait qu'il n'avait perdu dans cette action que vingt-trois soldats, et qu'il en avait tué vingt mille des ennemis, et fait huit mille prisonniers. Parmi ces prisonniers tout ce qui se trouva de Samnites fut égorgé par son ordre; il regardait cette nation comme l'ennemie implacable du nom romain.

Siége de Préneste.

La ville de Préneste était très-forte ; il fallut l'assiéger dans les formes. Sylla donna le commandement de ce siége à Lucrétius Ofella, qui depuis peu avait quitté le parti de Carbon pour passer dans le sien. Appien dit que cet Ofella n'était qu'un simple chevalier romain : Velleïus assure qu'il avait été préteur. Quoi qu'il en soit, il paraît que c'était un homme obscur, et que ce fut précisément à raison de son obscurité que Sylla le choisit pour lui donner un commandement de cette importance. Dion remarque que Sylla commença alors à se démasquer ; et qu'au lieu que jusque-là il avait témoigné toute sorte de considération pour cette noblesse qui l'environnait, et qui faisait la gloire et la force de son parti, dès qu'il se vit au-dessus de ses affaires, il la négligea et lui préféra des hommes sans naissance, qui se prêtaient plus aisément à toutes ses volontés, et qui ne lui enlevaient point l'honneur des succès. Conduite pleine d'ingratitude, mais trop ordinaire aux ambitieux, qui ne considèrent les hommes qu'à proportion du besoin qu'ils en ont, et qui, dès qu'ils peuvent s'en passer, comptent pour rien les services reçus.

Dio. apud Vales.

Sylla est reçu dans Rome. Appian.

Pendant que Lucrétius Ofella assiégeait Marius dans Préneste, Sylla marchait vers Rome, sentant de quelle importance il était pour lui d'enlever à ses ennemis la capitale de l'empire, et regardant avec raison cette conquête comme le fruit de toutes ses autres victoires. Il y fut reçu sans difficulté. La disette était dans la ville ; et on y était accoutumé, par tant de vicissitudes successives en un assez petit nombre d'années, à subir la loi du plus fort. Tous les adversaires de Sylla s'étaient enfuis à son approche. Il fit vendre leurs biens à l'en-

can; et, ayant assemblé le peuple, il déplora la nécessité où il s'était trouvé de se venger par les armes : il exhorta tous les citoyens à prendre courage, et leur promit que dans peu la tranquillité serait rétablie dans la ville, et le gouvernement remis sur l'ancien pied. Belles promesses! qui furent bien démenties par ses actions.

Efforts inutiles pour secourir Préneste. Norbanus et Carbon abandonnent l'Italie.

Cependant le parti de Marius se mettait en mouvement pour secourir Préneste; mais ce fût inutilement. Sylla, ou par lui-même, ou par ses lieutenants, défit en toute occasion les différents corps d'armée qui tentèrent le secours. Et, les disgraces se réitérant et s'accumulant sans cesse les unes sur les autres, enfin les principaux chefs désespérèrent totalement des affaires, et abandonnèrent l'Italie. Norbanus se retira à Rhodes, et Carbon en Afrique. Ils laissaient néanmoins des forces encore formidables; et, outre plusieurs légions romaines, une armée de quarante mille, tant Lucaniens que Samnites, commandée par trois chefs courageux et expérimentés, M. Lamponius, Pontius Télésinus, et Gutta de Capoue, donna de terribles alarmes à Sylla.

Dernière bataille, livrée aux portes de Rome, entre Sylla et les Samnites. Plut. in Syl.

Cette armée, jointe à Carrinas, Damasippus, et quelques autres chefs du même parti, avait tenté sans succès de forcer des gorges par lesquelles il fallait passer pour pénétrer jusqu'à Préneste, et qui étaient gardées par Sylla. Enfin, se voyant Sylla en tête, et sachant que Pompée s'avançait pour les prendre en queue, Télésinus, grand capitaine et homme de ressources, forma subitement le dessein d'aller attaquer Rome même, qui était actuellement sans défense, et peu s'en fallut qu'il ne réussît : car étant parti de nuit, il déroba si adroitement sa marche aux adversaires,

qu'il arriva à une demi-lieue de la ville, du côté de la porte Colline, sans avoir trouvé d'obstacle, bien fier et bien glorieux d'avoir trompé de si habiles généraux. La terreur fut aussi grande dans Rome que lorsque autrefois on avait vu Annibal aux portes, et le danger n'était pas moindre. Ce n'étaient que courses incertaines, que cris lamentables des femmes et des enfants qui déploraient leur infortune, et appréhendaient tout ce que peut craindre une ville prise d'assaut. Au point du jour la plus brillante jeunesse de Rome sortit à cheval pour aller reconnaître l'ennemi, et pour escarmoucher. Plusieurs furent tués, et entre autres un Ap. Claudius. Enfin, on vit arriver Balbus, envoyé par Sylla avec sept cents chevaux. Il était venu à toute bride; et n'ayant pris qu'un moment haleine, il alla sur-le-champ harceler et amuser les Samnites, en attendant Sylla, qui vint réellement peu après avec toute son armée, et qui, à mesure que les troupes arrivaient, les faisait repaître à la hâte et les rangeait en même temps en bataille. Dolabella et Torquatus, deux des principaux officiers, voulurent lui représenter qu'il serait plus à propos de ne point exposer sur-le-champ au combat des troupes fatiguées d'une marche forcée. Il ne les écouta point, et fit sonner la charge. C'était le premier novembre, sur les trois heures après midi.

Le combat fut des plus rudes. La haine échauffait les courages de part et d'autre; et jamais l'intérêt ne fut plus grand, puisqu'il s'agissait du sort de la ville de Rome, devant laquelle ils combattaient. L'aile droite de Sylla, que commandait Crassus, fut pleinement victorieuse; mais elle s'éloigna du champ de bataille, et poursuivit fort loin les fuyards. La gauche, où était

le général en personne, souffrit beaucoup, et avait peine à résister. Sylla ne se ménageait pas ; il allait de rang en rang, monté sur un beau cheval blanc, plein de feu et très-léger à la course. Deux des ennemis le reconnurent, et se mirent en disposition de lancer sur lui leurs javelines. Heureusement son écuyer les aperçut, et d'un coup de fouet animant le chéval de son maître, il le fit avancer si à propos, que les deux javelines vinrent tomber à peu de distance de la croupe du cheval.

Cependant Télésinus encourageait ses Samnites, en leur criant[1], « que c'était ici le dernier jour des Ro- « mains : qu'il fallait prendre et ruiner leur ville : que « jamais on ne se délivrerait de ces loups ravissants, de « ces fiers ennemis de la liberté de l'Italie, si l'on ne « détruisait leur repaire ». Sylla se trouvait alors dans le plus grand danger qu'il eût couru de sa vie. Soit superstition, soit pour faire reprendre cœur à ses troupes, il tira de son sein une petite figure d'Apollon Pythien, qu'il avait enlevée de Delphes, et qu'il portait toujours sur lui ; et la baisant, et lui adressant la parole : « O Apollon, disait-il, après avoir rendu l'heureux « Sylla victorieux en tant d'occasions, ne l'avez-vous « amené aux portes de sa patrie que pour l'y faire périr « honteusement avec ses concitoyens ? » En même temps il animait les siens à bien faire, par prières, par menaces, et en prenant même quelques-uns par le bras pour les forcer de tourner tête. Tout fut inutile : le désordre augmenta de plus en plus ; et lui-même, en-

[1] « Adesse Romanis ultimum diem : eruendam delendamque urbem : nunquam defuturos raptores italicæ libertatis lupos, nisi sylva in quam refugere solerent esset excisa. » (VELL. lib. 2, cap. 27.)

traîné par les fuyards, fut obligé de céder à l'ennemi vainqueur, ayant perdu un grand nombre de personnes de marque. Plusieurs, qui étaient sortis de Rome pour être spectateurs du combat, payèrent bien chèrement leur curiosité, et furent tués ou écrasés. L'alarme fut si grande, que peu s'en fallut que le siége de Préneste ne fût levé, parce que la fuite en porta quelques-uns de ce côté-là qui dirent à Lucrétius Ofella que tout était perdu, que Sylla était vaincu, et que la ville de Rome était prise.

Enfin Sylla reprit le dessus, sans que nous puissions trop dire comment, faute de mémoires assez instructifs. Vell. II, 27. Ce que nous savons, c'est qu'après une heure de nuit, les Romains commencèrent à respirer, et les Samnites à avoir du désavantage; que l'on se battit bien avant dans la nuit; que Pontius Télésinus fut blessé à mort, et trouvé le lendemain sur le champ de bataille, ayant encore un reste de vie, et avec un air de fierté que les approches mêmes de la mort n'avaient pu lui faire perdre. Son camp fut pris, son armée taillée en pièces ou Strab. lib. 5, pag. 294. dissipée. Il échappa peu de Samnites; car Sylla avait défendu qu'on leur fît aucun quartier.

Plutarch. Lorsque la nuit était déja bien avancée, Sylla reçut des nouvelles de Crassus, qui avait poursuivi les ennemis jusqu'à la ville d'Antemnes, à plus de deux lieues au-delà de Rome. Il demandait des rafraîchissements pour ses soldats, qui s'étaient campés au lieu même où ils avaient cessé de poursuivre. Il aurait épargné bien des dangers et de vives inquiétudes à son général, si, après avoir mis en fuite l'aile des ennemis qui lui était opposée, il eût seulement envoyé après eux ce qu'il fallait de troupes pour les empêcher de se rallier, et

fût venu avec ses principales forces au secours de l'aile gauche des Romains.

Cette victoire de Sylla porta le dernier coup au parti de Marius et à la ligue sociale; et le vainqueur aurait été le plus heureux et le plus glorieux des hommes [1], s'il eût cessé de vivre le jour qu'il acheva de vaincre. Mais il déshonora sa victoire par les plus odieuses et les plus détestables cruautés : ce qui doit paraître d'autant plus étonnant, que jusque-là il avait montré de la modération et de la douceur, et qu'il était même naturellement gai et enjoué, caractère qui ne semble pas annoncer une disposition à devenir cruel. Au contraire, il avait paru compatissant, et on l'avait vu s'attendrir souvent jusqu'aux larmes. Car pour ce qui est de Marius, il était né féroce, et la souveraine puissance avait fortifié et non changé son caractère. Il n'en est pas de même de Sylla, et son exemple est tout-à-fait propre à décrier la prospérité et la puissance absolue [2], comme rendant les hommes fastueux, insolents et inhumains, soit qu'elle change véritablement leurs mœurs, soit qu'elle découvre seulement des vices qui sans elle seraient demeurés cachés.

Changement dans les mœurs de Sylla. Plutarch.

Le premier trait par lequel il manifesta le goût qu'il avait pris pour la cruauté fut le meurtre de six à sept mille prisonniers. Trois mille hommes après le combat s'étant offerts de se rendre à lui, il leur promit la vie

Six mille prisonniers sont massacrés par ses ordres.

[1] « Felicis nomen usurpâsset justissimè, si eumdem et vincendi et vivendi finem habuisset. » (VELL. lib. 2, cap. 27.)

[2] Εἰκότως προσετρίψατο ταῖς μεγάλαις ἐξουσίαις διαβολὴν, ὡς τὰ ἤθη μένειν οὐκ ἐώσαις ἐπὶ τῶν ἐξ ἀρχῆς τρόπων, ἀλλ' ἔμπληκτα, καὶ χαῦνα καὶ ἀπάνθρωπα ποιούσαις.... εἴτε κίνησίς ἐστι καὶ μεταβολὴ φύσεως ὑπὸ τύχης, εἴτε μᾶλλον ὑποκειμένης ἀποκάλυψις ἐν ἐξουσίᾳ κακίας. (PLUTARCH. in *Sylla* [31].)

sauve, s'ils voulaient mériter leur grace en attaquant leurs compagnons, qui n'étaient pas encore soumis. Ils le firent; et dans le combat qui se livra, plusieurs ayant été tués de part et d'autre, tout ce qui resta des deux corps, au nombre de six mille hommes, se livrèrent à lui sur sa parole. Il les assembla tous dans un même lieu, leur faisant espérer qu'il les distribuerait dans ses légions. Mais il donna ordre qu'on les massacrât dans le temps que, non loin de cet endroit, il tenait le sénat dans le temple de Bellone. Et cette action, si horrible en elle-même, n'est pas encore ce qu'il y a ici de plus affreux. Mais au cri effroyable que jetèrent ces malheureux lorsqu'ils virent qu'on les allait égorger, tout le sénat s'étant troublé, Sylla ne changea point de visage; et avec un sang-froid et une tranquillité qu'à peine attendrait-on d'un tyran endurci dans le crime dès l'enfance : *Messieurs* [1], dit-il aux sénateurs, *prêtez-moi attention; c'est un petit nombre de séditieux que l'on met à mort par mon ordre.*

Rome remplie de meurtres. Sallust. Cat. n. 51.

Ce carnage fut comme le signal des meurtres dont la ville fut remplie les jours suivants. Une des premières victimes de la vengeance de Sylla fut le cruel Damasippus, à la mort duquel tout le monde applaudit. Si le vainqueur n'eût fait périr que de semblables pestes publiques, la joie eût été universelle. Mais il poursuivait avec acharnement tous les restes du parti vaincu; et de plus, ceux qui l'approchaient, et qui avaient du crédit auprès de lui, se défaisaient, sous son autorité et de son aveu, de leurs ennemis particuliers, ou même de ceux dont les biens leur faisaient envie.

[1] « Hoc agamus, P. C., seditiosi pauculi meo jussu occiduntur. » (Sen. *de Clem.* lib. 1, cap. 12.)

Au milieu de tant d'horreurs le sénat s'étant assemblé, il y eut des murmures et des plaintes; et Q. Catulus, fils de celui que Marius avait fait périr, osa élever sa voix, et dire tout haut : *Avec qui donc prétendons-nous vivre, si nous tuons dans les combats ceux qui ont les armes à la main, et dans la paix ceux qui ne les ont plus?* Un jeune homme qui se nommait C. Métellus alla plus loin; et, s'adressant à Sylla lui-même, il lui demanda quelle serait la fin des maux publics. *Car*, ajouta-t-il, *nous ne cherchons point à sauver ceux que vous avez condamnés à périr; mais il est juste de tirer d'inquiétude ceux à qui vous laissez la vie.* Sylla ayant répondu qu'il n'avait pas encore déterminé qui étaient ceux à qui il devait faire grace, un certain Furfidius, homme de bas lieu et indigne flatteur, prit la parole, et lui dit : *Eh bien! faites-nous connaître qui sont ceux que vous avez condamnés.* Sylla répondit qu'il le ferait; et c'est ainsi que fut amenée cette horrible proscription, qui fait encore aujourd'hui frémir après tant de siècles.

Proscription. Plut. in Syl. Oros. v, 21. Flor. lib. 3, c. 21.

Car le lendemain Sylla, sans avoir pris l'avis d'aucun de ceux qui étaient en charge, fit dresser et afficher dans la place publique une liste de quatre-vingts noms, à la tête desquels étaient les deux consuls actuellement en charge, Carbon et Marius; puis Scipion et Norbanus, qui avaient exercé le consulat l'année précédente; ensuite Sertorius, et enfin ceux qui se faisaient distinguer davantage entre les ennemis du parti victorieux. Le jour suivant, nouvelle liste de deux cent vingt; et le troisième, un pareil nombre; et Sylla, haranguant le peuple à ce sujet, dit qu'il avait proscrit ceux dont il s'était souvenu, et qu'à mesure que les noms des

Plutarch.

Appian. autres se présenteraient à sa mémoire, il les proscrirait. Il ajouta qu'il ne pardonnerait à aucun de ses ennemis, et qu'il traiterait avec la dernière rigueur tous ceux qui, depuis le jour que le consul Scipion avait rompu le traité avec lui et manqué à sa parole, avaient rendu service au parti contraire ou en commandant des armées, ou comme questeurs, ou comme tribuns des soldats, enfin de quelque manière que ce pût être.

On voit quelle étendue il donnait à sa vengeance, et combien le nombre des coupables devait être grand. On en fit la recherche et dans Rome et dans toute l'Italie. C'était un crime d'avoir porté les armes sous Carbon, Norbanus, ou Marius; d'avoir payé les taxes qu'ils avaient imposées; en un mot, de les avoir aidés de conseils, de vivres, ou d'argent. Les liaisons d'amitié et d'hospitalité, société d'affaires, avoir prêté à quelqu'un des ennemis de Sylla, ou en avoir emprunté quelque somme, il n'en fallait pas davantage pour être condamné. Bien entendu que c'était principalement contre les riches que l'on faisait valoir toutes ces accusations. Après cet exposé, il est aisé de concevoir que le nombre des proscrits se soit grossi tellement, qu'on le fasse monter à quatre mille sept cents, dont deux mille tant sénateurs que chevaliers. Et le tyran était si éloigné d'avoir honte d'une si détestable barbarie, qu'il fit mettre les noms de cette multitude de proscrits sur les registres publics, comme s'il se fût agi de quelque exploit glorieux dont il eût fallu conserver le souvenir à la postérité.

Plutarch. L'édit de proscription punissait la compassion et l'humanité comme un crime, imposant peine de mort à quiconque recevrait un proscrit et lui donnerait asyle,

sans excepter ni frère, ni père, ni fils. Au contraire, on promettait aux assassins deux talents pour récompense du meurtre, quand même ce serait un esclave qui tuerait son maître, ou un fils qui tuerait son père. De plus, les biens des proscrits étaient confisqués, et, ce qui parut le plus injuste, leurs fils et petits-fils déclarés incapables de posséder aucune charge. Cette dernière iniquité a été relevée par plusieurs écrivains: mais nul ne l'a peinte avec plus de force que Salluste, qui fait ainsi parler Lépidus: *Sylla est le seul*[1], *depuis que le genre humain subsiste, qui ait préparé des supplices à ceux mêmes qui ne sont pas encore nés, en sorte qu'avant que la vie leur soit assurée, la vexation est déja toute prête et les attend par avance.*

La proscription ne se renferma pas dans Rome; elle s'étendit, comme nous l'avons dit, dans toutes les villes d'Italie, et il n'y avait ni temple, si saint qu'il pût être, ni foyer domestique, ni maison paternelle, qui fût un lieu de sûreté. Les maris étaient égorgés entre les bras de leurs femmes, et les fils entre ceux de leurs mères. Il y eut même des femmes comprises dans cette funeste boucherie, et livrées à l'épée des meurtriers; et le nombre de ceux qui furent sacrifiés à la vengeance et au ressentiment n'égalait pas à beaucoup près ceux qui étaient proscrits à cause de leurs richesses. Souvent les assassins eux-mêmes disaient que tel devait sa condamnation et sa mort à une belle maison qu'il possédait, un autre à ses jardins, un troisième à ses bains chauds.

Plutarque cite en particulier un certain Q. Aurélius,

[1] « Quin solus omnium, post memoriam hominum, supplicia in post futuros composuit, quis priùs injuria quàm vita certa esset. » (SALLUST. *Hist.* lib. I.)

homme paisible, qui ne s'était jamais mêlé d'aucune affaire, et qui croyait n'avoir de part à la calamité publique que par la compassion qu'il ressentait pour le malheur des autres. Cet homme s'étant mis à lire la liste des proscrits, uniquement par curiosité, y aperçut son nom. *Ah, malheureux!* s'écria-t-il, *c'est ma terre d'Albe qui me proscrit;* et à quelques pas de là il fut massacré.

Diod. apud Vales.

Un autre se trouva dans le même cas, mais avec une différence essentielle : c'est qu'il insultait aux malheureux, et qu'à chaque nom qu'il lisait, il donnait l'essor à ses réflexions malignes et odieuses. La justice divine [1], comme le remarque Diodore de Sicile, l'en punit sur-le-champ. Son nom était sur la liste fatale. Réduit au silence lorsqu'il le vit, il voulut se dérober furtivement; mais il fut reconnu et poignardé.

Cruautés de Catilina; supplice horrible de Marius Gratidianus. Plutarch.

Les historiens nous ont laissé peu de détail des faits particuliers qui regardent cette proscription. Ce que nous savons de plus circonstancié, ce sont les exploits de Catilina, qui fit dès-lors l'apprentissage des plus grands crimes. Il commença par tuer son frère, et ensuite il obtint de Sylla qu'il fût mis au rang des proscrits.

Sen. de Ira, l. 3, c. 18. Val. Max. lib. 9, c. 2.

Pour témoigner sa reconnaissance de cet horrible bienfait, il se chargea du supplice de M. Marius Gratidianus, que Sylla avait condamné à être immolé sur le tombeau de Catulus [2], homme plein de douceur, et qui eût été bien éloigné de souhaiter une pareille vengeance. Mais c'étaient comme des représailles de la mort de L. César,

[1] Ἔνθα δὴ δαιμονίου τινὸς νέμεσις τῷ διασύροντι τὴν τῶν ἀκληρούντων τύχην ἐπέθηκε τὴν πρέπουσαν τῇ κακίᾳ τιμωρίαν. (DIOD.)

[2] « Catilina M. Marium ante bustum Q. Catuli carpebat, gravissimus mitissimi viri cineribus. » (SENECA.)

égorgé quelques années auparavant par la faction contraire sur le tombeau de Q. Varius.

L'infortuné Gratidianus, qui avait été presque adoré par le peuple romain, fut donc traîné par les rues de Rome jusqu'au-delà du Tibre, et frappé de verges par les bourreaux pendant tout le chemin. Lorsqu'il fut arrivé au lieu du supplice, Catilina lui fit arracher les yeux, couper les mains et la langue, briser les os des cuisses, et après l'avoir ainsi tourmenté dans toutes les parties de son corps, enfin il termina, en lui tranchant la tête, son supplice et sa vie. Un sénateur présent à cet horrible spectacle, s'étant trouvé mal et étant tombé en défaillance, fut tué sur-le-champ. Catilina prit la tête toute sanglante de Gratidianus, et l'apporta aux pieds de Sylla dans la place publique : après quoi, pour joindre l'impiété à l'inhumanité, il alla laver ses mains dans le bassin d'eau lustrale du temple d'Apollon.

Catilina méritait d'être récompensé par Sylla. Il fut donc mis à la tête des soldats gaulois, qui faisaient la plupart de ces cruelles exécutions. Aidé de leur ministère, il fit périr un grand nombre de chevaliers des plus distingués, entre lesquels on compte Q. Cécilius son beau-frère, qu'il tua de sa propre main.

Oppianicus exerce ses vengeances particulières à la faveur de la proscription. Cic. pro Cluent.

Cicéron nous fournit encore un trait qui fera voir comment les vengeances particulières s'exerçaient à l'ombre de celles de Sylla. Oppianicus, chevalier romain de la ville de Larinum dans l'Apulie, homme couvert de crimes, ayant fait assassiner secrètement le frère de sa femme, afin que son fils recueillît seul la succession d'une grand'mère, se vit menacé par les parents du mort, qui lui déclarèrent que, s'ils pouvaient recouvrer des preuves, ils l'accuseraient et le

poursuivraient en justice. Ce scélérat vient à Rome, prend une commission de Sylla, et étant retourné à Larinum avec des soldats, il fait massacrer tous ceux qui l'avaient menacé de l'accuser.

Caton, âgé de quatorze ans, veut tuer Sylla. Plut. in Cat.

On ne peut douter que tant de cruautés ne révoltassent infiniment les esprits contre celui qui en était l'auteur. Mais la crainte étouffait tous les autres sentiments; et ces fiers Romains, dominateurs superbes des nations, gémissaient eux-mêmes indignement sous l'esclavage du tyran le plus impitoyable qui fut jamais. Nous ne pouvons citer pour exemple de générosité dans ces temps-ci qu'un seul enfant. Caton, alors âgé de quatorze ans, sembla seul avoir conservé les maximes anciennes et le cœur romain. Sylla était ami de sa famille, et lui permettait par cette raison de venir le voir quelquefois. C'était une faveur signalée; et le précepteur du jeune Caton, homme sage, et qui sentait combien cette distinction était et honorable et utile pour son élève, le menait souvent à la maison de Sylla. Tout y respirait l'horreur : on n'y voyait que têtes sanglantes que l'on y apportait de toutes parts, ou de malheureux citoyens que l'on en emmenait pour les faire périr dans les tourments. L'enfant, frappé de cet horrible spectacle, et voyant tout le monde gémir secrètement, demanda à son précepteur pourquoi personne ne tuait un tel tyran. *C'est*, lui répondit-il, *qu'on le craint encore plus qu'on ne le hait. Et que ne m'avez-vous donc*, reprit l'enfant, *donné une épée, afin que je tuasse le tyran, et que je délivrasse ma patrie de la servitude?* Il prononça ces mots d'un ton de voix et d'un air de visage qui firent trembler Sarpédon. C'était le nom du précepteur, qui, depuis ce

moment, observa soigneusement son disciple, dans la crainte qu'il ne se portât à un coup hardi, auquel alors personne n'osait penser.

César proscrit, et sauvé par l'intercession d'amis puissants. Mot de Sylla à son sujet. Suet. Cæs. 1. Plut. Cæs. 1.

Entre ceux qui échappèrent à la proscription, aucun nom n'est plus célèbre que celui de César, qui n'avait alors que dix-huit ans. J'ai déja dit qu'il était neveu de la femme de Marius, et en conséquence cousin-germain du jeune Marius actuellement consul. Il avait contracté un nouvel engagement avec ce parti en épousant la fille de Cinna, que toute la puissance de Sylla vainqueur ne put l'engager à répudier. Il fut donc obligé de se cacher et, quoiqu'il eût actuellement la fièvre quarte, de changer presque toutes les nuits de retraite. Il fut même, dans une occasion, reconnu par les satellites de Sylla; mais il se tira de leurs mains à force d'argent. Il avait des amis puissants qui sollicitaient pour lui. Sylla néanmoins demeura long-temps inflexible. Enfin, comme ils le pressaient et lui demandaient ce qu'il pouvait craindre d'un enfant : *Vous le voulez*[1]? leur dit Sylla, *eh bien, je vous accorde sa grace; mais je vous avertis que vous sauvez le destructeur futur de notre ouvrage et de tout le parti de la noblesse : car cet enfant vaut lui seul plusieurs Marius.* Jamais prédiction ne fut plus exactement vérifiée; et elle prouve que Sylla avait une grande pénétration et se connaissait bien en hommes. On rapporte encore de lui un autre mot dans le même sens au sujet du même César, qui dans sa jeunesse avait des manières fort

[1] « Vincerent, ac sibi haberent : dummodò scirent eum quem incolumem tantoperè cuperent, quandoque optimatium partibus, quas se cum simul defendissent, exitio futurum; nam Cæsari multos Marios inesse. » (SUET.)

molles, prenait des airs de petit-maître, et en particulier laissait toujours sa ceinture fort lâche. Sylla ne fut pas la dupe de ces dehors efféminés [1], et il avait coutume de dire à ses amis : *Donnez-vous de garde de cet enfant dont la ceinture lâche semblerait annoncer la mollesse; il n'est rien moins que ce qu'il paraît.* La grace de César fut donc en quelque façon arrachée à Sylla. Il fallut au moins que César s'éloignât de l'Italie, et il alla en Asie faire ses premières armes sous Minucius Thermus.

Fin du siége de Préneste. Mort du jeune Marius. Appian. Plut. in Syl. Liv. Epit.

Cependant le siége de Préneste finit, et donna une nouvelle matière aux cruautés de Sylla. Il y avait envoyé à Lucrétius Ofella, son lieutenant, la tête de Télésinus, tué à la bataille de la porte Colline, et celles des deux commandants romains, Carrinas et Marcius, massacrés par ses ordres après le combat; il y envoya encore la tête de Gratidianus: de sorte que les assiégés, voyant qu'ils avaient perdu tous leurs chefs, sachant la désertion de Norbanus et de Carbon, et n'ayant aucune ressource, prirent le parti d'ouvrir les portes au vainqueur. Le consul Marius ne voulut pas néanmoins se rendre; mais, ayant tâché de se sauver par des souterrains qui conduisaient de la ville dans la campagne, et trouvant les issues fermées et gardées par des soldats, il se battit avec le jeune Télésinus, frère de celui dont nous venons de parler. Leur dessein était de se délivrer tous deux à la fois, par une mort honorable, des supplices que leur préparait Sylla; mais Marius, après avoir tué son ami, se trouvant simplement blessé, se fit achever par un de ses esclaves. Sa tête fut portée à

[1] « Unde emanâsse Syllæ dictum (ferunt) optimates sæpiùs admonentis, ut malè præcinctum puerum caverent. » (SUET. *Cæs.* cap. 16.)

Sylla, qui la fit mettre sur la tribune aux harangues, et qui, en la considérant, insulta à la jeunesse de ce consul, *qui aurait dû*, disait-il, *manier la rame avant que d'entreprendre de conduire le gouvernail.*

Le jeune Marius ne s'était guère montré imitateur de son père que par rapport à la cruauté. Du reste, après avoir d'abord donné quelques signes de bravoure, qui l'avaient même fait appeler *fils de Mars*, il démentit tellement ses premiers essais, qu'il mérita d'être surnommé *fils de Vénus*. Plut. in Mar.

Sylla prend le surnom d'*heureux*.

On remarque néanmoins, comme une preuve de la haute idée que Sylla avait de ce jeune ennemi, qu'il ne prit le surnom d'*Heureux* que lorsqu'il s'en vit défait. Mais je ne trouve cette observation et cette date précise que dans un auteur dont le jugement n'est pas sûr. Ce qui est vrai, c'est que Sylla, qui toute sa vie s'était fait honneur, comme nous l'avons marqué, d'être favorisé de la fortune, et ce qu'on appelle un homme *heureux*, en prit solennellement le surnom vers ce temps-ci : de sorte qu'il se faisait appeler *L. Cornelius Sylla Felix*; et en écrivant aux Grecs, et dans les actes qui devaient être mis en langue grecque, il traduisait le mot *Félix* par celui d'Επαφρόδιτος, qui veut dire *aimé de Vénus*. Et sa femme Métella étant accouchée de deux enfants jumeaux, garçon et fille, il fit appeler l'un *Faustus*, l'autre *Fausta*, c'est-à-dire *heureux* et *heureuse*. Quel bonheur que celui d'un homme couvert du sang de ses compatriotes, et qui s'est rendu l'horreur du genre humain!

Vell. II, 27.

Plut. in Syl. Appian.

Massacre exécuté par Sylla dans Préneste.

Dès que la ville de Préneste fut prise, Sylla s'y transporta. Lucrétius avait déja fait tuer plusieurs sénateurs du parti de Marius, qu'il avait trouvés dans

cette ville. Sylla acheva, et condamna à mort ceux que son lieutenant avait fait mettre en prison; ensuite il ordonna à tous ceux qui étaient dans Préneste de se partager en trois bandes, Romains, Prénestins et Samnites. Il dit aux Romains qu'ils avaient mérité la mort, mais qu'il voulait bien leur faire grace en considération de la commune patrie. A l'égard des Prénestins, il commença à examiner les différents cas où ils pouvaient être, pour régler sur ces différences sa conduite à leur égard. Puis, trouvant la discussion trop longue, et n'ayant pas le temps d'y vaquer, il ordonna qu'ils fussent tous massacrés avec les Samnites, auxquels il ne pardonnait jamais. Il n'excepta qu'un seul Prénestin, qui était celui chez qui il logeait; mais cet homme généreux, disant qu'il ne voulait point être redevable de la vie au bourreau de ses concitoyens, se jeta au milieu d'eux, et fut égorgé. Le nombre de ceux qui périrent en cette occasion se monta, selon Plutarque, à douze mille; les femmes et les enfants furent seuls épargnés. La ville fut livrée au pillage, et le territoire confisqué au profit du peuple romain.

Villes proscrites, vendues, rasées par Sylla. Flor. III, 31.

Ce n'était plus assez pour Sylla de proscrire les têtes des particuliers, il proscrivit les villes entières. Sans parler de celles dont il abattit les murailles, ou détruisit les citadelles, ou qu'il accabla de taxes et d'amendes; plusieurs furent vendues à l'encan avec leurs territoires, Préneste, dont nous venons de parler, Spolète, Intéramna, Florence. Il fit faire le procès à la ville de Sulmo dans le pays des Volsques, avant même qu'elle fût prise, et la fit condamner à être rasée. Il exerça la même rigueur sur les villes du pays des Samnites; et Strabon témoigne que de son temps elles n'étaient

plus que des bourgades, ou même avaient été entièrement ruinées, et nomme entre autres Bovianum, Ésernia, Télésia. Strab. lib. 5, p. 249.

Pompée est envoyé en Sicile pour suivre les restes du parti vaincu.

L'Italie était réduite, et personne n'y résistait plus à Sylla. Mais il restait encore de grands débris du parti vaincu répandu dans les provinces, Perperna en Sicile, Carbon et Domitius en Afrique, Sertorius en Espagne. Pour ce qui est de ce dernier, il fallut bien des efforts et bien des années pour le détruire; nous en parlerons amplement dans la suite. Pompée fut envoyé par Sylla à la poursuite des autres.

Plut. in Pompeio. Appian.

Dès qu'il parut en Sicile, Perperna se retira, et Carbon vint lui-même se jeter entre ses mains : car, étant parti d'Afrique avec plusieurs sénateurs et autres gens de marque qui lui étaient demeurés fidèles, et s'étant avancé jusqu'à l'île de Cossura[1] pour tâcher d'avoir des nouvelles sûres d'Italie, il détacha L. Brutus dans une barque de pêcheur, avec ordre d'aller à Lilybée s'informer si Pompée était en Sicile. La barque fut arrêtée, et Brutus, voyant qu'il ne pouvait échapper, se tua lui-même, ayant appuyé la garde de son épée contre le banc des rameurs, et se jetant sur la pointe de tout le poids de son corps. Pompée, averti que Carbon était dans l'île de Cossura, l'envoya prendre, lui et tous ceux qui l'accompagnaient, et il les fit sur-le-champ mettre à mort sans vouloir les voir, hors Carbon, à l'égard duquel il se conduisit d'une manière qui a été justement blâmée d'orgueil et d'inhumanité. Il est vrai, dit Plutarque, qu'il ne pouvait guère se dispenser de lui ôter la vie; mais on ne pardonna pas à un jeune homme de vingt-quatre ans, et à un simple

Mort de Carbon.

[1] Pantalarée.

chevalier romain, comme il était encore, d'avoir fait traîner devant lui un consul actuellement revêtu pour la troisième fois de cette dignité suprême, et qui même lui avait autrefois rendu service dans le procès qu'il avait eu à soutenir pour la mémoire et les biens de son père. Pompée invectiva du haut de son tribunal contre ce malheureux prosterné à ses pieds, et ensuite ordonna qu'on le menât au supplice. Carbon montra autant de lâcheté en mourant qu'il avait fait paraître de cruauté et d'insolence dans le temps de sa prospérité. Pour gagner quelques misérables moments de vie, il feignit une colique qui l'obligeait de se retirer dans un lieu à l'écart; et comme il y demeurait trop long-temps, un soldat alla lui couper la tête dans ce honteux asyle. Cette tête fut envoyée à Rome pour être présentée à Sylla.

Val. Max. l. 5, c. 3-5, et l. 6, c. 2-8. Plutarch.

Mort de Soranus.

La mort de Q. Valérius Soranus a attiré aussi des reproches à Pompée; et il les mériterait, si les faits étaient constants. Soranus était homme de condition, et avait été préteur; d'ailleurs le plus docte des Romains, et parfaitement instruit, soit dans la philosophie, soit dans ce qui regardait les anciens rits et les pratiques de la religion de son pays. Pompée, dit-on, après l'avoir beaucoup questionné en se promenant avec lui, et avoir tiré de lui ce qu'il voulait savoir, l'envoya au supplice. Il y aurait sans doute dans cette façon d'agir de la noirceur et de la perfidie; mais ce fait a pour garant C. Oppius, ami de César, et dès-lors justement suspect lorsqu'il s'agit de Pompée. En effet Plutarque assure qu'il ne se prêta que forcément à la vengeance de Sylla, et que, s'il fut obligé de faire mourir ceux qui furent pris au vu et au su du public, il

Douceur de Pompée.

ferma les yeux sur plusieurs qui demeurèrent cachés en différentes retraites, et en aida même quelques-uns à se sauver.

Il fit plus, il osa montrer de la générosité dans une occasion éclatante. Il avait résolu de châtier la ville d'Himéra, qui avait suivi le parti de Marius. Le premier citoyen de cette ville, qui se nommait *Sthénius*, se présenta à lui, et le pria instamment de ne point faire tomber sur une multitude innocente la peine due à un seul coupable. *Et qui est ce coupable?* dit Pompée. *C'est moi*, reprit Sthénius. *Je suis le seul qui ai engagé mes citoyens dans le parti contraire au vôtre. J'y ai amené mes amis par la persuasion; j'y ai contraint mes ennemis par la force. Ainsi je suis seul responsable d'une faute que j'ai seul commise.* Pompée jugea qu'un homme d'un courage si héroïque était plus digne de son amitié que du supplice; et non-seulement il lui pardonna, mais, en sa considération, à toute la ville. Générosité de Sthénius.

Tout le reste de sa conduite se soutint, et la Sicile eut grand lieu de se louer de lui en toute manière. Depuis long-temps on n'y rendait point la justice, sans doute parce que les guerres civiles empêchaient que l'on n'y jouît de la tranquillité nécessaire. Pompée jugea et les différends entre les villes, et les procès entre les particuliers avec une équité et une intelligence parfaite. Seulement il parla avec hauteur aux Mamertins, qui voulaient décliner son tribunal et qui alléguaient leurs priviléges. *Il n'est point question*, leur dit-il, *de citer les lois à un homme qui a les armes à la main.* Ce discours était fier, mais ses actions étaient réglées par la justice; et de plus, ses mœurs tout-à-fait pures, et

Conduite tout-à-fait louable de Pompée en Sicile. Diod. apud Vales.

Plutarch.

éloignées de ces plaisirs licencieux auxquels l'âge donne un si furieux penchant, lui attirèrent l'admiration. Il eut assez grand soin d'empêcher que les vexations dont il s'abstenait lui-même ne fussent exercées par ceux qui étaient sous ses ordres. Il porta cette attention jusqu'à une précaution singulière par rapport aux soldats : car, ayant appris que dans les marches ils se débandaient pour piller, il fit cacheter leurs épées à l'entrée du fourreau, et celui qui avait rompu le cachet était puni.

§. II. *Sylla se fait nommer dictateur. Pouvoir sans bornes donné à Sylla. Il se montre avec l'appareil le plus terrible. Il fait massacrer dans la place Lucrétius Ofella qui demandait le consulat malgré sa défense. Il triomphe de Mithridate. Lois de Sylla. Il affaiblit et abaisse le tribunat. Il agrandit l'enceinte de la ville. Il vend les biens des proscrits d'une manière tyrannique. Bonne volonté d'un mauvais poète récompensée par Sylla. Sylla homme de plaisir. Crassus s'enrichit des biens des proscrits. Produit qui revient au trésor public de la vente de ces biens. Affaire de Sex. Roscius. Commencements de Cicéron. Sa naissance. Ses premières études. Il se fait dès-lors admirer. Ses travaux au sortir des écoles : philosophie, droit, exercices propres de l'éloquence. Il est chargé de la cause de Sex. Roscius, et la plaide avec beaucoup de courage et de liberté. Il fait un voyage en Asie. Douleur d'Apollonius Molon à son sujet. Il s'exerce à l'action avec Roscius le comédien. Mort de Norbanus. Prise*

de Nole et de Volaterre. Pompée est envoyé en Afrique contre Domitius. Aventure risible qui le retarde quelques jours. Bataille où Domitius est vaincu et tué. Pompée porte la guerre dans la Numidie. Sylla le rappelle. Émotion des soldats de Pompée à ce sujet. Surnom de Grand *donné à Pompée par Sylla, qui lui refuse néanmoins le triomphe. Mot hardi de Pompée. Son triomphe. Sylla consul en même temps que dictateur. Tendre reconnaissance de Métellus envers l'auteur du rétablissement de son père. Triomphe de Muréna, et récit de la guerre qu'il avait faite à Mithridate. Mithridate apaise la révolte des peuples de la Colchide en leur donnant son fils pour roi; puis il le tue. Occasion de la guerre que Muréna déclare à Mithridate. Événements de cette guerre peu considérables. Fin de la guerre. Verrès, lieutenant de Dolabella, proconsul de Cilicie. Il veut enlever la fille de Philodamus, et ensuite fait condamner à mort Philodamus lui-même et son fils. Dix mille esclaves affranchis par Sylla. Terres distribuées aux officiers et aux soldats de vingt-trois légions. Sylla abdique la dictature. Réflexions sur cet événement. Cérémonie de l'abdication. Sylla est insulté par un jeune homme. Il reproche à Pompée d'avoir fait Lépidus consul. Il donne une fête et des repas au peuple. Mort de Métella. Sylla se remarie avec Valéria. Il est attaqué de la maladie pédiculaire. Il donne des lois aux habitants de Pouzzole. Il travaille aux mémoires de sa vie jusqu'à deux jours avant sa*

*mort. Son testament. Dernière violence de Sylla. Il meurt. Réflexion sur le surnom d'*Heureux *pris par Sylla. Ses obsèques.*

An. R. 670. Av. J.C. 82. Sylla se fait nommer dictateur. Appian.

Sylla avait jusqu'ici régné de fait, mais sans titre. Il voulut colorer sa domination de quelque nom respecté, afin qu'elle ne parût pas une pure tyrannie. D'ailleurs il fallait donner un chef à la république, qui n'en avait plus depuis la mort des consuls Marius et Carbon. Il profita donc de cette occasion ; et étant sorti de la ville, il écrivit au sénat, qu'il croyait qu'il était à propos d'élire un interroi. Cette charge n'était usitée chez les Romains que lorsqu'il n'y avait point de magistrats curules dans la république. Ainsi la proposition de Sylla est une preuve que l'année 670, étant révolue, avait mis fin à la magistrature des préteurs et des édiles, et que nous sommes maintenant dans l'année 671.

An. R. 671. Av. J. C. 81.

L'élection se fit, selon la coutume, par les patriciens, et L. Valérius Flaccus, actuellement prince du sénat, fut élu interroi. Alors Sylla se découvrit. On s'était imaginé qu'il ne s'agissait, en nommant un interroi, que de parvenir à élire des consuls. Mais Sylla fit connaître ses intentions par une lettre qu'il écrivit à Flaccus, dans laquelle il le chargeait de déclarer en son nom et de sa part au peuple qu'il jugeait nécessaire de nommer un dictateur, et cela, non pour un temps déterminé, mais jusqu'à ce que la ville, l'Italie, et la république fussent remises des violentes secousses dont la guerre civile les avait agitées. Il était assez clair que c'était à lui-même qu'il prétendait qu'on donnât la dic-

tature. Mais, afin de ne laisser aucune ambiguité sur ce point, il ajoutait au bas de la lettre que, si on voulait le charger de ce fardeau, il consentirait à rendre encore ce service à la république.

Il n'y avait point de liberté à espérer. Le peuple en saisit au moins l'ombre et l'image en faisant la cérémonie de donner ses suffrages comme pour une élection dont il aurait été le maître. Ainsi fut renouvelée dans Rome la dictature, après un intervalle de plus de six-vingts ans, et avec deux différences remarquables : l'une, que ce fut le peuple[1] qui créa Sylla dictateur, au lieu que la nomination à cette charge avait toujours été faite jusqu'alors par le souverain magistrat de la république, c'est-à-dire, par un consul, ou par un tribun militaire. L'autre différence, bien plus importante, est que les autres dictateurs n'avaient jamais été mis en place que pour six mois, et qu'ici le temps était illimité.

Le pouvoir ne l'était pas moins : car, quoique dans les meilleurs siècles de la république la dictature soit appelée par les historiens une puissance monarchique, et même tyrannique, Sylla ne se contenta point des droits attachés ordinairement à cette charge formidable. Il fut spécifié expressément dans la loi qui fut portée par l'interroi pour son élection, non-seulement que tout ce qu'il avait fait par le passé était ratifié et approuvé, mais que pour l'avenir il aurait plein pouvoir de faire tout ce qu'il voudrait, de priver de la vie les citoyens sans forme de procès, de confisquer leurs

Pouvoir sans bornes donné à Sylla.

Plut. in Syl.

[1] Fabius Maximus avait été revêtu par le peuple du pouvoir de la dictature, mais avec le titre seulement de prodictateur.

biens, d'établir des colonies, de bâtir ou de détruire les villes, de donner ou d'ôter les royaumes à qui il lui plairait : loi la plus inique[1], au jugement de Cicéron, et la moins digne du nom de *loi* qui fut jamais. Sylla, ayant pris possession de la dictature, récompensa la bassesse d'ame avec laquelle Flaccus s'était prêté à toutes ses volontés, en le faisant son maître de la cavalerie.

Sylla se montre avec l'appareil le plus térrible. Appian.

Il parut donc dans la place publique avec l'appareil le plus capable d'inspirer la terreur. Il était précédé de vingt-quatre licteurs, qui portaient la hache au milieu des faisceaux : spectacle nouveau pour tous ceux qui vivaient alors, et qui n'avaient jamais vu de dictateur. Il est vrai que les consuls avaient chacun douze licteurs : mais il n'y avait jamais qu'un de ces deux magistrats qui fît marcher les siens dans la ville; l'autre n'avait qu'un simple huissier; et de plus les haches, symboles du pouvoir de vie et de mort, ne paraissaient point dans Rome aux faisceaux consulaires. Sylla, outre les licteurs, avait encore autour de lui une garde nombreuse : et il usait dans toute son étendue du pouvoir qui lui avait été attribué. Il en donna un terrible exemple dans l'élection des consuls.

Il fait massacrer dans la place Lucrétius Ofella, qui demandait le consulat malgré sa défense. Plutarch. Liv. Epit. Appian.

Car, pour conserver à la république son ancienne forme, il voulut que l'on créât des consuls, des préteurs, et les autres magistrats à l'ordinaire. Lucrétius Ofella, qui venait de prendre Préneste, s'étant mis au nombre des aspirants au consulat, le dictateur lui défendit de prétendre à cette charge. Lui, qui se voyait des amis et du crédit, qui avait de l'ambition, qui venait

[1] « Omnium legum iniquissimam dissimillimamque legis esse arbitror eam quam L. Flaccus interrex de Sullâ tulit, ut omnia quæcumque ille fecisset essent rata. » (Cic. in *Rull.* lib. 3, n. 5.)

de rendre tout récemment un si grand service au parti de Sylla par la réduction de Préneste, crut pouvoir mépriser impunément cette défense. Mais, pendant qu'il continuait ses poursuites auprès des citoyens dans la place, le dictateur, qui de dessus son tribunal voyait ce qui se passait, envoya à lui un centurion [1] qui le tua sur-le-champ. A ce meurtre toute la foule s'émut : on saisit le centurion, et on l'amena aux pieds de Sylla. *Laissez-le aller en liberté*, dit le dictateur, *il n'a fait qu'exécuter mes ordres*. Puis il conta au peuple assemblé un apologue, que je rapporterai d'après Appien comme fort propre à faire connaître la hauteur inconcevable et l'esprit tyrannique de Sylla, quoiqu'il soit peu digne de la majesté de l'histoire. Il dit qu'un paysan, qui se sentait mordu de vermine, nettoya une et deux fois sa chemise, mais qu'à la troisième fois il la jeta au feu. *Appliquez-vous cet exemple*, ajouta-t-il : *et que les vaincus, après avoir été châtiés deux fois, ne me forcent pas par une troisième folie de recourir au feu, pour n'être plus obligé d'y revenir*. On peut bien juger que personne ne se présenta plus pour demander le consulat que sous la permission de ce terrible dictateur. Il fit élire M. Tullius Décula, et Cn. Cornélius Dolabella, qui n'eurent que le titre de consuls, sans en avoir la puissance.

M. TULLIUS DECULA.

CN. CORNÉLIUS DOLABELLA.

Sylla, vers les derniers jours du mois de janvier, fit son entrée dans Rome en triomphe. Il triompha de Mi- Il triomphe de Mithridate.

[1] Je suis Plutarque. Néanmoins Asconius Pédianus dit que Lucrétius Ofella fut tué par Belliénus, oncle de Catilina.

Val. Max. lib. II, c. 8. Plutarch.

thridate seulement, et il a été loué avec raison de ce qu'il ne fit paraître dans cette pompe ni le nom d'aucun citoyen vaincu par lui, ni la représentation d'aucune ville des Romains, quoiqu'il en eût pris et forcé plusieurs. Son triomphe fut magnifique, et orné des plus riches dépouilles de l'Asie : mais ce qui en faisait le principal ornement, c'étaient une longue file des plus illustres et des premiers du sénat et de la ville, qui, ayant été mis par sa protection à l'abri des fureurs de Marius et de Cinna, suivaient son char, l'appelant leur père et leur sauveur, et protestant qu'ils lui étaient redevables du retour dans leur patrie, de la joie si douce qu'ils avaient de revoir leurs femmes et leurs enfants, enfin de la vie même. La cérémonie du triomphe dura deux jours : le premier, on porta quinze mille livres pesant d'or [1], et cent quinze mille d'argent [2], qui étaient le fruit de la guerre contre Mithridate ; le second treize mille livres d'or [3], et six mille d'argent [4], qui avaient été sauvées de l'incendie du Capitole, ou enlevées de différents temples, et ensuite transportées à Préneste par le jeune Marius ; et cette origine était exprimée dans un tableau que l'on porta en pompe, suivant l'usage, aux yeux de tout le peuple.

Lois de Sylla.

Le dictateur s'appliqua ensuite à réformer l'état par l'établissement de nouvelles lois ; et il le fit avec une sagesse par laquelle il eût été bien à souhaiter qu'eût été dirigée tout le reste de sa conduite.

Quelques-unes de ces lois regardaient les crimes con-

[1] 23,437 marcs 4 onces. = 20,052 marcs. — L.

[2] 179,687 marcs 4 onces. = 153,730 marcs. — L.

[3] 20,312 marcs 4 onces. = 17,378 marcs. — L.

[4] 9,373 marcs. = 8,020 marcs. — L.

traires à toute société policée, le crime de faux, celui de l'altération des monnaies, les outrages faits aux citoyens, les empoisonnements, les assassinats. Par rapport à tous ces crimes, qui ne pouvaient manquer de s'être multipliés beaucoup pendant les troubles et les horreurs des guerres civiles, il renouvela ou amplifia les peines portées par les anciennes lois : seulement il ajouta aux lois contre les assassinats une exception en faveur de ceux qui avaient tué les proscrits.

D'autres lois avaient pour objet les charges publiques, les dignités, les sacerdoces. Il défendit que personne demandât la préture avant que d'avoir été questeur, ou le consulat avant la préture : il renouvela les anciennes défenses de conférer le consulat une seconde fois au même citoyen, sinon après un intervalle de dix ans. Cette loi avait été souvent violée dans les années précédentes; et si elle fut portée cette année-ci par Sylla, il viola lui-même sa propre loi l'année suivante en se faisant nommer consul pour la seconde fois, quoiqu'il n'y eût que sept ans révolus depuis la fin de son premier consulat : peut-être ne porta-t-il cette loi qu'après s'être mis dans le cas de n'avoir plus besoin de l'enfreindre.

Il augmenta aussi le nombre des pontifes, des augures, des prêtres chargés de la garde des livres sibyllins[1], et fit monter ces colléges jusqu'au nombre de quinze. Il voulut qu'au lieu de six préteurs on en créât huit tous les ans : il ordonna que l'on choisît chaque année vingt questeurs, afin d'avoir comme une recrue

[1] Quelques-uns doutent que l'augmentation de ce dernier collége jusqu'au nombre de quinze soit due à Sylla. Je suis le sentiment le plus commun et le plus vraisemblable.

de sénateurs toujours prête pour remplacer ceux qui périssaient par divers accidents. Comme les séditions et les guerres avaient extrêmement diminué le sénat, il le remplit en y faisant entrer les plus illustres des chevaliers romains au nombre de trois cents, et cela du consentement et par les suffrages des tribus assemblées. Toutes ces dispositions n'avaient rien que de louable, ou du moins de très-convenable; et tout le monde, amis et ennemis, devait en être content.

Appian.

On ne sera pas étonné qu'il ait relevé le crédit et l'éclat de la noblesse, dont il avait été le défenseur et le vengeur. Il rendit donc au sénat la judicature, et ordonna qu'à l'avenir les juges seraient tirés uniquement du nombre des sénateurs : c'était remettre les choses sur l'ancien pied. Il prit à tâche surtout d'affaiblir le tribunat, qui avait été la source de tant de divisions funestes; et, n'osant l'abolir en entier, il le réduisit au moins à n'être presque plus qu'une ombre vaine : il ôta aux tribuns le pouvoir de porter des lois : il voulut que tout tribun fût tiré du corps du sénat, afin que l'intérêt de compagnie balançât l'inclination qui portait ces magistrats à favoriser le peuple en toute chose. Enfin, pour exclure du tribunat tous ceux que leur naissance ou leurs talents pouvaient rendre redoutables dans cette charge, il ordonna que quiconque aurait été tribun ne pût prétendre à aucune dignité supérieure. Le peuple fut extrêmement mécontent de cet affaiblissement du tribunat. Mais, après tous les maux que nous avons vus sortir de cette origine, peut-on blâmer Sylla d'avoir renfermé les tribuns dans l'unique fonction pour laquelle ils avaient été établis, qui était de secourir les citoyens opprimés?

Il affaiblit et abaisse le tribunat.
Vell. II, 30.
Liv. Epit.
Appian.

Je ne dois pas omettre, en parlant des actes de la dictature de Sylla, qu'il recula les limites de la ville et en agrandit l'enceinte. C'était un honneur et un privilége qu'il n'était pas permis à tous de s'arroger, et qui n'était dû qu'à ceux qui avaient agrandi l'empire même. Sylla méritait bien cet honneur par ses victoires ; et il est le dernier des généraux de la république qui ait été curieux de se le procurer.

Il agrandit l'enceinte de la ville. Tac. XII, Ann. 23. Sen. de Brev. Vitæ, c. 14.

Ces différents soins, si dignes d'un souverain magistrat et d'un réformateur de la république, étaient entremêlés de soins d'une tout autre espèce, et qui ne convenaient qu'à un tyran. Il vendait les biens des proscrits comme des dépouilles, et il ne craignait point de les appeler de ce nom odieux. Il les vendait, il les donnait de dessus son tribunal, d'une façon si despotique et si hautaine, que les largesses qu'il en faisait blessaient encore plus les esprits que la violence par laquelle il s'en était emparé. Il faisait don presque de provinces entières, ou des revenus de toute une ville, à des femmes qui avaient plus de beauté que de vertu, à des musiciens, à des comédiens, à de misérables affranchis.

Il vend les biens des proscrits d'une manière tyrannique. Cic. de Offic. lib. 2, n. 8. Plutarch.

Un des dons de ce genre, peut-être des mieux placés, est celui dont Cicéron nous fait le récit dans son plaidoyer pour le poète Archias. Pendant que Sylla présidait aux ventes dont nous parlons[1], un mauvais poète lui présenta une pièce de prétendus vers héxamètres et pentamètres, mais qui, selon Cicéron, n'étaient que

Bonne volonté d'un mauvais poète récompensée par Sylla.

[1] « (Sullam) in concione vidimus, quum ei libellum malus poeta de populo subjecisset, quod epigramma in eum fecisset tantummodò alternis versibus longiusculis, statim ex iis rebus quas tunc vendebat jubere ei præmium tribui, sed eâ conditione, ne quid posteà scriberet. (Cic. *pro Arch.* n. 25.)

des lignes mesurées, dont la seconde était moins longue que la première. Sylla ne crut pas néanmoins devoir laisser sans récompense la bonne volonté de cet homme, et il lui donna quelqu'une des choses qu'il faisait vendre actuellement, mais sous la condition expresse qu'il ne ferait plus de vers. Trait plaisant, et où l'on sent un homme d'esprit.

Sylla homme de plaisir.

Mais son goût pour la compagnie des bateleurs ne peut s'excuser. C'était en lui un goût de jeunesse, qui, interrompu par les guerres, se réveilla lorsque, après tant d'agitations et de combats, il se vit enfin tranquille et maître de vivre à son gré. Il ramassa donc une troupe de gens de théâtre, et les plus effrontés étaient ceux qui lui convenaient le mieux. C'étaient ses compagnons de table : il buvait avec eux tous les jours; il faisait assaut avec eux de plaisanteries et de railleries bouffonnes d'une manière bien peu séante et à son âge et à sa dignité; car, pendant le repas, il n'était question pour Sylla de rien de sérieux : actif, vigilant, et surtout dur à l'excès dans tout le reste du temps, ce n'était plus le même homme dès qu'il se mettait à table. Alors des farceurs, des danseurs, le trouvaient doux, facile, et ne se refusant à rien.

Crassus s'enrichit des biens des proscrits. Plut. in Crasso.

Sylla ne répandit pas néanmoins ses largesses uniquement sur cette espèce d'hommes. Il était bien aise que les premiers et les plus illustres citoyens partageassent avec lui la haine de ces ventes tyranniques. Aucun n'entra mieux dans ses vues que Crassus, qui, possédé de l'avidité des richesses, ne connaissait point le scrupule sur la manière de s'enrichir. Il s'engraissa avec joie du sang des misérables, achetant beaucoup au-dessous de leur valeur, ou recevant même en pur

don les confiscations des proscrits; et ce fut de cette source odieuse que lui vinrent principalement ces possessions immenses qui le rendirent le plus riche citoyen de Rome. Il avait même poussé les choses si loin, qu'il en perdit l'amitié de Sylla; et, ayant proscrit de son autorité privée et sans ordre un homme fort riche, pour s'emparer de son bien, il encourut la disgrace du dictateur, qui ne lui donna plus aucun emploi.

Quoique beaucoup de particuliers fissent de grands profits sur ces ventes, et même qu'une partie des biens fût donnée gratuitement, il en revint cependant un produit très-considérable au trésor public. L'Épitome de Tite-Live évalue ce produit à trois cent cinquante millions de sesterces, qui font quarante-trois millions sept cent cinquante mille livres de notre monnaie [1]. Qu'aurait-ce été si les biens eussent été vendus leur prix? **Produit qui revient au trésor public de la vente de ces biens.**

La différence de leur valeur réelle et du prix de l'adjudication était souvent énorme, comme nous pouvons nous en convaincre par un fait dont Cicéron ne nous a laissé ignorer aucune circonstance, et qui de plus renferme une complication d'injustices et de crimes propres à nous faire bien connaître la dureté de ces malheureux temps. **Affaire de Sex. Roscius.**

La cessation des proscriptions et des ventes était fixée par la loi au premier juin. Plusieurs mois après, Sex. Roscius, l'un des premiers citoyens d'Amérie[2], fut assassiné dans Rome par des ennemis qui en voulaient encore plus à ses biens qu'à sa vie. Il ne devait plus être question alors de proscription. Cependant les assassins de Roscius firent mettre son nom sur la liste des

[1] 71,575,000 fr. — L.

[2] Amélia, dans le duché de Spolète.

proscrits par le moyen de Chrysogonus, affranchi de Sylla, et qui avait tout crédit sur l'esprit de son patron. Dès là les biens de Roscius étaient confisqués. Chrysogonus s'en rendit l'adjudicataire, et acheta deux mille sesterces, c'est-à-dire deux cent cinquante livres, des biens qui valaient six millions de sesterces, ou sept cent cinquante mille livres de notre monnaie. Ce n'est pas tout encore. Roscius laissait un fils qui pouvait un jour revenir contre une aussi énorme et aussi manifeste injustice, et rentrer peut-être dans les biens paternels. Les assassins, pour se délivrer d'inquiétude, de concert avec Chrysogonus, accusent le fils d'être lui-même le meurtrier de son père. Chrysogonus comptait, tout-puissant comme il était, emporter aisément l'affaire, et obtenir la condamnation d'un accusé que personne n'osait défendre. En effet, les premiers orateurs de Rome refusèrent de se charger de sa cause. Cicéron seul, âgé pour-lors de vingt-six à vingt-sept ans, eut le courage de défendre un innocent opprimé : il réussit même à le faire absoudre; et cette cause, plaidée par lui d'une façon très-brillante, jeta les fondements de sa réputation dans le barreau.

Commencements de Cicéron. Sa naissance.

Puisque j'ai eu occasion de parler de Cicéron[1], qui commence maintenant à entrer sur le théâtre du monde, qu'il me soit permis, pour faire diversion à tant d'horreurs, qui nous noircissent l'imagination depuis longtemps, d'insérer ici quelques détails sur les premières années d'un si grand homme. L'importance du person-

[1] On retrouvera ici une partie des choses que M. Rollin a dites touchant Cicéron dans son Traité des Études, tome I. Le point de vue est pourtant différent. Cicéron a été considéré par M. Rollin uniquement comme orateur. Ici c'est un abrégé des premières années de sa vie.

nage qu'il fera dans la suite, et, plus que cela, l'intérêt vif que tous ceux qui ont quelque goût de littérature ne peuvent s'empêcher de prendre à cet aimable écrivain, avec qui nous nous familiarisons dès l'enfance, et qui est si capable, soit d'amuser agréablement, soit d'occuper utilement l'âge le plus mûr, voilà sans doute des titres plus que suffisants pour donner place à tout ce qui le regarde dans une histoire romaine.

Cicéron était né le trois janvier de l'an de Rome 646, dans Arpinum, ville municipale du pays des Volsques. Il sortait d'une famille honnête, et ses ancêtres depuis long-temps étaient chevaliers romains de père en fils; mais aucun n'avait possédé de charge curule dans Rome. Le surnom de Cicéron lui venait de ses pères. Il avait été donné à celui de cette famille qui le transmit à ses descendants, à cause d'un signe au bout du nez qui ressemblait à un pois, car *cicer*, en latin, veut dire *pois chiche*. Selon Pline, ce surnom avait une autre origine. Il prétend que, comme l'agriculture était en honneur anciennement à Rome et dans tout le Latium, et que la plupart cultivaient la terre de leurs propres mains, le nom de *Cicero*, aussi-bien que celui de *Fabius* et de *Lentulus*, venaient des légumes que quelqu'un de ces familles aimait ou excellait à cultiver, *pois*, *fèves*, *lentilles*. Quoi qu'il en soit, lorsque Cicéron se mit sur la route des honneurs, ses amis lui conseillèrent de quitter ce surnom, qui leur paraissait avoir quelque chose d'ignoble. Mais il leur répondit avec cette confiance qu'inspirent le mérite et la jeunesse, qu'il prétendait rendre le surnom de *Cicéron* plus noble que ceux de *Catulus* et de *Scaurus*. La comparaison était juste, quant aux surnoms considérés

Plin. lib. 18, c. 3. Plutarch.

en eux-mêmes; car *Catulus* signifie *petit chien*, et *Scaurus*, *pied-bot*.

On a dit que sa mère, qui se nommait *Helvia*, et qui était femme de condition et de mérite, accoucha de lui sans douleur. On a dit que sa nourrice vit un fantôme qui lui prédit que l'enfant qu'elle allaitait serait la gloire de Rome, et se rendrait extrêmement utile à sa patrie; mais Plutarque traite lui-même ces prétendus présages de contes et de bagatelles. Dès que le jeune Cicéron fut en état de faire usage de son esprit, il donna des présages tout autrement solides de ce qu'il serait un jour.

Ses premières études. Il se fait dès lors admirer.

Car, lorsqu'il parut dans les écoles publiques, il s'y distingua tellement par le plus beau naturel qui fût jamais, que souvent les pères de ses compagnons se transportaient dans les classes pour voir ce prodige naissant dont ils entendaient faire de si surprenants éloges. Et ceux qui avaient une sotte et rustique vanité trouvaient mauvais que leurs enfants rendissent des honneurs singuliers à leur jeune camarade, qu'ils le missent au milieu d'eux, et lui déférassent partout la première place; car à cet âge on se rend justice les uns les autres avec bien plus de franchise et de candeur qu'il ne se pratique dans le monde entre hommes faits.

Ses travaux au sortir des écoles.

Dans ses premières études il s'appliqua beaucoup à la poésie, et même il passa pour y réussir. Mais on sait assez que ce n'était point son talent. Du reste, né avec un génie propre à tout, il embrassa la philosophie, le droit et l'éloquence, qui était le but auquel il rapportait toutes ses autres études. Il essaya aussi de la profession des armes, et servit dans la guerre sociale sous Pompeïus Strabo. Mais il était encore moins fait pour les

armes que pour la poésie, et il se rendit bientôt aux études pacifiques.

Son goût pour la philosophie alla jusqu'à la passion [1], et il se livra tout entier, comme il le dit lui-même, aux leçons de Philon l'académicien, que les troubles de la Grèce, aux approches des armées de Mithridate, avaient forcé de sortir d'Athènes et de se retirer à Rome. Cicéron suivit d'autant plus volontiers et pleinement son penchant pour l'étude de la philosophie, que l'état déplorable où se trouvait la ville, déchirée par les factions de Marius et de Sylla, puis opprimée par la tyrannie de Cinna et de Carbon, semblait avoir anéanti pour jamais et les lois et les exercices du barreau. Philosophie.

Cependant, ne perdant point entièrement son objet de vue, il s'appliqua d'une façon particulière à la dialectique, qui est une éloquence resserrée, de même que l'éloquence est une dialectique développée et étendue. Et comme les stoïciens cultivaient soigneusement cette partie de la philosophie, il avait pris pour maître en ce point un philosophe de cette secte, qui se nommait Diodote, et qui passa sa vie avec lui, et mourut dans sa maison pendant la domination de César.

Pour ce qui est du droit, ses maîtres et ses modèles furent les deux Scévola, l'augure et le pontife, les plus grands jurisconsultes et les plus gens de bien de la république. Son père, suivant l'usage très-sagement établi chez les Romains, l'avait présenté, dès qu'il eut pris la robe virile, à Scévola l'augure, pour accompagner partout ce vénérable vieillard, et recueillir toutes ses Droit. Cic. de Amic. 1.

[1] « Totum ei (Philoni) me tradidi, admirabili quodam ad philosophiam studio concitatus. » (Cic. in *Bruto*, n. 306.)

paroles : en sorte que le jeune Cicéron venait le prendre le matin chez lui, le conduisait à la place publique ou au sénat, et ensuite le ramenait sur le soir à sa maison. Après la mort de l'augure, il s'attacha de son propre choix au pontife. Combien un jeune homme pouvait-il profiter et se former à tout bien dans de telles compagnies !

Exercices propres de l'éloquence.

Pendant que Cicéron travaillait ainsi nuit et jour (c'est son expression) à s'enrichir et s'orner l'esprit de toutes les belles connaissances [1], il n'oubliait pas les exercices propres de l'éloquence, et aucun jour ne se passait qu'il ne composât et en latin, et plus souvent en grec, « soit, dit-il, parce que la langue grecque, « plus riche que la nôtre, et fournissant plus d'orne- « ments, me donnait lieu d'acquérir la facilité de parler « de même en latin ; soit parce que, les plus grands « maîtres de l'art étant Grecs, et n'entendant point ma « langue, j'étais obligé de leur parler la leur ». Il avait soin aussi de suivre assidument tous les orateurs qui avaient quelque nom, soit qu'ils plaidassent devant les juges, soit qu'ils fissent des harangues sur les affaires publiques devant le peuple assemblé. C'est par tant de travaux qu'il se prépara à la plaidoirie : de sorte que [2], lorsqu'il vint au barreau, ce ne fut pas pour y apprendre son métier comme faisaient la plupart des autres, mais il y apporta un riche fonds de doctrine acquis par une étude précédente.

Il est chargé

Après qu'il eut plaidé quelques causes de moindre

[1] « Ego hoc tempore omni noctes et dies in omnium doctrinarum meditatione versabar. »

[2] « Non ut in foro disceremus quod plerique fecerunt, sed ut, quantùm nos efficere potuissemus, docti in forum veniremus. »

importance, le malheur des temps fit qu'on s'adressa à lui pour celle de Roscius; parce que ceux sur qui l'on avait les yeux plus ouverts, et dont les discours auraient pu être regardés comme portant coup, craignirent, ainsi que je l'ai déja dit, de choquer Chrysogonus, qui pouvait tout auprès du dictateur, et qui, ne paraissant point dans l'affaire comme partie, en était pourtant l'ame et le chef. Cicéron, qui était jeune et encore peu capable d'attirer sur lui l'attention, crut que ce qu'il serait obligé de dire pour la défense de l'accusé tirerait moins à conséquence, et il voulut profiter de l'occasion pour se faire connaître. de la cause de Sex. Roscius.

Il plaida cette cause sous le second consulat de Sylla, étant dans sa vingt-septième année, et il la plaida avec beaucoup de courage et de liberté. Nous avons le discours qu'il prononça en cette occasion. Il y ménage le dictateur, et a soin de le mettre hors d'intérêt; mais il frappe sur Chrysogonus à bras raccourci, non-seulement développant tout ce mystère d'iniquité que j'ai exposé en peu de mots, mais invectivant contre sa personne, et exposant son insolence au mépris et à la haine publique. Il décrit ses maisons de ville et de campagne, ses meubles somptueux, sa vaisselle d'argent; ses vases précieux d'airain de Corinthe ou de Délos, la multitude de ses esclaves, sa musique, ses repas de débauche. Il peint ensuite son insolence en ces termes: « Le voyez-vous [1], comment avec une belle chevelure « bien frisée et bien parfumée il voltige de côté et d'au- Il la plaide avec beaucoup de courage et de liberté.

[1] « Ipse verò quemadmodùm composito et delibuto capillo passim per forum volitet cum magnâ catervâ togatorum, videtis, judices: ut omnes despiciat, ut hominem præ se neminem putet, ut se solum beatum, solum potentem putet. » (Cic. *pro Sex. Rosc.* n. 135.)

« tre dans la place publique, partout accompagné d'une « cour nombreuse; comment il méprise tout le monde, « et ne juge personne digne d'entrer en comparaison « avec lui : comment il se croit seul puissant, seul heu- « reux, seul arbitre de toutes les fortunes ? »

Cicéron s'explique même sur les affaires publiques avec beaucoup de franchise. Il ne blâme pas sans doute le fond de la cause des nobles, à laquelle il déclare au contraire avoir toujours été attaché par principe et par inclination; mais il se plaint hautement des vexations qui s'exercent à l'abri et sous la sauvegarde de cette cause. « Si l'on a pris les armes [1], dit-il, afin que les « derniers des hommes s'enrichissent du bien d'autrui « et usurpassent les possessions de chaque citoyen, et si « non-seulement on ne peut s'opposer de fait à ces in- « justices, mais même les improuver dans ses discours, « en ce cas la république ne se trouve pas relevée ni « rétablie par cette guerre, mais subjuguée et op- « primée. »

Cic. de Offic. lib. 2, n. 31.

Il fait un voyage en Asie.

On voit que Cicéron n'a pas eu tort de se faire honneur d'avoir élevé sa voix contre la puissance de Sylla en protégeant l'innocence opprimée. En effet, Plutarque dit que cette liberté avec laquelle parla Cicéron, et la crainte de la vengeance de Sylla, furent les motifs qui le déterminèrent à s'éloigner de Rome et à faire un voyage en Asie; mais c'est ce qu'il est difficile de concilier avec le récit de Cicéron lui-même, qui met entre son plaidoyer pour Roscius et son voyage d'Asie plu-

[1] « Si id actum est, et idcircò arma sumpta sunt, ut homines postremi pecuniis alienis locupletarentur, et in fortunas uniuscujusque impetum facerent, et id non modò re prohibere non licet, sed ne verbis quidem vituperare, tùm verò in isto bello non recreatus, neque restitutus, sed subactus oppressusque populus romanus est. » (Ibid. n. 137.)

sieurs autres causes qu'il travailla avec autant d'ardeur et autant de soin que la première. Ce fut donc raison de santé qui lui fit faire le voyage dont nous allons dire un mot.

Il était extrêmement maigre et fluet; il avait le cou fort long et menu; en sorte que l'on craignait beaucoup que le travail n'achevât de ruiner une santé si délicate: d'autant plus que, lorsqu'il plaidait, emporté par son feu, il poussait sa voix avec effort et sans aucun ménagement, gardant toujours le plus haut ton depuis le commencement jusqu'à la fin. Ses amis donc et ses médecins l'exhortaient à quitter un métier qui le tuait[1]; mais, pour lui, il aima mieux s'exposer aux risques de tout ce qui pourrait en arriver que de renoncer à la gloire de l'éloquence, qui était l'objet de ses espérances et de ses vœux. Il comprit néanmoins que, s'il pouvait se modérer, il n'en dirait que mieux, et ne courrait plus les mêmes dangers pour sa santé. Il alla donc en Asie pour s'exercer à un genre plus doux et plus tranquille, et pour travailler à retrancher de sa vivacité ce qu'elle avait de trop impétueux.

Douleur d'Apollonius Molon à son sujet.

Il vit tout ce qu'il y avait de plus habiles philosophes et de plus célèbres orateurs, soit à Athènes, soit en Asie. Mais celui à qui il s'attacha principalement, fut Apollonius Molon, Rhodien, dont il avait déja pris des leçons à Rome, et qui était en même temps et grand avocat et grand rhéteur. Il lui arriva avec cet Apollonius une aventure tout-à-fait remarquable. Il composait en grec, afin que son maître l'entendît. Un

Plutarch.

[1] « Itaque quum me et amici et medici hortarentur, ut causas agere desisterem, quodvis potius periculum mihi adeundum, quàm a speratâ dicendi gloriâ recedendum putavi. » (Cic. in *Bruto*, n. 314.)

jour qu'il avait déclamé devant lui, et en présence d'un grand nombre d'auditeurs, un très-beau discours, lorsqu'il eut fini, tout le monde y applaudit et le combla d'éloges. Apollonius seul avait paru rêveur pendant le discours, et à la fin il garda le silence. Cicéron, qui faisait plus de cas de son approbation que de celle de tous les autres ensemble, fut contristé de ce silence, et lui en demanda la cause. *Ah! Cicéron*, lui dit Apollonius, *je vous loue sans doute et vous admire; mais je plains le sort de la Grèce, à qui il ne restait plus que la gloire de l'éloquence; et je vois que vous allez lui enlever ce dernier avantage et le transporter aux Romains.*

Ce grand maître rendit d'importants services à un si excellent disciple [1]. Cicéron se livrait volontiers à l'essor de son génie, et montrait quelquefois plus de fécondité que de justesse, semblable, comme il le dit lui-même, à un fleuve qui se déborde au-dessus de ses rives. Apollonius lui apprit à réprimer ses saillies, quelque heureuses qu'elles fussent, et à se renfermer dans les bornes du besoin de la cause. Ainsi, après deux ans, le jeune orateur revint à Rome, non-seulement mieux exercé dans l'art de la parole, mais presque entièrement changé. Son ton de voix était adouci, son style plus sage, et son action plus modérée.

Il s'exerce à l'action avec Roscius le comédien.

Pour achever de se perfectionner dans cette dernière partie, je veux dire l'action, dont on sait quel cas faisait Démosthène, Cicéron se lia avec le célèbre comédien Roscius, qui dans une profession décriée avait

[1] « Is dedit operam, si modò id consequi potuit, ut nimis redundantes nos et superfluentes juvenili quâdam impunitate et licentiâ dicendi reprimeret, et quasi extra ripas diffluentes coerceret. » (Ibid. n. 316.)

retenu une probité digne de l'estime et de l'amitié des gens de bien, et qui d'ailleurs possédait son art dans la souveraine perfection. Macrobe nous raconte un trait singulier à ce sujet. Il dit que Cicéron et Roscius s'exerçaient à l'envi à qui rendrait une même pensée et un même sentiment, l'un en plus de tours de phrase différents, et néanmoins heureux, l'autre par une plus grande variété de gestes et de mouvements. Macrob. Sat. lib. 2, c. 10.

Un naturel admirable, cultivé avec tant de soin, acquit à Cicéron un éclat de réputation qui effaça tous les autres orateurs, excepté Hortensius, qui lui disputa assez long-temps le premier rang; et il se vit à portée de s'élever aisément au-dessus des discours de ceux qui, conservant encore des restes de l'ancienne rusticité romaine [1], jetaient un ridicule sur les arts des Grecs, et le traitaient lui-même de Grec et d'homme formé dans les écoles. Ses succès le vengèrent abondamment de ces injustes mépris. Plutarch.

Je reviens à la suite de notre histoire. Et d'abord, pour finir tout ce qui regarde les proscriptions, je dirai que Norbanus, qui avait été consul avec Scipion, s'étant retiré chez les Rhodiens, et se voyant redemandé par Sylla, se tua lui-même au milieu de la place publique de la ville de Rhodes. En Italie les villes de Nole et de Volaterre se défendirent opiniâtrément pendant un temps assez considérable contre le parti vainqueur. Enfin elles furent réduites par la force des armes et obligées de se soumettre. Je coule légèrement sur ces Mort de Norbanus. Prise de Nole et de Volaterre.

[1] Horace se plaignait encore de son temps de ces restes de rusticité:

Sed in longum tamen ævum
Manserunt hodièque manent vestigia ruris.

(HORAT. Ep. II, 1. 159.)

faits moins importants pour en venir aux exploits de Pompée.

Pompée est envoyé en Afrique contre Domitius. Plut. in Pomp.

Lorsque ce jeune guerrier eut pacifié la Sicile, il reçut ordre de passer en Afrique, où Cn. Domitius Ahénobarbus, gendre de Cinna, assemblait des forces, et, soutenu d'Hiertas ou Hiarbas, roi d'une partie de la Numidie, paraissait être en état de se faire craindre. L'exemple de Marius, qui, réduit à une situation bien plus déplorable, et sorti de cette même Afrique avec une poignée de fugitifs, avait pu redevenir maître de Rome et de l'Italie, était une leçon qui avertissait Sylla de ne laisser subsister aucun reste du parti vaincu. Pompée partit donc de Sicile avec six légions, six-vingts vaisseaux de guerre, et huit cents bâtiments de charge, qui portaient des munitions de toute espèce. Une partie de la flotte aborda à Utique, et l'autre à Carthage.

Aventure risible qui le retarde quelques jours.

En arrivant, Pompée se trouva retardé de quelques jours par un événement risible. Des soldats ayant trouvé un trésor dans le champ où ils étaient campés, toute l'armée se persuada que tout était plein d'or et d'argent caché sous terre par les Carthaginois du temps de leur désastre. Aussitôt les voilà tous la bêche à la main qui fouillent et creusent à l'envi, sans que Pompée pût les en empêcher; de sorte qu'il prit le parti de rire du spectacle que lui donnaient tant de milliers d'hommes occupés à remuer la terre, et ne trouvant rien. Ils se rebutèrent enfin d'un travail inutile, et déclarèrent à Pompée qu'ils étaient prêts à marcher sans délai à ses ordres, bien punis, comme ils l'avouaient eux-mêmes, de leur sotte crédulité. Pompée les mena donc à l'ennemi.

Bataille où

Bientôt les armées furent en présence, séparées par

une ravine dont la descente était rude et le sol raboteux. Survint une pluie accompagnée d'un grand vent, qui, ayant commencé dès le matin, dura tout le jour; en sorte que Domitius, désespérant de pouvoir combattre, donna le signal de la retraite. Pompée conçut que ce moment lui était favorable. Sur-le-champ il s'avança, passa la ravine, et attaqua les adversaires, qui, ne songeant alors qu'à se retirer, se troublèrent aisément, d'autant plus que le vent et la tempête leur donnaient dans le visage. Ils furent donc repoussés dans leur camp, et les soldats de Pompée le proclamèrent *imperator*. Mais il leur déclara qu'il ne recevrait point cet honneur tant que le camp des ennemis subsisterait, et qu'il ne croirait point mériter ce titre si glorieux qu'auparavant ils n'eussent forcé les ennemis dans leurs retranchements. Il était déja tard, et de plus les nuages formaient une telle obscurité, qu'ils avaient peine à se reconnaître les uns les autres; et Pompée lui-même avait couru risque, dans le combat, d'être tué par un de ses soldats, qui lui avait demandé le mot, et à qui il n'avait pas répondu assez promptement. Néanmoins ces troupes, animées et par la victoire et par le courage de leur général, marchent au camp des ennemis. Pompée combattait à leur tête sans casque, pour prévenir un second accident pareil au premier. Le camp est emporté, et Domitius tué sur la place. Le carnage fut grand, et de vingt mille hommes à peine s'en sauva-t-il trois mille. Une victoire si complète soumit tout le pays, dont les villes ou reçurent le vainqueur ou furent bientôt forcées.

Domitius est vaincu.

Pompée entra même dans la Numidie. Hiertas fut tué, son royaume donné à Hiempsal, et la terreur du

Pompée porte la

guerre dans la Numidie. nom romain renouvelée dans ce pays, où le souvenir commençait à s'en effacer. Toute cette expédition si heureuse fut terminée en quarante jours, après lesquels Pompée revint à Utique.

Sylla le rappelle. Emotion des soldats de Pompée à ce sujet.

En arrivant, il reçut des dépêches de Sylla, par lesquelles il lui était ordonné de renvoyer toute son armée, et de ne garder qu'une seule légion, avec laquelle il resterait dans la province jusqu'à ce qu'on lui eût envoyé un successeur. Pompée fut très-piqué de ces ordres, qui semblaient marquer que Sylla commençait à prendre quelque ombrage de lui. Il cacha néanmoins son dépit, et résolut d'obéir. Mais il n'en fut pas de même des soldats, qui se soulevèrent hautement, et qui, s'emportant jusqu'à traiter le dictateur de tyran, ne voulaient point souffrir que leur général se remît seul et sans défense entre ses mains. Pompée tenta toutes les voies imaginables de les fléchir, jusqu'à quitter l'assemblée et s'enfuir dans sa tente. Mais tout fut inutile; et malgré ses prières, et même ses larmes, ils le replacèrent plusieurs fois sur son tribunal. Enfin il protesta que, s'ils ne cessaient de lui faire violence, il allait se tuer lui-même. Cette menace les contraignit de se calmer.

La nouvelle de cette émeute vint à Rome un peu altérée, et on en faisait Pompée le chef et l'auteur. Sylla le crut, et dit *que c'était sa destinée d'être obligé dans sa vieillesse de faire la guerre contre des enfants*, se rappelant le jeune Marius, qui lui avait donné bien de l'inquiétude, et lui associant Pompée. Mais, lorsque la vérité des faits fut éclaircie, le dictateur, voyant la faveur publique déclarée pour ce jeune guerrier, résolut de lui faire toute sorte d'honneurs. Lors donc que Pom-

pée arriva à Rome, Sylla alla au-devant de lui; et, lui ayant donné tous les témoignages possibles d'amitié, il le salua du nom de *grand*. Telle est, selon Plutarque, l'origine de ce surnom attribué à Pompée. Tite-Live, qui est pour le moins aussi croyable en ce fait, dit que l'usage en commença par la flatterie de ses amis. Cette discussion est peu importante : mais il est bon d'observer que Pompée craignit le faste d'un tel surnom, et qu'il laissa passer quelques années avant que de le prendre lui-même. Ce ne fut que dans le temps qu'il faisait la guerre contre Sertorius en Espagne que, l'usage de ce surnom étant reçu dans le public, et n'ayant plus rien d'odieux, il commença à l'ajouter à son nom.

Surnom de Grand donné à Pompée par Sylla,

Liv. lib. 30, c. 45.

Plutarch.

Quelque accueil qu'eût fait Sylla à Pompée, il ne crut pas devoir lui complaire par rapport à la demande du triomphe auquel ce jeune général aspirait. Il lui représenta « que les lois n'accordaient cet honneur qu'à ceux « qui avaient été préteurs ou consuls ; que par cette « raison le premier Scipion l'Africain, qui avait fait de « très-grandes choses en Espagne, mais sans être revêtu « d'aucune magistrature, n'avait point triomphé : et « que, si Pompée, qui était encore dans la première « jeunesse, et à qui son âge ne permettait pas même « d'entrer dans le sénat, obtenait le triomphe, ce serait « de quoi rendre odieux en même temps et celui qui « l'obtiendrait contre la disposition expresse des lois, et « le souverain magistrat qui les aurait violées pour le « lui accorder ». Sylla termina ces représentations en lui déclarant, d'une façon nette et précise, qu'il l'arrêterait tout court, et empêcherait l'effet d'un désir trop ambitieux. Pompée ne plia point sous l'autorité du dictateur, et le pria de considérer *que le soleil levant avait*

qui lui refuse néanmoins le triomphe.

Mot hardi de Pompée.

plus d'adorateurs que le couchant. Sylla ne l'entendit pas ; et ce mot hardi, qui l'avertissait qu'il était sur le déclin de sa puissance, et Pompée dans le temps de l'accroissement, n'avait point frappé ses oreilles. Mais, voyant un air d'étonnement sur tous les visages, il voulut en être éclairci ; et, quelqu'un lui ayant répété les paroles de Pompée, il fut si frappé de la hardiesse de ce jeune homme, qu'il cria par deux fois : *Qu'il triomphe! qu'il triomphe!*

Son triomphe.

Cet honneur inoui fit bien des envieux à Pompée; et, pour les mortifier encore davantage, il eut dessein d'atteler à son char de triomphe quatre éléphants; car il en avait amené plusieurs de Numidie. Mais, la porte de la ville s'étant trouvée trop étroite, il renonça à ce projet, et s'en tint aux chevaux, selon l'usage accoutumé.

Ses soldats lui suscitèrent encore un embarras. Comme il ne leur donnait pas autant que leur avidité leur avait fait espérer, ils se mutinèrent, et menacèrent de troubler la cérémonie du triomphe. Mais Pompée tint ferme, et déclara qu'il renoncerait plutôt au triomphe que de flatter ses soldats. Cette conduite généreuse lui réconcilia les esprits de ceux qui lui avaient été le plus contraires ; et Servilius, l'un des premiers du sénat, dit qu'il reconnaissait maintenant Pompée pour vraiment *grand* et digne du triomphe!

Il triompha donc du roi Hiertas et des Numides, n'étant encore que chevalier romain. Plutarque observe qu'il lui aurait été sans doute bien aisé de devenir sénateur. Mais ce n'eût été qu'une distinction peu éclatante que d'être fait sénateur avant l'âge, au lieu que c'était une singularité sans exemple que de triompher avant que d'avoir entrée dans le sénat. Cette circon-

stance ne fut pas même inutile pour lui attirer la bienveillance du peuple, qui fut charmé de le voir prendre le rang de simple chevalier romain après avoir triomphé.

L. CORNELIUS SULLA FELIX. II.
Q. CÆCILIUS METELLUS PIUS.

An. R. 672.
Av. J.C. 80.

Sylla consul en même temps que dictateur.

Sylla, gardant toujours la dictature, voulut néanmoins être consul cette année, sans doute pour montrer des sentiments républicains, et prouver que la dictature ne le portait ni à dédaigner ni à vouloir abolir le consulat. Son exemple a été suivi par César et par les empereurs, qui ont cru se rendre plus populaires en associant souvent en leur personne le consulat à la puissance monarchique.

Appian.

Tendre reconnaissance de Métellus envers l'auteur du rétablissement de son père.

Métellus, qu'il se donna pour collègue, et dont la probité et le bon cœur ont toujours reçu les plus grands éloges, en fit preuve dans une occasion remarquable pendant son consulat. Il était fils, comme nous l'avons déja dit plus d'une fois, de Métellus Numidicus, qui, ayant été envoyé en exil par Saturnin, avait été rétabli en vertu d'une loi proposée par Calidius, tribun du peuple. Ce Calidius [1], demandant la préture, Métellus Pius non-seulement s'intéressa vivement pour lui, et fit de pressantes supplications au peuple en sa faveur; mais quoique actuellement consul, et de la plus haute noblesse, il ne feignit point d'appeler Calidius son patron et le protecteur de sa famille, se déclarant ainsi,

[1] « De Calidio tibi respondeo, quod ipse vidi; Q. Metellum Pium, consulem, prætoriis comitiis, petente Q. Calidio, populo romano supplicâsse, quum quidem non dubitaret et consul, et homo nobilissimus, patronum illum esse suum, et familiæ suæ nobilissimæ, dicere. » (Cic. *pro Plancio*. n. 69.)

par reconnaissance, le client d'un homme extrêmement au-dessous de lui.

Triomphe de Muréna, et récit de la guerre qu'il avait faite à Mithridate. Appian. in Mithridat.

On peut placer avec assez de vraisemblance sous cette année le triomphe de Muréna sur Mithridate; et c'est ce qui m'oblige à rendre compte maintenant de la guerre qu'il avait faite à ce prince. Ce compte sera bien court et bien peu circonstancié. Nous n'avons presque sur cette guerre qu'un morceau d'Appien, et quelques phrases détachées de Cicéron en différents endroits de ses discours. Le récit d'Appien donne une idée bien mince des exploits de Muréna, et il serait difficile d'y trouver rien qui méritât le triomphe. Cicéron en parle en orateur, et peut-être en fait-il de trop grands éloges. Comme ses expressions sont vagues et ne spécifient rien en particulier, c'est une nécessité de nous en tenir à Appien.

Mithridate apaise la révolte des peuples de la Colchide en leur donnant son fils pour roi: puis il le tue.

Mithridate, aussitôt après la paix conclue avec Sylla, alla faire la guerre aux habitants de la Colchide, qui s'étaient révoltés. Ceux-ci lui demandèrent son fils Mithridate pour roi; et, dès qu'il leur eut accordé leur demande, ils mirent bas les armes et rentrèrent dans le devoir. Le roi de Pont, défiant et soupçonneux, s'imagina que la révolte de la Colchide pouvait être l'effet des intrigues de son fils, qui avait voulu se procurer un royaume. Il était dangereux de devenir l'objet des soupçons de Mithridate. Sa politique cruelle ne pardonnait à personne. Il manda son fils; et ce jeune prince, trop crédule, étant venu se remettre entre ses mains, il le fit charger de chaînes d'or, et peu de temps après il lui ôta la vie.

Occasion de la guerre que Muréna dé-

Il entreprit ensuite de réduire les habitants du Bosphore, qui s'étaient révoltés en même temps que ceux

de la Colchide; et à cette occasion il fit de si grands préparatifs et d'hommes et de vaisseaux, qu'il donna lieu à tout le monde de penser qu'il avait bien plus les Romains en vue que ses sujets rebelles. D'ailleurs, quoiqu'il eût promis par le traité de rendre la Cappadoce à Ariobarzane, il y conservait encore plusieurs places fortes.

claré à Mithridate.

Muréna, qui avait été laissé par Sylla dans l'Asie, comme je l'ai dit, avec les légions de Fimbria, fut bien aise d'avoir ces raisons ou ces prétextes de renouveler la guerre; car, selon Appien, il désirait passionnément le triomphe.

Pendant qu'il s'occupait de ce dessein, Archélaüs vint se retirer près de lui avec sa femme et ses enfants, ne se croyant pas en sûreté à la cour de Mithridate. Ce général était devenu suspect à son maître dès le temps de la bataille de Chéronée. Sa négociation avec Sylla augmenta encore les soupçons; et Mithridate, à qui cette paix était dure et honteuse, se persuada qu'Archélaüs, en la traitant, avait sacrifié les intérêts de son prince à ceux des Romains. Il n'en fallait pas tant à Mithridate pour se porter aux extrémités les plus rigoureuses; et Archélaüs, qui le connaissait bien, étant venu se jeter entre les bras de Muréna, l'exhorta puissamment à recommencer la guerre.

Événements de cette guerre peu considérables.

Muréna se rendit aisément à un conseil auquel il était déja fort enclin de lui-même; et, étant entré dans la Cappadoce, il marcha vers Comane, ville célèbre par un temple de Bellone, qui était extrêmement révéré dans le pays, et prodigieusement riche. Il tailla en pièces quelques troupes de cavalerie de Mithridate, s'empara de la ville, et pilla le temple.

A ces premières hostilités, le roi de Pont envoya une ambassade vers Muréna pour lui représenter qu'il agissait contre le traité tout récemment conclu, et pour le sommer de s'y conformer. Il avait mal choisi ses ambassadeurs. C'étaient des philosophes grecs, qui, au lieu de soutenir les intérêts de leur maître, travaillaient à le décrier et à le rendre odieux. Le Romain, qui voulait la guerre, ne devait pas en être détourné par une pareille ambassade. Il usa même en cette occasion d'une insigne mauvaise foi, si le récit d'Appien est véritable. Comme le traité entre Sylla et Mithridate n'avait point été écrit, et que l'on s'était contenté d'en exécuter les conditions de part et d'autre, Muréna dit qu'il ne le connaissait point, continua ses courses et ses ravages, et prit des quartiers d'hiver dans la Cappadoce. Tout ce que je viens de raconter s'était passé vraisemblablement sous le consulat de Scipion et de Norbanus, l'an de Rome 669.

An. R. 670. Mithridate porta ses plaintes à Rome; et, en attendant la réponse, il eut même la patience de laisser Muréna poursuivre librement ses hostilités. Enfin Calidius arriva, apportant, non un décret du sénat par écrit, mais un simple ordre verbal à Muréna de cesser de faire la guerre à Mithridate. Au moins tel fut le langage que Calidius lui tint en public. Mais ils se virent tête à tête, et Muréna continua la guerre. Peut-être le sénat n'était-il pas fâché que ce général harcelât le roi de Pont, résolu de l'approuver s'il réussissait, ou de le désavouer si le succès était contraire. Muréna traversa donc le fleuve Halys, comme pour aller à Sinope, qui était le lieu de la naissance de Mithridate, et la capitale du royaume de ses pères.

Memnon. ap. Phot.

Mithridate, se voyant poussé à bout, envoya Gordius contre le général romain, et il le suivit bientôt lui-même avec de grandes forces. Les armées se rencontrèrent près de l'Halys, la rivière entre deux. Le roi de Pont la passa malgré la résistance des ennemis, et leur livra un rude combat. Ce qui résulte du récit le plus favorable à Muréna, c'est que Mithridate eut d'abord l'avantage, mais qu'ensuite les Romains s'étant ranimés, on se sépara à armes égales. Il paraît que les deux partis s'attribuèrent la victoire, sans qu'ils eussent néanmoins grand lieu de s'en glorifier, puisqu'ils s'éloignèrent comme de concert, et se retirèrent de deux côtés bien opposés, Mithridate vers la Colchide, et Muréna dans la Phrygie. Appian. Memnon.

Cependant Mithridate, qui était fastueux, voulut célébrer cette prétendue victoire par un sacrifice solennel à la manière des Perses, dont il tirait son origine. Voici la description que nous en donne Appien. On élève sur une haute montagne un amas prodigieux de bois; et les rois eux-mêmes portent les premiers bois qui doivent servir comme de fondement à tout l'édifice. Au-dessous et autour de ce bûcher on en dresse un second, qui occupe moins d'espace. Sur celui d'en haut on place les offrandes qui doivent être consumées en l'honneur des dieux, miel, vin, lait, huile et parfums. Sur celui d'en bas on sert un repas pour ceux qui prennent part au sacrifice. Ensuite on allume ces piles énormes; et c'est un véritable incendie, dont la flamme s'aperçoit de dessus la mer à quarante lieues de distance, et qui embrase tellement l'air des environs, qu'il n'est pas possible pendant plusieurs jours d'approcher de l'endroit où la fête a été célébrée. Appian.

An. R. 671. Fin de la guerre.

L'action que je viens de rapporter fut la dernière de cette guerre. Sylla, étant devenu dictateur, envoya défense à Muréna de la pousser davantage. Le même Gabinius, qui lui portait cette défense, était aussi chargé de réconcilier les rois Mithridate et Ariobarzane. Tout s'exécuta conformément aux ordres du dictateur; et Mithridate, pour mettre le sceau à la réconciliation, donna un grand repas à Ariobarzane et à Gabinius. Dans ce repas il proposa des prix, selon sa coutume, pour ceux qui boiraient ou mangeraient plus que les autres, ou qui l'emporteraient, soit par le chant, soit en combat de plaisanteries. Gabinius fut le seul qui ne prit aucune part à ces disputes indécentes, et il conserva ainsi la dignité de son caractère et de sa nation.

Voilà tout ce que l'histoire nous apprend de la guerre de Muréna contre Mithridate, qui dura à peu près trois ans. Dans ce récit, nous ne trouvons rien qui soit fort digne du triomphe : à moins que Sylla, sachant quels trophées faisait Mithridate de la victoire qu'il prétendait avoir remportée, n'ait voulu, pour soutenir l'honneur du nom romain, y opposer le triomphe de Muréna.

Verrès, lieutenant de Dolabella, proconsul de Cilicie. Cic. in Verr. 1, n. 44 et seqq.

Quoique la paix eût été faite, ou plutôt renouvelée avec Mithridate, l'Asie n'était pas tranquille. Les pirates, dont nous aurons lieu de parler beaucoup dans la suite, en désolaient les côtes par leurs ravages. Il est probable que ce fut pour les réprimer que Dolabella, qui avait été préteur l'année précédente, et qu'il ne faut pas confondre avec le consul du même nom, fut envoyé en Cilicie avec le titre et le pouvoir de proconsul. Mais, chargé de faire la guerre aux pirates, il mena avec lui un pirate plus redoutable aux alliés en la personne de Verrès, qu'il prit pour son lieutenant.

Cicéron raconte dans un grand détail les déprédations et les violences de ce scélérat. J'en extrairai un fait unique, qui montrera combien était déplorable la condition des sujets de l'empire. Elle était devenue encore plus triste depuis les proscriptions. Les magistrats dans les provinces se croyaient autorisés par cet exemple à tyranniser les peuples; car, après une si horrible cruauté exercée sur des citoyens, qu'y avait-il qui pût paraître injuste envers des sujets[1]?

Il veut enlever la fille de Philodamus; ensuite fait condamner à mort Philodamus lui-même et son fils.

Verrès, s'étant fait donner par Dolabella une commission pour aller trouver Nicomède, roi de Bithynie, vint à Lampsaque, ville de l'Hellespont. C'était un monstre composé de l'assemblage de tous les vices, voleur, cruel, débauché à l'excès. Arrivé à Lampsaque, il donna ordre à ses officiers et à son monde d'enlever la fille de l'un des plus illustres citoyens de la ville, qui se nommait Philodamus. Le père, homme vénérable par son âge, et le frère de la jeune personne, se mettent en défense. Il se livre un combat, où les gens de Verrès furent extrêmement maltraités, et même l'un de ses licteurs fut tué. Ce n'est pas tout. L'horreur d'un tel attentat met en mouvement toute la ville; le peuple s'ameute, et amasse du bois autour de la maison qu'occupait Verrès. Il courait risque d'être brûlé vif, si les citoyens romains qui étaient établis dans la ville n'eussent employé leurs prières et leurs représentations auprès des Lampsacéniens, qui se laissèrent fléchir, et permirent à Verrès de se retirer.

Lampsaque n'était point de la province de Dolabella. Cette ville était du gouvernement de l'Asie proprement

[1] « Desitum est enim videri quidquam in socios iniquum, quum exstitisset in cives tanta crudelitas. » (Cic. *de Offic.* lib 2, n. 27.)

dite, qui avait pour propréteur C. Néron. Ce magistrat ne put se dispenser de prendre connaissance d'une émeute populaire, où il y avait eu du sang répandu, un licteur tué, et un lieutenant-général mis en danger d'être brûlé vif. Verrès craignit les suites de cette affaire; et, non content de travailler à se mettre lui-même à l'abri, il résolut d'étouffer les preuves de son crime en perdant ceux qu'il avait forcés de s'armer contre lui. Pour y parvenir, il prie Dolabella de venir assister à l'instruction du procès. Dolabella, qui n'était guère plus homme de bien que son lieutenant, et qui au retour de son gouvernement fut condamné à Rome pour crime de concussion, quitte sa province, son armée, la guerre dont il était chargé, et se transporte auprès de Néron, menant avec lui ses tribuns et autres officiers, qui tous avec lui devinrent juges dans cette affaire. Verrès lui-même, ce qui passe toute croyance, Verrès fut aussi du nombre des juges, pendant qu'il faisait encore le personnage de témoin, et qu'il avait pris soin d'aposter un accusateur. Philodamus, au contraire, ne pouvait trouver de défenseur qui osât élever sa voix en faveur de l'innocence contre une oppression si manifeste. Cependant, malgré le crédit de Dolabella, premier opinant, malgré le nombre de juges qu'il avait amenés avec lui, et qui étaient dans sa dépendance, malgré les mouvements et les sollicitations pressantes de Verrès, l'injustice était si criante, que tout ce que put faire d'abord le crédit, ce fut d'obtenir, non une condamnation contre Philodamus, mais un jugement qui déclara que la cause n'était pas suffisamment éclaircie, et qu'il fallait qu'elle fût plaidée une seconde fois.

Verrès, alarmé de n'avoir pu emporter l'affaire du premier coup, redouble d'activité et d'instance. Dolabella le prend sur le haut ton avec Néron, qui était d'un caractère timide. Ils font tant, qu'ils extorquent un second jugement, par lequel, à la pluralité de peu de suffrages, Philodamus et son fils sont condamnés à avoir la tête tranchée.

« Quel douloureux spectacle[1], s'écrie Cicéron, pour « toute la province d'Asie! On dresse dans Laodicée un « échafaud sur lequel on fait monter un père avancé « en âge, et de l'autre côté son fils, condamnés tous « deux au supplice; l'un pour avoir préservé sa fille des « attentats d'un ravisseur infame, l'autre pour avoir « défendu la vie de son père et l'honneur de sa sœur. « Ils versaient l'un et l'autre des larmes en abondance, « pleurant chacun non pas sur soi; mais le fils pleurait « la mort de son père, et le père celle de son fils. Né- « ron lui-même, qui les avait condamnés, ne put refuser « des larmes à leur infortune; toute l'Asie en fut pé- « nétrée de douleur; les Lampsacéniens surtout en pous- « sèrent jusqu'au ciel de tristes gémissements, voyant « sacrifier à la vengeance et à la sûreté d'un misérable, « d'un audacieux, coupable de la plus criminelle vio- « lence, des hommes innocents, illustres dans leur pa- « trie, alliés et amis du peuple romain. »

[1] « Constituitur in foro Laodiceæ spectaculum acerbum, et miserum, et grave toti Asiæ provinciæ: grandis natu parens, adductus ad supplicium, ex alterâ parte filius; ille, quòd pudicitiam liberûm, hic, quòd vitam patris famamque sororis defenderat. Flebat uterque, non de suo supplicio, sed pater de filii morte, de patris filius. Quid lacrymarum ipsum Neronem putatis profudisse? quem fletum totius Asiæ fuisse? quem luctum et gemitum Lampsacenorum? Securi percussos esse homines innocentes, nobiles, socios populi romani atque amicos, propter

Tels étaient les excès horribles auxquels se portaient alors les magistrats romains dans les provinces; et c'est ainsi qu'avait dégénéré en tyrannie cet empire autrefois si modéré[1], que les Romains pouvaient passer plutôt pour les protecteurs que pour les maîtres de l'univers.

Cependant Sylla travaillait dans Rome à affermir le parti qu'il avait rendu dominant, et à donner une consistance durable au plan de gouvernement qu'il avait établi. Outre tant de sang répandu, tant de têtes abattues, et l'autorité de la république remise entre les mains du sénat et des premiers de la noblesse, il voulut aussi se faire des créatures parmi le peuple. Pour cela il affranchit dix mille esclaves, jeunes et vigoureux, qui devinrent tous citoyens romains, et prirent suivant l'usage le nom de leur patron, *Cornélius*.

Dix mille esclaves affranchis par Sylla. Appian. Civil. l. 1.

Mais le plus puissant soutien qu'il prépara à son parti, ce furent des colonies militaires qu'il distribua dans toute l'Italie. Ayant confisqué les terres d'un grand nombre de villes municipales qui avaient favorisé ses ennemis, il partagea les terres confisquées aux officiers et aux soldats de vingt-trois légions. C'était plus de cent mille hommes de guerre qui, lui devant leur établissement, avaient par conséquent un intérêt très-pressant à soutenir ses lois, auxquelles on ne pouvait porter atteinte sans mettre en risque toute leur fortune.

Terres distribuées aux officiers et soldats de vingt-trois légions.

Par tous ces arrangements, Sylla se mettait en état d'abdiquer la souveraine puissance, et de rentrer dans la vie privée, comme il fit l'année suivante. Il com-

hominis flagitiosissimi singularem nequitiam, atque improbissimam cupiditatem! » (Cic. *in Verr.* lib. 1, n. 76.)

[1] « Illud patrocinium orbis terræ veriùs quàm imperium poterat nominari. » (Cic. *de Offic.* lib. 2, n. 27.)

commença par refuser le consulat, que le peuple offrait de lui continuer, et il fit nommer consuls P. Servilius Vatia, et Ap. Claudius.

P. SERVILIUS VATIA, qui fut dans la suite surnommé ISAURICUS. An. R. 673. Av. J.C. 79.

AP. CLAUDIUS PULCHER.

Sylla abdique la dictature. Réflexions sur cet événement.

Ce fut donc cette année que Sylla, sans que personne l'y contraignît, et dans le temps où le consentement des citoyens semblait légitimer son usurpation, renonça à la plus haute fortune qu'aucun mortel eût possédée avant lui, et abdiqua volontairement la dictature. Il n'est pas besoin de dire que tout l'univers fut étrangement surpris d'un événement si peu attendu. Aujourd'hui même on n'y pense, on n'en parle encore qu'avec étonnement. On ne peut concevoir ni qu'un homme qui avait tant affronté de dangers, tant essuyé de travaux pour parvenir à la domination, s'en soit ensuite dépouillé de son plein gré; ni même qu'il y eût sûreté pour lui à se livrer sans défense à la merci de ce nombre prodigieux d'ennemis qu'il s'était faits en inondant Rome et l'Italie de fleuves de sang; ayant tué cent mille Romains dans les combats; ayant fait périr d'une manière encore plus odieuse, par les proscriptions, quatre-vingt-dix sénateurs, dont quinze consulaires, et plus de deux mille chevaliers; enfin ayant exercé sa redoutable vengeance sur des villes entières, dont il avait démantelé les unes, détruit totalement les autres, en sorte qu'il avait cru faire grace à celles dont il n'avait que confisqué les terres ou rasé les citadelles.

S'il m'est permis de donner mes réflexions sur un fait si singulier, je dirai d'abord que le danger n'était

pas aussi grand pour Sylla qu'il peut le paraître. Il avait mis toute la puissance de l'état sur la tête de ses partisans. Tous ceux qui possédaient quelque charge, ou qui avaient quelque crédit dans la république, tous ceux qui avaient acheté les biens des proscrits, tous ceux qui avaient reçu de lui des établissements et des terres étaient vivement intéressés à défendre et Sylla et ses lois. L'événement justifie cette observation. Sylla mourut dans son lit; au lieu que César, qui s'était moqué de lui[1], et qui suivit une conduite contraire, fut poignardé dans le sénat. Et pour ce qui est des lois de Sylla, elles furent respectées long-temps après sa mort, comme nous aurons lieu de le remarquer souvent.

Quant à ce qui regarde le dégoût de la souveraine puissance, il est encore moins surprenant que Sylla en ait ressenti les atteintes. Il avait toujours aimé le plaisir; et l'embarras des affaires est bien à charge à un voluptueux. Tant que son ambition fut irritée par la difficulté et les périls, elle vainquit sa paresse naturelle. Mais lorsque, satisfaite, elle ne lui offrit que des biens vides et imaginaires, mêlés d'angoisses et de toute sorte de tourments, elle le laissa retomber dans son penchant, et il corrigea un vice par un autre.

Cérémonie de l'abdication. Appian.

La cérémonie de son abdication se passa de la façon du monde la plus unie. Il vint dans la place publique avec ses licteurs et sa garde, monta à la tribune aux harangues, et de là déclara au peuple assemblé qu'il

[1] Suétone (*Cæs.* cap. 77) rapporte que César disait : *Sullam nescisse litteras, qui dictaturam deposuerit.* Ce mot est difficile à rendre en français, parce que César y joue sur le terme *dictatura*, qui signifie la *dictature*, et qui en même-temps a rapport à la fonction des maîtres de grammaire et autres, qui dictent à leurs écoliers des modèles et des leçons.

abdiquait la dictature. Il osa même ajouter qu'il était prêt à rendre compte de son administration à quiconque voudrait le lui demander. Il descendit ensuite, renvoya ses licteurs et ses gardes, et se promena tranquillement sur la place, accompagné d'un petit nombre d'amis. Tout le peuple le regardait avec une espèce de saisissement, et même d'effroi; et à peine pouvait-on en croire ses yeux sur un changement si étrange.

Sylla est insulté par un jeune homme.

Il n'y eut qu'un jeune homme qui, lorsque Sylla se retirait, commença à l'attaquer par des discours injurieux; et, comme personne ne se mettait en devoir de lui imposer silence, enhardi par l'impunité, il le poursuivit jusqu'à sa maison, l'accablant toujours de reproches. Sylla, qui tant de fois avait fait éprouver les terribles effets de sa colère aux plus grands personnages et aux villes les plus puissantes, souffrit avec une tranquillité parfaite les emportements de ce jeune audacieux. Seulement, en rentrant chez lui, il dit, « Voilà un jeune homme qui empêchera qu'un autre « qui se trouvera dans une place semblable à la mienne « ne songe à la quitter ». Réflexion de bon sens, et qu'il n'est point du tout nécessaire de prendre avec Appien pour une prédiction de ce que fit César dans la suite.

Il reproche à Pompée d'avoir fait Lépidus consul.
Plut. in Syl. et Pomp.

Sylla, en renonçant à sa magistrature, ne renonça point entièrement à la ville ni aux soins des affaires; et Plutarque raconte qu'ayant voulu empêcher que Lépidus ne fût nommé consul pour l'année suivante, et n'ayant pu réussir parce que Pompée avait appuyé le candidat de tout son crédit et l'avait emporté, il appela à lui ce jeune homme tout fier de sa victoire, et lui dit : « Vous avez grand lieu de triompher; c'est une « belle action que d'avoir fait nommer Lépidus consul,

« et même avant Catulus, c'est-à-dire, d'avoir fait « donner la préférence au plus violent de tous les sédi- « tieux sur le plus vertueux citoyen de Rome. Au reste, « tenez-vous sur vos gardes, car vous venez d'armer « contre vous un adversaire. » Il disait vrai, et l'événement le prouvera.

Il donne une fête et des repas au peuple. Plut. in Syl.

Sylla voulut ensuite offrir à Hercule la dixième partie de son bien. Il fit à ce sujet une fête, dans laquelle il donna des repas au peuple pendant plusieurs jours, avec une telle profusion, qu'il y eut une très-grande quantité de viandes jetée chaque jour dans le Tibre, et que l'on y but du vin de quarante feuilles, et au-delà.

Mort de Métella.

Dans un homme tel que Sylla tout est intéressant; et je ne craindrai point d'insérer ici ce que Plutarque raconte de la mort de sa femme et de son nouveau mariage.

Pendant que durait encore la fête dont je viens de parler, Métella tomba dangereusement malade. Il ne fallait pas qu'une réjouissance de religion fût troublée et souillée par l'appareil lugubre de la mort et du deuil. C'est pourquoi Sylla, homme fort pieux, de l'avis des pontifes, répudia Métella, et la fit transporter encore vivante dans une maison étrangère. Il lui fit néanmoins des obsèques magnifiques, et cela au mépris des lois qu'il avait portées lui-même pour fixer ces sortes de dépenses. Il ne fut pas plus exact à observer celles qu'il avait faites contre le luxe des tables. Pour étourdir sa douleur et consoler son veuvage, c'étaient tous les jours de grands et somptueux repas avec sa compagnie ordinaire de bateleurs et de comédiens.

Sylla se remarie avec Valéria.

Peu de temps après la mort de Métella, Sylla, étant au théâtre, se trouva assis auprès d'une jeune dame de

condition, qui se nommait *Valéria*, sœur de l'orateur Hortensius, et nouvellement séparée d'avec son mari. Cette dame passant derrière Sylla pour aller à sa place, appuya la main sur lui, et lui arracha une frange de son habit. Sylla s'étant retourné : « Il n'y a rien « d'étrange dans ce que je fais, lui dit-elle. Vous êtes « heureux, et je suis bien aise d'avoir quelque chose « de vous qui me porte bonheur. » Ce début plut à Sylla, et fut suivi d'œillades et de souris réciproques tant que dura la pièce. La conclusion fut un mariage, sur lequel Plutarque remarque avec raison qu'en supposant [1], comme il veut bien le croire, que Valéria fût sage et vertueuse, au moins il n'y avait guère de sagesse ni de vertu dans ce qui détermina Sylla à l'épouser; et qu'il seyait bien mal à ce vieux guerrier de se laisser prendre comme un jeune damoiseau à de pareilles amorces, qui sont ordinairement la source des passions les plus honteuses et les plus effrénées.

M. ÆMILIUS LEPIDUS.
Q. LUTATIUS CATULUS.

An. R. 674.
Av. J.C. 78.

Sylla ne jouit pas long-temps du repos qu'il s'était procuré en abdiquant la dictature; car il mourut vers le commencement de cette année.

Appian.
Plutarch.

Il s'était retiré à sa maison de campagne de Cumes; et là il amusait son loisir, soit par des divertissements innocents, tels que la chasse et la pêche, soit par des repas qui respiraient la dissolution et la débauche. Au milieu de ces plaisirs, il fut frappé d'une horrible ma-

Sylla est attaqué de la

[1] Σύλλας εἰ καὶ τὰ μάλιστα σώφρονα καὶ γενναίαν, ἀλλ' οὐκ ἐκ σώφρονος καὶ καλῆς ἔγημεν ἀρχῆς, ὄψει καὶ λαμυρίᾳ μειρακίου δίκην παραβληθεὶς, ὑφ' ὧν τὰ αἴσχιστα καὶ ἀναιδέστατα πάθη κινεῖσθαι πέφυκεν.

maladie pédiculaire.

ladie, qu'il se dissimula à lui-même pendant longtemps, et qu'il nourrit même, et augmenta par son intempérance. C'est la maladie qu'on nomme *pédiculaire*. Ses entrailles se corrompirent, et sa chair se remplit de poux, mais en telle abondance, que, malgré les services assidus de plusieurs personnes qui s'employaient la nuit et le jour à le nettoyer, ce que l'on emportait n'était rien en comparaison de ce qui renaissait sans cesse. On avait beau le laver, le changer, tout était inutile. Ses habits, les linges dont on le frottait dans le bain, sa nourriture même était inondée de cette dégoûtante vermine, dont la multitude et la propagation, rapide au-delà de toute croyance, empêchaient l'effet de tous les soins que l'on pouvait prendre.

Il donne des lois aux habitants de Pouzzole.

Dans cet état Sylla, sans doute pour se distraire, s'il y eût eu moyen, sur un mal affreux et sur sa fin prochaine, cherchait à se procurer de l'occupation; faible ressource! quoique la seule que la sagesse humaine soit capable de fournir. N'admirons point un courage frivole et inutile contre un Dieu vengeur. La religion seule offre des consolations solides à un chrétien, qui connaît et adore dans les plus rudes épreuves la main d'un père, et qui convertit par la patience les châtiments qu'il souffre en offrandes méritoires et capables de désarmer la colère de celui qui le châtie. Sylla s'occupait même d'affaires publiques; et dix jours avant sa mort, ayant appris que ceux de Pouzzole, dans son voisinage, étaient en division entre eux, il leur dressa un code de lois suivant lesquelles ils pussent se gouverner. Il travaillait aussi aux mémoires de sa vie, que j'ai cités plusieurs fois d'après Plutarque, et il y mit la

Il travaille aux mémoires de sa

main encore deux jours avant sa mort : de sorte que, par une singularité remarquable, non-seulement il prévit sa fin, mais même il en avait parlé en quelque façon; car, ayant eu foi toute sa vie aux astrologues et aux songes, il ne perdit pas ce faible aux approches de la mort. Il finissait donc ses mémoires par dire que les Chaldéens lui avaient prédit qu'après avoir vécu heureux, il mourrait dans la fleur de ses succès et de sa prospérité. Il ajoutait qu'il avait vu la nuit précédente en songe un enfant qu'il avait eu de Métella, et qui était mort un peu avant sa mère; et que cet enfant l'exhortait à bannir toute inquiétude, et à venir le rejoindre lui et Métella pour jouir tous ensemble d'une tranquillité parfaite. Sylla était bien éloigné de penser aux supplices que la justice divine lui réservait. vie jusqu'à deux jours avant sa mort.

Le lendemain de ce songe il fit son testament, dans lequel, donnant des marques de son souvenir à tous ses amis par quelques legs qu'il leur faisait, il omit Pompée, et ne le nomma point non plus au nombre des tuteurs du fils qu'il laissait presque encore au berceau. Il semble que la gloire de ce jeune capitaine inspirât quelque jalousie à Sylla, et l'eût disposé à se refroidir à son égard. Au contraire il chérit beaucoup Lucullus, à qui il adressa ses mémoires, et qu'il fit tuteur de son fils; et ce fut là un commencement de pique entre Lucullus et Pompée, dont les suites furent portées très-loin. Testament de Sylla. Appian. Plut. in Pomp. et Lucullo.

La veille du jour qu'il mourut il apprit que Granius, magistrat de Pouzzole, et débiteur de la commune de cette ville, différait de payer, attendant sa mort pour refuser hautement et faire impunément banqueroute. Sylla, dans ses derniers moments, se retrouva encore Dernière violence de Sylla. Il meurt. Plut. in Syl.

lui-même, tant les hommes changent peu. Violent et sanguinaire, il fit amener Granius dans sa chambre, et ordonna à ses esclaves de l'étrangler. La colère et l'agitation qu'il se donna firent crever un abcès, et il jeta beaucoup de sang et de pus. Les forces lui manquèrent; il passa fort mal la nuit, et mourut le lendemain, âgé de soixante ans.

Réflexion sur le nom d'*Heureux* pris par Sylla.

Telle fut la mort de l'heureux Sylla. « Il est le seul « entre les mortels [1], comme Pline l'a observé, ou du « moins le premier, qui ait osé prendre ce surnom, si « peu convenable à la condition humaine. Et sur quels « titres se l'est-il attribué? Pour avoir versé le sang de « ses concitoyens; pour avoir deux fois pris et forcé sa « patrie; pour avoir eu le pouvoir de proscrire tant de « milliers de Romains! O félicité mal entendue! Mais « de plus, son genre de mort n'a-t-il pas été plus affreux « que le sort de ceux qu'il avait proscrits? Quel bon- « heur que celui d'un homme dont les entrailles se « corrompent et se dévorent elles-mêmes, et font pul- « luler sans cesse des millions de bourreaux qui les « rongent! » Il s'est vanté d'avoir été celui des hommes qui a le mieux récompensé ses amis, et qui s'est le mieux vengé de ses ennemis. Mais lui-même a éprouvé dès cette vie la vengeance divine, et une vengeance bien capable d'humilier l'orgueil humain.

Plutarch.

Obsèques de Sylla. Appian.

La mort de Sylla donna lieu sur-le-champ à de grandes et vives contestations. Le sénat, ayant à sa tête Catulus, l'un des consuls, voulait faire rendre à Sylla

[1] « Unus hominum ad hoc ævi, Felicis sibi cognomen assuerit L. Sylla, civili nempè sanguine, et patriæ oppugnatione adoptatum.... O prava interpretatio !.... Age, non exitus vitæ ejus, omnium proscriptorum ab illo calamitate crudelior fuit, erodente se ipso corpore, et supplicia sibi gignente ? » (PLIN. lib. 7, c. 43.)

les derniers honneurs avec pompe et magnificence, et ordonnait qu'on célébrât ses obsèques, et qu'on l'inhumât dans le Champ-de-Mars; l'autre consul, Lépidus, s'y opposait. Pompée se montra en cette occasion généreux ami; et oubliant la froideur que Sylla avait eue pour lui dans les derniers temps, il témoigna tout le zèle possible pour honorer sa mémoire. Il employa tout son crédit; il mit en œuvre et les prières et les menaces, et enfin il contribua plus que personne à procurer aux funérailles magnifiques qu'on préparait à Sylla toute la tranquillité nécessaire. Plut. in Syl. et Pomp.

Son corps fut porté de sa maison de Cumes, où il était mort, jusqu'à Rome sur un lit de parade tout brillant d'or. Il était revêtu des ornements de triomphateur. Vingt-quatre licteurs marchaient devant avec les faisceaux et les haches comme lorsqu'il gérait la dictature. Il était escorté d'un grand nombre de gens à cheval et de trompettes. Ceux qui avaient autrefois servi sous lui s'empressaient de venir de toutes parts rendre les derniers devoirs à leur général; et à mesure qu'ils arrivaient, ils prenaient leur rang, marchaient en ordre, et formaient plutôt une nombreuse armée qu'un convoi. Appian.

Lorsque toute cette pompe fut arrivée à Rome, elle s'accrut encore beaucoup, et en nombre et en magnificence. Le jour des obsèques on porta plus de deux mille couronnes d'or, présents des villes et des provinces où Sylla avait commandé et fait la guerre, des légions qui avaient servi sous ses ordres, et même de plusieurs particuliers. Les colléges des prêtres et des vestales environnaient le corps. Puis marchait le sénat avec les magistrats revêtus des ornements de leurs dignités. En-

suite venaient les chevaliers romains. Les troupes, avec leurs aigles d'or et des armes toutes brillantes d'argent, fermaient la marche. Un nombre prodigieux de trompettes sonnaient des airs lugubres et conformes à cette triste cérémonie; et on y répondait par des acclamations, non pas tumultueuses, mais faites en ordre: le sénat commençait et était suivi des chevaliers, de l'armée, et enfin du peuple, dont la foule était innombrable.

C'était l'usage que les convois passassent par la place publique; et là, le plus proche parent montant sur la tribune aux harangues, faisait l'éloge du mort et de ses ancêtres. Faustus, fils de Sylla, étant alors en bas âge, on choisit pour cette fonction le plus habile orateur de Rome. Appien ne le désigne pas autrement.

Après l'oraison funèbre, des sénateurs jeunes et vigoureux prirent le lit de parade sur leurs épaules[1], et le portèrent au Champ-de-Mars, où était dressé le bûcher. Il est incroyable quelle quantité d'aromates fut consumée en cette occasion. C'étaient les dames qui (Plut. in Syl.) en faisaient la dépense, et elles se piquèrent d'égaler ou même de surpasser par cet endroit la magnificence de tout le reste de la cérémonie : car, outre deux cent dix brancards chargés de parfums de toute espèce, on fit avec l'encens le plus précieux et le cinnamome[2] une statue de Sylla de grandeur médiocre, et celle d'un licteur placé devant lui. Les chevaliers et les principaux officiers des troupes mirent le feu au bûcher.

[1] Je crains qu'Appien n'ait transporté à Sylla ce qu'il voyait pratiquer de son temps par rapport aux empereurs. Il ne me paraît guère vraisemblable que, du temps de la république, les sénateurs s'abaissassent jusqu'à porter sur leurs épaules le corps d'un mort.

[2] C'est ce que nous appelons aujourd'hui *cannelle*.

Sylla avait ordonné que son corps fût brûlé, contre l'usage de sa maison; car jusqu'à lui tous les Cornélius, patriciens, avaient été ensevelis et mis en terre. Mais comme, par une lâche vengeance, il avait fait déterrer le cadavre de Marius, il appréhenda le même traitement pour le sien, et voulut qu'il ne restât de lui que des cendres. Son tombeau se voyait encore dans le Champ-de-Mars au temps de Plutarque; et on y lisait une épitaphe qu'il avait, dit-on, composée lui-même, et qui marquait en substance ce que nous avons déja dit, « qu'il avait surpassé et amis et ennemis, les uns « par le bien, les autres par le mal qu'il leur avait « fait ».

Cic de Leg. l. 2, n. 56-57. Plin. lib. 7, c. 54.

LIVRE TRENTE-QUATRIÈME.

Guerres de Lépidus, de Sertorius, de Spartacus. Plusieurs faits détachés, parmi lesquels on trouvera quelques détails sur Cicéron et sur César. Ans de Rome 674-681.

§ I. *Histoire de Salluste perdue. Exemple de Sylla funeste à la liberté. Caractère de l'ambition de Pompée. Lépidus entreprend de relever le parti vaincu. Idée de son caractère et de sa conduite. Discours de Lépidus au peuple. Réflexion sur son projet. Catulus et tous les gens de bien s'opposent à lui. Lépidus assemble des troupes et se met à leur tête. Accommodement conclu avec lui. Il revient une seconde fois avec des troupes devant Rome, et demande un second consulat. Discours de Philippe contre Lépidus. Catulus et Pompée livrent bataille à Lépidus et remportent la victoire. Nomination des consuls. Pompée fait tuer Brutus, père de celui qui tua César. Lépidus, vaincu une seconde fois, passe en Sardaigne et meurt. Modération du parti vainqueur. Pompée est envoyé en Espagne contre Sertorius. Histoire de la guerre de Sertorius reprise depuis l'origine. Sertorius part d'Italie et passe en Espagne. Il s'y fortifie, et surtout gagne l'affection des peu-*

ples. Annius, envoyé par Sylla, le chasse d'Espagne et l'oblige de tenir la mer. Sertorius pense à se retirer dans les îles Fortunées. Il passe en Afrique. Il est invité par les Lusitaniens à venir se mettre à leur tête. Grandes qualités de Sertorius. Idée de ses exploits en Espagne. Métellus Pius, envoyé contre lui, éprouve d'extrêmes difficultés. Il entreprend un siége que Sertorius lui fait lever. Grands succès de Sertorius. Son habileté à conduire les barbares. Biche de Sertorius. Il discipline et police les Espagnols. Il prend soin de l'éducation des enfants des premières familles. Attachement incroyable des Espagnols pour lui. Il conserve aux Romains tous les droits de la souveraine puissance. Son amour pour sa patrie, pour sa mère. Les troupes de Perperna forcent leur chef de se joindre à Sertorius. Il corrige, par un spectacle comique, mais instructif, l'impétuosité aveugle des barbares. Il dompte les Characitains par un stratagème ingénieux. Pompée arrive en Espagne. Il essuie un affront devant la ville de Laurone. Action de justice de Sertorius. Quartiers d'hiver. On se remet en campagne. Métellus remporte une grande victoire sur Hirtuléius. Bataille de Sucrone entre Sertorius et Pompée. Mot de Sertorius sur Métellus et Pompée. Biche de Sertorius perdue et retrouvée. Bonne intelligence entre Métellus et Pompée. Action générale entre Sertorius d'une part, et Métellus et Pompée de l'autre. Sertorius licencie ses troupes, qui se rassemblent peu après. Joie immodérée de

Métellus au sujet de la victoire qu'il s'attribuait sur Sertorius. Faste et luxe des fêtes qu'on lui donne. Il met à prix la tête de Sertorius. Metellus et Pompée, fatigués par Sertorius, se retirent en des quartiers fort éloignés. Mithridate envoie une ambassade à Sertorius pour lui demander son alliance. Réponse fière de Sertorius. Surprise de Mithridate. L'alliance se conclut. Lettre menaçante de Pompée au sénat, qui lui envoie de l'argent. Perperna cabale contre Sertorius. Désertions et trahisons punies avec rigueur. Cruauté de Sertorius à l'égard des enfants qu'il faisait élever à Osca. Réflexion de Plutarque à ce sujet. Conspiration de Perperna contre la vie de Sertorius. Mort de Sertorius. Perperna devient chef du parti. Il est défait par Pompée, qui le fait tuer sans vouloir le voir, et brûle tous les papiers de Sertorius. L'Espagne pacifiée. Trophée et triomphe des vainqueurs.

An. R. 674.
Av. J.C. 78.

M. ÆMILIUS LEPIDUS.

Q. LUTATIUS CATULUS.

Histoire de Salluste perdue.

L'histoire du consulat de Lépidus et des années suivantes, non-seulement était renfermée dans le grand ouvrage de Tite-Live, mais avait été traitée par Salluste. Si les écrits, au moins de l'un ou de l'autre de ces deux grands historiens fussent venus en entier jusqu'à nous, nous n'aurions pas tant de sujet de nous plaindre. Mais tout a péri, et il faut que je continue, toujours aidé par Freinshemius, à ramasser des parcelles détachées des faits épars çà et là, pour en com-

poser un corps le moins mal qu'il me sera possible.

Sylla était mort, mais son exemple subsistait, et nuisit en bien des manières à la liberté de Rome. L'exemple de Sylla funeste à la liberté.

Premièrement il avait appris aux généraux romains à attacher les troupes à leur personne, et à les amener au point de servir l'ambition d'un chef, même contre la république qui les lui avait confiées.

En second lieu, en distribuant les terres des citoyens aux soldats, il les corrompit pour jamais, comme le remarque un écrivain de beaucoup d'esprit. Car dès ce moment il n'y eut plus un homme de guerre qui n'attendît une occasion qui pût mettre les biens de ses concitoyens entre ses mains. Grandeur et décadence des Romains.

Enfin la dictature, exercée par lui paisiblement pendant plus de deux ans, et dont il ne s'était défait que par son choix, était un objet qui ne pouvait manquer d'irriter la cupidité de tout ambitieux qui serait à portée d'y prétendre. Le préjugé que les Romains fussent incapables d'être asservis était détruit. Le plan pour les assujettir était tout dressé, il ne s'agissait que de le suivre; aussi Pompée travailla-t-il toute sa vie dans ce point de vue. Il manqua son coup, mais César réussit.

Quand je compare Pompée à Sylla et à César, c'est avec une différence qui a été judicieusement observée par Velleïus. « Il était avide de puissance[1], mais ne Caractère de l'ambition de Pompée.

[1] « Fuit (Pompeius) potentiæ quæ honoris causâ ad eum deferretur, non ut ab eo occuparetur, cupidissimus; dux bello peritissimus, civis in togâ, nisi ubi vereretur ne quem haberet parem, modestissimus; amicitiarum tenax, in offensis exorabilis, in reconcilianda gratia fidelissimus, in accipienda satisfactione facillimus; potentiâ suâ nunquam aut rarò ad impotentiam usus; penè omnium vitiorum expers, nisi numeraretur inter maxima, in civitate liberâ dominâque gentium, indignari, quum omnes cives jure haberet pares, quemquam æqualem dignitate conspicere. » (VELL. lib. 2, cap. 29.)

« voulait pas la ravir. Son désir était qu'elle lui fût « déférée volontairement. C'est pourquoi, autant qu'il « était grand général dans la guerre, autant se mon- « trait-il citoyen modeste dans le gouvernement inté- « rieur de la république, si ce n'est lorsqu'il craignait « que quelqu'un ne se rendît son égal. En tout autre « cas sa conduite était pleinement louable. Il était ami « constant, et nullement implacable ennemi; fidèle et « sincère dans les réconciliations, peu difficile s'il s'a- « gissait d'une satisfaction qui lui fût due; communé- « ment modéré dans l'usage de sa puissance; en un « mot, exempt presque de tout vice, si ce n'en était « un très-grand de ne pouvoir souffrir que dans une « ville libre et maîtresse de l'univers, dont tous les ci- « toyens étaient égaux de droit, il s'en trouvât un seul « qui lui disputât le premier rang. » Cette idée du caractère et de la conduite de Pompée sera utile pour la suite; car c'est lui qui va faire le principal personnage dans la république, jusqu'à ce que César partage d'abord sa puissance et ensuite la renverse. Le consul Lépidus, en entreprenant de relever le parti vaincu, donna lieu à Pompée de continuer à acquérir de la gloire par les armes et d'augmenter son crédit.

Lépidus entreprend de relever le parti vaincu.

Idée de son caractère et de sa conduite.

Ce consul n'était rien moins que capable d'exécuter un aussi grand dessein que celui qu'il avait formé. Homme sans mœurs et sans talents, il ne ressemblait à ceux dont il voulait occuper la place que par l'ambition. Quelques années auparavant, il avait gouverné la Sicile comme préteur, et y avait exercé des concussions qui lui attirèrent un procès criminel lorsqu'il fut revenu à Rome. Mais il trouva le secret de mettre le peuple dans ses intérêts; et ses accusateurs, le voyant

favorisé de la multitude, n'osèrent poursuivre l'action qu'ils avaient intentée contre lui. Pendant la dictature de Sylla, Lépidus, qui voulut se faire regarder dans la suite comme le vengeur des proscrits, ne se fit point un scrupule de profiter de l'occasion pour s'enrichir de plus en plus, et il s'engraissa du sang des malheureux. Il convient lui-même du fait dans le discours que nous avons de lui parmi les fragments de Salluste, et il tâche seulement de s'excuser sur le frivole prétexte d'y avoir été forcé par la crainte de s'attirer l'indignation du vainqueur. Le pillage de la Sicile, et les dépouilles des proscrits le mirent à portée d'acheter le consulat; et dès qu'il se vit en place, du vivant même de Sylla, il commença à brouiller. Ascon. Ped.

Discours de Lépidus au peuple.

Dans la dissette des mémoires où nous sommes sur les faits dont j'ai à rendre compte ici, je ne puis mieux faire, pour donner une idée du projet de Lépidus, que d'extraire les principaux endroits du discours dont je viens de parler. C'est une harangue au peuple, dans laquelle, sans se découvrir entièrement, il fait néanmoins suffisamment entendre quelles sont ses vues.

Il y suppose partout Sylla maître de la république, parce que réellement, quoiqu'il eût abdiqué la dictature, c'était son parti qui dominait. Après avoir commencé par invectiver contre sa personne et contre la tyrannie sous laquelle il fait gémir la république, Lépidus attaque ses partisans. « Je ne puis assez m'éton-« ner [1], dit-il, lorsque je vois les satellites de Sylla,

[1] « Satellites quidem ejus (Sylla), homines maxumi nominis, non minùs optumis majorum exemplis, nequeo satis mirari, dominationis in vos servitium suum mercedem dant; et utrumque per injuriam malunt, quàm optimo jure liberi agere : præclara Brutorum, atque Æmiliorum, et Lutatiorum proles, geniti ad ea quæ majores virtute peperêre subver-

« personnages d'un grand nom, et à qui leurs ancêtres « ont laissé les plus beaux exemples, se rendre les es- « claves d'un tyran pour acheter à ce prix le droit de « vous tyranniser. Ils aiment mieux être doublement « injustes envers vous et envers eux-mêmes que de « vivre en citoyens d'une ville libre. Digne postérité « des Brutus, des Émiles, et des Lutatius, ils semblent « nés pour enlever à cet empire tout ce que la vertu « de leurs aïeux nous a acquis. Car qu'a-t-on prétendu « défendre contre les armes de Pyrrhus, d'Annibal, de « Philippe et d'Antiochus, sinon la liberté publique, et « un état tranquille où chacun possédât en sûreté l'hé- « ritage de ses pères, et ne connût d'autre maître que « la loi? Or c'est là précisément ce que ce cruel tyran « tient en sa main, comme des dépouilles qu'il aurait « conquises sur une nation étrangère. Altéré de sang « et de carnage, il n'a point été satisfait par la perte « de tant d'armées, ni par la mort d'un consul et de « tant d'illustres citoyens qui ont péri dans les combats. « La prospérité, qui adoucit les autres, et qui fait suc- « céder la commisération à la colère, n'a fait qu'aigrir « et enflammer sa cruauté. »

D'une invective si véhémente il tire la conclusion qui s'ensuit naturellement, et exhorte le peuple à se soulever contre une telle tyrannie, et à en secouer le joug odieux. Et après avoir décrit en termes énergi-

tunda. Nam quid a Pyrrho, Annibale, Philippoque, et Antiocho defensum est aliud, quàm libertas, et suæ cuique sedes; neu cui, nisi legibus, pareremus? quæ cuncta sævus ille Romulus quasi ab externis rapta, tenet; non tot exercituum clade, neque consulis, et aliorum principum quos fortuna belli consumpserat, satiatus: sed tum crudelior, quum plerosque secundæ res in miserationem ex ira vertunt. » (SALL. *Hist.* lib. I.)

ques la servitude où ils sont actuellement réduits, la nation entière privée de ses droits les plus légitimes, les particuliers dépouillés de leurs biens et de leurs terres, les lois, les jugements, les finances, les provinces, le sort des rois, au pouvoir d'un seul, il ajoute : « Reste-t-il à des hommes de cœur [1] un autre parti à « prendre que celui de se délivrer de l'injustice, ou de « mourir avec courage, puisque après tout la mort est « une loi inévitable, dont les barrières et les gardes ar-« més ne peuvent garantir personne; et que c'est lâcheté « et infamie que d'attendre les dernières extrémités sans « rien oser pour s'en défendre? »

On conçoit bien que Sylla devait traiter de séditieux un homme capable de tenir un pareil langage. Lépidus, pour réfuter ce reproche, profite habilement de tout ce qu'il y avait d'odieux dans la conduite de son adversaire. « Je suis un séditieux [2], dit-il, si on s'en rap-« porte à Sylla, parce que je me plains des récom-« penses acquises par la sédition et par les guerres « civiles; et parce que je revendique les droits d'une « paix libre et véritable, je dois être regardé comme « voulant renouveler la guerre. Sans doute vous ne « pourrez pas subsister, ni posséder sûrement et tran-« quillement l'empire, si les derniers des hommes, si de

[1] « Estne viris reliqui aliud quàm solvere injuriam, aut per mori virtutem? quoniam quidem unum omnibus finem natura, vel ferro septis, statuit; neque quisquam extremam necessitatem nihil ausus, nisi muliebri ingenio, exspectat. »

[2] « Verùm ego seditiosus, uti Sulla ait, quia præmia turbarum queror; et bellum cupiens, quia jura pacis repeto. Scilicet quia non aliter salvi satisque tuti in imperio eritis, nisi Vettius Picens, scriba Cornelius, aliena benè parata prodegerint; nisi approbaveritis omnes proscriptiones innoxiorum ob divitias, cruciatus virorum illustrium, vastam Urbem fugâ et cædibus, bona civium miserorum, quasi Cimbricam prædam, venum aut donó data. »

« misérables affranchis ne jouissent paisiblement du « bien d'autrui, et ne dissipent en prodigalités ce qui a « coûté bien des sueurs aux maîtres légitimes; si vous « n'approuvez les meurtres de tant d'innocents, pro- « scrits à cause de leurs richesses, les supplices horribles « des hommes les plus illustres, la désolation de la ville « rendue déserte par les exils et les carnages, les posses- « sions des citoyens infortunés vendues, ou données en- « core plus indignement, comme si c'était un butin pris « sur les Cimbres. »

Lépidus, pour encourager les Romains à se soulever contre la domination de Sylla, représente son parti comme faible; il insiste sur ce que cet injuste arbitre des honneurs et des graces a fait un grand nombre de mécontents par les indignes préférences qu'il a accordées à des gens de néant, encore plus méprisables par leurs mœurs que par la bassesse de leur naissance. A l'entendre, Sylla n'est soutenu que par un petit nombre de satellites couverts de crimes, et les troupes mêmes qui ont servi sous lui ne manqueront pas de prendre le parti de la liberté. « Ma plus grande confiance [1], « dit-il, est dans l'armée victorieuse, qui par tant de « périls et tant de blessures n'a gagné rien autre chose « que de se donner un tyran : à moins que vous ne « vous imaginiez qu'ils aient prétendu renverser la puis- « sance du tribunat, que leurs ancêtres ont établie par

[1] « Maxumam mihi fiduciam parit victor exercitus, cui per tot vulnera et labores nihil præter tyrannum quæsitum est. Nisi fortè tribunitiam potestatem eversum profecti sunt, per arma conditam a majoribus suis; utique jura et judicia sibimet extorquerent : egregià scilicet mercede, quum relegati in paludes et sylvas, contumeliam atque invidiam suam, præmia penes paucos intelligerent. Quare igitur tanto agmine atque animis incedit? Quia secundæ res mire sunt vitiis obtentui : quibus labefactatis, quàm formidatus anteà est, tam contemnetur. »

« les armes ; ou que leur dessein ait été de se priver de « la protection des lois et de l'autorité de la judicature. « Ils en seraient assurément bien récompensés par ces « marais et ces forêts incultes où on les relègue ; en sorte « que la haine et l'infamie sont pour eux, et les ré- « compenses pour un petit nombre de lâches flatteurs. « Pourquoi donc, ajoute-t-il, Sylla paraît-il si bien « escorté et avec un si grand faste ? C'est que la prospé- « rité couvre merveilleusement les vices et les endroits « faibles. Mais à la première disgrace, vous le verrez « tomber dans un aussi grand mépris qu'il est mainte- « nant redouté. »

Il ne manquait rien à une exhortation si vive et si véhémente, sinon que Lépidus s'offrît pour chef. Il le fait et termine ainsi son discours. « Je pouvais me « contenter [1] de cette souveraine magistrature à laquelle « vous m'avez élevé par vos suffrages. C'en était assez « pour soutenir la gloire de mes ancêtres, pour satis- « faire mon ambition, et même pour ma sûreté. Mais « je n'ai pas cru devoir penser uniquement à mon avan- « tage particulier ; et j'ai préféré la liberté accompagnée « de dangers à un esclavage sûr et tranquille. Si donc « vous approuvez mes sentiments, accourez à ma voix, « Romains ; et avec l'aide des dieux, suivez le consul « M. Émilius qui est prêt à se mettre à votre tête pour « le rétablissement de la liberté publique. »

On voit par ce discours que le dessein de Lépidus

[1] « Mihi quanquam per hoc summum imperium satis quæsitum erat nomini majorum, dignitati, atque etiam præsidio, tamen non fuit consilium privatas opes facere : potiorque visa est periculosa libertas quieto servitio. Quæ si probatis, adeste, Quirites, et benè juvantibus diis M. Æmilium consulem ducem et autorem sequimini ad recipiendam libertatem. »

était de détruire tout ce qu'avait fait Sylla ; de se faire un parti en soulevant le petit peuple, toujours disposé par sa misère à écouter ceux qui lui promettent un changement ; de faire espérer le rétablissement dans leurs biens à ceux qui en avaient été dépouillés, et de rappeler ce qui restait encore de proscrits. Tout cela avait une couleur de justice. Mais, outre que les intentions de Lépidus n'étaient pas telles qu'il les montrait, et qu'il ne travaillait que pour lui en feignant un grand zèle pour le bien public, il est des occasions où une justice trop exacte devient elle-même injuste, et où c'est une nécessité que les particuliers souffrent, si l'on veut que l'état puisse subsister. Sylla avait abusé insolemment de sa victoire; mais enfin, en soutenant ses établissements, la république pouvait jouir de quelque tranquillité. Les casser, c'était la replonger dans toutes les horreurs dont à peine elle était sortie. Florus la compare à un malade qui a besoin de repos [1] ; à un blessé, dont il est à craindre qu'on ne rouvre les plaies en y portant la main, même sous prétexte de les guérir.

Réflexion sur le projet de Lépidus.

Aussi tous les gens de bien, et Catulus à leur tête, s'opposèrent-ils aux desseins de Lépidus dès qu'il commença à les manifester. Mais, comme il arrive assez communément, ils agirent d'abord avec mollesse ; et au lieu qu'un peu de vigueur aurait tout d'un coup arrêté le mal dans sa naissance, ils lui donnèrent par leurs ménagements le temps de s'accroître et de se rendre formidable.

Catulus et tous les gens de bien s'opposent à lui.

Les mouvements de Lépidus n'eurent pas de grandes

Lépidus as-

[1] « Expediebat quasi ægræ sauciæque reipublicæ requiescere quomodocumque, ne vulnera curatione ipsâ rescinderentur. » (FLOR. lib. 3, cap. 23.)

suites durant la vie de Sylla. Il tenta aussi inutilement, comme nous l'avons dit, d'empêcher et de troubler ses obsèques. Mais à peine furent-elles célébrées, que la division éclata ouvertement entre lui et Catulus. Lépidus avait gagné la populace par des largesses. Il soulevait l'Étrurie, où les derniers restes du parti de Marius s'étaient conservés et même défendus vigoureusement pendant deux ans dans Volaterre [1]. Il rassemblait tous les proscrits qui avaient pu échapper à la mort. Et lorsque ses partisans furent en assez grand nombre pour former un corps d'armée, il leva le masque, et alla se mettre à leur tête.

semble des troupes, et se met à leur tête. Sall. Hist. l. I. Appian. Civ. l. I. Flor. III, 23.

Ses forces n'étaient point encore considérables, et Catulus était d'avis qu'on le poussât à bout; mais la plus grande partie du sénat inclina à la douceur. L'affaire fut tournée en négociation; on envoya des députés à Lépidus, et l'on conclut un accommodement, dont les principales conditions étaient que les deux consuls prêteraient serment de ne point employer les armes l'un contre l'autre, et que Lépidus aurait le gouvernement de la Gaule narbonnaise avec le commandement d'une armée. Ainsi, de même que ses rapines lui avaient valu le consulat [2], la sédition qu'il avait excitée fut récompensée par un gouvernement de province. C'étaient là de puissants encouragements pour un factieux, et bien capables de le porter à continuer des pratiques qui lui avaient si bien réussi.

Accommodement conclu avec lui.

Aussi Lépidus, étant allé prendre le commandement des troupes qu'il devait conduire dans sa province, ne

Il revient une seconde fois avec des

[1] Volterra en Toscane.

[2] « Ex rapinis consulatum, ob seditionem provinciam cum exercitu adeptus est. » (SALLUST. *Hist.* I, *in orat. Phil.*)

troupes devant Rome, et demande un second consulat.

se hâtait pas de revenir à Rome, quoique ce fût à lui à tenir les assemblées pour l'élection des consuls. Il voulait laisser passer l'année de son consulat, dans la pensée que son serment ne le liait que pendant qu'il était en charge, et que, dès qu'il en serait sorti, il serait libre de faire usage contre ses adversaires des forces qu'on avait eu l'imprudence de lui mettre entre les mains. En effet, l'année expira sans qu'il y eût de consuls nommés; il fallut établir des interrois pour gouverner successivement la république; et Lépidus, ayant laissé dans la Gaule cisalpine un corps de troupes sous les ordres de M. Brutus pour maintenir ce pays dans ses intérêts, s'approcha lui-même de Rome avec ses principales forces, demandant un second consulat.

An. R. 675.
Av. J.C. 77.

INTERRÈGNE.

Discours de Philippe contre Lépidus.

Nous avons parmi les fragments de Salluste le discours que prononça à ce sujet dans le sénat l'orateur Philippe, de qui j'ai eu déja plusieurs fois occasion de parler; et c'est principalement sur les lumières que j'ai pu tirer de ce discours que j'ai disposé les faits dont je viens de rendre compte.

Philippe y reproche d'abord aux sénateurs la mollesse de la conduite qu'ils ont tenue à l'égard d'un séditieux, et dont il a profité pour se rendre redoutable. « Lorsqu'au lieu d'agir avec fermeté [1], dit-il, pour dissiper

[1] « At tum erat Lepidus latro cum calonibus et paucis sicariis, quorum nemo non diurnâ mercede vitam mutaverit. Nunc est proconsul cum imperio, non empto, sed dato a vobis, cum legatis adhuc jure parentibus : et ad eum concurrêre homines omnium ordinum corruptissimi, flagrantes inopiâ et cupidinibus, scelerum conscientiâ agitati, quibus quies in seditionibus, in pace turbæ sunt. Hi tumultum ex tumultu, bellum ex bello serunt, Saturnini olim, post Sulpicii, dein Marii Damasippique, nunc Lepidi satellites. »

« une faction qui ne faisait que de naître, vous êtes « entrés en négociation avec Lépidus, il n'était encore « qu'un brigand, soutenu de quelque canaille, et d'un « petit nombre de coupe-jarrets, dont il n'est aucun « qui ne soit prêt à vendre son sang et sa vie pour avoir « du pain. Maintenant c'est un proconsul, revêtu d'un « commandement qu'il n'a point acheté, mais reçu de « vous; accompagné de lieutenants-généraux, qui lui « obéissent comme à leur commandant légitime. Et de « toutes parts s'est attroupé autour de lui tout ce qu'il « y a de plus corrompu dans les différents ordres de « l'état : des hommes que l'indigence et des passions « effrénées rendent capables de tout oser; tourmentés « sans cesse par le souvenir de leurs crimes; qui ne « connaissent de repos que dans les séditions, et pour « qui la paix est une situation violente. Ce sont ces « hommes qui font succéder soulèvement à soulèvement, « guerre civile à guerre civile; satellites autrefois de Sa« turnin, puis de Sulpicius, ensuite de Marius et de « Damasippe, et enfin de Lépidus. »

Voici maintenant le portrait que Philippe fait de Lépidus et de sa conduite. L'invective est des plus véhémentes. « Seriez-vous touchés[1], dit-il aux sénateurs, « des propositions que vous fait Lépidus? Il exige que « l'on rende à chacun ce qui lui appartient, et il n'est « riche que du bien d'autrui : il veut que l'on casse les « lois fondées sur le droit de la guerre, et il nous y « force par les armes; et il demande que, pour le bien

[1] « An Lepidi mandata animos movent? qui placere ait sua cuique reddi, et aliena tenet; belli jura rescindi, quum ipse armis cogat;.... concordiæ gratiâ plebi tribunitiam potestatem restitui, ex qua omnes discordiæ accensæ. »

« de la paix et de la concorde on rétablisse la puissance « du tribunat, de laquelle sont nées toutes les dissen- « sions civiles. »

Puis lui adressant la parole comme s'il était présent: « O toi, s'écrie-t-il, le plus scélérat et le plus impudent « des hommes [1], nous persuaderas-tu que l'indigence et « les larmes des citoyens te touchent, pendant que tu ne « possèdes rien qui ne soit acquis par les armes ou par « l'injustice? Tu demandes un second consulat, comme « si tu avais remis le premier à la république. Tu veux « rétablir l'union et la concorde par la guerre, qui « n'est propre qu'à troubler la paix dont nous jouissons. « Traître au parti des grands qu'il te convenait de dé- « fendre, perfide envers ceux même dont tu affectes « de soutenir les intérêts, ennemi de tous les gens de « bien, tu ne sais donc respecter ni les dieux, ni les « hommes, que tu as mis également contre toi par tes « perfidies et par ton parjure. Puisque tel est ton per- « nicieux caractère, va, je t'exhorte à ne point te « désister de ton entreprise, et à demeurer armé, au « lieu de nous donner de perpétuelles inquiétudes en « remettant à un autre temps les séditions, dont ton « esprit inquiet ne te permet point de t'abstenir. Les « provinces, les lois, les dieux pénates de la patrie

[1] « Pessume omnium atque impudentissume, tibine egestas civium et luctus curæ sunt, cui nihil est domi, nisi armis partum, aut per injuriam? Alterum consulatum petis, quasi primum reddideris: bello concordiam quæris, quo parta disturbatur: nostri proditor, istis infidus, hostis omnium bonorum, ut te neque hominum, neque deorum pudet quos perfidia aut perjurio violàsti! Qui quandò talis es, maneas in sententia, et retineas arma, te hortor; neu prolatandis seditionibus, inquies ipse, nos in sollicitudine retineas. Neque te provinciæ, neque leges, neque dii penates civem patiuntur. Perge quæ cœpisti, ut quàm maturrumè merita invenias. »

« élèvent contre toi leur voix, et ne peuvent te souffrir « au rang de nos concitoyens. Continue ce que tu as « commencé, afin que tu éprouves promptement la « juste peine que tu mérites. »

Philippe ne veut donc aucun accommodement avec Lépidus, et voici comme il conclut : « Puisque Lépidus « s'avance avec une armée contre la ville [1], s'étant as- « socié avec des scélérats et des ennemis publics, au « mépris de l'autorité de cette compagnie, je suis d'avis « qu'Appius Claudius, actuellement interroi, avec Q. Ca- « tulus proconsul, et avec les autres qui sont revêtus du « droit de commandement, défendent la ville, et veillent « à la sûreté de la république. »

Catulus et Pompée livrent bataille à Lépidus, et remportent la victoire.

L'avis de Philippe fut suivi, et le sénat rendit contre Lépidus un décret qui, dans la formule que nous venons de rapporter, donnait une puissance presque illimitée à ceux que l'on chargeait de s'opposer à ses entreprises. Catulus se mit donc en état de le combattre. Et comme il excellait plus par les vertus civiles que dans la science militaire, on lui joignit Pompée, qui avait contribué à élever Lépidus au consulat, mais qui préféra sans balancer l'intérêt du repos public à ses liaisons particulières. La bataille se donna sous les murs de Rome, près du pont Mulvius [2]. La victoire ne fut pas long-temps incertaine; et Lépidus, ayant été défait sans beaucoup de résistance, se retira en Étrurie. Il fut sur-le-champ déclaré ennemi public, et Catulus envoyé pour le poursuivre, pendant que Pompée allait

[1] « Quare ita censeo, quoniam Lepidus exercitum..... cum pessumis et hostibus reipublicæ, contra hujus ordinis auctoritatem, ad Urbem ducit, ut Ap. Claudius interrex, cum Q. Catulo proconsule, et cæteris quibus imperium est, urbi præsidio sint, operamque dent ne quid respublica detrimenti capiat. »

[2] Pontemole.

dans la Gaule cisalpine, que Brutus tenait, comme je l'ai dit, pour Lépidus.

Nomination des consuls.

Il est vraisemblable que Rome profita du premier moment de tranquillité dont elle put jouir pour faire l'élection des consuls. Le choix du peuple tomba sur Décimus Brutus et Mamercus Æmilius. Ce dernier était très-riche : mais il craignait la dépense; et pour s'épargner celle des jeux, qui était véritablement énorme, il avait évité l'édilité. Le peuple s'en souvint lorsqu'il demanda le consulat, et le refusa une première fois. Cette année-ci même Mamercus eut assez de peine à réussir.

Cic. de Offic. lib. 2, n. 58.

D. JUNIUS BRUTUS.

MAMERCUS ÆMILIUS LEPIDUS LIVIANUS.

Pompée fait tuer Brutus, père de celui qui tua César.

Plut. in Pomp.

Pompée ne trouva nulle difficulté à faire rentrer la Gaule cisalpine dans le devoir. Seulement il fut arrêté un temps assez considérable devant Modène, où Brutus s'était enfermé. Enfin l'affaire se termina à la satisfaction de Pompée, et Brutus se remit entre ses mains, soit volontairement, soit forcé par la désertion des troupes qui l'accompagnaient. La conduite que tint le vainqueur à l'égard de son prisonnier ne lui a pas fait d'honneur : car, après l'avoir envoyé à Reggio avec une escorte, le lendemain il dépêcha Géminius pour le tuer. Et ce qui rend cette action encore plus inexcusable, c'est qu'il avait d'abord écrit au sénat que Brutus s'était rendu de bonne grace et de sa pleine volonté. Mais, après qu'il l'eut fait tuer, il changea de style, et dans une seconde lettre il chargea beaucoup sa mémoire. C'est une tache dans la vie de Pompée; et le fameux Brutus, qui était fils de celui dont je parle, ne par-

donna à Pompée la mort de son père que lorsqu'il s'y crut obligé par des vues du bien public.

Lépidus, vaincu une seconde fois, passe en Sardaigne et meurt. Jul. Exsuperant.

Cependant Catulus serrait de près Lépidus; et, l'ayant acculé près de Cosa [1], ville maritime d'Étrurie, il le força d'en venir au combat. Il paraît que l'armée de Lépidus était considérable et pour le nombre et pour la valeur, et qu'elle aurait été capable, sous un autre chef, de donner bien de l'inquiétude au parti contraire. Elle combattit dans l'occasion présente avec vigueur, et elle avait même quelque avantage. Mais Pompée, qui arrivait de la Gaule cisalpine, détermina la victoire en faveur de Catulus. Le vaincu n'eut d'autre parti à prendre que de se sauver avec ses troupes délabrées en Sardaigne. Il ne réussit pas mieux dans cette île; et Valérius Triarius, qui en était préteur, le désolait en le harcelant continuellement, et l'empêchant de s'emparer d'aucune place. Un chagrin domestique acheva de l'accabler. Il apprit que sa femme Apuléia lui était infidèle. Il voulut s'en venger par un divorce. Mais comme il l'aimait toujours, la douleur et le regret le firent tomber dans une langueur dont il mourut. Perperna ramassa les débris de l'armée demeurée sans chef; et, en ayant formé un corps, qui ne laissait pas d'être nombreux, il passa en Espagne, où Sertorius soutenait les restes du parti de Marius.

Plut. in Pomp. Plin. lib. 7, c. 36.

Modération du parti vainqueur.

Ainsi finit le mouvement excité par Lépidus. Les vainqueurs se contentèrent d'avoir rétabli la paix [2] : rare exemple de modération dans une guerre civile! Le sénat, par un décret, accorda l'amnistie à ceux qui

[1] Cette ville était située près de *Porto-Hercole*.

[2] « Victores, quod non temerè aliàs in civilibus bellis, pace contenti fuerunt. » (Flor. lib. 3, cap. 23.)

avaient pris part aux derniers troubles; et ce décret fut appuyé d'une ordonnance du peuple dont César fut presque regardé comme l'auteur. Outre l'intérêt général de la faction de Marius, qu'il ne perdit jamais de vue, il avait eu son beau-frère L. Cinna engagé dans le parti de Lépidus, et il lui obtint par cette ordonnance la liberté de revenir à Rome. Le sénat avait aussi son objet dans la douceur dont il usa en cette occasion: c'était d'empêcher que ces fugitifs, réduits au désespoir, ne grossissent les forces de Sertorius, déja assez redoutable par lui-même. Mais une politique douce est un mérite; et il n'est que trop ordinaire aux vainqueurs de se persuader que la cruauté leur est utile.

Suet. in Cæs. 5.

Pompée est envoyé en Espagne contre Sertorius.

De toutes les branches du parti de Marius il ne restait plus que celle dont Sertorius était le chef en Espagne, et contre laquelle Métellus Pius faisait actuellement la guerre avec assez peu de succès. Ce général avait toute la science militaire que l'on pouvait désirer: mais sa lenteur[1] le rendait visiblement incapable de réduire un ennemi aussi habile et aussi alerte que Sertorius. Comme néanmoins sa naissance, sa réputation, et la haute estime que l'on faisait de sa vertu, ne permettaient pas de lui faire l'affront de le rappeler, il ne s'agissait que de lui donner un collègue qui, menant de nouvelles forces, eût encore dans le caractère de quoi suppléer à ce qui manquait à Métellus du côté de l'activité. Pompée ambitionnait cet emploi, et en

[1] Plutarque attribue souvent cette lenteur de Métellus à sa vieillesse. Mais ce général n'avait alors guère plus de cinquante ans, puisque en l'an 644, lorsqu'il servait sous son père en Numidie, il n'en avait que vingt, comme il a été dit en son lieu.

conséquence, au lieu de licencier ses troupes, comme Catulus le lui ordonnait, il les tenait assemblées, sous divers prétextes, à peu de distance de Rome. Il était effectivement le seul alors en qui le sénat pût prendre confiance pour un commandement si difficile et si important. On se résolut donc enfin à lui donner l'ordre de partir pour l'Espagne avec le titre de proconsul. La chose ne se passa pas sans difficulté; et quelques sénateurs représentèrent qu'il était bien étrange que l'on revêtît un chevalier romain du rang et de l'autorité de proconsul. *Ce n'est pas simplement*[1] *comme proconsul qu'il faut l'envoyer*, dit Philippe, *mais comme tenant la place de deux consuls à la fois :* mot aussi honorable à Pompée qu'injurieux aux consuls qui étaient actuellement en charge.

Mais, avant que de rendre compte de ce que fit Pompée dans ce nouveau commandement, il est nécessaire de reprendre le récit des aventures et des exploits de Sertorius depuis son départ d'Italie. Nous y verrons un homme toujours luttant avec avantage contre la mauvaise fortune, acharnée à le persécuter, et digne d'être mis au nombre des plus grands ornements de Rome, quoique son malheur l'ait forcé d'en devenir l'ennemi.

Histoire de la guerre de Sertorius reprise depuis l'origine.

J'ai dit que Sertorius, aussitôt après que Sylla eut débauché l'armée du consul Scipion, désespérant du succès d'une guerre conduite par des généraux dont il sentait l'incapacité, s'était retiré en Espagne, qui lui

Sertorius part d'Italie, et passe en Espagne. Plutarch. in Sertor.

[1] « Quum esset non nemo in senatu qui diceret, *non debere mitti hominem privatum pro consule*, L. Philippus dixisse dicitur, *non se illum suâ sententiâ pro consule, sed pro consulibus mittere.* » (Cic. *pro lege Man.* n. 62.)

était échue pour département après sa préture. Ce ne fut pas sans peine qu'il y entra. Il trouva les gorges des Pyrénées occupées par des barbares, que l'argent seul pouvait rendre traitables. Ceux qui l'accompagnaient trouvaient indigne qu'un proconsul du peuple romain payât une espèce de tribut et de droit de passage à de misérables montagnards [1]. Mais Sertorius, l'homme du monde qui savait le mieux tenir son rang quand il le fallait, se moqua ici de cette hauteur déplacée; et disant « qu'il achetait le temps, qui est tout « ce qu'il y a de plus précieux pour quiconque tend à « de grandes choses », il donna de l'argent aux barbares, passa les montagnes, et par sa diligence se trouva maître de l'Espagne.

Il s'y fortifie, et surtout gagne l'affection des peuples.

Résolu de s'y fortifier et de s'y faire un établissement solide, il prit à tâche de gagner la bienveillance des naturels du pays. L'avidité et les injustices des derniers préteurs leur avaient inspiré de l'aversion pour le gouvernement romain. Sertorius s'attacha les principaux et les chefs des différents peuples par des manières affables et pleines de bonté, la multitude par la diminution des impôts. Mais surtout ce qui charma le plus les Espagnols, ce fut qu'il les exempta du logement des gens de guerre, obligeant les troupes qu'il avait sous ses ordres à se bâtir des casernes aux environs des villes, et s'y logeant lui-même le premier. En même temps il arma tout ce qu'il trouva en Espagne de Romains en âge de servir; il fit construire et des machines de toute espèce, et des galères à trois rangs de rames:

[1] On appelle aujourd'hui *miquelets* les brigands qui occupent les montagnes des Pyrénées.

terrible dans l'appareil de la guerre, doux et humain dans le gouvernement civil.

Il avait raison de se précautionner et de faire de grands préparatifs ; car, dès que le parti de Carbon et de Marius fut détruit, comme il l'avait bien prévu, et que Sylla se vit maître de la république, Annius fut envoyé de Rome pour lui faire la guerre. Il comprit qu'il était de la dernière importance de fermer les passages des Pyrénées, et il les fit occuper par Livius Salinator, qui avait sous lui six mille hommes d'infanterie. Annius fut donc arrêté au pied des montagnes, et il aurait été fort embarrassé si la trahison ne fût venue à son secours. Un certain Calpurnius Lanarius assassina Salinator : les troupes, ayant perdu leur chef, se débandèrent; et Annius, passant alors les défilés, força Sertorius, qui n'était pas en état de tenir la campagne, à se renfermer dans Carthagène avec trois mille hommes. Il n'y demeura qu'autant de temps qu'il lui en fallut pour embarquer son monde sur les vaisseaux qu'il avait fait construire, et il gagna le large. Il courut quelque temps les côtes d'Espagne et d'Afrique, et tenta des descentes en différents endroits, toujours avec un succès malheureux. Enfin, ayant joint à sa flotte quelques petits bâtiments de pirates ciliciens, il passa le détroit, et prit terre un peu au-delà de l'embouchure du Bétis, aujourd'hui *Guadalquivir*. Annius, envoyé par Sylla, le chasse d'Espagne, et l'oblige à tenir la mer.

Lorsqu'il était en ce lieu, des navigateurs nouvellement arrivés des îles Atlantiques ou Fortunées lui en firent une description qui le charma. Ils lui dirent que le climat en était doux ; qu'il n'y tombait que rarement des pluies médiocres[1], mais que la terre y était rafraî- Sertorius pense à se retirer dans les îles Fortunées.

[1] Ainsi s'exprime Plutarque. Nos observateurs modernes assurent qu'il

chie par des vents de mer qui répandaient une agréable rosée; que le terroir en était fertile au point que non-seulement il payait avec une abondante usure le soin que l'on prenait de le labourer et de le planter, mais que sans travail et sans culture il produisait de lui-même des fruits qui, par leur multitude et leur bonté, suffisaient pour nourrir un grand nombre d'habitants: en un mot, que c'étaient là, selon l'opinion commune des barbares même, les champs Élysées célébrés par Homère.

La description qu'Horace a faite de ces mêmes îles se rapporte parfaitement avec ce que nous venons de tirer de Plutarque. « Dans ce fortuné climat [1], dit Horace, « la terre, sans être cultivée, se couvre tous les ans de « riches moissons ; la vigne fleurit sans avoir besoin « d'être taillée; l'olivier ne trompe jamais l'espérance

ne pleut point du tout dans le plat pays des Canaries. (*Voy.* Nieuwentyt, *de l'Existence de Dieu*. lib. 2, cap. 4.)

[1] ....Arva, beata
Petamus arva, divites et insulas,
Reddit ubi Cererem tellus inarata quotannis,
Et imputata floret usque vinea,
Germinat et nunquam fallentis termes olivæ,
Suamque pulla ficus ornat arborem.
Mella cava manant ex ilice; montibus altis
Levis crepante lympha desilit pede.
Illic injussæ veniunt ad mulctra capellæ,
Refertque tenta grex amicus ubera :
Nec vespertinus circumgemit ursus ovile,
Neque intumescit alta viperis humus.
Pluraque felices mirabimur : ut neque largis
Aquosus Eurus arva radat imbribus;
Pinguia nec siccis urantur semina glebis,
Utrumque rege temperante cœlitum....
Nulla nocent pecori contagia : nullius astri
Gregem æstuosa torret impotentia.
Jupiter illa piæ secrevit littora genti.
(HORAT. Epod. 16.)

« qu'ont donnée ses premiers boutons ; et le figuier est « sans cesse orné de fruits mûrs dont la pourpre charme « les yeux. Là on voit le miel couler du creux des chê« nes, et du haut des montagnes descendent en cascade « avec un agréable murmure des ruisseaux d'une eau « claire et abondante. Là les chèvres et les brebis vien« nent elles-mêmes présenter leurs mamelles pleines de « lait. Ni les ours ne rôdent sur le soir autour des ber« geries, les effrayant de leurs cris, ni les vipères ne sou« lèvent la terre en s'y creusant une retraite. Quand « nous habiterons, ajoute-t-il, ce charmant séjour, nous « y trouverons encore de nouvelles merveilles. Nous « admirerons comment jamais aucun vent n'y amène de « ces pluies violentes qui entraînent la bonne terre ; « comment jamais les chaleurs excessives n'y brûlent le « grain déja tout formé. Le roi des cieux veille sur cette « terre chérie pour y maintenir toujours une douce tem« pérature. On n'y connaît point les maladies qui em« portent tout d'un coup les troupeaux entiers : les bes« tiaux y sont à l'abri des influences malignes que ver« sent ailleurs les astres brûlants. Jupiter a séparé ces « contrées pour être l'asyle de la vertu. »

C'est ainsi que parlait Horace en invitant les Romains à se retirer dans ces heureuses régions, pour fuir les horreurs des guerres civiles. Mais ce qui ne fut qu'un jeu d'imagination chez le poète, Sertorius pensa sérieusement à l'exécuter. On lui peignait ces îles (qui de l'aveu de presque tous les géographes ne sont autres que les Canaries, pays véritablement agréable et délicieux, mais bien embelli par les mensonges des anciens voyageurs et des poètes), on les lui peignait comme un séjour enchanté. Naturellement doux, ennemi de l'in-

justice et de la violence, et n'étant point aigri par ses infortunes, mais dégoûté des hommes, il conçut le dessein d'aller passer dans ces riches contrées une vie heureuse et innocente, loin du tumulte des guerres, et loin de la tyrannie. Il en fit la proposition à ceux qui l'accompagnaient. Cette morale n'était pas faite pour des pirates. Ils le quittèrent, et passèrent en Mauritanie, où, ayant trouvé deux partis qui se faisaient la guerre, ils offrirent à l'un des deux leurs services.

Il passe en Afrique.

Sertorius, qui craignit d'être abandonné de tout ce qui lui restait d'amis et de troupes, en fit autant, et il s'attacha à l'autre parti, qu'il rendit aisément victorieux. Étant devenu maître du pays par la prise de Tingis[1], il ne trompa point ceux qui s'étaient confiés à sa foi : et, leur ayant remis tout ce qui leur appartenait, villes, terres, richesses, il en reçut seulement une récompense légitime, moyennant laquelle il eut de quoi faire subsister pendant quelque temps le petit corps d'armée qui était toute sa ressource.

Il est invité par les Lusitaniens à venir se mettre à leur tête.

Mais ce n'était là qu'un secours passager, qui ne tirait pas Sertorius d'embarras ; et il était fort en peine de ce qu'il allait devenir, lorsqu'il reçut tout à propos une ambassade des Lusitaniens qui venaient le supplier de se mettre à leur tête. Ces peuples défendaient encore leur liberté contre les Romains ; et, se trouvant alors très-pressés, sur la réputation que Sertorius s'était faite en Espagne dans le peu de temps qu'il y avait paru, ils recouraient à lui comme au seul général qui pût les sauver.

Ils ne se trompaient pas. Sertorius était vraiment un grand homme, incapable de se laisser ou amollir par

[1] Tanger.

les voluptés, ou ébranler par la crainte; intrépide dans les dangers, et modéré dans la bonne fortune. Aucun des généraux de son temps ne le surpassa par la hardiesse dans les actions en rase campagne, et aucun ne l'égala pour tout ce qui dépend de la ruse, de l'habileté à se donner la supériorité par l'avantage des postes, de la célérité pour passer des défilés et des gorges de montagnes. En ce genre c'était un autre Annibal; et les Espagnols, chez qui la gloire du général carthaginois n'était pas encore oubliée, en donnaient le nom à Sertorius, qui s'en trouvait avec raison flatté et honoré. Il savait aussi parfaitement gouverner les esprits des soldats, récompensant libéralement les actions de bravoure, et ne punissant les fautes qu'à regret et le plus légèrement qu'il était possible.

Appian. Civil. l. I.

Plutarch. in Sertor.

Les qualités du corps répondaient, chez Sertorius, à celles de l'ame. Il avait naturellement beaucoup de force et d'agilité, qu'il prenait soin d'entretenir par une vie simple et frugale. Il ne connut jamais les excès du vin, même dans son plus grand loisir; et au contraire il était accoutumé à supporter, avec une nourriture très-commune et en petite quantité, les plus grandes fatigues, les longues marches et les veilles continuelles. S'il avait quelques moments de repos, son délassement était la chasse, qui ne lui était pas même inutile pour la guerre, parce qu'il y acquérait une parfaite connaissance des lieux.

Idée de ses exploits en Espagne.

Tel était le général que les Lusitaniens eurent le bonheur de trouver dans leur pressant besoin, et sous lequel ils firent des prodiges. Sertorius partit d'Afrique avec deux mille six cents hommes qu'il nommait *Romains*, et sept cents Africains ramassés de différents

peuples. Les Lusitaniens lui fournirent quatre mille hommes de pied armés légèrement, et sept cents chevaux. Avec ce peu de forces Sertorius fit la guerre contre quatre généraux romains, qui avaient à leurs ordres six-vingt mille hommes d'infanterie, et six mille de cavalerie, deux mille tireurs d'arc et frondeurs, et un nombre infini de villes; pendant que lui, en arrivant, à peine en avait-il vingt qui le reconnussent. Cependant il les battait en toute occasion, et remporta, soit par lui-même, soit par son questeur Hirtuléius, qui était un très-brave homme, de si grands avantages, qu'il accrut prodigieusement sa puissance, et soumit à ses lois la plus grande partie de l'Espagne.

Métellus Pius, envoyé contre lui, éprouve d'extrêmes difficultés.

Métellus Pius est le plus illustre des capitaines qui furent d'abord opposés à Sertorius. Mais il était lent, comme nous l'avons dit; et d'ailleurs, ayant toujours commandé des troupes pesamment armées, et qui se battaient de pied ferme, il ne savait quelle conduite tenir à l'égard d'un ennemi qui évitait une action générale, et qui se tournait en toute sorte de formes; qui venait l'attaquer au moment qu'il s'y attendait le moins, puis se retirait en diligence, et dont les soldats, accoutumés à vivre de peu, à supporter le froid et la faim, et à gravir contre les montagnes, ne laissaient aucun repos, et ne donnaient aucune prise aux troupes qui leur étaient opposées. De là il arrivait que Métellus, sans combattre, souffrait tout ce que souffrent les vaincus, et que Sertorius, en fuyant, avait tous les avantages de ceux qui poursuivent leurs ennemis. Il les empêchait de se pourvoir d'eau, il les troublait dans leurs fourrages. S'ils s'avançaient, ils trouvaient Sertorius sur leur chemin : s'ils s'arrêtaient en quelque

endroit, il venait les assaillir. S'ils assiégeaient une ville, ils se voyaient eux-mêmes assiégés par la disette de toutes choses : en sorte qu'ils étaient entièrement rebutés et découragés; et Sertorius, ayant défié Métellus à un combat singulier, les soldats de celui-ci le pressaient à cris redoublés d'accepter le défi, et de combattre général contre général, Romain contre Romain; et sur le refus qu'il en fit, ils le tournaient en raillerie. Mais Métellus ne tint aucun compte de leurs insultes, sachant qu'un général doit mourir en général, et non pas en aventurier.

Il voulut néanmoins rétablir sa réputation en assiégeant la ville des Laccobriges[1]. C'eût été une conquête importante, parce que Sertorius en tirait beaucoup de secours; et en même temps elle paraissait aisée, parce qu'il n'y avait qu'un seul puits dans la ville : les autres eaux dont se servaient les habitants étaient dans les faubourgs, et tombaient tout d'un coup au pouvoir des assiégeants. Ainsi Métellus comptait que ce serait une affaire de deux jours, et il ne fit porter des vivres que pour cinq jours par ses soldats. Il entreprend un siége,

Mais Sertorius sut bien rompre ses mesures. Il ordonna de remplir d'eau deux mille outres, promettant pour chaque outre une récompense considérable : ce fut à qui briguerait cette commission. Il choisit les plus robustes et les plus agiles d'entre ceux qui se présentèrent, Maures et Espagnols, et les envoya par les défilés des montagnes, avec ordre, lorsqu'ils auraient remis leurs outres aux assiégés, de faire sortir toutes les bouches inutiles, afin que la provision d'eau pût suf- que Sertorius lui fait lever.

[1] Cette ville était dans le pays que l'on nomme aujourd'hui *Castille vieille*, au nord du *Douro*.

fire à ceux qui étaient en état de porter les armes. Lorsque Métellus fut instruit de ce rafraîchissement introduit dans la place, il se trouva fort en peine, car il commençait lui-même à manquer de vivres. Il envoya donc un officier-général avec six mille hommes pour ramasser et apporter au camp tout ce qu'il pourrait rencontrer de vivres dans les environs. Sertorius, toujours alerte, place une embuscade sur le chemin par où devait revenir cet officier avec sa troupe : il l'attaque lui-même de front, et, l'enveloppant ainsi en tête et en queue, il lui tue beaucoup de monde, lui enlève son convoi, et le force lui-même à prendre la fuite après avoir perdu ses armes et son cheval. Métellus n'eut pas d'autre parti à prendre que de lever honteusement le siége et d'appeler à son secours L. Manilius, qui commandait dans la Gaule narbonnaise.

Grands succès de Sertorius.

Celui-ci réussit encore plus mal. Il se fit battre à plate-couture avec les trois légions qu'il avait amenées ; et il fut réduit à se sauver presque seul dans Ilerda[1].

Epist. Pom. ad Sen. l. 3, Hist. Sallust.

Cette dernière victoire ouvrit la Gaule à Sertorius. Il y fit reconnaître ses lois, et poussa même jusqu'aux Alpes, dont il occupa les passages, soit pour arrêter les troupes qui seraient envoyées d'Italie contre lui, soit peut-être pour y porter la guerre, si la fortune continuait à lui être favorable.

Son habileté à conduire les barbares. Plut. in Sertor.

Il est aisé de juger quelle admiration de pareils succès attirèrent à Sertorius de la part des Espagnols. Il y joignit toute l'habileté d'une fine et adroite politique pour se rendre maître de leurs esprits et de leurs cœurs. Et d'abord, sachant combien le merveilleux frappe, surtout des barbares, il entreprit de se faire passer pour

[1] Lerida.

un homme extraordinaire, et qui avait commerce avec les dieux; artifice que l'utilité justifie en vain, puisque la sincérité le condamne : aussi ne prétendons-nous le donner que comme une preuve de l'adresse de Sertorius, et non pas comme un modèle à suivre.

Il n'est personne qui n'ait entendu parler de la biche de Sertorius. Elle était toute blanche; et comme elle lui avait été apportée lorsqu'elle ne faisait presque que de naître, il l'apprivoisa si bien, qu'elle connaissait sa voix, et venait à lui quand il l'appelait, le suivait partout, et s'était accoutumée à n'avoir aucune peur du fracas et du tumulte d'un camp. Il n'avait eu d'autre vue d'abord en caressant cette bête que de s'amuser. Mais, lorsqu'il la vit si docile, il conçut qu'elle pourrait lui être d'une grande utilité. Il la fit regarder comme un présent de Diane, et il donnait à entendre que sa biche l'instruisait souvent des choses les plus cachées. Et voici comment il s'y prit pour accréditer cette opinion. S'il avait reçu avis secrètement de quelque course des ennemis ou de quelque entreprise qu'ils fissent sur une ville de son obéissance, il feignait que la biche l'avait averti pendant qu'il dormait de tenir ses troupes prêtes pour marcher de tel côté : ou bien, s'il avait appris que quelqu'un de ses lieutenants eût remporté une victoire, il cachait le courrier et faisait paraître la biche couronnée comme pour une bonne nouvelle, et il exhortait les Espagnols à se réjouir et à sacrifier aux dieux, les assurant que bientôt ils auraient avis de quelque grand succès. Par cette ruse, il rendit ces peuples si soumis à ses ordres, qu'ils l'écoutaient comme si les dieux eux-mêmes eussent parlé par sa bouche.

Biche de Sertorius.

Il discipline et police les Espagnols.

Ce n'était là qu'une comédie, qui pourtant procurait à Sertorius des avantages bien sérieux. Mais de plus il savait encore s'attacher ces barbares en les armant à la romaine, en leur faisant sentir l'avantage d'une discipline exacte, en les accoutumant à garder leurs rangs, et à attendre le signal et les ordres de leurs officiers; de façon qu'ôtant à leur valeur ce qu'elle avait de féroce et de brutal, d'une grande troupe de brigands il en fit une armée. D'ailleurs il leur fournissait de quoi s'équiper magnifiquement; il faisait briller l'or et l'argent sur leurs casques, sur leurs boucliers, sur leurs cuirasses; il leur donnait des tuniques et des cottes d'armes des plus belles étoffes. Tout cela charmait ces peuples, qui n'avaient jamais connu qu'une vie presque sauvage et les plus vils accoutrements.

Il prend soin de l'éducation des enfants des premières familles.

Mais rien ne contribua davantage à lui gagner les cœurs, surtout des principaux de la nation, que le soin qu'il prit de faire instruire leurs enfants; car il rassembla tous ceux de la plus haute naissance dans Osca [1], ville alors très-considérable, et il leur donna des maîtres pour leur apprendre les arts des Grecs et des Romains. C'étaient réellement des ôtages; mais il ne montrait que le dessein de les bien élever pour les rendre capables, lorsqu'ils seraient en âge, d'exercer des emplois et d'avoir part au gouvernement. Ainsi les pères étaient charmés de voir d'une part leurs enfants avec des robes bordées de pourpre allant modestement et en bon ordre aux écoles publiques, et de l'autre Sertorius qui payait leurs maîtres, qui souvent prenait par lui-même connaissance de leurs progrès, donnait des prix à ceux qui en avaient mérité, et leur faisait

[1] Huesca, dans l'*Aragon*.

porter le petit ornement d'or [1] pendant sur la poitrine, qui était en usage pour les enfants de condition chez les Romains.

Attachement incroyable des Espagnols pour lui.

Il fut récompensé d'une si sage conduite par un attachement incroyable des Espagnols pour sa personne, et qui allait presque jusqu'à l'adoration. C'était un usage chez ces peuples, aussi-bien que chez les Gaulois et les Germains, que chaque seigneur eût un grand nombre de clients qui se dévouaient pour lui à la vie et à la mort, faisant serment de ne lui point survivre et de prodiguer leurs vies pour défendre la sienne. Les autres chefs avaient un petit nombre d'hommes qui s'étaient attachés à eux sous ces conditions. Mais pour Sertorius, on les comptait par milliers : et dans une occasion où il avait été battu, et où les ennemis le pressaient, on rapporte que les Espagnols, uniquement occupés de le sauver, le prirent sur leurs épaules pour l'élever ainsi jusqu'au haut des murs de la ville près de laquelle ils se trouvaient ; et ce ne fut que lorsqu'ils le virent en sûreté qu'ils pensèrent à s'y mettre eux-mêmes.

Il conserve aux Romains tous les droits de la souveraine puissance. Appian. Plutarch.

Ce qu'il y a d'extrêmement remarquable ici, c'est que Sertorius, si tendrement aimé des Espagnols, conservait néanmoins aux Romains toute la supériorité qui leur appartenait et tous les droits de la souveraine puissance. Il avait formé un sénat, composé des sénateurs proscrits qui s'étaient retirés auprès de lui, et de l'élite du reste de ses partisans, jusqu'au nombre de trois cents. Il prétendait que ce sénat était le vrai sénat romain, traitant celui qui était à Rome d'assemblée d'esclaves de Sylla. C'était de ce sénat qu'il tirait

[1] Bulla.

les questeurs, les lieutenants-généraux et les autres commandants, imitant autant qu'il lui était possible le gouvernement de la république. Ainsi aucun Espagnol n'avait de commandement dans ses armées, et il ne se proposait pas de fortifier les barbares contre Rome, mais de se servir de leurs forces pour rétablir la liberté romaine; car il aimait sa patrie, et désirait passionnément d'y retourner. Souvent il fit des démarches pour en obtenir la permission; mais ce n'était pas lorsqu'il était dans l'infortune: alors il ranimait sa vertu et agissait avec hauteur à l'égard des ennemis. Ensuite, lorsqu'il avait remporté quelque avantage, il s'offrait à mettre bas les armes, pourvu qu'on lui accordât la liberté de vivre simple particulier au milieu des siens, déclarant qu'il aimait mieux être le plus obscur citoyen de Rome qu'exilé de sa patrie commander à tout l'univers.

Son amour pour sa patrie.

Son amour pour sa mère.

De si beaux sentiments étaient soutenus en lui par un autre qui n'est pas moins estimable; je veux dire la tendresse pour sa mère. Elle était demeurée veuve de bonne heure, et avait élevé avec grand soin son enfance. Sertorius était pénétré de reconnaissance et d'amour pour elle; c'était principalement le désir de la revoir qui lui inspirait cette forte passion de retourner à Rome: et lorsqu'il apprit sa mort, il en fut tellement accablé de douleur, qu'il passa sept jours sans se montrer et sans donner aucun ordre; jusqu'à ce que ses amis lui représentant que les affaires périssaient, il se laissa persuader d'en reprendre le soin ordinaire. Qui peut ne pas plaindre une si belle ame, un homme si vertueux, et si peu fait pour être l'ennemi de sa patrie, d'avoir été forcé par la haine de ceux qui le persécu-

taient de recourir à la guerre, comme au seul moyen de mettre sa personne et sa vie en sûreté?

Avec de si grandes qualités et un cœur si romain, il n'est pas étonnant que Sertorius fût admiré et aimé des Romains qui étaient en Espagne autant que des Espagnols. Ceux qui étaient venus de Sardaigne avec Perperna en sont une grande preuve. Perperna, qui était d'une famille consulaire et fort riche, méprisait Sertorius, dont la naissance était obscure; et en même temps il était jaloux de sa gloire, à laquelle il sentait bien qu'il ne pouvait atteindre, et il craignait avec raison d'être éclipsé par ce grand homme, s'il se joignait à lui. Il voulut donc faire seul un parti et demeura réellement séparé de Sertorius jusqu'à ce que l'on eût appris que Pompée était envoyé en Espagne. Alors ses troupes lui déclarèrent que, s'il ne les menait à Sertorius, elles iraient le joindre sans lui. Il vint donc forcément avec cinquante-trois cohortes, qui, si elles étaient complètes, se montaient à plus de vingt-cinq mille hommes. Mais il fit tout seul, par son mauvais caractère, plus de tort à la cause commune que le puissant renfort qu'il amenait ne put y faire de bien.

Les troupes de Perperna forcent leur chef de se joindre à Sertorius.

Avant l'arrivée de Pompée, Plutarque raconte encore deux traits de Sertorius qui sont bien propres à faire connaître son habileté et son esprit de ressource.

Les barbares, enflés de leurs succès, voulaient combattre à toute force, et ne pouvaient souffrir les délais prudents de leur général qui attendait de favorables occasions. Il voulut d'abord les ramener doucement par les discours et les représentations. Mais, voyant qu'il n'y gagnait rien, et que, leurs humeurs s'aigrissant,

Il corrige par un spectacle comique, mais instructif, l'impétuosité aveugle des barbares.

ils demandaient le combat avec de grands cris, il résolut de les laisser recevoir des ennemis une leçon qui les rendît plus sages et plus modérés. La chose arriva comme il l'avait prévu. L'action s'étant engagée, les Espagnols eurent du dessous; et ils auraient été entièrement taillés en pièces, si Sertorius ne leur eût ménagé une retraite, et n'eût si bien manœuvré qu'il les ramena dans son camp.

Le découragement, comme il arrive d'ordinaire, allait succéder à la confiance présomptueuse. Sertorius pour prévenir cet inconvénient, et pour leur faire comprendre d'une manière sensible les raisons de la conduite qu'il jugeait la meilleure, s'avisa de frapper leurs yeux d'un spectacle qui a quelque chose de comique, mais qui était bien imaginé pour instruire des barbares. Il les convoqua, et fit placer au milieu de l'assemblée deux chevaux, l'un maigre et déja vieux, l'autre gras et plein de vigueur, et qui avait surtout une queue très-bien garnie de beaux et longs crins. Auprès du cheval maigre était un homme grand et robuste; auprès de celui qui était vigoureux, un petit homme qui n'avait ni force ni vertu. Lorsque le signal eut été donné, voici nos deux hommes qui se mettent en fonction. Celui qui était fort empoigne la queue de son cheval, et la tire à lui de toute sa force; le fluet arrache les crins de la queue du sien l'un après l'autre. On conçoit que le premier ne fit que se fatiguer inutilement, et apprêter à rire à l'assemblée; il fut bientôt forcé de se rendre : le second en très-peu de temps eut fini son ouvrage. Alors Sertorius prit la parole : « Vous voyez, mes chers alliés, « dit-il, combien la persévérance est plus efficace que « la force; et comment ces grands corps, qu'il n'est

« pas possible de vaincre, si on veut les abattre d'un « seul coup, cèdent à celui qui sait les attaquer partie « par partie. La continuité vient à bout de tout; le « temps détruit les plus grandes puissances, se mon- « trant bon et fidèle allié de ceux qui attendent avec « prudence le moment d'agir; au lieu qu'il est l'ennemi « mortel de ceux qui se hâtent sans raison et mal à « propos ».

Il dompte les Characitains par un stratagème ingénieux.

L'autre trait que nous avons à rapporter de Sertorius n'est pas moins ingénieux. C'est un stratagème qu'il imagina pour dompter les Characitains, peuple situé au nord du Tage, et, à ce que l'on croit, près de la petite rivière de *Hénarès*. Ce peuple n'habitait point dans des villes, ni dans des bourgades. Il occupait une colline assez étendue et fort haute, qui avait un grand nombre d'antres et d'enfoncements tournés vers le nord. La campagne qui est au pied de la colline n'est qu'une espèce de boue argileuse et friable, qui se résout aisément en poussière; en sorte qu'elle ne peut point fournir au pied un appui solide, et que, dès qu'on la presse un peu, elle s'écarte et s'éparpille comme de la chaux vive ou de la cendre. Ces peuples donc, se regardant comme inattaquables, faisaient impunément des courses dans le pays voisin, puis reportaient le butin dans leurs cavernes, d'où ils insultaient leurs ennemis. Sertorius, se trouvant de loisir parce que Métellus était éloigné, résolut de réduire ces brigands; et voici comment il s'y prit.

Il observa que la terre formait d'elle-même une poudre menue, que le vent portait du côté des barbares; car le vent de nord, qui règne beaucoup dans ce canton, y souffle même pendant l'été, où l'on était alors;

et les Characitains le recevaient avidement pour se rafraîchir eux et leurs bestiaux. Sertorius ordonna donc à ses soldats d'enlever le plus qu'ils pourraient de cette terre poudreuse et d'en faire un grand amas tout vis-à-vis de la colline. Les barbares, qui crurent qu'on prétendait élever une terrasse pour les attaquer, se moquèrent d'abord de l'ouvrage. Mais ils changèrent bien de ton le lendemain matin, lorsqu'ils virent que le petit vent qui s'était levé avec le soleil leur apportait une grande quantité de poussière. Ce fut encore bien pis quand le vent, devenu plus violent, forma des nuages de poudre très-épais, que les soldats de Sertorius avaient soin d'augmenter, soit en remuant la terre, soit en passant et repassant à cheval au travers de cet amas qu'ils avaient élevé. Bientôt les cavernes des barbares furent si pleines de cette poudre, qu'ils en étaient aveuglés, et de plus étouffés, ne respirant qu'un air extrêmement chargé de parties terreuses; car leurs antres n'avaient point d'autres ouvertures que celles qui regardaient le nord. Ils tinrent bon néanmoins pendant deux jours; mais au troisième ils furent obligés de se rendre, et augmentèrent ainsi non pas tant les forces que la gloire de Sertorius, qui triomphait par adresse de ce qui était invincible par les armes.

Pompée arrive en Espagne Epist. Pomp.

Ce général était donc au comble de la gloire, et dans sa plus grande prospérité, lorsque Pompée fut envoyé contre lui. Celui-ci eut d'abord à déboucher les passages des Alpes qui étaient fermés par des troupes de Sertorius, et il se fit même au travers de ces montagnes une route différente de celle d'Annibal, et plus commode. Il continua sa marche par la Gaule narbonnaise, et reprit tous les postes qu'y occupait l'ennemi.

Enfin, ayant traversé les Pyrénées, il remplit toute l'Espagne d'une grande attente. Comme son nom était très-célèbre par bien des victoires dont sa jeunesse rehaussait encore l'éclat, les esprits se prévinrent en sa faveur; on crut que l'on allait voir une révolution; et la fidélité de ceux qui étaient attachés à Sertorius commença à s'ébranler. Mais, dès la première fois que Pompée se trouva commis avec ce rusé capitaine, le succès n'ayant pas répondu à l'opinion publique, Sertorius se raffermit, et sa réputation prit un nouvel accroissement et dans l'Espagne et dans Rome même.

Plut. in Pomp. et Sert.

Il essuie un affront devant la ville de Laurone.

L'événement dont je parle se passa auprès de la ville de Laurone [1], qu'assiégeait actuellement Sertorius. Pompée s'en approcha dans le dessein de secourir la place, et d'en faire lever le siége. Et ayant remarqué une colline, qui donnerait un grand avantage aux assiégeants, il voulut s'en emparer : mais Sertorius le prévint et s'y logea. Pompée resta derrière, et ne fut pas fâché de l'aventure, croyant tenir son ennemi enfermé entre la ville et son armée. Il s'en vanta même, et invita les Lauronites à jouir de dessus leurs murailles de la satisfaction de voir assiégés ceux qui les assiégeaient. Sertorius l'ayant su, ne fit qu'en rire, et dit *qu'il apprendrait à l'écolier de Sylla*, c'était ainsi qu'il appelait Pompée, *qu'un général doit plus regarder derrière que devant soi*. En effet, il avait laissé dans le camp, d'où il était parti pour s'emparer de la colline, six mille hommes de bonnes troupes, qui tenaient Pompée en échec, et ne lui permettaient pas d'attaquer Sertorius, s'il ne voulait s'exposer à avoir les ennemis en même temps en tête et en queue. Le jeune général

[1] On croit que cette ville était assez peu éloignée de Valence.

s'aperçut trop tard qu'il s'était vanté mal à propos, et se trouva fort embarrassé, n'osant livrer combat à l'ennemi, et ayant honte d'abandonner ceux qu'il était venu secourir.

Frontin. II, 4. Le mauvais succès d'un fourrage qu'il avait entrepris acheva de le déconcerter : car ses fourrageurs étant tombés dans une embuscade que Sertorius leur avait habilement préparée, la perte fut très-grande, parce qu'une légion, qui vint au secours de ces fourrageurs, fut elle-même enveloppée, et périt presque tout entière avec son commandant.

Plutarch. Les assiégés, voyant donc qu'il ne leur restait aucune espérance, se rendirent à discrétion; et Sertorius, laissant la vie aux habitants, fit néanmoins brûler leur ville, non par cruauté (jamais général n'en fut plus éloigné), mais pour couvrir de honte et Pompée, et ceux qui l'avaient si fort admiré, et afin qu'il fût dit par toute l'Espagne qu'une ville qu'il avait prétendu secourir avait été brûlée sous ses yeux, et si près de lui, qu'il avait presque pu se chauffer au feu qui en consumait les murailles.

Action de justice de Sertorius. Appian. Dans la prise de Laurone, Sertorius fit une action de justice qui montre son zèle pour la bonne discipline et pour les lois de la vertu; car, ayant appris qu'un soldat avait abusé brutalement d'une femme sa prisonnière, qui même pour se venger lui avait crevé les yeux avec ses doigts, non-seulement il envoya le coupable au supplice, mais, sachant que toute la compagnie était sujette à de pareils excès, il la fit passer par les armes tout entière, quoiqu'elle fût romaine.

Quartiers d'hiver. Ainsi finit cette campagne. Les armées de part et d'autre entrèrent en quartiers d'hiver. Pompée et Mé-

tellus les passèrent dans les Pyrénées sous des tentes, au milieu d'un grand nombre d'ennemis qui les harcelaient. Sertorius, accompagné de Perperna, se retira en Lusitanie.

CN. OCTAVIUS. An. R. 676. Av. J.C. 76.

C. SCRIBONIUS CURIO.

On se remet en campagne.

Avec le printemps commencèrent les opérations de la guerre; et il paraît, autant que l'on en peut juger par ce qui nous est resté de monuments historiques sur ces temps-là, que les armées des deux partis ne réunirent point toutes leurs forces, mais se partagèrent de façon qu'Hirtuléius, ce brave questeur de Sertorius dont j'ai déja parlé, resta dans la Bétique[1] pour s'opposer à Métellus, et que Sertorius marcha vers le pays que nous appelons maintenant *le royaume de Valence*, pour faire tête à Pompée.

Oros. v, 23. Frontin. II, 3.

Hirtuléius était plein de courage, mais il n'avait pas une prudence qui égalât celle de son général. Métellus prit avec habileté ses avantages, et gagna sur lui une bataille dont il dut tout le succès à la sagesse de sa conduite; car les armées s'étant rencontrées près de la ville nommée *Italique*[2], et Hirtuléius ayant fait sortir la sienne de ses retranchements dès le lever du soleil pour présenter le combat à l'ennemi, Métellus lui laissa supporter tout le poids de la chaleur, qui était très-forte, jusqu'à midi. Il sortit alors de son camp avec ses troupes, qui, ayant pris de la nourriture, et étant bien reposées, avaient par cela seul une grande supériorité sur des soldats que la faim, la lassitude et le

[1] L'Andalousie.

[2] *Sevilla vieja* sur le Guadalquivir, à peu de distance de Séville.

chaud avaient extrêmement fatigués. De plus, sachant que les meilleures troupes ennemies étaient au centre, il fit beaucoup avancer ses ailes, pendant que son corps de bataille demeurait en arrière ; moyennant quoi les deux ailes de l'armée d'Hirtuléius ayant été aisément défaites, il attaqua ensuite le centre de trois côtés en même temps [1]. Là on combattit vigoureusement, et les chefs eux-mêmes se ménagèrent si peu, que Métellus reçut un trait dans sa cotte-d'armes, et Hirtuléius dans le bras. Mais enfin celui-ci fut obligé de prendre la fuite, laissant vingt mille des siens sur la place. Et quelque temps après, cherchant sans doute à réparer son honneur dans une autre occasion, et combattant en désespéré, il fut tué avec son frère.

Frontin. II, 7. C'était là une grande perte pour Sertorius; et l'on dit qu'il tua de sa main le barbare qui lui en apporta la nouvelle, parce que, étant sur le point de combattre, il craignit que le bruit ne s'en répandît dans ce moment critique, et ne décourageât ses soldats. Plutarch. Du reste, ce malheur ne servit qu'à mettre dans une plus grande évidence le talent admirable qu'il avait pour trouver des ressources dans les disgraces. Toujours invincible quand il commandait en personne, il savait remédier avec tant d'habileté aux suites des défaites de ses lieutenants, qu'il en tirait souvent plus de gloire que n'en avaient acquis les vainqueurs.

Bataille de Sucrone en- Il fit bien voir auprès de Sucrone [2] que celle d'Hirtuléius ne lui avait point abattu le courage. Pompée,

[1] Nous avons vu un semblable stratagème employé avec un pareil succès par le premier Scipion l'Africain dans une bataille contre Asdrubal et Magon en Espagne. (Tome III, lib. 9, § 1.)

[2] Ville ruinée depuis plusieurs siècles, qui était à l'embouchure du *Xucar*.

ayant vaincu Hérennius et Perperna auprès de Valence, était venu chercher Sertorius. Ils étaient bien aises l'un et l'autre de combattre avant que Métellus, qui revenait de la Bétique, fût arrivé; l'un pour avoir moins d'ennemis sur les bras, l'autre pour ne point partager avec un collègue la gloire du succès qu'il espérait. L'action s'engagea donc, mais sur le soir; car Sertorius voulut attendre que le jour commençât à baisser, parce que, comme les ennemis ne connaissaient point les lieux, la nuit devait leur être également désavantageuse, soit qu'il leur fallût fuir, soit qu'ils eussent à poursuivre.

tre Sertorius et Pompée.

Dans ce combat Sertorius, qui s'était posté à son aile droite, ne se trouva point d'abord opposé à Pompée, mais à Afranius : et déja il commençait à prendre le dessus, lorsqu'il fut averti que sa gauche se défendait mal contre les efforts de Pompée. Il y courut; et, ayant trouvé une partie de ses troupes qui fuyait, et l'autre qui ne résistait qu'avec peine, il les ranime tous, et fait changer la face des choses. La fuite et la terreur passent du côté des ennemis; et Pompée courut un très-grand danger de sa personne, car il fut attaqué, quoiqu'à cheval, par un homme qui combattait à pied, mais qui était d'une grande taille, et les coups qu'ils se portèrent mutuellement furent si rudes, que Pompée coupa le bras de son ennemi, et fut lui-même blessé. Il n'en fut pas quitte pour le premier péril, et, une troupe de Libyens s'étant jetée sur lui, il allait être pris ou tué; mais il leur abandonna son cheval, qui avait un riche harnais. Pendant que les barbares se disputaient la dépouille du cheval, Pompée s'échappa.

C'était à Sertorius que la victoire était attachée. Dès

qu'il eut été obligé d'abandonner sa droite, elle plia; et Afranius, l'ayant entièrement défaite, poussa jusqu'au camp de l'ennemi, que ses soldats commencèrent à piller. Dans le moment Sertorius vainqueur arrive, et tue un grand nombre de ces pillards, qui se retirèrent en désordre.

Ainsi finit la bataille de Sucrone, avec un avantage presque égal des deux côtés, puisque chaque armée eut une aile victorieuse et une vaincue. Mais l'honneur de la journée était clairement pour Sertorius, qui avait été vainqueur partout où il s'était montré.

Mot de Sertorius sur Métellus et Pompée.

Il se préparait à recommencer le lendemain, s'il n'eût appris que Métellus avait joint Pompée. Cette jonction le fit changer de sentiment. Il craignit de ne pouvoir soutenir les deux armées réunies ensemble, et il se retira en disant, avec cet air de supériorité et d'insulte qu'il garda toujours par rapport à Pompée, *Si cette vieille n'était survenue, j'aurais renvoyé ce petit garçon à Rome, après l'avoir châtié comme il le mérite.* Il licencia ses troupes, non sans prendre la précaution de leur marquer un rendez-vous pour se rassembler : car telle était sa pratique; et les barbares y étaient si bien accoutumés, que quelquefois Sertorius était dans les montagnes presque seul; et peu après, son armée se réunissant subitement en un corps, comme un torrent qui se forme par une fonte de neiges, il se trouvait à la tête de cent cinquante mille hommes.

Biche de Sertorius perdue et retrouvée.

Mais il avait pour-lors un grand chagrin. Dans le tumulte de la dernière action et le pillage du camp sa biche s'était perdue. C'était une puissante machine qui lui manquait pour gouverner ces barbares. Heureusement quelques-uns de ses gens la rencontrèrent

dans un bois, et, l'ayant reconnue à la couleur, ils la ramenèrent à leur général. Il leur promit une bonne récompense s'ils lui gardaient le secret; et l'ayant tenu cachée pendant quelques jours, un matin il parut avec un air gai, et dit aux chefs des Espagnols qui étaient auprès de lui qu'il avait eu pendant la nuit un songe qui lui annonçait de la part des dieux quelque heureux événement. Il donna ensuite audience selon sa coutume à ceux qui avaient affaire à lui. Tout d'un coup on lâche la biche, qui, ayant aperçu Sertorius, vient à lui en bondissant, et, s'étant approchée, mit la tête sur ses genoux, et lui lécha la main droite qu'il lui tendit. Sertorius la caressant de son côté, et versant même quelques larmes, les barbares demeurèrent d'abord très-surpris; puis, avec mille cris de joie et d'applaudissement, ils le conduisirent chez lui, comme un homme divin et chéri du ciel.

Bonne intelligence entre Métellus et Pompée.

Cependant Métellus et Pompée réunis résolurent de chercher l'ennemi pour l'attaquer avec toutes leurs forces. Ces deux généraux agissaient avec un concert parfait, et qui est digne de servir d'exemple à tous ceux qui se trouvent en pareil cas. Lorsque Métellus arriva, Pompée voulut faire baisser ses faisceaux devant lui, pour témoigner qu'il regardait en lui un supérieur, et non pas un égal. Métellus s'y opposa; et, ne prenant aucun avantage ni de son âge, ni des honneurs par lesquels il avait passé, il traita toujours avec Pompée comme un collègue : si ce n'est que lorsqu'ils campaient ensemble, Métellus seul donnait le mot. Pompée de son côté déférait volontiers à ses avis. Et lorsqu'ils furent en présence de Sertorius, qu'ils voulaient forcer à combattre, et qui l'évitait avec soin, un jour que Métellus

remarqua une ardeur incroyable dans les Espagnols, qui, selon la coutume des barbares, plus démonstratifs que les nations policées, parce qu'ils suivent davantage les impressions de la simple nature, témoignaient le désir qu'ils avaient d'en venir aux mains en remuant leurs lances, en levant le bras, et par d'autres gestes semblables; Métellus fit remarquer tout cela à Pompée, et lui représenta que ce moment n'était pas favorable pour attaquer les ennemis. Pompée le crut, et d'un commun accord ils se retirèrent dans leur camp.

Action générale entre Sertorius d'une part, et Métellus et Pompée de l'autre.

Enfin Sertorius fut contraint d'engager une action générale, qu'il avait évitée pendant long-temps. Il s'était contenté d'envoyer des partis, qui coupaient les vivres, qui enlevaient les convois, et réduisaient les deux généraux à une extrême disette. Ils prirent donc la résolution de sortir avec toutes leurs troupes, pour s'étendre dans un pays où ils pussent avoir commodément des vivres et des fourrages : et Sertorius, qui voulait les en empêcher, n'eut d'autre moyen que de les combattre. Les armées se rencontrèrent auprès de Segontia [1], et se choquèrent avec fureur. L'action dura depuis midi jusqu'après le soleil couché. Sertorius eut encore l'avantage sur Pompée, qui perdit dans ce combat Memmius, son questeur, et le plus brave officier de son armée. Mais Perperna, qui commandait l'autre aile, ne pouvant résister à Métellus, et étant déja presque entièrement défait, il fallut que Sertorius quittât Pompée pour aller au secours des siens. Il vint, et, ayant fait un grand carnage des ennemis, il perça jusqu'à Métellus, qui combattit en cette occasion avec toute la vigueur qu'on eût pu attendre d'un jeune homme. Il

[1] *Siguença*, près de la source du *Hénarès*.

fut même blessé : mais ce fut là précisément ce qui lui donna la victoire ; car ses soldats, voyant couler le sang d'un général qu'ils respectaient et qu'ils aimaient, s'animèrent tellement de douleur et de colère, qu'il ne fut pas possible aux Espagnols de soutenir leur effort : et la victoire échappa à Sertorius, lorsqu'il la croyait presque certaine.

Sertorius licencie ses troupes, qui se rassemblent peu après.

Il eut donc recours à sa ressource ordinaire ; et ayant donné ordre à ses barbares de se débander, il s'enferma avec un petit nombre de braves gens dans une ville forte et capable de faire une longue défense, pour amuser autour de lui les ennemis, et donner cependant le temps aux Espagnols de fuir à l'aise, et ensuite de se rassembler. La chose fut exécutée selon son plan : et lorsqu'il fut averti qu'il s'était formé un corps d'armée capable de tenir la campagne, il sortit ; et s'étant fait jour sans peine à travers les ennemis, il alla se mettre à la tête des troupes qui l'attendaient, laissant Métellus faire de vains trophées de la victoire qu'il s'attribuait.

Joie immodérée de Métellus au sujet de la victoire qu'il s'attribuait sur Sertorius. Faste et luxe des fêtes qu'on lui donne.

Car ce général, qui affectait de mépriser Sertorius, et qui le traitait dans ses discours de *fugitif de Sylla*, et de *réchappé du naufrage de Carbon*, fut pourtant si fier de l'avoir vaincu, qu'il se fit proclamer *imperator* par ses soldats ; et il se laissa rendre à ce sujet les honneurs divins par les villes où il passait, et qui le recevaient en lui dressant des autels et lui offrant des sacrifices. On lui faisait partout des entrées superbes, avec un concours étonnant de personnes de tout sexe et de tout âge, qui remplissaient les rues et jusqu'aux toits des maisons. Et lorsqu'on vit que ce faste lui plaisait, et qu'on lui faisait par là sa cour, ce fut à

qui lui donnerait des fêtes plus magnifiques. On ornait comme des temples les salles où il devait être reçu, on y répandait des eaux de senteur, on y brûlait de l'encens : d'un autre côté on dressait des théâtres pour représenter des comédies, qui faisaient, comme on le sait, partie de la célébrité des fêtes chez l'antiquité superstitieuse. Des chœurs de jeunes garçons et de jeunes filles chantaient des hymnes à sa louange. Et il n'avait pas la délicatesse d'Auguste, qui, selon le témoignage d'Horace [1], ne pouvait souffrir les éloges, s'ils n'étaient assaisonnés d'un tour fin et ingénieux. Des poètes nés à Cordoue [2], dont les vers sentaient le terroir et n'avaient aucune grace, ne laissaient pas d'attirer l'attention de Métellus. On faisait aussi descendre par des machines des statues de la Victoire, qui lui mettaient au milieu des tonnerres et des éclairs une couronne sur la tête. A tous ces honneurs se joignaient des repas solennels, où il paraissait revêtu d'une robe brodée, et avec toute la pompe d'un triomphateur. On avait soin que dans ces repas la profusion régnât conjointement avec la délicatesse : et non-seulement on ramassait de toute l'Espagne ce qu'elle pouvait fournir de plus exquis pour couvrir la table, mais on allait chercher jusqu'au-delà des mers et dans la Mauritanie des gibiers jusqu'alors inconnus.

Salluste, de qui nous tenons la plus grande partie de ce détail, remarque que Métellus se fit un grand tort en autorisant ces excès [3], et qu'il en perdit une

1 Qui, malè si palpere, recalcitrat undique tutus.
(Horat. *Sat.* II, 1.)

2 « Etiam Cordubæ natis poetis, pingue quiddam sonantibus atque peregrinum, tamen aures suas dedebat. » (Cicer. *pro Arch.* n. 26.)

3 « Quibus rebus aliquantam partem gloriæ dempserat, maxumè apud

grande partie de sa réputation, surtout auprès de ceux qui conservaient la probité et le goût antiques, et qui trouvaient que ce luxe et ces honneurs outrés avaient quelque chose de superbe, d'odieux, et d'indigne de la gravité de l'empire romain. Pompée soutenait bien mieux la gloire de la république par la dignité de ses mœurs. Naturellement sobre et éloigné des plaisirs, il avait encore augmenté la sévérité de sa façon de vivre dans une guerre si difficile : et le contraste de la sagesse d'un jeune homme condamnait plus fortement le goût que Métellus, dans un âge mûr, témoignait pour les délices et pour le faste.

Peut-être passerait-on encore plutôt à Métellus cette ivresse de joie, que l'inhumanité qu'il eut de mettre à prix la tête de Sertorius, promettant cent talents et vingt mille arpents de terre à tout Romain qui le tuerait, et la liberté de retourner à Rome, si c'était un exilé : procédé lâche [1], qui marquait le désespoir de vaincre par la force celui dont on achetait le sang à prix d'argent. Il est à croire que cette proclamation fit grand tort à Sertorius, qu'elle tenta la fidélité de plusieurs de ceux qui lui étaient demeurés attachés jusqu'alors ; et qu'elle fut l'occasion du changement que l'histoire remarque dans ses mœurs, et des cruautés qu'elle lui reproche. Nous en parlerons plus au long dans la suite.

Métellus met à prix la tête de Sertorius.

L. OCTAVIUS.
C. AURELIUS COTTA.

An. R. 677.
Av. J.C. 75.

La guerre n'en réussissait pas moins bien à Sertorius.

Métellus et

veteres et sanctos viros, superba illa, gravia, indigna romano imperio æstumantes. » (SALLUST. apud *Macrob. Saturn.* lib. 2, cap. 9.)

[1] Ὡς ἀπογνώσει τῆς φανερᾶς ἀμύνης ὠνούμενος τὸν ἄνδρα διὰ προδοσίας.

Pompée, fatigués par Sertorius, se retirent en des quartiers fort éloignés. Appian.

Nous ne trouvons plus qu'il ait donné de batailles générales. Apparemment il les évitait avec plus de soin que jamais, sentant combien les coups fourrés et les entreprises furtives lui étaient plus avantageuses. Nous n'avons aucun détail sur les opérations de cette campagne, sinon au sujet du secours de la ville de Pallantia [1], que Pompée avait réduite aux abois. Déja il en avait miné les murailles, qui n'étaient plus soutenues que par des étançons, lorsque Sertorius arriva. Pompée ne jugea pas à propos de l'attendre : mais, ayant mis le feu aux étançons, il se retira en sûreté auprès de Métellus. Sertorius donna ses ordres pour relever les murs de Pallantia : et de là étant venu tomber tout à coup sur un corps d'ennemis campé auprès de Calaguris [2], il leur tua trois mille hommes. Mais son plus grand exploit, sans difficulté, fut d'avoir fatigué les deux armées ennemies par des marches et des contre-marches, de les avoir tenues perpétuellement en inquiétude par des embuscades fréquentes, de leur avoir coupé les vivres par terre, d'avoir empêché, par le moyen de ses armateurs, que la mer ne pût leur en apporter, et par toutes ces voies de les avoir réduites l'une et l'autre au point d'abandonner toute la partie de l'Espagne qui lui obéissait : en sorte que Métellus se retira dans une province de l'Espagne ultérieure, qui n'est point nommée; et Pompée, dans la Gaule narbonnaise.

Liv. Epit. XCIII.

Mithridate envoie une ambassade à Sertorius,

Cette même année, Mithridate donna lieu à Sertorius de faire éclater sa magnanimité. Ce prince, qui songeait à renouveler pour la troisième fois la guerre contre les

[1] *Palencia* dans le royaume de Léon.

[2] *Calahora* dans la Castille vieille, à la droite de l'Èbre.

Romains, cherchait de toutes parts des appuis et des alliés pour soutenir le poids d'une pareille entreprise. Il avait alors à sa cour deux Romains fugitifs, L. Fannius et L. Magius, anciens compagnons et amis de Fimbria. Leur haine pour Sylla leur avait servi de recommandation et d'entrée auprès de Mithridate, et ils se maintenaient dans sa faveur par la flatterie. Comme ils avaient été autrefois attachés au parti dont Sertorius soutenait les restes, et que la gloire de ce capitaine volait jusqu'aux extrémités de l'Orient, ils inspirèrent à Mithridate la pensée de faire alliance avec lui. Le roi de Pont saisit cette idée, et les flatteurs ne manquèrent pas de lui en exagérer les avantages. Ils le comparaient à Pyrrhus, et Sertorius à Annibal; et ils avançaient avec confiance que Rome attaquée à l'orient et à l'occident jamais ne serait en état de faire face des deux côtés, ni de résister au plus grand des rois appuyé du plus habile des généraux. Mithridate envoya donc des ambassadeurs à Sertorius, avec ordre de lui offrir de l'argent et des vaisseaux, et de demander pour le roi la restitution de l'Asie, qu'il avait été obligé d'abandonner par le traité avec Sylla.

pour lui demander son alliance.

Appian. in Mithrid. Plut. in Sertor.

Sertorius donna audience à ces ambassadeurs à la tête de son sénat; et lorsqu'ils furent retirés il mit l'affaire en délibération. Tous furent d'avis d'accepter les offres du roi, qui leur paraissaient extrêmement avantageuses, puisqu'il ne leur demandait qu'une ombre, qu'un vain titre, rien, en un mot, qu'ils pussent regarder comme étant à eux; et qu'en échange il leur accordait les secours qui leur étaient le plus nécessaires. En effet, l'Espagne fournissait des hommes à Sertorius autant qu'il en pouvait souhaiter : mais on

Réponse fière de Sertorius.

conçoit bien que l'argent devait lui manquer; et sa marine était trop faible, quoiqu'il ait conservé jusqu'à la fin un poste important sur la mer. C'était Dianium, colonie des Marseillais, aujourd'hui *Denia*, dans le royaume de Valence.

Sertorius, qui sentait ce double besoin aussi bien que ses conseillers, ne pensa pourtant pas comme eux sur les propositions de Mithridate. Il dit qu'il ne prétendait point l'empêcher de s'emparer de la Bithynie et de la Cappadoce, pays toujours gouvernés par des rois, et sur lesquels les Romains n'avaient aucune ancienne prétention; mais que, pour l'Asie-Mineure, qu'ils possédaient légitimement lorsque ce prince avait entrepris de la leur enlever, dont il avait été ensuite chassé par Fimbria, et à laquelle il avait renoncé par un traité solennel, jamais il ne consentirait qu'elle retombât au pouvoir de Mithridate. « Car, ajouta-t-il, je « dois faire servir ma puissance à l'agrandissement de « la république [1], et non pas m'agrandir de ses pertes et « de son abaissement. Un homme de courage désire « sans doute de vaincre avec gloire; mais s'il faut em- « ployer des voies honteuses, il croirait même acheter « la vie trop cher à ce prix. »

Surprise de Mithridate. L'alliance se conclut.

Telle fut la réponse que rapportèrent à Mithridate ses ambassadeurs, et qui le surprit étrangement. *Quels ordres*, s'écria-t-il, *m'enverrait donc Sertorius présidant au sénat de Rome, puisque banni, proscrit, et relégué sur les côtes de la mer Atlantique, il met des*

[1] Δεῖν γὰρ αὔξεσθαι τὴν πόλιν ὑπ' αὐτοῦ κρατοῦντος, οὐκ ἐλαττώσει τῶν ἐκείνης κρατεῖν αὐτόν· γενναίῳ γὰρ ἀνδρὶ μετὰ τοῦ καλοῦ νικᾶν αἱρετὸν, αἰσχρῶς δὲ οὐδὲ σώζεσθαι.

bornes à mon royaume, et me menace de la guerre si j'entreprends sur l'Asie?

Le traité se conclut aux conditions prescrites par Sertorius. Il fut dit que Mithridate aurait la Bithynie et la Cappadoce; que Sertorius lui enverrait un général et des troupes, et qu'il recevrait du roi trois mille talents et quarante vaisseaux. Sertorius fit partir effectivement pour l'Asie un de ses sénateurs, qui se nommait *M. Marius;* et ce qui est singulier, et qui marque extrêmement la prééminence du nom romain, ce proconsul de la création de Sertorius avait tous les honneurs dans l'armée de Mithridate. Si quelque ville d'Asie avait été prise, il y entrait en pompe, précédé de ses faisceaux et de ses haches, et suivi du roi de Pont, qui se réduisait au second rang. Il donnait la liberté à quelques-unes de ces villes; il accordait à d'autres des immunités et des exemptions, le tout au nom de Sertorius, sans qu'il fût permis à Mithridate de faire aucun acte de souveraineté dans une province romaine.

C'est là le dernier trait éclatant de la vie de Sertorius. Quoiqu'il ait vécu encore environ deux ans, toujours soutenant la guerre contre de puissants ennemis, son histoire ne nous fournit plus rien qui réponde à la gloire de ses premières années. Pompée, obligé par lui, comme je l'ai dit, de prendre des quartiers d'hiver dans la Gaule narbonnaise, écrivit de là au sénat une lettre très-haute et très-menaçante, se plaignant qu'on le laissait manquer de tout, et que, depuis trois ans qu'il faisait la guerre en Espagne, à peine avait-il reçu l'argent nécessaire pour la dépense d'une année. Il leur reprochait amèrement ses services si mal récompensés, et finissait par cette déclaration : *J'ai épuisé non-seulement mon*

Lettre menaçante de Pompée au sénat, qui lui envoie de l'argent.

bien, mais mon crédit[1]. *Il ne me reste plus de ressource que de votre part. Si vous me manquez, soyez-en bien avertis, malgré moi mon armée, et sur nos pas celle de Sertorius, passeront en Italie.*

An. R. 678. Plutarch. in Pomp. et Lucullo.

Lorsque cette lettre arriva à Rome, Lucullus était consul; et, comme il souhaitait extrêmement d'être chargé de la guerre contre Mithridate, il craignit que Pompée ne cherchât un prétexte de quitter celle d'Espagne pour venir à Rome lui disputer l'autre emploi, bien plus brillant, et en même temps plus aisé. Le consul n'oublia donc rien pour donner satisfaction à un rival qu'il voulait tenir éloigné, et lui fit envoyer tout l'argent qu'il demandait. Ce secours mit Pompée en état de retourner en Espagne et d'y faire la guerre avec avantage; mais nous n'en savons aucun détail.

Perperna cabale contre Sertorius. Désertions et trahisons punies avec vigueur. Appian. Civil. l. 1. Plutarch. in Sertor.

Cependant Sertorius s'affaiblissait et par les trahisons, et par la rigueur dont il usait pour les arrêter et les punir. L'esprit de sédition s'était glissé parmi les principaux des Romains attachés à lui, dès que les affaires du parti avaient commencé à prospérer. Tant que le danger fut pressant, la crainte les avait tenus soumis à celui qui seul pouvait les en délivrer. Quand la crainte fut passée, la jalousie prit la place. Surtout Perperna, le plus illustre d'entre eux, et qui, enflé de sa noblesse, prétendait au commandement, aigrissait les esprits par ses discours factieux. Il disait à ses confidents : « Quel « mauvais génie nous a fait quitter un état fâcheux pour « nous jeter dans un pire? Nous n'avons pas voulu,

[1] « Ego non rem familiarem modò, sed etiam fidem consumpsi. Reliqui vos estis : qui nisi subvenitis, invito et prædicente me, exercitus hinc, et cum eo omne bellum Hispaniæ, in Italiam transgredietur. » (SALLUST. *Hist.* lib. 3.)

« demeurant dans notre patrie, obéir à Sylla, à qui « tout l'univers obéissait, et nous sommes venus ici « pour y vivre en liberté. Et voici que nous nous ren- « dons volontairement esclaves, et consentons à deve- « nir les satellites d'un exilé obscur et sans nom. Il nous « nomme sénat, titre vain et qui nous expose à la risée; « et dans la réalité nous ne sommes pas traités avec « moins de hauteur ni moins impérieusement que les « barbares. »

Ces discours firent effet; et Sertorius, qui s'aperçut que les esprits des Romains s'aliénaient de lui, donna toute sa confiance aux Espagnols et en forma sa garde; nouveau sujet de plainte pour les Romains, et qui indisposa plusieurs de ceux même qui jusque-là étaient demeurés fidèles. Ils ne pouvaient souffrir qu'on leur préférât des barbares; et la défiance de Sertorius leur paraissait une injure d'autant plus offensante qu'elle n'était point méritée, et qu'ils s'étaient eux-mêmes pleinement confiés à lui. Leur dépit était encore augmenté par la fierté des Espagnols, qui, se voyant préférés, leur insultaient avec mépris, et les taxaient ouvertement d'infidélité. Ainsi dans l'armée de Sertorius tout était plein de murmures, de divisions, d'aigreur, soit contre le général, soit de nation à nation; et il se serait vu abandonné, sans le besoin que tous sentaient qu'ils avaient de lui. Plusieurs néanmoins désertèrent: il se forma même des conspirations contre la vie de Sertorius qui attirèrent de sa part des rigueurs, peut-être nécessaires, mais toujours infiniment odieuses par rapport à d'anciens amis, qui, proscrits avec lui, avaient dans tous les temps partagé sa bonne ou mauvaise fortune.

portée par quelqu'un de ses lieutenants. Sertorius, plein de joie, offre un sacrifice d'action de graces aux dieux, à l'issue duquel Perperna le pria de venir achever la fête avec lui et avec ses amis là présents (qui étaient tous de la conspiration); et il le pressa tant, qu'il ne fut pas possible de résister à ses instances.

Mort de Sertorius.

Les repas où se trouvait Sertorius se passaient toujours avec gravité et avec décence. Il n'y souffrait rien qui blessât la pudeur, et il accoutumait ses convives à s'égayer modestement et sans sortir des bornes de la retenue; mais dans ce dernier repas, lorsque l'on fut en pointe de vin, les conjurés cherchant querelle, commencèrent à tenir des discours pleins de dissolution; et, feignant d'être ivres, ils se portaient à toute sorte de licence, dans le dessein d'irriter Sertorius. Pour lui, soit par une suite de son caractère ennemi de la débauche, soit même qu'il soupçonnât quelque chose de leur intention par ce manque de respect pour sa personne, il se contenta de changer de posture sur son lit et de se coucher sur le dos, comme ne prenant aucune part à ce qui se passait. Alors Perperna prit une coupe pleine de vin qu'il laissa tomber en buvant : c'était le signal dont on était convenu. Aussitôt Antoine, qui était sur le même lit que Sertorius, le frappe d'un coup d'épée. Sertorius veut se relever : mais Antoine se jette sur lui et lui saisit les mains; et tous les autres conjurés, accourant, le poignardent de plusieurs coups, sans qu'il pût faire aucune résistance.

Liv. Epit. XCVI.

Ainsi périt Sertorius, l'un des plus grands capitaines de l'antiquité, et qui, ayant eu à combattre contre deux des plus illustres généraux que Rome eût alors, Métellus Pius et Pompée, se soutint long-temps leur

égal, et souvent même eut l'avantage; et s'il succomba à la fin, ce ne fut que parce que les siens l'abandonnèrent et le trahirent : il était dans la huitième année de son commandement. Si c'est donc sous le consulat de Varro Lucullus et de C. Cassius qu'il fut tué, comme il y a de l'apparence, il faut qu'il ait été appelé par les Lusitaniens sous le second consulat de Sylla. La guerre ne fut pas entièrement finie par sa mort; mais, pendant deux ans qu'elle traîna encore, elle ne fut plus pour le parti qu'il avait défendu qu'une suite de disgraces; tant un seul homme de moins fait quelquefois une étrange différence! An. R. 679.

Perperna devient chef du parti. Appian. Plutarch.

Perperna, dès qu'il eut achevé son crime, voulut en recueillir le fruit en se mettant en possession du commandement. Il eut bien de la peine à faire reconnaître son autorité. L'assassinat cruel de Sertorius avait effacé la haine de tous les cœurs, et y avait fait succéder la compassion. On ne pensait plus aux sujets de plaintes auxquels il avait paru donner lieu; on ne se rappelait que ses vertus. Les Espagnols surtout, qui avaient tant d'obligations à ce grand homme, et dont il s'était fait passionnément aimer, le regrettaient amèrement, et ne regardaient son meurtrier qu'avec horreur. Plusieurs peuples se détachèrent dans le moment, et coururent se soumettre à Pompée ou à Métellus. Cependant Perperna fit si bien par promesses et par argent, par menaces, et même par les supplices employés à propos contre les plus opiniâtres, qu'il empêcha l'armée de se débander; et comme il était incontestablement le plus distingué de tout ce qu'il y restait de Romains, et qu'il avait toujours joui pendant la vie de Sertorius des honneurs du second rang, personne ne lui disputa le pre-

mier, et il eut enfin la satisfaction de se voir chef de parti.

Il est défait par Pompée,

Mais s'il conserva la plus grande partie des forces de Sertorius, il s'en fallait bien qu'il eût le même talent pour les gouverner, et il fit bientôt connaître qu'il n'était pas plus capable de commander que d'obéir. Ce fut un jeu pour Pompée que de le vaincre. Il lui tendit un piége, dans lequel Perperna s'étant précipité témérairement, fut entièrement défait, son armée dissipée, les principaux officiers tués sur la place, et lui-même fait prisonnier.

qui le fait tuer sans vouloir le voir, et brûle tous les papiers de Sertorius.

La cruauté est un vice qui est joint ordinairement avec la lâcheté. Perperna, dans l'état désespéré où il se trouvait, au lieu de souffrir avec courage une mort inévitable, tenta une vaine espérance de sauver sa vie, ou du moins de la prolonger. Il fit dire à Pompée, qu'étant devenu maître des papiers de Sertorius, il y avait trouvé des preuves d'intelligences secrètes qu'entretenaient avec lui quelques-uns des principaux sénateurs de Rome, et même des personnages consulaires. Il assurait qu'il avait entre les mains leurs lettres originales, par lesquelles ils invitaient Sertorius à passer en Italie. Pompée tint en cette occasion la conduite, non d'un jeune homme, mais d'une bonne tête bien mûre et bien sage : car, jugeant que ces lettres pouvaient être une semence de nouveaux troubles et de nouvelles querelles qui empêcheraient la république de jouir du calme dont elle avait besoin, il se les fit apporter toutes avec les autres papiers de Sertorius, et il les brûla sans les lire, et sans souffrir que personne en prît lecture. Et de peur que Perperna ne dît ce qu'il savait, et ne nommât les personnes, il le fit tuer promp-

tement sans avoir voulu le voir. Pompée fut donc le vengeur de Sertorius, et la peine suivit d'assez près le crime; car Perperna ne peut pas avoir joui plus d'un an du commandement. Les autres meurtriers de Sertorius n'eurent pas un meilleur sort. Plusieurs furent pris par les soldats de Pompée et tués par son ordre. Quelques-uns s'enfuirent en Libye, où les Maures les percèrent à coups de flèches. Un seul échappa, mais ce ne fut que pour traîner dans quelque chétive bourgade d'Espagne une vie misérable, haï de tous ceux qui le connaissaient, et réduit à la mendicité. An. R. 680.

L'Espagne pacifiée.

Après la défaite et la mort de Perperna, les restes du parti n'eurent plus de ressource que dans la clémence du vainqueur. Les villes d'Espagne se soumirent avec empressement, deux seules osèrent résister, Uxama[1] sur le Douro, et Calaguris sur l'Èbre. Il fallut les assiéger en forme. Pompée prit et détruisit la première. Calaguris, assiégée par Afranius, souffrit les plus grandes horreurs de la faim, et les habitants se portèrent jusqu'à cet excès abominable, de tuer et de manger leurs femmes et leurs enfants, et d'en saler les chairs pour pouvoir les conserver plus long-temps. Enfin leur opiniâtreté fut vaincue, et la ville fut emportée et brûlée sous le consulat d'Aufidius Orestes et de Lentulus Sura. Ainsi fut terminée la guerre de Sertorius, après avoir duré dix ans, et avec elle s'éteignirent les derniers restes de la faction de Marius. Le parti de Sylla demeura seul maître de la république, sans qu'aucun adversaire lui en disputât la possession. Néanmoins la faction vaincue, et en apparence exterminée pour jamais, fut renouvelée peu de temps après par César,

Val. Max. lib. 7, c. 6.

An. R. 681.

[1] Osma.

dont les premières démarches s'autorisèrent de la faveur que le nom de Marius avait conservé parmi le peuple, et qui enfin vint à bout non-seulement de renverser tout le plan du gouvernement que Sylla avait établi, mais d'anéantir même la liberté.

Trophées et triomphes des vainqueurs. Flor. III, 22.

La guerre de Sertorius, comme on le voit, est mixte, moitié civile, moitié étrangère; mais les vainqueurs, afin d'avoir lieu de triompher, la firent passer pour une guerre contre les peuples d'Espagne, mettant à l'écart le nom de Sertorius, qui en avait pourtant fait toute la force, et d'où ils tiraient eux-mêmes leur principale gloire. Pompée érigea dans les Pyrénées un illustre monument de ses exploits. C'étaient des trophées avec une inscription qui portait que, depuis les Alpes jusqu'aux extrémités de l'Espagne ultérieure, il avait soumis huit cent soixante et seize villes. Il comptait pour villes sans doute bien des bourgades et des châteaux. On dit que l'on voit encore aujourd'hui des restes de ces trophées dans les vallées d'*Andorre* et d'*Altavaca*. Plusieurs regardent aussi la ville de Pampelune comme un monument de Pompée, et veulent qu'il en ait été le fondateur; mais la chose n'est pas sans difficulté.

Plin. lib. 7, c. 26.

Métellus et lui, de retour à Rome, triomphèrent. Ce qu'il y eut de singulier, et même d'unique par rapport à Pompée, c'est qu'il triomphait pour la seconde fois, n'étant encore que chevalier romain.

§ II. *Multitude et complication de faits. Ordre dans lequel ils seront distribués. Origine de la guerre de Spartacus. Caractère de ce chef et son premier état. Ses premiers succès. Accroissement de ses forces. Armes grossièrement fabriquées. Excès*

auxquels se portent les esclaves malgré Spartacus. P. Varinius, préteur, vaincu par Spartacus. Modération et sagesse de Spartacus dans la prospérité. Les deux consuls et un préteur envoyés contre lui. Division entre les esclaves rebelles. Crixus est défait et tué. Victoires remportées par Spartacus sur les trois généraux romains. Trois cents prisonniers forcés de combattre comme gladiateurs pour honorer les funérailles de Crixus. Spartacus marche contre Rome. Luxe et mauvaise discipline dans les armées romaines. Crassus, préteur, est chargé de la guerre contre Spartacus. Sa sévérité. Il fait décimer une cohorte. Il force Spartacus de se retirer vers le détroit de Sicile. Spartacus tente inutilement de faire passer quelque partie de ses troupes en Sicile. Crassus l'enferme dans le Bruttium par des lignes tirées d'une mer à l'autre. Spartacus force les lignes. Effroi de Crassus. Il remporte un avantage qui lui rend l'espérance. Nouvelle victoire de Crassus. Un de ses lieutenants et son questeur sont défaits. Dernière bataille, où Spartacus est vaincu et tué. Vanité de Pompée, qui, ayant défait un petit corps de fuyards, veut s'attribuer la gloire d'avoir mis à fin la guerre. Petit triomphe décerné à Crassus. Faits détachés. *Varron Lucullus fait des conquêtes en Thrace et triomphe. Autres proconsuls de Macédoine qui, avant lui, avaient fait la guerre contre les Thraces. Nouveau recueil de vers sibyllins ramassés de toutes parts. Contestation sur le tribunat. Curion, orateur d'une espèce singu-*

lière. Brèche à la loi de Sylla contre les tribuns. Le tribunat rétabli dans tous ses droits par Pompée. Disette de vivres dans Rome tant que les pirates furent maîtres de la mer. Questure de Cicéron. Mortification qu'il essuie à ce sujet. Il prend le parti de se fixer pour toujours à Rome. Jeunesse de César. Il se retire en Asie. Il revient à Rome après la mort de Sylla. Il accuse Dolabella. Il retourne en Asie. Il est pris par des pirates, qu'il fait ensuite mettre en croix. Revenu à Rome, il travaille à gagner la faveur du peuple. Il allie la débauche avec l'ambition. Il suit constamment le plan de faire revivre la faction de Marius. Sa questure en Espagne. Effet que fait sur lui la vue d'une statue d'Alexandre. Guerre des pirates. *Origine et progrès de la puissance des pirates. Servilius Isauricus leur fait la guerre avec succès, mais sans les détruire. Commandement des mers donné au préteur Marc-Antoine. Il échoue dans une entreprise contre l'île de Crète. Il en meurt de chagrin. Son caractère facile et prodigue. Les pirates redeviennent plus puissants que jamais.*

Multitude et complication de faits. En faisant l'histoire des temps précédents, je me suis plaint de la disette des faits; ici c'est la multitude qui m'embarrasse. La disposition d'un sujet aussi vaste que le devient maintenant l'histoire romaine est une des grandes difficultés que j'éprouve en écrivant. La guerre de Spartacus concourt avec la fin de celle de Sertorius. La guerre des pirates s'est fait continûment pendant une longue suite d'années avant et après les événements dont je viens de rendre compte. La troi-

sième guerre de Mithridate commence deux ou trois ans avant la mort de Sertorius. Dans ces mêmes temps les Romains ont fait la guerre en Thrace et en Macédoine. Ajoutez les faits qui regardent l'intérieur de la république et qui se passent dans Rome, et encore les traits particuliers qui concernent d'illustres personnages, de qui tout est intéressant; voilà sans doute une multitude de matières où il est bien difficile d'éviter la confusion.

Le parti le plus convenable me paraît être de suivre, comme j'ai déja fait, la route que m'a tracée M. Rollin, mon maître et mon modèle, et à son exemple de ne point m'astreindre si rigoureusement à l'ordre chronologique, que je n'aie égard en même temps à la liaison des faits. Je dégagerai donc, autant qu'il me sera possible, les grands objets, et comme la guerre de Mithridate est la plus importante de toutes celles que je viens d'indiquer, je me réserve à la traiter séparément. Celle des pirates, dont l'ordre que je me suis fait ne m'a pas permis jusqu'ici de parler, est d'une date plus ancienne. Je la ferai donc marcher devant, au moins pour tout ce qui précède le commandement de la mer donné à Pompée. Je vais commencer par la guerre de Spartacus, qui fait comme un corps à part, et je mettrai à la suite un article où je traiterai, soit des autres guerres moins considérables, soit d'un assez grand nombre de faits détachés.

Ordre dans lequel ils seront distribués.

Guerre de Spartacus.

M. TERENTIUS VARRO LUCULLUS.
C. CASSIUS VARUS.

An. R. 679.
Av. J.C. 73.

Nous avons vu la Sicile deux fois désolée par des

guerres d'esclaves. L'Italie, à son tour, éprouva les mêmes malheurs, et eut tout lieu de sentir combien la multitude des esclaves est un grand mal dans un état.

Origine de la guerre de Spartacus. Caractère de ce chef, et son premier état. Plut. in Crasso. Appian. Civ. lib. I. Flor. III, 20. Oros. V, 24.

Un certain Lentulus faisait instruire et dresser dans la ville de Capoue un grand nombre de gladiateurs, la plupart Gaulois ou Thraces de naissance, réduits à cette triste destination, non pour aucun forfait, mais uniquement par l'injustice de celui qui les avait achetés. De ce nombre deux cents formèrent entre eux le complot de s'enfuir; mais leur dessein ayant été découvert, il n'y en eut que soixante et dix-huit qui purent l'exécuter et qui se sauvèrent, n'ayant pour toute arme que des couteaux de cuisine et des broches qu'ils trouvèrent sous leurs mains. Rien de plus méprisable en apparence, ni de moins propre à faire trembler la capitale de l'univers. Mais outre que, dans tout gouvernement où une grande multitude d'hommes est mécontente de son sort, les moindres mouvements sont à craindre, ces esclaves fugitifs avaient à leur tête un homme qui valait seul une armée, homme de tête et de courage, intrépide dans les dangers, sachant employer également la ruse et la force, capable de ressources dans les disgraces et d'une sage modération dans la prospérité, un homme, en un mot, à qui la fortune semble avoir fait injustice en alliant en lui la condition servile avec les talents d'un héros.

Spartacus (on voit bien que c'est de lui que je parle) était né en Thrace, et avait servi parmi les troupes auxiliaires des Romains. Ayant été fait prisonnier, sans que nous sachions en quelle occasion, il fut vendu comme esclave, et destiné par ses maîtres à devenir gladiateur.

Mais il avait le courage trop haut pour s'accommoder d'une profession si infame, et ce fut lui qui engagea ses compagnons de fortune à risquer plutôt leurs vies pour la défense de leur liberté que pour le plaisir cruel des spectateurs. Il ne fut pas néanmoins le seul chef de la bande. On lui associa Crixus et Œnomaüs : et ce partage de l'autorité ne fut pas une des moindres difficultés qu'éprouva Spartacus dans la suite de son entreprise.

Premiers succès de Spartacus.

Dès qu'ils furent sortis de Capoue, ils rencontrèrent un chariot qui portait dans une autre ville des armes de gladiateurs. Ils les pillèrent, et s'en saisirent : ces armes, quoique peu avantageuses pour la guerre, encore valaient-elles mieux que leurs broches et leurs couteaux. Mais ceux de Capoue étant venus les attaquer dans un lieu fort où ils s'étaient retirés, Spartacus les vainquit, en tua le plus grand nombre, et, les ayant dépouillés, se vit par là en état de donner à sa petite troupe des armes vraiment militaires. Ce fut une joie pour eux de renoncer à une armure qu'ils regardaient comme déshonorante ; et ces gladiateurs devinrent soldats.

Ce premier succès augmenta leur nombre, mais non pas encore assez pour leur donner la hardiesse de tenir la campagne : et Claudius Pulcher, envoyé de Rome contre eux avec trois mille hommes, les trouva postés sur le mont Vésuve. Il plaça son camp au pied de la montagne, gardant la seule route praticable qui conduit au sommet, et comptant tenir les rebelles bien enfermés, parce que tout le reste n'était que rochers escarpés et précipices. Mais nul chemin n'est impraticable à la valeur animée par le désespoir. Les esclaves

firent des échelles très-fortes et très-hautes avec des ceps de vignes sauvages qu'ils trouvèrent sur le lieu en abondance, et par ce moyen ils descendirent tous le long des rochers, excepté un seul, qui demeura d'abord en haut pour avoir soin des armes, et qui, les leur ayant jetées lorsqu'ils furent dans la plaine, descendit aussi à son tour, et vint rejoindre la troupe. Spartacus ne se contenta pas d'échapper à l'ennemi; il vint attaquer les Romains lorsqu'ils s'y attendaient le moins, les défit, prit leur camp, et remporta ainsi une seconde victoire.

Accroissements de ses forces. Armes grossièrement fabriquées.

Ce fut alors que de tous les pays des environs les esclaves accoururent se ranger autour de leur libérateur. Bientôt le nombre s'en accrut jusqu'à dix mille; et comme Spartacus n'avait pas de quoi armer une si grande multitude, il fallut s'aider d'industrie. Ils firent des boucliers avec de l'osier entrelacé, sur lequel ils appliquaient ensuite des peaux de bêtes récemment écorchées, et tout ce qu'ils purent recouvrer de fer, ils le reforgèrent, et en firent des épées et d'autres armes offensives. Ils s'emparèrent aussi de quelques haras, pour avoir de la cavalerie.

Excès auxquels se portent les esclaves malgré Spartacus.

Avec ces forces ils exercèrent des ravages effroyables dans toute la Campanie. Horace avait regret aux vins excellents[1] dont ces esclaves frustrèrent alors par leurs pillages le luxe et la délicatesse des tables romaines. Mais c'eût été là un bien petit objet, s'ils s'en fussent contentés. Dans les bourgades, dans les villes même importantes, telles que Cora, Nucérie, Nole, qu'ils

[1] Spartacum si quà potuit vagantem
Fallere testa.
(Horat. *Od.* III, 14.)

prirent et saccagèrent, ils firent souffrir toutes sortes de cruautés et d'outrages à ceux qui avaient le malheur de tomber entre leurs mains. Spartacus s'opposait de tout son pouvoir à ces excès; il employait et les représentations et les prières : mais tout était inutile auprès de ces ames basses, dont le succès et la victoire nourrissaient l'insolence, et qui goûtaient avec avidité le plaisir inhumain de se venger, par toutes les indignités et tous les supplices imaginables, de ceux qu'ils avaient craints autrefois.

P. Varinius, préteur, vaincu par Spartacus.

On comprit enfin à Rome que c'était ici une guerre sérieuse, et l'on fit partir le préteur P. Varinius avec une armée. Mais, tout en arrivant, un de ses lieutenants-généraux qui se nommait Furius, et qui commandait un détachement de deux mille hommes, fut défait par Spartacus. Quelque temps après, Cossinius, que Plutarque qualifie conseiller et collègue de Varinius, se laissa surprendre en Lucanie. Peu s'en fallut que les ennemis ne le prissent dans le bain : ses troupes furent vaincues, son camp forcé, et lui-même tué sur la place.

Frontin. Strateg. II, 5-22.

Il y eut néanmoins une occasion où Spartacus se trouva enfermé dans un défilé par le préteur. Mais il se tira par ruse de ce mauvais pas. Pour tromper et amuser les Romains, il fit dresser des pieux devant la porte de son camp, qui soutenaient des corps morts habillés et armés de toutes pièces, afin que de loin on pût les prendre pour des gardes avancées et des sentinelles. Il persuada ainsi aux ennemis que son armée restait dans le camp pendant qu'il la faisait défiler par les derrières à la faveur de la nuit. Sorti de ce péril, il reprit toute sa supériorité, battit Varinius en plusieurs rencontres,

et enfin s'empara même de ses faisceaux, qu'il fit depuis ce temps porter devant-lui.

Modération et sagesse de Spartacus dans la prospérité. Plutarch.

Dans ce comble de prospérité, Spartacus pensa en homme modéré et judicieux. Il voyait bien qu'il ne pouvait pas triompher de la puissance romaine, et qu'il lui faudrait de toute nécessité succomber tôt ou tard. Il prit donc la résolution de mener son armée vers les Alpes, afin qu'après avoir passé ces montagnes, les Gaulois et les Thraces, qui étaient les deux principales nations dont son armée était composée, se retirassent chacun chez eux, pour y jouir en toute sûreté d'une liberté qui leur avait tant coûté à acquérir. Un si sage conseil fut rebuté. Ces esclaves, jusque-là toujours vainqueurs, et qui se voyaient au nombre de quarante mille, pleins d'une confiance insensée, et amorcés par le butin, trouvèrent plus doux de piller l'Italie, sans trop s'embarrasser des suites.

An. R. 680. Av. J. C. 72.

L. GELLIUS POPLICOLA.

CN. CORNELIUS LENTULUS CLODIANUS.

Les deux consuls et un préteur envoyés contre Spartacus.

Rome se trouvait menacée d'un danger très-grand et très-prochain, pendant que ses armées prospéraient dans les pays les plus éloignés. Pompée achevait la défaite du parti de Sertorius en Espagne : Lucullus remportait de grandes victoires en Orient sur Mithridate. Et cependant cette ville, si puissante au-dehors, appréhendait de devenir la proie d'un gladiateur ; car les troupes de Spartacus grossissaient sans cesse, et déja se montaient à soixante et dix mille hommes. Les Romains, effrayés, mirent trois armées en campagne, deux commandées par les deux consuls, et une troisième sous la conduite du préteur Q. Arrius. Et ils

pouvaient d'autant mieux espérer de réussir avec de si grandes forces, que la division s'était mise parmi les ennemis.

Division entre les esclaves rebelles. Crixus est défait et tué.

J'ai dit que les esclaves rebelles étaient pour la plupart Gaulois ou Thraces de naissance. Cette différence de nations formait deux partis, qui avaient chacun leur chef. Les Gaulois s'étaient attachés à Crixus leur compatriote, et les Thraces à Spartacus. (Le troisième chef, Œnomaüs, avait été tué dans quelqu'une des rencontres de l'année précédente.) Spartacus ne put contenir les Gaulois dans leur devoir. Leur fierté et leur audace les porta à se séparer de lui ; et, sous les ordres de Crixus, ils se jetèrent dans la Pouille, et y firent le dégât. Mais ils eurent bien lieu de se repentir de leur imprudence. Le consul Gellius et le préteur Arrius tombèrent sur eux aux environs du mont Gargan[1], et, de trente mille hommes qu'ils étaient, en tuèrent vingt mille. Crixus lui-même perdit la vie dans l'action en combattant vaillamment.

Victoire remportée par Spartacus sur les trois généraux romains.

Un si grand désastre ne déconcerta point Spartacus. Il dirigeait sa marche par l'Apennin, suivant toujours son plan de gagner les Alpes, et de sortir de l'Italie. Le consul Lentulus vint à sa rencontre. Mais ce consul, en qui Salluste a douté s'il y avait moins d'esprit ou plus de légèreté et de témérité[2], n'était pas un adversaire capable de tenir tête à Spartacus. Il fut vaincu, et son armée mise en déroute. Le vainqueur se retourna alors contre l'autre consul Gellius, qui revenait de la Pouille pour l'enfermer entre lui et son collègue. Spartacus lui épargna la moitié du chemin : et, quoique

[1] Mont Saint-Ange.

[2] « Perincertum stolidior an vanior. » (SALL. *Hist.* lib. 4.)

Arrius fût joint avec le consul, il les défit l'un et l'autre en bataille rangée.

Trois cents prisonniers forcés de combattre comme gladiateurs pour honorer les funérailles de Crixus. Appian.

Ce fut peu pour Spartacus en cette occasion de vaincre, il voulut insulter. On sait que c'était l'usage des Romains de donner des combats de gladiateurs aux funérailles des hommes illustres. Spartacus fit rendre ce même honneur aux mânes de son compagnon Crixus : et, ayant choisi trois cents des plus braves entre les prisonniers qu'il avait faits dans ces deux victoires, il les força de combattre autour d'un bûcher qu'il dressa; sans doute pour apprendre aux Romains que, s'ils se jouaient du sang des hommes, ils pouvaient être exposés eux-mêmes à un semblable traitement. Il fit tuer tout le reste des prisonniers et les bêtes de somme qui n'étaient point en état de service : il brûla tous les bagages inutiles qu'il avait pris sur les ennemis; et, voyant que ses prospérités avaient augmenté le nombre de ses soldats jusqu'à six-vingt mille, il osa former le dessein de marcher contre Rome.

Spartacus marche contre Rome.

Il n'en était pas fort loin, puisque les consuls réunis allèrent, avec ce qu'ils avaient pu rassembler de troupes, se poster devant lui dans le Picénum [1]. Cet obstacle paraît avoir rompu le projet de Spartacus. Mais il s'en vengea sur le proconsul C. Cassius et le préteur Cn. Manlius, qu'il battit et força de prendre la fuite.

Luxe et mauvaise discipline dans les armées romaines. Plut. in Cat.

Le sénat était extrêmement mécontent de tous les généraux de cette année, et avec raison; car tant de défaites arrivées coup sur coup ne venaient pas seulement de la bravoure et de la bonne conduite des ennemis : le luxe et la mollesse régnaient dans les armées romaines; la discipline y était sans vigueur; on pro-

[1] Marche d'Ancône.

diguait les récompenses militaires sans attendre qu'elles fussent méritées, et Caton refusa celles que lui offrait le consul Gellius, sous les ordres duquel il servait, ne voulant point d'un honneur qu'il disait ne lui être pas dû.

CN. AUFIDIUS ORESTES.
P. CORNELIUS LENTULUS SURA.

An. R. 681.
Av. J.C. 71.

Crassus, préteur, est chargé de la guerre contre Spartacus.

Les nouveaux consuls n'auraient pas vraisemblablement mieux conduit les affaires que ceux de l'année précédente. Aufidius n'est connu par aucun endroit. Lentulus Sura est celui qui dans la suite conjura avec Catilina, et qui fut étranglé pour ce sujet sous le consulat de Cicéron. Toute la ressource de la république fut donc Crassus, qui était préteur, et qui dans la guerre de Sylla avait fait preuve d'habileté et de courage. Il reçut ordre de marcher contre Spartacus; et sa réputation engagea plusieurs des premiers citoyens à l'accompagner dans cette guerre.

Plutarch. in Crasso.

Sa sévérité. Il fait décimer une cohorte.

Il se montra tout d'un coup digne de la confiance que l'on avait prise en lui : car, étant venu prendre le commandement de l'armée du Picénum, il détacha Mummius à la tête de deux légions, avec ordre d'observer les mouvements des ennemis, mais sans hasarder de combat, ni même d'escarmouche. Mummius exécuta mal cet ordre; et, croyant avoir trouvé une belle occasion, il engagea un combat dont le succès justifia la sagesse du préteur. Les soldats romains prirent lâchement la fuite, et plusieurs revinrent au camp sans y rapporter leurs armes, qu'ils avaient jetées pour fuir plus commodément. Crassus agit alors en grand capitaine, qui sait que la discipline est absolument néces-

saire dans une armée, et que le nerf en est la sévérité. Il ne se contenta pas de faire une forte réprimande à Mummius, mais, sur le nombre des soldats qui avaient le plus mal fait leur devoir, il en choisit cinq cents qu'il fit décimer. Cinquante furent exécutés ignominieusement à la vue de toute l'armée, sur qui cet exemple fit d'autant plus d'impression qu'il était comme nouveau, et que depuis long-temps il ne s'était pratiqué rien de pareil. De plus, en rendant les armes à ceux qui les avaient perdues, Crassus les obligea de donner des répondants pour ces armes, puisqu'ils avaient si mal gardé les premières. Cette précaution humiliante, et qui les menaçait en même temps d'être châtiés par la bourse, les rendit plus soigneux de garder leurs armes, et par honneur et par intérêt.

Il force Spartacus de se retirer vers le détroit de Sicile.

Ces troupes, ayant appris à craindre la sévérité de leur général plus que le fer des ennemis, réparèrent bientôt leur honte. Crassus tailla en pièces un corps de dix mille esclaves, dont les deux tiers demeurèrent sur le champ de bataille; et, peu de temps après, il remporta un avantage sur Spartacus lui-même, et le força de gagner la Lucanie et de se retirer vers la mer.

Spartacus tente inutilement de faire passer quelque partie de ses troupes en Sicile.

Spartacus avait son dessein en s'approchant de Rhége et de la Sicile. Cette île avait déja été le théâtre de deux guerres d'esclaves; et il ne désespérait pas, s'il pouvait seulement y faire passer quelque partie de ses troupes, d'y rallumer un feu mal éteint, et qui ne demandait qu'un peu d'aide pour reprendre avec autant de vivacité que jamais. La fortune sembla même d'abord favoriser ses espérances. Il se trouva dans le détroit quelques bâtiments de pirates, avec lesquels il fit marché pour transporter deux mille de ses soldats dans la

Sicile. Mais les pirates, ayant reçu son argent, lui manquèrent de parole, et s'en allèrent d'un autre côté. Il avait un si grand désir de passer en Sicile, qu'il essaya même de traverser le détroit avec des trains et des radeaux. Ce fut en vain : la rapidité de la mer, resserrée en cet endroit par les terres, détruisit de trop fragiles ouvrages, et lui fit sentir tout d'un coup l'impossibilité de réussir. Cependant Crassus l'avait suivi dans sa marche. Ainsi Spartacus se trouva acculé dans la péninsule du Bruttium [1]; pays étroit pour une si grande armée, et où son ennemi entreprit de l'enfermer. Flor. III, 20.

Crassus enferme Spartacus dans le Bruttium par des lignes tirées d'une mer à l'autre.

Ce fut-là la nature même des lieux qui fit naître cette idée à Crassus. L'extrémité de l'Italie, du côté de la Sicile, forme une presqu'île qui n'est jointe à la terre ferme que par un isthme d'environ douze lieues. Crassus fit fermer cet isthme d'une mer à l'autre par un fossé de quinze pieds de profondeur sur autant de largeur, fortifié d'une bonne et haute muraille. Et cet ouvrage, assurément très-grand et très-difficile, fut achevé en fort peu de temps.

Spartacus force les lignes.

Spartacus avait d'abord fait peu d'attention à l'entreprise des ennemis, et n'avait tenu compte d'inquiéter les travailleurs. Il avait songé seulement à armer son monde; et, comme il était à portée de la mer de tous côtés, il invitait les marchands à apporter à son camp, non de l'or et de l'argent, mais du fer. Il en amassa une grande quantité, fit fabriquer des armes, et en fournit abondamment toutes ses troupes. Mais lorsqu'il vit les lignes achevées, pressé par la disette, et

[1] Calabre ultérieure.

ne pouvant pas tirer des vivres du pays qu'il occupait et qu'il avait mangé, ni d'ailleurs parce qu'il ne lui était plus possible de sortir et de s'étendre, il sentit la grandeur du péril, et résolut de forcer la barrière qu'on lui avait opposée. Ses premières tentatives ne furent pas heureuses ; il y perdit beaucoup de soldats, et fut repoussé. Pour empêcher que le courage de ses gens ne se rebutât, et pour le ranimer par le désespoir, il fit mettre en croix un prisonnier à la tête de son camp, afin qu'ils vissent de leurs yeux le supplice auquel ils étaient tous réservés, s'ils ne mettaient de leur côté la victoire, et s'ils tombaient entre les mains du préteur. Enfin, ayant observé une nuit que la neige et le vent rendaient très-rude et très-fâcheuse, il trouva moyen de combler un endroit du fossé avec de la terre et des fascines, et y fit passer toute son armée.

Effroi de Crassus.

Crassus, qui avait cru tenir Spartacus bien enfermé, et vaincre sans coup férir, fut si consterné de voir que sa proie lui échappait, et si frappé de la crainte des maux dont l'Italie semblait de nouveau menacée, que dans un premier mouvement de frayeur il écrivit au sénat qu'il fallait appeler au plus tôt et Varron Lucullus qui revenait de la guerre de Thrace, et Pompée qui, ayant entièrement pacifié l'Espagne, était sur son retour.

Il remporte un avantage qui lui rend l'espérance.

Il ne mit pas néanmoins toute sa confiance en ces secours qu'il demandait ; et, ayant remarqué que les esclaves gaulois de nation, à qui le malheur même et la mort de leur ancien commandant Crixus n'avaient pu apprendre à se soumettre avec docilité à la conduite de Spartacus, s'étaient séparés de cet habile chef, et faisaient corps à part, il tomba sur eux ; et, les ayant mis en désordre, il les aurait absolument taillés en

pièces, si Spartacus, qui n'était pas loin, ne fût promptement accouru pour les tirer de danger. Ce succès rendit le courage à Crassus; et, se repentant alors d'avoir montré de la timidité, et d'avoir invité à le joindre des généraux qui viendraient lui enlever la gloire de terminer cette guerre, il se hâta de les prévenir.

Nouvelle victoire de Crassus. Frontin. II, 5-34.

Les Gaulois campaient toujours séparément de Spartacus, et ils avaient même leurs chefs particuliers, Gannicius et Castus. Le préteur trouva moyen de tromper Spartacus, et de lui persuader que les principales forces romaines étaient vis-à-vis de lui, pendant qu'elles marchaient réellement contre les deux autres commandants. Il remporta une victoire signalée. Trente-cinq mille des ennemis, selon l'Épitome de Tite-Live, restèrent sur la place. Plutarque ne fait monter le nombre des morts qu'à douze mille trois cents. Mais il observe que ces esclaves s'étaient battus avec tant de courage, que sur une si grande multitude de morts il ne s'en trouva que deux qui fussent blessés par-derrière. Cette victoire répara glorieusement la honte des défaites précédentes que les Romains avaient souffertes. Ils recouvrèrent des aigles romaines au nombre de cinq, vingt-six drapeaux, et cinq faisceaux avec les haches.

Un de ses lieutenants et son questeur sont défaits. Plutarch.

Spartacus, après une perte si considérable, crut devoir s'éloigner du vainqueur, et tira vers la Pouille. Crassus détacha, pour le poursuivre et le harceler dans sa retraite, un de ses lieutenants et son questeur. Ceux-ci, méprisant un ennemi qui fuyait, le suivirent de si près, qu'ils lui présentèrent une occasion de se retourner contre eux et de les combattre avec avantage. Les Romains prirent la fuite fort en désordre, et le

questeur, ayant été blessé, eut bien de la peine à se sauver.

Dernière bataille où Spartacus est vaincu et tué.

Ce succès causa la perte de Spartacus, parce que ses soldats en devinrent si fiers, qu'ils ne voulurent plus continuer la route qu'il leur avait fait prendre, et le forcèrent de revenir sur ses pas pour chercher Crassus. Une autre raison encore contribua à déterminer Spartacus à ce parti : c'est qu'il apprit que Varron Lucullus était arrivé de Macédoine à Brindes ; ce qui lui fit appréhender d'être enveloppé entre deux armées ennemies. Crassus ne souhaitait pas moins une bataille décisive. Pompée approchait ; et, comme ce général était extrêmement agréable au peuple, les amis qu'il avait dans Rome disaient publiquement dans les assemblées qu'il fallait l'envoyer contre Spartacus, et que lui seul était né pour terminer les guerres honteuses au nom romain. Ainsi, et Crassus et Spartacus désirant également le combat, on en vint bientôt à une action générale, où de part et d'autre on déploya toutes ses forces.

Spartacus, déterminé à vaincre ou mourir dans cette occasion, témoigna sa résolution par une action remarquable. Il tua son cheval à la tête de son armée, disant que, s'il était vainqueur, il ne manquerait point assurément de chevaux ; et que, s'il était vaincu, il n'en aurait plus besoin. Il combattit en désespéré, cherchant à joindre Crassus, et perçant pour aller à lui les bataillons les plus épais. Il tua de sa main deux centurions : mais il ne put parvenir jusqu'au général ; et, ayant été blessé, il continua de se défendre avec un courage invincible, jusqu'à ce qu'enfin il tomba percé de coups. Après sa mort, tout fuit ; et comme les vain-

queurs ne faisaient quartier à personne, le carnage fut horrible : il resta quarante mille esclaves sur la place. Du côté des Romains la perte fut de mille hommes : mais elle se trouva compensée par trois mille citoyens romains qui étaient tenus dans les fers de Spartacus, et qu'on recouvra par la victoire. Le corps de cet illustre gladiateur, comparable aux plus grands généraux, fut cherché en vain, et ne put être démêlé dans la foule des morts.

Vanité de Pompée qui, ayant défait un petit corps de fuyards, veut s'attribuer la gloire d'avoir mis fin à la guerre. Plut. in Crasso et Pompeio. Cic. in Verr. et pro L. Manil. n. 30.

De ce désastre il se sauva néanmoins un assez grand nombre d'esclaves, dont plusieurs se rallièrent et formèrent diverses bandes. Un de ces pelotons, composé d'environ cinq mille, ayant été rencontré par Pompée, fut taillé en pièces; et sur un si léger fondement, ce général, par une vanité qui ne lui fait pas d'honneur, voulut s'attribuer et ravir au véritable vainqueur la gloire d'avoir mis fin à la guerre. Il écrivit au sénat « que Crassus avait mis en fuite les esclaves, mais que, « pour lui, il avait coupé jusqu'aux racines de la ré« bellion ». Cicéron, en plus d'un endroit, a flatté cette injuste prétention de Pompée, parce qu'il l'aimait, et qu'au contraire il haïssait Crassus. Mais l'histoire a été plus équitable; et Crassus est demeuré en possession de l'honneur qui lui appartient à juste titre, d'avoir, par sa vigilance, par son habileté, et par son courage, terminé heureusement dans l'espace de six mois une guerre qui n'avait pas donné de beaucoup moindres alarmes aux Romains que celle d'Annibal. Il poursuivit tous les restes des fugitifs, et en purgea entièrement l'Italie. Six mille d'entre eux, qui tombèrent vivants entre ses mains, furent mis en croix tout le long du chemin depuis Capoue jusqu'à Rome.

Oros. v, 24. Appian.

Petit triomphe décerné à Crassus.

Crassus n'obtint que le petit triomphe, ou *ovation*, à cause de la condition méprisable des ennemis qu'il avait vaincus. On lui accorda néanmoins une distinction qu'il avait ambitionnée; c'est qu'on lui permit de porter dans la cérémonie, non la couronne de myrte, selon l'usage de l'*ovation*, mais celle de laurier, qui avait jusque-là été réservée au grand triomphe.

Plin. lib. 15, c. 29.

Faits détachés.

An. R. 681.

L'année de la défaite de Spartacus fut féconde en triomphes pour les Romains. Métellus Pius et Pompée, comme nous l'avons dit plus haut, y triomphèrent de l'Espagne, Crassus de Spartacus et des esclaves, et Varron Lucullus de la Thrace.

Varron Lucullus fait des conquêtes en Thrace et triomphe. Plutarch. in Lucullo.

Ce Lucullus était frère de celui dont nous aurons bientôt à raconter les exploits contre Mithridate. Il se nommait M. Térentius Varron Lucullus, parce qu'il avait été adopté par un Varron dont il prit les noms, ajoutant pour dernier surnom celui de la famille à laquelle il appartenait par sa naissance. Les deux frères s'aimaient tendrement; et L. Lucullus, qui était l'aîné, attendit pour demander l'édilité, que son frère fût en état de la demander et de l'exercer avec lui.

M. Lucullus, dont nous parlons ici, succéda à son frère dans le consulat; et, après l'année de sa magistrature, ayant eu la Macédoine pour province, il s'y comporta en brave homme et en grand capitaine. Il porta les armes romaines bien avant dans la Thrace, attaqua les Besses, peuple célèbre chez les anciens par sa férocité, et prit sur eux la ville de Philippopolis, qui garde encore aujourd'hui le même nom, et est située sur

Freinshem. XCVII, 16.

l'Hèbre[1], et celle d'Uscudama, que plusieurs croient être la même qu'*Andrinople*. Il semble qu'il ait eu dessein de faire la guerre à Mithridate d'un côté, pendant que son frère la lui faisait de l'autre : car il poussa, si nous en croyons Florus, jusqu'au Tanaïs et aux Palus Méotides. Il soumit aussi toute la côte du Pont-Euxin, depuis les bouches du Danube jusqu'au bosphore de Thrace, et enleva d'Apollonie, ville située sur cette côte, un colosse d'Apollon de trente coudées de haut[2], qu'il plaça dans le Capitole. Il n'employa que deux campagnes à toutes ces expéditions, et vint ensuite recevoir à Rome l'honneur du triomphe qu'il avait bien mérité. Flor. III, 41.

Son prédécesseur lui avait frayé le chemin à toutes ces conquêtes. C'était Curion, qui, ayant été consul en 676, avait été envoyé l'année suivante en Macédoine. Il avait subjugué les Dardaniens, nation belliqueuse, et qui avait de tout temps fatigué les Macédoniens, au nord desquels elle habitait. Il conquit aussi la Mésie, et pénétra jusqu'au Danube et à la Dace. Voilà à peu près tout ce que nous savons de ses exploits. Mais Frontin nous a conservé un trait de sa fermeté à maintenir la discipline, qui mérite de n'être pas oublié.

Autres proconsuls de Macédoine, qui avant Lucullus avaient fait la guerre contre les Thraces.

Frontin. Strateg. IV, 1-43.

Lorsqu'il se préparait à partir pour son expédition contre les Dardaniens, de cinq légions qu'il avait sous ses ordres, une se mutina, et déclara qu'elle ne suivrait point un général téméraire, qui menait ses troupes à

[1] Ce fleuve est appelé par les Turcs *Mariza*.

[2] Environ 14 mètres. C'était l'ouvrage du fameux sculpteur Calamis. Ce fait est rapporté par Strabon (L. VII, p. 319), et Pline (L. XXXIV, c. 7). — L.

une perte certaine. Curion, loin de céder à leurs plaintes, résolut de les réduire; et, ayant fait mettre sous les armes les quatre autres légions, il obligea les mutins à venir sans armes et sans ceinture hacher de la paille et creuser un fossé. Ensuite il cassa la légion séditieuse, sans se laisser fléchir par toutes les protestations de soumission et les prières les plus humbles, et il en distribua les soldats dans les autres légions. Un général si ferme, et qui savait si bien se faire obéir de ses troupes, était bien propre à vaincre les ennemis. De retour à Rome, il triompha.

Freinshem. XCI, 21. Avant lui deux autres proconsuls de la Macédoine avaient aussi fait la guerre aux peuples barbares voisins de cette province, Appius Claudius et Dolabella, qui avaient été consuls, l'un en 673, et l'autre deux ans auparavant. Appius n'eut pas de succès; et dans le chagrin qu'il en conçut; ayant été attaqué d'une maladie, il mourut dans la province même. Dolabella, plus brave, ou plus heureux, avait mieux réussi, et avait remporté l'honneur du triomphe.

Par le peu que nous venons de dire il paraît que Cicéron a eu raison d'assurer que le gouvernement de Macédoine était une pépinière de triomphateurs [1]. Cette province était sans cesse infestée par des nations inquiètes et féroces; et leurs courses présentaient une belle matière à l'avidité qu'avaient presque tous les généraux romains d'obtenir un honneur qui était pour eux le comble de la gloire.

Les événements de l'intérieur de la république nous fournissent, pendant les années que nous parcourons,

[1] « Provincia ex omnibus una maximè triumphalis. » (Cic. in *Pis.*)

un assez grand nombre d'objets intéressants. Le premier qui s'offre, ce sont les soins que se donna le sénat pour réparer la perte des livres sibyllins consumés dans l'incendie du Capitole. Ce fut sous le consulat de Cn. Octavius et de Curion, l'an de Rome 676, que l'on envoya des députés du sénat en Asie pour rassembler tout ce qu'ils pourraient trouver d'oracles de la sibylle. Peut-être un tremblement de terre qui se fit sentir cette même année à Réaté [1] contribua-t-il à tourner l'attention des Romains du côté de la religion et des dieux. Il fut très-violent, et accompagné d'un phénomène singulier. On vit comme une étincelle se détacher d'une étoile, puis se grossir en s'approchant de la terre jusqu'à former un disque égal à celui de la lune. Le ciel en fut éclairé comme en un jour sombre et couvert de nuages; et quand cette espèce d'astre remonta, il parut s'allonger et prendre la forme d'une traînée de lumière. Je n'ai pas besoin d'observer que ce phénomène fut pris pour un prodige. Soit à cette occasion, soit pour quelque autre motif, on songea alors aux livres sibyllins perdus depuis sept ans. On ramassa d'Érythre, ville d'Éolide qui passait pour la patrie de la sibylle, de Samos, d'Ilion, d'Afrique même et de Sicile, et enfin de différentes villes d'Italie, tous les vers qui couraient sous le nom de *sibyllins*. On en fit un choix, mais avec peu de critique; et Varron trouvait dans ce recueil beaucoup d'interpolations, qu'il reconnaissait aux acrostiches. Cependant cette compilation, faite assez au hasard, était consultée comme contenant les volontés des dieux, si ce n'est que les gens d'esprit s'en moquaient souvent, comme nous le verrons dans la suite.

Nouveau recueil de vers sibyllins ramassés de toutes parts. Freinshem. XCI, 22-24.

Plin. lib. 2, c. 35.

[1] Rieti.

Contestation sur le tribunat.

Un autre objet plus important, et qui remua les esprits pendant un espace de temps considérable, c'est le tribunat. J'ai dit que Sylla en avait extrêmement affaibli la puissance et diminué les droits. Mais le peuple était idolâtre de cette magistrature, qu'il regardait comme le rempart de sa liberté. Aussi, dès que Sylla fut mort, les tribuns mirent tout en œuvre pour rentrer dans leurs anciens priviléges, et la guerre fut ouverte à ce sujet entre eux et les consuls. Elle se fit surtout vivement sous le consulat de Curion, qui soutint la réforme de Sylla contre le tribun Sicinius.

Curion, orateur d'une espèce singulière. Cic. in Bruto, 213 et seq.

Ce tribun eut de fréquentes prises avec le consul; et comme il avait le talent de la plaisanterie, il tournait très-bien en ridicule son adversaire, qui lui donnait beau jeu. Curion, orateur unique dans son espèce, était profondément ignorant, et sans aucune teinture des connaissances que doit avoir quiconque a reçu une éducation honnête. Il avait peu d'invention, nul ordre dans ses discours. Sa mémoire lui était souvent infidèle; et Cicéron, rapporte qu'un jour qu'ils plaidaient l'un contre l'autre, Curion, en se levant pour prendre la parole, oublia dans le moment tout son plaidoyer, de sorte qu'il fut réduit à dire que c'étaient les enchantements et les sortiléges de la partie adverse qui lui avaient fait perdre la mémoire. Pour ce qui est de l'action, elle était ridicule chez lui. Il se balançait sans cesse en parlant, et donna lieu par cet endroit à une mauvaise plaisanterie de Sicinius: car les deux consuls ayant paru devant le peuple sur la tribune aux harangues, et Cn. Octavius, qui avait la goutte, étant demeuré assis et enveloppé de linges avec des cataplasmes

et des fomentations, Curion parla au nom des deux. Lorsqu'il eut fini, le tribun adressant la parole à Octavius, lui dit: *Jamais vous ne pourrez reconnaître les obligations que vous avez à votre collègue. S'il ne s'était balancé à son ordinaire, les mouches vous auraient mangé.* Il est étonnant que, destitué de tant de parties si nécessaires à l'éloquence, Curion ait pu passer pour un orateur. Mais il avait une élocution abondante et ornée; et cette seule vertu couvrait jusqu'à un certain point le défaut de toutes les autres. Sicinius, son adversaire, était aussi un fort mauvais orateur, et n'avait en partage que beaucoup d'effronterie, avec le talent de saisir le ridicule des gens et d'en faire des peintures très-plaisantes. Au reste, ce ne fut point par des discours que la querelle fut terminée. On employa une voie plus courte et plus efficace. Sicinius fut assassiné; et sa mort fut, avec bien de la vraisemblance, attribuée à Curion. Sallust. Hist. III, in Orat. Macri.

Malgré la fin funeste de ce tribun, la cause qu'il avait soutenue trouva encore des défenseurs; et l'année suivante le consul Cotta fut obligé de consentir que l'on fît une brèche considérable à la loi que Sylla avait portée au sujet du tribunat. On en abrogea l'article qui excluait des charges supérieures ceux qui avaient été tribuns. An. R. 677. Brèche à la loi de Sylla contre les tribuns. Freinshem. XCII, 27.

C'était avoir gagné quelque chose; mais il restait beaucoup à faire. Plusieurs tribuns poussèrent successivement l'entreprise avec chaleur. Cicéron nous en fait connaître deux particulièrement, L. Quintius, et M. Lollius Palicanus, hommes sans naissance et sans vrai talent, mais capables d'imposer à la multitude par Cic. in Bruto, 223, et pro Cluent. 110.

leur ton de hardiesse, par un babil impétueux [1], que les ignorants prenaient pour éloquence, par leurs clameurs éternelles et leurs véhémentes invectives contre le sénat et les grands. L'affaire traîna néanmoins encore six ans; et peut-être n'aurait-elle pas réussi sans la faiblesse ou plutôt l'ambition de Pompée, qui, dans la vue de se gagner la faveur populaire, abandonna les maximes de Sylla et les intérêts de l'aristocratie. Devenu consul après deux triomphes à l'âge de trente-quatre ans, ce qui eût été pour un autre le faîte des grandeurs, il ne le regardait que comme le commencement de sa grandeur et de sa fortune. Son plan était de se perpétuer, comme il fit, dans le commandement, en passant d'emploi en emploi, et de charge en charge. Il ne pouvait exécuter ce projet que par le peuple. Les sénateurs étaient trop attentifs et trop intéressés à empêcher l'élévation excessive de l'un d'entre eux, pour ne pas traverser ses vues : au lieu que l'on obtient tout d'une multitude en la caressant. Il saisit donc l'occasion de s'attacher le peuple pour jamais par un bienfait unique et désiré avec passion. Lorsqu'il revenait d'Espagne, tout le peuple l'attendait comme son libérateur et son sauveur. Il ne trompa point ses espérances; et à peine eut-il pris possession du consulat, qu'il rétablit la puissance des tribuns dans tous ses droits; démarche ambitieuse, dont il eut plus d'une fois dans la suite sujet de se repentir.

Le tribunat rétabli dans tous ses droits par Pompée.

Plut. in Pomp. Liv. Epit. XCVII.

Cicéron fait néanmoins l'apologie de Pompée par rapport à cet article, et l'excuse sur la nécessité. Il prétend qu'il n'était pas possible d'obtenir du peuple

[1] « Palicanus, loquax magis quàm facundus. » (SALLUST. apud *Quintil.* lib. 4, cap. 2.)

qu'il consentît à se passer du tribunat [1], et qu'il fallait tôt ou tard que cette charge reprît toute son ancienne autorité. De là il conclut qu'il était avantageux que Pompée, qui était sage et modéré, s'acquît auprès du peuple le mérite de cette affaire, plutôt que de le laisser à quelque citoyen pernicieux, qui en aurait abusé pour renverser la république. Pompée peut avoir eu cette vue, qui diminuera son tort. Mais il est difficile de croire que l'intérêt personnel ne l'ait pas déterminé en grande partie.

Disette de vivres dans Rome, tant que les Pirates furent maîtres de la mer. AN. R. 677.

La disette de vivres causa aussi beaucoup de troubles et de mouvements dans Rome pendant les temps dont nous parlons. Nous voyons, par un discours du consul C. Cotta, qui s'est conservé parmi les fragments de Salluste, que le mécontentement et le soulèvement du peuple alla jusqu'à mettre en danger la personne même des consuls. Du reste, nous n'avons aucun détail sur les circonstances particulières de ces séditions, et la cause du mal nous est plus connue que ses effets. C'étaient les pirates qui, couvrant alors de leurs vaisseaux toute la Méditerranée, en interrompaient absolument le commerce, et enlevaient très-souvent les provisions de blé que l'on envoyait par mer à Rome. On tenta divers remèdes. Les magistrats firent des largesses de blé à la multitude. La république, conformément à un décret du sénat, et à une loi portée par les consuls Varron Lucullus et C. Cassius, en acheta une grande quantité en Sicile, et dépensa pour cet article seul du

AN. R. 679. Cic. in Verr. l. 3, n. 163.

[1] « Sensit (Pompeius) non posse deberi huic civitati illam potestatem. Quippè quam tantoperè populus noster ignotam expetisset, quì posset carere cognitâ ? Sapientis autem civis fuit, causam nec perniciosam, et ita popularem, ut non posset obsisti, perniciosè populari civi non relinquere. » (Cic. *de Leg.* lib. 3, cap. 26.)

blé de Sicile quarante millions cinq cent mille livres pendant les trois ans de la préture de Verrès. Mais tous ces soulagements de détail ne produisirent qu'un bien momentané. Il s'agissait d'arrêter les incursions des pirates; et ce ne fut que lorsque Pompée en eut purgé les mers que l'abondance fut rétablie dans Rome.

Questure de Cicéron.

Dans cette calamité publique, Cicéron signala son zèle pour le service de l'état selon l'étendue de la sphère dans laquelle il était alors renfermé; car il ne faisait que commencer à prendre part aux affaires du gouvernement. Il fut nommé à la questure, qui était le premier degré des honneurs, sous les consuls Cn. Octa-
An. R. 676. vius et Curion, étant pour-lors âgé de trente et un ans;
Cic. in Pis. 2. et il ne nous a pas laissé ignorer que dans cette nomination il eut une des premières places. Il exerça la questure l'année suivante en Sicile, sous le consulat
An. R. 677. de L. Octavius et de C. Cotta. La Sicile avait deux questeurs, dont l'un résidait à Syracuse, et l'autre à Lilybée. Ce fut ce dernier département qui échut à Ci-
Plut. in Cic. céron. Il s'y montra très-ardent à presser les Siciliens de fournir la quantité de blé qu'ils devaient envoyer à Rome; et son activité, qui les gênait et les incommodait un peu, excita d'abord des plaintes. Mais lorsqu'ils eurent reconnu son équité, sa douceur, et l'attention qu'il apportait aux affaires, ils changèrent leurs murmures en louanges et en applaudissements, et ils lui témoignèrent leur reconnaissance par des honneurs qu'ils n'avaient rendus à aucun de ceux qui l'avaient précédé.

Voici le plan qu'il nous a tracé lui-même de son administration. « Pendant ma questure de Sicile[1],

[1] « Frumenti in summâ caritate maximum numerum miseram. Nego-

« dit-il, j'envoyai à Rome une grande quantité de blé. « Je méritai par ma conduite que les négociants se « louassent de ma justice et de la facilité de mes mœurs; « les citoyens, de la noblesse de mes procédés; les alliés, « de mon désintéressement : tous enfin me rendirent « témoignage d'une exactitude parfaite à remplir toutes « les parties de mon devoir. » Une conduite si louable partait de principes plus nobles encore et plus élevés, et dignes d'être proposés pour modèles à tous ceux qui participent, en quelque façon que ce puisse être, à l'autorité publique. On ne peut pas lire sans admiration ce portrait qu'il nous fait de son cœur et de ses sentiments : « Dans toutes les magistratures dont j'ai été « honoré [1], dit-il, j'en ai toujours regardé les devoirs « comme des obligations sacrées et religieuses. Lorsque « j'ai été nommé questeur, j'ai pensé que cette charge « n'était pas un don que le peuple me faisait pour me « décorer, mais un dépôt dont je devais lui rendre « compte. Envoyé pour exercer la questure en Sicile, je « me suis figuré que tous les regards étaient attachés « sur moi; que j'étais comme placé sur un théâtre ex-« posé aux yeux de l'univers; et en conséquence, bien « loin de lâcher la bride à des passions effrénées, je

tiatoribus comis, mercatoribus justus, municipibus liberalis, sociis abstinens, omnibus eram visus in omni officio diligentissimus. » (Cic. *pro Plancio*, n. 64.)

[1] « Ego, quos adhuc mihi magistratus populus romanus mandavit, sic eos accepi, ut me omnium officiorum obstringi religione arbitrarer. Ita quæstor sum factus, ut mihi honorem illum, non solùm datum, sed etiam creditum ac commissum putarem. Sic obtinui quæsturam in provincia Sicilia, ut omnium oculos in me unum conjectos arbitrarer; ut me quæsturamque meam quasi in aliquo orbis terræ theatro versari existimarem; ut omnia semper quæ jucunda videntur esse, non modò his extraordinariis cupiditatibus, sed etiam ipsi naturæ ac necessitati denegarem. » (Id. in *Verr.* lib. 5, n. 35.)

« me suis fait une loi de me priver même des plaisirs « et des douceurs que la nature et le besoin semblent « indispensablement exiger. »

Comme M. Rollin a traité dans l'Histoire [1] Ancienne le fait de la découverte du tombeau d'Archimède par Cicéron pendant sa questure, je n'en parlerai point ici. Mais je ne puis me dispenser de rapporter la petite mortification qu'essuya la vanité de notre nouveau magistrat à son retour en Italie, et qu'il nous a racontée lui-même fort naïvement.

Petite mortification qu'il essuie au sujet de sa questure.

Par ce que nous avons dit, on voit assez que Cicéron se faisait grand honneur de sa questure; et il avoue qu'il en était si plein lorsqu'il partit de Sicile, qu'il croyait qu'à Rome on ne parlait d'autre chose. Il fut donc bien étonné lorsqu'en passant par Pouzzole dans la saison où on y prenait les eaux, ce qui rassemblait en ce lieu beaucoup de monde, la première personne qu'il rencontra lui demanda quand il était parti de Rome, et ce qu'il y avait de nouveau à la ville. *Je ne viens point de Rome*, répondit-il d'un air assez fâché, *mais de province. Il est vrai*, lui dit celui qui l'avait interrogé: *c'est d'Afrique, je pense.* Cicéron se trouva encore plus piqué, et répliqua vivement qu'il avait eu la Sicile pour province, et non pas l'Afrique. Alors un tiers se mêla dans la conversation; et reprochant au premier qu'il n'était point au fait des choses: *Eh! ne savez-vous pas*, lui dit-il, *que Cicéron a été questeur à Syracuse?* Or c'était à Lilybée, comme nous l'avons dit. A cette dernière attaque, Cicéron prit son parti en galant homme; et renonçant à la fantaisie de vouloir être regardé comme un personnage important, il se confondit

[1] [Tome V, p. 201 de cette édit.]

dans la foule[1], et voulut bien passer pour être venu à Pouzzole prendre les eaux avec les autres.

Il prend le parti de se retirer pour toujours à Rome.

Cette petite aventure lui fit faire des réflexions fort sérieuses. Il conçut que le peuple romain était peu sensible à ce qui ne frappait que ses oreilles[2], et que c'était sur ses yeux qu'il fallait agir. De ce moment il fit son plan de se fixer dans la ville, de se rendre assidu sous les yeux de ses concitoyens, de faire de la place publique comme son domicile : et, fondant sur son éloquence toutes les espérances de sa fortune, non-seulement il travailla à se faire un grand nom par de fréquentes et brillantes plaidoiries, mais il se livra tellement aux besoins de tous ceux qui recherchaient son appui, qu'à toute heure du jour et de la nuit il était accessible, et que jamais personne ne trouva sa porte fermée.

Jeunesse de César.

Le seul rival que Cicéron eût eu à craindre par rapport à l'éloquence, tout le monde le sait, c'est César; il s'y exerça beaucoup dans sa jeunesse. Mais son ambition était bien différente de celle de Cicéron. Celui-ci ne cherchait qu'à briller dans la république; et pour cela l'éloquence lui suffisait. César aspirait à s'en rendre maître; et les armes seules pouvaient l'y faire parvenir.

S'il avait été capable de se contenter de la plus haute fortune à laquelle puisse aspirer un citoyen dans un état libre, sa naissance soutenue du plus grand génie qui fut jamais, et de l'assemblage de tous les talents, ne

[1] « Destiti stomachari, et me unum ex iis feci qui ad aquas venissent. » (Cic. *pro Planc.* n. 65.)

[2] « Posteaquam sensi populum romanum aures hebetiores, oculos acres atque acutos habere, destiti quid de me audituri essent homines cogitare; feci ut posteà quotidiè me præsentem viderent: habitavi in oculis, pressi forum; neminem a congressu meo neque janitor meus, neque somnus absterruit. » (Idem, ibid. n. 66.)

pouvait manquer de l'y porter. La maison des Jules, Liv. l. 1, c. 30. dont il sortait, était patricienne; et ayant été transportée d'Albe à Rome par le roi Tullus Hostilius, elle avait été décorée dès le commencement de la république par les plus hautes dignités : voilà ce qui est incontestable. Mais comme toutes les grandes noblesses ont leurs chimères, les Jules faisaient remonter leur origine jusqu'au temps des fables, et jusqu'à Iule, fils d'Énée, et par conséquent petit-fils de Vénus. Le surnom de *César* n'était pas fort ancien dans cette maison. Le premier que je trouve le porter dans l'histoire est Sex. Julius César, qui fut préteur l'an de Rome 544. On croit assez communément que ce surnom désigne un enfant pour la naissance duquel il a fallu ouvrir avec le fer le sein de sa mère[1]; et cette opération, très-périlleuse et très-rare, en a même retenu le nom Plin. lib. 7, c. 9. d'*opération césarienne*. Selon une autre étymologie, pour le moins aussi vraisemblable, *César* signifie un enfant qui est né avec une longue chevelure[2].

C'était donc de cette branche de la maison des Jules qu'était issu celui dont nous parlons, et qui a rendu le Id. ibid. c. 53 nom de *César* le plus illustre de l'univers. Tout ce que nous savons de son père, c'est qu'il avait été préteur, et qu'il mourut subitement le matin en se chaussant, lorsque son fils n'était encore que dans sa seizième année. La mère de César se nommait Aurélia, dame de mérite et de vertu, et d'une famille très-noble, quoique plébéienne. Elle est louée pour avoir veillé avec grand Auctor de caus. corr. eloq. n. 28. soin à l'éducation de son fils : mais elle réussit bien mieux pour les talents que pour les mœurs.

[1] *A cæso matris utero.* (PLIN. lib. 7, cap. 9.)

[2] *A cæsarie.*

Nous avons déja parlé de César à l'occasion des dangers qu'il courut sous la dictature de Sylla; et nous l'avons laissé presque fugitif, et obligé d'aller servir en Asie sous Thermus pour éviter la colère du terrible dictateur. Pendant qu'il était en ce pays, il fit à sa réputation une tache ineffaçable. Il alla par deux fois à la cour de Nicomède, roi de Bithynie; et ses liaisons avec un prince de mœurs très-corrompues donnèrent lieu à de mauvais bruits, qui lui ont attiré, tant qu'il a vécu, des reproches sanglants, et de la part de ses ennemis, et même de la part de ses soldats. Il s'en tenait très-offensé, et fit souvent les déclarations et les protestations les plus fortes pour apaiser ces fâcheux soupçons, et il ne put y réussir. Au reste il se distingua dès-lors par sa bravoure; et dans la prise de Mitylène, qui seule de toutes les villes d'Asie n'avait pas encore posé les armes depuis que Mithridate avait été vaincu par Sylla, il mérita l'honneur d'une couronne civique qui lui fut donnée par son général.

César en Asie. Suet. in Cæs. cap. 2.

Il passa ensuite dans l'armée de Servilius, qui faisait la guerre en Cilicie contre les pirates : mais il n'y demeura pas long-temps. Dès qu'il sut la mort de Sylla, il revint promptement à Rome, attiré surtout par l'espérance d'y voir renaître de nouveaux troubles, et de profiter des mouvements de Lépidus. Son dessein était donc de se joindre à cette faction; et il fut de plus fortement sollicité d'y entrer : mais l'incapacité qu'il reconnut dans le chef, et le peu de forces du parti, l'en dégoûtèrent; et il ne crut pas sage de s'embarquer dans une entreprise si mal concertée. Son inclination pour cette cabale se manifesta néanmoins par l'ardeur avec laquelle il travailla, comme nous l'avons remar-

Il revient à Rome après la mort de Sylla.

qué en son lieu, à obtenir une amnistie en faveur de ceux qui y avaient pris part.

Tout étant calme dans la république, César, qui n'avait pas encore assez de pouvoir pour y exciter des tempêtes, suivit la route que prenaient d'ordinaire les jeunes gens curieux de se faire un nom, et il accusa un homme illustre et puissant : c'était Dolabella, consul en 671, et qui, au retour de son gouvernement de Macédoine, avait obtenu l'honneur du triomphe. César, âgé seulement de vingt et un ans, entreprit cette grande affaire, et prétendit faire condamner Dolabella comme coupable de concussion. La cause était bonne en soi, et il produisit un grand nombre de témoins qui chargeaient l'accusé : il la plaida parfaitement, et son discours est cité plus de cent ans après sa mort comme se faisant lire avec admiration : il succomba néanmoins. Hortensius et Cotta, qui tenaient alors le haut bout dans le barreau, sauvèrent Dolabella par leur éloquence, et firent perdre à César une cause qu'il croyait infaillible.

Il accuse Dolab

Auct. de caus. corr. eloq. c. 34. Plut. in Cæs.

Le mauvais succès de cette affaire lui causa du chagrin ; et partie pour laisser assoupir le grand éclat qu'elle avait fait, partie pour achever de se former à l'éloquence, il résolut de s'absenter, et d'aller à Rhodes prendre des leçons d'Apollonius Molo, célèbre rhéteur, dont le goût et les lumières avaient aussi été utiles à Cicéron ; mais dans le trajet il fut pris par les pirates auprès de l'île Pharmacuse, qui est située vis-à-vis de la ville de Milet en Asie.

Il retourne en Asie. Sueton.

César, prisonnier de misérables pirates, se conduisit avec eux comme s'il eût été leur maître. Premièrement, sur ce qu'ils lui demandèrent vingt talents pour

Il est pris par des pirates, qu'il fait ensuite mettre en croix.

sa rançon, il se moqua d'eux, et leur dit qu'ils ne savaient pas qui était celui qu'ils avaient pris : il leur en promit cinquante. Il fit partir ensuite tout son monde, qu'il envoya dans les villes voisines pour lui ramasser cette somme, et demeura trente-huit jours au milieu de ces scélérats, n'ayant auprès de lui que son médecin et deux domestiques, et conservant pendant tout ce temps non-seulement une sécurité parfaite, mais un air d'empire; en sorte que, lorsqu'il reposait, s'ils l'incommodaient par leur bruit, il leur envoyait ordre de faire silence. Cherchant à passer son temps, il s'amusait à composer quelque morceau de poésie, ou des discours oratoires, qu'il lisait ensuite à ces pirates; et s'ils n'admiraient pas ces pièces, il les traitait d'ignorants et de barbares; du reste, il se familiarisait avec eux, et prenait part à leurs jeux et à leurs exercices, mais gardant néanmoins si bien son rang, que de temps en temps il les menaçait de les faire mettre en croix. Les pirates goûtaient fort les façons aisées de leur prisonnier, et ils étaient bien éloignés de prendre ses menaces pour sérieuses : il les vérifia néanmoins; et lorsqu'on lui eut apporté la somme qu'on lui avait promise, s'étant fait conduire à Milet, aussitôt, avec cette activité qui est un des traits des plus marqués de son caractère, il assemble et équipe ce qu'il trouva de petits bâtiments dans le port des Milésiens, et vient surprendre les pirates, qui étaient encore à l'ancre auprès de l'île de Pharmacuse : il les bat, coule à fond quelques-uns de leurs vaisseaux, en prend d'autres qu'il amène à Milet, et fait mettre les pirates en prison. Sur-le-champ il va trouver le proconsul d'Asie Junius, qui était en Bithynie, et lui demande ses ordres pour le

Suet. et Plut.

supplice des prisonniers. Ce proconsul était faible et avide : la gloire que s'acquérait ce jeune homme le piquait de jalousie, et il n'eût pas été fâché de mettre la main sur le butin, qui était considérable. Il répondit donc qu'il ne prétendait point faire exécuter ces prisonniers, mais les vendre. Ce n'était pas là le compte de César. Il repart avec la même diligence, revient à Milet; et avant que les ordres du proconsul eussent pu y arriver, de son autorité privée il fait mettre en croix les pirates, comme il les en avait souvent menacés : seulement, pour adoucir leur supplice, il leur fit auparavant couper la tête.

De là il passa à Rhodes, selon son premier plan, et il y fit quelque séjour. Mais des exercices d'éloquence ne suffisaient pas pour occuper César, surtout lorsqu'il y avait lieu de faire usage des armes. Comme donc Mithridate, qui se préparait alors à sa troisième guerre contre les Romains, commençait à soulever les peuples d'Asie, César passa dans cette province; et quoique particulier, ayant ramassé quelques troupes, il donna la chasse à un commandant de Mithridate, et raffermit dans l'alliance romaine les villes d'Asie qui s'étaient laissé un peu ébranler.

Suet. c. 4.

Revenu à Rome, il travaille à se gagner la faveur du peuple. Plutarch.

De retour à Rome, il n'est point de voie de se faire des amis, de se gagner la multitude, d'attirer sur soi les regards, qu'il ne mît en œuvre : plaidoiries fréquentes, manières affables et pleines de politesse envers les derniers du peuples, magnificence dans son train, dans ses équipages et dans sa table. Ses ennemis n'augurèrent pas juste des suites que son faste devait entraîner. Ils crurent que par des dépenses aussi excessives il se ruinerait bientôt, et qu'avec son patrimoine

périrait son crédit. Il est vrai qu'il se ruina; et avant que de posséder aucune magistrature, il devait déja treize cents talents, c'est-à-dire, trois millions neuf cent mille livres de notre monnaie. Mais lorsqu'il en fut là, sa puissance avait déja jeté de si profondes racines, qu'il ne fut pas possible de la détruire. Les plus faibles commencements [1], dit Plutarque, si l'on néglige d'y mettre ordre, deviennent à la longue redoutables, acquérant, par le mépris même que l'on en fait, la facilité de s'accroître impunément. Il se trouva donc qu'au lieu qu'on avait cru que César achetait à grands frais un éclat de peu de durée, dans la réalité ce qu'il sacrifiait n'était rien en comparaison de ce qu'il avait gagné.

Les projets ambitieux qu'il roulait dès-lors échappèrent d'autant plus aisément à la pénétration même des plus clairvoyants, qu'il était homme de plaisir, ou, pour parler plus juste, livré à la débauche. Tout le monde sait ce mot qui donne l'idée la plus horrible de ses mœurs, *qu'il était le mari de toutes les femmes, et la femme de tous les maris.* Dès sa première jeunesse il était déja en intrigue avec Servilie, sœur de Caton et mère de Brutus : et l'âge ne le corrigea pas. On ne pouvait donc se persuader qu'il pût allier un dessein aussi sérieux et aussi difficile que celui de changer la forme de la république avec une vie qui paraissait tout occupée de folies et de débauches. Cicéron même, dont la vue était si perçante, et qui prévoyait de si loin les événements, était embarrassé sur ce qui regardait César : « J'ai reconnu, disait-il, dans toutes

Il allie la débauche avec l'ambition.

Suet. c. 52.

Plutarch.

[1] Οὐδεμίαν ἀρχὴν πράγματος ἡγητέον οὕτω μικρὰν, ἣν οὐ ταχὺ ποιεῖ μεγάλην τὸ ἐνδελεχὲς, ἐκ τοῦ καταφρονηθῆναι τὸ μὴ κωλυθῆναι λαβοῦσαν.

« ses entreprises, dans toute sa conduite, un plan suivi « pour s'élever à la tyrannie. Mais, lorsque je le voyais « si mou dans son maintien, avec des gestes efféminés, « une chevelure si bien arrangée, je ne pouvais croire « qu'un tel homme fût capable de former et d'exécu- « ter le dessein de renverser la république romaine. »

Il suit constamment le plan de faire revivre la faction de Marius.

On ne peut pas douter qu'il n'ait eu cet objet en vue dès ses premières années : car on ne voit aucune démarche de lui qui ne tende à ce but, et qui n'y tende par une voie déterminée et constamment suivie. Toujours il se montra attentif à ranimer la faction populaire, à faire revivre le parti de Marius, et à combattre celui de Sylla. J'en ai déja rapporté divers traits, et la suite y sera conforme. La première charge qu'il obtint par les suffrages du peuple, c'est le tribunat des soldats; et dans cette charge il appuya de tout son crédit ceux qui voulaient rendre aux tribuns du peuple tous les droits et toute l'autorité dont Sylla les avait dépouillés.

Suet. c. 5.

Plutarch.

Il se découvrit encore bien davantage dans les funérailles de Julie, sa tante, veuve du vieux Marius. Il fit l'éloge de cette dame dans la place, suivant la coutume, et il osa faire porter à la suite du convoi les images des Marius, qui n'avaient point paru dans le public depuis la dictature de Sylla. Cette hardiesse excita des clameurs contre César; mais le peuple y répondit par des applaudissements, et ne pouvait se lasser de battre des mains, admirant avec des transports de joie le courage de celui qui rappelait en quelque façon des enfers, après tant d'années, les honneurs des Marius.

A l'occasion de la mort de sa femme Cornélie, fille

de Cinna, César augmenta encore l'affection et la bienveillance que le peuple avait conçue pour lui. Jusque-là l'usage avait été de ne faire l'éloge funèbre que des dames âgées, et non de celles qui mouraient jeunes. César rendit le premier cet honneur à la mémoire de sa femme; et par là, outre qu'il réveillait toujours la tendresse du peuple pour la faction de Marius, dont Cinna avait été un des principaux soutiens, il se fit regarder lui-même comme un homme qui avait des sentiments, et qui n'était pas moins recommandable par le bon cœur que par mille autres qualités brillantes.

Il fit les éloges de sa tante et de sa femme étant questeur, et partit ensuite pour l'Espagne, où il devait exercer sa questure sous le préteur ou proconsul Antistius Vétus. Par les lois romaines, la liaison entre un questeur et le magistrat supérieur était sacrée, comme je l'ai remarqué ailleurs. César fut fidèle à cette maxime, et il étendit même dans la suite jusqu'au fils de Vétus l'amitié et la reconnaissance qu'il croyait devoir au père. Sa questure en Espagne.

Ce fut dans cette province, que rencontrant une statue d'Alexandre, il poussa un soupir, se reprochant à lui-même de n'avoir encore rien fait à un âge où le roi de Macédoine avait déja subjugué la plus grande partie de l'univers. Frappé de cette pensée, il demande son congé, et quitte l'Espagne avant le temps, animé d'un nouveau désir de se signaler et d'agrandir sa fortune. En arrivant en Italie, il saisit la première occasion qui se présenta de troubler; et comme il sut que les peuples de la Gaule transpadane[1], qui jouissaient Effet que fait sur lui la vue d'une statue d'Alexandre. Suet. c. 7.

[1] La Gaule cisalpine, que nous appelons aujourd'hui *Lombardie*,

seulement des priviléges et du titre de Latins, souhaitaient passionnément d'acquérir le droit de bourgeoisie romaine, il les parcourut pour les exhorter à agir; et il les aurait soulevés et leur aurait fait prendre les armes, si les consuls n'eussent retenu en Italie les troupes qui devaient aller faire la guerre à Mithridate. Ainsi cette tentative de César demeura inutile; mais il n'en eut pas moins de hardiesse pour essayer de nouvelles entreprises, comme nous le verrons en reprenant son histoire, lorsqu'il sera temps de parler de son édilité. Je vais maintenant rendre compte des commencements de la guerre des pirates, pour passer ensuite à celle que Mithridate renouvela pour la troisième fois contre les Romains.

Commencements de la guerre des pirates.

Origine et progrès de la puissance des pirates. Strab. l. 14, p. 668, 669.

Les pirates sortaient originairement de Cilicie. Ils durent leurs premiers commencements aux discordes civiles qui déchirèrent pendant un très-long temps la maison des Séleucides et le royaume de Syrie. A la faveur de ces troubles affreux, et de l'affaiblissement de l'autorité royale, les Ciliciens enlevèrent de ces pays un nombre prodigieux d'esclaves. C'était pour eux un commerce sûr, et extrêmement avantageux, parce que les Romains, devenus riches depuis la prise de Carthage et celle de Corinthe, multiplièrent leurs esclaves à l'infini. L'île de Délos était le marché où se faisait ce commerce, et souvent des dix mille esclaves que l'on y amenait à la fois étaient vendus le même jour. Les

était partagée par les Romains en Gaule *cispadane*, c'est-à-dire en-deçà du Pô, du côté de Rome, et *transpadane*, ou située au-delà du Pô.

rois de Chypre et d'Égypte, qui avaient toujours été en guerre avec ceux de Syrie, virent avec joie un royaume ennemi désolé par les pirates, et favorisèrent leurs accroissements : les Romains les négligèrent. L'éloignement des lieux, d'autres soins plus importants et plus pressants, les empêchèrent d'arrêter dans ses commencements une puissance qui paraissait d'abord méprisable, mais contre laquelle ils eurent besoin dans la suite de toutes les forces de leur empire.

La guerre de Mithridate, au service duquel les pirates s'attachèrent, leur donna moyen de se fortifier et de s'accroître. Dès le temps du siège d'Athènes par Sylla, leurs courses commençaient à rendre la navigation difficile et périlleuse. Lucullus en fut fatigué, et se vit plus d'une fois obligé de se précautionner contre leurs embûches, lorsque par ordre de Sylla il travaillait à lui rassembler une flotte de tous les pays maritimes alliés ou sujets des Romains.

Plutarch. in Pomp. Appian. Mithridat. Flor. III, 6. Oros. V, 23.

Alors néanmoins ils ne s'étendaient pas encore beaucoup. Ils se renfermaient dans la mer entre la Crète et Cyrène, et encore entre le Pirée et le promontoire de Malée, appelé aujourd'hui *le cap Malio*. Quoique cet espace ne soit pas fort grand, ils s'en contentaient volontiers, parce qu'ils y faisaient tant et de si riches prises, que cette mer leur paraissait être pour eux toute d'or : et c'est le nom qu'ils lui donnaient. D'ailleurs ils n'étaient pas encore assez puissants pour oser insulter la Sicile et l'Italie; et Mithridate, avec lequel ils agissaient de concert, étant alors maître de l'Asie, ne leur aurait pas permis d'en infester les côtes. Mais, lorsque ce prince fut contraint d'abandonner ses conquêtes, ne prenant plus d'intérêt à l'Asie, qui passait

dans une main étrangère, il lâcha la bride aux pirates; et la guerre civile n'ayant point permis à Sylla d'y mettre ordre, leur puissance s'augmenta prodigieusement.

Enrichis par le pillage des côtes de l'Asie, ils furent bientôt en état d'armer non plus de petites barques, mais de gros bâtiments et des trirèmes. Leur nombre s'accrut infiniment par cette multitude de gens qu'avait ruinés la guerre entre Mithridate et les Romains, et qui cherchèrent sur mer un revenu que la terre leur refusait. Alors les pirates formèrent des armées; leurs capitaines devinrent des généraux. Ce fut peu pour eux d'attaquer les navigateurs; ils firent des descentes, surprirent les villes qui n'étaient point fortifiées, emportèrent de force, ou même assiégèrent dans les formes celles qui étaient en état de défense; et par ces exploits militaires ils prétendirent même avoir ennobli leur profession. Déja des hommes considérables et par leurs richesses et par leur naissance, vaillants et pleins de cœur, prenaient parti avec eux, et, bien loin de s'en faire une honte, s'imaginaient pouvoir y acquérir de l'honneur.

Enfin, ils s'arrangèrent en une espèce de république, dont la Cilicie était le centre, pays d'un abord difficile et dont les côtes ne présentaient que des rochers et des écueils. C'était donc pour eux une sûre retraite; et ils en tirèrent leur nom. On les appelait tous *Ciliciens*, quoiqu'ils fussent un assemblage de presque toutes les nations de l'Orient. Comme ils s'éloignaient souvent de ce centre, ils avaient eu soin de se ménager sur les côtes qu'ils avaient coutume de parcourir des entrepôts pour décharger leur butin : ils y avaient

même des arsenaux de marine, très-bien fournis de fers, de cuivres, de bois de cordages, en un mot de toutes les provisions nécessaires pour des vaisseaux. Ils construisirent aussi des tours fort exhaussées, d'où ils découvraient une grande étendue de mer, et apercevaient de loin leur proie. Enfin, ils parvinrent à mettre dans leurs intérêts de grandes et puissantes villes, telles que Phasélis, Olympe et plusieurs autres, que la douceur d'un commerce dont les pirates faisaient tous les frais et couraient tous les risques, et dont elles tiraient un profit considérable, engagea à une indigne alliance avec les ennemis du genre humain.

Muréna, que Sylla avait laissé en Asie, fit quelques légers efforts pour arrêter les progrès rapides de cette puissance, mais en vain. Il fallut envoyer de Rome des forces de terre et de mer sous la conduite de P. Servilius, qui, ayant été consul l'an de Rome 673, partit au sortir de son consulat pour cette guerre. Les pirates osèrent tenir tête à une flotte romaine; et si le proconsul remporta sur eux la victoire, ce ne fut pas sans avoir perdu beaucoup de monde. Après les avoir battus sur mer, il les poursuivit dans leurs retraites : il prit et rasa plusieurs de leurs forts, et même les deux plus grandes villes qui leur fussent alliées, Phasélis et Olympe. Il pénétra aussi jusque dans les terres; força avec beaucoup de peine et de péril la ville d'Isaure, et subjugua la nation des Isauriens. Mais le fruit de toutes ces conquêtes et d'une guerre faite sur les lieux pendant trois ans se réduisit presqu'au surnom d'*Isauricus*, que prit le vainqueur, et à l'éclat d'un triomphe dans lequel il satisfit beaucoup le peuple par la vue d'un grand nombre de pirates faits prisonniers et char-

AN. R. 674. Servilius Isauricus leur fait la guerre avec succès, sans les détruire.

gés de chaînes. Du reste, il avait si peu coupé la racine du mal, que sur-le-champ il reparut plus terrible que jamais, et exigea de la part des Romains de nouveaux efforts qui eurent encore moins de succès que les premiers. Servilius triompha probablement sous le consulat de Lucullus et de Cotta; et cette année même, on chargea de faire la guerre aux pirates Marc-Antoine, actuellement préteur, avec la commission la plus étendue que jamais eût exercée aucun général romain, et telle à peu près qu'elle fut donnée dans la suite à Pompée pour le même objet.

An. R. 678. Commandement des mers donné au préteur Marc-Antoine. Cic. in Verr. l. 2, n. 4. et ibi Ascon.

Antoine eut l'intendance et le commandement sur toutes les côtes maritimes qui reconnaissaient l'empire romain: emploi brillant mais difficile, et dont il fut redevable au crédit du consul Cotta et à la faction de Céthégus, dont nous parlerons ailleurs. Il eût été à souhaiter que la recommandation et la cabale, en lui faisant donner la charge, eussent pu lui donner le mérite. Ce préteur était fils de l'orateur Marc-Antoine, et père du triumvir; mais il n'eut ni l'éloquence de son père, ni les vertus militaires de son fils. Salluste le dépeint comme le plus négligent de tous les hommes, dissipateur et prodigue à l'excès, incapable d'aucune attention, sinon lorsque le moment pressait[1].

Il échoue dans une entreprise contre l'île de Crète.

Les pays maritimes qu'il était chargé de défendre ne se sentirent de l'autorité qui lui avait été donnée que par les rapines qu'il y exerça; et ce commandant général, dont le pouvoir s'étendait sur toutes les mers, se borna à attaquer l'île de Crète, qui avait fourni quelques troupes au roi de Pont et une retraite aux

Flor. III, 7.

[1] « Perdundæ pecuniæ genitus; vacuusque curis, nisi instantibus. » (SALLUST. *Hist.* lib. 3.)

pirates. Encore conduisit-il l'entreprise avec une sécurité et une présomption qui attirèrent un affront au nom romain. Il se croyait si assuré de la victoire, qu'il portait, dit Florus, presque plus de chaînes que d'armes sur ses vaisseaux. Les Crétois, qui jusqu'alors, malgré les accroissements immenses de la puissance romaine, et au milieu de tant de royaumes et d'états forcés de subir le joug, avaient toujours conservé leur liberté, firent voir à Antoine qu'ils savaient se défendre. Ils s'avancèrent en mer au-devant de lui, le battirent, lui prirent plusieurs vaisseaux; et, pour insulter aux vaincus, ils suspendirent leurs prisonniers aux voiles et aux cordages de leurs bâtiments, et rentrèrent ainsi en triomphe dans leurs ports.

Antoine, aussi prompt à se décourager qu'il avait été enflé d'une confiance téméraire, fit la paix avec les Crétois, et mit par là le comble à son infamie. Au moins y fut-il sensible, et même trop. La honte et le chagrin le saisirent, et, se joignant à une mauvaise disposition dans l'habitude du corps, le suffoquèrent. Il mourut, emportant le surnom de *Créticus*, qui lui fut donné par dérision, comme un monument du mauvais succès de son expédition en Crète.

Il en meurt de chagrin.

Ce fut un homme d'un caractère facile, et qui ne fut méchant que par faiblesse. S'il pilla les alliés de l'empire, c'est que sa prodigalité le réduisit au point d'être toujours aux expédients pour avoir de l'argent; c'est qu'il ne savait rien refuser à ceux qui l'environnaient, et qu'ayant autour de sa personne des gens avides, il se rendait le ministre et l'appui de leurs injustices. Plutarque nous a conservé un trait qui fait bien voir jusqu'à quel point il était porté à donner. Il

Son caractère facile et prodigue.

Plut. in Ant.

n'était pas riche, et sa femme Julie, dame d'un très-grand mérite, qui était de la maison des Césars, mais d'une autre branche que le dictateur, avait d'autant plus d'attention à l'économie, qu'elle voyait son mari plus prodigue. Elle avait même pris de l'ascendant sur lui, et il la craignait. Un jour un de ses amis vint lui demander de l'argent, et il n'en avait point. Il s'avisa de feindre de vouloir se raser; et, s'étant fait apporter par son esclave son plat à barbe, qui était d'argent, il se lava le visage; puis, ayant renvoyé l'esclave sous quelque prétexte, il donna le plat à son ami, et lui dit de l'emporter. Cette pièce d'argenterie ne se trouvant plus dans la maison, Julie fit grand bruit, et voulait interroger tous les esclaves. Antoine fut obligé de lui avouer le fait, et Julie de prendre patience. Marc-Antoine le triumvir ressembla parfaitement sur cet article à son père.

Liv. Epit. xcvii.

Les pirates redeviennent plus puissants que jamais.

Il paraît que l'on doit rapporter la mort de notre Antoine à l'an de Rome 681. Les pirates, après tant de tentatives que les Romains avaient faites inutilement pour les réprimer, en devinrent et plus fiers et plus puissants que jamais. C'est sur quoi nous entrerons dans le détail lorsqu'il sera temps de parler de la commission donnée à Pompée de leur faire la guerre. Maintenant nous allons rendre compte des exploits de Lucullus contre Mithridate.

FIN DU TOME VINGTIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE TOME VINGTIÈME.

HISTOIRE ROMAINE

DEPUIS LA FONDATION DE ROME JUSQU'A LA BATAILLE D'ACTIUM.

LIVRE TRENTIÈME.

LIVRE TRENTE-UNIÈME.

LIVRE TRENTE-DEUXIÈME.

LIVRE TRENTE-TROISIÈME.

LIVRE TRENTE-QUATRIÈME.

FIN DE LA TABLE DU TOME VINGTIÈME.

